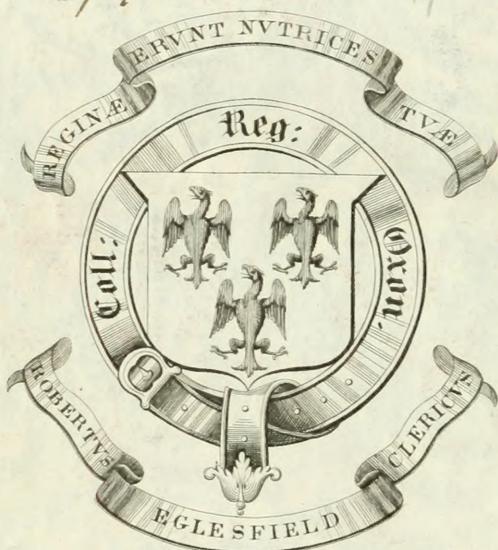



ERVNT NVTRICES
REGINÆ
TVÆ
Reg:
Coll:
Oxon.
ROBERTVS
EGLESFIELD
CLERICVS



Ouvrage trèsagréable et bien écrit.
Il y a eu plusieurs Litterateurs distingués
du nom de Guer, l'un a fait l'hist.
des Turcs, et un autre a traduit
le Telliamed de Maillet.

C'et ouvrage-ci est un grand correctif
de celui de Deslandes – Voyez ci-après
pag. XXXV.

HISTOIRE CRITIQUE
DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Philosophes Anciens, & ceux des Modernes sur cette matiére.

Dédiée à M. de MACHAULT, Ministre & Contrôleur Général des Finances.

Par M. GUER, Avocat.

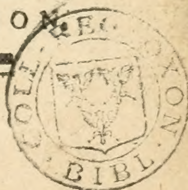
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. D. CC. XLIX.





A MONSEIGNEUR
DE MACHAULT,

Ministre & Contrôleur Général des Finances.

MONSEIGNEUR,

POUR égaler deux des plus grands Ministres que la France ait eûs, il

ne faut pas travailler avec moins de ſuccès que vous faites à la gloire de l'Etat, au maintien & à l'aggrandiſſement du Commerce, & au bon ordre dans les Finances : la poſtérité reconnoîtra un jour qu'ils n'ont de plus que vous, que l'avantage de vous avoir précédé : vos Succeſſeurs tâcheront de vous imiter avec la même ardeur que vous conſultez vos modèles, heureux ſi, comme vous, ils peuvent les égaler.

Servir de modèle, n'eſt pas dans les Hommes célébres le premier des motifs qui les font agir, & le principal avantage que leurs grands éxemples nous procurent : c'eſt dans le zèle & l'attachement pour le Monarque, & dans l'amour pour le Peuple, que prennent leur ſource, ces actions ſublimes, qui en les couronnant de lauriers immortels, forment entr'eux cette égalité que nous admirons, don-

nent du lustre au Gouvernement, éternisent l'honneur de la Nation, & tracent à leurs Successeurs la route brillante qu'ils doivent suivre.

Tout Paris, témoin de la protection dont vous m'honorez, approuvera que je fasse paroître cet Ouvrage sous vos auspices. Peut-être sera-t'il surpris du choix du sujet. Mais l'Histoire qui nous a transmis ce que nous sçavons de la Guenon de Charles-Quint, & des deux jeunes Chats dont les singeries amusoient les soins du Cardinal de Richelieu, nous apprend par-là que les grands génies peuvent quelquefois abbaisser leurs regards jusques sur de petits objets. C'est d'après de pareils traits que j'ai osé croire, que vous ne dédaigneriez pas de donner à la considération des Animaux & du Principe qui les fait agir, quelques momens de ce tems précieux, que vous consacrés si uti-

lement aux grandes affaires.

Daignez, MONSEIGNEUR, *agréer cette nouvelle marque de mon ſincére dévoûement, & de ma ſenſibilité pour vos bienfaits. Sans être altérée par un vil intérêt, elle attendra toujours avec confiance les nouvelles faveurs que vos bontés me promettent. S'occuper ſans ceſſe du ſoin de les publier, & de les reconnoître, c'eſt travailler à les mériter.*

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,

GUER.



PRÉFACE.

DE toutes les queſtions qui ont jamais exercé l'eſprit humain, il en eſt peu qui ayent été plus agitées, & dans leſquelles on ait fait des découvertes moins ſolides, que celle de la nature de l'Ame des Bêtes. Les Philoſophes ſe ſont épuiſés ſur ce ſujet en raiſonnemens & en conjectures : ils ont aſſez réuſſi à dire ce qu'elle n'eſt pas ; mais ils n'ont en effet jamais compris ce qu'elle eſt. Les ſyſtêmes qu'ils ont bâtis ſur une matiére ſi obſcure, ſont tous ſujets à des difficultés inſolubles ; & il eſt vrai de dire qu'après trois mille ans, peut-être, d'études & de recherches, cette énigme vivante que le

Créateur a placée au milieu de nous, qui ſe conſerve & ſe perpétue avec nous, dont toutes les opérations ont tant de rapport & de reſſemblance avec les nôtres, eſt encore pour nous une énigme.

Entre les Anciens, tous ceux qui n'ont pas donné dans un matérialiſme abſurde & inſenſé, ont imaginé une Métempſycoſe ridicule, qui égalant l'Homme à la Brute, dégrade celui-là pour relever la condition de celle-ci, & dont, ſi elle avoit quelque réalité, toutes les conſéquences n'iroient pas à moins qu'à nous priver de l'uſage & des ſecours que nous pouvons tirer des Bêtes. Les Modernes ſont venus enſuite : ils ont pû profiter des fautes & des bévûes de ceux qui les avoient précédés ; ils ont dû ſe rendre ſages à leurs dépens. L'ont-ils fait ? Point du tout. Ils ont beaucoup écrit, beaucoup raiſonné, beaucoup diſputé ſur la même matiére ; & leurs écrits, leurs

raiſonnemens, n'ont tous abouti qu'à des ſuppoſitions, des abſurdités ou des chiméres. Les uns n'ont reconnu dans les animaux qu'un inſtinct inintelligible, qu'ils n'expliquent point, & qu'ils ne ſçauroient expliquer, puiſqu'ils ne le comprennent pas eux-mêmes. Les autres ont eu recours à des Formes ſubſtancielles, Etres imaginaires mitoyens entre les Eſprits & les Corps, incompréhenſibles dans leur eſſence, inconnus à la Nature & à toute la ſaine Philoſophie, & uniquement éclos du cerveau de quelques têtes Métaphyſiciennes échauffées, qui ne peuvent rendre raiſon de la moindre de leurs opérations ſans ſe déconcerter & ſans ſe contredire. Ceux-ci plus hardis n'ont pas craint de donner à la Brute un véritable eſprit, une ame vraiment ſpirituelle: mais pour parer aux conſéquences terribles qui ſuivent de cette opinion, ils ont inventé l'admirable ſecret de faire

ces ames d'un ordre inférieur, gratuitement, ſans raiſon, ſans preuve, ſans ſçavoir eux-mêmes *s'il y a*, ou même s'il peut y avoir entre les Eſprits créés de ces diſtinctions eſſentielles qui ſuppoſent plus ou moins d'intelligence dans les uns que dans les autres ; & ſans éxaminer, ſans s'embarraſſer ſi la liberté & l'immortalité ſont tellement de l'eſſence d'une ſubſtance ſpirituelle & intelligente, qu'elles ne puiſſent en être ſéparées, ils ont de leur autorité privée ſoumis celles-ci à l'anéantiſſement, comme s'ils avoient pouvoir de vie & de mort ſur la moindre des créatures. Ceux-là, hardis juſqu'à la fureur, contre le ſentiment de tous les hommes qui les avoient précédés, démentant le témoignage de leurs yeux, de leurs ſens, de leur propre conſcience, ont oſé dégrader les Bêtes du titre & du nom d'Animaux qu'elles avoient porté juſqu'alors, pour en faire de ſimples Au-

tomates, de pures machines, telles qu'une montre, une horloge, un orgue, un moulin-à-vent. Tous ont formé à ce ſujet des ſyſtêmes abſurdes, ridicules ou monſtrueux, que la raiſon réprouve, que le bons ſens déſavoue, & qu'il eſt impoſſible de concilier avec les principes de la Religion & les vérités qu'elle enſeigne : tous ont ſoutenu leur opinion avec chaleur, & s'en ſont entêtés au point d'inſulter à leurs adverſaires, comme s'ils étoient des extravagans, incapables d'appercevoir la vérité, ou capables de ſe refuſer aux vérités les plus claires & les plus certaines; & tous, s'ils étoient de bonne foi, avoueroient que le ſentiment qu'ils défendent, loin de les convaincre, n'a même rien qui préſente un dégré de vraiſemblance propre à ſatisfaire un homme ſage.

Qu'après cela nos Philoſophes modernes vantent l'étendue de leur génie, la ſupériorité de leurs lumiéres & de

leurs connoiſſances, l'importance de leurs découvertes; qu'ils inſultent aux Anciens; qu'ils les traitent de bonnes gens & de gens ſimples. Qu'ont donc tant fait ces Fils ingrats, pour méconnoître ainſi leurs Péres? Pour éxalter ſi fort la nouvelle Philoſophie, qu'a-t'elle de ſi ſupérieur à l'ancienne? Ne ſont-ce pas les deux ſœurs? La cadette a bien pû faire tort à l'aînée; mais n'eſt-on pas obligé de convenir, qu'elle lui a dérobé bien des charmes pour plaire à ſes dépens? Celle-ci cependant à beau réclamer: on ne l'écoute pas; il ſuffit qu'elle ſoit vieille pour n'être plus à la mode. Que nous ont donc appris les Philoſophes modernes de ſi beau & de ſi ſublime? Depuis qu'ils dogmatiſent, ſoutient-on avec moins de dégoût la fatigue d'un long éxamen? Se laiſſe-t'on moins prévenir par le préjugé? Ne précipite-t'on plus ſes jugemens? Se trompe-t'on plus difficilement & plus rarement? S'échauffe-

t'on moins les uns contre les autres? Céde-t'on à ſon adverſaire avec docilité, lorſque la vérité ſe déclare? Toute diſpute enfin eſt-elle terminée? Avons-nous de chaque choſe des idées claires, éxactes & certaines? Les démonſtrations de l'éxiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame ont-elles fermé la bouche au libertin & à l'incrédule? Cela devroit être; & par malheur il n'y a rien moins que cela. Nous ſçavons que nous éxiſtons & que nous penſons; les Anciens le ſçavoient comme nous. Nous voyons des faits comme on en voyoit il y a deux à trois mille ans; peut-être même en voyons-nous un plus grand nombre: nous connoiſſons comme alors l'éxiſtence de mille choſes, & je conviendrai ſans peine que nous la connoiſſons mieux & plus éxactement; mais aujourd'hui, comme alors, dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons en conjectu-

res frivoles, en ſuppoſitions fauſſes : nous nous étourdiſſons de mille vains raiſonnemens, qui bien loin de nous éclairer, ne ſervent communément qu'à étouffer le peu de lumiéres que le bon ſens nous a donné. Au milieu de tout cela on s'échauffe, on s'attaque, on ſe bat, on ſe chamaille ; on diſpute ſur tout, & jamais on ne peut tomber d'accord d'un ſeul article de la vérité duquel on convienne. Il n'y a pas cent ans qu'Ariſtote régnoit ſeul & dominoit dans les Ecoles : Deſcartes l'en a chaſſé ; aujourd'hui lui ſeul y triomphe : demain, (& comme un de nos plus habiles critiques (*a*) l'a remarqué fort à propos, ce demain n'eſt pas éloigné) demain Deſcartes ſera ſifflé à ſon tour ; ſes Méditations Métaphyſiques paſſeront pour de purs ſonges ; & ſa Phyſique ne ſera regardée que comme un tiſſu de conjectures, dont pluſieurs ſont démenties par des expériences

(*a*) Le Clerc, *Bibl. Anc. & Mod. T.* XIV.

certaines, & les autres fondées ſur des ſuppoſitions tout-à-fait douteuſes.

Et comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes ? Nous ne comprenons rien de tout ce qui eſt hors de nous ; nous ne nous comprenons pas nous-mêmes. La Terre, la Mer & les Cieux, ne renferment pour nous que des myſtéres impénétrables. Le moindre vermiſſeau, un vil inſecte déconcerte nos recherches les plus éxactes ; notre eſprit ſe perd dans la contemplation de ſes petites parties. Les Etres les plus muets & les plus inanimés publient hautement le ridicule du ſçavoir dont nous nous piquons : chaque Atôme ſe mocque de toute notre Philoſophie ; un brin d'herbe eſt l'écueil du plus orgueilleux Philoſophe. Que ſi des Corps nous paſſons aux Eſprits, nous ſommes tous ſurpris de voir que nous n'entendons rien, ni dans la Nature, ni dans les opérations de notre Ame : elle eſt un

paradoxe à elle-même. Depuis qu'il y a des Philoſophes au monde, on s'eſt épuiſé en recherches ſur ce ſujet ; & le ſecret eſt toujours demeuré caché ſous le voile. Après bien des raiſonnemens, bien des diſcuſſions, tout s'eſt terminé à de nouvelles ſuppoſitions, de nouvelles conjectures, qui pour être plus ſpécieuſes que les anciennes, n'en ſont peut-être, au jugement même du grand Deſcartes, (*a*), ni plus ſolides, ni plus certaines. Ce même eſprit qui prétend comprendre juſqu'à l'infini, & dans la regle de l'infini tous les objets qui l'environnent, s'ignore profondément lui-même. Il marche à tâtons & comme dans un abîme de ténébres : il ne ſçait ni ce qu'il eſt, ni comment il eſt uni à un corps ; ni comment & pourquoi il a tant d'empire ſur tous les reſſorts de ce corps,

(*a*) Voyez ce qu'il écrivoit lui-même à ce ſujet à la Princeſſe Elizabeth, cité dans cet Ouvrage, *Part. II. Ch.* 4.

dont

dont il n'a pas ſouvent la plus légére connoiſſance ; ni comment enfin par un juſte retour, ce corps groſſier & matériel peut communiquer toutes ſes foibleſſes, toutes ſes infirmités, à une ſubſtance d'une nature ſi différente & ſi ſupérieure (*a*). L'intelligence de l'eſprit tient dans l'ordre des choſes intelligibles le même rang, que ſon corps dans l'étendue de la Nature ; ſes plus grands efforts ne ſçauroient parvenir qu'à appercevoir des lueurs, des fantômes, des apparences. Cependant quoi de plus important, de plus intéreſſant pour nous, que de connoître ce que nous ſommes ?

Ces réflexions juſtifient parfaitement celle qui a été faite par l'in-

(*a*) Si je veux m'obſerver, & que ſuis-je moi-même,
Prodige merveilleux autant qu'il eſt commun,
Deux êtres diſtingués qui n'en compoſent qu'un,
Vivant & ſublime Problême ?
La Religion, Poëme.

génieux Auteur des Dialogues des Morts (*a*) » Qu'à la vérité il ſe découvre de tems en tems quelques petites » vérités peu importantes & qui amuſent ; mais que pour ce qui regarde » le fond de la Philoſophie, cela n'a» vance guéres. La Philoſophie, *fait-» il dire enſuite à Deſcartes lui-même*, » reſſemble à un certain jeu auquel » jouent les enfans, où l'un d'entr'eux » qui a les yeux bandés, court après » les autres : s'il en attrape quelqu'un, » il eſt obligé de le nommer ; s'il ne le » nomme pas, il faut qu'il lâche la » priſe & recommence de courir. Il en » eſt de même de la vérité. Il n'eſt pas » que nous autres Philoſophes, quoi» que nous ayons les yeux bandés, » nous ne l'attrappions quelquefois. » Mais quoi ? nous ne lui pouvons » pas ſoutenir que c'eſt elle que nous » avons attrapée ; & dès ce moment » elle nous échappe. « La peinture eſt

(*a*) M. de Fontenelles, *Dial. de Met. & de Deſc.*

naïve ; elle eſt vraie & naturelle. Dans ſes raiſonnemens & dans ſes recherches, dans ſes vûes & ſes conjectures ; l'eſprit humain ſemble être le joüet de l'opinion & de l'erreur ; s'il réuſſit une fois, il ſe trompe mille. Ce que nous ſçavons de plus certain, eſt que nous ne ſçavons preſque rien ; & nous pouvons bien dire avec une de nos Muſes (*a*) :

Que l'eſprit de l'homme eſt borné !
Quelque tems qu'il donne à l'étude ;
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſçait rien à fond, rien avec certitude :
De ténébres pour lui tout eſt environné.
La lumiére qui vient du ſçavoir le plus rare,
N'eſt qu'un fatal éclair, un brillant qui l'égare :
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître ;
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

Mais trêve de morale : en déplorant la foibleſſe & les égaremens de l'eſprit

(*a*) Madame Deshoulieres.

humain, je m'apperçois qu'insensiblement je m'égare moi-même. Je reviens donc au sujet, qui doit être le but de cette Préface ; c'est l'*Histoire critique de l'Ame des Bêtes.* Assez d'autres sans moi ont perdu leur tems à philosopher sur cette matiére. Peu propre à soutenir comme eux le personnage grave & sérieux de Philosophe, j'ai préféré celui d'Historien ; & pour prévenir l'ennui & le dégoût d'une simple narration, quelquefois fort séche & assez peu amusante, j'ai crû devoir l'animer, en l'assaisonnant du sel de la Critique. Ces deux genres d'écrire ont chacun leur mérite & leur utilité. Dans les divers sentimens de ceux qui ont traité cette question en Philosophes, les esprits crédules, ceux qui s'imaginent sçavoir dès qu'ils se sont entêtés d'une opinion, trouveront amplement à se satisfaire, des systêmes à choisir : on en a inventé sur ce sujet de toutes les façons, de toutes les couleurs ; il y en

a dequoi contenter les goûts, même les plus bisarres. Dans mon Histoire Critique, ceux qui croient tout sçavoir apprendront peut-être à douter de ce qu'ils sçavent ; peut-être commenceront-ils à ouvrir les yeux, à se défier de leurs lumiéres, & à reconnoître qu'en pensant tenir la vérité, ils n'en ont embrassé que l'ombre. Ce n'est pas un médiocre avantage, que celui de sçavoir apprécier son ignorance : il faut sçavoir beaucoup, pour avoir appris que l'on ne sçait rien, ou du moins fort peu de chose.

Le plan de cet Ouvrage est fort simple & très-naturel. Je le divise en deux Parties. Dans la premiére, je parle de ce que les Anciens ont pensé de la nature de l'Ame des Bêtes, je rapporte dans la seconde ce que les siécles plus voisins de nous ont imaginé sur la même matiére. Dans l'une & dans l'autre, j'ai tâché de ne jamais perdre de vûe le caractere d'Historien

dont je me ſuis chargé. J'ai remonté juſqu'à la ſource, juſqu'à l'origine de la Philoſophie : de-là parcourant les ſentimens divers de tous les ſiécles ſur la queſtion dont il s'agit, j'ai fait paſſer en revûe ſous les yeux du Lecteur tous les Philoſophes anciens & modernes ; & j'ai expoſé leurs opinions, leurs ſyſtêmes différens avec la plus grande impartialité, comme auſſi avec le plus de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible. S'il m'en eſt échappé quelqu'un, ce ne peut être que celui de quelque Ecrivain obſcur qui ne m'aura pas été connu, ou que je n'aurai pas crû mériter de trouver place dans ma liſte. A l'égard des autres, je n'en ai négligé aucun, pas même les Auteurs les plus badins. Ils ont auſſi leur utilité. Ne fuſſent-ils bons à autre choſe, ils ſervent du moins à amuſer ; peut-être même ſont-ils plus inſtructifs que ces Philoſophes graves & ſourcilleux, qui regardant la nature & tous

ſes ſecrets comme ſoumis à leur déciſion Magiſtrale, prétendent meſurer au compas de leur foible raiſon des choſes fort au-deſſus de leur portée. Il n'y a que les Péres & les Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont je n'aye pas crû devoir diſcuter les opinions au ſujet du principe qui donne la vie aux Animaux ; j'ai eu mes raiſons pour ne point m'engager dans cet éxamen ; on les trouvera à la fin de ma premiére Partie.

Peut-être auroit-on ſouhaité, qu'à ma narration j'euſſe joint ce que je penſe moi-même, ou ce que je crois que l'on doit penſer ſur une matiére ſi long-tems débattue, & encore aujourd'hui ſi obſcure ; on me ſçaura mauvais gré peut-être de ne l'avoir pas fait. J'en ſuis fâché : car je conviens que ſi je l'avois voulu, j'aurois pû le faire comme un autre. Il n'eſt pas néceſſaire d'être pourvû du Ciel d'un génie ſupérieur, pour ſçavoir

déraisonner ; & grace à la demangeaison d'écrire, mon Livre prouvera que Dieu m'a fait naître assez raisonneur, pour pouvoir, si la fantaisie m'en eût pris, bâtir sur l'Ame des Bêtes, à l'imitation des Philosophes mes confréres, quelque petit château de cartes. Mais, grace aussi à des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer, le sang qui coule dans mes veines m'a rendu assez sage & assez retenu, pour ne plus me repaître de chiméres. Convaincu des bornes de l'esprit humain, persuadé que le Créateur ne l'a pas doué d'une intelligence infinie, je tâche de m'instruire de tout ce qui se fait, & je me contente grossiérement de sçavoir ce qui se fait, quoique j'ignore souvent comment il peut se faire (*a*). Dans ce qui regarde les Animaux, mes lumiéres, comme je le dis

(a) *Hoc sum contentus, quòd etiamsi quomodò quid fiat ignorem, quid fiat intelligo.* Cicer. *De Divin. lib.* 1.

dans la concluſion de cet Ouvrage, peuvent bien aller juſqu'à un certain point : au-delà je ne vois plus rien ; je ne ſuis point ſurpris que ma vûe ne puiſſe pas porter plus loin ; & parce qu'elle ne porte pas plus loin, je ne crois pas que ce ſoit une raiſon de révoquer en doute des vérités, dont elle m'atteſte l'évidence. Si nous ſommes obligés, comme l'a penſé un très-habile homme (*a*), de reconnoître des vérités incompatibles en Géométrie, où nous nous piquons de voir plus clair qu'ailleurs, dois-je être étonné de ne pas concevoir la liaiſon & l'enchaînement de certains faits, dont la certitude m'eſt connue d'ailleurs ? Dois-je rougir d'avouer que la Nature fourmille de myſtéres, dont la raiſon

(*a*) M. de Malezieu, dans ſes *Elémens de Géométrie de Monſeigneur le Duc de Bourgogne*, *pag*. 29. où il prétend que la diviſibilité de la matiére à l'infini eſt démontrée, & que la contradictoire de cette propoſition l'eſt auſſi. Il développe la même penſée plus au long dans ſes *Réfléxions ſur les Incommenſurables*, *liv*. 9.

eſt incompréhenſible à l'homme ?

Reſte le rôle d'Hiſtorien critique, & la maniére dont je l'ai éxécuté. Dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, ce rôle conſiſte à peſer dans la balance du bon ſens & de la raiſon tous les ſentimens & tous les ſyſtêmes, à en faire remarquer le fort & le foible, à ne laiſſer échapper rien de ce qui peut les favoriſer ou les détruire, & à fixer l'eſprit de ceux qui liſent par une déciſion juſte, ſur laquelle ils puiſſent ſe repoſer de ce qu'ils doivent penſer & croire. Il ne faut pour cela que beaucoup de ſçavoir & de pénétration, une grande ſagacité, un jugement ſûr : ce n'eſt-là qu'une bagatelle ; parmi nos Modernes il y a peu d'Auteur, qui ne ſe croye admirablement pourvû de ces qualités.

Ce qui me paroît étonnant,
Et dont, quand ils voudront, il nous diront la cauſe,
C'eſt que le Public indulgent
Leur demande ſi peu de choſe,
Et l'obtienne ſi rarement.

Pour moi qui n'ose me flatter de posséder des talens si estimables, je suis obligé de laisser au Public, principalement aux Lecteurs sensés, le soin de décider si je me suis bien ou mal acquitté de cette partie de mon personnage. J'espére seulement qu'on ne me reprochera point d'avoir répandu sur mon sujet une Métaphysique trop abstraite, trop sombre & trop ennuyeuse. Ecarts, digressions, peintures amusantes, citations de toutes couleurs, à propos & hors de propos, réfléxions badines & enjouées, quelquefois satyriques, souvent folles & extravagantes ; tout m'a été bon : j'ai mis tout à profit.

Je ne me suis gêné sur rien ; je me suis montré dans mon deshabillé ; je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à égayer mes réfutations ou mes récits, & à leur donner du sel & de l'agrément : enfin par-tout où j'ai pû découvrir le ridicule, je n'ai

point manqué de le relever & de le peindre au naturel. Tel que je le représente, nos doctes & graves Ecrivains ne manqueront peut-être pas de leur côté de traiter cet Ouvrage de *Philosophico-comique*, ou de le baptiser de quelqu'autre nom burlesque de leur façon, tel qu'il a coutume d'en sortir de leur boutique : à la bonne-heure ; je m'y attens. Qu'ils l'appellent comme il leur plaira, qu'ils en pensent ce qu'ils voudront : que m'importe, pourvû qu'il amuse & qu'il instruise ?

On me fera peut-être un reproche plus grave, & d'autant plus sensible pour moi, qu'il paroît avoir quelque fondement : c'est d'avoir critiqué avec une espéce de malignité des Auteurs même estimés, & de sembler m'être proposé pour but dans tout le cours de cet Ouvrage, de rendre méprisables la Philosophie & les Philosophes, en leur donnant une couche de ridicule.

A l'égard du premier chef, je passe condamnation sur tout, excepté pourtant sur la malignité, dont je me sens parfaitement incapable. J'ai critiqué, j'en conviens, plusieurs Ecrivains de réputation, que j'estime réellement, & que je crois dans le fond très-estimables. Qu'en peut-on conclure? Que je préfére mes lumiéres aux leurs, & que je prétens me donner pour un génie supérieur, plus éclairé & plus clair-voyant qu'un Pardies, par éxemple, ou un Descartes? Quelle folie! Il faudroit m'envoyer aux Petites-Maisons si j'étois capable d'une pareille extravagance. Je rends au contraire toute la justice que je dois au mérite & aux talens rares de ces Grands-Hommes: je paye de concert avec tous les gens sçavans & judicieux le tribut de mon admiration à leurs connoissances sublimes. Mais tout grands qu'ils sont, peut-on disconvenir qu'ils sont hommes, & par-là sujets à faire

des fautes? peut-on nier d'ailleurs, que ſouvent deux yeux voyent mieux qu'un; que ce que cent perſonnes habiles & éclairées n'auront pas découvert, peut être apperçu par un ignorant, ſans que par-là celui-ci acquiére aucun droit de ſupériorité & de preſſéance; qu'Apelles, tout excellent Peintre qu'il étoit, ne s'offenſa point de ſe voir redreſſer par un Cordonnier ſur l'Eſcarpin de ſa Minerve; qu'en un mot on a beau s'en faire accroire, ſe donner pour un grand Critique & pour Juge né de tous les Ouvrages d'eſprit; il ſera toujours vrai de dire que

Il eſt facile de reprendre;
Difficile de faire mieux?

Voilà mon principe; & ſur ce pied-là on auroit tort d'être ſurpris, qu'il me ſoit quelquefois échappé des traits un peu vifs contre des hommes que je revére. Je ne ſuis point un chien qui cherche à mordre; je ſuis un enfant

qui badine, & qui en badinant, s'il rencontre quelque chose qui le pique ou qui l'égratigne, jette aussi-tôt les hauts cris. Mon dessein est de plaire & d'instruire. Si chemin faisant je tombe sur quelque Ecrivain qui déraisonne ou qui veuille m'en imposer, quel qu'il soit, quelque nom qu'il ait, la moutarde me monte au nez: mon foible jugement ne me permet pas de faire grace à tout ce qui s'appelle faux raisonnemens, idées fausses. C'est-là mon foible: chacun a le sien (*a*); & c'est cette raison en particulier qui m'a mis peut-être un peu plus de mauvaise humeur que je ne devois contre l'ingénieux M. Deslandes, Auteur de l'*Histoire critique de la Philosophie*. J'ai lû son Livre avec le plus grand plaisir; j'ai admiré avec tout le Public son esprit, son érudition, les graces & la netteté de son style; j'ai même profité de ce qu'il m'a appris. mais j'avoue que le

(a) *Quisque suos patimur manes.* Virgil. *Æneid. 6.*

ton louangeur ſur lequel il s'eſt monté en parlant de la Philoſophie & des Philoſophes, m'a révolté. Je l'aurois paſſé à un ignorant, à une jeune barbe; mais j'ai été ſurpris & choqué, qu'un habile-homme comme lui ait donné dans le faux à cet égard auſſi ſenſiblement qu'il l'a fait, & qu'il ſe ſoit amuſé à nous en tracer en général les plus beaux portraits, tandis qu'il les décrioit en détail, & nous en apprenoit tout ce qui étoit propre à les rendre mépriſables.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, qu'avec de pareils ſentimens je ne me défendrai que foiblement de la ſeconde partie du reproche qu'on peut me faire. Il eſt vrai: j'ai peu ménagé dans cet Ouvrage la Philoſophie & les Philoſophes; j'entens les Philoſophes Métaphyſiciens: c'eſt dans ce ſens que je me ſuis toujours ſervi de ce terme. J'ai fait peu de cas de leurs lumiéres prétendues; j'ai eu peu d'égard à leurs

décisions;

décisions ; j'ai même attaqué de front leurs sentimens, & j'ai ósé maltraiter leurs systêmes. Ai-je eu tort ou raison? La lecture de mon Livre mettra les personnes judicieuses & sensées en état d'en juger. Ce qu'il y a de certain, est que je n'ai jamais eu beaucoup d'estime ni pour cette espéce de sçavans, ni pour le genre d'étude auquel ils s'appliquent. Que nous ont appris en effet ces habiles raisonneurs, & depuis qu'ils font profession de Philosopher, de quelle utilité ont-ils été au Genre-humain? Sans dresser ici un catalogue éxact de tous les Péres de l'Eglise & des Ecrivains Ecclésiastiques qui ont pris à tâche de les decrier, Lactance a employé le troisiéme Livre de ses Institutions tout entier à combattre leurs erreurs, & à faire voir qu'aucun d'eux n'a connu la vérité; Théodoret fait une longue énumération des égaremens de Platon (*a*), & prouve que dans ses Ecrits il a enseigné & auto-

(*a*) Théodoret, *De Græc affect. Serm.* 9.

riſé les plus grands crimes; Saint Ambroiſe ſe mocque de leur prétendue ſageiſſe (*a*) ; Saint Grégoire de Nazianze traite Platon & Ariſtote, de nouveaux Pharaons (*b*) qui vont introduire dans l'Egliſe de Dieu toutes les plaïes de l'Egypte ; & Tertullien regarde tous les Philoſophes en général comme les Précurſeurs & les Patriarches des Hérétiques (*c*). Les Payens eux-mêmes en ont eu mauvaiſe opinion (*d*) Athénes les chaſſa de chez elle comme des peſtes publiques & des corrupteurs de la Morale ; Caton fut d'avis de ne les point admettre dans le Sénat ; Timon & Démochares composérent des Livres exprès pour

(a) *Phalerata magis quàm vera ſapientia, quâ aliena quærit, cùm ſua neſciat* Ambroſ. *Epiſt. ad Jul.*

(*b*) Gregor. Naz. *Orat.* 26.

(*c*) Tertullien, *De Animâ*, c. 3. & *De Præſcr.* c. 27.

(*d*) Je ſuis ſi éloigné de croire, diſoit Cornelius Népos, que la Philoſophie ſerve à corriger les mœurs & à régler la vie, que je ſuis perſuadé au contraire, que de tous les hommes il n'y en a point qui ayent plus beſoin d'être réglés & corrigés, que ceux qui en font profeſſion.

leur reprocher leurs défauts, leur vanité, leur orgueil, leurs incertitudes, leurs disputes, leurs guerres mutuelles; & Cicéron qui les connoissoit bien & qui les avoit bien étudiés, les traite comme des fous capables de toutes sortes d'absurdités & d'extravagances (*a*).

Ces traits ne sont-ils pas bien propres à donner de l'estime pour la Philosophie & pour ceux qui s'y appliquent? On aura beau dire qu'ils ne regardent que les Philosophes anciens, & qu'on ne peut sans injustice vouloir les appliquer aux modernes. Folie ancienne, folie nouvelle, comme je l'ai dit ailleurs; l'une vaut l'autre. Nos Méthaphysiciens sont aujourd'hui Métaphysiciens, comme on l'étoit il y a deux ou trois mille ans, aussi fertiles en visions qu'on l'étoit alors, aussi entêtés de leurs chiméres; & la Métaphysique est & sera toujours, comme

(a) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cicer. *De Divin. lib.* 2.

nous ne l'éprouvons que trop, la ſcience des mots, des chicanes, des ſophiſmes & des vaines ſubtilités, l'art de diviſer ſans jamais réunir, d'oublier la réalité pour ne s'occuper que de queſtions frivoles, de parler beaucoup ſans convenir de rien, de ſoutenir ſon opinion avec adreſſe & opiniâtreté, & d'avoir des couleurs de vérité toujours prêtes pour obſcurcir & anéantir, s'il étoit poſſible, la vérité même (*a*).

Vous outrez du moins, dira-t'on encore; & dans votre critique, dans vos portraits, vous portez le badinage bien loin au-delà de cette vérité, pour laquelle vous voulez paroître avoir eu raiſon d'en uſer ainſi: corrige-t'on autrement le ridicule? La Peinture & la Poëſie ſont les deux ſœurs, comme on l'a remarqué il y a long-tems; mais elles ont entr'autres ceci de commun, qu'elles ne plaiſent qu'en outrant le

(a) *Audi*, diſoit Sénéque à Lucilius, Ep. 89: *quantùm mali faciat nimia ſubtilitas, & quàm infeſta ſit veritati.*

naturel, & ne ſont impreſſion que par des traits forts. Pour conſerver ſa grandeur naturelle lorſqu'on l'a placé dans ſon point de vûe, il faut néceſſairement qu'un Tableau excéde la juſte proportion : une figure de ſix pieds de haut ne paroîtroit qu'un Pigmée à une certaine élévation, ſi le Peintre ne lui avoit donné une taille giganteſque & coloſſale. Le Poëme Dramatique doit pour toucher être monté ſur le même ton, & modélé ſur la même régle : il devient froid & languiſſant, dès qu'il réduit les vices & les vertus à ce qu'elles ſont dans la réalité ; il faut que le Poëte outre ſes caractéres, s'il veut leur donner de la ſaillie. Il en eſt de même de la Critique : ſi les portraits ne ſont chargés, ſes traits tombent ſans force & ſans vigueur ; ils s'émouſſent d'abord contre la réſiſtance que leur oppoſe le ridicule. Une raillerie fine & ſpirituelle d'ailleurs, ſi elle n'a que de la délicateſſe, court grand riſque d'être lancée à pure perte ; pour

qu'elle ait un effet certain, il est à propos de l'assaisonner d'un peu de sel, & de lui donner un peu de pointe. C'est sur ces principes que je me suis réglé dans la critique que j'ai faite. Obligé par le plan que je m'étois proposé de démasquer bien des ridicules, & de détromper mes Lecteurs des préjugés dont ils pourroient s'être laissé prévenir, j'ai crû avoir besoin pour y réussir d'appesantir la main, & de frapper quelquefois mes couleurs d'une touche forte & vigoureuse. C'est ainsi qu'en use un Médecin sage & prudent: pour guérir le mal, il ne craint pas d'appliquer le fer & le feu à l'ulcére. Cette conduite ne sçauroit être désapprouvée des Lecteurs sensés. Le pis qui en puisse arriver, est qu'on me taxera de pincer en riant; je ne m'en défendrai que foiblement, pourvû qu'on ne m'accuse pas de pincer sans rire.

. . . . . . *Ridendo dicere verum*
Nil vetat . . . . Horat.



TABLE DES CHAPITRES

Du Tome premier.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant ce que les anciens Peuples ont pensé avant les Grecs sur l'Ame des Bêtes, *Pag.* 11

CHAPITRE SECOND.

Contenant les opinions des Philosophes Grecs sur ce sujet.

Fin de la Table.

HIST.



HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Anciens sur ce sujet.



EN croire nos Métaphisiciens modernes, la Philosophie est aussi ancienne que le monde. Une preuve qu'ils en apportent, à laquelle il semble qu'il n'y ait rien à répliquer, est qu'Adam a eû la Philosophie infuse; & ils le démontrent, en ce que ce premier pére du genre humain a donné à chaque animal un nom, qui exprime parfaitement sa nature & ses qualités essentielles. Si le fait est vrai, on ne peut nier que cet argument n'emporte conviction, & n'ait toute

la force de l'évidence. Resteroit à examiner, s'il est aussi certain qu'ils le disent, que la nature & les propriétés de chaque animal se trouvent clairement renfermées dans la signification du nom qui fut imposé à chacun par le premier homme. Par malheur, l'ignorance où nous sommes de la langue que parloit Adam, nous réduit à l'impossibilité d'entrer dans cette discussion; & il faut convenir, qu'au moins par cet endroit l'ignorance de cette langue mére & originale, est pour nous une véritable perte. Quel dommage, que les soins & les veilles du plus hardi & du plus déterminé Etymologiste de nos jours (*a*) n'ayent pû réussir à la ressusciter! Peut-être serions-nous aujourd'hui à portée de reconnoître dans les Bêtes bien des qualités, que nos foibles lumiéres & leurs opérations toujours équivoques nous ont empêché jusqu'ici d'y appercevoir. Et qui oseroit assûrer, qu'à la clarté de ce nouveau soleil, nous ne découvririons pas peut-être dans l'âne beaucoup d'esprit & de jugement, & dans l'animal immonde proscrit par la Synagogue un grand sens, ou quelques autres qualités exquises. Au moins est-il certain, qu'un Philosophe ancien des plus habi-

(*a*) Feu M. *Fourmont l'aîné*. Voyez sa vie & le Catalogue de ses Ouvrages imprimez à la tête de ses *Réflexions critiques sur l'origine des anciens Empires*, nouv. Edit. chez *Debure l'aîné*, Paris 1747.

les (*a*) ne pouvoit comprendre, que ce dernier eût été créé de Dieu uniquement pour être mangé. Comme si, dit-il, en mettant cet animal sur la terre, l'Intelligence suprême n'eût eû en vûe que de contribuer à notre luxe, en nous procurant beaucoup de jus & d'excellens ragoûts.

Quoiqu'il en soit, si Adam fut Philosophe, il faut avoüer qu'il fit un fort mauvais usage de sa Philosophie pour son profit & pour le notre. Après son péché, ses lumiéres obscurcies se changérent en ténébres. Sa postérité criminelle hérita de son ignorance, sans hériter en rien des sublimes connoissances dont il étoit orné, en sortant de la main de Dieu; & il ne paroît pas que ses Descendans immédiats se soient depuis beaucoup appliqués à ce qu'on appelle l'étude de la sagesse. Tout ce que l'Histoire sainte nous apprend de ces premiers hommes, (& nous n'en sçavons bien que ce qu'elle nous en apprend,) se réduit à peu près à ceci, qu'ils étoient la plûpart très-méchans & fort corrompus. Si dans une matiére aussi délicate, il étoit permis de conjecturer, je croirois volontiers qu'ils étoient encore fort grands & fort mauvais raisonneurs: c'est une suite naturelle du dérangement de l'esprit & de la corruption

(*a*) *Porphyre*, dans son Traité *de l'abstinence de la chair des Animaux*, Liv. 3.

du cœur. Du reste, c'est l'apanage assez ordinaire de la Philosophie & des Philosophes; & c'est peut-être le seul talent qu'ils ayent hérité de nos premiers Parens trop dépourvûs des vrais biens depuis leur chûte, pour nous avoir transmis autre chose, que leur mauvais exemple. A ce compte, voilà pour le moins plus de deux mille ans, qu'il faut retrancher du régne de la Philosophie, c'est-à-dire, depuis le péché d'Adam jusqu'au déluge. Si ces fameuses colonnes de Seth, dont parle Josephe, subsistoient encore de nos jours, peut-être y découvririons nous quelques vestiges des connoissances, ausquelles ces premiers habitans du monde pouvoient être parvenus. Cet Historien rapporte, (*a*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pére & de leur ayeul, que l'Univers devoit périr par l'eau & par le feu, & voulant transmettre cette Tradition à la Postérité, la gravérent sur deux colonnes, qu'ils bâtirent. L'une étoit de brique, l'autre de pierre, afin que s'il arrivoit que le Déluge ruinât la colonne de brique, celle de pierre pût résister à la violence des eaux, & conserver la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On peut croire sans témérité, qu'outre cette Tradition reçue dans la famille d'Adam sur

(*a*) *Antiquit. Jud.* Liv. I. Ch. 2.

l'extinction du genre humain, ces colonnes merveilleuſes, ſi jamais elles ont exiſté, contenoient pluſieurs autres remarques importantes, ſur le génie & le caractére des premiers hommes, ſur les Sciences & les Arts auſquels ils s'étoient appliqués, ſur les principaux événemens qui avoient illuſtré leur Hiſtoire. Joſephe ajoute, que de ſon tems la colonne de pierre ſe voyoit encore dans la Syrie; & il faut l'en croire ſur ſa parole. Car du reſte Moyſe, qui devoit être bien inſtruit de ces matiéres, ni aucun Hiſtorien profane n'a fait mention de ce monument ſi ancien & ſi merveilleux. De-là je conclus avec fondement, qu'on auroit tort de faire beaucoup de fond ſur ce paſſage de l'Hiſtorien Juif, à qui l'on ſçait d'ailleurs que les exaggérations & les hyperboles coûtoient fort peu, quand il s'agiſſoit de procurer à ſa Nation quelque éclat & quelque luſtre.

Paſſons donc aux tems qui ſuivirent le Déluge; & voyons ſi après ce terrible événement, dans ce ſecond âge du monde, & dans une nouvelle race d'hommes, nous découvrirons quelques traces de la Philoſophie que nous cherchons.

Il eſt d'abord inutile d'éxaminer, ſi Noë étoit Philoſophe. S'il l'eût été, ce ſaint Patriarche n'eût pas ignoré les propriétés & les effets du jus de la Vigne, qu'il venoit

de planter ; & s'il les avoit connües, la même Philosophie qui les lui auroit enseignées, lui eût appris sans doute à en user plus sobrement ; pour satisfaire le goût qu'il trouva à ce jus charmant & trompeur, il n'auroit pas risqué d'être surpris dans une attitude peu modeste.

La Philosophie des trois fils de ce Restaurateur du genre humain n'est pas moins équivoque, que celle de leur pére. S'ils avoient eû une grande connoissance de la nature, s'ils n'avoient ignoré rien de ce qui concerne les Sciences & les Arts, ils n'auroient pas manqué sans doute de communiquer ces précieuses lumiéres à leurs enfans. Cependant il faut brûler toutes les Histoires, il faut ne regarder tous les Auteurs anciens que comme autant de fourbes & d'imposteurs, où l'on est obligé de convenir, que dans cette postérité immédiate des fils de Noë ; on ne reconnoît que des barbares & des brutaux. La grossiéreté & l'ignorance étoient alors répandües sur la surface de la terre. Dans ces premiers tems, selon l'expression du Prince de l'éloquence Romaine, (*a*) les hommes erroient

(*a*) *Quis vestrûm ignorat, ità naturam rerum tulisse, ut quodam tempore homines fusi per agros ac dispersi vagarentur?* Cic. pro Sexto No. 91. ce qui paroît imité de ces vers d'un ancien Poëte, cités par *Stobec Tit.* 11. περὶ χρόνου.

Fuit profectò tempus, humanum genus
Cùm belluarum more vitam degeret,

dans les Campagnes comme des bêtes, occupés des besoins pressans de la vie, il est vraisemblable qu'ils ne songeoient qu'à la conserver. La nécessité seule attiroit toute leur attention & tous leurs soins : ou si elle leur donnoit quelque relâche, ils employoient sans doute leur loisir à se procurer des plaisirs plus sensibles, que ceux d'une spéculation stérile des effets de la Nature, du cours des Astres & du mouvement des Cieux. Si quelquefois ils y levoient les yeux, ce n'étoit que pour en recevoir la chaleur & la rosée. Du reste, si l'on fait réflexion à la simplicité de ces premiers habitans de la terre, qui, comme le dit un ancien Poëte, *(a)* étoient dans la crainte que le Ciel ne tombât sur eux ; si on joint à cela que la Nation du monde la plus polie, la plus ingénieuse, & qui après s'être enrichie des dépoüilles des autres Peuples, communiqua ensuite les Sciences & les Arts au reste de l'Univers, que les Grecs en un mot ignoroient l'art de l'écriture avant l'arrivée de Cadmus dans leur Pays,

Lucos carentes lucis, exesicolens
Aut montis antrum.....

(*a*) *Theognis.* Strabon rapporte aussi *Liv.* 7. que dans les Mémoires composés par Ptolomée Lagus sur la Vie d'Alexandre, on lisoit que ce Conquérant de l'Asie ayant tojours demandé à quelques Gaulois ce qu'ils appréhendoient le plus, ils lui répondirent, que la seule peur qu'ils eûssent, étoit que le Ciel ne tombât sur eux.

qu'ils n'apprirent même l'usage du feu que des Descendans d'Inachus, & que celui du bled leur fut inconnu jusqu'à Triptolème; si l'on rassemble, dis-je, ces faits attestés par tous les Auteurs, ne sera-t'on pas forcé d'avoüer, que le monde a été enseveli pendant un tems dans l'ignorance la plus grossiére ?

Ce ne fut donc qu'insensiblement & peu à peu, après une longue suite de siécles, & plus de deux mille ans peut-être depuis le Déluge, que ces Grecs dans la suite si vantés sortirent des ténébres & de la barbarie. Mais il faut convenir aussi, qu'avant de se donner à eux, la Philosophie avoit commencé par voyager chez quelques autres Nations de la terre. Déja depuis longtems plusieurs de ces Peuples s'étoient rendus célébres par les sublimes connoissances, qu'elle leur avoit communiquées. Pour voir d'un coup d'œil la route qu'elle tint, avant que d'arriver dans la Gréce, on doit lire le Dialogue de Lucien intitulé *Les Fugitifs*. La Philosophie paroît elle-même, & s'explique de la sorte.

„ Je n'allai pas d'abord, dit-elle, chez „ les Grecs: mais je commençai par la cure „ la plus épineuse & la plus difficile; c'é- „ toit celle des Barbares. Je tournai donc „ mes pas vers les Indiens, qui composent „ un peuple immense, & que je fis descen-

„ dre humblement de leurs Eléphans, pour
„ m'écouter ; & toute la nation des Brach-
„ manes voisine des Necréens & des Oxy-
„ draques reçut ma doctrine, & vit encore
„ sous mes loix, admirée & respectée de
„ tout le monde. Au sortir des Indes, j'allai
„ en Ethiopie, & de-là chez les Egyptiens,
„ où j'enseignai le culte des Dieux à leurs
„ Prêtres & à leurs Prophétes. Ensuite je
„ passai à Babylone, pour instruire les Chal-
„ déens & les Mages. De-là je m'arrêtai
„ en Scythie quelque tems : puis revenant
„ par la Thrace, je m'entretins avec Eü-
„ molpe & Orphée, & je les envoyai de-
„ vant moi en Gréce, avec ordre au pre-
„ mier d'instruire les Grecs dans mes myf-
„ téres, & à l'autre, de leur apprendre la
„ Musique : je ne tardai pas à les suivre. «

Il n'est pas étonnant que dans ce Récit Lucien fasse l'honneur aux Grecs, de croire leur cure moins difficile que celle des autres Peuples. Quelque obligation que cette Nation vaine eût à plusieurs d'entr'eux, ausquels elle étoit redevable de toutes ses connoissances, elle affecta toujours de les traiter de Barbares ; comme si tout le sens & tout l'esprit du monde eûssent pris naissance dans la Gréce, & y eûssent été concentrées, pour ainsi dire par exclusion à tout le reste de l'Univers. Ce qui me surprend, est qu'avant de faire arriver la Phi-

losophie en Egypte, l'Auteur de ce Dialogue la proméne premiérement dans les Indes & en Ethiopie. Pouvoit-il ignorer, que les Egyptiens ont toujours passé pour avoir été les premiers Peuples policés de cette partie du Globe de la Terre, dont nos Histoires fassent mention ? Aussi un Grammairien ancien (*a*) les appelle-t-il les péres de toute la Philosophie ; & quelque forte prévention que les Grecs eûssent pour eux mêmes, ils ont été obligés de reconnoître, qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences. En effet, ce fut en Egypte que tout ce qu'il y a eû d'Hommes illustres parmi eux, Orphée, Musée, Dédale, Homére, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, allérent puiser toutes les connoissances, qui les rendirent si célébres dans la suite.

Mais quelles que puissent avoir été les raisons de l'injuste préférence, que Lucien semble avoir voulu donner à certains Peuples sur les Egyptiens, suivons la route qu'il nous a tracée. Voyons d'abord ce que les Nations les plus anciennes ont pensé avant les Grecs au sujet de l'Ame des Bêtes. Delà nous passerons à ceux-ci, ensuite aux Romains ; & nous examinerons quels ont été les sentimens des uns & des autres sur la même matiere.

(*a*) *Macrobe* dans ses *Saturnales*.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que les anciens Peuples ont pensé avant les Grecs sur l'Ame des Betes.

LE peu de connoiſſance qu'avoient les Anciens de pluſieurs Nations dont je dois parler, (*a*) nous fait comprendre d'un côté l'impoſſibilité où l'on eſt de rien aſſûrer de précis & de bien fondé de leur maniére de penſer ſur certaines matiéres ; de l'autre, la témérité de quelques Modernes, qui n'ayant rien de bon à dire au ſujet des Habitans de certains Pays, aiment mieux reſſuſciter tous les contes qui en ont été faits par les Auteurs les plus décriés de l'Antiquité, que d'avouer ingénûment leur ignorance. (*b*) Encore ſi imitant la bonne foi des plus ſages des Anciens, ils avoient ſoin de nous avertir, qu'ils ne donnent ces rapſodies que pour ce qu'elles ſont, les ignorans peut-être leur tiendroient compte de la répétition, les gens ſenſés ne leur ſçau-

(*a*) J'aurois pû prouver l'ignorance des Anciens à cet égard, par un petit détail de leur Géographie, mais ce détail auroit parû déplacé.

Præ reliquiis Daimachus, proximè Megaſthenes, Oneſicritusque & Nearchus. Strab. Lib 2.

(*b*) M. D.... Auteur de l'*Hiſtoire critique de la Philoſophie*, eſt quelquefois dans le cas.

roient tout au plus mauvais gréque de la redite. Mais je viens à mon sujet; & je commence par quelques uns de ces anciens Peuples, dont l'Histtoire nous est moins connue.

Des Scythes.

Les Scythes s'attribuoient l'origine la plus reculée; & Justin convient (*a*) qu'ils passoient en effet pour être la Nation du monde la plus ancienne. C'est là à peu près à quoi se réduisoit toute la connoissance que les Anciens en avoient. Ils ajoutent seulement (*b*) qu'avant le combat, ces Peuples barbares élevoient tumultuairement & à la hâte, un Autel rustique, sur lequel ils plaçoient, les uns disent, une Epée, les autres une Lance. C'étoit là leur Divinité; & c'étoit à cela que se bornoit toute la Philosophie de ces hommes grossiers, qui ne connoissoient d'autre vertu, qu'une valeur féroce & brutale, ni d'autre plaisir, que celui qu'ils goûtoient dans le sang & le carnage.

Ce ne fut que vers le tems des sept Sages, que les Scythes commencérent à se policer & à s'humaniser par le commerce que quelques-uns d'entr'eux eûrent avec les Grecs. Tels furent Anacharsis & Aba-

(*a*) *Scytharum gens antiquissima semper habita.* Justin. Lib 2. C. 1.

(*b*) *Herodot.* Liv. 3.

ris, les deux ſeuls Philoſophes de cette Nation, dont le nom ſoit arrivé juſqu'à nous. Et quels Philoſophes! je ne dis rien du dernier; on ne raconte de lui que des puérilités, qui ne méritent pas d'être réfutées: par exemple, (*a*) qu'à la faveur d'une Fléche miraculeuſe qu'il poſſédoit, il traverſoit les airs comme un autre Aſtolphe ſur ſon Hipogryphe, ou comme quelqu'un des quatre Fils-Aimon ſur Pacolet, & ſe rendoit en un inſtant dans les Régions les plus reculées; qu'il guériſſoit toutes ſortes de maladies, en prononçant ſimplement certaines paroles; qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie, ſans prendre aucune nourriture; & beaucoup d'autres folies ſemblables. Il étoit contemporain de Pythagore; & eût, dit-on (*b*) avec lui un entretien, dans lequel il crut l'étonner, en lui faiſant voir ſa merveilleuſe Fléche. Mais le Philoſophe Grec le fit capot, en levant un pan de ſa robe, & découvrant à ſes yeux cette fameuſe Cuiſſe d'or tant célébrée par ceux qui ont écrit la vie de ce pére du ſyſtême de la Métempſycoſe.

A l'égard d'Anacharſis, il alla à Athénes à peu près vers le même tems, & il s'y fit généralement admirer (*c*) moins ſans doute

(*a*) Voyez *Porphyre* & *Lamblique* in Vit. Pythag.
(*b*) Voyez *Bayle* dans ſon *Diction.* au mot *Abaris.*
(*c*) *Diogen. Laërt* in Anacharſi.

par l'étendue de ses connoissances, qu'on ne nous dit pas avoir été fort grandes, que par l'étonnement où furent les Athéniens à son arrivée, de trouver de la raison & du jugement dans un Barbare. J'en tire une nouvelle preuve d'une réponsé très-sensée qu'il fit à un jeune Grec, qui se moquoit de ses maniéres simples & grossiéres. *De quoi t'enorgueillis-tu*, lui dit froidement Anachasis? *Si je te paroîs barbare en ton Pays, tu le paroîtrois dans le nôtre.*

Des Thraces ou Getes.

Ce fut aussi vers le tems des sept Sages & de Pythagore, que Zamolxis se rendit célébre chez les Thaces ses Compatriotes. Ces Peuples, à qui les Anciens donnoient encore le nom de Getes, étoient voisins de la Scythie; & on les regardoit assez généralement, comme faisant partie de la Nation Scythe. Un Auteur (*a*) rapporte, que quelques-uns d'entr'eux nioient l'immortalité de l'Ame: mais en général le gros de la Nation en étoit tellement persuadé, qu'elle s'étoit rendue fameuse par cet endroit (*b*) dans l'Antiquité. Cette opinion de l'immortalité de l'Ame, les Thraces la

(*a*) *Mela* Liv. 2. C. 2.

(*b*) Voyez *Hérodote* Liv. 5. *Mela* ubi suprà. *Solin.* Ch. 10. *Valer. Max.* Liv. 2. Ch. 6.

tenoient de ce Zamolxis, dont je parle, & qui fut leur Légiſlateur. Hérodote nous apprend, qu'après avoir été pendant quelque tems diſciple & eſclave de Pythagore (*a*) étant retourné dans ſa Patrie, il fut d'abord choqué de la groſſiéreté & de la corruption qui regnoient parmi ces Peuples; qu'en conſéquence il forma le deſſein de les policer, & de les ramener à une maniére de vivre plus douce & plus réglée; que dans cette vûe il leur enſeigna, qu'au ſortir de cette vie ils iroient dans un lieu de délices, où ils jouiroient de toutes ſortes de biens; que pour faire recevoir ſa Doctrine avec plus de reſpect, il ſe cacha pendant environ trois ans dans une demeure ſouterraine qu'il avoit préparée ſecrettement; & qu'au bout de ce terme il ſe fit revoir, comme un homme qui auroit eû commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile dit poſitivement (*b*) qu'il aſſûra les Thraces que la Déeſſe Veſta lui avoit dicté ſes loix; & Diogéne Laërce ajoute (*c*) qu'en reconnoiſſance des biens dont ils croyoient lui être redevables, ces Peuples le mirent au nombre des Dieux, & l'honorérent ſous le nom de Saturne.

De tout ce que je viens de dire on peut

(*a*) *Hérodot.* Liv. 4.
(*b*) *Diodor.* Liv. 1.
(*c*) *Diogen. Laërt* in Pyhagorâ.

conclure hardiment, qu'avant leur commerce avec les Grecs, les Scythes groſſiers & barbares n'avoient aucun ſentiment, aucun ſyſtême particulier ſur l'Ame des Bêtes : probablement ils n'avoient de la leur propre qu'une idée très-confuſe & fort ſuperficielle.

C'eſt pour me conformer au ſentiment le plus généralement reçû, que je fais vivre les premiers Scythes dans la barbarie & dans l'ignorance. C'eſt ainſi qu'en ont jugé tous les Anciens; & on ne peut nier, qu'ils ne dûſſent les connoître un peu mieux que nous. Cependant il s'eſt trouvé de nos jours des Sçavans, qui croyant peut-être s'avilir, s'ils penſoient comme le commun des Hommes, ont entrepris de venger l'honneur des Peuples du Nord, & de rétablir leur réputation ſi univerſellement décriée : à les croire, non-ſeulement ils ſont les péres de tout le genre humain; c'eſt encore d'eux que nous tenons toutes les Vertus, toutes les Sciences, tous les Arts les plus ingénieux & les plus utiles. C'eſt pourtant ce qui doit paroître original & bien étrange. Qu'on place le Paradis terreſtre ſous le Pole (*a*), à la bonne heure : peu nous importe dans quel Pays du monde il ait été ſitué; & quiconque entreprendroit aujourd'hui de le deviner, y perdroit ſans doute

(*a*) Voyez *Burnet*, *Telluris*, *Theor. ſacr.* Liv. 1. & 2

ſon

ſon tems & ſa peine. Ceux qui juſqu'ici ont tenté d'y réuſſir, n'en ont pas été quittes à meilleur compte. Mais qu'en dépit de tous les ſiécles & du bon ſens, au milieu des glaces du Nord on veuille nous faire trouver l'Académie & le Lycée, les Champs-Elyſées & le Jardin des Heſpérides; que malgré les neiges & les frimats qui déſolent le Septentrion, on prétende que ſon ſéjour eſt encore préférable à celui de ces climats heureux, où régne un printems éternel; c'eſt un Paradoxe qui ne peut être reçû tout au plus que chez les Lapons & parmi les Habitans ſauvages & groſſiers de la Siberie.

Des Celto-Scythes ou Hyperboréens.

Je n'ai point parlé juſqu'ici des Celto-Scythes, ou Scythes-Hyperboréens. Comme ils étoient de tous les Hommes ceux dont les Anciens avoient le moins de connoiſſance, à peine en trouve-t'on dans les Auteurs autre choſe que le nom. Si l'on excepte quelques Fables (*a*), qui rouloient toutes ſur la beauté de leur Pays, & ſur le bonheur dont ils jouiſſoient, on

(*a*) *Ponè eos montes* (Riphœos) *ultràque Aquilonem, gens felix, ſi credimus, quos Hyperboreos appellavere, annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis.* Plin. Lib. 4. C. 26.

n'a jamais rien ſçu de ces Peuples, ſinon qu'ils exiſtoient.

Des Ethiopiens.

Les Ethiopiens n'étoient pas mieux connus que les Scythes : auſſi ne nous ont-ils laiſſé, non plus qu'eux, aucunes richeſſes littéraires. C'eſt un malheur, & il faut s'en conſoler : on ſe conſole bien tous les jours de je ne ſçai combien d'autres choſes beaucoup plus intéreſſantes. Il peut donc paſſer pour conſtant, que les uns ni les autres ne firent qu'effleurer la Philoſophie : peut-être n'en connurent-ils pas même le nom. Mais on n'imagineroit jamais la plaiſante raiſon, que Pythagore apportoit de la diſette des Philoſophes chez ces deux Peuples. C'étoit, ſelon lui (*a*) parce que les uns étoient nés dans un Pays trop froid, & les autres dans un Pays trop chaud, pour avoir de la diſpoſition & de l'attachement aux Sciences. J'ignore ce qu'on pourra penſer de ce raiſonnement, qui a été adopté & appuyé par un illuſtre Moderne (*b*) : pour moi, j'oſe avancer que ce n'eſt pas là la ſeule ſottiſe qui a été dite par le Philoſophe Grec. A l'égard des Nations Septen-

(*a*) *Pothius* in vita Pythag.
(*b*) *M. D..... Hiſt. Crit de la Philoſophie* T. I. Liv. ch. 2.

trionales, tous les Sçavans du Nord conviendront ſans peine avec moi, qu'il faut déraiſonner, pour croire que l'eſprit, le ſçavoir & l'érudition ne peuvent trouver d'azile au milieu des neiges, des frimats & des glaçons. Pour ce qui eſt des Ethiopiens, quand Pythagore les partageoit ſi mal, ce Philoſophe qui ſe ſouvenoit de tout, même d'avoir été Coq, avoit ſans doute oublié qu'il étoit allé puiſer dans les Indes une partie de ſes lumiéres, & que dans ces climats brûlans il avoit trouvé des hommes, qui philoſophoient preſque ſous la Ligne.

Malgré ce que je viens de dire de l'ignorance où l'on étoit dans l'Antiquité de ce qui regardoit les Ethiopiens, & du peu de progrès qu'ils firent vraiſemblablement dans les Sciences, quelques Auteurs (*a*) n'ont pas laiſſé de leur donner des Philoſophes, qu'ils nomment Gymnoſophiſtes, comme ceux des Indes. Ils vantent beaucoup l'éloignement où ces prétendus Sages vivoient du tumulte & de l'embarras des affaires, leur amour pour la ſolitude, l'auſtérité de leur vie & de leur Morale, & leur application continuelle à l'étude du Ciel. On prétend même qu'ils furent les premiers de tous les Aſtronomes, qui découvrirent que la Lune eſt un corps opaque comme la

(*a*) *Philoſtr.* Liv. 3. *Lucien* in Axiot.

Terre, & qu'elle emprunte sa lumiére du Soleil. Enfin, c'est à eux qu'on attribue

Cet Art ingénieux,
De peindre la parole, & de parler aux yeux:

Je veux dire l'Art de *donner du corps aux pensées*, par le moyen de l'Ecriture hiéroglyphique. Pour leur faire honneur de cette invention, on en dépouille les Ethiopiens, qui en ont toujours joui constamment dans l'Antiquité. Mais comme toute cette gloire des Ethiopiens n'est fondée que sur l'autorité de Philostrate & de Lucien, tous deux aussi menteurs l'un que l'autre; il n'y a point de risque à ne pas trop compter sur leur Rapport. Au moins peut-on assûrer, sans beaucoup hasarder, que ces Philosophes d'Ethiopie ne porterent jamais leurs raisonnemens jusques sur l'Ame des Bêtes.

Des Celtes.

Nous sommes un peu mieux instruits de ce qui concerne les Celtes. Ce sont nos Péres & nos Ancêtres: il ne faut pas nous en enorgueillir. Dans leur origine, ils n'étoient vraisemblablement ni moins ignorans, ni moins grossiers que tous les autres enfans de Noë. Tous étoient fréres; tous sortis de la même souche, il y a même lieu de croire qu'ils se ressembloient assez.

Des Gaulois.

Le nom de Celtes se donnoit indifféremment chez les Anciens à toutes les Nations Occidentales ; je veux dire, à tous les Peuples de l'Allemagne, des Gaules, de l'Espagne, de la Grande Bretagne & de l'Italie. Ce ne fut guères que vers les derniers tems de la République Romaine, & lorsque Jules-Cesar entra dans les Gaules, que les Gaulois commencerent à être bien connus, du moins par rapport à leurs opinions sur la Réligion & sur la Morale. Il me seroit aisé de copier ici tout ce que ce Conquerant, qui sçavoit aussi bien dire que faire, nous en a appris ; & je pourrois y joindre ce que plusieurs Auteurs en ont écrit après lui. Mais pour ne pas imiter ces *Picoreurs*, qui ne manquent jamais de ramasser tout ce qui se rencontre sous leur main pour peu qu'il leur semble propre à grossir le Volume, je me renferme dans ma coquille, & me borne à mon sujet.

Or je remarque à cette occasion, que de l'aveu de tous les Auteurs anciens (*a*), ces Peuples étoient célébres par le mépris que leur inspiroit pour la mort l'espérance qu'ils avoient conçue de ne point mourir,

(*a*) Voyez *César* de Bell. Gal. Liv. *6*. *Strabon*, Liv. *4*. *Mela*, Liv. 3. C. 1. *Diodore*, Liv. *6*. *Val. Maxime*, Liv. 5.

& de passer au sortir de ce monde à une nouvelle vie, qui ne devoit jamais finir. Ils étoient redevables de cette opinion de l'immortalité de leur Ame aux Druides, qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres. Pénétrés de la vérité de ce sentiment, que l'Auteur de la Nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, ces Sages n'avoient pas manqué de l'établir chez une Nation, qui ne se conduisoit que par leurs lumiéres, afin de la rendre plus vertueuse & plus brave. (*a*) Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & n'appréhendoient point d'exposer une vie, qu'ils croyoient être suivie d'une autre. (*b*)

César assûre positivement que ces Peuples admettoient la Métempsycose (*c*), &

(*a*) *Hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæsar, *ubi suprà.*
Videlicet ut forent ad bella meliores. Mela *ubi suprà.*

(*b*) C'est ce que Lucain exprime avec son énergie dans ces Vers. (*b*)

Vobis auctoribus umbræ,
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt; regit idem spiritus artus
Orbe alio; longæ canitis si cognita, vitæ
Mors media est..
Indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis; & ignavum rediture parcere vitæ.

(*c*) *Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios.* Cæsar de Bel. Gal. Liv. 6.

il faut l'en croire, puisqu'il devoit les bien connoître. Delà je conclus qu'ils n'avoient point d'autre systême sur l'Ame des Bêtes, que Pythagore & les Pythagoriciens, dont je parlerai dans la suite.

Nos Ecrivains ne sont pas peu embarrassés à décider, où les Gaulois, leurs Druides, si l'on veut, avoient puisé ces opinions, & les autres lumiéres qu'ils avoient sur la Philosophie. Si l'on vouloit s'en tenir à Justin, on pourroit croire qu'ils en étoient redevables au commerce qu'ils eûrent avec les Grecs établis sur les Côtes de la Gaule. » Les Habitans de Marseille » enseignerent, dit-il (*a*), aux Gaulois une » maniére de vivre plus raisonnable & » moins grossiére : ils leur apprirent à cul- » tiver la terre & la vigne, à bâtir des Vil- » les, à s'assujettir à des loix ; & ils méta- » morphoserent tellement ces hommes sau- » vages, qu'il sembloit que les Gaulois eûs- » sent été transportés en Gréce, plutôt que » les Grecs dans les Gaules. » C'est sur ce fondement sans doute, que quelques uns ont prétendu, que les Gaulois tenoient de Pythagore le premier goût de la Philosophie, ce qui n'est pas absolument sans vraisemblance. On sçait que Pythagore vint s'établir dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit alors la Grande Gréce, & qui porte

(*a*) *Justin* Liv. 43. Cap. 4.

aujourd'hui le nom de Royaume de Naples, & que ce fut là proprement, qu'il commença à débiter sa doctrine. Or il est probable, que les Grecs de Marseille, qui entretenoient un grand commerce avec leurs Fréres établis sur la Côte d'Italie, ne tarderent pas long-tems à être instruits de cette nouvelle Philosophie, qu'ils communiquerent ensuite aux Peuples de la Gaule leurs voisins. La conformité d'opinions vient au secours, pour appuyer ce raisonnement. Cependant un Auteur moderne (*a*) qui semble faire gloire de ne jamais penser ce qui a été pensé avant lui, s'inscrit en faux contre ce sentiment, sans en apporter d'autre raison que son bon plaisir, & prétend y en substituer un, qu'il croit beaucoup mieux fondé, c'est que les Druides avoient emprunté des Orientaux la plus grande partie de ce qu'ils sçavoient, & qu'ils ont même été les *Précurseurs de tout ce qu'il y a eu de Philosophes parmi les Grecs*. Je croirois abuser du loisir des Lecteurs, si je m'arrêtois à réfuter sérieusement un sentiment aussi singulier, qui d'ailleurs n'est appuyé que sur une conformité fort équivoque d'un nom, de quelques symboles, de certaines cérémonies, & sur un passage ou deux qui ne prouvent rien. Et que nous importe

(*a*) M. D. . . . . *Hist. Crit. de la Philosophie*. T. I. Liv. 1. Ch. 2. §. 9.

après tout, qui ait raison de Justin ou de M. D.... pour deux ou trois cens ans de plus ou de moins que nos Péres ont passé sans philosopher, en auront-ils été originairement moins barbares & moins brutaux? Au moins ce que l'Histoire nous apprend de quelques unes de leurs excursions en Italie & dans la Gréce, nous donne-t-il lieu de penser, que ces prétendus Précurseurs de la Philosophie chez les Grecs n'avoient ni de fort grandes lumiéres, ni beaucoup de politesse.

Des Germains, des Ibéres & des Bretons.

Les Germains, les Ibéres ou Espagnols, les Bretons Insulaires, étoient tous Celtes d'origine, comme les Gaulois; comme eux ils avoient sans doute leurs Druides, ou Philosophes. C'est à cette simple probabilité que se réduit tous ce que nous en sçavons. Il est vrai que Strabon rapporte (*a*) des Habitans de la Bétique en Espagne, qu'ils étoient fort appliqués aux Sciences, & qu'ils conservoient les Annales de ce qui s'étoit passé chez eux depuis 6000. ans. Mais on s'inscrit encore en faux contre ce Récit: on le traite de fabuleux & de chimérique: & je crois qu'il l'est par rapport aux 6000. ans, du moins si on prétendoit les compter sur le pied de nos années solaires. Mais

(a) Liv. 3.

qu'avant l'arrivée des Romains dans leur Pays, avant qu'ils l'eûſſent réduit en Province, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'Empire d'Auguſte, les Peuples de l'Eſpagne ayent vêcu, comme on le dit (*a*), dans l'ignorance & la barbarie, ſans avoir eû juſques-là aucune teinture des Lettres, c'eſt ce que j'ai peine à imaginer. Indépendamment du témoignage de Strabon, le voiſinage & le commerce des Phéniciens, qui depuis longtems étoient venus s'établir ſur la Côte Méridionale de ce Pays, ne me permet pas de penſer, qu'ils n'eûſſent fait part à ſes Habitans d'aucunes de leurs connoiſſances. On oppoſera à ces raiſons de croire cet argument négatif, que nous n'avons aucune preuve que les anciens Ibéres ne fuſſent pas une Nation fort groſſiére & très-barbare. Mais ſur ce beau principe, un aveugle niera hardiment qu'il fait jour, & un Habitant de la Terre des Papoux pourra traiter d'Oſtrogoths tous les Sçavans qui ſont en Europe.

Des Devins de l'Hétrurie.

A l'égard des Celtes qui dans ces premiers tems étoient répandus dans l'Italie, ils comptoient au nombre de leurs Philoſophes les Devins de l'Hétrurie. Mais à quoi aboutiſſoit la Philoſophie de ces prétendus

(*a*) *M. D. . . . ubi ſuprà.*

Sages? A une obſervation ſuperſtitieuſe des Météores, ſur-tout de la Foudre & des Eclairs, dont probablement ils ignoroient la nature & la cauſe, & dont ils faiſoient ſervir les effets à entretenir le peuple crédule dans une ſuperſtition groſſiére. C'étoient d'habiles Impoſteurs; qui en flattant adroitement dans leurs Contemporains la manie que les hommes ont toujours eûe de vouloir pénétrer dans l'avenir, avoient trouvé le ſecret de ſe rendre maîtres & de décider de leurs affaires les plus importantes. Du reſte, leur Art n'étoit que grimace, toute leur Science que manége & fourberie. Veut-on en avoir une juſte idée? On peut, ſans crainte de ſe tromper, les comparer à ces miſérables Jongleurs, qui tirent tribut de la folle ſimplicité des Peuples ſauvages de l'Amérique.

Des Egyptiens.

Paſſons à des Nations plus célébres & mieux connues. Rapprochons-nous du berceau du genre humain. Quoiqu'en ayent pû dire quelques Philoſophes hazardeux, la commune opinion le place conſtamment en Aſie; c'eſt de là, qu'elle fait ſortir ces premieres races d'hommes, qui repeuplérent la Terre après le Déluge. Il eſt donc vraiſemblable que c'eſt chez ces premiers Ha-

bitans de l'Univers, qu'on doit chercher les premiéres notions des Siences.

Les Egyptiens se vantoient d'être les plus anciens de tous les Peuples. Car dans tous les tems, toutes les Nations, comme tous les Particuliers, ont eû la folie de se piquer d'une origine fort ancienne.

Quoiqu'il en soit de leur antiquité vraie ou fausse, il est certain qu'ils sont le premier Peuple sçavant & éclairé, dont il soit parlé dans l'Histoire. Comme ils habitoient, dit Ciceron *(a)* un Pays découvert, sous un Ciel toujours pur & serein, & qu'ils jouissoient des avantages que donne la Société, c'est-à-dire, d'un profond loisir, ils s'appliquerent de bonne heure à l'observation des Astres. Diodore leur attribue des connoissances fort étendues en ce genre. Il assûre (*b*), que non-seulement ils sçavoient prédire les Eclipses, mais même qu'ils annonçoient les Déluges & les Tremblemens de Terre, les Pestes, les Famines & les Apparitions des Cométes. Si cet Historien n'en impose point, il faut convenir que les Astronomes de l'Egypte étoient un peu plus habiles que les nôtres : il est quelquefois des circonstances, où il seroit à souhaiter que nous eûssions des Faiseurs d'Almanachs de cette espéce.

(*a*) *De Divinat.* Lib. 2.
(*b*) Lib. 2.

On fait encore honneur aux Egyptiens d'avoir le mieux connu la longueur de l'année, qui chez eux fut toujours, dit-on (*a*), de douze mois, tandis que les autres Peuples ne la composoient, les uns que de trois mois, comme les Arcadiens, les autres que de six, comme les Cariens & les Arcananiens, quelques uns de dix, comme les Romains avant Numa. Ce furent leurs Astronomes, qui donnerent aux Signes du Zodiaque & aux autres Constellations du Ciel les noms qu'ils ont portés depuis. Ce furent eux, qui fixerent le nombre des jours de Semaine, qu'ils appellerent du nom des sept Planétes (*b*); & l'ordre qu'ils observerent en leur imposant ces noms, mérite d'être rapporté. Cet ordre vient, de ce que si on nomme la premiére heure du jour du nom de Saturne, la seconde du nom de Jupiter, la troisiéme de celui de Mars, la quatriéme de celui du Soleil, la cinquiéme de celui de Venus, la sixiéme de celui de Mercure, la septiéme de celui de la Lune, qui est l'ordre apparent des Planétes, en continuant ainsi pendant les vingt-quatre heures, il arrivera que la premiére heure du jour

(*a*) Voyez *S. Augustin*, de la Cité de Dieu, Liv. 12. Ch. 10. & Liv. 15. Ch. 12. & 14. *Hérodote*, Liv. 2. *Pline*, Liv. 7. Ch. 48. *Plutarque*, Vie de Numa *Aulu-Gelle*, Liv. 3. Ch. 48. *Censorin*, Ch. 15. *Macrobe*, dans ses Saturnales, Liv. 1. Ch. 12. *Solin* Ch. 1. & 3. &c.

(*b*) *Hérodote*, Liv. 2.

ſuivant ſera celle du Soleil, la premiére heure du jour d'après ſera celle de la Lune, enſuite celle de Mars, & ainſi des autres, ſelon l'arrangement que les jours de la Semaine obſervent entr'eux.

Les Egyptiens ſi fameux dans la Science du Ciel, ne s'étoient pas rendus moins célébres dans les autres parties de la Philoſophie. Outre la Géométrie, dont ils paſſent pour avoir été les Inventeurs, ils étoient auſſi très-verſés dans la Phyſique, tant générale que particuliere. Mais comme leurs Prêtres qui étoient auſſi leurs Philoſophes, leurs Aſtronomes, leurs Hiſtoriens leurs Prophêtes ou Orateurs, aimoient à tout perſonifier, la Science de la Nature de même que toutes les autres; étoit traitée chez eux d'une maniére fort obſcure, myſtérieuſe & énigmatique (*a*). Ainſi ſous les noms de leurs Héros ou Demi-Dieux, ils peignoient les Aſtres, leurs mouvemens & leurs cours ſi conſtans & ſi réguliers; les viciſſitudes des Saiſons, les propriétés des corps, tous les effets ſi divers, ſi variés & ſi admirables des Loix générales, par leſquelles l'Intelligence Suprême gouverne ce vaſte Univers. Ils donnoient au Soleil & à la Lune les noms d'Iſis & d'Oſiris : ils ſe les figuroient comme mariés, comme étant par leur union la ſource & le

(*a*) Voyez *Plutarque*, Traité d'Iſis & d'Oſiris.

principe de toute production ; & c'étoit ſur la terre rendue féconde par la douceur abondante de leurs influences, que ſe faiſoient ſentir les heureux fruits de ce mariage. Dans ce ſyſtême tout ce qui reſpire, tout ce qui a vie ici-bas, hommes, plantes & animaux, ne formoit qu'une même famille diviſée en pluſieurs branches. Ces Peuples n'étoient pas ſans doute aſſez aveugles pour ne pas s'appercevoir que dans cette famille ſi nombreuſe & ſi étendue, il arrivoit ſouvent ce que nous ne remarquons que trop dans les familles particuliéres, qui compoſent nos Villes; je veux dire que l'union & la paix n'y régnoient pas toujours. Ainſi ils voyoient malgré la parenté le généreux Ibis ne jamais ceſſer de faire une guerre cruelle aux Serpens ſes fréres, & l'Ichneumon ſe montrer conſtamment l'ennemi mortel & déclaré de ſon bon parent le Crocodile. Il n'eſt pas même douteux, que ſouvent parmi eux il n'arrivât à pluſieurs d'écraſer ſans pitié, ou leurs chers couſins les Moucherons, ou leurs aimables ſœurs les Sauterelles. Les Egyptiens qui avoient tant d'eſprit, expliquoient probablement tout cela à leur maniére. Ce qu'il y a de certain, eſt que ces guerres, ces inimitiés & ces diviſions ne les empêchoient point de regarder les hommes & les animaux à peu près comme autant de fréres & de ſœurs. Et parce

que cette société se trouvoit composée de membres, dont les uns étoient doüés de plus de force & d'intelligence que les autres, ils jugeoient sagement que ceux-là étoient particuliérement obligés de veiller à la sûreté commune. De-là le soin officieux qu'ils avoient des animaux, des plantes. C'étoient autant de pupiles, dont ils s'imaginoient être les Tuteurs, & de la conservation desquels ils croyoient avoir à répondre au Pére commun de la Nature.

J'avance en matiére; & il ne me resteroit qu'un pas à faire, pour éclaircir le sentiment des Egyptiens sur l'Ame des Bêtes, si la démangeaison de faire des écarts ne m'obligeoit de rebrousser sur mes pas, pour discuter un fait qui me paroît curieux. Je prie le Lecteur de me le pardonner : s'il ne me passoit les digressions, je renoncerois d'abord à l'Ouvrage.

J'ai dit plus haut, que les Egyptiens donnoient au Soleil le nom d'Osiris, & celui d'Isis à la Lune. J'ajoute que sous le nom d'Osiris ils désignoient encore le Fleuve du Nil, & la Terre sous celui d'Isis. Cette observation est nécessaire, comme un illustre Moderne l'a remarqué fort à propos (*a*), pour entendre quel étoit le but des Fêtes qu'on célébroit en Egypte à l'honneur d'I-

(*a*) *M... D.* Hist. Crit. de la Philosophie T. I. L. 1. ch. 4. §. 7.

ſis. Mais à Dieu ne plaiſe que je ſois de ſon ſentiment, par rapport à ce qu'il a ajouté ! » Les Prêtres Egyptiens avoient, continue-» t-il, deux grandes cérémonies chaque an-» née : la premiére à l'approche de l'Hiver, » où commençoit le Deüil d'Iſis pour la » mort de ſon cher Oſiris ; ce qui ſigni-» fioit ſimplement que la Terre devenoit » languiſſante, inanimée, & que toute force » de produire lui étoit ravie : la ſeconde au » retour du Printems, où finiſſoit le Deüil » d'Iſis par la reſurection annuelle d'Oſiris ; » ce qui ſignifioit encore que toute la Na-» ture ſe ranimoit, & que les germes ca-« chés des plantes alloient reparoître au » jour. « Cette explication eſt ſans contredit tout-à fait ingénieuſe : c'eſt dommage que tant d'eſprit ſoit employé à pure perte, & que ce bel édifice ne ſoit appuyé que ſur un fondement ruineux, qui croule de toutes parts.

En effet, je demanderois volontiers à cet Auteur, que j'eſtime d'ailleurs par beaucoup d'endroits, ce qu'il appelle Hiver ou Eté dans un Pays, tel que l'Egypte, ſituée ſous un Climat où jamais le froid ne s'eſt fait ſentir, & où régneroit un printems perpétuel, ſi quelquefois il n'étoit altéré par des chaleurs un peu trop vives. Suppoſons cependant, que ces termes d'*approche de l'Hiver* & de *de retour du Printems* doivent ſe pren-

dre ici dans le même ſens, que nous leur donnons ordinairement, c'eſt-à-dire, pour l'Equinoxe du Printems & pour celui d'Automne. Dans ce cas, je demande encore à l'Auteur, s'il eſt vrai de dire que vers l'Equinoxe d'Automne, c'eſt-à-dire, dans les mois de Septembre, Octobre & Novembre, la Terre en Egypte devient *languiſſante, inanimée, & que toute force de produire lui ſoit ravie?* N'eſt-il pas au contraire de notoriété publique, qu'après être reſtée pendant tous les mois précédens noyée ſous les eaux, c'eſt en Octobre, que délivrée de ce nouveau Déluge, l'Egypte commence à ſe revêtir de verdure, pour ſe couvrir bientôt après de fleurs & de fruits? Il en eſt de même de l'Equinoxe du Printems. Bien loin que dans les mois de Mars, Avril & Mai, *toute la Nature ſe* ranime en Egypte, *& que les germes cachés des plantes* s'y préparent à *reparoître au jour?* Ne ſçait-t-on pas que c'eſt alors, que la Terre s'y dépouille de tous ſes ornemens en faveur des Peuples qui l'habitent, & qu'elle ſe diſpoſe à recevoir un nouveau germe, de fécondité dans le ſein de ſes eaux vivifiantes, qui la fertiliſent?

L'erreur de M. D. ... vient donc uniquement d'avoir raiſonné de l'Egygte comme de la France: erreur certainement très-pardonnable à un Philoſophe, qui tout oc-

cupé de grandes choſes, ne ſe croit pas obligé ſans doute d'être Hiſtorien ou Géographe. Pour moi, je prens les noms d'Iſis & d'Oſiris dans le même ſens, dans lequel les Peuples de l'Egypte les ont toujours entendus; & ſur ce principe, j'oſe avancer ſans crainte de déraiſonner, que vers l'Equinoxe d'Automne, ou ſi l'on veut, vers la fin d'Octobre, & le commencement de Novembre les Prêtres Egyptiens célébroient le Deüil d'Iſis pour la perte de ſon cher Oſiris; dont elle pleuroit l'abſence & l'éloignement : comme au contraire au retour du Printems, & vers la fin d'Avril, ils ſolemniſoient la fin du Deüil d'Iſis, qui au bout de ſix mois de ſéparation alloit retrouver ce même Oſiris toûjours auſſi tendre & auſſi fidèle. Changez le nom d'Oſiris en celui de Nil, & le nom d'Iſis en celui de la Terre; l'application ſe fera d'elle-même. J'ajoute, que ces Fêtes Egyptiennes ne différoient point pour le fond des deux autres Solemnités, qui étoient par tout en uſage dans le Paganiſme : c'eſt ce qu'on appelloit la Fête des Semailles & celle de la Moiſſon. La ſeule différence que j'y remarque, eſt qu'au rebours de ce qui ſe pratiquoit chez les Romains, la derniére ſe célébroit en Egypte dans le Printems, & la première en Automne.

Le ſoin affectueux que les Egyptiens avoient des animaux dégénéra bientôt en

un culte public des plus ridicules & des plus abſurdes. Si ces Peuples d'ailleurs ſi ſages & ſi éclairés étoient capables d'idées ſingulières, ils avoient auſſi des goûts qui n'étoient pas moins dépravés. Non contens d'avoir élevé la Brute juſqu'à la condition de l'Homme, ils voulurent encore la porter ſur les Autels. De tous les animaux, ils en firent autant de Dieux. Peut-être pour la rareté du fait ſeroit-on tenté de leur paſſer cette extravagance, s'ils n'avoient diviniſé que les plus jolis, les plus careſſans, les plus ſpirituels : mais non ; l'objet de leurs adorations étoit aſſez ſouvent quelque monſtre. A Mendez, Ville de la Baſſe Egypte, on rendoit les Honneurs divins au Bouc, le plus puant des animaux ; & la Divinité la plus célébre du Pays étoit un Bœuf, la plus lourde & la plus ſtupide peut-être de toutes les bêtes. « Chez ce Peuple, dit Juvenal (*a*), l'un adore un Crocodile, l'autre un » Ibis : Ici brille ſur l'Autel l'image d'un » Singe ; là ces inſenſés courent rendre » leurs reſpects à un poiſſon, & dans un » autre endroit c'eſt un Chien, auquel ils « vont porter leur hommage. « En effet,

(*a*) . . . . *Crocodilon adorat*
Pars hæc ; illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.
Effigies Sacri hic nitet aurea Cercopitheci. . . . .
. . . . *Ilic piſcem fluminis, illic*
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Sat. 15.

(*a*), les Chiens, les Chats, les Rats, le Bouc, le Bœuf, le Bélier, la Brebis, le Cochon, le Lion, le Loup, le Singe, le Corbeau, l'Epervier, l'Aigle & le Vautour, le Crocodile & les Serpens, tout être enfin qui respire dans l'air, sur la terre & dans les eaux, sembloit avoir un droit acquis à la vénération de cette Nation superstitieuse; & comme le dit fort bien un de nos Fabulistes (*b*).

En Egypte jadis toute bête étoit Dieu ;
Tant l'homme au contraire étoit bête !
Tel animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là son Temple & sa Fête.

Il n'y avoit pas jusqu'au Scarabée, le plus sale de tous les Insectes, que ces peuples honoroient comme l'image vivante du Soleil. Ce parallele a dequoi surprendre ; & je gagerois bien qu'on ne devineroit jamais le rapport, qu'ils avoient pû imaginer entre ces deux *extrêmes*, si un Philosophe de réputation ne s'étoit chargé de nous en instruire. Le voici. » C'est, disent-il (*c*),

(*a*) Voyez *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 1. & 2. *Pline*, Liv. 10. Ch. 28. *Plutarque*, Tr. *d'Isis & Osiris*, *Cicéron de la nature des Dieux*, Liv. 1. *Lucien*, *Strabon*, *S. Clément d'Alex.* &c.

(*b*). *M. de la Mothe*, Fable intitulée, *les Dieux de l'Egypte.*

(*c*) Voyez *Porphyre*, dans son Tr. *de l'Abstinence*, &c. Liv. 4. *n.* 9. Trad. de M. *de Burigny*, chez *Debure l'aîné*, Paris 1747.

» que tout Scarabée eſt mâle, & jette ſa
» ſemence en un endroit humide en for-
» me Sphérique. Il la remue enſuite de ſes
» pieds de derriere, en tournant ainſi que
» fait le Soleil dans le Ciel; & il eſt vingt-
» huit jours à faire ce même exercice, ce
» qui eſt le cours périodique de la Lune. «
Ne voilà-t-il pas un plaiſant raiſonnement? A l'aide de quelques foibles convenances, je pourrois de même ſans beaucoup me gêner comparer la Taupe au Soleil, & trouver dans la tête de quelques perſonnes que je connois, une image vivante de la Lune.

Ce reſpect des Egyptiens pour les animaux influoit ſur toutes leurs actions. Ceux dans la maiſon deſquels un Chien mouroit, ſe raſoient auſſi-tôt tout le corps, pour marquer leur deüil de la perte de cette Divinité canine (*a*). On rendoit encore plus d'honneur aux Chats. A leur mort, on ſe raſoit d'abord les ſourcils; enſuite on embaumoit fort proprement l'animal ſacré, & en cet état on le tranſportoit en pompe à Bubaſte, où toute la race de la Déeſſe Chatte avoit droit de ſépulture.

Ces folies ſont ſans contredit une preuve des plus complettes de la foibleſſe & de l'imbécillité de l'eſprit humain : mais le comble de l'extravagance eſt de livrer à

(*a*) *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 2.

l'ennemi ce que l'homme a au monde de plus précieux, ses Temples, ses Foyers, les gages les plus chers de sa tendresse, plûtot que de violer le respect qu'on s'imagine devoir à des Divinités viles & chimérique. C'est cependant ce qui arriva à ces peuples aveuglés, à l'entrée de Cambyse en Egypte. Ce Prince avoit assiégé Péluse, dont la garnison étoit toute composée de Troupes Egyptiennes; & trouvant plus de résistance qu'il ne l'avoit imaginé, il s'avisa d'un stratagême. Il ordonna à tous ses Soldats d'attacher sur leurs boucliers des chiens, des chats, tous les animaux qu'ils pourroient trouver. Ensuite il donna le signal d'un assaut général; & de crainte de porter quelque coup mortel à leurs Dieux, en voulant percer l'ennemi, les Assiégés aimerent mieux se laisser égorger, & abandonner leur Ville en proie au vainqueur, que de lancer le moindre trait contre les objets ridicules de leur culte (a).

Après ce trait, peut-être croit-on être au bout de l'extravagance Egyptienne: point du tout. Après avoir fait de la brute l'objet de ses adorations, on vit encore ce peuple insensé aller offrir son encens & ses vœux aux raves, aux choux, aux oignons, aux ciboules, aux moindres légumes de ses jardins, & rendre un culte impie &

(a) *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 1.

fanatique à ces Divinités potagéres. C'est ce que le Satyrique de notre siécle, qu'un Poete badin a nommé assez plaisamment *le Chasse-Coquin du Parnasse*, exprime fort bien dans ces vers *(a)*.

On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux,
Adorer les Serpens, les Poissons, les Oiseaux:
Aux Chiens, aux Chats, aux Boucs offrir des Sacrifices:
Conjurer l'Ail, l'Oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins
Des Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Que reste-t-il après cela, sinon de s'écrier avec le Poëte.

Felices populi, quorum nascuntur in hortis numina!

Les Auteurs toujours zélés pour la recherche de l'Antiquité, moins souvent dans la vûe de trouver ce qui est, que ce qu'ils croyent ou s'imaginent devoir être, n'ont pas manqué d'examiner l'origine de ce culte bisarre & monstrueux des Animaux établi chez les Egyptiens; & les opinions ont été assez partagées à ce sujet.

La Mythologie nous apprend, que dans la guerre des Titans, les Dieux poursuivis par Typhon ayant abandonné l'Olym-

(a) *Boileau*, Satyre de l'*Equivoque*.

pe, allerent chercher un azile en Egypte, & s'y cacherent sous la forme de différens animaux. Là, suivant cette tradition, » Jupiter se métamorphosa en Bélier (*a*), A» pollon en Corbeau, Bacchus en Bouc, » Diane en Chat, Junon en Vache, Ve» nus en Poisson, Mercure en Ibis, ou » même en Chien, &c. » Or, disent les Auteurs dont je parle (*b*), on peut penser avec raison, que c'est de cette métamorphose, que les Egyptiens prirent occasion de rendre aux animaux des honneurs divins. En effet la conjecture est fort naturelle : pour la rendre recevable, je trouve qu'il n'y manque qu'une seule chose ; c'est qu'elle ait quelque fondement. Car que la Gigantomachie, ou l'Histoire de la guerre des Géants, la fuite des Dieux & leur métamorphose en Egypte, soient une Fable éclose du cerveau des Grecs longtems après que le culte des animaux se fut établi dans ce pays, & fondée précisément sur ce culte même, c'est un fait connu de quiconque s'est donné la peine d'ouvrir quelques Livres. De-là je conclus,

(a) *Duxque gregis, dixit, fit Jupiter, undè recurvis*
Nunc quoque formatus Libys est cum cornibus Ammon.
Delius in corvo, proles Semeleïa capro,
Fele soror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Pisce Venus latuit, Cyllenius ibidis alis.
Ovide Metam. Liv. 5.

(*b*) Voyez *Natalis Comes*, page 644.

que cette explication n'est pas supportable.

D'autres ont recours à une raison plus spécieuse & plus plausible. La reconnoissance & la crainte firent, disent-ils, l'apothéose des Divinités Egyptiennes. Si les peuples de l'Egypte n'avoient eu rien à craindre du Crocodile & des Serpens, peut-être n'eussent-ils jamais songé à leur élever des Autels. Le Bouc eût reçu de leur part moins de sacrifices, si sa lascivete n'eût été l'image de leur inclination la plus chérie, & n'eût servi à l'autoriser. Dans cette infâme Divinité, ils cherchoient à canoniser leur passion favorite. Le Bœuf Apis auroit vû de même ses Temples déserts, si les imbéciles Egyptiens ne lui avoient attribué la plûpart des biens, dont la nature les combloit. A la bonne heure : j'acquiesce d'autant plus volontiers à ce raisonnement, qu'il remonte à deux des principales sources de l'idolâtrie. Bien entendu pourtant, qu'on ne pourra l'appliquer qu'aux Négres du Congo, ou aux Hurons du Canada. Nos Relations nous apprennent chaque jour quelque extravagance pareille de ces peuples brutaux & sauvages. Mais que chez une Nation polie, sçavante, éclairée, telle que l'étoient les Egyptiens, de l'aveu de toute l'Antiquité, on veuille sur la reconnoissance & sur la crainte seules fon-

der un culte également bisarre, ridicule & monstrueux, c'est ce que j'ai de la peine à digérer. Est-il vraisemblable, qu'un peuple policé puisse jamais porter la reconnoissance au point d'adorer des Asperges & des Champignons, quelque bonté qu'on leur suppose ? D'ailleurs ce sentiment répugne à tout ce que nous lisons dans les Anciens. Si les Egyptiens rendoient des honneurs divins au Scarabée, à l'Epervier, c'est, selon Porphyre, qu'ils regardoient l'un & l'autre comme l'image du Soleil : si dans quelques-uns de leurs Temples ils entretenoient un feu sacré qui ne s'éteignoit jamais, c'est, selon Eusebe (*a*), que le feu a beaucoup de ressemblance avec les Dieux. Dans tout cela il n'est point question, comme on voit, de crainte, ni de reconnoissance. C'est donc ailleurs, qu'il faut chercher la raison d'un culte si singulier & si étrange.

Ce même Porphyre que je viens de citer, & qui certainement avoit bien étudié tous les mystéres de la Théologie Egyptienne, nous en fournit une qui semble d'autant plus probable, qu'elle est tirée de cette Théologie même. Les Egyptiens, dit il (*b*), » étoient persuadés, que l'hom-

(*a*) Dans sa *Præpar. Evangel.* Liv. 1.

(*b*) Dans son Traité *de l'Abstinence*, &c. Liv. 4. *n. 9. Trad. de M. de Burigny.*

» me n'étoit pas le seule de ces Etres, qui
» fût rempli de la Divinité. Ils croyoient
» que l'ame n'habitoit pas seulement dans
» l'homme, mais qu'il y en avoit une dans
» toutes les espéces d'animaux. C'est pour-
» quoi ils représentoient Dieu sous la figu-
» re des Bêtes, même des Sauvages & des
» Oiseaux, aussi bien que sous celle de
» l'Homme. Vous voyez chez eux des
» Dieux, qui ressemblent à l'homme jus-
» qu'au col, & qui ont le visage ou d'un
» Oiseau, ou d'un Lion, ou de quelqu'au-
» tre animal. Quelquefois Dieu est repré-
» senté chez eux ayant une tête humaine,
» & les autres parties d'un animal. Ils veu-
» lent nous faire voir par-là, que suivant
» l'intention des Dieux, il y a société en-
» tre les hommes & les animaux... C'est
» pourquoi le Lion est respecté chez eux
» comme un Dieu; & il y a une Province
» de l'Egypte, que l'on appelle Leontopo-
» lis du nom de cet animal, comme il y
» en a une autre appellée Busiris, & une
» autre que l'on nomme Lucopolis, à cau-
» se du Bœuf & du Loup. Ils adorent la
» puissance de Dieu sous la figure de diffé-
» rens animaux, &c. «

Voilà donc la vraie source des erreurs & des rêveries Egyptiennes. Il est inutile de la chercher dans la Fable, ou dans l'amour propre : le principe s'en trouve

dans ce fond inépuisable de chiméres & d'extravagance, dont le genre humain est pêtri, & dans la Philosophie, qui a toujours servi admirablement l'esprit de vertige & d'absurdité, auquel dans tous les tems les hommes se sont tous plus ou moins laissé conduire (*a*).

Car dans le passage de Porphyre qu'on vient de lire, ce Philosophe nous développe en peu de mots tout le mystére de la Théologie des Egyptiens, & tout le plan de leur systême sur l'ame des Bêtes. Comme ces peuples n'admettoient aucune distinction entre l'homme & les autres animaux, ils ne reconnoissoient de méme aucune différence entre l'ame des uns & des autres. C'étoit dans la brute, comme dans l'homme, un feu céleste, une portion de la Divinité. Etoit-elle spirituelle, ou matérielle? C'est ce que probablement les Philosophes de ce tems-là examinoient fort peu : il seroit même assez difficile de décider, si dans ces siécles reculés ils avoient une idée bien claire de la distinction des deux substances. Les Sages de l'Egypte ne portoient pas sans doute leurs vûes si loin.

(*a*) C'est ce qui a fait dire à un Grand Maître en cette matiére, qu'il n'y a point d'extravagance, ni d'absurdité, qui n'ait été avancée par quelqu'un des Philosophes. *Nil tam absurdè, tam monstrosè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum* Cicer. de Divin. Lib. 2.

Ils croyoient, que tout ce qui reſpire reçoit le mouvement & la vie d'un principe commun, qu'ils regardoient comme quelque choſe de divin, comme un écoulement de la Divinité même : c'eſt à cela que ſe bornoient tous leurs raiſonnemens Philoſophiques. (*a*). De-là cette coutume établie parmi le plus grand nombre de leurs Prêtres (*b*) de s'abſtenir de tout ce qui étoit animé. De-là cette eſpéce de confraternité qu'ils imaginoient entre l'homme & les animaux. De-là enfin ce reſpect infini, que ces peuples avoient pour eux, & ce culte ſuperſtitieux qu'ils leur rendoient. C'étoit Dieu même, qu'ils croyoient honorer dans la Bête.

» Non, comme le remarque un Auteur » moderne (*c*), il ne faut pas s'imaginer, » qu'une Nation auſſi éclairée, & chez qui » toutes les autres allerent puiſer leurs con» noiſſances, adorât des Crocodiles, des » Ibis, des Ichneumons, des Serpens, » des Rats, des Bœufs ou des Oignons... » Les lumiéres de ce peuple ſçavant n'é» toient point aſſez bornées, pour croire

(*a*) Qu'on ne m'accuſe pas de contredire ici ce que j'ai avancé dans mon Décameron Hiſtorique ſur l'ame humaine : les anciens Egyptiens avoient une idée de la pure ſpiritualité ; mais cette idée étoit encore fort groſſiére, & preſque imperceptible.

(*b*) Voyez *Porphyre*, *ubi ſuprà*, Lib. 4. *n.* 7.

(*c*) *Deſcription de l'Egypte de M. de Maillet*, par M. l'Abbé *le Maſcrier*, *Lettre* 10. pag. 54. *

„ que des choses si viles fussent adorables,
„ ni que les corps du Soleil même, de la
„ Lune; ou des autres Planettes fussent au-
„ tant de Dieux capables de lui nuire, ou
„ de lui faire du bien. Les Egyptiens n'ado-
„ roient comme nous qu'un Dieu unique
„ & invisible: mais ils l'adoroient sous des
„ noms & des figures convenables aux at-
„ tributs différens, qu'ils croyoient insépa-
„ rables de la Divinité, & par lesquels el-
„ le se communiquoit aux hommes... Ils
„ reconnoissoient les bienfaits de cet Etre
„ Souverain répandus sur nous par le Bœuf,
„ qui servoit à cultiver leurs terres; par
„ la Vache, qui les nourrissoit de son lait;
„ & le Dieu Serapis qui représentoit toute
„ l'espéce par sa figure, recevoit dans le
„ Temple de Canope l'hommage de leur
„ reconnoissance pour un Dieu bienfaisant
„ & invisible. Il en étoit de même d'Isis
„ & d'Osiris, qui dans les Temples consa-
„ crés à ces Divinités, figuroient à ces
„ peuples les faveurs, que la bonté suprê-
„ me répandoit par les inondations du Nil
„ désigné sous le nom d'Osiris, sur leurs
„ terres représentées sous celui d'Isis. Enfin
„ toutes les choses utiles, ou nécessaires à
„ la vie, leur servoient au même but. Les
„ Oignons si délicieux en Egypte, l'Ibis
„ qui les préservoit des Serpens, l'Ichneu-
„ mon qui exterminoit les Crocodiles; en

„ un mot tout ce qui contribuoit à leur fé-
„ licité, devenoit pour eux un sujet de re-
„ connoitre de plus en plus les graces,
„ qu'ils recevoient sans cesse de la main li-
„ bérale de l'Eternel. Ils ne consacroient pas
„ moins les choses, qui leur étoient nuisi-
„ bles. Les Serpens, les Crocodiles & tant
„ d'autres animaux, par lesquels la Divini-
„ té les châtioit des fautes qu'ils avoient
„ commises, & dont ils révéroient la figu-
„ re, étoient autant de témoignages de
„ leur soumission à sa volonté, & de l'ac-
„ ceptation de ses châtimens. Par-là ils es-
„ péroient pouvoir venir à bout de fléchir
„ sa colére, & d'empécher la continuation
„ des maux, qu'ils recevoient d'elle par le
„ ministére de ces animaux. „

On dira peut-être, que cette Philosophie tend à justifier, à disculper toutes les abominations de l'Egypte; & à Dieu ne plaise, que ce soit-là mon intention! Mais raisonner de la sorte, c'est ignorer les premiers principes; c'est n'avoir pas les plus simples notions des choses. L'idolâtrie ne consiste pas seulement à adorer la pierre & le bois; on peut avoir des idées assez nettes, des sentimens assez raisonnables de la Divinité, & être cependant idolâtre. Comment cela? l'Apôtre des Gentils nous l'apprend dans cet endroit, où il s'éleve avec tant de force contre les prétendus Sages du

du Paganisme (*a*). C'est que pour éviter le reproche d'infidélité, il ne suffit pas de connoître Dieu, si on ne lui rend le culte qui lui est dû, & qu'il demande. Et c'est, ajoute l'Apotre (*b*); parce que le connoissant, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; parce qu'au lieu de ce culte saint qu'il demandoit, ils ne lui ont rendu qu'un culte impie & abominable à ses yeux, un culte qu'il désapprouvoit, qu'il détestoit; c'est pour cela qu'il les a livrés à tous les désirs de leur cœur corrompu, & qu'il a permis qu'ils soient tombés dans des égaremens & des désordres plus dignes de la brute que de l'homme. Ce passage de Saint Paul est, comme l'on voit, formel & décisif, pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé. Il en résulte clairement, qu'on peut connoître Dieu, même l'adorer, & mériter malgré cela d'être traité en impie & en infidéle.

Je ne me suis si fort étendu sur ce qui regarde ces Superstitions Egyptiennes, que parce que c'est-là le principe & le modele, sur lequel a été fondée & s'est moulée, pour ainsi dire, toute la Philosophie des autres peuples, sur-tout des Grecs, dont je parlerai dans la suite. C'est à cette

(*a*) *Ad Roman.* I. 19. *& suiv.*

(*b*) *Quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt. Ibid.*

source, que ce qu'il y a eû de plus célébre parmi les Sages de l'Antiquité, Pythagore & Platon, ont été puiser, comme il me sera aisé de le faire voir, lorsqu'il s'agira de ces deux Philosophes. Car après ce qui vient d'être dit, on ne doute pas, je pense, que les Egyptiens n'admissent l'immortalité de l'ame, & l'opinion de la Métempsycose. C'étoit une suite naturelle de leur systême tel que je viens de l'exposer. Aussi le pére de l'Histoire (*a*) nous apprend-t-il, qu'ils la soutenoient, & qu'ils prétendoient, que l'ame parcouroit successivement toutes les espéces d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain. Ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Je parlerai dans la suite de ce sentiment, que Pythagore rendit si célébre dans la Gréce & en Italie, & j'examinerai alors sur quoi ces visions Egyptiennes & Pythagoriciennes étoient fondées.

Des Phéniciens.

Les Sciences qui fleurissoient en Egypte, ne tarderent pas à se répandre de là dans les pays voisins, tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens sont célébres dans l'Antiquité, pour avoir été les

(*a*) *Herodote*, Liv. 2.

premiers à s'expoſer à la merci des flots, & à braver la fureur des vents. Dans ces ſiécles reculés, où l'on ignoroit l'uſage de la Bouſſole, ces peuples n'avoient point d'autre ſecours dans leur Navigation, que celui qu'ils tiroient de la connoiſſance des Aſtres, dont la poſition ſervoit de guide à leurs Pilotes. Ainſi il eſt très-vraiſemblable, qu'ils s'appliquerent de bonne heure à l'Aſtronomie. On leur attribue auſſi l'invention des Lettres *(a)*. A l'égard de leur Théologie, ce que nous en ſçavons, eſt qu'ils ſe ſervoient de l'emblême d'un Serpent tourné en rond, qui mordoit le bout de ſa queuë, pour déſigner la Divinité qu'ils imaginoient, c'eſt-à-dire cette ſource de vie répandue dans l'Univers, qui ſans tarir ni s'épuiſer jamais, l'entretient & le renouvelle ſans ceſſe. Les Egyptiens exprimoient la même idée par un cercle peint en bleu & parſemé de flames, au milieu duquel ils repréſentoient un Serpent avec une tête d'Epervier. Delà il eſt naturel de conclure, que ces deux Nations avoient à peu près les mêmes ſentimens ſur la Nature, ſur la Religion, ſur l'ame Humaine & ſur celle des Bêtes.

(a) *Ipſa gens Phœnicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis, & ſyderum, navaliumque ac bellicarum artium.* Pline, Liv. 5. Ch. 3. Voyez *Strabon*, Liv. 1. *Mela*, Liv. [illegible] &c.

Des Libyens.

On peut ſans témérité penſer la même choſe des anciens Libyens, de la Théologie deſquels l'Antiquité ne nous a conſervé d'ailleurs aucun veſtige. Il n'en eſt pas de même du progrès, que ce peuple avoit fait dans la Science du Ciel. Atlas Roi de Libye a toujours paſſé pour un grand Aſtronome, parce qu'il inventa la Sphére (*a*), & par-là donna lieu à la Fable, qui le repréſentoit portant le Ciel ſur ſes épaules. Il inſtruiſit Hercule ſon hôte, lui découvrit l'uſage de cette Sphére qu'il avoit imaginée, lui apprit à en compoſer une ſemblable; & par-là il fit encore dire, qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids d'un fardeau, dont juſques-là lui ſeul avoit été chargé. De retour dans ſa patrie, Hercule communiqua aux Grecs les connoiſſances, qu'il avoit acquiſes chez Atlas. Ainſi, ajoute Pline, dont j'emprunte ce récit, c'eſt de lui que ces peuples tiennent les premiéres notions, qu'ils ont eûes de l'Aſtronomie.

Des Juifs.

Les Juifs à qui l'Egypte ſervit, pour ainſi dire, de berceau & de nourrice, pendant le long ſéjour qu'ils firent dans ce pays, ne

(*a*) *Aſtrologiam* invenit. *Atlas Libyæ filius. Pline*, Liv. 7. Ch. 57. Voyez *Diodore*, Liv. 3.

paroiſſent pas avoir profité beaucoup des lumiéres philoſophiques, que ſes habitans avoient acquiſes. Au moins ne voyons nous pas, que ce Peuple ſe ſoit jamais fort diſtingué de ce côté là. Il eſt vrai que Moyſe poſſédoit, dit-on toutes les Sciences des Egyptiens. Nous ſçavons encore que malgré toute ſon habileté, en tirant de l'Egypte les anciens Hébreux, dont il fut le Légiſlateur, ce Saint Patriarche ne put bien réuſſir à leur faire oublier les ſuperſtitions Egyptiennes : l'adoration du Veau d'or dans le déſert en eſt une preuve convaincante. Mais cela ne décide rien au ſujet de la queſtion dont il s'agit. De même ſi l'on conſulte l'écriture, il eſt difficile d'aſſeoir ſur ce qu'elle nous apprend aucun jugement fixe de ce que cette Nation a penſé de l'Ame des Bêtes. D'un côté Moyſe décide nettement, *l'ame de toute chair eſt dans le ſang* (*a*) ailleurs même il applique ce principe ſinguliérement aux Animaux ; *le ſang des bêtes*, dit-il, (*b*) *leur tient lieu d'ame.* Enfin le Prophéte Royal ne balance point à priver la brute de toute connoiſſance & de tout entendement (*c*). Quelques autres Prophétes au contraire

(*a*) *Quia anima carnis in ſanguine eſt... Anima enim omnis carnis in ſanguine eſt. Levit.* Ch. 17. *v.* 11. & 14.

(*b*) *Deuteron. ch.* 22.

(*c*) *Sicut equus & mulus, quibus non eſt intellectus. pſ.*

ſemblent avoir tenu une opinion toute opposée. Celui-ci donne au Bœuf & à l'Ane la connoiſſance de leur Etable, & du Maître qui les nourrit (*a*). Un autre paroît admettre de la cruauté dans les Bêtes. *La fille de mon pere*, dit-il (*b*), *eſt devenue cruelle, comme les Autruches dans le deſert.* La Genèſe attribue de l'eſprit au Serpent, qu'elle appelle le plus fin de tous les Animaux (*c*) & l'Evangile même nous exhorte à être prudens comme les Serpens, & ſimples comme la Colombe (*d*). Je laiſſe à de plus habiles que moi le ſoin de concilier ces contradictions apparentes. Il me ſuffit d'avoir montré, que les Défenſeurs du ſyſtême des Automates & leurs adverſaires trouvent également dans les Livres ſaints dequoi s'authoriſer dans leurs ſentimens, peut-être diroit-on beaucoup mieux, dans leurs viſions. Delà il réſulte clairement, qu'on ne peut ſans témérité décider de ce que penſoient les anciens Hébreux ſur la matiére, que je traite dans cet Ouvrage.

Des Arabes.

Il n'eſt guéres plus facile de fixer quelle

[*a*] *Cognovit Bos poſſeſſorem ſuum, & Aſinus præſepe Domini ſui. Iſai.* Ch. 1. v. 3.

(*b*) *Jerem. lament.* C. 4. v. 3.

(*c*) *Geneſ.* Ch. 5. v. 1.

(*d*) *Eſtote prudentes ſicut ſerpentes, ſimplices ſicut Colombæ. Matth.* Ch. 10. v. 16.

étoit à ce sujet l'opinion des anciens Arabes. Les Sabéens peuple fort nombreux parmi eux, & qui habitoient l'Arabie Heureuse, sont fameux par le culte, qu'ils rendoient aux Etoiles & aux Planettes. Regardoient-ils ces Corps céleftes comme des Etres animés? ou bien les croyoient-ils foumis à des intelligences, qui régloient leurs cours & leurs mouvemens? c'eft ce que je n'entreprens point de décider, puifqu'il ne nous refte aujourd'hui aucune trace de leur Philofophie. Mais j'ofe avancer, qu'on auroit tort de conclure delà, comme quelques modernes l'ont fait (*a*), que le culte des Aftres compofât originairement toute la Religion des Arabes. Quelques ufages particuliers n'ont jamais décidé pour le goût général d'une Nation. D'ailleurs les Egyptiens, comme je l'ai obfervé plus haut, joignoient au culte des Animaux celui des Aftres & du Feu (*b*), & confervoient un feu facré dans leurs Temples. Or il eft très-vraifemblable, que ces deux Nations fi voifines, & qui avoient une origine commune, avoient auffi les mêmes idées de la Divinité, & fuivoient le même fiftême fur l'Ame des Bêtes. Cet-

(*a*) *M.... D... Hift. Crit. de la Philofophie*, Tom. 1. Liv. 1. Ch. 3. N.

(*b*) Voyez *Lactance* dans fes *Inftitutions*, Liv. 2. Ch. 14. où il affûre, que les Egyptiens ont les premiers introduit dans le monde le culte des Aftres.

te vraisemblance deviendra même une conviction pour quiconque fera attention à ce que Pline rapporte, (*a*) que dans une ville de l'Arabie, on rendoit aux Chats des honneurs divins. Je passe l'explication badine, qu'un Moderne ingénieux & fort spirituel joint à ce texte (*b*) en forme de glose. Mais je crois être en droit de conclure du témoignage de l'Auteur ancien, que les Arabes, comme les Egyptiens, donnoient probablement une Ame commune aux hommes & aux Animaux, & que, comme eux, ils admettoient la Métempsycose.

Des Chaldéens.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la Science du Ciel. Cependant il y a lieu de croire, qu'ils étoient redevables à ces derniers, d'une grande partie de leurs connoissances & de leur Philosophie. Selon le témoignage d'un Ancien (*c*), Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce Pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte. Delà cette grande conformité d'usage qui se remarquoit entre les uns & les autres : même goût pour l'étude de la

(*a*) *Pline* Liv. 6. Ch. 29.
(*b*) *Les Chats*, *Lettre* 3.
(*c*) *Diodore*, Liv. 1.

Nature & du Ciel, même ſoin d'écrire leurs annales. L'extraordinaire & fabuleuſe antiquité, que les ſages de Chaldée donnoient à leurs obſervations fait voir qu'ils ſe croyoient les plus anciens Aſtronomes de la Terre. Ils aſſuroient que l'orſqu'Alexandre paſſa en Aſie, il y avoit déja quatre cens ſoixante & dix mille ans qu'ils obſervoient les Aſtres. (*a*) Cicéron rapporte ce fait, ſe mocque avec raiſon de cette prétention chimérique (*b*) : mais, comme je l'ai déja obſervé plus haut, la vanité de paſſer pour fort ancien a été & ſera toujours la marotte de tous les hommes.

Un Auteur attribue aux Chaldéens une erreur bien groſſiére dans la Phiſique. Selon lui (*c*) ils croyoient que la Lune eſt lumineuſe par elle-même, & qu'elle n'emprunte point ſa lumiere du Soleil. S'il faut l'en croire ſur ſa parole, ſon rapport n'eſt pas propre à donner une grande idée de la Philoſophie de ces Peuples. Mais il eſt probable, qu'Apulée a fait ici, d'une opinion aſſez populaire, l'opinion de toute la Nation ; qu'une erreur dont le faux eſt ſi ai-

(*a*) *Ciceron, de divinat.* Lib. I. & 2.

(*b*) *Contemnamus etiam Babylonios, & eos qui è Caucaſo Cœli ſigna ſervantes, numeris & motibus ſtellarum curſus perſequuntur : condemnemus, inquam, hos aut ſtultitiæ, ſeptuaginta, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui quadringenta millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent. Cicer. de Divin.* Lib. I.

(*c*) Apulée, *de Deo Socratis.*

sé à démontrer, fut connue & rejettée de bonne heure par les Philosophes & les personnes éclairées de la Chaldée, & qu'elle continua seulement d'être suivie par le Peuple. Car, qui dit Peuple, dit dans tout Pays une multitude ignorante, incapable de renoncer à ses anciens préjugés, & qui ne se conduit que par les sens. Du reste les Grecs à qui, selon Hérodote (*a*) les Chaldéens avoient enseigné l'Astronomie, ont fort vanté leur capacité dans cette science: les plus habiles d'entr'eux alloient ordinairement à Babylone, ainsi qu'en Egypte, pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Philosophes de Chaldée avoient pour cette étude, les fit tomber insensiblement dans des opinions extravagantes. De l'observation du Ciel, ils passerent à un respect superstitieux pour les Astres. Ils prirent ces corps lumineux, si éloignés de la terre que nous habitons, pour la cause de tout ce qui arrive ici bas. Ils regarderent le Ciel comme le livre du destin, dans lequel sont écrits tous les événemens passés & futurs (*b*). En un mot ils imaginerent l'Astrologie judiciaire, Science dont les principes sont ridicules, & dont les hommes raisonnables ont de tout tems

[*a*] *Herodote*, Liv. 2.

(*b*) *Chaldæi diuturnâ observatione syderum scientiam putantur effecisse, ut prædici posset quid cuique eventurum, & quo quis fato natus esset.* Cicer. *de Divinat.* Lib. 1.

reconnu la folie & la vanité. Il n'eſt point de mon ſujet d'entrer dans le détail de ces chiméres Chaldaïques. Je remarquerai ſeulement, que le nombre de ſept ſi recommandable dans l'Antiquité, & depuis encore ſi célébré par quelques Modernes, a été abſolument redevable de la fortune qu'il a faite & de ſa grande réputation à cette ſuperſtition des Chaldéens ; qu'il ſe trouve pluſieurs fois dans le Ciel, comme dans les Pléïades, la grande Ourſe, ſurtout les Planettes ; ce qui le fit follement regarder par ces peuples comme un nombre myſtérieux, qui contenoit quelque choſe de Divin. C'eſt ainſi qu'un Auteur fort grave, dont les écrits vont preſque de pair avec ceux des Peres (*a*), a montré autrefois que le nombre de deux eſt de tous le plus parfait ; ce qu'il prouve très-doctement par cette raiſon admirable, que dans la fabrique du corps humain on compte deux pieds, deux mains, deux yeux, deux oreilles : je paſſe la ſuite de l'énumération, qui peut-être me meneroit un peu trop loin. Enfin c'eſt ſur d'auſſi bonnes raiſons & ſur des alluſions toutes auſſi ingénieuſes, que dans tous les tems pluſieurs ſe ſont appliqués très-ſérieuſement à nous apprendre les ſublimes myſtéres qu'ils prétendoient avoir découverts, les uns dans l'unité, les autres

(*a*) *Lactance*, dans ſon Livre *De Opificio Dei* Ch. 10.

dans le nombre de trois, quelques-uns dans celui de neuf; & je ne sçai pas pourquoi non dans ceux de quatre, de cinq, de six, & de huit : car pourquoi ces nombres seroient-ils plus bâtards, que leurs fréres & leurs voisins ? Tant il est vrai, que dans tous les tems l'esprit humain s'est égayé sur des matiéres également solides, instructives & fort amusantes !

Un Auteur moderne (*a*) trouve bien triste, qu'il ne nous soit resté rien d'exact ni d'original sur la Philosophie de ces Anciens Sages de Babylone. J'avoue que j'en suis fâché, comme lui ; non que, comme lui, je fasse beaucoup de cas ni du fameux Bérose, ni du célébre Zoroastre. Je n'ai jamais mis mon estime à assez bas prix, pour la prodiguer à des hommes à moi inconnus, ou que je ne connois du moins que par des éloges très-équivoques. A juger des écrits de ces Sages si vantés par ceux de ces siécles reculés qui sont parvenus jusqu'à nous, je suis presque tenté de croire, qu'en les perdant, tout compté, tout rabattu, la société n'a pas fait une grande perte. Je regrette seulement, que par-là le tems nous ait envié, d'autres diroient peut-être épargné, la connoissance d'un détail d'extravagances, que ces anciens Livres auroient

(*a*) *M. D... Hist. Crit. de la Philosophie*, Liv. 2. Ch. 4. §. 3.

pû nous fournir, à l'imitation de ceux qui les ont ſuivis, ou précédés. C'eſt un fond mort, d'où l'on eût pû tirer d'excellens matériaux pour l'Hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain dans tous les âges.

En effet, comme les Prêtres Chaldéens tiroient leur origine de ceux d'Egypte, ils avoient adopté toutes leurs rêveries ſur la Divinité, ſur cette ame du monde, cette ame univerſelle, dont toutes les ames particuliéres n'étoient que des parcelles, des écoulemens, des émanations. C'étoit ſur ce principe, que rouloit tout le myſtére de la Divination Chaldaïque. Ces ames, quoique ſéparées de leur tout, & unies à des corps, entretenoient cependant encore entr'elles, diſoient les Sages de Chaldée, une correſpondance reciproque; & les plus parfaites ne dédaignoient pas de ſe communiquer quelquefois aux moins parfaites, pour leur découvrir l'avenir. De ce même principe ſuivoit encore le Dogme de la Métempſycoſe, qu'ils admettoient, comme les Egyptiens; & cette communauté d'ames, que les uns & les autres reconnoiſſoient entre l'homme & les animaux. C'étoit-là, comme on l'a déja vû, & comme on le verra encore mieux par la ſuite, le ſyſtême général de toutes les Nations dans l'Antiquité; c'étoit le principal fondement de toute la Théologie Payenne.

Il faut cependant convenir, que les Philoſophes de Babylone avoient ſçu ſe diſtinguer, en appliquant à ce ſyſtême univerſel une couche de broderie, qui étoit de leur invention, & dont on ne trouve aucune trace dans l'Antiquité Egyptienne. Car ce ſeroit peu de la folie générale, ſi le génie particulier à chaque climat ne ſçavoit l'embellir & la diverſifier par un vernis de quelque nouvelle impertinence. Ces Sages de Chaldée *(a)* regardant l'Etre Suprême, comme trop grand, trop ſublime & trop élevé, pour pourvoir par lui-même à nos beſoins, chercherent à le rapprocher de nous. Dans cette vûe, & pour remplir l'intervalle, qu'ils concevoient entre ces deux extrêmes, ils imaginerent un nombre infini d'Etres mitoyens ou intermédiaires, diſpoſés par ordre, de tout ſexe, de tout âge, & de tout étage, deſtinés à remplir le vuide immenſe, qui ſépare le Créateur de la Créature, & qui étoient comme autant de canaux, par où devoient couler de l'un aux autres les graces & les faveurs du Ciel. De-là cette foule de Génies, Anges ou Démons, tous éclos du cerveau des Prêtres Chaldéens, qui au ſortir de ce berceau, allerent dans tous les pays inonder les écrits

(a) Voyez *Platon* dans le *Timée* & le *Banquet*. *Jamblique* dans ſon Traité *des Myſtéres*, Apulée, *de Deo Socratis*, &c.

des Poëtes, & qui de la Poësie passerent bien-tôt dans la Philosophie & la Théologie de la plûpart des Peuples. Depuis cette merveilleuse invention, délivré du soin des choses d'ici bas, le Dieu Suprême n'eut plus qu'à jouir d'un doux repos dans cette lumiére inaccessible qu'il habite, content de faire exécuter ses ordres & ses volontés par ces Divinités subalternes. Il seroit inutile à mon sujet, & sans doute ennuyeux pour bien des Lecteurs, d'entrer ici dans le détail des rangs, des noms & des fonctions de ces prétendus Ministres du Très-Haut, qui pour tirer l'Univers du néant, n'eut besoin que de sa parole, disons mieux, d'une seule de ses volontés. Ceux qui seront curieux de ces folies, pourront outre Platon, consulter Porphyre, sur-tout Jamblique & Apulée. Ces deux derniers entr'autres leur offriront sur ce sujet un recueil plus complet de visions & de puérilités, qu'ils ne pourroient l'attendre du sçavant Delrio ou du Sage Bodin dans sa Démonomanie.

Des Perses.

Les Mages étoient les Ministres des Dieux chez les anciens Perses : c'est ce que signifioit le nom de *Mage* dans la langue de ces peuples. Ils étoient en même tems leurs Prêtres, leurs Docteurs, leurs Théologiens

& leurs Philosophes. Il y en avoit de trois sortes ; & leur Ordre étoit tellement respecté dans leur Nation, que Darius fils d'Hystaspe ordonna que l'on mît sur son tombeau entr'autres titres, qu'il avoit été Docteur en Magie (*a*).

Personne n'ignore, que ces Sages de la Perse étoient célébres par le culte des Astres & du Feu ; ce qu'ils avoient de commun, comme on l'a vû, avec les Prêtres d'Egypte & de Chaldée. Ils ne souffroient ni Temples ni Autels parmi eux : mais ils avoient de grands édifices bâtis à découvert, auxquels les Grecs ont donné le nom de *Pyrées*, c'est-à-dire, de Temples du Feu, & qui étoient destinés à leurs cérémonies mystérieuses. Là ils entretenoient continuellement un Feu sacré, devant lequel ils prioient & se prosternoient à certaines heures. Ils y jettoient aussi des essences, des parfums, des fleurs odoriférentes : sur-tout ils avoient un soin extrême d'empêcher, que rien de souillé n'en approchât, parce que le feu étant le plus pur de tous les élémens, la moindre impureté, le souffle seul d'une bouche immonde eût été capable de le profaner. Outre ce culte, ces Prêtres se retiroient encore dans certains tems sur les montagnes les plus élevées, où ils se pros-

(*a*) *Porphyre*, dans son Traité *de l'Abstinence*, &c. Liv. iv. *n*. 16.

ternoient

ternoient devant le Ciel, c'eſt-à-dire devant la Divinité, qu'ils croyoient pénétrer tout cet univers (*a*).

Car, il eſt certain, que ces Philoſophes de la Perſe tenoient en effet le même ſyſtême ſur la nature de tous les Etres, que les Egyptiens & les Chaldéens leurs voiſins. Inſtruits par ces derniers, ils avoient adopté toutes leurs idées ſur l'ame du monde, ſur les ames particuliéres des hommes & des animaux, & ſur la métempſycoſe. Cette Doctrine étoit une eſpéce de cangrene, qui de l'Egypte s'étoit communiquée de proche en proche, & avoit infecté toutes les Nations. Un paſſage de Porphyre ne nous permet pas de douter, que les Mages, comme les autres, n'eûſſent puiſé dans cette ſource empoiſonnée. » Les plus par» faits d'entr'eux, dit ce Philoſophe (*b*), » ceux de la premiére claſſe ne mangent rien » d'animé, & ne tuent rien de ce qui a vie. » Le Dogme de la métempſycoſe eſt reçu » chez eux; & pour faire voir le rapport » qu'il y a entre nous & les animaux, ils » ont coutume de nous déſigner par les » noms de ceux-ci. Ils appellent Lions ceux » qui participent à leurs myſtéres. Ils don» nent le nom de Lionnes aux femmes de

(*a*) Voyez *Diog. Laerce, in Proœmio*, Herodote, Liv. 1. &c.

(*b*) *Ubi suprà*, Trad. de M. de *Burigny*.

» leur secte. Ils appellent Corbeaux les Mi-
» nistres de leurs mystéres. Ils en agissent
» de même à l'égard de leurs Péres ; ils les
» nomment Aigles & Eperviers. Pallas rend
» raison de cet usage. Il dit, que le sentiment
» commun est que cela a rapport au Zodia-
» que ; mais que la vérité est, que les Ma-
» ges veulent par-là désigner énigmatique-
» ment les révolutions des ames humaines,
» qui, suivant leur sentiment, entrent suc-
» cessivement dans les corps de divers ani-
» maux. «

Je ne m'arrête point ici à expliquer quel étoit ce Pallas, dont parle Porphyre : c'est un Auteur anciens dont, je pense, il importe fort peu à la plûpart de mes Lecteurs d'être mieux instruits. Il me suffit de faire observer que, suivant le Philosophe Grec, les Mages, comme les Egyptiens, avoient établi une espéce de société & de confraternité entre l'homme & les bêtes, & qu'ils leur donnoient une ame commune. A l'égard des noms d'animaux, dont ils baptisoient ceux qui étoient initiés à leurs mystéres, peut-être sera-t-on étonné, qu'ils n'en eûssent pas choisi de plus jolis. Mais il est évident, que ceux dont il est parlé ici, n'ont été sans doute cités qu'au hazard, entre une infinité d'autres, qui étoient probablement en usage chez ces Sages, & dont l'Auteur n'a pas crû devoir faire une

énumération ennuyeuse. Du reste comme la nature ne change guéres, & que les hommes sont à peu près toujours les mêmes, je pense que chez les anciens Perses, comme chez les modernes, il se trouvoit en effet, entre quelques Serins & quelques Rossignols, des Pies, des Geais, des Sansonnets & des Perroquets sans nombre; des Lions parmi les Guerriers; entre les femmes des Lionnes en assez petite quantité, & en revanche beaucoup de Chattes; des Chats plus que l'on n'en eût voulu, sur-tout des Chats fourrés; quelques Aigles parmi les vieillards; & au milieu de tout cela de la vermine à foison, & fort peu d'innocentes Abeilles occupées à ramasser le nectar des fleurs, pour en composer un parfum délicieux. Ce qui m'embarrasse, est d'imaginer quelle espéce pouvoit sortir du commerce d'une Lionne ou d'une Chatte, par exemple, avec un Corbeau; & de celui d'un Lion avec une Pie ou une Linotte.

Quelques-uns (*a*) ont attribué aux Mages une espéce de Métempsycose Astronomique fort singuliére. Selon ces Auteurs, ces Philosophes croyoient qu'à la mort les ames étoient obligées de passer par sept portes, avant que d'arriver au Soleil, où ils plaçoient le séjour des Bienheureux, & où elles ne pouvoient se rendre, qu'après plu-

(*a*) Origène *contre Celse*, Liv. 4. & 6.

sieurs millions d'années. C'est ce qu'ils appelloient la grande révolution des Corps céleſtes & terreſtres. La premiére de ces portes étoit placée dans Saturne, & la derniére dans Venus : ainſi les ames parcouroient ſucceſſivement toutes les Planetes, avant que de parvenir au terme de leur repos & de leur félicité. Sur quoi on peut remarquer, que l'opinion de ceux qui ont donné des habitans à la Lune, & même à toutes les Planetes, n'eſt pas auſſi nouvelle qu'on le penſe. C'eſt dommage, que l'illuſtre Auteur de la *Pluralité des Mondes* n'ait pas ſongé à faire uſage de cette ancienne Doctrine des Sages de Perſe. Mis en œuvre par d'auſſi habiles mains, leur ſyſtéme n'eut point déparé l'ingénieux badinage, avec lequel il a traité cette matiére.

Du reſte, quelque oppoſée que cette opinion des Mages paroiſſe du premier coup d'œil à la Métempſycoſe de Pythagore & des Egyptiens, elle y eſt en effet très-conforme. Condamnées à habiter ſucceſſivement, & pendant pluſieurs milliers d'années toutes les Planetes, avant que d'être admiſes à la félicité, à quel autre uſage les ames pouvoient-elles être employées dans ces différens mondes, qu'à y donner la vie à tout ce qui devoit y être animé ? Elles y étoient ſans doute occupées, comme ici, à faire mouvoir les corps, auxquels

elles avoient été unies ; & parce que leur séjour dans chacune des Planetes devoit être long, l'impossibilité d'animer constamment le même corps pendant tant d'années, les obligeoit certainement d'en déloger de tems en tems, pour passer successivement dans d'autres corps, soit d'hommes, soit d'animaux, jusqu'à ce que fût arrivé le terme de leur transmigration dans une autre Planete. Ainsi bien loin que cette Métempsycose Astronomique, dont il est question, fût contraire en rien à la Métempsycose Egyptienne, elle n'en étoit qu'une suite & un rafinement. C'étoit un assaisonnement, que les Mages avoient imaginé sans doute pour l'embellir. Mais le fond de la Doctrine étoit en effet par-tout le même ; & quelques couches de broderie de plus ou de moins n'empêchoient pas, qu'au travers de ces ornemens on n'apperçut par-tout également la méme étoffe.

Des Indiens.

Mais le sistême de la Métempsicose n'avoit fait nulle part ailleurs plus de progrès, que dans les Indes. Il est vrai, que parmi les Sages ou Philosophes de ce Pays là, connus sous les noms de *Gymnosophistes*, ou *Brachmanes*, quelques-uns faisoient profession ouverte d'Athéïsme ; & dès-lors il est aisé d'imaginer ce qu'ils pensoient sur

sujet de l'Ame des Bêtes. Des Hommes assez aveugles, & assez pervers, pour nier l'existence de la Divinité, ne doivent pas faire scrupule d'admettre toutes les conséquences, qui suivent naturellement de ce principe absurde & impie : l'Eternité & l'Universalité de la matiére, l'unité & la singularité de substance dans tous les Etres animés, & l'extinction totale de chaque Etre en particulier à la mort du corps. Ces maximes qui dans tous les siécles ont été rejettées avec horreur par toutes les personnes sensées, sont des suites nécessaires de cette premiere proposition : *il n'y a point de Dieu* : aussi ceux des Gymnosophistes Indiens, qui soutenoient celle-ci, admettoient ils également toutes les autres. C'est pourquoi Alexandre ayant porté ses armes victorieuses jusques dans ce Pays reculé, & demandant un jour à un des plus considérables de ces Philosophes, lesquels étoient en plus grand nombre des morts ou des vivans, celui-ci repondit (*a*) que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts, puisque ceux-ci n'étoient plus rien : quelques efforts que j'aye faits dans mon Traité sur l'Ame humaine, pour interpréter en bonne part ce passage de Plutarque, j'avouerai ici de bonne foi que ce Gymnosophiste s'exprima très-mal. S'il avoit eû,

(*a*) *Plutarque*, Traité *d'Isis & Osiris.*

comme je l'ai soutenu, une idée confuse de l'Immortalité de l'Ame. Peut-être la croyoit-il périssable avec le corps ? ce qui ne sçauroit donner atteinte au principe fondamental de celui de mes ouvrages que je viens de citer. L'impiété ou l'incrédulité d'un Philosophe ne conclud rien contre la croyance commune de toute une Nation.

Il est en effet certain, que cette secte d'Athée qui subsiste encore aujourd'hui dans les Indes, n'étoit ni fort nombreuse, ni fort considérable parmi les Gymnosophistes. Chez eux, le plus grand nombre & les plus distingués étoient dans les principes communs ; je veux dire, que comme les Mages de Perse, les Prêtres Chaldéens & Egyptiens, ils reconnoissoient une Divinité, qui remplit tout, qui pénétre tout, qui anime tout. C'étoit dans leur systême, comme dans celui des autres que je viens de nommer, l'ame universelle du monde, de qui tout ce qui respire ici bas reçoit la vie & le mouvement, & dont toutes les ames particulieres ne sont que des écoulemens & des parcelles. Delà toutes les conséquences, qui, comme on l'a vû plus haut, suivent naturellement de ce principe, sur-tout la communauté d'Ames entre l'homme & les Animaux. On ne peut douter, que cette Doctrine n'eut été portée dans les Indes par les Egyptiens, qui sous leur ancien Roi

Osiris avoient étendu leurs conquêtes jusques-là, & qui y passerent encore depuis sous le régne de Sésostris. On l'y retrouve encore de nos jours aussi accréditée, que dans ces siécles reculés. Selon un de nos Voyageurs des plus sensés & des plus habiles (*a*), les Prêtres ou Pendets des Indes prétendent que Dieu a tiré de sa propre substance toutes les ames, & même toute la matiére dont est formé ce vaste Univers, comme une Araignée tire d'elle-même la toile qu'elle file. Dans ce systême ridicule, la création n'est autre chose, qu'une extraction, ou si l'on veut, une extension de la substance même de la Divinité, dont tous les Etres créés sont des portions, & des écoulemens, comme les fils sont partie de la substance de l'Araignée; ensorte qu'à la mort Dieu ne fait que reprendre son bien, & retirer à lui ce qu'il avoit laissé écouler au dehors de la substance divine. L'Auteur que j'ai cité remarque sagement, que cette Doctrine sappe entiérement tous les fondemens de la Religion, puisque suivant ce sentiment absurde; nous serions tous autant de Dieux, & que par conséquent il seroit extravagant de dire, que nous nous serions imposés à nous-mêmes un culte, qui ne s'adresseroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous serions assuré de l'autre.

(*a*) Bernier, *Lettre écrite* de *Schiras* à M. Chapelain.

A l'égard de l'ancienne affection pour les animaux, on ſçait qu'elle eſt univerſellement répandue chez toutes les Nations de l'Aſie. Mais elle n'a jetté nulle part ailleurs de plus profondes racines que dans les Indes. Outre la vénération que tous les Indiens en général ont pour la Vache, & le bonheur ridicule qu'ils imaginent à pouvoir paſſer à la mort dans le corps de quelqu'un de ces Animaux ; outre les opinions inſenſées des Bramines, qui ſe regardent comme les deſcendans des anciens Brachmanes, & qui non contens de ne jamais toucher à rien qui ait vie, portent leur reſpect ſuperſtitieux juſqu'à n'oſer donner la mort à la plus vile & à la plus incommode des vermines : outre tout cela, perſonne n'ignore, que chez ces Peuples, les Animaux ſont ſoignés, prévenus dans leurs maladies, traités avec plus d'égards que les hommes mêmes. Si l'on reproche aux Indiens cette préférence indigne, ils répondent froidement, que l'homme a reçû de Dieu la raiſon, pour éviter les maux qui l'environnent, ou pour s'en guérir, au lieu qu'il n'a doüé les Animaux que d'un inſtinct aveugle, qui ſouvent les oblige à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Tant il eſt vrai, qu'à l'imitation des anciens Egyptiens ces Peuples ſe regardent encore aujourd'hui, eux & les Animaux, com-

me formant une même famille, dont les membres les plus avantagés du Pere commun ſont chargés de veiller aux beſoins & à la conſervation des plus foibles.

De cette opinion des Anciens Brachmanes, que toutes les ames ſont autant de portions de la Divinité, naiſſoit cette eſpéce d'horreur qu'ils avoient pour la vie, & ce déſir inquiet de la mort, dont ils donnoient tous les jours des preuves. Pourquoi étoient-ils ſi las de vivre? parce qu'après pluſieurs Métempſycoſes réitérées, ils eſpéroient que purifiées de toutes leurs ſouillures, leurs ames ſe réuniroient enfin à cette ſource divine & commune, d'où elles étoient originairement ſorties. Plutarque, Lucien & tous les Auteurs rapportent mille exemples du mépris, que ces anciens Sages de l'Inde faiſoient de la mort; & pour donner à mes Lecteurs une juſte idée de leurs ſentimens à ce ſujet, qu'ils me permettent de copier ici les propres paroles d'un homme (*a*), que je cite d'autant plus volontiers dans ces matiéres, que tout ennemi mortel qu'il étoit des Chrétiens & du Chriſtianiſme, deux Peres de l'Egliſe des plus habiles & des plus zélés (*b*) n'ont pas dédaigné de l'honorer de leurs éloges.

(*a*) Porphyre.

(*b*) Euſebe & Saint Auguſtin. Voyez la *vie de Porphyre* imprimé à la tête de ſon Traité *de l'abſtinence* &c. trad. par M. de *Barigny*.

» Ils ſont diſpoſés à l'égard de la mort, » dit ce Philoſophe (*a*), de façon qu'ils re- » gardent le tems de la vie comme une » néceſſité, à laquelle il faut ſe prêter mal- » gré ſoi, pour ſe conformer à l'intention » de la Nature. Ils ſouhaitent avec empreſ- » ſement, que leurs ames ſoient délivrées » de leurs corps. Il arrive ſouvent, que lorſ- » qu'ils paroiſſent ſe bien porter, & n'a- » voir aucun ſujet de chagrin, ils ſortent » de la vie. Ils en avertiſſent les autres, » perſonne ne les empêche. Au contraire » on les regarde comme très heureux; & » on leur donne quelque commiſſion pour » les amis qui ſont morts : tant ils ſont per- » ſuadés que les ames ſubſiſtent toujours, » & conſervent entr'elles un commerce » continuel. Après avoir reçu les commiſ- » ſions qu'on leur a données, ils livrent » leurs corps pour être brulés, parce qu'ils » croyent que c'eſt la façon la plus pure de » ſéparer l'ame du corps. Ils finiſſent en » louant Dieu. Leurs amis ont moins de » peine à les conduire à la mort, que les » autres hommes n'en ont à voir partir leurs » Concitoyens pour de grands voyages. Ils » pleurent d'être réduits à vivre encore «.

On m'accordera ſans peine, que des hommes de cette trempe doivent faire de braves ſoldats. Mais laiſſant cette réflexion

(*a*) Voyez *ubi ſuprà*, Liv. IV. N. 18.

à part, en liſant ce récit, ne ſeroit-on pas tenté de croire, que chez une Nation aſſez voiſine de la nôtre, le peuple auroit quelque teinture de la Doctrine de nos Gymnoſophiſtes? Non ſeulement on y voit tous les jours des malheureux a ler au gibet avec autant de ſang-froid, & de gayeté, que ſi on les conduiſoit à la nôce : il n'eſt pas même rare d'y trouver des Particuliers, qui ſans aucun ſujet de chagrin, du moins apparent, quelquefois au milieu de la Fortune la plus riante, n'ayant nulle raiſon de ſe trouver mal à leur aiſe dans cette vie, partent tranquillement pour l'autre. Pour moi, j'avoüe que rien ne me paroît plus Brachmane & plus impoli, que cette maniére bruſque de dire adieu. Du reſte je conviens, que l'ordre de la Providence à part, en ſuppoſant les principes Indiens, rien ne ſeroit plus naturel que de chercher à ſortir au plus vîte de ſa priſon. De tous les dons que l'homme a reçu de la Divinité, la liberté ſera toujours à mon ſens, le plus précieux & le plus rare. Une ſeule choſe m'embaraſſe dans ce ſyſtême : c'eſt d'accorder ce déſir de la mort, qui éclatoit dans toute la conduite de l'Inde, avec le ſoin affectueux qu'ils prenoient de la vie des Bêtes. Car ſi l'Ame ſe trouvoit mal dans le corps d'un Homme, étoit-elle mieux logée dans celui d'un Singe, d'un Eléphant, ou d'un Pero-

quet ? C'eut été ſans contredit une vraie charité, que d'expédier promptement le paſſeport à celle principalement, qui étoient le plus mal partagées. Quel malheur pour elles, qu'il ne ſe trouvât pas dans le Pays beaucoup de Braconniers déterminés, & grand nombre de Petits Maîtres. Les uns en huit jours auroient dépeuplé les campagnes & les bois de gibier ; les autres auroient dabord crevé tous les Chevaux de poſte. Mais c'étoient d'admirables gens, que ces Indiens ! Ils auroient fait ſcrupule de tuer un Poulet en dix ans ; & ils n'avoient point de plus grand plaiſir, que de voir mourir tous les jours une douzaine de leurs ſemblables. Tant il eſt vrai, que de tous les Animaux ſortis de la main de Dieu, ſi tous ont le don de raiſonner, aucun n'a le talent de raiſonner plus inconſéquemment que l'Homme. L'attachement ou l'indifférence que les Philoſophes gardent pour la vie, n'eſt qu'un goût de leur amour propre dont on ne doit non plus diſputer que du goût de la Langue ou du choix des couleurs (*a*).

Des Chinois.

J'approche du bout de ma carriere. Après avoir parcouru rapidement l'Europe, l'Afri-

(*a*) De la Rochef. *max.* 46.

que & l'Asie, arrivé enfin aux extrêmités de l'Orient, n'est-il pas tems que je songe à terminer mes excursions Philosophiques? Non, dit ici un Lecteur peu indulgent, qui non content des courses que je lui ai fait faire, voudroit encore que je le promenasse à la Chine, & que je lui apprisse ce que pensoient les anciens Chinois sur la matiére que je traite. Et de grace, que veut-il que je lui dise de cette Nation, sinon que vraisemblablement elle commença de très-bonne heure à cultiver les Sciences & les Arts, & que sans adopter la fabuleuse & chimérique antiquité que les annales lui attribuent, on doit reconnoître d'ailleurs, que l'origine de sa Monarchie est incontestablement des plus anciennes? Ajouterai-je que, suivant l'opinion commune, qui peut-être n'est pas mieux fondée, ces Peuples étoient connus dans l'Antiquité sous le nom de *Seres*; qu'ils ne voyageoient point; qu'ils ne recevoient chez eux aucun Etranger; & que, par ces endroits, de tous les Anciens, ce sont ceux dont nous avons le moins de connoissance? De tout cela il résultera manifestement, qu'il m'est impossible d'entrer ici dans aucun détail sur leur maniére de Philosopher, à moins quon ne suppose que sur ce sujet il me soit tombé du Ciel de nouveaux Mémoires. Mais peut-

être prétend-t'on, qu'à l'imitation des Auteurs du tems (*a*) sous prétexte d'éclaircir l'ancienne Philosophie Chinoise, j'aille compiler ce que nos Missionnaires & nos Voyageurs ont écrit des différentes Sectes qui partagent aujourd'hui la Chine ; & apprendre au Public ce qu'il sçait mieux que moi, de la façon de penser des Chinois modernes. Je ressemblerois à un Ecrivain répétiteur & ennuyeux, qui, pour tracer une idée de l'ancien éclat de la Nation Françoise sous son Roi Pharamond, défigureroit le portrait si bien peint par la main du tems de sa grandeur présente sous le Régne glorieux de Louis XV. L'invention est admirable sans doute, & les premiers François ne perdroient pas à se voir peints comme ceux de nos jours. Mais quoique cette méthode soit du goût des Modernes, on me permettra de n'en point faire usage & de renvoyer pour tout ce qui regarde l'état présent des Sciences à la Chine, à ce que tant d'Auteurs en ont écris, sur-tout aux excellens Mémoires du P. le Comte, & à la belle Histoire du P. du Halde. Pour ce qui est des anciens Chinois, prenons également notre parti. Puisque la Providence & le tems n'ont pas permis, que nous fussions instruits de leur maniére de penser & de raisonner, consolons-nous de l'ignorance, à

(*a*) Voyez M. D... *ubi suprà*, Liv. 1. Ch. 3. §. 2.

laquelle ils nous ont condamnés à cet égard, & de cela, comme de tant d'autres choſes que nous ne ſçaurons jamais, diſons ce qu'un ancien Poëte a dit du reflux de la Mer.

Tu, quæcunque moves tam crebros cauſa meatus,
Ut Superi voluere late;

» O toi, qui que tu ſois, qui cauſes ces » effets merveilleux, demeure dans l'obſcu» rité, puiſque le Ciel n'a pas voulu, que » nous puſſions parvenir à te connoître (*a*) «.

CONCLUSION
DE CE CHAPITRE.

Deux ſyſtêmes partageoient dans l'Antiquité les différens Peuples que j'ai paſſé ici en revûe. Les uns n'ayant qu'une idée confuſe & fort obſcure de la Divinité, n'avoient pas ſur la Nature de leur ame des lumiéres plus nettes & plus étendues. La plûpart en lui attribuant l'immortalité ne ſe formoient de cette vie future que des idées extrêmement groſſiéres. Ce ſyſtême, s'il eſt permis de l'appeller de ce nom, n'étoit certainement point le plus général & le plus répandu chez les Anciens : on en découvre ſeulement quelques traces parmi les Nations les plus ſauvages, entr'autres chez les Habitans du Nord. Il eſt naturel d'imaginer,

(*a*) *Lucain* dans ſa *Pharſale*, Liv. 1.

giner, que des Peuples si brutaux ne s'amusoient point à composer des systêmes étudiés sur l'Ame des Bêtes. Ils les regardoient probablement comme des Etres animés ; les uns utiles, doux & bien faisans, dont ils pouvoient tirer beaucoup d'usage ; les autres cruels, sauvages & féroces, desquels ils devoient se garder, & qu'il étoit de leur intérêt de détruire. C'étoit à cela, que se bornoient toutes leurs recherches sur cette matiére : ils ne portoient pas apparemment leurs vûes plus loin. Peut-être à l'imitation de nos Négres, y en avoit-il parmi eux d'assez simples, pour s'imaginer, que certains Animaux étoient en effet des espéces d'Hommes, assez capables d'en faire toutes les fonctions, & en même tems assez rusés, pour vouloir passer pour muets, afin de conserver leur liberté, & de s'exemter de mille travaux rudes & pénibles.

Le second systême étoit sans contredit le plus commun, & le plus universellement reçu par toutes les Nations sçavantes & polies. Ce systême, également Théologique & Philosophique, supposoit pour principe & pour fondement l'existence de la Divinité, & l'immortalité de l'ame ; deux points, qu'il est nécessaire d'expliquer ici avec quelque détail, si l'on veut donner une idée juste de ce que pensoit l'Antiquité au sujet de l'ame des Bêtes.

On doit obſerver d'abord, que les Anciens, comme je l'ai inſinué plus haut, n'avoient pas des idées bien nettes de la diſtinction & de la nature de l'eſprit & du corps. Peu accoutumés aux préciſions Métaphyſiques, ils concevoient à la vérité, que la penſée, l'intelligence & la raiſon étoient toute autre choſe, que ce corps matériel & groſſier, qu'on peut voir & toucher; juſques-là leurs notions étoient aſſez claires, & leurs lumiéres aſſez droites: mais s'agiſſoit-il d'aller en avant, & de définir ce que c'étoit que cette penſée, leurs foibles ſpéculations, trop courtes pour percer les ténébres dont ce ſujet eſt enveloppé, les ramenoient malgré eux à la matiére; & cette raiſon qui nous guide & qui nous éclaire, ils ne l'imaginoient que comme un feu ſubtil, un mouvement fort vif & très-rapide. Auſſi ſemble-t-il, que dans l'Antiquité on n'a jamais admis qu'une ſeule ſubſtance unique, éternelle & infinie, dont tous les Etres tiroient leur nature, chacun ſelon le dégré de perfection qui lui convient (*a*). Cette ſubſtance unique, individuelle & univerſelle, quelques-uns parmi les Anciens l'appelloient matiére, & prétendoient qu'elle exiſtoit néceſſairement: mais ils n'avoient garde d'avouer, qu'elle fût corporelle ou incorporelle. Les corps,

(*a*) Voyez Apulé, *de Dogmat. Platon.*

il eſt vrai, étoient tous, ſelon eux, autant de modifications de cette ſubſtance; & tout corps étoit matériel & corporel: au contraire tout ce qui n'étoit point corps, étoit matériel, à la vérité; mais il n'étoit point corporel. (*a*). En s'exprimant de la ſorte, les Anciens avoient-ils une idée nette de ce qu'ils diſoient? Non ſans doute, pas plus que les Péripatéticiens, lorſqu'ils mettent ſur les rangs leurs formes ſubſtancielles, qui ſont matérielles, & ne ſont point matiére. Mais ce jargon: tout jargon qu'il étoit vraiſemblablement pour eux, comme il l'eſt pour nous, ſuffiſoit pour les contenter: c'eſt la viande ordinaire, dont, dans tous les tems ſe ſont repûs les Philoſophes. Dans ce ſyſtême, Dieu étoit un feu très-pur, une lumiére toute brillante; l'ame un air très-délié & fort ſubtil. L'un & l'autre étoit tiré de la matiére: mais ni l'un ni l'autre n'avoit aucun rapport avec ce qui étoit corporel. Je paſſe toute la broderie, dont les Sages de l'Antiquité avoient pris plaiſir à embellir cette Doctrine. Peut-être même dira-t-on, que je ne me ſuis que trop étendu ſur ces rêveries; & on dira bien. Cependant je n'en ai pas crû la connoiſſance abſolument

(*a*) J'ai fait voir dans mon Décameron Hiſtorique ſur l'ame Humaine, que les Anciens en ſoutenant que la Divinité & nos ames ne ſont pas des corps, ſentoient la ſpiritualité ſans pouvoir l'exprimer autrement que par l'idée d'une matiére fine & déliée.

inutile : au moins peut-elle servir de confirmation à cette grande vérité, que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on déraisonne.

De ce principe généralement reçu, d'une substance unique & indivisible, naissoit cette conséquence admirable, que toutes les ames avoient une origine commune, tant les ames humaines, que celles des animaux ; & pour prouver, que toutes ces ames participoient également à la Divinité, on se servoit de ce merveilleux raisonnement, sur lequel Platon a fondé en partie sa démonstration de l'immortalité de l'ame : » Tout ce qui est animé, se meut de » lui-même : or tout ce qui se meut de lui-» même, est incréé, il est exempt de toute » altération, il est éternel ; donc l'ame qui » certainement se meut d'elle-même, est » éternelle, & une portion de la Divinité » même (*a*).

Tel étoit le systême de la plus grande partie des Nations dans l'Antiquité au sujet de l'ame des Bêtes ; nulle différence entr'elle & celle de l'homme. De-là cette espéce de confraternité, que les Anciens imaginoient entr'eux & les animaux ; de-là le Dogme de la Métempsycose, dont je vais bien-tôt examiner le progrès & l'origine. Cette Doctrine étoit, comme je l'ai dit, celle des Egyptiens, des Arabes, des

(*a*) *Ciceron*, dans ses *Tusculanes*, Liv. I.

Chaldéens, des Perses, des Indiens & des Gaulois: on verra dans le Chapitre suivant, qu'elle eut des Partisans fameux parmi ce qu'il y eut de plus illustre entre les Philosophes Grecs; & je montrerai dans la suite, que tant que le Paganisme subsista, elle se soutint avec honneur, & fut toujours la plus généralement reçue.

CHAPITRE II.

Opinions des Philosophes Grecs sur l'Ame des Bêtes.

IL y avoit déja, comme je l'ai dit ailleurs, deux mille ans peut être que la Philosophie voyageoit par le monde, sans avoir daigné rendre la moindre visite à la Gréce, lorsqu'elle s'avisa enfin de faire un tour dans ce pays, & d'aller éclairer de ses lumiéres cette belle contrée de l'Europe. Jusques-là les Egyptiens & les Phéniciens y avoient envoyé sous la conduite de Cadmus & de Danaus des Colonies pour s'y établir, sans avoir songé à lui communiquer aucune des Sciences, qui fleurissoient alors parmi eux. Malgré leur union avec ces Etrangers, les Grecs étoient restés dans leur premiére grossiéreté. Ils avoient appris d'eux

l'Art de l'Ecriture, celui de la Navigation, & quelques autres également néceſſaires & utiles à l'établiſſement & aux progrès des Sociétés. Mais ſoit qu'encore alors peu ſenſibles aux objets de pur agrément, ils ne viſaſſent qu'au ſolide, ſoit que tout occupés de leurs beſoins réels, ils ne penſaſſent à rien moins, qu'à s'en faire d'imagination & de caprice, il ne paroît point que pendant long-tems ils ſe fuſſent appliqués aux ſpéculations Philoſophiques. En avoient-ils vêcu moins contens & moins heureux? Je ne ſçai. Le ſiécle de la Philoſophie fut ſans contredit le plus beau ſiécle de la Gréce. Mais à l'amuſement près, qui répand toujours ſur les mœurs beaucoup de douceur & de politeſſe, preſque toujours auſſi beaucoup de luxe, les Grecs ne ſemblent pas avoir jamais tiré de grands avantages de leurs Philoſophes. Athénes en regorgeoit, & n'en ſubit pas moins le joug d'un ennemi vainqueur que Lacédémone.

Ce fut ſeulement quelques années avant la guerre de Troye, que la Philoſophie commença à s'introduire dans la Gréce. Alors parurent Linus, Orphée, Muſée & les autres, qui ont mérité des Sçavans le titre de *Poëtes Philoſophes*; car où ne trouve-t-on pas de la Philoſophie; quand on la cherche avec une réſolution formée de la trouver? Si je l'avois entrepris, j'en dé-

couvrirois jusques dans l Alcoran, quoique l'Auteur de ce Livre impertinent ne fût certainement rien moins que Philosophe.

Quoiqu'il en soit, après être allés puiser en Egypte les connoissances, qu'ils desespéroient d'acquérir dans leur pays, enrichis des trésors qu'ils y avoient amassés, ces hommes célébres vinrent à leur retour les répandre à pleines mains dans leur patrie, & firent part à leurs Concitoyens de tout ce qu'ils avoient appris. Alors sous le voile de l'Allégorie, la Gréce commença à s'instruire des vérités les plus importantes & les plus sublimes; c'est ainsi que s'en expliquent ceux qui ne sçavent parler que par enthousiasme & avec emphase. Pour moi, peu accoutumé à l'admiration ordinairement si voisine de la sottise, & encore moins propre à surfaire, je dirai tout uniment, & avec plus de vérité, que dès-lors elle commença à se remplir de ces riens mystérieux, de ces pompeuses chiméres, que lui débitoient comme un grand secret des hommes à qui on les avoit données pour telles, & dont elle s'infatua si bien, qu'elle en mérita justement dans toute la Postérité le surnom humiliant de mensongére; *Græcia mendax*.

Ce fut en effet par le canal de ces Poëtes Philosophes, Théologiens, Prophéres, (car nos judicieux modernes ne leur ont

point épargné les titres les plus magnifiques,) que s'introduisit parmi les Grecs cet amas de Fables, qui seront à jamais un monument durable de l'extravagance de l'esprit humain, & qui ne prouvent pas moins le peu de solidité de ceux qui en furent les inventeurs, que l'aveuglement & la futilité des peuples qui les adopterent. Dès-lors la vérité simple & nue, habillée par les mains de ces prétendus Sages, ne se montra plus aux hommes que défigurée, obscurcie & méconnoissable. De-là cette foule de Divinités chimériques écloses du cerveau de ces grands Législateurs, qui inonderent la Gréce, & bien-tôt après l'Italie entiére, toutes divisées par classes, avec leurs charges, leurs honneurs, leurs fonctions, leurs mystéres & leurs cérémonies particuliéres; je passe le détail ridicule de leurs généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours & de leurs avantures. De-là ces Théogonies ou Cosmogonies si fameuses, & si ingénieusement imaginées, que depuis deux mille ans nul homme de bon sens n'a pû encore parvenir à y rien comprendre; ces alliances merveilleuses du Cahos & de l'Erebe, de la nuit & du jour, de la lumiére & des ténébres. De-là enfin cet œuf d'Orphée si vanté, j'ignore pourquoi, & cet amas de rêveries si énigmatiques, si confuses, &

vraisemblablement si frivoles, que l'Amour même aux aîles dorées, s'il pouvoit renaître de cet œuf fameux, réussiroit à peine à débrouiller le cahos impénétrable de tant d'absurdités entassées.

Je sçai ce que quelques Philosophes de l'Antiquité, & même plusieurs de ceux qui sont venus depuis, ont prétendu (*a*); que tout le Polythéisme des Poëtes, toutes leurs Théogonies & Cosmogonies, n'étoient autre chose en effet, que l'Histoire Mystérieuse & Allégorique de la naissance du monde, les vérités les plus belles de la Physique mises sur un certain ton, & figurées agréablement sous l'emblème ingénieux des Divinités de la Fable. C'est sur ce pied-là, que quelques-uns ont crû trouver un cours de Philosophie complet dans l'Iliade & l'Odyssée d'Homére. C'est à-dire, que pour sauver la réputation de ces Anciens Auteurs, on n'a pas craint de faire tort au bon sens de tout ce qu'il y a de gens sages parmi les Modernes, qui jamais n'ont apperçu dans leurs écrits, que ce qui y est véritablement, des fables & des puérilités sous l'enveloppe de quelques allégories assez spirituelles. J'avoue qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout, quand avec de l'esprit on sçait l'Art de tourner un syllogisme.

(*a*) Voyez *Platon*, *de Republ.* Lib. [illegible] Ciceron, *de Nat. Deor.* Lib. 2. Brunet, *Telluris Theor. Sac.* Lib. 2.

Sur ce principe je ne ſuis point ſurpris ; qu'avec ces talens, quelques-uns parmi nous ayent crû découvrir dans ces anciens Poëtes, non-ſeulement toute la Phyſique, mais même toute notre Théologie. Mais pour convaincre le Lecteur de la vanité de ces découvertes, je le prie de faire avec moi une réflexion fort ſimple & très-naturelle. Tous ces Philoſophes que la Gréce enfanta depuis, étoient ſans contredit mille fois plus à portée que nous, de conſulter & d'entendre les écrits de ces hommes célébres. Or s'il eſt vrai, que leurs Ouvrages renferment tant de vérités ſi importantes & ſi ſublimes, je demande par quel enchantement il a pû ſe faire, que ces Génies rares, & certainement eſtimables par beaucoup d'endroits, ayent eu l'eſprit aſſez bouché pour ne pas les y appercevoir ? Car il eſt de fait, que ſur l'origine du monde, ſur ſa formation, ſur ſon ſyſtême, ſur la nature de l'ame, & ſur preſque tous les Phénomènes de la Nature, les Philoſophes Grecs n'ont peut-être pas découvert une ſeule vérité, dont tout le monde ſoit convenu. On n'en convient pas même encore aujourd'hui ; & à la réſerve des premiers principes, que tout le monde peut ſçavoir, ſans être Philoſophes, & des vérités révélées, pour leſquelles les Philoſophes n'ont pas toujours aſſez de ménagement ; il eſt certain

qu'il en eſt peu d'autres, dont ils ſoient parfaitement d'accord. Tant il eſt vrai, comme d'autres l'ont déja dit, que notre eſprit fait ſouvent honneur à celui des Anciens, & qu'ils ne ſeroient pas toujours ſi riches de leur propre fond, ſi nous ne leur prêtions quelquefois nos idées.

De ce que je viens de dire il s'enſuit, qu'on ne doit chercher chez ces premiers Maîtres de la Gréce aucun ſyſtême ſur l'ame des Bêtes. Cependant je ne puis oublier ce que la Fable nous apprend d'Orphée, qu'au ſon de ſa Lyre, & par la douceur de ſes chants, il apprivoiſoit les Tigres, les Lions & les bêtes les plus féroces. Car il ſemble qu'on doive en conclure, que cette tradition, toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a pû être reçue, que chez des peuples perſuadés que les animaux ſont capables de ſentiment, & peuvent ſe laiſſer toucher aux charmes ſéduiſans de la Muſique; ce qui ſuppoſe en eux une ame raiſonnable. Il eſt vrai que la Fable ajoute, qu'Orphée attiroit par ſes chanſons, non-ſeulement les Habitans des bois, mais juſqu'aux pierres & aux arbres. Or quelle folie de donner une ame au marbre, à la brique, au chêne, à l'ormeau, & ſans doute à la plus foible & à la plus vile de toute les plantes? Mais cette difficulté ne doit point nous arrêter. En fait d'extravagance, l'eſprit de l'homme

est capable de tout ; & je montrerai dans la suite, que le systême de l'Ame universelle, systême, comme on l'a déja vû, si généralement répandu dans l'Antiquité, supposoit en effet tous les Etres animés, & leur attribuoit à chacun une portion de cette intelligence commune, qui communiquoit à tout le mouvement & la vie. Ainsi de cette Fable je suis en droit de conclure, que du tems d'Orphée & des autres anciens Poëtes, ce systême étoit probablement connu dans la Gréce, & que dès-lors on y donnoit aux animaux une ame intelligente & raisonnable. Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'Orphée & les autres ayant puisé cette Doctrine chez les Egyptiens, il seroit fort singulier, qu'ils ne s'en fussent pas fait honneur, & ne l'eussent pas répandue parmi leurs Compatriotes. Je vais même plus loin : je suis tenté de penser, que parmi cette foule de Divinités bocagéres, qui dûrent leur naissance à l'imagination enjouée de ces Poëtes, les Oreades, les Dryades, les Hamadryades n'étoient qu'une allégorie ingénieuse, sous laquelle ils vouloient signifier, que tout dans la Nature, jusqu'aux plantes & aux pierres même, étoit le séjour d'une intelligence qui l'animoit. Après cela, qu'on vienne nous dire, que les Fables d'Esope ne sont que des Fables & des Apologues.

Je le crois charitablement : mais quand je ſoutiendrois, que l'Eſclave de Xantippe étoit en effet dans cette opinon, que le Loup & l'Agneau, le Renard & le Bouc pouvoient véritablement s'entretenir entr'-eux de la maniére à peu près dont il les fait parler dans ſes Dialogues, qui me prouveroit que je déraiſonne ?

Des ſept Sages.

A la ſuite de ces anciens Poëtes dont je viens de parler, mais aſſez long-tems cependant après la guerre de Troye, parurent dans la Gréce ces hommes fameux connus dans l'Antiquité ſous le nom des *ſept Sages*, parce qu'il plût à leurs Contemporains de les décorer de ce glorieux titre. Car que le caprice & le hazard ayent eu beaucoup plus de part à cette dénomination, que toute autre choſe ; pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeller le ſouvenir de l'Hiſtoire, qui y donna occaſion. Un trépied d'or, ou ſi l'on veut, un vaſe précieux envoyé d'abord à Thalès, comme au plus ſage de tous les Grecs, renvoyé par ce Philoſophe aux autres Sages ; & après avoir paſſé ſucceſſivement par toutes leurs mains, revint enfin au refus des ſix autres entre celles du premier, qui en fit préſent

au Temple de Delphes : cette Histoire ou ce conte réduit à sa juste valeur prouve précisément, que Thalès étoit en grande estime dans l'esprit de ses Concitoyens ; qu'il refusa le présent qu'on lui destinoit, par modestie peut-être, peut-être aussi par un rafinement de vanité, & dans la crainte de passer pour présomptueux, s'il paroissoit vouloir s'attribuer le nom de sage à l'exclusion de tous les autres ; que du reste il eut assez bonne opinion de ses Confreres, pour croire qu'ils le méritoient mieux que lui ; & qu'eux à leur tour eurent assez mauvaise opinion de tous leurs Contemporains, pour ne pas imaginer, que hors de leur petite Société, il se trouvât un seul Homme digne de porter ce titre. Au reste ils rendirent galamment à Thalès la politesse qu'il leur avoit faite, bien persuadés qu'il n'en abuseroit point, & trop contens de pouvoir se conserver à eux seuls le spécieux surnom de sages. Le jeu se joua, comme il se joue tous les jours dans le monde : *un barbier rase l'autre.* Après cela n'est-on pas forcé de convenir avec un ancien Auteur Ecclésiastique (*a*) qu'il falloit que le siécle de ces prétendus sages fût bien

(*a*) *Septem fuisse traduntur Sapientes... ô miserum calamitosumque sæculum, quo per orbem totum septem soli fuerunt, qui hominum vocabulo cierentur. Nemo enim potest jure dici homo, nisi qui Sapiens est.* Lactant. *Divin. Institut.* Lib. 4. Cap. 1.

malheureux & bien dépourvu de ſens commun, puiſqu'il ne s'y trouvoit en tout que ſept Hommes ſenſés. Quelle heureuſe différence de celui là au nôtre ! Il n'y a pas aujourd'hui de cuiſtre de Collége, ni de ſi miſérable barbouilleur de papier, qui en fait d'eſprit, de bon ſens, & de jugement, ne s'eſtime aſſez pour croire en avoir non ſeulement ſa proviſion ſuffiſante, mais même à revendre ; comme l'a fort bien dit une de nos Muſes (*a*).

Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit ;
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit :
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni m'écontent de ſon eſprit.

Peut-être auſſi que ce petit nombre d'hommes auſquels la Grece accorda le ſurnom de *Sage* nous prouve la juſteſſe, la circonſpection, la délicateſſe de ſon diſcernement dans la diſtribution des titres honorifiques; & cela poſé, la différence qui ſe remarque entre les tems de l'ancienne Grèce & le nôtre, tourne à ſon avantage ; ma réflexion peut-être l'emporte ſur celle de Lactance : au moins la vaut-elle ; le Lecteur en jugera.

Du reſte, comme le mérite, vrai ou

(*a*) Madame *des Houlieres.*

faux, est toujours envié, malgré cette haute réputation de sagesse, que ces Hommes célébres s'étoient acquise, ils ne laissérent pas de trouver des Critiques & des Censeurs. Un jour entr'autres quelques mauvais plaisans s'aviserent (*a*) de les mettre en regard avec sept Cuisiniers fameux dans la Grèce, & pour blasonner leur portrait de tout point, à la maxime que chacun des sept Sages avoit choisie pour sa devise, ils opposerent une autre Sentence relative au ragoût dans lequel excelloit chacun de ceux, qui formoient avec eux ce beau parallele. Le jeu passoit la raillerie sans doute : mais après tout ces Sages si vantés ne se l'étoient-ils point attirée ? On a beau nous dire avec un ton d'Orateur, que (*b*) » par une ferveur » trop ordinaire à ceux qui commencent de » nouveaux établissemens, ils voulurent da» bord porter les choses à l'extrême, & » transformer un Royaume tout de plomb » en un Royaume tout d'or ; que leur mo» rale étoit dure, & farouche, propre à dé» courager par l'excès ceux qu'il falloit ex» citer par des ménagemens à la vertu «. Tout cela est bel & bon, & fort éloquent; cette tirade pourroit peut-être servir au barreau à faire illusion à l'équité de quelques

(*a*) Voyez, *Athenée*, *Dypnosoph.* Lib. 2.

(*b*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, Liv. II. Ch. 9. §. 1.

Juges

Juges. Mais à considérer les choses de sang froid, on est obligé de convenir, que si la morale de ces prétendus Sages étoit en effet aussi austére qu'on le dit ici, leurs actions y répondoient fort mal, & qu'ils démentoient beaucoup leurs discours par leur conduite. Au lieu d'une vie modeste & frugale, qu'ils auroient dû mener suivant ces principes, on ne remarque en eux que du faste, du luxe, & beaucoup d'amour de la bonne chére. Toujours en festins, on ne les rencontre guéres que chez les Grands, moins occupés de la correction de leurs mœurs, que de la délicatesse de leurs Tables. Ils étoient si bien connus sur ce pied-là, qu'on osa le leur reprocher en face un jour qu'ils étoient tous rassemblés chez Périandre Tyran de Corynthe. Ce Prince dans un grand repas qu'il leur donna (*a*), ayant invité tout le monde à boire à la ronde dans sa coupe d'or, un des convives qui sans doute étoit altéré, s'ennuyant de voir la coupe rester trop long-tems entre les mains de Thalès, de Bias & de leurs Confréres, *ces Sages*, dit-il plaisamment, *veulent faire de la coupe de Périandre, ce qu'ils ont fait du vase de Baticlès : ils se la renvoyent si bien de main en main, qu'enfin ils n'en feront part à personne.*

(*a*) Voyez *Plutarque*, dans son *Banquet des sept Sages.*

Cette raillerie, comme le Lecteur peut le remarquer en passant, confirme ce que j'ai dit de l'occasion, qui donna lieu à cette dénomination des sept Sages. On voit parlà, que si le vase ou le trépied d'or leur demeura, leurs Contemporains eux-mêmes étoient les premiers à les soupçonner, d'avoir un peu usé de supercherie pour le retenir. Quelques autres traits de leur vie, qu'on trouve épars dans les Anciens, ne leur font pas beaucoup d'honneur.

De Pittacus.

Pittacus est célébre, pour avoir mis à mort le Tyran de sa patrie : admirons la barbarie de ces tems-là, & l'énorme différence des choses de ce bas monde, dont la vicissitude & l'opposition sont incompréhensibles ! Une action qui, pour lors, suffisoit à faire un Héros, & qui outre une grande réputation, valut à notre Sage la souveraine autorité, qu'il venoit d'ôter à un autre ; ne serviroit de nos jours qu'à conduire son Auteur sur un échafaut.

De Cléobule.

Cléobule étoit si violent & si emporté, que dans ses fureurs il étoit capable de s'abandonner aux excès les plus facheux. Pour

calmer ſa bile, on étoit obligé d'employer le ſecours de ſa fille, qui avoit beaucoup de douceur & de raiſon, & qui par cet endroit méritoit bien mieux le nom de Sage, que ſon pére.

De Myſon.

Myſon étoit un Miſantrope, qui pour fuir les hommes, qu'il haiſſoit peut-être ſans ſujet, & qui par cette raiſon lui rendoient le change avec beaucoup de juſtice, ſe retira dans un déſert, où il ne ſe nourriſſoit que de ſon averſion pour le genre-humain, & du revenu d'un petit héritage, qu'il cultivoit de ſes propres mains. Un illuſtre Moderne ſoupçonne fort ingénieuſement (*a*), qu'il n'avoit condamné ſa Sageſſe à un emploi ſi peu digne d'elle, que par un principe de ſanté; & en effet il conclut très-doctement, comme on peut le voir dans l'endroit cité, des qualités *de la partie terreuſe de notre Globe maniée par l'analyſe chimique*, que rien n'eſt plus propre que l'agriculture à procurer aux hommes une longue vie. Le reméde, s'il eſt ſpécifique, me paroît de pénible exécution: combien de Sages de notre ſiécle aimeroient mieux pratiquer dans la langueur

(*a*) *M. D... Hiſt. Crit. de la Philoſophie*, Liv. II. Ch. 9. §. 4.

d'une longue maladie les consolantes leçons de la sagesse, que d'acheter leur santé en se faisant Vignerons, ou Moissonneurs? Combien d'autres malades périroient si le remède de Myson étoit le seul! Faute de pouvoir bêcher la terre une personne délicate se précipiteroit par ce cruel expédient dans le tombeau qu'elle voudroit éviter.

De Chilon.

Chilon se vantoit à la mort, de n'avoir jamais fait qu'une seule action, dont il eût à se repentir. O le fou, s'écriera sans doute tout Lecteur sensé, d'avoir crû que dans la vie d'un homme, quelque courte qu'elle soit, la sagesse pût ne souffrir qu'une seule éclipse!

De Bias.

Et que dirons nous du fameux Bias, qui avoit une idée si belle & si juste de l'amitié, qu'il vouloit que nous regardassions nos meilleurs amis, comme pouvant devenir un jour nos ennemis les plus cruels? On vante fort un bon mot qu'il dit, lorsque sa patrie ayant été prise & saccagée par l'ennemi, ses Concitoyens prenoient la fuite, emportant avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus cher, *j'emporte*

tout mon bien avec moi, répondit-il bravement à l'un d'eux qui s'étonnoit de le voir fuir sans bagage. (*a*). On pensera de ce trait tout ce qu'on voudra : mais il est évident ; que le premier gueux pourroit tous les jours en dire autant, sans que pour cela nous fussions obligés de l'en croire beaucoup plus sage

De Solon.

Mais Solon lui-même, le Sage Solon, ce Législateur célébre, ne nous donne-t il pas lieu de penser, que sa Sagesse étoit endormie, lorsqu'il ordonna de tuer tous les enfans qui naîtroient avec quelque difformité, pour ne point surcharger l'Etat d'un nombre de Citoyens inutiles ? Ce qu'il y a d'étonnant, est que dans un tems où il semble qu'on dût penser plus sensément, le Prince de l'Ecole, Aristote ait approuvé une Loi aussi injuste & aussi barbare (*b*).

(*a*) *Omnia mea mecum porto.*

(*b*) Ce qu'il dit à ce sujet est si singulier que je me crois obligé de le rapporter ici, de peur qu'on ne soupçonne que je lui en impose. » Quant aux enfans, dit-il » dans ses *Polit. Liv.* 8. qu'on doit nourrir ou exposer, » il faut défendre par une Loi d'en élever aucun qui » soit contrefait, ou mutilé de ses membres ; & dans » les lieux où cette Loi seroit contraire aux Loix du » pays, il faut limiter le nombre d'enfans que chacun » doit avoir, & *faire ensuite blesser les femmes*, avant » que les enfans ayent sentiment & vie. « Se peut-il rien imaginer de plus infâme & de plus détestable ?

De Périandre.

Je n'ai rien à dire ici de Thalès, parce que je vais en parler plus bas. A l'égard de Périandre, que quelques-uns comptent au nombre des sept Sages, & qui certainement étoit fort de leurs amis, on sçait qu'elle vie ce Prince cruel & voluptueux, menoit avec ses concubines. Je passe le meurtre barbare de sa femme, qu'il précipita toute enceinte qu'elle étoit du haut d'un escalier, & ses amours incestueux avec sa mére (*a*) : ce sont-là de ces traits odieux, que la nature ne connoît point, & qui ne peuvent servir qu'à figurer la derniére scélératesse.

Après avoir ainsi crayonné le portrait de ces prétendus Sages, il me resteroit à donner une idée de leur Doctrine. Mais que peut-on attendre de moi à ce sujet ? On ne rapporte d'eux que quelques Lettres, qu'un de nos plus fameux Critiques (*b*), traite sans balancer de fausses & de supposées. Et dans ces Lettres il n'y est pas dit un seul mot de leur façon de penser sur l'ame des Bêtes : uniquement enthousiasmés d'une Morale aisée qu'ils pratiquoient si mal, ils ne portoient pas leur vûes dans les régions

(*a*) *Diogen. Laert. in Periand.*

(*b*) *Ios. Scaliger, Epist.* 106.

Métaphisiques : contens & satisfaits de passer pour les Sages de leurs siécles, & trouvant dans la crédulité de leurs Contemporains un respect & une considération qui flattoit leur orgueil, ils s'embarrassoient peu de mériter leur réputation par des lumiéres plus pures & des connoissances plus réfléchies. Que d'ignorans de nos jours auroient passés pour sages s'ils avoient vêcu dans ces siécles reculés ! Loin donc d'interroger ces Hipocrites Litteraires sur une question capable d'humilier les plus Sçavans des Philosophes qui ont vêcu dans les tems postérieurs ; loin de leur demander quel est ce principe qui fait mouvoir les différentes espéces d'animaux qui vivent sur la terre ; enfin loin d'attendre d'eux sur une matiére aussi épineuse des raisonnemens plausibles, demeurons persuadés que jamais ils ne formerent de difficulté à cet égard ; ou que si par hazard ils ont eû sur ce sujet quelques scrupules Philosophiques, ce n'étoient que des extravagances ridicules qu'ils ont eû la prudence de ne pas transmettre à la postérité ; c'est une obligation que nous leurs avons. Et pourquoi tant d'autres Ecrivains n'ont-ils pas imités leur prudence ? Serions nous plus à plaindre quand nous n'aurions pas hérité de ces prétendus Sages, de ces maximes célébres, que chacun d'eux avoit prise pour sa devise ? Il est inutile de les

rapporter ici : elles doivent ſe trouver ſur les portes du Temple de Delphes, où ils les avoient fait graver ; & ſi on ne veut pas les aller chercher ſi loin, elles ſervent de parure à nos écrans. Ce ſont de belles Sentences ſans contredit : mais pour en ſentir toute la beauté, il faut ſe ſouvenir, que ce ſont des bons mots à la Grecque (*a*).

De Thalès.

Je viens à Thalès. On a vu qu'il tenoit un rang diſtingué parmi les ſept Sages : il mérite encore d'en avoir un ici, pour avoir été le premier des Philoſophes (*b*), qui ſe ſoit appliqué à l'étude de la Nature. A cela près, ſa vie me fournit aſſez peu de traits digne d'un Lecteur judicieux, qui ne ſe re-

(*a*) Racan alla voir un jour Mademoiſelle de Gournay, qui lui montra des Epigrammes qu'elle avoit faites, & lui en demanda ſon ſentiment. Racan lui dit qu'il n'y avoit rien de bon, & qu'elles n'avoient point de pointe. Mademoiſelle de Gournay répondit, qu'il ne falloit pas prendre garde à cela, que c'étoient des Epigrammes à la Grecque. Ils allerent enſuite dîner enſemble chez M. de Lorme Médecin, qui leur ayant fait ſervir un potage aſſez mauvais, Mademoiſelle de Gournay ſe tournant du côté de Racan, Monſieur, dit-elle, voilà une méchante ſoupe. Mademoiſelle repartit Racan, c'eſt une ſoupe à la Grecque. *Menagiana.*

(*b*) *Primus omnium quæſiſſe traditur de cauſis naturalibus.* Lactant. *Divin. Inſtit.* Lib. 2. C. 5. Voyez, *Ciceron*, de la Nat. *des Dieux* Liv. 1. *S. Auguſtin*, dans la *Cité de Dieu*, Liv. 8. Ch. 2. *&c.*

paît point d'éloges montés sur de grands mots, & qui dans la lecture cherche à se faire des idées justes de chaque homme & de chaque chose.

Thalès avoit voyagé en Egypte, où il s'instruisit des Mathématiques. Je ne m'arrête point à ce qu'on raconte des grands progrès qu'il fit dans cette science; cela est étranger à mon sujet. S'il sçut habilement profiter des lumiéres, que les Prêtres Egyptiens avoient acquises sur l'Astronomie; s'il est vrai, comme on le dit (*a*) qu'il leur communiqua à son tour des connoissances qu'ils n'avoient point par rapport à la Géométrie, il est certain d'ailleurs, qu'il adopta tout leur systême sur la Nature & la Divinité. Aussi un Pére de l'Eglise des plus sçavans (*b*) ne balance point de le traiter d'Athée; & un autre Ecrivain Ecléfiastique (*c*) rapporte, que ce Sage étant à la Cour de Crésus, & ce Prince lui ayant demandé une explication claire & nette de la Nature de Dieu, après quelques réponses vagues, le Philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire sur ce sujet, qui pût contenter. En effet il est vraisemblable, qu'à l'imitation des Prêtres d'Egypte, Thalès ne reconnoissoit dans la Nature qu'une substance unique,

(*a*) Jamblique, *vie de Pytzagore*, Liv. 1.

(*b*) S. Augustin, *ubi suprà.*

(*c*) Tertulien, *dans son Apologet.*

éternelle, infinie & indiviſible, la matiére dont tous les êtres étoient tirés, & qui poſſédoit en elle-même la faculté de s'arranger, de s'organiſer, & de ſe reproduire dans tout ce vaſte Univers en cent maniéres différentes. C'étoit là, comme je l'ai dit, le ſyſtème général de l'Antiquité ; & il y a lieu de croire, que c'étoit celui de notre Philoſophe.

Mais ſon dogme favori, celui ſur lequel rouloit toute ſa doctrine, & par où elle eſt diſtinguée de celles de tous les autres Sages, c'étoit que l'eau eſt le principe de toutes choſes (*a*) ; des marbres, des pierres, du bois, des métaux, &c. Sur ce principe, tout ce que nous buvons, tout ce que nous mangeons n'eſt en effet que de l'eau différemment configurée ; & ſur ce pied là, malheur à tous nos Médecins, ſur-tout à nos Médecins d'eau ! Si dans nos maladies ils veulent nous mettre à la diéte & à l'eau, répondons-leur gayement, qu'auſſi prétendons nous ne nous point écarter de leurs ordonnances, en mangeant d'excellentes Perdrix, & en ſablant le Bourgogne & le Champagne. L'or même, ce métal ſi précieux, n'eſt autre choſe que de l'eau : auſſi quelques-uns le repandent-ils

[*a*] *Thales ex aquâ dixit conſtare omnia* Cicéron *dans ſes Queſt. Académ.* Liv. 4. Voyez auſſi Lactance *ubi ſup. à*

comme l'eau ; & la ſoif de cette eau fait le tourment de beaucoup d'autres. Nous-mêmes enfin nous ne ſommes qu'une eau épaiſſie & congelée ; & lorſque l'on dit, que nos jours s'écoulent comme l'eau, l'expreſſion eſt vraie à la lettre. Ce que j'ai peine à comprendre dans ce ſyſtême, eſt qu'en certaines occaſions cette eau ait tant d'attrait pour le feu : bien plus, comment cette eau peut être le principe du feu, & de tous ces grands corps lumineux, dont la vaſte étendue des Cieux eſt parſemée. Mais Thalès avoit tant d'eſprit, qu'il voyoit ſans doute tout cela intuitivement ; & en effet je ne penſe pas, qu'il fût impoſſible d'expliquer aſſez bien tout cela en bonne Phyſique. On tomberoit en ſon chemin dans quelques petites contradictions, dont il ne faudroit pas s'effrayer ; on donneroit ſouvent pour conſtant & pour vrai, ce qui bien examiné ſeroit à peine vraiſemblable ; on diroit bien des choſes qu'on croiroit entendre, & que perſonne n'entendroit : mais fait-on des ſyſtêmes autrement ? J'en appelle à la conſcience de tous nos Modernes.

A l'égard de l'Ame des Bêtes, rien n'étoit plus aiſé à expliquer dans la Doctrine de Thalès. Comme nous, n'ayant pas plus de privilége que nous, elles n'étoient de même que de l'eau. Ces petits Animaux ſans nombre, dont nos yeux aidés des meil-

leurs microscopes n'apperçoivent pas peut être la milliéme partie, étoient les parties insensibles de cette grande portion d'eau destinée à former la gent bestiale. Les Serins, les Rossignols, tous ces petits Musiciens aîlés que nous connoissons, étoient autant de jolis ruisseaux, gazouillant ou murmurant agréablement. Les Tigres, les Lions étoient des torrens, qui n'existoient que pour détruire & ravager. Je pourrois pousser plus loin l'explication, si je n'appréhendois de rencontrer chemin faisant quelque grosse montagne d'eau, telle qu'un Eléphant qui vint fondre mal à propos surtout le systême. D'autres moins timides pourront achever ce que je me contente d'ébaucher ici. Je conclus seulement du peu que je viens de dire, que notre Philosophe pensoit ingénieusement au sujet des Animaux. Thalès, malgré toutes les sollicitations de sa mere refusa constament de se charger de l'embarras d'une femme, & ce trait ne contribua pas peu à lui faire donner le nom de Sage, ce qui ne fait pas l'éloge des femmes de son tems : il en est plusieurs parmi nous qui loin d'être un obstacle à la sagesse, adoucissent au contraire les fatigues du Chemin qui méne à son Temple, j'en connois une (& celle-là n'est pas seule) à laquelle on pourroit s'unir sans que la sagesse y perdît rien ; bien fou seroit qui s'y refuseroit. L'his-

toire trop discrette pour babiller mal à propos se taît sagement sur le reste de la vie de Thalès.

De Phérecide

A peu près dans le même tems que Thalès, vivoit un autre Philosophe fameux, nommé Phérécide. J'ignore qu'elle raison l'empêcha d'être admis au nombre des sept Sages, si ce n'est peut-être qu'il étoit Syrien d'origine. Du reste on lui fait l'honneur de le regarder comme le premier (*a*), qui ait enseigné le dogme de l'immortalité de l'Ame; ce qui ne peut-être vrai, ni pour toutes les Nations en général, ni même pour la Gréce en particulier; puisqu'il est certain, que long-tems avant lui cette opinion étoit très commune en Egypte, dans la Chaldée, en Perse & dans les Indes; & qu'Homére en parle comme d'une doctrine établie chez les Grecs dès le tems de la guerre de Troye. Peut-être a-t'on seulement voulu dire, que Phérécide imagina de nouvelles raisons, pour éclaircir & démontrer cette importante vérité; ce qui n'est pas impossible. Mais de quelles preuves se servoit-il pour cela? c'est ce qu'on ne nous à point appris. De quelles preuves pouvoit-il même se servir, lui, qui vraisemblablement croyoit l'Ame matérielle?

(*a*) *Pherecides Syrus primùm dixit, animos hominum esse sempiternos.* Cicer. *Tuscul. Quæst.* Lib. I.

Car, au rapport de Diogène Laërce (*a*), il avoit composé un livre, qui commençoit par ces mots : *Jupiter, le Tems, & la Terre sont éternels.* Or on conçoit, qu'un homme qui posoit pour principe l'éternité de la matiére, ne reconnoissoit vraisemblablement aucune autre substance dans la Nature. C'étoit comme on l'a vû, le systême de Thalès ainsi que de la plûpart des Anciens ; & c'étoit aussi probablement celui de Phérécide. D'où l'on doit conclure, que l'immortalité qu'il accordoit à l'Ame, n'étoit point en effet différente de celle, que lui attribuoient les Egyptiens, les Indiens, &c. c'est-à-dire, qu'avec eux il ne regardoit toutes les Ames, que comme des écoulemens & des portions de cette Ame universelle, qui étoit la seule Divinité de tous ces Peuples.

Après cela doit-on être surpris, que ce Philosophe ait été traité par ces Contemporains comme un impie, ennemi juré du culte public alors établi ; & qui en punition de ses blasphêmes contre les Dieux, mourut, dit-on (*b*), mangé des poux ; d'autres disent, des vers : peu importe ; l'un vaut l'autre. Un Homme assez hardi, pour oser condamner hautement les vœux, les offrandes & les sacrifices, ne pouvoit pas dans

(*b*) Liv. I. *Sect.* 119

(*b*) Voyez *Elien*, *Variar.* Histor. Lib. IV.

l'esprit des Prêtres payens, mériter une fin plus douce ni plus honnête.

Mais quoique l'Antiquité ait pû penser de la Religion de Phérécide, ce Philosophe sera toujours fameux pour avoir inspiré le premier goût de la Sagesse au célébre Pythagore. Un seul Eléve d'un aussi grand nom, & qui dans son tems fit autant de bruit dans le monde, suffit pour faire l'éloge des mains qui l'ont formé, & pour illustrer la mémoire de ses Maîtres.

De Pythagore.

Je ne m'arrête point à ce que quelques Auteurs ont écrit de l'Origine du grand défenseur du systême de la métempsicose; & des sources où il puisa ces connoissances, qui lui mériterent un des premiers rangs parmi les anciens Philosophes. Lorsque j'entens les uns assûrer positivement, qu'il sortoit d'une famille Juive *(a)*, les autres mettre tout en œuvre, pour nous persuader qu'il avoit lû les livres de Moyse, & qu'il en avoit tiré de grandes lumiéres (*b*),

(*a*) C'est ce que nous apprend S. Ambroise dans ses Lettres, *Liv.* 3. *Let.* 6. & on lit dans Photius, *Cod.* 259. *Horn. Quòd cùm Pythagoras*, que de deux filles qu'il avoit, l'une portoit un nom Juif, & s'appelloit Sara.

(*b*) Voyez S. Ambroise, *ubi suprà*, S. Clément d'Alexandrie, dans les *Stromates*, Liv. 1. Eusebe, dans

quelque respect que j'aye pour quelques uns de ces Ecrivains, je suis tenté de m'écrier, *Cui bono*? Comme si la Religion de Dieu avoit besoin de ces Frêles appuis de la Sagesse payenne, pour s'étayer! A considérer de sang froi ces vains efforts, ne semble-t'il pas voir les Disciples d'Elie s'escrimer pour prouver qu'ils descendent en effet de ce saint Prophéte? Et qu'importe tant d'où l'on vienne, pourvû que l'on soit bien venu? C'est-là le point. Du reste sur le peu que je vais exposer de la doctrine du Philosophe Grec, tout le monde décidera comme moi, que s'il avoit jamais connu les Livres saints, il n'est pas croyable, qu'il eût pû débiter de pareilles folies,

Après avoir étudié les premiers principes de la Philosophie sous Thalès & sous Phérécide, non content des connoissances qu'il en avoit reçües, & avide de sçavoir, Pythagore résolut de parcourir tous les Pays de la terre, où il croyoit trouver des Hommes habiles, capables d'augmenter ses lumiéres, & de satisfaire l'envie qu'il avoit d'apprendre. Dans ce dessein, il se rendit d'abord en Egypte, où il se mit pendant quelques tems sous la discipline des Prêtres de Thébes & de Memphis. Delà il passa dans la Chaldée, visita les Mages de Perse,

sa *Prep. Evang.* Liv. 9. Ch. 3. Josephe, *contre Appion*, Liv. 1. Selden, *de Diis Syris*, *Synt.* 2. Cap. 1.

&

& pénétra jusques dans les Indes, pour aller entendre les sages Gymnosophistes, dont la réputation étoit si grande. Peut-être demandera-t-on, si au bout de tous ces voyages il fit mentir le Proverbe, qui dit,

Rarement à courir le monde,
On devient plus homme de bien.

C'est ce que je laisse à décider. Le Lecteur jugera de toute la piéce par l'échantillon. De retour dans sa patrie, Pythagore ne trouvant pas ses Compatriotes en état de profiter de ses instructions, se retira dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit alors la grande Gréce. Ce fut-là qu'il s'établit, & qu'il répandit, comme on dit, *à pleines mains* toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans ses courses Philosophiques.

Elles ne s'étendoient pas fort loin au-delà de ce qu'avoient imaginé les Egyptiens, les Chaldéens, & les autres Nations sçavantes de l'Antiquité. Comme quelques-uns d'entr'eux, Pythagore broda le systême, qu'ils s'étoient formé sur la nature de tous les Etres: mais, comme je l'ai remarqué plus haut, au travers de la broderie il étoit aisé de reconnoître la même étoffe. Ainsi, comme eux, le Philosophe Grec admettoit une Divinité renfermée dans les bornes étroites de ce monde visible, dont

elle unit toutes les parties ; seul principe du mouvement, quoiqu'immobile ; toujours immuable, toujours la même, & produisant cependant de son propre fond tous ces changemens, toutes ces différentes scénes que l'Univers offre à nos regards ; animant tout ce qui respire au Ciel, sur la terre & dans les eaux, & communiquant la vie à ce tout, dans lequel elle étoit comme fondue & concentrée, aux Astres & à tous les grands corps célestes, même aux pierres, aux marbres, & aux êtres qui nous semblent le plus insensibles. De cette ame universelle étoient tirées toutes les ames particuliéres des hommes, des animaux, des plantes, &c. Elles en étoient autant d'émanations, d'écoulemens, de portions, toutes soumises & subordonnées à cette ame du monde dont elles étoient sorties, dépendantes d'elle, & toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'elles s'y fussent réunies (*a*).

De ces principes suivoient naturellement, comme je l'ai dit ailleurs, la com-

(*a*) Virgile explique parfaitement ce systême dans ces vers du quatriéme Livre de ses Géorgiques.

. . . . Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deindè, ac resoluta referri
Omnia. . . . .

munauté d'ame entre l'homme & la brute, & le Dogme de la Métempsycose. Pythagore n'étoit pas le premier Auteur de ce systême : il l'avoit trouvé tout établi. Il ne l'apprit pas non plus des Egyptiens, comme le dit le Pére de l'Histoire (*a*) : cette opinion n'étoit pas seulement reçue en Egypte ; il la retrouva de même dans la Chaldée, en Perse & dans les Indes. Il n'est pas même vraisemblable, que ses premiers Maîtres, Thalès & Phérécide, la lui eussent laissé ignorer ; ensorte que ses voyages ne servirent qu'à le confirmer dans cette Doctrine.

Les conséquences en étoient évidemment absurdes, & tout-à-fait extravagantes. Car de ce principe, que l'homme & la brute avoient une ame commune, qui passoit successivement de l'un à l'autre, & qui dans l'un comme dans l'autre conservoit également les mêmes propriétés essentielles ; tout raisonneur qui une fois s'en étoit laissé persuader, concluoit nécessairement, que le meurtre de l'animal le plus méprisable, du plus vil insecte, ne lui étoit pas plus permis, que l'assassinat & le parricide, puisqu'en croyant ne donner la mort qu'à un Bœuf, à un Veau, à un Ane, ou à un Cochon, à un Chapon, ou à un Perroquet, il pouvoit arriver fort naturelle-

(*a*) Hérodote, *in Euterpe.*

ment, qu'il égorgeât de ses propres mains son pére, sa mére, son frére ou sa sœur, quelqu'un de ses parens, de ses amis, de ses Concitoyens, son Roi peut-être. Car dans tout cela il n'y avoit rien que de très-faisable; & le moins que pût se proposer un tel homme, en se préparant à couper la gorge à un poulet, étoit que vraisemblablement il alloit commettre un homicide. Delà s'ensuivoit, que tous les sacrifices sanglans étoient défendus, comme autant d'abominations aux yeux de la Divinité; & que dans ses repas, quiconque craignoit de passer pour assassin & meurtrier public, devoit s'abstenir de tout ce qui a vie dans l'air, sur la terre & dans les eaux: pas le moindre Lapreau, la moindre Perdrix, la moindre Caille, pas un seul petit poisson; depuis la Baleine jusqu'au simple goujon, depuis la mouche jusqu'à l'Eléphant, tout Etre animé devoit être banni de sa table.

Voilà des principes bien terribles, dira quelqu'un. Mais aussi n'outrez-vous point? Ne prêtez-vous point à Pythagore ce qu'il n'a jamais dit, ni pensé? Si j'outre? Si j'en impose? Ouvrez donc les Livres, & lisez. Tous les Disciples, tous les Sectateurs de cet habile homme ne prêchent autre chose; & un Pythagoricien des plus éclairés & des plus zélés pour la Secte n'a pas dé-

daigné de compofer un Traité exprès (*a*), pour prouver la vérité de ce que j'avance. Ne m'en croyez-vous pas encore? Donnez-vous la peine de faire un petit voyage dans les Indes, vous y verrez le Bramine infenfé pratiquer à la lettre ce qui vous révolte ici, fe conduire exactement fuivant ces principes, & aimer mieux fe laiffer dévorer tout vif, que d'ofer écrafer une puce, ou telle autre vermine auffi importune.

Mais cela fait trembler, ajoute-t-on? trembler? il n'y a cependant point encore là dequoi s'effrayer. Il eft certain d'abord, que de tous les ânimaux nuifibles, il n'y en a peut-être aucun, qui ne trouve dans ceux d'une autre efpéce des adverfaires irréconciliables, toujous attentifs à travailler à fa deftruction & à fa ruine. Je pourrois compofer des volumes entiers fur ce fujet, fi j'étois d'humeur à compiler tout ce qu'en ont écrit Pline & les autres Naturaliftes. Sur ce pied-là, n'aurions-nous pas tort de nous effrayer mal à propos? Laiffons faire aux Chats: S'ils ne peuvent réuffir à exterminer la race incommode des Rats & des Souris, ils leur donneront fi bien la chaffe, qu'ils les empêcheront du moins de venir nous manger les oreilles. S'ils en épargnent quelques-uns, ce feront tout au plus ces

(*a*) Traité de Porphyre, *touchant l'abftinence de la chair des Animaux.*

Rats favoris, à qui la folie générale de tous tant que nous sommes (*a*) fait trouver dans les cerveaux humains une retraite toujours assûrée. La Couleuvre sera toujours de même ennemie mortelle du Crapaud : l'air ne cessera jamais de nous fournir mille défenseurs aîlés contre la persécution des réptiles & des bêtes vénimeuses ; & avec un peu de soin & de propreté, il ne nous sera pas impossible de nous garantir des assauts des vermines importunes, qui nous assiégent. A l'égard des animaux féroces, qui semblent ne respirer que le carnage & le sang, qu'avons-nous tant à en appréhender ? Outre que Pythagore n'a pas prétendu sans doute nous priver du droit d'une juste défense, que la nature nous accorde même contre nos pareils, lorsqu'ils en veulent à nos jours ; avons-nous à craindre que les Lions, les Ours, les Tigres & les Eléphans, viennent jamais nous attaquer dans le sein de nos villes & de nos maisons ? L'expérience ne nous apprend-elle pas au contraire, que ces ennemis si redoutables & si féroces sont en même-tems si polis, qu'ils nous cédent la place par-tout où nous voulons habiter ; & que fuyant le séjour tumultueux des humains, ils ne croyent trouver leur assûrance & leur tranquillité, que dans les déserts & les solitudes ?

(*a*) *Quisque suos patimur Manes.* Virgil. *Æneid.* Liv. 6.

Qu'avons-nous donc tant à crier contre un ſyſtême, qui ne nuit en aucune ſorte à notre ſûreté & à notre conſervation ? Regrettons-nous la perte de quelques ſacrifices dont il nous prive, & qu'auſſi bien nous ne ferions point, quand il ne nous les défendroit pas ? Si quelqu'un a droit de ſe plaindre de ce marché, ce ne peut être tout au plus que quelque Muſulman zélé, qui, ſi cette Doctrine s'établiſſoit, ſe verroit privé du plaiſir de ſatisfaire ſa dévotion fanatique aux Fêtes du grand & du petit Beiram par la mort de quelque Chameau, de quelque Mouton ou de quelque Chévre. Mais nos Tables, que deviendront-elles dans le principe Pythagoricien, s'écrie une autre eſpéce de gens, qui même parmi nos Philoſophes Modernes commence à n'être pas fort rare ? Nos Tables ſe réduiront aux fruits & aux légumes : elles en ſeront plus frugales, & beaucoup plus ſaines. Du reſte, malheur à quiconque ne fait conſiſter le plaiſir de la table, que dans la bonne chére ! Plus grand malheur à l'homme, qui ſemblable en cela au plus ſale des animaux, n'offre à ſon ame de ſéjour habitable que ſa langue & ſon Palais, & qui n'a d'eſprit que pour décider du mérite d'une piéce de poiſſon & de gibier ! Comme ſi Dieu ne l'avoit mis au monde, que pour manger ; & que la ſphére du bonheur des

humains ne s'étendît pas au-delà de la circonférence de leur ventre !

J'avoue cependant, que cette réflexion me fait naître un scrupule, qui commence moi-même à m'effrayer. Et certes on trembleroit à moins. L'extinction entiére du genre humain suit naturellement & nécessairement de cette Doctrine. Comment cela ? Le voici. Nous nous consolerions peut-être, si au défaut de ces bons morceaux qui font les délices de nos tables, il nous étoit permis de nous dédommager sur les petits poids, les asperges & les artichaux, les liatues, les chicorées & les choux-fleurs, les melons sucrés, les bonnes pêches & les excellentes figues, tant d'autres fruits exquis, que la nature semble ne nous prodiguer, que pour nous exciter à en faire usage. Ce seroit à la vérité faire Avent & Carême du premier Janvier jusqu'au dernier Décembre ; & jamais Chartreux ou Moine de la Trape ne l'a fait plus rude. Mais enfin on n'en mourroit point ; & il faut mourir, si l'on admet une fois le systême dont il s'agit, puisque dès-lors il faut renoncer même à ce foible secours, dont il nous prive. Oui, suivant les principes que je viens d'exposer, en raisonnant conséquemment, l'usage même du bled dont on fait nôtre pain, nous est interdit ; & le raisin, dont on exprime ce jus charmant, qui de-

puis Noë qui en fut l'inventeur, jusqu'à nous a produit tant de belles choses, & a fait faire tant de sottises, le raisin est pour nous le fruit défendu, dont il ne nous est pas permis de cueillir la moindre grappe.

Pour le coup, cela est vraiment désespérant : cependant je n'exaggére point; & ces conséquences suivent naturellement du systême que j'examine. Tout y vit, tout y est animé; le choux, la rave, l'oseille & l'oignon, comme le saumon, le turbot, la perdrix & le faisan : dans les uns, comme dans les autres, réside une portion de la Divinité; & cet esprit de vie, ce feu divin, à la rigueur, il ne nous est pas plus permis d'aller l'inquiéter & troubler son séjour dans une pomme ou dans un artichaud, que dans un homme. Delà, comme je l'ai remarqué ailleurs, ce respect religieux des Egyptiens pour ces Dieux potagers, qu'ils voyoient naître chaque jour dans leurs jardins; & Porphyre lui-même est forcé de convenir (*a*), qu'en justice rigoureuse, nous n'avons aucun droit sur la vie de la moindre plante. Il est vrai, que pour ne pas nous ôter absolument tout moyen de subsister, il avoue en même-tems, que comme les animaux végétatifs nous offrent d'eux-mêmes leurs graines & leurs fruits, qui d'ailleurs seroient perdus, si nous ne

(*a*) Voyez son Traité *de l'Abstinence, &c.* déja cité.

prenons soin de les recueillir, nous pouvons en user, sans leur faire injure ni commettre aucune injustice. C'est par la même raison, qu'il nous permet de nous servir de la laine des Brebis, du lait des Vaches & des œufs des Poules. Mais n'en déplaise à ce Philosophe, c'est là un véritable relâchement dans la morale Pythagoricienne; c'est évidemment déraisonner, puisqu'il est certain que la poire & la noix, le froment & la pomme d'artichaud ne végétent pas moins, & conséquemment ne sont pas moins animés que l'arbre ou la tige qui les nourissent.

Un de mes amis plaisantant un jour avec moi sur cette matiére, disoit agréablement, que s'il étoit homme à donner dans ces rêveries Pythagoriciennes, il voudroit épargner toutes celles d'entre les Bêtes, qu'il croiroit satisfaites du séjour qui leur seroit échu en partage; un Chien ou un Chat, par exemple, domestiques d'une belle Dame qui les chérit, un Cheval pansé avec soin, un Perroquet adoré de sa maîtresse. A l'égard de ces malheureux animaux condamnés à travailler du matin au soir, continuellement exposés aux coups & aux mauvais traitemens de maîtres bruteaux, tant qu'il m'en tomberoit sous la main, continua-t'il, je ferois main basse sur eux, & je travaillerois sans pitié à en exterminer l'espéce.

Que de pauvres ames délivrées ainsi par mes soins de la triste prison, où le Ciel les a renfermées pour l'expiation de leurs fautes! Que de Chevaux de poste crevés! Que de Chevaux de fiacre sur la litiére!.. Vous pourriez bien vous y tromper, lui dis-je, en interrompant cette plaisante saillie; & telle de ces ames dont vous déplorez le sort, ne le changeroit peut-être pas volontiers contre celui de tant d'autres, dont la condition vous paroît beaucoup meilleure. Il y a, par exemple, cent contre un à parier, que l'ame du Cheval de fiacre ne s'estime pas beaucoup moins dans son état, que celle du misérable Phaëton, qui partage avec elle les plaisirs & les peines de la voiture; & il ne seroit pas fort étonnant, que l'ame de l'Ane du jardinier, qui porte les choux au marché, & qui dans sa tête convient humblement de son ignorance, méprisât assez celle de tel Perroquet fort fêté, qui pour être bien sifflé, se croit la bête du monde la plus admirable.

Mais indépendamment de cette réflexion, continuai-je, vous croiriez, à ce que je vois, rendre un fort grand service à ces ames, briser leurs fers, leur rendre la liberté, & les mettre à portée de jouir d'un sort plus heureux dans une transmigration nouvelle. J'avoue, que d'abord j'avois pensé

comme vous (*a*) : mais je ſuis revenu de cette erreur, depuis que j'ai appris du Sçavant Pythagoricien, que les ames qui ſont ſéparées de leur corps par une mort autre que naturelle, ne l'abandonnent point, ne s'en éloignent point ; & que juſqu'au terme marqué pour l'expiation des péchés de leur vie paſſée, elles tiennent compagnie à ce cadavre, ſoupirant ſans ceſſe auprès de lui, & toujours agitées d'un déſir inquiet de s'y rejoindre. En même-tems je pris ſur mon bureau le Traité de Porphyre *touchant l'abſtinence de la chair des animaux*, & le préſentant à mon ami : Ne m'en croyez pas, lui dis-je ; prènez, & liſez. Il prit le Livre ; & jettant les yeux ſur l'endroit que je lui marquai, il y lut ces paroles. (*b*) » Lorſque » l'ame d'un animal eſt ſéparée de ſon corps » par violence, elle ne s'en éloigne pas, & » ſe tient près de lui. Il en eſt de même de » l'ame des Hommes, qu'une mort violen- » te fait périr ; elles reſtent près du corps... » Lors donc qu'on tue les animaux, leurs » ames ſe plaiſent auprès des corps, qu'on » les a forcées de quitter ; rien ne peut les » en éloigner : elles y ſont retenues par » ſympathie ; on en a vû pluſieurs, qui ſou- » piroient près de leur corps. « Vous voyez,

(*a*) Voyez ce qui a été dit plus haut à ce ſujet, *Ch.* 1. *Article* 3. des

(*b*) *Liv.* 2. *Num.* 47. Trad. de M. de *Burigny*.

lui dis-je, en reprenant le Livre, que, suivant ce principe, en détruiſant la priſon de ces ames dont le ſort vous paroît à plaindre, vous ne feriez rien pour leur bonheur. Et ne penſez pas que Porphyre ait pris cette opinion dans ſa tête, ni qu'elle lui ſoit particuliére : il la donne pour une Doctrine conſtante, confirmée par l'expérience.
» Une expérience fréquente a appris, con-
» tinue-t'il (*a*), que dans le corps il y a une
» vertu ſecrette, qui y attire l'ame qui l'a-
» voit autrefois animé. C'eſt pourquoi ceux
» qui veulent recevoir l'ame des animaux
» qui ſçavent l'avenir, en mangent les prin-
» cipales parties, comme le cœur des Cor-
» beaux, des Taupes, des Eperviers. «
L'admirable recette, s'écria mon ami entendant ces mots ! A ce compte pouvons nous douter, que M... que vous connoiſſez, n'ait été nourri de cœurs de Renards & de Singes? Et notre ami.... continua-t'il, à voir ſa conduite ſi ſage & ſi prudente, ne diroit-on pas qu'il a dépeuplé toute l'Afrique de ſerpens, pour en avoir le cœur? Et Therſiſte, ajoutai-je, croyez vous que jamais en ſa vie il eût beaucoup mangé de cœurs de Lions ? Ne conviendrez-vous pas, qu'il eût eu grand beſoin d'en faire ſon ordinaire ? Mais auſſi qu'elle horreur, ſi croyant n'avaler que le cœur d'un Lion,

(*a*) *Ibid. Num.* 48.

Therſiſte eût pû imaginer, qu'en même-tems il faiſoit peut-être entrer dans ſes entrailles l'ame de ſon pére.

Nous badinâmes ainſi quelque tems mon ami & moi ſur ce ſujet biſarre, après quoi il me quitta. Du reſte ce que j'ai dit juſqu'ici de l'abſurdité des conſéquences qui ſuivoient du dogme de la Métempſycoſe, étoit commun à tous ceux qui admettoient ce ſyſtême impertinent. Pythagore, comme je l'ai inſinué plus haut, y ajouta du ſien ; & ce qu'il imagina à cette occaſion eſt ſi ſingulier par quelques endroits, qu'il mérite d'avoir place dans cet Ouvrage.

Avant lui tous les Sectateurs de cette opinion convenoiont entr'eux que les ames paſſoient ſucceſſivement d'un corps dans un autre, d'un corps humain dans celui d'un animal, du corps d'un animal dans une plante, de la plante dans le corps d'un poiſſon, ou d'un oiſeau, & ainſi du reſte. Dans tout cela le ſyſtême ſe ſoutenoit aſſez ; on ne pouvoit y oppoſer que des conſéquences aſſez ridicules, telles que celles qui viennent d'être examinées. Mais on n'avoit point encore remonté à un premier principe, à un premier inſtant, auquel ces ames particuliéres d'une origine toute divine, ſéparées de l'ame univerſelle dont elles faiſoient partie, & dégradées de leur état, avoient été condamnées à aller habiter des corps

mortels & corruptibles d'une dignité fort inférieure à la leur. Jusques-là il n'étoit venu en pensée à personne de rechercher pourquoi, & comment s'étoit faite cette étrange métamorphose ; parce que personne, peut-être, n'avoit songé à former cette difficulté. Pythagore l'imagina, dit-on, ou peut-être lui fut-elle suggérée d'ailleurs ; & pour y répondre, il inventa, ajoute-t'on, une préexistence de ces ames particuliéres, un état primitif, dans lequel elles avoient existé séparées de l'ame universelle du monde, avant que d'être unies à aucun corps. Dans cet état, il supposa, que par leurs déréglemens & leurs désirs immodérés, ces ames s'étant rendues indignes de leur céleste origine, furent pour punition de leurs fautes reléguées dans des corps mortels, où, selon l'expression de Porphyre, le sensible les tient attachées comme une espéce de clou, sans leur laisser la liberté de s'en séparer, & qu'elles doivent habiter successivement, jusqu'à ce que purifiées de leurs souillures, elles méritent de se réunir à leur principe (*a*).

(*a*) C'est ce que Virgile a exprimé dans ces vers du sixiéme livre de son Enéide, où confondant la Métempsicose Pythagoricienne avec la doctrine des Enfers, il applique ce système à l'état des ames, qui sortent d'un corps pour passer dans un autre.

Quin est supremo cum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditùs omnes,

S'il étoit avéré, que Pythagore eût enseigné cette doctrine, il seroit difficile de lui contester ce que je lui ai refusé plus haut; le privilége d'avoir connu les livres de Moyse, & d'avoir puisé dans nos saintes écritures. C'est le dogme tout pur du péché originel, dogme dont on ne reconnoît pas la moindre trace dans les écrits des anciens Sages dn Paganisme. Malheureusement, de tout ce beau systême de la préexistence des ames & de leur chute, avant leur emprisonnement dans les corps, il ne s'en trouve pas un mot dans les livres même de Pythagore, qui n'existent point: il est entiérement tiré des Ouvrages de ses Sectateurs & de ses Disciples; & parce que ceux de ses Disciples qu'on cite le plus ordinairement à ce sujet, n'ont vêcu que longtems après lui, & dans les premiers siécles de l'Eglise, on n'est point surpris, ni qu'ils ayent eu connoissance des Livres de l'Ecriture, qui étoient alors fort communs, ni que honteux de la maniére absurde dont la Métempsycose étoit proposée par leur Maître, ils ayent cherché à la réhabiliter, en lui faisant porter les livrées du Christianisme. Après cela, qu'on nous vante le Phi-

Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est,
Multa diù concreta modis molescere miris.
Ergò exercentur pœnis, veterumque malorum,
Supplicia expendunt, &c.

losophe

losophe Grec, comme le premier inventeur d'un systême raisonnable sur l'origine du mal moral & du mal physique. Nous lui accorderons cet honneur lorsque pour garant du fait on nous citera d'autres Auteurs, que Proclus, Plotin, Jamblique & Porphyre.

Un homme d'esprit avec qui je m'entretenois un jour de ce dogme particulier à l'Ecole Pythagoricienne pensa se mettre tout en eau, à force de chercher quelle étoit cette premiére faute, dont ces ames s'étoient rendues coupables, & dont leur dégradation avoit été le châtiment. De l'ardeur dont il s'y prenoit, il y seroit peut-être encore, si je ne l'avois averti charitablement, qu'il étoit inutile de se mettre en frais pour le deviner, puisque Pythagore ne nous l'avoit point appris, & que vraisemblablement il ne le sçavoit pas lui-même.

Comme cette raison étoit bonne, mon homme s'y rendit d'abord; car il n'étoit pas de ces gens, qui croyent avoir le privilége de ne se rendre pas aux raisons même qui sont bonnes. Mais ensuite continuant dans son enthousiasme, après tout, dit-il quelle qu'ait été cette faute, n'avons-nous pas lieu d'y applaudir, puisqu'elle a eu des suites si heureuses pour nous & si charmantes? j'avoue que si ces ames n'avoient point pé-

ché, tant de corps hideux, dégoutans, terribles & effrayans, ne s'offriroient point chaque jour à nos regards. Un Lion furieux ne répandroit point la terreur dans les lieux voisins de sa retraite : les Loups ravissans ne désoleroient point nos bergeries : on vogueroit en sûreté sur toutes les mers, sans crainte des Requins & des Baleines : une Puce indiscrette ne viendroit point troubler dans le sein du sommeil la douceur de notre repos : la rencontre d'un Serpent, d'un Crapaut, ou d'une araignée ne nous donneroit point d'allarmes ; & la vûe d'un Chinois avec sa figure grotesque, ou d'un Lapon avec sa barbe, ne nous causeroit point une surprise toujours accompagnée de certain saisissement, dont nous ne sommes pas les maîtres.

Mais aussi, ajouta-t'il, si ces ames avoient conservé leur innocence, mille Oiseaux charmans ne calmeroient point notre ennui par la douceur & la diversité de leur ramage : un Perroquet babillard, un Singe pasquin ne nous tiendroient point lieu de compagnie & d'amusement dans ces momens souvent trop répetés, où nous trouvons malgré nous la solitude que nous ne cherchons pas, & que nous voudrions éviter. Quelle disette, hélas, quelle indigence extrême des choses les plus agréables & les plus utiles ! Plus de montures,

pour nous tranſporter promptement & commodément d'un lieu à un autre; & par conſéquent plus de caroſſes, plus de relais; pas une ſeule charette, pas la moindre voiture publique. Que de Petits-Maîtres déſœuvrés! Plus de jeunes Barbes à guider, richement caparaçonnés, plus de chars brillans à conduire, peints & dorés d'un goût nouveau. Que de Dames déſolées! Plus d'épagneuls à peigner, ou de gredins à careſſer; & ce que je trouve de plus déſeſpérant pour elles, plus de vers à ſoye à nourrir: par conſéquent ni échelles de rubans, ni falbalas de taffetas, ni habits brochés, moërés, chinés; pas une queuë de martre ou de petit-gris, point de manchons, pas la moindre fourrure. Que d'éléves de Mars oubliés & diſgraciés de leurs Amintes, pour n'avoir pû faire tenir aſſez-tôt à ces belles un billet doux écrit ſur l'affût d'un canon, ou ſur les genoux mêmes du jeune Alcide, au milieu d'un champ, ſans table ni tentes! Que dis-je? Et quelle déſolation pour un tendre Amant en campagne, qui ayant eu la précaution de ſe pourvoir d'encre & de papier, auroit été dans l'impuiſſance de recouvrer la plus miſérable plume, puiſque ſur toute la terre on n'eût pû rencontrer un Cigne ou une Oïe, ſi ce n'eſt peut-être des Oiſons bridés & coëffés! Pauvres gourmans, qu'auriez-vous fait? Ni Chapons du

Mans, ni Perdreaux, ni Bécaſſes, ni Becquefigues, ni pâtés de Périgord ; plus de Turbots ou d'Eſturgeons, pas un ſeul Goujon : euſſiez-vous épuiſé tous vos tréſors, vous n'auriez pû vous procurer la plus petite andouille de Veſtphalie, le moindre ſauciſſon de Boulogne. Et quelle perte pour nos Moraliſtes, privés du ſecours qu'ils tirent des animaux divers dont ce monde eſt peuplé, qui ſans dire mot, leur ont enſeigné les plus belles maximes ! Plus d'alluſions ingénieuſes, plus de ces lieux communs que leur fourniſſent à chaque pas la prudence du Serpent, la prévoyance de la Fourmi, le bon ordre des Abeilles, la fidélité du Chien, les ruſes & la fineſſe du Renard, la générosité du Lion, la valeur du Cheval, l'innocence de l'Agneau, la legéreté du Cerf, la laſciveté du Bouc, l'orgueil des Dindons, la ſotte vanité de la Grenouille.... & le babil impertinent de la Pie & de la Corneille, dis-je entre mes dents, en peſtant de toute mon ame (*a*).

(*a*) Le Célébre Lafontaine a ſi fort excellé dans les Ouvrages de cette eſpéce, qu'on peut le regarder avec raiſon comme le premier des Fabuliſtes François.

M. Peſſelier vient de marcher avec honneur ſur les traces d'un ſi grand Maître : Il tient un rang diſtingué dans cette carriére.

On a imprimé en 1739. un Ouvrage intitulé : *Le Renard ou le procès des Betes*, qui eſt fort en vogue dans toute l'Allemagne.

Il en a paru depuis peu deux nouveaux, imprimés à Paris.

Car j'avoue, que jusques-là j'avois écouté le sermon avec beaucoup de tranquillité, quoique l'induction me parût passablement longue, & commençât même à me faire baailler. Mais il faut convenir de même, que je suis volontiers de ces gens, qui disent.

> ... Dieu préserve mon ouie
> D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
> j'aimerois cent fois mieux un sot (a).

Aussi lorsque bien loin de songer à finir, je vis le Prédicateur disposé à enfiler de nouvelles comparaisons, je perdis tout-à-coup patience; & interrompant assez brusquement sa Kyrielle: Monsieur, lui dis-je, j'approuve infiniment toutes vos pensées; je trouve seulement dans votre raisonnement une petite difficulté, qui m'arrête. C'est que dans la supposition que les ames dont il s'agit ici, n'eussent point péché, il n'y auroit eu sur la terre non-seulement rien de tout ce que vous avez dit, point de ces bons saucissons dont vous parlez, point de pâtés exquis ni d'andouilles excellentes: mais même qu'à la parcourir d'Orient en Occident & du Midi au Séptentrion, on n'y eût pas rencontré, je ne dis pas un Chat; c'est une affaire décidée: mais pas un Hom-

(a) Rousseau, *Sonnet à un Bel-Esprit grand parleur.*

me ; point de ces Dames galantes & spirituelles, faites pour charmer, point de Petits-Maîtres éventés & fainéans, de Militaires voluptueux & débauchés, d'Amans langoureux & souvent perfides ; point de Moralistes ennemis des plaisirs ; sur-tout point d'Auteurs bavards & ennuyeux, tels que vous & moi, du moins en peau, ou, si vous l'aimez mieux, en chair & en os.

La réflexion prit : elle plut à mon homme, qui m'embrassant avec transport : Mais, mon cher, me dit-il, comment aurions-nous donc existé ? Comment nous aurions existé, lui répondis-je assez surpris de la question ? Pythagore me pardonne, si j'en sçai rien ; & je ne pense pas même, que nous puissions espérer de le sçavoir jamais, à moins que nous ne l'apprenions de quelque Taupe, ou peut-être de quelque Marmote, dont l'ame aura animé autrefois quelqu'un des Disciples de ce grand Philosophe. Cependant si au défaut de la réalité, vous voulez, Monsieur, que je vous dise quelles sont sur cela mes conjectures, je pense que si ces ames n'étoient point déchues de leur premier état, tout le genre humain n'en auroit pas moins existé, mais à la maniére des ames Pythagoriciennes, c'est-à-dire, comme des nombres & des lignes (*a*) :

(*a*) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum*, dit Ci-

qu'à la place de ce monde ſenſible & groſſier où nous nous trouvons aujourd'hui, nous aurions habité un monde intelligible & tout ſpirituel, où j'aurois peut-être été un Trapéze, par exemple, & vous un Parallélipipéde; & vous jugez, ajoutai-je, que dans ce monde-là, comme dans celui-ci, il y auroit eu bien des figures irréguliéres: Que dans ce monde idéal tout ſeroit allé à peu près à l'ordinaire, comme on le voit aller dans le nôtre, c'eſt-à-dire *cahin caha:* Que le nombre *trois* venant à concerter avec le nombre *ſix*, auroit produit les accords les plus beaux & les plus charmans; mais que ſi par malheur il avoit pris fantaiſie au nombre *deux* de s'en mêler, il auroit troublé la Symphonie, & auroit fait une muſique enragée, enſorte que pour les remettre à l'uniſſon, on auroit été obligé d'avoir recours au nombre *neuf*, peut-être même de faire venir le nombre *dix*, qui contient éminemment les perfections de tous les autres, & qui auroit rétabli la paix entr'eux; & pour preuve de cela, vous voyez bien que deux mains jointes enſemble, qui dans notre monde ſont le Symbole de l'union & de la paix, ſont dix doigts: après quoi le nombre *quatre* auroit cimenté entr'eux par un

céron, *Tuſcul. Queſt. Lib.* 1. en parlant de la maniére dont les Pythagoriciens s'expliquoient ſur la nature & l'eſſence de l'ame.

bon serment le retour de la concorde.

Je pense que mon homme m'avoit rendu bavard par contagion (*a*) ; & j'aurois débité bien d'autres sottises, s'il ne m'eût interrompu à son tour, pour me demander, si, vû la condition différente des Etres divers qui peuplent la terre, c'est-à-dire, vû la différente qualité des corps, que ces ames criminelles furent condamnées d'animer, & l'état plus ou moins doux dont elles y jouirent, je ne croyois pas qu'au lieu d'une faute unique, elles en avoient commis plusieurs d'une infinité d'espéces, toutes plus ou moins graves ; ensorte que les différens dégrés de bonheur que leur offrit leur nouvel état, répondirent précisément aux différens dégrés de malice, dont leur révolte fut accompagnée. Sur cela notre Philosophe ne manqua pas, comme on peut l'imaginer, de bâtir de nouveaux systêmes ; & moi qui ne cherchois qu'à m'en débarrasser, j'accordai tout, j'applaudis à tout. Entr'autres je convins avec lui, que les moins punies, & conséquemment les moins coupables de ces ames, étoient sans contredit celles que le Ciel avoit destinées à animer ces corps charmans, qui semblent avoir été formés exprès pour faire tourner la tête aux hommes, & qui par la force de

(*a*) *Cornice reddidisti*
Me jam loquaciorem. Anacréon, Ode. 56

leurs attraits vainqueurs, exercent ici bas un empire d'autant plus flateur, que les sujets ni murmurent jamais de leurs peines, baisent leurs fers, & bénissent leur esclavage. Quel qu'ait pû être le bonheur de ces ames avant leur dégradation, ajouta notre Raisonneur, elles me paroissent beaucoup moins à plaindre, que toutes les autres: elles ont retrouvé dans leur état d'exil mille douceurs, capables de les dédommager de la perte qu'elles ont faites. De tout ce qu'il avoit dit, ce dernier article fut celui que je lui contestai le moins. Nous nous séparâmes ensuite, moi très-content d'en être délivré, & lui fort satisfait de m'avoir debité ses réflexions.

La Doctrine Pythagoricienne avoit encore inventé au sujet de ce Dogme quelques autres nouveautés, dont il est à propos d'être instruit. Orphée à son retour d'Egypte, sur les cérémonies qu'il avoit vû pratiquer dans ce pays à l'égard des morts; avoit bâti & répandu dans la Gréce son systême fabuleux des Enfers, du Styx, de l'Achéron, du Cerbére, des trois Juges, Minos, Eaque & Rhadamante, du Tartare & des Elysées; tout cela orné & embelli de mille autres Contes, dont les gens sensés d'entre les Payens étoient les premiers à ne rien croire. Les Egyptiens entr'autres, & avec eux tous les Partisans du Dogme de

la Transmigration des ames, n'avoient garde de donner dans ces rêveries. Ils soutenoient au contraire, qu'au sortir du corps qu'elle avoit animé, l'ame passoit immédiatement de celui-là dans un autre, soit d'homme ou de bête, plus noble ou plus vil, plus stupide ou plus spirituel, à proportion des vertus qu'elle avoit pratiquées, & des crimes dont elle s'étoit rendue coupable dans la vie précédente qu'elle avoit menée. A leur exemple, Pythagore proscrivit l'Enfer des Poëtes *(a)*: mais pour décider du bon ou du mauvais usage, que les ames avoient fait de leur premier état, il conserva le jugement aussi-tôt après la mort (*b*), & enseigna qu'elles ne passoient dans de nouveaux corps, qu'en vertu de la Sentence qui y étoit prononcée, pour y être punies ou ré-

(*a*) *O genus attonitum gelidæ formidine mortis,*
" *Quid styga, quid tenebras, & numina vana timetis*, &c.
Lui fait dire Ovide dans ses *Métam.* Liv. 15.

(*b*) Claudien dans son Poëme *contre Rufin*, Liv. 2 traçant une image de ce jugement, dit que les ames des méchans sont envoyées dans les corps des bêtes, dont elles ont eu les inclinations, ou qui ont elles mêmes des inclinations contraires.

Nam juxtà Rhadamantus agit. Cum gesta superni
Curriculi, totosque diù perspexerit annos,
Exæquat damnum meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit ursis. . . .
Qui justo plus esse loquax, arcana que suevit
Prodere, piscosas fertur victurus in undas,
Ut nimiam pensent æternæ silentia vocem.

compenſées ſelon leurs mérites, par la vie heureuſe ou malheureuſe qu'elles alloient mener dans leur nouvelle demeure. Dans ce ſyſtéme, un grand Parleur étoit métamorphoſé à ſa mort en Pie, en Geai, ou en Perroquet; les Trompeurs en Renards, les Hommes gourmans en Pourceaux, les orgueilleux en Dindons, les Stupides en Bœufs; & ſans changer de nature, les Anes à courtes oreilles alloient ſimplement tenir compagnie à leurs freres: l'ame de ce Gentilhomme de Province, qui inſenſible à la gloire, & ſouvent à l'humanité, n'avoit eu d'autre plaiſir en ſa vie, que celui de perſécuter quelques malheureux Payſans, paſſoit en quittant ſon corps, dans celui d'un des fils de ſes Vaſſaux, pour y être perſécutée à ſon tour par ſon neveu qui lui avoit ſuccédé, & qui n'étoit pas moins mauvais Maître à ſon égard, que lui-même l'avoit été à l'égard des autres; & celles de ce Petit-Maître infatué de ſa figure, de ce Bel-eſprit Demi-Sçavant qui avoit été le fleau des compagnies, alloient animer, l'une, un Ours des Alpes, l'autre une Carpe de Seine.

Mais chemin faiſant, Pythagore trouva ou crut trouver en tout cela une difficulté qui l'arrêta: c'eſt que dans le nouveau corps qu'elle alloit animer, l'ame devoit ſe ſouvenir de tout ce qui lui étoit arrivé dans les Tranſmigrations précédentes. Si ce Philo-

ſophe eût été Cartéſien, il ne lui eût pas été difficile de lever ce foible obſtacle. La mémoire ne conſiſte, ſelon Deſcartes, que dans certaines traces faites dans le cerveau par l'impreſſion des objets, qui s'y conſervent, & qui ſe renouvellant autant de fois que les eſprits animaux paſſent par ces eſpéces de filiéres, rappellent alors à l'ame le ſouvenir de ces objets, qui les ont occaſionnées. Or il eſt évident que, ſuivant cette Doctrine, dès que ces traces ſont effacées, ſoit par la mort du corps & la deſtruction des organes, ſoit par quelque autre accident moins conſidérable, l'ame doit perdre abſolument la mémoire de tout ce qu'elle ſçavoit auparavant. C'eſt ainſi qu'en conſéquence d'un dérangement cauſé dans le cerveau par certaines maladies, on voit quelquefois des perſonnes oublier tout-à-coup ce qu'elles ſçavoient le mieux : c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même dans un enfant de neuf à dix ans, qui avoit une mémoire très-heureuſe, & qui dans une maladie de dix ou douze jours oublia entiérement une infinité de choſes qu'il avoit appriſes. L'exemple du Célébre Albert le Grand, qui dans un ſeul jour, quelques-uns diſent en un inſtant, perdit le ſouvenir de tout ce qu'il avoit jamais écrit & penſé, eſt ſi fameux, qu'il ſuffiroit ſeul pour faire une démonſtration en cette matiére.

Mais le grand arcboutant de la Métempsycose n'en sçavoit pas tant vraisemblablement : peut-être aussi chercha-t'il seulement à s'illustrer par une de ces singularités, qui suffisent souvent, pour faire la réputation d'un Philosophe. Quoi qu'il en soit, pour se tirer de ce mauvais pas, il sauta le fossé : il fit comme le Conquérant de l'Asie, qui coupa le nœud gordien, parce qu'il ne pouvoit venir à bout de le dénouer ; & par une témérité qui dans tout autre passeroit sans difficulté pour une impudence & une effronterie insigne, il osa enseigner, que dans leurs différentes Transmigrations les ames se souvenoient en effet de tout ce qui leur étoit arrivé précédemment. Il se donna lui-même en preuve d'une Doctrine si singuliére, prétendant qu'il avoit été d'abord Æthalide, puis Euphorbe tué au siége de Troye par Ménélas (*a*), ensuite Hermotime, Pyrrhus, enfin Pythagore. Il alla même jusqu'à assûrer, qu'il se souvenoit d'avoir été Coq, dequoi Lucien le raille fort agréablement dans celui de ses Dialogues qui porte ce titre. En effet, en soutenant de sang froid une pareille absurdité, il n'est pas probable qu'il se souvint trop bien qu'il étoit homme.

(*a*) *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Hæsit in adverso gravis hasta minoris Atridæ,
Lui fait dire Ovide dans ses *Métam.* Liv. 15.

Aussi ne paroit-il pas, qu'un Dogme si étrange, si monstrueux, & contre lequel il n'y avoit personne, qui ne crût trouver dans sa propre conscience une démonstration invincible, ait jamais fait grande fortune. Il fut abandonné dans la suite par les Disciples même de ce Philosophe, qui imaginerent un autre moyen, pour se tirer de l'embarras qui l'avoit fait naître. Une nouvelle objection que l'on proposoit contre la Doctrine de leur Maître, les obligea encore à prendre ce parti. On disoit, que, suivant ses principes, la Transmigration des ames exigeoit nécessairement, qu'au sortir d'un corps, elles en trouvassent un autre à point nommé, & dans l'instant même, disposé à les recevoir ; ou qu'on leur assignât une retraite commune, où elles allassent attendre de nouveaux logemens. Pour sortir de cette difficulté, les Pythagoriciens furent forcés de marquer un lieu fixe, où ces ames alloient habiter au sortir d'un corps, avant que d'être réunies à unautre. Plusieurs se déterminerent pour la Lune, où ils établirent ce magasin des ames *(a)* ; & ceux-là ne furent pas les moins heureux dans leur choix : plusieurs têtes nous font assez voir ; que l'ame qui gouverne leurs foibles cerveaux, conserve encore de grandes intelligences dans cette Planette. Les autres en plus

(*a*) Voyez Plutarque, *de facie in orbe Lunæ.*

grand nombre ne rougirent point de revenir à la Doctrine des Enfers, qui avoit été proſcrite par leur Maître. En même-tems, pour ſatisfaire à l'objection tirée du ſouvenir, que les ames devoient conſerver de ce qui leur étoit arrivé dans leurs Tranſmigrations précédentes, ils imaginerent l'admirable invention du Lethé, ou Fleuve d'oubli, que Virgile a rendu célébre (*a*). Par-là ils ſe crurent en état de répondre à tout, & de ſauver l'abſurdité d'une réminiſcence imaginaire, contredite par le témoignage de leur propre conſcience, & de tout ce qu'il y avoit d'hommes ſur la terre. Ce Dogme cependant, tout extravagant qu'il eſt, ſe conſerve encore, dit-on, dans quelques contrées de l'Orient, & nous liſons dans un Livre fort bien écrit (*b*), qu'un Bonze du Japon ayant entrepris de prouver à Saint Xavier la vérité de ſa Doctrine, voulut lui perſuader, qu'il ſe ſouvenoit de l'avoir vû & connû il y avoit quatre mille ans dans le même lieu où ils étoient alors, en qualité de Marchand, faiſant ſon commerce, & tra-

(*c*) Voyez dans le ſixiéme Livre de l'Eneïde, comment les ames qui habitent l'Elyſée, après que le tems a conſommé en elles ce qui leur reſtoit de terreſtre, ſe rendent à ce Fleuve, dont l'eau leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur étoit arrivé.

Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, &c.

(*b*) *Vie de S. François Xavier*, par le P. *Bouhours.*

fiquant des marchandises, qu'il avoit apportées d'Europe.

Tel étoit le fameux systême de la Métempsycose, inventé d'abord par les Egyptiens & les Orientaux, adopté ensuite, perfectionné & embelli par Pythagore, qui le rendit encore plus célébre, en le répandant dans la Gréce & dans toute l'Italie: & agréablement combattu par Tertullien, dans son Livre de l'ame : systéme, comme on l'a vû, absurde & monstrueux dans toutes ses conséquences, qui égaloit l'homme à la brute, & qui élevant celle-ci jusqu'à lui, le dégradoit lui-même, & le réduisoit à la condition des plus vils insectes, d'une Chenille & d'un Ver de terre.

Pour achever ce qui regarde Pythagore, je remarquerai d'après un Auteur ingénieux & badin, qu'on ne sçauroit lui contester (*a*) » d'avoir été le plus délicat connois» seur en Musique, qu'ait eu l'Antiquité. » Quelqu'un qui entend le concert des As» tres, qui sent si la Planette de la Terre » produit par son mouvement une tierce ou » une octave exacte avec le son que forme » la Planette de Venus, « mérite sans contredit l'éloge qu'on a fait de lui (*b*), d'avoir été le premier qui ait réduit la Musique en art;

(*a*) Les Chats, *Lettre* III.

(*b*) M. D.... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* II. Liv. 3. Ch. 13. §. 1.

art ; ce que je crois pieusement. S'il reste encore parmi nous quelque Sectateur de Pythagore ou quelqu'un de ses Disciples, qui ait en fait de Musique autant de connoissance & d'habileté que le Musicien Grec, il pourra avec plus de justesse qu'aucun autre décider la question si souvent agitée entre les connoisseurs de ce siécle, & les amateurs assidûs de nos Opéras, lequel de Lulli ou de Rameau mérite la préférence. Qui mieux que lui sent toute l'élégance du dernier, la profondeur de ses accords, & la simplicité noble & naturelle du premier? Pour moi qui n'ai jamais été touché que de la noble simplicité de la nature, je m'attriste & m'afflige de ne pas trouver dans bien des endroits de Rameau ce charme qu'il se vante d'y avoir prodigué, & d'être réduit à ne l'admirer que quand il s'écarte moins de la composition du Célébre Lulli. Combien d'autres personnes ont besoin comme moi d'un peu du goût Pythagoricien pour admirer les chefs-d'œuvres de nos Musiciens modernes, dont l'harmonie sçavante perd beaucoup, parce qu'il semble qu'elle est aussi éloignée de nos oreilles que le concert des Astres qui se faisoit entendre par ce Philosophe Grec.

Ce grand Musicien mourut martyr de la défense qu'il avoit faite de manger des féves, ayant mieux aimé se laisser égor-

ger par des aſſaſſins, que de traverſer un champ planté de ces légumes (*a*). M. D.... s'inſcrit en faux contre le fait, qu'il traite de fable ridicule & inſipide (*b*). Mais comme je ne vois d'autre raiſon de ſon incrédulité, que la haute idée qu'il avoit conçue de ſon Héros, je m'en tiens à l'autorité de Diogène Laërce; & je penſe, qu'après avoir débité tant de ſottiſes, le Philoſophe Grec a bien pû couronner l'œuvre par cette derniére extravagance. N'en ai-je point fait une moi-même, en diſant ce que je penſe de la compoſition des deux plus célébres Muſiciens qu'ait eû la France!

D'Empédocle.

Pythagore en mourant, avoit légué tous ſes écrits à ſa femme & à ſa fille, à condition qu'elles ne les communiqueroient qu'aux amis. Il ne pouvoit remettre ſes intérêts en de meilleures mains. Pour peu que la mére eût d'intrigue, & la fille d'eſprit & de beauté, ſa Doctrine ne pouvoit manquer d'être bien-tôt fort à la mode. En effet auſſitôt après on la vit fleurir dans toutes les Villes de la grande Gréce, où elle fut enſeignée publiquement, & où elle ſe fit des Partiſans & des Sectateurs en très-grand nombre.

(*a*) Diog. Laërce, *in Pythag.*

(*b*) *Ubi ſuprà*, §. 5.

Un des plus célébres & des plus connus fut Empédocle, Auteur du Dogme des quatre Elémens, qu'il regardoit comme le principe de toutes choses. Suivant ce systême, rien n'existe dans la nature, que par l'union & l'accord de ces Elémens, qui par leur discorde, & la guerre presque continuelle qu'ils se font entr'eux, entraînent bien-tôt après dans le néant ces mêmes Etres, qui s'étoient formés de leur intelligence. Delà cette suite de métamorphoses, source de toutes les vicissitudes, que nous offre cet Univers. Voilà ce qu'Empédocle ajouta à la Doctrine de son Maître, à laquelle il ne changea rien d'ailleurs. C'étoit un homme, à qui la vanité fit tourner la tête au point, qu'une belle nuit il lui prit fantaisie d'aller se précipiter dans un des soupiraux du Mont-Etna, afin qu'ayant disparu, on crût qu'il avoit été enlevé au Ciel, pour partager avec les Dieux l'immortalité. Je sçai que Strabon nie le fait, & le traite de Fabuleux : mais Horace, qui certainement n'avoit aucun intérêt à décrier ce Philosophe, est positif sur cet article (*a*). Lucien en convient aussi dans son Dialogue de Ménippe & d'Eaque, où il attribue cette terrible résolution à la mélancholie, c'est-

(*a*) . . . . *Deus immortalis haberi*
Dum cupit Empedocles, ardentem fervidus Ætnam
Insiluit. . . . . Horat. *de Art. Poet.*

à-dire en bon François, à un accès de folie ; ce que perſonne ne lui conteſtera. Car qui doute qu'il ne faille avoir perdu l'eſprit, pour aller chercher de ſang froid une mort réelle, ſur l'eſpérance chimérique de vivre dans la mémoire des hommes (*a*) ?

D'Anaximandre.

Avant que de paſſer plus avant, je reviens ſur mes pas, pour parler de quelques Diſciples de Thalès, qui fonda l'Ecole Jonique, Comme Pythagore fut Auteur de la Secte Italique. De tous ces Eléves du premier, il n'y en eut aucun, qui ne marchât ſur les traces de ſon Maître : tous ſoutinrent comme lui l'éternité & l'immenſité de la matiére. S'ils parurent s'écarter en quelque choſe de ce ſyſtême ancien, & fort répandu alors, ce ne fut que dans l'application qu'ils firent de ce principe, & dans les explications qu'ils en donnerent.

Anaximandre, par exemple, ami & Succeſſeur de Thalès, ſoutint que l'infini étoit le principe de toutes choſes (*b*). Mais qu'étoit-ce que l'infini dans l'idée de ce Philoſophe ? Etoit-ce l'eau, l'air ou le feu ? C'eſt ſurquoi il ne s'expliquoit point ; ou

(*a*) *Dic mihi, num furor eſt, ne moriare, mori* ? Martial, *Epigr. Lib.*

(*b*) Diog. Laërce, *in Anaximand.*

plûtôt il s'expliquoit aſſez, & il eſt évident, que par ce terme il n'entendoit en effet autre choſe que la matiére, puiſqu'il prétendoit, que cet infini étoit toujours immuable & incapale de changement, quoique ſes parties fuſſent dans un mouvement continuel, ſans ceſſe expoſées à des métamorphoſes ſans nombre : principe, qui, comme je l'ai dit en parlant de Thalès, caractériſoit les matérialiſtes. Delà le dogme de la pluralité des Mondes, dont il admettoit une infinité (*a*) ; dogme ſoutenu dans tous les tems du moins quant à la poſſibilité (*b*), renouvellé de nos jours avec ſuccès par de très-habiles gens, & qui ne peut paroître abſurde qu'à des hommes ſans goût, depuis qu'il a fourni matiére à l'ingénieux badinage d'un Auteur, qui a rendu ſon nom illuſtre en tout genre de littérature.

A l'égard des animaux, il ne paroît pas qu'Anaximandre ait rien imaginé de particulier ſur ce qui les regarde. Et que pouvoit-il en penſer dans ſon ſyſtême, ſinon qu'ils étoient de la même nature que l'Homme ? Que dis-je ? ſi nous en croyons Euſebe & Plutarque ; & pourquoi ne les en

(*a*) *Anaximandri opinio eſt, innumerabiles eſſe mundos.* Cicer. *de Nat. Deor.* Lib. I.

(*b*) Voyez les Mémoires des Inſcriptions & Belles Lettres, Tom. 9. Diſſertation qui a pour titre : *Sentimens des anciens Philoſophes ſur la pluralité des Mondes.*

croirions-nous pas ? il leur donnoit même une sorte de supériorité sur celui-ci, puisqu'il le faisoit sortir de l'accouplement de divers animaux de différente espéce, qui se mêlant ensemble, avoient produit avec le tems, & le secours de plusieurs générations successives, une espéce plus parfaite, qui étoit l'Homme (*a*). Un Ecrivain moderne observe (*b*), que ce sentiment a quelque chose de bien flatteur pour la Noblesse ; ce que je n'ai point du tout envie de lui contester. Mais, s'il étoit admis, ne pourroit-on pas dire aussi, qu'il auroit quelque chose de bien deshonorant pour certains Hommes, dont l'un verroit à la tête de sa généalogie une Pie & un Perroquet, l'autre, un grand Cheval & une Linotte ?

D'Anaximenes.

Que dirai-je d'Anaximenes, qui, à l'imitation de son Confrere dont je viens de parler, établit pour principe de toutes choses un air immense & infini, qu'il confon-

(*a*) Ce sentiment original revient assez à ce que dit Horace, que Promethée voulant former L'Homme, le composa de plusieurs piéces rapportées, qu'il tira de différens Animaux.

Fertur Prometheus addere principi,
Limo coactus particulam undique,
Desectam, &c. . . . Od. 16. Lib. 1.

(*b*) Le Gendre, *Traité de l'Opinion*, Liv. 2. P. 2 Ch. 3.

doit avec la Divinité (a)? Devoit-on être étonné dans son systême, qu'il y eût tant de têtes pleines de vent? Pour peu que cette opinion prît faveur parmi nous, quelle satisfaction pour nos Dames, de pouvoir imaginer qu'en flattant leur Perroquet ou leur Epagneul, elles caressent un tendre Zéphir, ou quelqu'autre favori du Dieu Eole!

D'Anaxagore.

Parlons d'Anaxagore, ce grand Homme, cet esprit supérieur, qui par ses sentimens s'éleva, dit-on (b), fort au-dessus de tout ce qui avoit paru avant lui dans son Ecole. Par où ce Philosophe a-t'il pû mériter d'un Homme sensé, d'un Ecrivain judicieux, un éloge si pompeux & si magnifique? Parce qu'il reconnut, ajoute-t'on une intelligence suprême, un entendement infini, qui avoit donné l'ordre, la vie & des proportions justes à tout. Cela est spécieux sans contredit: mais ne nous laissons point éblouir par de vaines lueurs; sur-tout ne nous payons point de mots. Examinons d'abord le caractere de l'Homme: que trouverons-nous? un vrai fou, qui au jugement

(a) *Anaximenes aëra Deum statuit, eumque immensum & infinitum.* Cic. *De Nat. Deor.* Lib. 1. Voyez Diog. Laerce, *in Anaximene.*

(b) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, Tom II. Liv. 3. Ch. 12. §. 4.

d'Ariſtote (*a*), n'avoit pas le ſens commun ; qui ſelon Diogene Laërce, oſa ſoutenir, que la Lune étoit non-ſeulement habitable, mais actuellement habitée (*b*) ; & qui, au rapport d'Auteurs des plus ſenſés (*c*) porta l'extravagance juſqu'à aſſûrer que la neige étoit noire, & qu'elle avoit toutes les propriétés du feu. Voilà ce grand eſprit, ce génie ſublime, qu'on nous vante comme le premier Homme de ſon ſiécle.

Mais du moins, dira-t'on, ne peut-on refuſer à ce Philoſophe l'avantage d'avoir reconnu la néceſſité d'un être infini & intelligent, pour établir dans ce monde viſible l'ordre & l'arangement qu'on y admire. Je demanderois volontiers d'abord à ceux qui raiſonne de la ſorte, ce qu'ils prétendent par là ? Croyent-ils venir à bout de nous perſuader, que les Hommes qui avoient vêcu juſqu'alors, tant de peuples polis & éclairés, tant de Poëtes fameux, tant de Sages vrais ou prétendus, étoient tous autant d'aveugles, pour qui l'Auteur de la Nature étoit demeuré voilé & inconnu ; & qu'Anaxagore qui n'avoit pas d'yeux pour appercevoir la blancheur de la neige,

(*a*) *Topic. Lib.* 1. *Cap.* 9.

(*b*) Diog. Laërce, *in Anaxagorâ*

(*c*) *Quid dici poteſt de illo, qui nigram nivem eſſe dixit?* Lactant. *Div. Inſtit.* Lib. 3. Cap. 23. Voyez Gallien, Liv. 9. Ch. 1.

eut le premier la vûe aſſez bonne, pour percer le nuage qui l'avoit tenu caché au reſte de l'Univers ? Certes la prétention ſeroit ſinguliére : comme ſi pendant tant de ſiécles tout le genre humain eût pû ignorer une vérité, qui eſt gravée dans le cœur de tous les Hommes !

Reſte donc à dire, que ce Philoſophe a été le premier, qui ait eu au ſujet de la Divinité des idées ſaines & des lumiéres pures. Mais ſur quel fondement oſe-t'on avancer un tel paradoxe? ſur une expreſſion hazardée, & d'elle-même fort équivoque; tandis qu'il eſt de notoriété publique, qu'à l'exemple de ſes Contemporains, cet honnête Homme admettoit l'immenſité & l'éternité de la matiére (*a*) : dogme qui, comme chacun ſçait, ne peut s'accorder avec l'exiſtence d'un premier Etre, éternel, infini, & Auteur de toutes choſes. D'où j'ai droit de conclure, qu'Anaxagore n'étoit, comme tous les autres Philoſophes de ſon tems, qu'un franç Matérialiſte, qui par l'intelligence à laquelle il ſembloit attribuer l'ordre & l'arrangement de l'Univers, n'entendoit autre choſe, que cet eſprit de vie, cette ame univerſelle répandue dans la matiére, ayant la faculté de la remuer, de l'arranger, &

(*a*) Voyez Ciceron, *Academ. Quæſt.* Lib. 1. & Diog. Laerce, *in Anaxagorâ.*

d'en organiser toutes les parties. Aussi Lucien le traite-t'il (*a*) comme un impie & un Athée, qu'il fait écraser d'un coup de foudre par Jupiter, pour ne pas croire aux Dieux. J'ajoute, qu'un Pére de l'Eglise très-ancien ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût de lui la même idée, lorsque l'attaquant au sujet des tourbillons (*b*), dont on le fait l'inventeur, il s'attache à prouver, que ce systême une fois admis, le monde pourroit se perpétuer de lui-même, sans le concours ni l'intervention d'aucune cause supérieure & intelligente.

Les sentimens d'Anaxagore sur la nature de l'Homme & des Bêtes confirment parfaitement cette pensée. Il leur attribue d'abord à tous une origine égale & commune; & l'on est tout surpris, en suivant ce Philosophe qu'on veut nous donner pour un esprit sublime & sensé, de voir des hommes & des Chevaux, des bœufs & des Moutons, des Bécasses & des Perdrix, sortir de terre comme des asperges & des champignons. C'est ainsi, selon lui, que le monde s'est peuplé d'abord : un limon humide échauffé par les rayons du Soleil a suffi pour la génération de tous les Etres animés,

(*a*) Dans son Dialogue intitulé : *Timon.*

(*b*) Voyez S. Clément d'Alexandrie, *Stromat.* Lib. 2. cap. 4.

(*a*) Quel dommage, que de nos jours le Ciel n'opére plus de tels miracles! Un ſeul prodige de cette eſpéce ſuffiroit, pour rétablir tout un pays déſolé par la guerre, par la peſte, ou par la famine.

Si nôtre Philoſophe donnoit une même origine aux Hommes & aux Animaux, il ne mettoit aucune diſtinction entre le principe de vie, qui animoit les uns & les autres. C'étoit dans la Brute, comme dans l'Homme une ame raiſonnable & intelligente, qui remuoit tous ſes reſſorts, & produiſoit toutes ſes opérations. Il eſt vrai, qu'à la différence de l'Ame humaine, Anaxagore n'attribuoit point à l'Ame des Bêtes ce que nous appellons ſageſſe & prudence. Mais ce reſte d'égards qu'il s'embloit garder en cela pour ſes ſemblables, étoit moins réel, que ſpécieux & apparent: en privant les animaux d'une ame prudente & ſage, il ne la refuſoit pas moins à la plus grande partie des Hommes. Auſſi les Auteurs que je cite ici (*b*), & d'où je tire ce fait, ne balancent-ils point à le mettre au nombre de ceux, qui ont égalé l'Homme à la Brute. Après cela qu'on nous vante les Autels que ſes amis éleverent, dit-on, ſur ſon tombeau à l'honneur du bon ſens & de la vérité. Pour

(*a*) Diog. Laërce, *ubi ſupra.*

(*b*) Ariſtote, *de Animn* Lib. I. Plutarque, *de Placit. Philoſ.* Lib. 5. Cap. 20.

extravaguer au point qu'on vient de voir, c'étoit bien la peine d'être vrai & raisonnable.

Des autres Philosophes Grecs.

J'en étois là ; & je me disposois à passer à ce siécle de la Grèce où alliant l'olive de Minerve aux lauriers de Mars, elle enfanta tant de grands Capitaines, & fourmilla de Philosophes. Dans le moment entra chez moi un de mes amis, que je n'avois point vû depuis plusieurs années. Quelques affaires de famille l'avoient retenu pendant tout ce tems-là en Province. Après les premiers complimens, qui furent employés à nous rendre un compte réciproque de ce qui nous avoit occupés depuis notre séparation : je vous plains, me dit mon ami, que je venois d'instruire du projet littéraire que j'avois formé, & des motifs qui m'avoient engagé à l'entreprendre ; oui, je vous plains véritablement, de vous être chargé d'un fardeau, qui de quelques talens dont vous osiez vous flatter, est certainement au-dessus de vos forces. Je sçai que rien n'est difficile, lorsqu'il s'agit de plaire aux Dieux : une noble audace qui porte à oser beaucoup, tient souvent auprès d'eux lieu de mérite *(a)*. Mais aussi pensez-vous, qu'une témérité présomp-

(*a*) *In magnis audere sat est.*

tueuſe ſoit bien propre à vous attirer leurs ſuffrages ? Avez-vous oublié, que la vertu la plus agréable à leurs yeux eſt de ſçavoir ſe connoître & ſe rendre juſtice à ſoi-même ? (*a*) & dans la route que vous vous propoſez de tenir, n'appréhendez-vous point, nouvel Icare, qu'en fixant de trop près vos regards ſur le Soleil, vos aîles trop foibles pour ſoutenir l'éclat de ſes rayons, ne ſe fondent comme la cire ? Du reſte, continua-t'il, en jettant les yeux ſur mon bureau, où il voyoit ouverts Platon, Ariſtote & quelques Auteurs anciens, que prétendez-vous faire de ces bouquins ? Avez-vous réſolu de vous enſevelir tout vivant à votre âge ? Quittez continua-t'il un travail pénible, & qui, ſuivant votre façon de penſer, doit vous être aſſez ennuyeux ; & venez goûter avec nous les plaiſirs innocens, que la belle ſaiſon nous promet à la campagne. A deux pas d'ici nous prendrons une voiture, qui en peu d'heures nous rendra chez un de mes anciens amis, que vous ne ſerez certainement pas fâché de connoître. C'eſt un Philoſophe, qui en deux jours vous en apprendra plus ſur le ſujet qui vous occupe à préſent, que vous ne pourriez en ſçavoir au bout de deux ans, après avoir beaucoup feuilleté tous vos livres.

(*a*) *Noſce te ipſum.*

Après ce discours auquel mon ami ne me permit pas de répliquer, à peine me laissa-t'il le loisir de donner quelques ordres chez moi pour le tems de mon absence. Nous sortîmes ensuite, & allâmes nous jetter dans un carosse, qui en un instant nous mit hors de Paris, & nous fit respirer l'air agréable de la campagne. Chemin faisant, mon ami m'instruisit du caractére du Maître de la maison où nous allions. Quoique je vous l'aye donné pour un Philosophe, n'allez pas vous le figurer, dit-il, comme un Caton ou un Misantrope; il n'a de Philosophie qu'autant qu'il en faut, pour mener une vie douce & tranquille: sans soin, qu'autant qu'un homme sage doit en avoir pour le bien de ses affaires; sans autre ambition, que celle d'être véritablement honnête homme; revenu du grand monde, qu'il a vû de près, & ayant choisi le parti de la retraite, non par chagrin & par dépit, mais par raison, par goût, par amour de la liberté, & pour être plus à lui-même & à ses Livres, qu'il a toujours aimés avec passion. Là depuis quelques années qu'il y a fixé son séjour, une étude modérée & toujours solide, quelques promenades plus utiles qu'amusantes, les visites & la conversation d'un petit nombre d'amis gens d'esprit, partagent tour à tour à peu près les trois quarts de sa vie. Les honnêtes gens

ſont toujours bien venus chez lui. Si l'on n'y goûte point ces plaiſirs vifs, qui pour être plus piquans n'en ſont pas ſouvent plus durables, il y régne une paix & une ſérénité, qu'on ne connoît point au milieu des cours & du faſte.

Ce portrait piqua ma curioſité, & me donna de l'empreſſement pour voir un homme, dont je me formai d'abord une idée aimable. Nous arrivâmes vers la fin du jour, lorſque le Soleil las d'éclairer notre horiſon, ne doroit plus de ſes derniers rayons que le haut des maiſons & des collines. Je laiſſe à nos Géographes le ſoin de placer ici une deſcription Topographique du lieu : ou ſi le Lecteur l'aime mieux, il pourra s'en faire telle idée qu'il lui plaira. Et parce qu'il peut s'en trouver d'une imagination aſſez lente, pour ne leur pas repréſenter d'abord aiſément ce qui ſeroit capable de leur plaire & de les amuſer ; je conſeille à ceux-là, s'ils aiment le grand, le beau, le brillant, le magnifique, le ſuperbe, de s'adreſſer à nos Poëtes Grecs, Latins & François : ou ſi leur goût va juſqu'au merveilleux, ils auront recours aux Poëtes Italiens, à nos Romans, à nos Contes des Fées, même à quelques-uns de nos Hiſtoriens modernes. Dans tout cela ils trouveront plus d'or & d'azur, de perles, de pierreries & de diamans, qu'il n'en faudroit pour bâtir & meu-

bler un Palais aussi grand que toute l'Europe. Pour moi, dont les idées ne s'élevent guéres au-dessus de la région du vrai & du naturel, je dirai simplement, que la maison où nous descendîmes, n'étoit ni grande, ni petite, ni belle, ni laide. Elle étoit située en bel air, dans une exposition également saine & riante. Les appartemens étoient propres sans magnificence, commodes, sans être assez vastes pour qu'on pût s'y perdre; les jardins agréables sans beaucoup d'art, trop peu spacieux pour être à charge à leur Maître, cependant assez étendus, pour fournir abondamment à Flore & à Pomone dequoi étaler leurs plus beaux présens, & pour offrir à ceux qui venoient les visiter, plusieurs promenades diversifiées; le domestique peu nombreux, mais exact, laborieux & rangé; la table frugale, mais délicate, & sur-tout libre; la compagnie médiocre, mais toujours choisie; & l'hôte de cet aimable séjour y répandoit la joie & l'agrément par ses maniéres polies & honnêtes.

Il avoit déja passé son dixiéme lustre; & sous des cheveux qui commençoient à grisonner, il conservoit encore tout le feu & tout l'enjouement de la jeunesse. D'aussi loin qu'il apperçut mon ami, il courut à lui, & l'embrassa comme une personne que l'on aime, & que l'on n'a point vûe depuis long-

tems,

tems. A mon égard, il me charma par son accueil, sans m'accabler ni m'embarrasser : à peine me laissa-t'il le moment de m'appercevoir, que j'étois nouveau venu chez lui. Du premier coup d'œil il me pénétra ; & par son air franc & ouvert, lui même se donna d'abord à connoître à moi. Dès le premier instant je fus avec lui, comme si j'y eusse vêcu toute ma vie.

Il est, je croi, fort inutile, que j'ennuie le Lecteur du récit de ce qui se passa pendant le peu de jours, que je restai dans cette aimable solitude. Eudoxe (c'est le nom du Maître, qui en faisoit le plus bel ornement) n'oublia rien pour m'en rendre le séjour également utile & amusant. Mon ami l'instruisant du dessein que j'avois formé, lui avoit appris par le même moyen quel motif m'amenoit chez lui ; & comme il voyageoit depuis plus de trente ans dans le pays des Philosophes, il ne lui fut pas difficile de me communiquer sur le sujet qui m'occupoit, les lumiéres dont j'avois besoin. Je goutai ses idées d'autant plus aisément, qu'elles étoient conformes aux miennes, fondées sur le vrai, & fort éloignées du ton emphatique, que prennent ordinairement ceux qui ne nous parlent des Anciens, que pour en faire des Colosses & des prodiges. Pénétré d'estime pour les grands talens, qui ont immortalisé plusieurs d'entr'-

eux, il étoit le premier à convenir de leurs défauts, & ne faisoit cas de tous les autres, qu'autant que tout homme sensé doit en faire. Sur tout il méprisoit souverainement la plûpart de ceux, qui parmi eux ont eu le titre de *Philosophes*. Il ne les regardoit, que comme des gens nés pour renverser les idées les plus droites & les plus saines, substituer perpétuellement l'ombre & l'apparence à la réalité, donner pour des vérités constantes leurs visions & leurs chiméres, rendre douteux & problématique ce que tous les hommes ont toujours crû de plus certain, & par-là répandre par-tout où ils vivoient, la confusion, l'esprit de vertige & de trouble.

Il avoit ménagé dans ses appartemens une galerie vaste & bien percée, qui donnoit sur les jardins. C'étoit son Lycée: c'est-là que chaque jour il traitoit avec ses amis, tantôt les sujets les plus relevés, & quelquefois les matiéres les moins sérieuses. Quelques portraits des Philosophes de l'Antiquité les plus célébres & les plus connus en faisoient le principal ornement.

De Socrate.

Le premier sur lequel je jettai les yeux, fixa d'abord mon attention. Le peintre y avoit figuré, d'un côté un jeune homme de

vingt-cinq à trente ans d'une physionomie assez aimable; de l'autre un Vieillard fort enluminé, tous deux très-occupés de ce qu'ils faisoient, & tous deux dans une attitude qu'il ne seroit pas aisé de bien décrire. Eudoxe me voyant fort attentif à considérer ce tableau, me demanda ce que j'en pensois. Vous êtes, me dit-il, en pays de connoissance; & je ne doute point, que vous n'ayez compris d'abord ce que signifie cette peinture. Je jure par Apelles & par Zeuxis, lui répondis-je, que je n'en ai pas encore deviné le premier mot. Plus je l'examine, plus c'est pour moi une énigme inexplicable; ou si j'imagine quelque chose, c'est quelque chose de si fou, que j'aurois honte de le dire. Eudoxe sourit de mon embarras, & voulant me pousser: Mais du moins, dit-il en plaisantant, ces folies dont vous nous parlez, vaudroient bien peut-être la froide satisfaction que nous avons ici, à vous contempler attaché sur ce mur comme une statue. Après tout, qu'avez-vous tant à ménager? Extravaguer pour extravaguer, encore y a-t'il du plaisir à extravaguer en bonne compagnie (*a*). Nous badinâmes un instant à cette occasion: ensuite il me fit observer dans ce tableau ce que j'avois crû d'abord y voir, que des deux hommes qui y étoient représentés, le plus

(*a*) *Dulce est desipere in loco.* Horat.

jeune paroissoit être en travail ; & que le Vieillard sembloit vouloir lui prêter son ministére, pour lui servir d'accoucheur. A ces traits, ajouta-t'il, il est étonnant que vous ayez pû méconnoître un instant le Sage Socrate. Avez-vous oublié, qu'il mettoit au nombre de ses plus beaux talens celui de faire accoucher ses Auditeurs, & de les obliger, disoit-il, par ses questions & ses subtilités ironiques, à tirer eux-mêmes du fond de leur esprit les lumiéres qui y étoient cachées ?

Ce discours me dessilla les yeux : je me rappellai, aussi-tôt ce trait plaisant dont j'avois ri cent fois, où l'ingénieux Auteur des Dialogues des Morts (*a*) met Socrate aux mains avec une Sage-Femme ; & je fus le premier à admirer ma stupidité, de ne m'être pas apperçu d'abord du sujet de cette peinture badine. Mais comme on dit qu'une sottise en attire une autre, je m'avisai de me scandaliser de ce badinage ; & m'adressant à Eudoxe : On peut, lui dis-je, faire grace au peintre de son impertinence, en faveur de l'invention ; de tout tems les Peintres & les Poëtes ont joui du privilége d'extravaguer, sans que personne eût droit d'y trouver à redire (*b*). Mais vous, ajoutai-je

(*a*) L'Illustre M. de Fontenelles.

(*b*) . . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quid libet audendi fuit æqua potestas. Hor. *de Art. Poët.*

avec un grand ſérieux, pouvez-vous vous pardonner une plaiſanterie auſſi déplacée ; & ne craignez-vous point d'avilir la vertu même, en tournant ainſi en ridicule (*a*) » le premier Auteur de la Morale, de » la ſeule ſcience qui nous eſt utile, & qui » eſt à notre portée ? Un Philoſophe, qui » au lieu (*b*) que ſous Thalès & Pythagore » la Philoſophie étoit errante & vagabon- » de, qu'elle ſe plaiſoit parmi les Planetes » & les Etoiles, qu'elle cherchoit à con- » noître la grandeur du Soleil & ſa diſtance » de la terre, plus heureux & plus ſimple » dans ſes vûes, la fit en quelque maniére » deſcendre du Ciel, l'introduiſit dans les » Villes, l'obligea de ſe familiariſer avec » les hommes, la rendit maîtreſſe de leurs » ſentimens & de leurs cœurs ? « Un Sage en un mot, dont on ne peut guéres lire l'Hiſtoire tragique *ſans attendriſſement* (*c*) ; qui perſuadé intimement de l'exiſtence d'*un Dieu Suprême, & infini, auteur de l'Univers*, mépriſa courageuſement *cette foule de Dieux inférieurs, devant qui le peuple ſuperſtitieux ſe proſternoit humblement* (*d*) ; qui aux approches de ſa derniere heu-

(*a*) M. D... *Hiſt. Crit. de la Philoſophie*, *Tom.* 11. Liv. 4. Ch. 15. §. 6.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Ibid.* §. 8.

(*d*) *Ibid.* §. 7.

re, au lieu de chercher *à s'étourdir*, *& à se dérober la vûe* de ce qui l'attendoit, *compta assez sur son innocence, pour se promettre une éternité heureuse* (*a*); & dont la fermeté dans ce dernier moment mérite d'être mise en parallele avec celle des *premiers Fidéles* (*b*)?

Toute la compagnie éclata de mon incartade : Eudoxe le premier riant de tout son cœur, courage, mon cher, me dit-il : vous faites merveilles ; M. D... ne diroit pas mieux. Pour couronner l'œuvre, il ne vous reste plus que de faire avec lui un Aléxandre de votre Héros (*c*), & de finir votre sermon par l'extravagance d'Erasme : *Sancte Socrates, ora pro nobis.* Après tout, pourquoi ne pourroit-on pas faire un Saint de Socrate ? On a bien mis Pythagore au nombre des Moines (*d*).

Mais sans nous arrêter aux portraits faits à plaisir par un Auteur aussi peu croyable que Xénophon (*e*), cet Alexandre étoit un

(*a*) *Ibid.* §. 8.

(*b*) *Ibid.* §. 7.

(*c*) *Ibid.* §. 2.

(*d*) Cette folie se trouve dans une fameuse Thèse imprimée & soutenue à Beziers en 1682. par de pieux Religieux, qui par-là eurent le malheur de s'attirer les railleries des celébres Bollandistes, ou Jesuites d'Anvers. Voyez *les Nouvelles de la Rép. des Lettres*, *An.* 1684.

(*e*) Nous avons de lui un Ouvrage intitulé : *De Memorabilibus Socratis*, où ont puisé tous ceux qui se sont

franc poltron, qui dans une occasion d'honneur lâcha le pied, & fut un des premiers à prendre honteusement la fuite (*a*) : ce Sage prétendu étoit regardé généralement comme un bouffon, je ne dis pas seulement par un Poëte Satyrique en belle humeur, (*b*) capable de l'exposer à la risée publique en plein Théatre ; mais par tous ses contemporains, qui ne pouvoient assez admirer sa maniére d'instruire (*c*) : Ce pére de la Morale, né pour la faire goûter aux hommes, avoit pour ami intime un homme sans religion, (c'étoit Périclès) & pour Disciples les plus chéris Alcibiade, jeune débauché, avec la fameuse Courtisanne Aspasie. Sa conduite répondoit admirablement à ses affections. Il étoit naturellement sobre, jusqu'à faire scrupule de manquer

érigés en Panégyristes de ce Philosophe. Mais quoi qu'en pensent quelques Modernes, qui ont pris à tâche de rétablir la réputation de cet Ecrivain, à juger du mérite de cet Ouvrage dont je parle, par celui de la Cyropédie, ou Vie de Cyrus, on ne peut guéres y ajouter foi. Au moins Cicéron bon juge en ces matiéres assûre-t'il positivement de ce dernier, que l'Auteur n'a eu rien moins en vûe en l'écrivant, que de rapporter la vérité, *non ad fidem historiæ* ; & qu'il ne s'est proposé pour but que d'y donner l'idée d'un grand Prince, tel qu'il pouvoit l'imaginer.

(*a*) C'est de quoi Lucien le raille, *in Paras.*

(*b*) Voyez *les Nuées* d'Aristophane.

(*c*) *Scurra Atticus eò dictus, quia ridibundus omnia docebat.*

aux moindres parties de plaisir, auxquelles ses amis l'invitoient (*a*); humble, & vrai, jusqu'à être bien aise qu'on crût qu'il avoit un Génie, un Démon, c'est-à-dire, un Dieu familier (*b*), quoi qu'on nous assûre, que *dans son deshabillé* il sçavoit bien se rendre justice; chaste, au point de ne pouvoir se contenter de ses deux femmes: il étoit encore obligé d'avoir recours aux Courtisanes publiques. Ce Saint enfin, que parmi nos Modernes des gens d'esprit s'efforcent de canoniser, étoit si convaincu de l'existence d'un Etre Suprême, & de la vanité des Dieux de son pays, qu'à sa mort, il pria ses amis d'accomplir pour lui le vœu qu'il avoit fait, de sacrifier un Coq à Esculape (*c*). Du reste Platon lui-même l'a traité d'inconstant, Cicéron d'usurier, d'autres d'yvrogne, de voleur & d'adultére. Tout le monde sçait l'Histoire de ses amours avec Alcibiade; & personne n'ignore ce trait du Satyrique de notre siécle (*d*).

Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet de près examiné,
Qu'un mortel, comme un autre au mal déterminé,
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?

(*a*) Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Att. Lib.* 2.

(*b*) Plutarque, *de Genio Socratis.*

(*c*) *Ante mortem familiares rogavit, ut Æsculapio gallum quem voverat, pro se sacrarent.* Lactance, *Divin, Just. Lib.* 3. *C.* 20.

(*d*) Despreaux, *Sat. de l'Equivoque.*

Je ne parle point, comme vous voyez, de cette façon de jurer par un Chien, ou par une Oïe, qui lui étoit si familiére (*a*). Je sçai que Tertullien semble avoir voulu le justifier sur cet article, prétendant qu'il n'en agissoit ainsi que par mépris pour les Divinités populaires (*b*). Mais un autre Ecrivain Ecclésiastique, dont l'autorité vaut peut-être celle de Tertullien, ne le prend point du tout sur ce ton; & il ne balance point de traiter à cette occasion le Philosophe Grec d'insensé ou d'impie (*c*).

A l'égard de sa doctrine & des circonstances de sa mort, qu'en sçavons nous, que ce que nous ont appris quelques Auteurs, dont la bonne foi peut être assez suspecte, & qui certainement n'ont point oublié d'habiller l'une & l'autre à leur maniere? Tous avouent d'abord, qu'il étoit parfaitement ignorant dans la Phisique, la seule science, qui après celle de bien vivre, mérite l'application d'un Homme. Lui-même étoit le premier à convenir qu'il ne sçavoit rien; surquoi Lactance ne manque pas de le railler, prétendant qu'en disant qu'il ne sçavoit rien, il en avoit donné en même tems une

(*a*) Athenée *Deipnos.* Lib. 6.

(*b*) Dans son *Apologétique*, Ch. 14.

(*c*) *Per canem & anserem dejurabat. O Hominem desperatum, si religionem cavillari voluit; dementem, si seriò fecit, ut turpe animal pro Deo haberet!* Lactant. *Divin. Inst.* Lib. 3. C. 20.

très-bonne preuve. (*a*) Pour ce qui est de la morale, dont on le fait le premier Auteur, comme si avant lui tous les Hommes eussent été autant de malheureux & de scélérats, qu'en a-t'il enseigné, qu'en devinant & en doutant ? Qu'on jette les yeux sur ce fameux Dialogue, où Platon son Disciple le représente mourant & consolant ses amis (*b*) ; on verra que même sur l'immortalité de l'Ame, qu'on peut regarder comme la base de toutes les vérités morales, cet habile homme en sçavoit si peu, qu'il n'en parle que d'après ce que d'autres en ont dit & pensé. Du reste je ne vois pas, qu'on doive lui faire tant d'honneur de la fermeté qu'il fit paroître dans les derniers instans de sa vie. Qu'on fasse d'abord abstraction de tout le clinquant, dont on a sans doute brodé cette histoire : après cela sera-t'on fort surpris de voir un homme, qui doutoit si la vie étoit un bien (*c*), se soucier très peu de la mort ? On voit tous les jours des misérables, qui ne sont rien moins que Philosophes, recevoir le coup mortel avec autant d'insensibilité, que Socrate en montra, lorsqu'il avala le Cigüe. Du moins ajouta Andoxe, en finissant & s'adressant à moi, de-

(*a*) *Epitom.* C. 37.

(*b*) Le Dialogue intitulé : *Phédon*.

(*c*) *Dubitavit, utrùm melius esset vivere, an mori.* Cicer. *Tusc. Quæst.* Lib. 1.

vez-vous être assûré que ce Sage, vrai ou prétendu, ne pensa jamais à faire aucun systême sur l'Ame des Bêtes.

Je le remerciai d'avoir rectifié mes idées, que la lecture de nos beaux esprits avoit étrangement dérangées au sujet d'un Homme, qui commença à me paroître fort petit, quoiqu'on me l'eût donné pour un colosse. Mais, lui dis-je, ne m'apprendrez-vous rien de ses Disciples? Vous en verrez quelques-uns ici, me répondit-il: mais en petit nombre. La plûpart se sont si peu distingués, & ont fait si peu de bruit, que je n'ai pas crû qu'ils méritassent d'avoir place dans ma galerie. Les uns, tels que Phédon & Ménédeme, s'en tinrent à la doctrine que leur maître avoit enseignée, sans y rien changer. Les autres se jetterent à corps perdu dans la Dialectique. De ce nombre furent Eüclide & Eubulide. Ce n'étoient chez eux que raisonnemens captieux & embarrassés, que ruses & détours de Logique. Ces gens oisifs abuserent de leur loisir, pour inventer ces fameux Sophismes connus dans l'Antiquité sous les noms du Menteur, de l'Obscur, du Masqué, &c. Tous êtres éclos du cerveau de ces Philosophes sensés, non pour découvrir plus sûrement la vérité, mais, comme le disoit Chrysippe très-versé dans ces ingénieuses subtilités, & un des grands Arcboutans du Portique,

pour ſervir de filets à prendre les Hommes. Mais le plus habile de tous fut un certain Stilpon. C'étoit un Athée, qui avoit ſi bien profité des leçons de ſon Maître, qu'il fit un très grand nombre d'impies. Il diſoit de Socrate, que s'il avoit pû jouir d'Alcibiade, & qu'il n'en eût rien fait, c'étoit vanité. Du reſte il mourut fort gayement, après avoir avalé un grand verre de vin pour prendre des forces.

D'Ariſtippe.

Mais continua Eudoxe, peut-être ne ſerez-vous pas fâché de connoître un Eléve de Socrate un peu plus fameux, que ceux dont je viens de parler. En diſant ces mots, nous paſſâmes au ſecond tableau. Il repréſentoit un homme aſſis, vêtu mollement & magnifiquement, & pêchant à la ligne. L'hameçon étoit d'or, le fil de ſoie, & la verge dorée : mais ce qui m'étonna, eſt que la poignée m'en parut toute gâtée d'ordure.

Je demandai à Eudoxe ce que cette peinture figuroit ; car après ce qui venoit de m'arriver, j'appréhendois de m'avancer, & je m'en tenois au proverbe : *Chat échaudé craint l'eau froide.* Celui que vous voyez dans ce tableau, dit Eudoxe, eſt Ariſtippe. Un Ecrivain poli & ingénieux de ces derniers tems, qui ſemble n'avoir écrit, que

pour être l'Avocat de toutes les mauvaises causes; après avoir été forcé d'avouer, que ce Philosophe avoit plus de défauts que de vertu (*a*), ne peut s'empêcher d'insinuer, que c'étoit de ces défauts, qui mis dans un certain jour, l'emportent sur les meilleures qualités. Après quoi il déclare nettement, que s'il lui étoit permis de décider entre sa doctrine & celle d'Epicure, il trouveroit plus de noblesse, plus de grandeur d'ame à suivre la premiere (*b*). Voilà sans contredit d'étranges sentimens : ils doivent vous surprendre d'autant plus, que tous ceux qui jusqu'ici ont parlé de ces deux Philosophes, ont fait d'Epicure un vrai saint en comparaison de l'autre. Cependant il n'est pas permis, qu'un bel esprit moderne puisse se tromper. Examinons donc, en quoi la doctrine d'Aristippe étoit si belle & si noble : voyons s'il est possible de mettre ses défauts dans un si beau jour, qu'ils effacent la vertu même.

Remarquez d'abord, que *par zéle pour le bien public*, cet honnête homme établit des conférences sçavantes à Cyrène, lieu de sa naissance, où il mit ses leçons à prix, ce qu'aucun Philosophe n'avoit pratiqué avant lui, & où il rançonna ses Disciples, pour

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom.* II. Liv. 4. Ch. 18. §. 1.

(*b*) *Ibid.* §. 5.

leur apprendre le chemin de la sagesse (*a*). Il n'étoit dans ses principes ni fort étroit, ni trop escarpé : il eût fallu être de bien mauvaise humeur, pour ne s'y pas trouver très à l'aise. A l'exemple de Socrate son Maitre, Aristippe avoit négligé totalement la Physique, & s'étoit donné tout entier à la Morale. Avec l'heureux naturel qu'il avoit pour cette partie de la Philosophie, il y fit de si grands progrès, qu'il eut le talent de découvrir, que le souverain bonheur de l'homme consistoit dans la volupté, même dans la volupté des sens la plus grossiére. En conséquence de ce beau principe, il enseignoit sans détour, qu'il est permis au sage de commettre un Adultere, de fréquenter les femmes publiques, de se parjurer, & dans l'occasion de commettre un sacrilége.

Une Philosophie si commode, & si favorable à tous les penchans du cœur, ne manqua pas de lui attirer bientôt une foule de Sectateurs & de Disciples. Les deux sexes s'empresserent avec la même ardeur de s'envôler sous ses étendarts. Pour donner plus de poids à ses préceptes, Aristipe ne se contentoit pas d'enseigner de vive voix : il prêchoit d'exemple ; toute sa conduite étoit une expression vive de sa morale. La fameuse Laïs n'avoit point de courtisan plus af-

(*a*) Plutarque, *de Lib. educandis*.

ſidu ; & on le rencontroit tous les jours dans de mauvais lieux avec des femmes débauchées. Enſin, pour achever ſon portrait, c'étoit un flatteur de profeſſion, que Diogène appelloit *Chien Royal*, à cauſe de ſon caractére ſouple, & docile à toutes les fantaiſies des Grands les plus humiliantes. Denys le Tyran, auquel il faiſoit aſſidûment ſa cour, lui ayant un jour craché au viſage, & quelqu'un s'étonnant de ce qu'il ſouffroit patiemment ces indignités: y ſongez-vous, dit il ? Tant de pauvres pêcheurs ſe mouillent ſouvent juſqu'à la peau, pour n'attraper qu'un ſimple Goujon ; & vous ne voulez pas que j'endure une goute d'eau qui tombe ſur mon viſage, pour pêcher un Turbot ou un Saumon (*a*)? Que d'Ariſtippes de nos jours, n'aimant pas à pêcher moins que celui-ci, pour le moindre petit poiſſon s'expoſent, non aux crachats, mais à avaler quelquefois bien des couleuvres !

Ce dernier trait me fit entendre, pourquoi le Peintre voulant repréſenter ce Philoſophe dans l'attitude d'un pêcheur, avoit ſali d'ordure la poignée de ſa ligne. Je compris en même-tems, comment on pouvoit trouver tant de grandeur d'ame à pratiquer ſa morale, puiſqu'il n'appartient en effet qu'à une ame non commune, de ſe mettre

(*a*) Sur tout ce qui eſt dit ici, voyez Diog. Laërce, *in Ariſtipo.*

courageuſement au-deſſus des mépris & des outrages.

De Diogène.

Le tableau ſuivant repréſentoit un homme tout déguenillé, ſale, mal-propre, puant, vilain, dégoûtant, qui monté ſur la pierre d'un carrefour comme un Tabarin, ſembloit étaler ſa craſſe & ſes haillons, pour ſe faire admirer de la populace. La lanterne qu'il tenoit à la main, ſa beſace, ſon bâton, le tonneau que j'apperçus à ſes pieds, tout cet équipage ne me laiſſa pas douter un inſtant, que ce ne fût le Cynique Diogène. Je marquai ma ſurpriſe à Eudoxe, de trouver ce fou à la ſuite des Diſciples de Socrate. Vous n'y ſongez pas, me dit-il : avez-vous oublié qu'Antiſthène, chef de la Secte des Cyniques, & Maître de l'honnête homme que vous voyez, étoit ſorti de l'Ecole de ce Philoſophe ? Voilà les dignes éleves, que ce pére de la Morale ſçavoit former, un Diogène, un Ariſtippe. Au reſte vous avez raiſon, de traiter celui-ci d'extravagant. Ses biſarreries & ſes inégalités le firent nommer en effet *Socrate le fou* (*a*) ; & il faut convenir, que ni l'un ni l'autre n'étoit pas trop ſage.

Mais n'eſt-il pas plaiſant, qu'avec ſa lan-

(*a*) Voyez Diog. Laërce, *in Diog.* & Elien, *Liv.* 10.

terne

terne tant vantée, ce gueux, ce monstre d'ordures ne trouvât sur la terre aucun Mortel aussi digne que lui de porter le nom d'homme (*a*)? Il étoit si glorieux de sa crasse & de sa mal-propreté, qu'il n'eût pas échangé sa besace & ses haillons contre la pourpre d'Alexandre. Car l'orgueil & la présomption ont été & seront dans tous les tems le partage de quiconque comme lui se sera mis en tête, que la sagesse consiste à prendre sans choix & sans discernement le contre-pied de tout ce que les autres peuvent dire ou faire (*b*). Du reste dans cette Secte des Cyniques, comme dans celle des Philosophes de Cyréne, il seroit inutile de chercher aucun systême sur l'Ame des Bêtes. Les uns ni les autres ne faisoient pas profession d'être plus sçavans sur cet article, que Socrate leur Maître. Aristippe & ses Sectateurs étoient autant de pourceaux, qui ne vivoient que pour leur ventre; Diogène & ses confréres étoient de vrais chiens sans pudeur & sans retenue. Tous ces Philosophes prétendus avoient trop de conformité avec les animaux, pour que nous puissions croire qu'ils ayent jamais pensé à mettre entr'eux & l'homme aucune différence.

(*a*) *Hominem quæro.*

(*b*) *Fastum Platonis calco; sed majore fastu.*

De Platon.

J'interrompis Eudoxe en cet endroit ; pour lui demander des nouvelles de Platon, que Socrate traita toujours avec distinction, & qu'il appelloit le Cigne de l'Académie. Vous me parlez, me répondit-il, d'un nouveau Saint du Paganisme, qui n'a pas été moins fêté, que celui dont il fut l'éleve. Sans parler des éloges, que quelques Ecrivains de l'Antiquité des plus respectables ont fait de lui *(a)*, il n'a pas tenu à plusieurs de nos Modernes (*b*) qu'on ne l'ait inséré dans le Calendrier au nombre des Apôtres, ou du moins des plus sçavans Péres de l'Eglise. Par malheur, cet Apôtre de nouvelle fabrique étoit un homme de bonne chére, qui pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les bons morceaux, se donna la peine de faire plusieurs fois le voyage de Sicile, où il avoit la bassesse de se prostituer à la table des deux Denys aux railleries les

(*a*) Voyez Origène, *Cont. Cels. Lib. 6.* Eusebe, *Præp. Evang. Lib.* 11, &c.

(*b*) On compte entr'autres au nombre de ces Admirateurs de Platon, le Cardinal Bessarion, M. & Mad^e. Dacier, le P. Mourgues Jésuite, &c. Un d'eux avoit la folie de dire qu'en lisant les Ouvrages de ce Philosophe, il s'imaginoit lire les Epitres de S. Paul, ou les plus belles productions de S. Augustin & de S. Jérôme. Voyez *Fabricii. Bibl. Græc.*

plus améres (*a*). Je passe les reproches sanglans, que lui ont fait plusieurs Auteurs, dont quelques-uns n'ont jamais été regardés comme Satyriques. Aristophane, par exemple, l'a accusé d'impiété, Athénée d'envie, Suidas d'avarice, Aulu-Gelle de larcin & d'une passion criminelle pour Agathon. Mais ce qu'on ne sçauroit lui pardonner, est d'avoir été assez lâche, pour déguiser ses sentimens au point de reconnoître l'unité d'un Dieu, & de parler cependant par tout des Dieux au plurier, pour s'accommoder au langage de la multitude (*b*). Il a même poussé l'impiété jusqu'à établir pour maxime dans son Timée, qu'il est mauvais de faire connoître au peuple l'Auteur de cet Univers, & qu'on doit obéir à la coutume, quoique tout ce que la Tradition raconte des Dieux soit sans vraisemblance. Du reste cet Evangéliste de la Divinité en avoit des idées si saines & si pures, qu'à l'exemple des autres Philosophes ses prédécesseurs, il admettoit la nécessité & l'éternité de la matiére (*c*); & il a poussé si loin l'éloge de cet Univers & de tous les

(*a*) Voyez Athenée, *Deipnos. Lib.* 11. S. Cyrille, *cont. Jul. Lib.* 2.

(*b*) Voyez sa troisiéme Lettre à Denys dans Diog. Laërce, & Théodoret, *de Curat. affect. Græc. Serm.* 3.

(*c*) Voyez Cicéron, *Acad. Quæst.* Lib. 4.

Etres qu'il renferme, qu'il a oſé l'appeller un Dieu très-bon & très-grand (*a*). Après cela n'a-t'on pas bonne grace de tant exalter ce nouvel Apôtre? Ses ſentimens eûſſent-ils été plus épurés, ſes idées plus juſtes, n'étoit-il pas toujours infiniment coupable d'avoir pour les préjugés de ſon tems une condeſcendance ſi pernicieuſe? Mais ajouta Eudoxe, laiſſons aux admirateurs de Platon le ſoin de juſtifier les erreurs, dont ſa Doctrine fourmille. Paſſons au tableau qui ſuit, & qui le repréſente.

Il y étoit peint occupé à donner ſes ordres pour l'établiſſement de ſa République. Elle étoit figurée ſous l'emblême d'une grande Ville, aux portes de laquelle on voyoit des Corps-de-Garde & des Sentinelles diſpoſées, pour en écarter tous ceux qu'il avoit plû au Philoſophe d'exclure de ſon nouvel Etat. Au milieu de cette ſoldateſque étoit un vénérable Vieillard en fort mauvaiſe poſture. C'étoit le divin Homére; car je le reconnus à ſa couronne de laurier, & à ce qu'il étoit aveugle. Ces Gardes mal appris & peu d'accord entr'eux ſur le chapitre de ce Prince des Poëtes, le tirailloient vilainement chacun de leur côté, les uns voulant à toute force le faire entrer, & les autres au contraire paroiſſant bien ré-

(*a*) Platon, *in Timæo.* Voyez auſſi Cicéron, *de Nat. Deor.* Lib. I.

ſolus de ne pas lui permettre de paſſer outre. Platon lui-même qui étoit témoin de ce démêlé, étoit fort embarraſſé de ſa contenance, & ne ſçavoit trop quels ordres donner, ſoit pour le chaſſer, ſoit pour l'introduire. En effet il ſembloit l'avoir trop vanté, & avoir parlé de lui avec trop d'éloges, pour le bannir : mais auſſi comment l'admettre, ſans accorder la même grace à tous les ſuppôts du Parnaſſe ſes confréres qu'il avoit banni de ſa République ? & c'eſt en cela principalement qu'il s'eſt attiré le mépris de toutes les perſonnes de bon goût. Quelle perte n'aurions-nous pas faite ſi Platon en eût été crû, & que toutes les Nations eûſſent adopté ſes réglemens ? Homére ſeul & quelques autres de ſon tems, eûſſent ſenti la rigueur de ſes Loix, il n'y auroit eû ſans doute ni un Virgile, ni un Terence, ni un Lucrêce, ni un Perſe, ni un Juvenal, ni un Phêdre parmi les Romains ; & ceux-ci n'auroient pas formés parmi nous les Malherbe, les Rotrou, les Corneilles, les Racines, les Rouſſeaux, & un Lafontaine : nous n'aurions admiré ni Crébillon, ni Voltaire, ni Greſſet, ni Fagan, ni la Chauſſée : Boiſſy, Deſtouches, Peſſelier, & tant d'autres n'eûſſent point exiſté, quel perte pour nous & pour la poſtérité !

S'il y avoit eû des Petits-Maîtres au tems

de Platon & qu'il leur eût interdit l'entrée de ses Etats; il auroit été plus sensé, & autant nous nous applaudissons de ce que son réglement contre les fils d'Apollon n'a pas été exécuté, autant nous serions fâchés que l'exclusion des Petits-Maîtres n'eût pas eû lieu. Si cela avoit été, au lieu d'Homére, que je vis dans le tableau d'Eudoxe tiraillé par des Soldats, j'y aurois vû sans doute, un jeune Musqué, la mouche sur le nez, la lorgnette à une main & peut être son épée en l'autre, prêt à se faire raison du Suisse incivil qui auroit dérangé l'œconomie de sa figure, dont toutes ces épingles gommées auroient été arrachées. Cette Scéne me rappella le souvenir de ce que j'avois oui dire plusieurs fois des contradictions de ce Philosophe, de ses variations & de ses incertitudes éternelles. On trouve de tout dans cet Auteur. Il dit si souvent le pour & le contre, & à si peu de distance l'un de l'autre, que ceux même qui dans tous les tems ont regardé ses sentimens avec le plus de respect, ne peuvent s'empêcher d'en être scandalisés (*a*). En un mot tout est traité chez lui d'une maniére si

(*a*) Voyez ce qu'en dit Ciceron, *de Nat. Deor. Lib.* 1. Ciceron, dis-je, qui, si nous l'en croyons, eût mieux aimé être dans l'erreur, en suivant Platon, que de penser vrai avec tous les autres Philosophes. *Errare me Hercule malo cum Platone, quàm cum istis vera sentire. Tuscul. Quæst. Lib.* 1.

problématique, si peu décidée, qu'il laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter, que lui-même ait jamais bien sçu que penser de toute la Doctrine qu'il a enseignée.

Mais ce qui me frappa le plus dans cette peinture, fut que dans toutes ces Troupes préposées à la garde de cette merveilleuse République, je ne distinguai pas un seul homme. Ce n'étoient par tout qu'escadrons de femmes, commandées par d'autres femmes, qui ayant endossé le harnois, le casque en tête, & la lance à la main, couroient de rang en rang, exhortant ces braves Amazones à bien faire, & à être alertes. Eudoxe s'appercevant de ma surprise, & devinant qu'elle en étoit la cause, ce spectacle, me dit-il, vous paroît sans doute étrange & nouveau: mais pourquoi vous arrêter en si beau chemin? Portez vos regards plus loin: vous trouverez assez de quoi augmenter votre étonnement. En effet jettant les yeux sur l'intérieur de cette Ville, dont le Peintre s'étoit attaché à rendre l'idée sensible aux Spectateurs, dans toutes les Ecoles, dans tous les Tribunaux, je ne vis que des troupes de femmes, en robe & en bonnet Doctoral, dictant des loix, rendant la justice, enseignant & disputant: on imagine assez avec quelle ardeur & quelle vivacité. Toutes les Charges, toutes les Magistratures étoient exercées par

le beau ſexe ; & c'étoient des femmes, qui dans les aſſemblées de Ville régloient la Police, & décidoient des intérêts les plus chers de l'Etat. Voilà quelle étoit la République de Platon (*a*). Par contre, je m'imaginai, quoique je n'en viſſe rien, que les hommes y étoient employés, ou à manier le fuſeau, ou à quelques legers travaux à l'aiguille ; ou bien que faute de mieux, ils paſſoient les trois quarts du jour à leur toilette, occupés de quelque mode nouvelle, de rouge, de blanc, de mouches, de rubans, & de cent autres chiffons ſemblables.

Eudoxe me regardant avec un ſouris malin, & voulant porter ma ſurpriſe & mon indignation au comble, vous ne voyez pas encore tout, dit-il : dans cette admirable République tout eſt commun, tout juſqu'aux femmes. (*b*) Après cela qui peut diſconvenir de la vérité de cet Axiome, que les Etats ſeroient heureux, ſi les Philoſophes régnoient, ou ſi les Rois étoient Philoſophes (*c*) ? Au moins à conſidérer

(*a*) Voyez Platon, *De Repub. Lib.* 5. & *de Leg. Lib.* 7. Euſebe, *Præp. Evang. Lib.* 3. *Cap.* 12. & Lactance, *Divin. Inſtit. Lib.* 3. *Cap.* 22.

(*b*) Platon, *De Repub. Lib.* 5. Voyez auſſi Euſebe, Lactance, S. Chryſoſtome, &c.

(*c*) Platon, *Ibid.* Voyez Cicéron, *Ep.* 1. *ad Quintum fratrem.*

toute l'économie de celui-ci, ferez-vous forcé d'avouer, que si le Ciel pouvoit permettre qu'on vît arriver la fameuse métamorphose, dont le Satyrique Anonyme nous a menacés dans une feuille volante intitulée : *l'Année merveilleuse*, *&c.* Pour le coup le projet chimérique du Philosophe Grec feroit réalisé : dès lors nous nous gouvernerions en Sages, j'entends en Sages à la Platonicienne. Car la sagesse de Platon n'étoit point du tout une sagesse du commun. Sa République comme vous le voyez, étoit précisément & à la lettre le monde renversé : toutes ses idées étoient du même goût. Dans un de ses Dialogues (*a*), ce Philosophe fécond en systêmes singuliers assûrent positivement, qu'au bout d'un certain tems toutes choses rétrogradent ; que les Astres se lévent à l'Occident, & se couchent à l'Orient ; & que les Hommes recommencent à vivre par la vieillesse, pour mourir ensuite dans la premiére enfance (*b*). Seroit-

(*a*) *In Politico.*

(*b*) C'est ce renouvellement général, que les Anciens appelloient l'Année périodique, ou la grande Année. Par-là ils entendoient la révolution entiére des Cieux, c'est-à-dire le retour de tous les Astres à un même point fixe. Les uns la faisoient de cinq mille ans, les autres de dix mille, de quinze mille, de cent mille ; quelques-uns même de plusieurs millions, comme on peut le voir dans Censorin. C'étoit à la fin de cette grande année périodique, que le monde se renouvelloit, &

il abſurde de penſer, qu'un Sage capable d'imaginer une pareille révolution, auroit bien pû croire, que dans ce renouvellement ſi étrange du genre humain, les femmes renaîtroient métamorphoſées en hommes, & les hommes en femmes?

Je fus le premier à rire de cette plaiſanterie. Mais, dis-je à Eudoxe, quelque mauvaiſe opinion, que vous ayez de notre Philoſophe, au moins ne pouvez-vous pas nier, qu'il n'ait été le premier à entreprendre de donner des preuves de l'immortalité de l'Ame; & vous conviendrez, que du moins par cet endroit il mérite quelque indulgence. Cela même, & ce que vous m'avez dit juſqu'ici, me donne lieu de penſer, qu'on doit attendre de lui au ſujet du principe qui anime les Bêtes des ſentimens fort diſtingués de ceux du vulgaire.

Voilà préciſément, comment on ſe trompe tous les jours, me répondit-il, parce que tous les jours on veut juger ſans rien approfondir, & ſur de ſimples apparences. Mais ces preuves de l'immortalité de l'ame

recommençoit à exiſter en la même forme qu'auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre, renaiſſoient, & recommençoient une nouvelle vie pareille à la premiére. Tous les événemens arrivés dans le cours de la grande année précédente ſe répétoient dans celle qui la ſuivoit. Enfin pendant toute l'éternité, toutes les années périodiques n'étoient que des répétitions les unes des autres. *Voyez* S. Auguſtin, *De Civ. Dei lib.* 12. *cap.* 13.

tant vantées, telles qu'on peut les lire dans le Phédre & dans le Phédon (*a*), telles que le Prince de l'Eloquence n'a pas dédaigné de les insérer presque mot à mot dans ses Ouvrages (*b*), qu'est-ce autre chose en effet que de purs Sophismes, qui ne prouvent rien, ou qui prouvent trop; puisqu'elles vont à faire de l'ame une Divinité, ou du moins une portion de la Divinité. Aussi est-il constant, que Platon étoit sur ce sujet dans le même systême que Pythagore, je veux dire, qu'il ne reconnoissoit d'autre Divinité, que l'ame du monde, l'ame universelle, dont toutes les ames particuliéres n'étoient que des écoulemens & des parcelles; & que c'est bien *gratis*, qu'on lui a fait honneur de toutes les belles choses qu'il a dites sur cette matiére, puisque nous apprenons que tout ce qu'il en a écrit, il l'avoit tiré des livres d'un des disciples du Pére de la Métempsicose (*c*).

A l'égard de l'Ame des Bêtes, il n'y a aucun lieu de douter, que les sentimens de Platon sur cet article ne fussent parfaitement conformes à l'opinion Pythagoricienne. Il est certain que, comme Pythagore, il ad-

(*a*) Ce sont deux Dialogues de Platon.

(*b*) *Tuscul. Quæst. lib.* 1.

(*c*) *Emit Philolai Pythagorici libros, undè quicquid de immortalitate animæ scripsit, furatus est.* Tzetzes, *Var. Hist. Chiliad.* 11.

mettoit dans les animaux de l'intelligence & de la raison (*a*) ; & dans un de ses Dialogues (*b*) il nous apprend comme un fait constant, que dans l'Age d'or les hommes raisonnoient & s'entretenoient avec les Bêtes. Je sçai que dans un autre endroit (*c*) le même Philosophe condamne les scélérats à rester pendant toute l'éternité dans le Tartare ; ce qui semble diamétralement opposé au dogme de la transmigration des ames. Mais il change bien de langage dans la suite de ce Dialogue. Dans un endroit, Platon dit fort sérieusement, que les Cignes chantent au moment de leur mort, parce qu'étant des Oiseaux consacrés à Apollon, & prévoyant l'avenir, ils annoncent par leur chant le bonheur de la vie future, dans laquelle ils vont entrer. Il fait plus : il établit même clairement sur la fin le systême de la Métempsicose, assûrant qu'après leur séparation du corps, nos ames passent dans ceux de divers animaux, & précisément dans le corps de ceux, qui sympatisent le plus avec nos mœurs & nos inclinations passées. Ainsi l'ame de Malherbe a peut-être animé depuis sa mort plus d'une Abeille ; l'ame de Lulli s'est réfugiée

(*a*) Voyez Plutarque, *De Placit. Philos. lib. 5. Cap. 20.*

(*b*) *In Politico.*

(*c*) *In Phædone.*

dans le corps d'un Rossignol; celle de quelques-uns de nos Auteurs passera sans doute dans celui de cet animal, dont le Fabuliste François a dit *(a)*.

. . . . . La chétive pécore,
S'enfla si bien qu'elle créva.

Des Académiciens, & des Pyrrhoniens.

Les Dialogues Philosophiques de Platon, continua Eudoxe, eurent beaucoup de succès, & lui firent un grand nombre de Disciples. Tous dociles à la doctrine de leur Maître, ils travaillerent à l'envi à la perpétuer dans l'Ecole qu'il avoit fondé, & qui prit le nom d'Académie de celui du lieu où ce Philosophe enseignoit. Le point capital & le plus frappant de cette doctrine consistoit dans ces doutes & ces incertitudes continuelles, qui, comme je l'ai remarqué, se rencontrent dans tous ses écrits. Ce fut principalement à cet article, que s'attacherent ces nouveaux Académiciens, qui les premiers mirent à la mode l'art de douter; mais avec trois différences assez marquées. La premiére Académie, dans laquelle fleurirent Speüsippe, Xénocrate &

(a) Lafontaine.

Polémon, au milieu d'une infinité de vraisemblances & de simples probabilités, admettoit cependant avec Platon quelques vérités en petit nombre, dont les Hommes pouvoient se flatter d'acquérir la connoissance. Arcésilas fonda la seconde, & ne garda aucun ménagement. Il fit main-basse, & sur les vérités, & sur les vraisemblances ; & enseigna avec la derniére hardiesse à douter de tout, & à nier sans pudeur les propositions les plus évidentes. Enfin Carnéade chef de la troisiéme Académie sembla se rapprocher des sentimens de Platon. Il admit comme lui des vraisemblances, même des vérités : mais parce que, selon lui, il n'étoit pas possible à l'homme de parvenir à s'assûrer de ces derniéres, il ajouta, qu'il falloit s'en tenir aux vraisemblances, n'affirmer jamais rien, ne décider de rien. Sur ce beau principe, qui dans le fond ne différoit en rien de celui de Pyrrhon & des Pyrrhoniens, & qui, s'il n'étoit pas outré & si exclusif, s'il étoit ménagé avec plus de prudence, pourroit beaucoup servir à arriver à la sagesse, Carnéade étoit toujours prêt à soutenir également le pour & le contre : Aujourd'hui il disoit merveilles en faveur de la Justice, demain il détruisoit avec la même éloquence tout ce qu'il avoit avancé pour l'établir. C'étoit un vrai Protée dont

il n'étoit pas possible de s'assûrer. Aussi se fit-il chasser de Rome, comme un Homme dangereux, qui soufloit également le froid & le chaud, & qui sçavoit donner un air de vérité aux paradoxes les plus étranges.

D'Aristote.

Mais au milieu de ces Disciples dociles du Divin Platon, ajouta Eudoxe, il se trouva un rebéle, qui osa attaquer & combattre ses dogmes, & se faire chef de parti. En disant ces mots, il me fit voir le cinquéme tableau, qui représentoit Aristote. Il y étoit peint enseignant dans le Lycée, & tenant un foudre à la main, dont il écrasoit & réduisoit en poudre tous les Philosophes qui l'avoient précédé.

Si cet habile homme revenoit au monde, dis-je en souriant, il seroit étrangement surpris de se voir foudroyé lui-même par nos Philosophes modernes. Il est vrai, repartit Eudoxe, que depuis la renaissance des lettres ce Prince de l'Ecole qu'on appelloit le confident de la nature, & qu'on disoit avoir trempé sa plume dans le bon sens, a éprouvé des fortunes bien différentes. Quelques-uns s'efforçant de l'élever jusqu'au troisiéme Ciel, n'ont point balancé à le mettre au nombre des Bienheureux

(*a*), & ont ſuppoſé comme un point clair & évident, qu'il avoit eu une connoiſſance anticipée de tous les myſtéres du Chriſtianiſme. Il s'en eſt même trouvé parmi ceux là d'aſſez fous & d'aſſez impies, pour mettre ſes écrits en parallele avec les Livres ſacrés, & pour faire un regard de ſon portrait & de celui de Jeſus-Chriſt. D'autres n'ont point héſité à le ravaler au-deſſous de tout ce qu'il y eut jamais d'Ecrivains le plus mépriſables : à peine ont-ils daigné lui laiſſer l'ombre d'eſprit & de jugement. Ceux-ci ont regardé tout ce qu'il a enſeigné comme des Oracles, dont il n'étoit pas permis d'appeller : ceux-là ont condamné ſans pitié toute ſa doctrine, comme impie & abominable. Tous à mon avis, ſe ſont laiſſés prévenir trop mal à propos en faveur ou au déſavantage de ce Philoſophe. J'avoue que tout ce qu'il a écrit n'eſt pas également ſenſé, clair & intéreſſant. Il s'y trouve beaucoup de choſes ſéches, hazardées, douteuſes, ou même abſolument fauſſes, obſcures, & quelquefois inintelligibles. En général le défaut de ſa Philoſophie eſt de donner trop peu à l'évidence, & de ſubſtituer les mots à la place des choſes. Mais qui des Philoſophes, je dis même des Philoſophes

(*a*) Voyez à ce ſujet deux Ouvrages, dont l'un eſt intitulé : *du Salut d'Ariſtote* ; l'autre a pour titre, *ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le ſalut d'Ariſtote*, &c.

losophes modernes des plus vantés, si on vouloit le mettre à l'alembicq, pourroit s'exempter absolument de ce reproche? Du reste dans tous ses Livres de belles Lettres, de Logique, de Morale ou de Physique, on ne peut nier qu'il n'ait fait paroître plus de génie, plus de bon sens, plus de pénétration, que tous ceux qui avoient écrit avant lui sur ces matiéres. Un peu plus d'expérience, ce qui est l'ouvrage du tems, auroit probablement purgé sa Doctrine d'un grand nombre d'erreurs qu'on y remarque. On est d'autant mieux fondé à le croire, qu'un homme de beaucoup d'esprit & de goût (*a*) n'a pas craint d'avancer, que dans ses Livres des Météores il avoit lui seul éclairci plus d'effets de la Nature, que tous les Modernes ensemble.

A l'égard de son Christianisme prétendu, c'est une fatuité digne tout au moins des Petites-Maisons: à peine est-il bien sûr, qu'il fût un honnête Payen. Sans parler du commerce criminel, qu'on l'accuse d'avoir entretenu avec Hermias; de l'idolâtrie, qu'on lui reproche dans sa passion conjugale; de l'Irréligion & de l'Athéisme, au sujet duquel on lui intenta un Procès, qui l'obligea de quitter Athènes pour se retirer à Chalcis, & qui le porta à sortir de ce

(*a*) Le P. Rapin, dans son *Parallèle de Platon & d'Aristote.*

monde par une mort précipitée (*a*) : sans m'arrêter, dis-je, à ce qui regarde ses mœurs, & à ce que nous ne sçavons que par des rapports vagues, l'éternité du monde, qu'il a hautement soutenue *ab antè* & *à post* (*b*) ; les trois substances uniques qu'il a établies, la Matiére, la Forme & la Privation ; & qu'il a regardées comme les trois principes effectifs de toutes choses ; la hardiesse avec laquelle il a osé nier la Providence, soutenant effrontément que l'Etre Suprême ne se mêle point des choses d'ici bas, qu'il ne veut pas même, & qu'il ne peut pas s'en mêler ; tout cela ne donne que trop lieu de penser, qu'il ne recon-

(*a*) Diogène Laërce dit qu'il s'empoisonna, pour éviter les poursuites de Médon Inquisiteur des Mystéres, devant lequel il étoit accusé d'impiété. D'autres, du nombre desquels sont S. Justin & S. Grégoire de Nazianze, prétendent qu'il se précipita dans l'Euripe. En ce tems-là il expliquoit à ses Disciples, dit ingénieusement le P. Daniel dans son *Voyage du Monde de Descartes* » la question du flux & du reflux de la » mer. Il leur avoit avoué, contre sa coutume, qu'il » n'y voyoit pas bien clair, & que cela le chagrinoit » fort. Delà ils conclurent sans hésiter, que c'étoit- » là la cause de sa mort. Un d'eux l'écrivit hardiment » en divers endroits de la Gréce ; & comme s'il eût » été derriere lui dans le tems qu'il s'étoit jetté dans » l'eau, il ajouta les paroles qu'il avoit dites à la mer, » en se précipitant ! *Puisque je ne te puis comprendre,* » *comprens moi.* L'antithèse parut fort jolie : elle servit » à donner cours au bruit ; & c'est avec ce passe-port » qu'elle est venue jusqu'à nous. «

(*b*) Voyez Aristote, *De Cœlo Lib.* 1. *Cap.* 10. & *Lib.* 2. *Cap.* 1. & Cicéron, *Acad. Quæst. Lib.* 4.

noiſſoit point de Dieu, ou qu'il n'en reconnoiſſoit que de nom. Diſons mieux : à ſuivre ſa Doctrine avec quelque attention, on a peine à ne pas reſter perſuadé, qu'il n'admettoit d'autre Divinité que la Nature, qu'il regardoit comme un principe actif, une cauſe pléniére, capable de tout par le pouvoir illimité qu'il lui attribue.

Je brûlois d'impatience d'en venir au fait. Auſſi interrompant Eudoxe en cet endroit, il m'importe fort peu, du moins pour le préſent, lui dis-je, de ſçavoir ce qu'on doit penſer de l'Orthodoxie d'Ariſtote : je crois même qu'aſſez peu de gens s'intéreſſent beaucoup aujourd'hui à ſa réputation ſur cet article. Il s'agit ſeulement ici de ſes ſentimens ſur l'Ame des Bêtes. J'eſpére ſur ce ſujet, & à cette occaſion, apprendre de vous ce que je n'ai jamais bien compris, je veux dire, ce que c'eſt que ces Formes ſubſtantielles dont il eſt le pére, auxquelles il attribuoit toutes les opérations des animaux, & que nos Péripatéticiens ont rendues ſi fameuſes dans les Ecoles.

Vous étes dans l'erreur, repartit Eudoxe, de mettre ſur le compte de ce Philoſophe des folies dont il eſt fort innocent, & qu'on ne doit imputer qu'à l'extravagance de ſes Diſciples. Ils l'ont habillé à leur maniére, tronqué, mutilé, défiguré, ſans ſe mettre en peine s'ils prenoient bien ou

mal sa pensée. Ils lui ont prêté les idées les plus monstrueuses : ils lui ont fait parler un langage inintelligible ; & sur quelques principes obscurs qu'ils n'entendoient pas, ils l'ont fait le pére d'une infinité de petits Etres de raison, telles que les formes substantielles, les entités, les modalistés, &c. Tous mots vuides de sens, qui ne présentent aucune idée, & qui n'ont été imaginés, que pour éternises les disputes.

Pour ce qui est de l'Ame des Bêtes, bien loin qu'Aristote ait soutenu à ce sujet le systême des Formes substantielles, je ne sçai trop s'il seroit bien possible de définir, s'il a jamais eu aucune opinion fixe sur cet article. Dans ses Livres de l'Ame, il enseigne positivement, que celle des animaux est une substance corruptible : ailleurs il expose clairement l'hypothèse, qui fait des Bêtes de pures machines (*a*) ; & dans un autre endroit il leur refuse l'intelligence, leur accordant seulement une ombre de connoissance & de raison (*b*). Au bout de tout cela on est embarrassé à décider, lorsque dans quelques-uns de ses Ouvrages on voit ce même Philosophe attribuer aux animaux l'usage de la voix, qui certainement est incompatible avec une ame maté-

(*a*) Aristote, *De mot. Animal. cap* .

(*b*) Idem, *De Hist. Animal. lib.* 8. & 9. *cap.* 1. & *Ethic. lib.* 6. cap. 7.

rielle. La difficulté augmente, si l'on fait attention que pour exprimer l'Ame des Bêtes, il se sert du terme de Νοῦς, qui en Grec signifie *Pensée*, & que les Latins rendent par celui de *Mens*. Enfin pour comble d'embarras, non seulement on dispute de ce qu'il a pensé sur cette matiére; on ne convient pas même de ses véritables sentimens sur la nature de l'Ame humaine. Les uns croient qu'il n'est pas douteux, que dans ses Livres de l'Ame il n'établisse clairement son immortalité. D'autres soutiennent, qu'il y enseigne évidemment tout le contraire, & prétendent être en état de le démontrer. Ce qu'il y a de constant, est que sa définition de l'ame est fort équivoque (*a*); que dans quelques endroits il la représente comme formée de la même substance que les Astres, je veux dire de cette cinquiéme essence qui étoit de son invention, & qu'il croyoit n'avoir rien de commun avec aucun des quatre Elémens (*b*); que selon les principes de sa Physique (*c*), rien ne peut être éternel dans sa durée, qui ne le soit aussi dans son origine; & qu'il se moque de Solon, qui a remis la félicité de l'homme après la mort, tems auquel, dit ce

(*a*) Il la définit, *l'acte premier du corps organique ayant la vie en puissance.*

(*b*) Voyez Cicéron, *Tuscul. Quæst. lib.* 1.

(*c*) Aristote, *De Cœlo lib.* 1. *cap.* 12.

Philosophe, il n'y a plus ni bien ni mal à attendre. D'où je conclus, que puisqu'il n'a pas voulu s'expliquer plus clairement sur cet article, il est inutile de s'alambiquer l'esprit à chercher ce qu'il a crû au sujet de l'Ame des Bêtes.

On doit penser la même chose, continua Eudoxe, de ceux de ses Disciples qui lui succéderent dans le Lycée. Les plus célébres furent Théophraste, Démétrius de Phalére, Lycon, Ariston, Straton, &c. De ces Philosophes, aucun ne nous a rien appris sur la matiére, qui fait le sujet de vos recherches. Le dernier sur tout étoit un impie, qui bien loin d'être en état de nous fournir quelques découvertes sur la question de l'Ame des Bêtes, ne sçavoit pas même ce que c'étoit que Dieu. Il ne se signala, qu'en poussant jusqu'à l'extravagance le principe déja absurde & impertinent de son Maître, qu'il n'y a point d'autre Divinité que la Nature (*a*), sans se mettre en peine de définir ce qu'il entendoit par cette Nature, terme équivoque, qui peut avoir un bon sens dans un esprit qui pense bien, mais qui dans la bouche d'un Matérialiste, tel que Straton, ne signifie en effet que l'universalité des Etres. Après tout ne lui faisons pas un Procès pour un simple mot. La Nature qu'il admettoit pour

(*a*) Voyez Cicéron, *Academ. Quæst. lib.* 2

toute Divinité, valoit apparemment bien l'Infini d'Anaxagore, le Monde de Platon, l'Ame universelle de Pythagore, & de tant d'autres prétendus Sages.

Mais puisque nous sommes, ajouta-t'il, sur le chapitre de ces Philosophes Athées, peut-être ne serez-vous pas fâché de connoître quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans la Secte Eléatique. J'ai peine à comprendre, sur quel fondement un Moderne fort ingénieux semble avoir voulu nous les représenter comme des gens *d'une certaine trempe*, en qui il se trouvoit *assez d'étoffe, pour viser aux grandes choses.* *(a)*. Je n'ose croire que ce soit à cause de l'audace insensée, avec laquelle ils affecterent de se signaler par des opinions, je ne dis pas seulement *extraordinaires*, mais impies & absurdes. Ce seroit nous donner une étrange idée, & de ses propres sentimens, & de cette *certaine trempe*, de cette *étoffe* qui, selon lui, est apparemment nécessaire, pour produire des génies grands & sublimes. Tout Auteur qui fait fumer l'encens devant l'Idole, ne doit-il pas craindre de donner lieu par-là de penser qu'il lui ressemble? Ce qu'il y a de constant, est que les Philosophes dont il s'agit ici, ont tous don-

(a) Voyez M. D. *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. II.* Liv. 5. Ch. 23. §. 1.

né plus ou moins dans les travers les plus ridicules.

De Xénophane.

En disant ces mots, Eudoxe me conduisit au tableau suivant. On y voyoit Xénophane le Télescope à la main, spéculant la Lune. Pour le coup, m'écriai-je à la vûe de ce portrait, le Peintre n'a pas observé le *costume*, ou il faut brûler tous les Livres, qui font honneur à Galilée de l'invention des Lunettes d'approche. Je ne sçai trop en effet, reprit modestement Eudoxe, s'il est aussi certain qu'on le dit, que l'invention dont vous parlez, de même que celle de la Boussole, soit uniquement dûe à nos Modernes. Du moins l'Antiquité nous fournit-elle divers faits, contre lesquels il est difficile de réclamer, & qui semblent donner un juste sujet de douter, que toutes deux soient si récentes. Au reste s'il est vrai, que l'usage du Télescope ait été absolument inconnu aux Anciens, il faut convenir que le Philosophe que vous voyez, devoit avoir la vûe bien perçante, puisque sans ce secours il put parvenir à découvrir dans la Lune, je ne dis pas seulement des montagnes & des vallées, des Villes & des Châteaux, mais encore des animaux & des hommes (*a*).

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in Lunâ, eamque esse ter-*

A ce compte, dis-je à Eudoxe, cet habile homme ne pouvoit manquer d'admettre la Pluralité des Mondes. Vous l'avez deviné, me répondit-il ; & ce Dogme fut également ſoutenu par les principaux de ſes Diſciples, Méliſſus, Parménide & Zénon d'Elée (*a*). Mais la Doctrine diſtinctive de cette Secte rouloit principalement ſur deux points. Le premier conſiſtoit à ne reconnoître dans cet Univers qu'une ſubſtance Unique, immuable, éternelle, infinie, qui étoit tout, & qui étoit Dieu (*b*). Ce principe également impie & abſurde, qui confond le Créateur avec la créature, & qui eſt le principe favori de tous les Matérialiſtes anciens & modernes, étoit ſuivi d'un autre à peu près auſſi extravagant : c'eſt qu'on ne peut compter ſur rien dans la vie ;

ram multarum urbium & montium. Cicer. *Acad. Queſt. lib.* 4.

(*a*) Voyez Diogène Laërce, *in Xenophane & Zenone Eleate.* Lucien attribue ce ſentiment à pluſieurs Philoſophes dans le premier Livre de ſon Hiſtoire véritable ; & ſi les vers que Proculus rapporte comme d'Orphée, étoient véritablement de ce Poëte, il faudroit en conclure, que cette opinion étoit fort ancienne, puiſqu'on y lit, que la Lune contient des Villes, des Châteaux, & autres habitations ſemblables.

(*b*) *Xenophanes.. unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum unquàm, & ſempiternum.. Meliſſus, hoc, quod eſſet infinitum & immutabile, & fuiſſe ſemper, & fore.* Cicer. *ubi suprà.* Voyez auſſi Euſebe, *Præ. Ev. lib.* 1.

que dans le monde tout n'est qu'apparence & illusion ; & qu'il n'est ici bas rien de réel, de constant & de véritabe. Zénon d'Elée poussa cette absurdité jusqu'à soutenir, qu'il n'y avoit même rien du tout, & qu'un homme raisonnable devoit douter de sa propre existence. Pour oser avancer de tels paradoxes, il faut être plus que fou : il faut ne sçavoir pas rougir.

Je ne pense pas, ajouta Eudoxe en s'adressant à moi, que vous attendiez des Philosophes *de cette trempe* aucun systême sur l'Ame des Bêtes. Mais je me rappelle à cette occasion un trait de Xénophane, qui mérite de n'être point oublié. Ce Philosophe déplorant la vanité & la présomption de l'homme, ne pouvoit assez s'étonner, que de toutes les figures, il n'en vit point de plus belle que la sienne. Il est tellement prévenu de cette idée flatteuse, ajoutoit-il, que s'il veut donner une forme à la Divinité, il ne se la représente jamais que sous celle d'un homme (*a*). Delà il concluoit plaisamment, que si les animaux se forgeoient des Dieux, comme, selon lui, la chose étoit très-vraisemblable, ils ne leur donnoient point sans doute d'autre figure

(*a*) *Ità est informatum & anticipatum mentibus nostris, ut homini, cùm de Deo cogitat, forma occurrat humana.* Cicer. *De Nat. Deor. lib.* 1.

que la leur (*a*). Tant il eſt vrai, que la nature flatte, & ſe recherche en tout elle-même (*b*).

De Démocrite, & d'Héraclite.

Le ſeptiéme tableau occupoit un des bouts de la galerie. Le peintre y avoit figuré, d'un côté Démocrite riant de toute ſa force, de l'autre Héraclite pleurant à chaudes larmes, & une troupe d'enfans courans après eux comme après deux foux. C'eſt ainſi, dis-je en regardant Eudoxe, que la moitié du monde ſe rit de l'autre. Il eſt vrai me répondit-il; & il eſt encore certain, que les rieurs ſont aſſez ſouvent les premiers à apprêter à rire. Par exemple, cet Homme *ſage*, ce *Philoſophe habile & d'un génie profond*, cet *eſprit ſupérieur* (*c*) que vous voyez rire de ſi bon cœur de la folie du genre humain, étoit regardé lui-même comme une inſenſé par tous ſes compatriotes, qui par charité, & par pure bonté d'ame, lui envoyerent Hipocrate, pour le guérir de ſa manie. Je ne dis rien de ſon ſentiment ſur les Mondes, dont il admettoit non pas une

(*a*) Voyez S. Clément d'Alex. *Stromat. lib.* 7.

(*b*) *Tam blanda conciliatrix, & tam ſui eſt lena ipſa natura.* Cicer. *ubi ſuprà.*

(*c*) M. D. *Hiſt. Crit. de la Philoſophie*, *Tom. II. liv.* 5. *Ch.* 24. §. 1. 2. *& ſuiv.*

pluralité mais une infinité (*a*). A l'égard de son système des Atomes, nous y viendrons dans un moment. Il se laissa mourir de faim, au rapport d'Athénée (*b*) ; selon d'autres il fut mangé des poux : digne fin d'un si honnête homme. Doit-on être surpris, qu'un Philosope de cette trempe crût la vérité cachée au fond d'un puits? En s'aveuglant lui-même des yeux de l'esprit, plus encore que de ceux du corps (*c*), ne s'étoit-il pas mis hors d'état de l'appercevoir, malgré l'éclat lumineux dont elle brille ?

A l'égard d'Héraclite, il avoit de lui-même des sentimens bien différens de ceux de son compagnon. Bien loin de croire comme lui qu'il lui fût impossible de parvenir à la connoissance de la vérité, il se vantoit de tout sçavoir. C'étoit un homme d'une ambition si outrée, qu'il osa prier un de ses amis de mettre après sa mort un serpent dans son lit, afin qu'on crût qu'il avoit été transporté au Ciel, & reçu au nombre des Dieux. Sur cet échantillon, il est aisé

(*a*) Voyez Cicéron, *ubi suprà*, & Diog. Laërce, *in Democrito.*

(*b*) Lucréce semble appuyer ce sentiment par ces vers.

. . . . Postquàm natura, vetustas
Admonuit memores motus languescere mentis,
Sponte suâ letho caput obvius obtulit ultrò.

(*c*) Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Attic. lib.* 10.

de s'imaginer, que les pleurs qu'on voyoit ſans ceſſe couler de ſes yeux, ne procédoient pas d'un pur mouvement de compaſſion pour les miſéres du genre humain. Ce fou mélancolique étoit aſſez vain, pour ſe croire le ſeul ſage, le ſeul homme d'eſprit, le ſeul homme éclairé; & les larmes qu'il verſoit continuellement trouvoient leur ſource dans la pitié mépriſante qu'il avoit de l'aveuglement de ſes ſemblables.

Son ſyſtême philoſophique n'étoit pas moins extravagant que la haute opinion qu'il avoit conçue de lui-même. Avant lui, l'eau chez Thalès, l'air chez Anaximènes, étoient le ſeul élément primordial, qui avoit produit ce vaſte Univers & tous les êtres qu'il renferme. Par eſprit de contradiction ou autrement, Héraclite donna dans un ridicule tout oppoſé, & ſoutint que le feu étoit le principe de toutes choſes (*a*). De cette belle découverte ſuivoit une foule de conſéquence également folles ou abſurdes : par exemple, que Dieu n'eſt qu'un feu clair & actif (*b*); que l'ame n'eſt de même qu'un feu ardent, qui, ſelon le dégré de chaleur qui lui eſt propre, rend l'un vif, ingénieux, ſpirituel, intelligent & éclairé, l'autre lourd, froid, maſſif, peſant & inſipide; que tout

(*a*) Diog. Laërce, *in Heraclito.*

(*b*) C'eſt la définition qu'Héraclite en donne dans S. Clément d'Alexandrie, *Stromat. lib* 5.

ce que les Hommes ont crû dans tous les tems de plus contraire au feu, l'eau, la pluye, la neige, la glace, n'est autre chose en effet que cet élément, moins actif dans ces corps que dans certains autres; que tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce qui nous charme & qui nous plait, n'est que du feu; qu'en sablant le vin de Champagne, l'yvrogne avale des torrens de feu; & qu'en croyant manger un bon morceau, le gourmand ne savoure que du feu, plus subtil dans le turbot & la perdrix, que dans le bœuf & dans la carpe; que nous ne sommes nous-mêmes que du feu, feu grégois dans ceux-ci, dans ceux-là feu d'artifice & feu de paille, feu qui brille dans les uns, & qui dans les autres ne rend qu'une lueur bien pâle & bien sombre, feu qui brûle quelques-uns d'une noble ardeur, & qui n'allume dans plusieurs que de honteuses flâmes; qu'en un mot nos péres étoient bien simples, & que le peuple est encore aujourd'hui bien sot & bien ignorant, de regarder comme des Sorciers & des Enchanteurs ces Charlatans, qui l'amusent en avalant du feu, & en jettant des flâmes par la bouche, puisque rien n'est plus naturel; & que si nous avions de meilleurs yeux, il n'y a point d'homme soit qu'il mange, soit qu'il respire, en qui nous ne pussions admirer le même miracle.

Suivant ce principe merveilleux, continua Eudoxe, il n'eſt pas difficile d'imaginer ce qu'on doit penſer de l'ame des Bêtes. Ce n'eſt ſans doute, comme l'ame humaine, qu'un feu un peu moins vif, un peu moins ardent, un peu moins ſubtil, un peu plus ſombre & plus groſſier dans la brute, que dans l'homme. Un dégré d'activité de plus, le Singe auroit été le Comédien le plus parfait; & au lieu de ſon jargon de cuiſine ou d'antichambre, le Perroquet devenu prédicateur nous eût entretenu de la morale la plus ſublime.

Ce qui m'embarraſſe dans ce brillant ſyſtême, ajouta-t'il, eſt ce qu'aſſûroient l'Auteur & les Sectateurs de cette opinion, que rien n'étoit plus triſte ni plus déplorable, que de ſe noyer, parce que dans ce genre de mort l'Homme étoit anéanti tout entier, que l'ame périſſoit comme le corps, & s'éteignoit dans l'eau. C'eſt pour cette raiſon, diſoit bonnement Syneſius Evêque de Ptolémaïde (*a*), que l'ame d'Ajax ne ſe trouve point dans les Enfers, parce qu'il s'étoit noyé. Mais s'il étoit vrai, comme il n'eſt pas permis d'en douter dans les principes d'Héraclite, que l'eau ne fut en effet qu'un feu différemment configuré, comment ce feu ſeroit-il capable d'éteindre une autre feu? ſi l'ame de l'homme s'anéantit dans

(*a*) Sineſius. *Epiſt.* 4.

l'eau, comment celle des poiſſons, qui ſans doute n'eſt auſſi qu'un feu d'une eſpéce beaucoup moins brillante & moins active, ſe conſerve-t'elle ſans s'éteindre dans le ſein des fleuves & des mers ? Comment Héraclite lui-même ne craignoit-il point de noyer la ſienne dans ſes larmes ? Quoiqu'il en ſoit de ces petites difficultés auſquelles ce Philoſophe répondoit ſans doute auſſi clairement & auſſi péremptoirement, que nos Philoſophes modernes ſçavent réſoudre celles qu'on leur propoſe, il y a lieu de croire, que ſa doctrine fit de ſon tems de très grands progrès. Au moins ne peut-on nier, qu'elle ne ſe conſerve encore parmi nous, & qu'elle n'y ſoit même répandue, puiſque parmi le beau ſexe ſur tout, il ſe trouve tant de perſonnes qui craignent l'eau comme le feu. Je ſerois tenté de croire, qu'entre les bêtes qui ſe mêlent de philoſopher, (car qui ne philoſophe pas dans ce monde ci ?) la race des Chats auroit adopté ce ſyſtême par préférence. L'averſion ſage que ces animaux font paroître pour l'eau, & la crainte prudente qu'ils ont de ſe mouiller, ne laiſſent aucun ſujet de douter, qu'ils ne ſoient fortement imbus des maximes de cette Philoſophie.

D'Epicure.

D'Epicure

Eudoxe finit par ce badinage ; & nous paſſâmes au huitiéme tableau, qui étoit en retour. Epicure y étoit repréſenté environné ; diſons mieux, abſorbé dans une multitude innombrable de petits corps preſque imperceptibles, tous ſolides & impénétrables à l'acier le plus tranchant, tous fort liſſés & très-polis, & tous cependant hériſſés de petits crochets, ni colorés, ni ſonores, ni agréables ou déſagréables au goût ou à l'odorat, mais qui liés enſemble, & accrochés d'une certaine façon, pouvoient produire des ſons, des couleurs ; des odeurs & des ſaveurs. Toute cette maſſe de pouſſiére nageant dans le vuide, étoit dans une agitation extrême ; & dans leur mouvement violent & continuel, c'étoit un plaiſir de voir ces petits corps aller former dans un endroit une citrouille, ou un moulin à vent, dans l'autre une fleur ou une grenouille. Je m'arrêtai ſur tout avec admiration à conſidérer l'activité avec laquelle ces petits créateurs travailloient dans un coin à la conſtruction d'un monde. Après s'être ſouvent accrochés & décrochés, & avoir formé mille figures biſarres qui ne reſſembloient à rien, ils vinrent enfin à bout de leur édifice ; & je vis paroître avec le plus grand étonne-

ment un monde très réel, & fourni, ainsi que le nôtre, de toutes ses dépendances; d'une terre environnée de mers, distribuée en plaines & en montagnes, revêtue d'arbres & de plantes, peuplée même d'hommes & d'animaux, dont quelques-uns à demiformés ne faisoient encore que d'éclore, & sembloient attendre que quelqu'heureux hazard vint pourvoir les uns d'une tête ou d'un bras, les autres d'une aîle, d'une jambe, ou d'une queuë, qui manquoit à leur équipage. Ce monde d'Epicure étoit éclairé, comme celui-ci, par un Soleil, dont la grandeur n'excédoit pas celle d'un bassin, quoique nos Astronomes veuillent nous faire accroire le contraire (*a*). Il y avoit aussi une Lune, des Planettes, des Astres, des Cieux *parfaitement bien dessinés*. Il n'y manquoit que des Dieux pour les habiter: mais Eudoxe me dit qu'il ne falloit pas prendre garde à cela; que dans ce monde corpusculaire les Dieux n'étoient pas faits comme ailleurs, ce qui m'empêchoit de les distinguer; que ce n'étoient que des Divinités en figure, qui n'avoient de réel que quelques traits & des contours, des Dieux transparens & de papier maché, qui dès

(*a*) Epicurus, *Solem dixit tantum, quantus videtur.* Diog. Laërt. *in Epicuro*: ce qui a fait dire à Lucréce, Liv. 5.

Quid quid id est, nihilo fertur majore figurâ,
Quàm nostris oculis, quod cernimus, esse videtur.

qu'on crachoit dessus, disparoissoient, & se dissipoient comme la fumée (*a*).

Je me le tins pour dit ; & je conçus qu'en effet dans ce systême des Atomes, dont Epicure ne fut pourtant point le pére, quoiqu'en pense un Moderne fort ingénieux (*b*), qui avance froidement que ce Philosophe *ne s'enrichissoit point des dépouilles d'autrui*, tandis que toute l'Antiquité nous crie, que tout ce qu'il a enseigné, il l'avoit volé à Démocrite son maître, qui le tenoit lui-même de Leucippe (*c*) : je conçus, dis-je, que dans ce systême, ou le vuide & les Atomes peuvent seuls, sans autre secours, former ce que nous appellons Sagesse suprême, Providence, Intelligence infinie, on n'avoit pas besoin de Dieux. Delà je conclus, que ces Philosophes atomistes ayant fait si peu d'honneur à la Divinité, ils n'avoient par eu sans doute plus d'égards pour l'ame humaine & pour celle des Bêtes ; qu'ils ne regardoient apparemment l'une & l'autre, que comme un

(*a*) *Neque enim tam desipiens fuiſset Epicurus, ut homunculis similem Deum fingeret, lineamentis duntaxàt extremis, non habitu solido. . . exilem quemdam atque perlucidum*, &c. Cicer. *de Nat. Deor. Lib.* 1.

(*b*) M. D. . . *Hist. Crit. de la Philosophie*, Tome II. *Liv.* 5. *Ch.* 25. §. 2.

(*c*) Voyez entr'autres Cicéron, *De Finib. Lib.* 5. & *De Nat. Deor. Lib.* 2.

composé d'atomes plus au moins subtils & déliés; & que puisque dans leur principe la pensée pouvoit convenir à la matiére, puisque tout matériel qu'ils le supposoient, l'homme ne laissoit pas d'être capable de penser, ils étendoient vraisemblablement la même grace aux animaux, & les croyoient doués de raison & d'intelligence.

Eudoxe me confirma dans mon sentiment, & me fit remarquer je ne sçai combien d'autres petits mondes tout semblables, qui par l'adhésion & la réunion de ces petits corps, ou Atomes, se formoient en même-tems dans divers autres endroits du tableau. De ces mondes, les uns encore tout-à-fait brutes & à demi ébauchés, n'avoient qu'un Soleil, & point de Lune, point de Planettes, point de terre, ni d'hommes ou d'animaux pour les habiter: les Atomes travailloient à s'accrocher, pour leur bâtir tout cet accompagnement. Dans d'autres un peu moins imparfaits on appercevoit une terre & des habitans, mais point d'Astres pour les éclairer: ceux-là espéroient, que le même hasard qui leur avoit donné l'être, portant ces petits corps à s'accrocher, leur accorderoit encore l'usage des yeux & de la lumiére. Quelques autres de ces mondes sembloient parfaits, & fournis suffisamment de tout ce qui leur appartenoit: mais dans l'instant que je les admirois comme quel-

que chose de réel & de ſolide, je vis que je ne voyois plus rien. Un chaos affreux ſuccéda à cette charmante perſpective. Les Atomes ſe décrocherent ; les mondes ſe détruiſirent, & rentrerent auſſi-tôt dans le néant d'où ils étoient ſortis. De ces petits corps qui les avoient formés, les uns profitant de leur liberté, allerent s'amuſer dans un coin à produire, ceux-ci un champignon, ceux-là une aſperge & une morille. Quelques autres ſans ſe dégoûter, recommencerent ſur nouveaux frais la conſtruction d'un autre monde. L'ardeur avec laquelle ils s'y prenoient, ou ſi Démocrite & Epicure l'aiment mieux, l'heureux haſard qui les guidoit, les fit avancer beaucoup en fort peu de tems : au bout d'un inſtant on y diſtinguoit déja des girouettes, des marmouſets & des poupées. Ce qui me réjouit le plus, fut de voir un corps entier de ces Atomes ſe détacher, & aller s'établir dans la tête de notre Philoſophe. Là ſe trouvant parfaitement à l'aiſe, (car nulle part ailleurs le vuide ne leur offroit un plus beau champ, pour exercer tous leurs mouvemens;) on imagineroit à peine, combien de mondes ils conſtruiſirent, combien ils en anéantirent en un quart d'heure : le nombre en étoit infini.

Eudoxe qui obſervoit tous mes mouvemens, liſoit dans mes yeux le plaiſir mêlé

de surprise, que me causoit un spectacle si nouveau & si étrange. Vous voyez, me dit-il, dans cette peinture une image naturelle & sensible de tout ce systême des Atomes. Ces petits corps étant éternellement agités dans un vuide infini, il arrive par un pur effet du hasard, que de cette masse immense quelques portions se lient & s'accrochent les unes aux autres, demeurent ensuite liées & accrochées de cette sorte plus ou moins long-tems; enfin se décrochent & se détachent, & retournent dans le mouvement confus où elles étoient auparavant, jusqu'à ce que par un autre hasard elles s'accrochent de nouveau. Notre monde n'est donc autre chose dans ces principes, qu'un amas d'Atomes, qui s'étant accrochés ensemble, ont formé ainsi l'Univers avec tous les êtres animés & inanimés qu'il renferme. Et parce que le nombre des Atomes, ainsi que l'espace ou le vuide qui les contient, est infini, il s'ensuit qu'il peut se former continuellement une infinité de mondes, & s'en détruire une autre infinité, les Atomes ne faisant autre chose pendant toute l'éternité, que se mouvoir, s'accrocher & se décrocher, c'est-à-dire, étant sans cesse occupés à faire des mondes & à les défaire.

Ce systême impie & absurde, continua-t'il, a été trop solidement combattu par un

illuſtre Moderne (*a*), dont l'Egliſe & les Lettres pleureront long-tems la perte, pour que je m'amuſe ici à le réfuter. Il eſt injurieux également, & à la Divinité, puiſqu'il la prive d'un de ſes principaux attributs, qui eſt d'avoir donné l'être à toutes les créatures; & à la raiſon humaine, à qui on ne perſuadera jamais, que l'ordre ſi beau, ſi frappant & ſi merveilleux, qu'offre à nos regards ce vaſte univers, ne ſoit que l'effet d'un haſard aveugle. Mais ſans entrer, ajouta-t'il, dans toutes les abſurdités de cette Doctrine, ne trouvez-vous pas beaucoup de rapport, beaucoup de conformité entre ce ſyſtême & quelqu'un de ceux de nos Philoſophes modernes? Si je ne craignois de me trop avancer, lui répondis-je, je croirois volontiers que Démocrite & Epicure ont donné la premiére idée des Tourbillons, & que le ſyſtême des Atomes eſt l'original, dont, à l'athéiſme près, celui de Deſcartes n'eſt que la copie un peu contrefaite.

Je vous ſçais bon gré, repartit Eudoxe, d'appréhender le coup de patte. Un illuſtre & ſçavant Prélat n'en a pas été exempt, pour avoir avancé la même opinion; & *le dévot* Hiſtorien Critique de la Philoſophie qui dans les plus fous des Anciens ne

(*a*) Feu M. le Cardinal de Polignac, dans ſon *Anti-Lucréce.*

voit que des génies sublimes, des esprits transcendans, est si peu prévenu en faveur de *ses contemporains*, que sous prétexte d'embrasser leur parti, il a crû pouvoir en prendre occasion de jetter un air ridicule sur *le pieux Evêque d'Avranches* (*a*). A vous dire le vrai, jamais rien ne m'a plus surpris, que cette Epithéte appliquée au célébre M. Huet, que les sçavans de son tems & du nôtre n'ont jamais apostrophé de cette maniére. l'Auteur si tolérant & si indulgent en matiére de Religion, auroit bien dû paroître un peu moins zélé en fait de littérature. Eût-il raison pour le fond, il devoit du moins ménager ses termes, & faire attention, que de quelque estime dont le Public veuille bien l'honorer, il y aura toujours fort loin de l'Histoire Critique de la Philosophie à la Démonstration Evangélique.

A l'égard du fond, continua-t'il, s'il étoit ici question de justifier le sçavant Prélat dont je viens de parler, il me seroit aisé de faire voir qu'à l'impiété près, à la réserve de quelques changemens peu considérables, le Monde d'Epicure est le prototype sur lequel celui de Descartes a été moulé. Je ne parle point des Tourbillons de ce dernier ; ils ne sont pas plus de lui, que de Jean de Vert : ils ne sont pas même de l'in-

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* II. Liv. 5. Ch. 23. §. 8.

vention d'Epicure ou de Démocrite, puiſque toute l'Antiquité en a fait honneur à Anaxagore (*a*).

Pendant ce diſcours, je cherchois des yeux ſi parmi les tableaux qui nous reſtoient à voir, je n'appercevrois point Pyrrhon ou quelqu'un de ſes Eléves. Mais je n'en découvris aucune trace ; & en ayant marqué ma ſurpriſe à Eudoxe, il me répondit, que la choſe ne pouvoit être autrement ; que comme ces Philoſophes avoient pour principe de douter de tout, il n'avoit pas crû pouvoir ſe mieux conformer à leur doctrine, qu'en doutant s'ils méritoient d'être placés dans ſa galerie ; & que comme dans tout leur ſyſtême il n'avoit trouvé aucune raiſon de ſe déterminer, il demeuroit dans ſon doute, attendant à ſe décider, qu'ils lui euſſent fourni de nouveaux Mémoires ſur cet article. Du reſte ajouta-t'il, quelles lumiéres attendez-vous de ces inſenſés ſur la matiére qui fait le ſujet de vos recherches ? Demandez leur ce qu'ils en penſent ? Ils vous répondront, qu'ils ont raiſon de douter, ſi la prééminence que l'homme affecte dans le monde, lui appartient ; s'il a droit de ſe mettre au-deſſus des animaux, & de ſe croire plus ſage qu'eux & plus raiſonnable : qu'il ſemble même aſſez inférieur

(*a*) Voyez ce qui en a été dit à l'article de ce Philoſophe ; & Plutarque, *De Placit. Philoſ. Lib.* 2. *Cap.* 23.

à eux; puisque favorisés de la Nature beaucoup plus que lui, ils reçoivent d'elle presque en naissant, tout ce qui est nécessaire à la vie qu'ils doivent mener. Voilà, continua-t'il, où aboutit ce Dogme absurde, qu'on a baptisé je ne sçai pourquoi du titre de Pyrrhonisme, & qu'on pouvoit appeller de même de tout autre nom, puisque les Philosophes Académiciens comme les Eléatiques, Arcésilas, Xénophane, Parménide & les autres l'ont enseigné & soutenu, & que plusieurs d'entr'eux l'ont poussé aussi loin, que Pyrrhon, ou les plus outrés de ses Disciples.

De Zénon.

En disant ces mots, Eudoxe me conduisit à l'autre bout de la galerie, où dans le tableau, aussi en retour, il me fit voir Zénon chef de la Secte des Stoïciens, ou du Portique. Jamais je ne fus plus étonné, que de n'appercevoir dans ce fameux Chef de parti qu'un monstre difforme & tout contrefait, enflé comme un balon, & prêt à crêver de toutes parts, tant il étoit rempli de lui-même. A ce portrait, je reconnus l'orgueil insupportable & extravagant, qui fut toujours depuis le caractére distinctif de ceux de sa Secte. Mais ce qui me surprit le plus, fut qu'au travers d'un dehors austére

& rébarbaratif dont il se tenoit tout hérissé, il ne paroissoit pas fâché de laisser entrevoir un air agréable, & un goût de volupté, qui ne jouoit point du tout avec sa morale sévére. Je demandai à Eudoxe ce que signifioit ce contraste bisarre ; & il me répondit, que c'étoit l'image de la Doctrine de ce Philosophe. Car ne vous imaginez pas, dit-il, qu'elle roulât toute entiére sur ces grands principes, si capables d'effrayer les sots à qui ils en imposent, & qui ne sont propres qu'à découvrir aux gens sensés toute l'absurdité de celui qui les propose : que la douleur n'est point un mal ; que tous les péchés sont égaux ; que le souverain bien consiste dans la Vertu ; que tout se fait par une nécessité fatale appellée *le Destin*, qui lie les mains à Jupiter même (*a*). Ces maximes austéres & de parade, ce prétendu Sage sçavoit les égayer par des préceptes plus flatteurs. Il enseignoit, par exemple, que les femmes doivent être communes ; & à ce Dogme commode, il joignoit celui-ci, que l'ame périt avec le corps, afin d'ôter aux gens de bien l'espérance des récompenses, & aux méchans la crainte des châtimens dans une autre vie. C'est ainsi que se soutenoit la sévérité de sa Morale. Il disoit aussi agréablement, que s'il n'étoit pas permis aux Sages d'aimer, il n'y auroit

(*a*) Voyez Diog. Laërce, *in Zenone.*

rien de plus miférable que les Belles, parce qu'elles ne feroient aimées que des fots. Uu jour fortant de fon Ecole, il tomba; & s'étant caffé un doigt : *O mort*, s'écria-t'il, *tu m'appelles ; je te fuis.* Tout de fuite il s'étrangla, ou s'empoifonna (*a*) ; peu importe. » Quand on a vêcu quatre-vingts » ans, difoit le Connétable de Montmoren» ci, on doit fçavoir mourir un quart d'heu» re. « C'eft M. D... qui rappore ce beau mot (*b*) à l'occafion de la mort de Zénon. L'application eft heureufe & tout-à-fait jufte: c'eft dommage, qu'il y ait un peu de différence entre *fçavoir mourir*, & fe défaire foi-même.

Le refte de la Doctrine du Portique, continua Eudoxe, étoit monté fur le même ton que ce que vous venez d'en voir, c'eft-à-dire, auffi abfurde. On y admettoit une efpéce d'ame univerfelle du monde, qui ne différoit que du côté de l'expreffion de celle des anciens Philofophes. On y enfeignoit, que Dieu & la Nature font la même chofe ; & que la Nature eft ce qui renferme le Monde, ce qui lui donne l'être & l'exiftence : Qu'en ce fens Dieu eft répandu par-tout, & que tout eft Dieu, le Soleil & la Lune, les Aftres, la Terre & la

(*a*) Diog. Laërce, *ubi fuprà.*

(*b*) *Hift. Crit. de la Philofophie, Tom. II.* Liv. 5. Ch. 28. §. 3.

Mer : Que tous les Etres ont parconſéquent la même origine ; & que toutes les perfections répandues dans les divers êtres que le Monde contient, ſe trouvent réunies dans le monde même : qu'il penſe, qu'il raiſonne, qu'il a de l'intelligence & du ſentiment ; qu'il s'eſt fait lui-même, & qu'il ſe meut & ſe gouverne par la ſageſſe qui lui eſt propre (*a*).

Pour prouver que le monde eſt raiſonſonnable, Zénon ſe ſervoit de cet argument. Ce qui eſt doué de raiſon eſt meilleur que ce qui en eſt privé : le Monde eſt ce qu'il y a de meilleur donc le Monde eſt raiſonnable. C'eſt ainſi que ce Philoſophe & ſa ſecte abuſoient des termes, pour en impoſer aux autres par des équivoques, des ſubtilités & des ſophiſmes. Cicéron ſe moque avec juſtice de ce raiſonnement (*b*). » Il n'y a rien, » dit-il, de meilleur ſur la terre, que la ville de Rome. Dirons-nous pour cela, qu'elle a en partage la raiſon, la penſée & l'intelligence ? ou bien, parce qu'elle eſt incapable de ſentiment, ſerons-nous forcé » d'avouer qu'on doit lui préférer une four-

(*a*) *Nec magis approbabit nunc lucere, quàm quia Stoïcus eſt, hunc nundum eſſe ſapientem, habere mentem ; quæ ſe, & ipſum fabricata ſit, & omnia moderetur, moveat, regat. Erit perſuaſum etiam, Solem, Lunam, Stellas omnes, terram, mare, Deos eſſe ; quòd quædam animalis intelligentia per omnia ea permeat & tranſeat.* Cicer. *Acad. Quæſt.* Lib. 4.

(*b*) *De Nat. Deor.* Lib. 3.

» mi, qui a non seulement du sentiment;
» mais même de l'intelligence, de la raison
» & de la mémoire ? Par cette raison on
» prouvera de même que le Monde est ca-
» pable de lire un livre. Car en raisonnant
» comme Zénon, on dira : ce qui est lettré
» est meilleur, que ce qui ne l'est pas : or il
» n'y a rien de meilleur que le monde; donc
» le Monde est lettré. De ce même princi-
» pe on pourra conclure, qu'il est encore
» Orateur, Mathématicien, Musicien, Phi-
» lologue & Philosophe » ; & au bout de tout cela on dira,

Chrisologue est tout & n'est rien (*a*),

ajouta Eudoxe, en éclatant de rire.

Toute la Compagnie applaudit à cette chute ; & lui, sans s'étonner, continuant son discours : j'aurois encore, dit-il, mille belles choses à vous apprendre de cette Philosophie si prônée des Stoïciens. Mais à l'égard de l'ame des Bêtes, ajouta-t'il en s'adressant à moi, il faut, mon cher, vous en tenir à ce que peuvent vous en indiquer les principes généraux, que je viens de vous exposer. Tous les Etres, dit Zénon, ont la même origine ; tous sont Dieu : l'Homme n'a donc en ce point aucun avantage sur la Brute. Le principe qui anime l'un & l'autre n'est point différent ; & l'insecte

(*a*) Rousseau dans ses Epigrammes.

le plus méprisable & le plus vil n'est pas moins une portion de la Divinité, que le plus grand Roi de la terre.

Telles sont, ajouta Eudoxe, les suites naturelles du systême Stoïcien. Pour soutenir une doctrine aussi monstrueuse, le Portique inventa mille subtilités, mille sophismes, mille argumens captieux, dont il n'étoit pas aisé de démêler le faux & l'absurdité. Chrysippe, dont j'ai déja parlé (*a*), & qui fut un des principaux arcboutans de cette Secte, se distingua sur-tout dans ce genre d'escrime. Cet honnête homme marchant sur les traces de Zénon son maître, avoit trouvé le secret d'adoucir & d'humaniser l'austéritéde ses préceptes, au point même d'autoriser le commerce avec sa mére, ses filles, ses sœurs & toutes sortes de femmes. Il aimoit à boire, & soutenoit qu'un homme sage devoit être toujours prêt à faire trois fois la culbute, pourvû qu'il y eut un talent à gagner (*b*). Car l'orgueil & l'intérêt furent toujours la boussole, qui dirigea la sagesse Stoïque. Quelques uns prétendent, que Chrysippe s'étouffa en sablant une rasade de vin doux (*c*). D'autres rapportent

(*a*) Voyez plus haut, article de Socrate & de ses Disciples.

(*b*) Plutarque, *de Consol. Cap.* 30.

(*c*) *Largiore dulcis meri haustu suffocatus est.* Diog. Laërt. *in Chrysippo.*

sa mort differemment. Ils disent (*a*), que voyant un Ane, qui mangeoit de bon appétit un plat de figues, qu'on avoit apprêté pour sa table, il commanda qu'on apportât du vin dans un sceau, afin qu'il ne mangeât point sans boire. L'Ane en avala cinq ou six pintes en deux traits; & le Philosophe y prit tant de plaisir, qu'il en mourut à force de rire. Ici je m'arrête pour laisser au Lecteur le tems de faire quelques réflexions sur la mort singuliére de quelques uns de ces Philosophes de l'antiquité que les Ecrivains ont voulu rendre si célébres. Phérécides mourut mangé des poux ou des vers. Pythagore fut assassiné, parce qu'il ne voulut pas sauver sa vie en traversant un champ planté de légume. Empedocle par vanité se précipita dans un des soupiraux du Mont-Etna. Lucien fait écraser par la foudre l'impie Anaxagore. Socrate fut forcé d'avaler la Ciguë. Aristote s'empoisonna parce qu'il étoit poursuivi pour impiété, ou se précipita dans l'Euripe. Démocrite se laissa mourir de faim, & Chrysippe; comme je viens de le dire, s'étouffa en bûvant du vin doux, ou en riant de voir un Ane boire en sa présence. Les réflexions sont déja faites sans doute sur ces mots ridicules & bisarres & le mépris; je gage, a déja pris la place de la haute estime que, mal-à-propos

(*a*) Diog. Laërce, *ubi suprà.*

on

on nous avoit inſpirée pour ces figures coloſſales de l'antiquité payenne ; pour moi ſi je ne craignois de leur reſſembler ; & ſi d'autres conſidérations ne me retenoient, je crois que je mourrois à force de rire de leurs folies. Dieu préſerve nos Philoſophes modernes d'un ſort pareil à celui de leurs devanciers.

De l'Ecole d'Alexandrie.

Il ne nous reſtoit plus qu'un tableau à voir. Il occupoit le bout de la galerie où nous nous trouvions, en regard avec celui de Démocrite & d'Héraclite, & repréſentoit la fameuſe Ecole d'Alexandrie, fondée par les ſoins & par les libéralités du premier des Ptolomées, & logée dans le Palais même de ce Prince. Mais au lieu de ce grand nombre d'hommes habiles & éclairés, qu'il avoit eu deſſein d'y raſſembler de toutes les parties de la Gréce, pour s'y occuper à la perfection des Sciences, je fus fort ſurpris de n'y appercevoir que des Paons & des Perroquets, des Poules pintades, des Demoiſelles de Numidie, même des Oiſons, des Dindons & des Pourceaux. Je demandai à Eudoxe la raiſon de cette étrange changement. Sommes-nous encore lui dis-je, au tems des fables & des métamorphoſes ! Seroit-ce l'art des Circés & des Mé-

dées, qui auroit ainsi transformé l'Académie d'Isis & de Sérapis en voliére & en basse-cour !

Vous voyez, me répondit-il, une triste image des funestes effets, que sont capables de produire dans les Lettres l'abondance & le trop d'éclat. Si les graces & les faveurs de la Cour sont propres à les faire fleurir, son trop grand voisinage leur fait respirer un air contagieux, qui les flétrit & les desséche : elles perdent insensiblement sous ce climat leur embonpoint & tout leur suc. Il est beau pour un Prince d'approcher les Muses du Trône : mais qu'il est dangereux pour elles de s'enyvrer de ses douceurs ! Elles sont vierges & bocagéres ; la fréquentation du grand monde en fait des Courtisanes & des Prostituées.

L'Ecole d'Alexandrie n'éprouva que trop, ajouta Eudoxe, la vérité de ces maximes. Logés dans le Palais des Rois, engraissés des bienfaits du Monarque, les Philosophes qui la composoient oublierent leurs protectrices, ausquelles ils étoient redevables de ces faveurs, & ne songerent qu'à jouir dans un honorable loisir des aises & de l'éclat qu'elles leur procuroient. Leurs travaux littéraires se bornerent à des paraphrases, des explications de la doctrine des Anciens : c'étoient des Commentateurs, des Historiens de la Philosophie, plûtôt que des Phi-

losophes. Bien-tôt même ils dégénererent en Flatteurs bas & rampans, en fades Adulateurs, en Comédiens, & en Bouffons (*a*). Ainsi se perdit insensiblement dans cette partie de l'Orient le goût des Lettres & des Sciences. Elles eurent le même sort dans la Grèce. Les troubles, les divisions, les guerres dont elle fut agitée sous les successeurs d'Alexandre, y éteignirent tout amour du vrai & du beau. Rome s'enrichit de ses dépouilles; & on ne vit plus dans cette contrée si célébre pour avoir été le berceau des Sciences, que de misérables Rhéteurs, qui pour tout talent avoient l'art de parler beaucoup sans rien dire.

CHAPITRE III.

Sentimens des Philosophes Romains sur l'Ame des Bêtes

LEs Romains étoient nés Philosophes de pratique : ils n'apprirent à devenir Philosophes de spéculation que par séduction, par contagion, par le fréquent commerce qu'ils eurent avec les Grecs depuis leur conquête; & il est bien à observer,

(*a*) Voyez ce qu'en dit Plutarque, *De Amico & Adulat.*

que l'époque de l'introduction de la Philosophie à Rome, est celle de l'établissement du faste, du luxe, de l'avarice, de l'ambition & de tous les vices dans cette Capitale du monde. N'en déplaise à Denys d'Halicarnasse, je ne sçaurois croire toutes les belles choses qu'il nous dit de la Philosophie de Romulus, & des idées magnifiques & sublimes qu'il avoit de la Divinité (*a*). Nourri au milieu des bergers, n'ayant jamais eu qu'une éducation rustique, grossiére, même un peu brutale, où ce bon Seigneur auroit-il puisé des lumiéres si vives? Pour le deviner, il faut avoir recours à l'inspiration; quand encore eût-il été inspiré, comment eût-il pû inspirer lui-même à son Peuple plus grossier que lui des idées si nobles & si pures de l'Etre Suprême? Certes un Sénat assemblé dans un prairie, ou sous une chaumiére, & habillé de peaux de chévre ou de mouton (*b*), qui met son Roi en piéces, pour s'en dépêcher, & qui le divinise ensuite pour cacher son parricide, est bien propre à représenter une compagnie de Philosophes pieux & éclairés. J'aimerois à peu près autant aller chercher la Philosophie

(*a*) Dans ses *Antiquités Rom.* Liv. 2.

(*b*) *Curia, prætexto quæ nunc nitet alta Senatu,*
Pellitos habuit rustica corda Patres. Propert. Lib. 4. El. 1.

chez les Hurons, ou chez les peuples brutaux de la Norvége.

J'en dis à peu près autant de tout ce qui se raconte de la Philosophie de Numa. Il en sçavoit sans contredit beaucoup plus que Romulus : mais de croire avec quelques Auteurs, qui comme d'autres Midas, ont le don de convertir en or tout ce qu'ils touchent, que la Religion de ce second Roi de Rome fût extrêmement *pure*, *droite*, *sensée* (*a*), je n'en ferai assûrement rien. Toute sa conduite ne m'offre qu'un Politique adroit, un imposteur habile ; & bien loin d'avoir une si haute opinion de ses lumiéres, j'ai tout lieu au contraire de le regarder avec un ancien Ecrivain Ecclésiastique (*b*), comme le principal auteur, le fauteur & le promoteur de toutes les folles superstitions, dont Rome fut depuis inondée.

Je sçais ce que racontent plusieurs Auteurs anciens (*c*) ; que cinq cens ans après la mort de Numa, & l'an de Rome 573. en fouillant dans le Janicule, on trouva deux caisses de pierre, dont l'une renfermoit le corps de ce Prince, & l'autre quel-

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosoihie*, *Tom. III* Liv. 7. Ch. 30. §. 2.

(*b*) Lactance, *Divin. Instit.* Lib. 1. Cap. 22.

(*c*) Voyez Tite-Live, *Liv.* 10. *Decad.* 4. Val. Maxime *Liv.* 1. *Ch.* 1. Pline Liv. 13. *Ch.* 13. Plutarque, *in Numâ*, S. Augustin, *De Civit. Dei.* Lib. 7. Cap. 34.

ques vieux Manuscrits Grecs & Latins, qui traitoient du droit des Pontifes, & des mystéres de la Philosophie Pythagoricienne ; que l'affaire fut portée au Sénat ; & que par ordre de ce Corps, le Prêteur Q. ou L. Petilius fit brûler ces livres dans la place publique, parce qu'ils tendoient, disoit-on, à sapper & à détruire la Religion alors établie. Je pourrois d'abord m'inscrire en faux contre ce récit, du moins pour ce qui regarde Pythagore, puisque ce Philosophe ne passa en Italie que long-tems après la mort du second Roi de Rome, & sur la fin du régne de Tarquin le Superbe (*a*). Mais même en admettant le fait avec toutes ses circonstances, qu'en résulte-t'il ? Que Numa étoit fort éloigné d'ajouter fois à tout ce qui se débitoit des Dieux, & de donner à cet égard dans la folie du peuple ? A la bonne heure. Delà même je conclus, & je ne conclus peut-être pas mal, qu'un Prince qui dans la persuasion intime où il étoit de la vanité de tout cela, vouloit passer pour avoir des entretiens secrets avec une certaine Nymphe, instituoit des Prêtres, des Pontifes, des Flamines, des Saliens, des Fêtes & des Sacrifices, tout l'appareil de la superstition payenne (*b*), qu'un

(*a*) Plutarque, *in Numâ*, & Cicéron, *Tuscul. Quæst.* Lib. 1. & 4.

(*b*) Voyez Tite-Live, *Liv.* 1. Denys d'Halic. *dans*

Prince, dis-je, de ce caractére ne croyoit pas apparemment beaucoup d'autres choses ; disons mieux, qu'il n'avoit sans doute d'autre Religion, que sa politique.

Ce ne fut que vers le tems de César & de Ciceron, que la Philosophie commença à oser se montrer & à marcher la tête levée dans Rome. Jusques-là les Romains plus accoutumés à bien faire, qu'à bien dire, ne la regardoient que comme un art dangereux, qui n'apprenoit qu'à parler beaucoup, & à confondre adroitement par des raisonnemens captieux & séduisans l'apparence avec la réalité, la vérité avec le mensonge. Ils étoient dans l'erreur sans contredit : mais peut-être ne se trompoient-ils pas de la moitié. Ce qu'il y a de certain, est que non seulement ils la méprisoient ; ils la craignoient même au point, que sous le Consulat de Pub. Scipion & de M. Marcellus, les Grecs ayant députe à Rome Carnéade avec deux autres Philosophes, pour une affaire qui intéressoit les Athéniens, Caton ne les eut pas plûtôt entendus, qu'il les fit congédier brusquement, de peur qu'ils ne gâtâssent l'esprit de la jeunesse Romaine (*a*).

ses *Antiq.* Liv. 2. & 3. Ciceron, *de Leg. Lib.* 1. Val Maxime, *Liv.* 1. Ovide, *Fast. Lib.* 3. Plutarque, *in Numâ*, Florus, *Liv.* 1. *Ch.* 2.

(*a*) Voyez Cicéron, *Acad. Quæst.* Lib. 4. Quintilien, *Lib.* 5. *Cap.* 4. Pline, *Lib.* 7. *Cap.* 30. Plutarque, *in Ca-*

Varron qui nâquit l'an de Rome 638. Varron, dis-je, qui avoit tout lû, que Cicéron appelle l'universel (*a*), & qu'un Auteur Ecclésiastique a regardé comme le plus sçavant des Grecs & des Romains (*b*), naturalisa le premier la Philosophie parmi ses compatriotes, en mettant en latin ce qu'il avoit remarqué de plus curieux dans les Philosophes Grecs. Depuis cette époque, cette sorte d'étude prit faveur à Rome: elle y devint à la mode au point, qu'il n'y fut plus permis d'avoir de l'esprit, si l'on n'en avoit pris une forte teinture. Les Poëtes, comme les Historiens & les Orateurs se piquerent également d'être Philosophes; & l'on vit dès-lors les vainqueurs de la terre ne se pas croire encore assez grands & assez fameux, s'ils n'avoient auprès d'eux de ces sortes de gens, ou s'ils n'écrivoient eux-mêmes sur ces matiéres. Tels furent entr'autres César, le Conquérant de l'Empire du l'Univers; Brutus, l'indigne assassin de son bienfaiteur, & peut-être de son pere; Crassus, le Crésus de Rome, Lucullus, qui en fut nommé le Xerxès; & Marc-Antoine, son Sardanapale. Je laisse aux Politiques à éxaminer, si ce genre de science fut

ione, Macrobe, *Saturn.* Lib. 1. *Cap.* 5. Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* Lib. 7. Cap. 14.

(*a*) *Universalis Polygraphus*, Epist. *ad Attic. Lib.* 5. Ep. 10.

(*b*) Lactance, *Divin. Institut.* Lib. 1. Cap. 6.

fort utile à l'avancement des affaires de la République ; si elle servit beaucoup à étendre ses conquêtes, à affermir son autorité ; & si pour arrêter un grand Roi au milieu du cours de ses prospérités, le fameux Popilius Lenas eut besoin d'employer beaucoup de Philosophie. Ce qu'il y a de constant, est que malgré la mode, les Romains nés gens de bon sens, & d'un jugement solide, ne firent jamais de grands progrès dans cette Science. Point de systêmes nouveaux chez eux : il pensoient à quelque chose de plus réel, qu'à bâtir comme on dit, *des Châteaux en Espagne*, ou des édifices de pure probabilité. Chacun se contenta de prendre des Anciens ce qui l'accomodoit le plus. La plûpart ne s'attacherent à aucun Maître, à aucune Secte en particulier ; aujourd'hui Stoïciens par intérêt ; demain Platoniciens & Académiciens par vanité, & pour faire parade de leur bel esprit ; le jour suivant Epicuriens par tempéramment. Tout cela leur étoit égal, parce que rien de tout cela ne les affectoit au point de leur paroître digne de leur attachement & de leur estime. Quelques-uns seulement parurent prendre parti, & se déclarerent pour certains systêmes anciens ; & dans ce petit nombre, la plûpart n'étoient point Romains : c'étoient des Etrangers, des Espagnols, des Grecs, des Syriens &

autres. Je vais parcourir en peu de mots ce qui les regarde.

De Lucréce.

Lucréce né avec beaucoup d'esprit, fut un des premiers parmi les Romains, qui forma le dessein de donner au Public un ouvrage philosophique. Comme il étoit Poëte d'inclination, il entreprit de mettre en vers le systême des Atomes d'Epicure & de Démocrite; & il a composé sur ce sujet un Poëme intitulé, *De la Nature des Choses*, qui, quoiqu'en pense un Ecrivain ingénieux dont le goût & la Critique ne sont pas toujours sûrs (*a*), est beau dans sa langue, de l'aveu de tous les Sçavans, comme les Poësies de Malherbe sont belles dans la nôtre; car ces deux Poëtes ont cela de commun, qu'ils ont contribué l'un & l'autre à perfectionner leur art parmi leur compatriotes. Il seroit seulement à souhaiter, que le Poëte Latin eût un peu plus ménagé dans ses vers la pudeur & la modestie.

A l'égard du fond, c'est, comme je viens de le dire, le systême des Atômes tout pur, le systême corpusculaire; d'où l'on doit conclure, qu'il seroit inutile d'y chercher rien de plus au sujet de l'ame des

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom. III. Liv.* 7. *Ch.* 31. §. 2.

Bêtes, que ce que j'en ai obſervé plus haut dans l'article d'Epicure. Du reſte il n'eſt pas néceſſaire de répéter, que ce ſyſtême eſt également impie & inſenſé. Auſſi le Poëme dont il s'agit, Lucréce ne le compoſa que lorſqu'il étoit fou, & dans les intervalles de raiſon, que lui laiſſoient certains accès de folie cauſés par un philtre amoureux, qu'une Maîtreſſe lui avoit fait prendre. Il en perdit l'eſprit au point qu'il ſe tua lui même (*a*).

De Cicéron.

Nous ſommes redevables des Ouvrages philoſophiques de Cicéron à la bataille de Pharſale, & à l'extinction de la liberté Romaine (*b*). Ces Livres ſans contredit ſont écrits parfaitement; malgré bien des écarts & quelques longueurs, tout y charme: on les lit avec agrément; & après les avoir lûs, on y revient, & on trouve un nouveau plaiſir à les relire. Ils ſont vrâiment dignes du Prince de l'Eloquence; c'eſt un titre que perſonne ne ſçauroit lui conteſter. A l'égard de celui de Philoſophe, je crois qu'il eſt permis d'en appeller. Je ne parle point de ſa vanité inſupportable: c'eſt l'apanage de

(*a*) *Amatorio poculo in furorem verſus, propriâ ſe manu interfecit, anno ætatis* 44. Hieronymus in *Chron. Euſebii.*

(*b*) Voyez Cicéron. *De Nat. Deor. Lib.* 1. De officiis, *Lib.* 2. Ep. ad Att. *Lib.* 2. Ep. 8.

la Philosophie ; & Cicéron l'a poussée dans ses ouvrages au point de se rendre dégoûtant & ennuyeux, malgré toutes les fleurs de sa Rhéthorique. Pour sa lâcheté, sa bassesse d'ame, elle est marquée à un coin, qui ne lui fait point du tout honneur. Vil adulateur, cœur faux, ame double, flatteur éternel de tous les hommes puissans & en place, il fut l'ami, le Panégyriste de tous ceux, dont la protection lui parut utile, ou la haine à craindre, entr'autres de Crassus, de César, de Pompée : il prostitua son éloquence jusqu'à la faire servir de glaive à deux tranchans & d'instrument à leurs passions, défendant aujourd'hui celui-ci, demain celui-là, & dans l'occasion portant jusqu'aux nuës le même Homme que peu auparavant il avoit traité comme le dernier des scélérats (*a*), selon que le vent de leur faveur le déterminoit à louer ou à reprendre ; & il ne fut vraiment ami d'aucun de ces Hommes, ausquels il fit si lâchement sa cour (*b*). Aussi firent-ils de son amitié tout le cas qu'elle méritoit, le portant & l'abandonnant tour à tour, le sacrifiant même, & le faisant servir de jouet à leurs intérêts & à leurs vûes ambitieuses. Joignez à cela

(*a*) Voyez ses deux harangues *pro Vatinio*, & *in Vatinium*.

(*b*) Voyez pour en juger, ses Lettres à Atticus & à ses autres amis.

ſa foibleſſe pour ſa fille Tullie. Il fut inconſolable de ſa mort au point de vouloir lui bâtir une chapelle, & pouſſa même ſes projets juſqu'à l'apothéoſe (*a*). Auſſi Dion l'accuſe-t'il, à tort ou avec raiſon, de l'avoir aimée autrement qu'un pére ne doit aimer une fille.

J'ai peint, ce me ſemble, le caractére philoſophique de Cicéron *avec des traits aſſez forts & aſſez hardis*; & ſur ce portrait tout le monde conviendra, que ce ſont là d'étranges qualités pour un Philoſophe. Je pourrois en demeurer là : j'ajoute cependant, que je ne puis me réſoudre à donner ce nom à un eſprit flottant & peu décidé, qui ne m'apprend jamais rien, & qui ne me fait ſortir d'un doute, que pour me rejetter dans de nouvelles incertitudes. Je ſçai que Cicéron ne faiſoit point profeſſion d'un Pyrrhoniſme outré ; qu'il s'étoit fixé à la troiſiéme Académie, & que celle-ci vouloit paroître beaucoup plus adoucie que la ſeconde, ou même la premiére. Il n'étoit pas diſoit-il (*b*), de ces rigides Platoniciens, qui s'imaginent qu'il n'y a rien de vrai : il étoit plûtôt de ces Platoniciens mitigés, qui croyent ſeulement, que le vrai & le faux ſont tellement confondus & incorporés en-

(*a*) voyez ſes Lettres à Atticus *Lib.* 12. *Ep.* 18. & 19. & Lactance, *Divin. Inſtit. Lib.* 1. *Cap.* 25.

(*b*) De Nat. Deor. *Lib.* 1. & Acad. Quæſt. *Lib.* 1. & 4.

ſemble, que l'œil le plus perçant ne ſçauroit parvenir à les démêler, d'où il ſuit, qu'il eſt inutile de chercher la vérité, & qu'il n'y a que des probabilités dans le monde. Avec de tels principes, non ſeulement on *ne prend jamais un air déciſif, ni un ton impoſant* (*a*); on ne ſe décide même ſur rien: on doute de tout; & on traite toutes les vérités d'une façon problématique. Y a-t'il des Dieux, ou n'y en a-t'il point? L'ame humaine peut-elle ſe flatter de l'eſpérance d'une douce immortalité, ou l'Homme périt-il tout entier à la mort? Vous en croirez ce qu'il vous plaira; tout eſt égal à Cicéron: ſur ces points importans il n'adopte aucun ſentiment; il eſt toujours prêt à diſputer pour & contre, ici partiſan déclaré de l'exiſtence de Dieu & de la ſpiritualité, qu'il prouve admirablement, là Pyrronien décidé, tournant en ridicule toute eſpéce de culte & de religion, & ſe mocquant publiquement, ou avec ſes amis, de tout ce qui ſe dit d'une autre vie. Avec ce tour d'eſprit, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'ait pris aucun parti ſur la nature de l'Ame des Bêtes. C'eſt un agréable ſcéptique, qui amuſe, qui attache, qui vous apprend tout, mais qui ne vous fixe à rien, & qui laiſſe ſes lecteurs auſſi peu inſtruits de ce qu'ils doivent

(*a*) M. D... *Hiſt. Crit. de la Philoſophie, Tom. III Lib. 7. Ch.* 31. §. 5.

penser, qu'il en étoit sans doute incertain lui-même.

Je finis ce qui regarde l'Orateur Romain par un dernier trait que j'ajouterai à son tableau, & qui achevera de le faire connoître. Deux Ecrivains modernes, sont d'un sentiment fort opposé sur sa politique. L'un, qui ne parle que par Oracles, ne connoît point de plus grand Homme en ce genre : jamais on n'a eu, selon lui (*a*), » plus de » zéle pour sa patrie, plus de talens pour » percer dans l'avenir, plus de sagacité pour » les grandes affaires. « L'autre plus simple & plus modeste lui passe le zéle pour la patrie : mais il ne tombe point du tout d'accord de cette sagesse & de cette pénétration, qu'on lui attribue. » Cicéron, dit-il » (*b*), génie aussi médiocre dans les affai» res qu'éminent dans les sciences, a tou» jours mal pris son parti, & pour ses inté» rêts, & pour ceux de la République. Il a » élevé Pompée plus haut, que son mérite » ne comportoit, il a mis César en état de » renverser Pompée, & Rome avec lui. » Il acheva de détruire la République, en » suivant avec trop de succès l'ambition » d'Octave-César. Enfin il a toujours été par » un bisare contraste partisan zélé de la Répu-

(*a*) M. D. . . ubi suprà §. 4.

(*b*) M. Macé, *Vie des quatre Cicérons.*

» blique, & instrument efficace de la Ty-
» rannie «.

De ces deux portraits qui se ressemblent si peu, auquel donner la préférence? Il y a dans l'un plus de noblesse, plus de grandeur, plus de brillant, plus de beauté; mais les couleurs en sont factices: l'autre est plus simple & moins frappant; & la peinture en est naturelle. Ceux qui aiment l'entousiasme & le clinquant, se décideront pour le premier: moi qui ne me repais point d'agréables chiméres, & qui vais au solide, je me détermine pour le second. Il est tiré au vrai; & tous les traits en sont moulés sur des faits constans, attestés par tous les Historiens, & que Cicéron lui-même ne désavoueroit pas.

Oserois-je hazarder ici une réflexion, qui n'est certainement point à l'avantage de tout ce qui s'appelle Orateurs, beaux diseurs, gens éloquens. Les deux Princes de l'Eloquence furent sans difficulté deux grands Hommes dans leur art, deux génies sublimes; & peut-être seroit-il difficile de rencontrer deux politiques plus mauvais & plus aveugles. Tous deux furent très-zélés pour leur patrie, si pourtant on doit accorder le nom de zèle à ce qui ne se rapporte qu'à nous, à nos vûes, à nos intérêts; & parce que cet amour de la Patrie, ils ne le rapporterent qu'à eux-mêmes, & voulurent le conduire suivant les

vûes

vûes de leur ambition, ils échouerent pitoyablement dans leurs projets, leurs mesures opérant précisément tout le contraire de ce qu'ils avoient imaginé. Démosthène & Cicéron jouirent sans contredit dans certains momens du plaisir le plus pur, que puisse donner une autorité sans bornes, telle que n'oseroient se promettre les plus grands Monarques; ils furent les maîtres dans ces instans de disposer des esprits & des cœurs de tout un peuple: mais leur gloire ne fut qu'éphémere: à peine eut-elle la durée des fleurs. Toute leur Rhétorique les trompa; leurs lumiéres les égarerent; rien de ce qu'ils avoient projetté ne réussit: ils virent même arriver tout le contraire; & au lieu de ce qu'ils s'étoient promis, les mêmes moyens qu'ils avoient employés pour y parvenir, ne servirent qu'à avancer la ruine de leur Patrie, & leur fin tragique. Tant il est vrai que l'humanité se décele avec éclat & triomphe dans les génies mêmes les plus sublimes!

. . . . . . Nihil est ab omni,
Parte beatum. *Hor. Od.*

De Séneque.

Après les fureurs des Guerres civiles, & les proscriptions du Triumvirat, Auguste devenu maître paisible de l'Empire de

l'Univers, en donnant la paix à la terre, fit fleurir dans Rome les Sciences & les beaux Arts. La Philosophie eut aussi sans doute part à ses faveurs : mais il faut avouer, que sur cet article nous n'avons gueres que des conjectures : & il est bien remarquable que dans ce siécle le plus beau, le plus florissant, le plus brillant, & le plus éclairé de l'Empire, il ne se rencontre aucun Philosophe de Spéculation & de profession. Tant il est vrai, que les Romains prudens & sages, tant qu'ils sont demeurés tels, ont toujours fait peu destime d'une science vaine, qui ne s'enveloppe du beau nom d'amour de la sagesse, que comme d'un manteau, qui lui sert à couvrir ses haillons & sa nudité. A peine dans les Ecrits de tant de grands Hommes, de tant de génies sublimes qui fleurirent alors, trouve-t'on de loin en loin quelque legére trace des dogmes & des opinions Philosophiques. Virgile daigne à peine dans un endroit (*a*) effleurer en passant le systême de l'ame universelle, ou de l'ame du monde ; & si dans un autre (*b*), il paroît adopter celui de Pythagore, ou de la transmigration des ames, ce n'est que pour en prendre occasion de faire sa cour à Auguste & à sa Nation,

(*a*) Georgique. *Liv.* 4.

(*b*) Enéide, *Liv.* 6.

qu'il flatte agréablement par une fiction ingénieuse. Ovide, Tibulle, Horace, &c. étoient des Poëtes galans & libertins, qui employoient leur tems & leur esprit à toute autre chose, qu'à Philosopher ; si quelquefois ils sembloient s'occuper de la Philosophie, ce n'étoit que par amusement, & pour la faire servir à leurs plaisirs. Ils suivoient tous la doctrine d'Epicure, parce qu'ils vivoient tous en vrais Epicuriens. C'étoit alors le sentiment à la mode, sans que pour cela on se mît beaucoup plus en peine du systême des Atômes, que de celui de l'infini, ou de tout autre. On avoit raison : tous le valoient bien & revenoient à peu près au même.

Ce ne fut qu'après ces beaux jours, sous le régne de la tyrannie, & dans la décadence du bon goût qui en fut la suite, qu'on vit pulluler la race des Philosophes dans la Capitale de l'Univers. La différence des intérêts fit la différence des partis, que chacun embrassa. Pour plaire à des Maîtres cruels, superstitieux & extravagans, les Philosophes courtisans donnerent tête baissée dans la superstition la plus grossiére & la plus outrée. Tous devinrent Astrologues & Magiciens ; c'est-à-dire que pour tromper le Prince, la Cour Impériale se métamorphosa en imposteurs : celle de Tibére

& de Néron ne fut remplie que d'hommes de cette espéce. D'autres conservant encore quelque reste de l'ancienne générosité de leurs peres, dédaignerent cette lâcheté & ces bassesses : mais parce qu'ils comprirent, pour me servir des termes à la mode, qu'*ils n'avoient pas assez d'étoffe*, pour soutenir par eux-mêmes cette grandeur d'ame des vieux Romains, ils chercherent à s'étayer de la Philosophie du Portique. Au défaut d'une vertu réelle, ils y puiserent de grands principes, de belles maximes, & c'est tout ce dont ces hommes superficiels étoient capables. Souvent l'intérieur étoit tout gâté & tout corrompu : mais ils conservoient les dehors (*a*) ; & les dehors suffisent, pour en imposer au peuple. Les uns & les autres eurent de rudes chocs à soutenir de la part de Néron, de Domitien & de Vespasien, qui les bannirent de Rome. Les deux premiers leur firent honneur, en se déclarant leurs persécuteurs : mais j'ai peine à croire avec un

(*a*) On trouve un exemple bien marqué de cette fausse constance dans Posidonius, que Pompée voulut visiter en passant par Rhodes. Ce Philosophe étoit alors fort tourmenté de la goutte : mais il se composa à l'arrivée du Général Romain ; & quoique dans le cours de l'entretien qu'il eut avec lui, les douleurs se fissent sentir vivement de tems en tems, au lieu de convenir ingénuement qu'il souffroit, cette homme vain en souffrant comme un damné, soutint toujours qu'il n'avoueroit jamais que la douleur fut un mal.

Ecrivain moderne (*a*), que leur conduite trop réguliére fut un des motifs, qui engagea le dernier à les chasser. J'ai beau tourner dans tous les sens ces Philosophes prétendus : je ne trouve dans eux que des vertus fausses, & des vices réels, surtout beaucoup de vanité, & un orgueil insupportable ; du reste des fiertés déplacées ; un esprit de révolte toujours prêt à éclater, quelquefois même sans sujet ; assez d'indifférence pour la vie oupour la mort, lorsqu'ils n'étoient plus les maitres de conserver l'une, & d'éviter l'autre.

Séneque, ce Philosophe à sentences, qui dans le tems dont je parle, fut l'honneur de la Secte Stoïque, me fournit une preuve sensible de la vérité de ce que j'avance. Je conviens sans peine qu'il avoit beaucoup d'esprit : mais que ce fût comme on le dit (*b*), *de cet esprit fin qui touche, & qui impose tout ensemble*, j'avoue que je suis trop grossier, pour m'en appercevoir. Au contraire, à la réserve de quelques pensées vraiment grandes & spirituelles, je ne trouve avec Quintilien & le P. Mallebranche dans ses Ouvrages que de fausses lueurs, de faux brillans, capables tout au plus d'imposer à ceux qui sont bien aise qu'on

(*a*) M. D . . . *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom. III. Liv.* 7. *Ch.* 32. §. 5.

(*b*) *Ibid. Ch.* 33. §. 2.

leur impose ; quelque force & quelque beauté dans les paroles, mais très-peu de force & d'évidence dans ses raisons ; un Auteur qui court continuellement après les fleurs & le clinquant ; un beau diseur en un mot, qui peut quelquefois persuader par impression, mais qui ne persuade jamais par évidence, & qui pour tout mérite n'a que celui d'avoir mis son esprit à penser & à parler autrement que les autres.

A l'égard de sa Doctrine je ne suis point surpris que Saint Jérôme l'ait mis au nombre des Ecrivains Ecclésiastiques, trompé par une tradition apocryphe, qui supposoit un commerce de lettres entre S. Paul & ce Philosophe. Mais j'admire, qu'un Docteur de l'Eglise des plus sçavans ait pû douter, si on ne devoit point le compter au nombre des Sectateurs de la vraie Religion (*a*) ; & qu'un autre Ecrivain Ecclésiastique encore plus ancien ait pû avancer, que pour être Chrétien, il ne lui avoit manqué qu'un maître, qui le mît dans la bonne voie (*b*). Certes il faut convenir que le Ciel est à bon marché, si l'on peut l'acquérir pour quelques vérités de spéculation, qu'on ne manque jamais de démentir dans la pratique, & qu'on dément souvent dans la spéculation même.

(*a*) S. Augustin, *De Civit Dei*, *Lib.* 10. *Cap.* 6.

(*b*) *Potuit esse verus Dei cultor, si veræ sapientiæ ducem nactus esset.* Lactant *Inst. Divin. Lib.* 6. *Cap.* 24.

On trouve, je le ſçai, dans Séneque des choſes admirables ſur la Divinité & ſur l'immortalité de l'Ame : il donne en quelques endroits des préceptes de la morale la plus pure & la plus ſaine (*a*). Mais tournez la médaille ; vous verrez tout un autre Homme. C'eſt un Philoſophe Athée, qui ſuivant les principes des Stoïciens ſes Confréres, ne reconnoît point d'autre Dieu que l'Ame du Monde, & qui par cette ame du Monde, n'entend qu'un certain air ſouterrain mû avec rapidité, & différent, ſelon les canaux divers par leſquels il paſſe (*b*) ; qui enſeigne ouvertement, qu'il ne faut craindre ni les Dieux, ni les Hommes (*c*), que l'ame eſt mortelle, & qu'on doit ſe moquer de tout ce qui ſe dit d'une autre vie. » Songez, dit-» il écrivant à Martia (*d*), que les Morts » ne ſont ſujets à aucune peine ; que les

(*a*) Voyez, *De Benef. Lib.* 2. *Cap.* 14. *&* *Lib.* 7. *Cap.* 10. *&* *Ep.* 7. 10. 47. 94. 113.

(*b*) Par tout dans ſes Livres des *Queſtions naturelles*.

(*c*) *De Benef. Lib.* 7. *Cap.* 1. *&* *Ep.* 102. 117.

(*d*) *Cogita, nullis defunctum malis affici; illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe : nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia & reos. Luſerunt iſta poëtæ, & variis agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & ſolutio eſt, & finis, ultrà quam mala noſtra non exeunt; quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ antequàm naſceremur jacuimus, reponit ſi mortuorum aliquis miſeretur, & non mortuorum miſereatur.* Senec. *de Conſol. ad Marciam, Cap.* 19.

» descriptions qui nous font les Enfers terribles, sont de pures fables ; qu'il ne s'y trouve point de ces lieux ténébreux où les morts soient emprisonnés, point de fleuves de feu, où ils soient tourmentés ; point d'autres, dont la boisson leur fasse perdre le souvenir de ce qu'ils ont vû ou entendu dans cette vie ; point de tribunaux, où leurs actions soient jugées. Ces chiméres sont autant d'imaginations inventées par les Poëtes pour nous allarmer, & pour exciter en nous des sentimens de terreur. La mort finit toutes nos peines, en terminant notre vie, au delà de laquelle elles ne peuvent s'étendre. Elle nous rend à cette profonde tranquillité, dans laquelle nous étions mollement étendus avant que de voir le jour. S'il se trouve quelqu'un assez foible, pour plaindre le sort de ceux qui ont cessé de vivre, il peut avoir la même compassion de l'état de ceux qui sont encore à naître «.

De pareils sentimens ne sont pas ceux d'un Chrétien ; ils n'annoncent pas même un Payen honnête homme. Aussi la Sagesse de Séneque étoit elle toute sur ses lévres. Tacite, Dion & Xiphilin s'accordent à faire un portrait fort peu avantageux de sa conduite. Ils l'accusent d'une avarice insatiable, & d'avoir amassé en quatre ans plus de sept millions, par les voies les plus illé-

gitimes, d'adultére avec Julie, fille de Germanicus ; d'un commerce criminel avec Agrippine, de la mort de laquelle il paſſa pour être un des principaux auteurs ; d'avoir ſouffert qu'on ſongeât à l'élever à l'Empire, en tuant Néron ſon éleve ; & d'avoir été adonné à des amours condamnés par la Nature. Tel étoit le caractére des Saints du Portique. On trouvoit toujours à coup ſûr dans leurs mœurs de quoi ſe dédommager de l'auſtérité ſauvage de leur Doctrine.

Pour ce qui eſt de ce que ce Philoſophe a penſé de l'ame des Bêtes, comme il ne s'en eſt expliqué nulle part, il eſt aſſez difficile de le décider. On prétend (*a*) que du tems des premiers Céſars, les Stoïciens ſoutenoient qu'elles n'en avoient point. Peut-être Séneque étoit-il de ce ſentiment, il étoit très-conforme à ſes principes. On vient de voir, qu'il ne reconnoiſſoit d'autre Divinité que l'ame du Monde, & que, ſelon lui, cette ame du Monde n'étoit autre choſe, qu'un air ſubtil & tout-puiſſant également répandu par-tout, qui agite & qui vivifie tout l'Univers, qui ſe rétablit & ſe renouvelle ſans ceſſe (*b*). Dans ce ſyſtê-

(*a*) Bayle, *Rep. des Lettres*, *Octob.* 1684. *art.* 11.

(*b*) C'eſt ſur ce Pied là qu'on doit juger de cette penſée de Séneque : de quelque côté que vous vous tourniez, Dieu s'offre par-tout à vos regards ; *Quòcunque te flexeris, videbis Deum occurrentem tibi.* De Benef. *Lib.* 4. Ces paroles ſeroient fort belles dans la bouche

me, la matiére agit par elle-même ; & le mouvement lui est essentiel. Il n'y a donc point d'ame dans les animaux, il n'y en a pas même dans l'homme ; ou s'ils en ont une, c'est une portion de l'ame du Monde, c'est une ame purement matérielle. J'ai montré ailleurs l'impiété & l'absurdité de cette Doctrine des Matérialistes.

De Pline.

On doit ranger Pline le Naturaliste au nombre de ces Philosophes athées. Il ne reconnoît point d'autre Dieu que l'Univers : *c'est* : selon lui, *l'ouvrage & l'ouvrier, c'est la Nature universelle* (*a*). Doit-on être surpris, que suivant ce principe, ce Philosophe ait admis non-seulement de la connoissance, mais même de la religion dans les Bêtes ? Dans le systême matérialiste, doivent-elles être moins privilégiées que l'homme ? Qu'a-t'il de supérieur à la Brute ? Qu'a-t'il de plus que l'Abeille ou l'Eléphant ? Qu'a-t'il même qui le distingue d'une souche ou d'un bloc de marbre. Ces êtres vivent & végetent comme l'homme ; & l'homme meurt tout entier comme eux. Pour porter jusques-là l'extravagance & la folie, c'est bien la peine d'être Philosophe !

d'un Philosophe Chrétien ; elles sont très-impies dans celle de Séneque.

(*a*) Hist. Nat. *Lib.* 1.

De Plutarque.

On compte encore Plutarque parmi les Philosophes, en considération de ses Œuvres Morales, qui ne sont certainement pas ce qu'il a fait de mieux : entre cet Ouvrage & ses vies des hommes Illustres il y a peut-être autant de distance, que de la Terre au Ciel. Comme il étoit Académicien, il se crut en droit de ne prendre aucun parti, de n'établir rien, & de tomber également sur toutes les autres Sectes, principalement sur les Stoïciens & les Epicuriens, qu'il ne ménage point dans ses railleries. C'est dommage qu'en raillant les autres, lui-même ait fourni aux rieurs plus de matiére qu'il n'en faut pour le railler. On ne peut lire quelques-uns de ses Traités (*a*), sans être rebuté, & même indigné de toutes les mysticités, c'est-à-dire, de toutes les visions & les fadaises qu'il y débite.

De quelques autres Philosophes.

Jusqu'ici, c'est-à-dire environ jusqu'au régne de Trajan, il semble que la Philosophie n'eût point encore acquis droit de

(*a*) Tels sont entr'autres ceux d'Isis & Osiris, *de Facie in orbe Lunæ*, du Génie de Socrate, des Oracles, &c.

bourgeoisie dans Rome; du moins paroît-il que ce droit étoit bien contesté, & mal établi. Mais à peine Adrien & les Antonins furent montés sur le Trône, qu'elle sembla y monter avec eux, pour étendre de là sa domination dans tout l'Empire. Sous des Princes qui se mêloient de Philosopher, on fut bientôt inondé d'un déluge de Philosophes. Il en sortit des essains, des fourmiléres : ils étoient semés si dru, qu'on étoit presque obligé de marcher dessus. Ceux même qui n'avoient aucun goût pour le devenir, par ambition & par intérêt voulurent du moins le paroître: ils en prirent l'habit; on ne vit plus par tout que des manteaux, de longs cheveux & de grandes barbes (*a*): Julien lui-même ne crut pas avilir la pourpre Impériale, en l'*affublant* de cette parure. Je n'aurois jamais fait, s'il me falloit passer en revûe toute cette vermine. Je ne parlerai point de ces Philosophes couronnés, qui le furent certainement beaucoup plus, qu'il ne convient à un grand Prince, & peut-être beaucoup moins qu'ils n'eurent envie de le paroître. Je n'entrerai pas même dans le détail des autres Philosophes du commun; ce qui les regarde appartient à l'Histoire de la Philosophie. D'ailleurs de

(*a*) C'étoit la parure distinctive des Philosophes. Delà vint le proverbe *Barbâ tenùs Philosophi.* Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Attic. Lib. 9. Cap. 2.*

ce grand nombre, aucun n'a ſoutenu de nouveau ſyſtême ni ſur l'Ame des Bêtes, ni même ſur le reſte. Sans ambitionner le tître d'Inventeurs, la plûpart ſe contenterent d'expliquer ce qui avoit été dit par les Anciens. Les autres donnerent dans un genre de Philoſophie, qu'ils appellerent Théurgique, qui rouloit uniquement ſur le commerce qu'ils établiſſoient entre Dieu & les Hommes, par le moyen des Génies ou des Démons, & ſur des pratiques & des cérémonies toutes plus ſuperſtitieuſes les unes que les autres. Je me bornerai donc à quelques-uns des plus conſidérables & des plus connus; je laiſſe les autres à qui voudra ſe donner la peine d'en dreſſer la liſte.

D'Appollonius de Tyanes.

Un des plus célébres fut ſans contredit le fameux Appollonius de Tyanes: il vivoit ſous Néron & ſous Domitien. Les progrès rapides du Chriſtianiſme commençoient alors à donner de la jalouſie aux Payens. Ils mirent tout en œuvre, pour étouffer cette religion naiſſante; & parce que les tourmens & les perſécutions ne réuſſiſſoient pas à leur gré, ils crurent pour la détruire, devoir oppoſer aux prodiges dont elle brilloit, un merveilleux tout ſemblable dans le Paganiſme. Delà tous les

miracles qu'ils attribuerent à Appollonius, dont ils vouloient faire un paralléle indigne avec Jesus-Christ : mais miracles si puériles & si mal imaginés, qu'ils portent avec eux des preuves de fausseté & d'une supposition manifeste. La vie d'Apollonius a été écrite par Philostrate sur les mémoires de Damis, compagnon & disciple de ce Philosophe ; & ce Damis mentoit si effrontément, qu'il assûroit avoir vû sur le mont Caucase les chaînes avec lesquelles Prométhée y avoit été attaché. Delà il est aisé de juger, si sans renoncer au sens commun, on peut ajouter foi à son témoignage.

D'Epictéte & D'Arrien.

Epictéte & Arrien son Disciple vivoient sous l'Empire d'Adrien : ce sont encore deux grands Saints du Paganisme. Le premier dans le cours de sa misére, qui fut extrême, composa un Traité qui est parvenu jusqu'à nous, & où l'on trouve sans contredit de beaux principes de morale. C'est dommage qu'elle soit hors de notre Sphére, & peu à portée de l'humanité. Des Philosophes de cette trempe, au lieu de faire aimer le vrai, ne servent qu'à en donner de l'éloignement. Je ne pense pas qu'on puisse mieux caractériser Epictéte qu'un

de nos Poëtes (a) l'a fait dans ces vers ;

. . . .
. . . .
Envain d'un ton de Rhéteur ;
Epictete à ſon Lecteur ,
Prêche le bonheur ſuprême :
J'y trouve un Conſolateur ,
Plus affligé que moi-même.

Dans ſon flegme ſimulé ,
Je découvre ſa colére :
J'y vois un homme accablé ;
Sous le poids de ſa miſére ;
Et dans tous ces beaux diſcours ;
Fabriqués durant le cours ,
De ſa fortune maudite ,
Vous reconnoiſſez toujours ;
L'Eſclave d'Epaphrodite.

Maxime de Tyr qui fleurit ſous Antonin , & Sextus l'Empirique qui vêcut ſous Marc-Aurèle , ne méritent pas que je m'arrête à eux. Creſcent & Celſe contemporains du dernier ne ſont fameux , que par leur haine envenimée contre le Chriſtianiſme.

Je laiſſe aux Médecins le ſoin de vanter Galien ; aux Philoſophes, celui de critiquer

(a) Rouſſeau dans ſon Ode *à l'Abbé de Chaulieu.*

Diogène Laërce ; & aux Arracheurs de dents, la peine de mentir mieux que Philostrate. Ces trois Philosophes vivoient sous Sévére.

De Plotin.

Sous Gallien parut le célébre Plotin, le plus délié Platonicien de ces tems-là, qui à l'exemple de Platon, & avec la protection de l'Empereur, fut sur le point d'exécuter le plan fameux d'une République de Philosophes. J'ai fais beaucoup de cas de ses écrits : mais je plains autant pour le moins ceux qui sont obligés de les lire.

De Jamblique & D'Apulée.

Parlerai-je de Jamblique & d'Apulée ? Tous deux firent beaucoup de bruit dans leur tems, & sont encore aujourd'hui connus par leurs Livres ; n'importe, abandonnons le premier à ses Génies ou Démons, plutôt que de nous remplir la tête d'idées Platoniciennes & de prestiges magiques, c'est-à dire de visions & de chiméres. A l'égard d'Apulée, quoiqu'en pense un Ecrivain moderne, qui trouve beaucoup de beauté dans son style, & un grand nombre de descriptions attachantes & fleuries (a), je conseille volontiers à ceux qui n'ai-

(a) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. III.* Liv. 8. Ch. 36. §. 5.

ment point le ſtyle dur, ferré & obſcur, ou qui n'ont aucun goût pour les ſaletés, de ne mettre jamais le nez dans ſes ouvrages.

De Porphyre.

Mais le plus eſtimé, & le plus eſtimable peut-être de tous ces Philoſophes du dernier âge, fut Porphyre, Diſciple de Plotin, & Maître de Jamblique. Il fleuriſſoit ſous Aurélien. Cet Homme ſe rendit fameux par les Livres pleins de fureur, qu'il publia contre le Chriſtianiſme. Cependant ſon mérite étoit tel, que malgré ſa haine envénimée, il s'attira des louanges de ſes propres ennemis, même de ceux d'entr'eux qui l'ont réfuté le plus ſolidement. J'ai parlé ailleurs des éloges, que deux des plus ſçavans Péres de l'Egliſe ont fait de lui. Il étoit Platonicien, comme ſon Maitre Plotin, & ſçut allier comme lui, & comme tous les Platoniciens de ce tems là, les idées de Platon avec les nombres de Pythagore. Il nous reſte de Porphire, entr'autres Ouvrages, un Traité *touchant l'abſtinence de la chair des Animaux*, dans lequel il entreprend de montrer, qu'il n'eſt pas permis ni de les ſacrifier, ni de les tuer, ni de s'en nourrir ; & pour le prouver, il s'attache à faire voir, qu'ils ſont comme nous doués d'une ame raiſonnable & intelligente. Comme il entre à ce ſujet

dans un grand détail, je vais rapporter ses raisons. L'extrait que j'en ferai servira à donner une idée plus nette du systême de Pythagore, de Platon, & de leurs Disciples sur l'Ame des Bêtes.

Porphyre entreprend d'abord de montrer, que les Animaux ont l'usage de la parole. En effet, ce point une fois gagné, il faut convenir qu'ils ont aussi l'usage de la raison : il s'uffit de prouver ce seul article, pour ruiner de fond en comble le systême des Automates. Or pour y parvenir, voici comment s'y prend notre Philosophe.

» Peut-on dire que la voix manque aux » Animaux, dit-il (*a*) ? N'expriment-ils » point ce qu'ils sentent; & ne pensent-ils » point avant que de s'expliquer ? Car j'en» tens par la pensée ce qui se passe intérieu» rement dans l'ame, avant qu'on l'exprime » par la voix. De quelque façon ensuite que » l'on parle, soit comme les Grecs, soit » comme les Chiens, soit comme les » Bœufs, c'est la raison qui s'exprime; & » les Animaux en sont capables. Les Hom» mes conversent entr'eux suivant les ré» gles qu'ils ont établies; & les Animaux » ne consultent dans leur façon de s'expri» mer, que les loix qu'ils ont reçues de

(*a*) Traité *touchant l'Abstinence*, *Liv.* 3. *Num.* 3. trad. de M. *de Burigny*. Paris, chez *de Bure l'aîné*, 1747.

» Dieu & de la nature. Si nous ne les en-
» tendons pas, cela ne prouve rien. Car
» les Grecs n'entendent point le langage
» des Indiens ; & ceux qui ſont élevés dans
» l'Attique, ne comprennent rien à la lan-
» gue des Scythes, des Thraces & des Sy-
» riens. C'eſt la même choſe pour eux, que
» le cris des grues... Nous ne pouvons
» ni articuler, ni lire la langue des Syriens
» & des Perſes, non plus que celle des
» Animaux. Nous entendons ſeulement du
» bruit & des ſons, ſans rien comprendre.
» Lorſque les Scythes parlent entr'eux, il
» nous ſemble qu'ils ne font que gaſouil-
» ler... Cependant ils s'entendent auſſi bien
» entr'eux, que nous nous entendons nous-
» mêmes. Il en eſt de même des Animaux :
» chaque eſpéce entend le langage de la
» ſienne, & ce langage ne nous paroît qu'un
» ſimple ſon qui ne ſignifie rien, que par-
» ce qu'il ne s'eſt encore trouvé aucun hom-
» me qui ait pû nous apprendre la langue
» des Animaux, & nous ſervir d'inter-
» préte «.

Porphyre parle enſuite de ceux qu'on dit avoir entendu le langage des Animaux, au nombre deſquels il compte Mélampe, Tiréſias & Appollonius de Tyanes. De-là il paſſe à certaines Nations, qui ont encore, ſelon lui, la facilité d'entendre la voix

des Bêtes. » Les Arabes, dit-il (*a*) enten-
» dent le langage des Corbeaux, les Tyr-
» rhéniens celui des Aigles ; & tout tant
» que nous sommes d'Hommes, peut-être
» entendrions-nous tout ce que disent les
» Animaux, si un Dragon léchoit nos oreil-
» les. « Le secret est rare & curieux : mais je ne pense pas, qu'il prenne envie à aucun de mes Lecteurs d'en faire l'épreuve.

Notre Philosophe prouve ensuite par la variété & la différence des sons, que rendent les Animaux, qu'ils sont très significatifs, quoique nous ne puissions pas les comprendre. » Ils s'expriment différem-
» ment, dit-il (*b*), lorsqu'ils ont peur, lors-
» qu'ils s'appellent, lorsqu'ils avertissent
» leurs petits de venir manger, lorsqu'ils
» se caressent, ou lorsqu'ils se défient au
» combat... Ce seroit donc une chose fort
» déraisonnable, ajoute-t'il, de dire qu'il n'y
» a de la raison que dans le discours de
» l'Homme, parce que nous le comprenons,
» & qu'il n'y en a point dans le langage des
» Animaux, parce qu'il nous est inintelli-
» gible. C'est comme si les Corbeaux soute-
» noient que leur croassement est le seul
» langage raisonnable, ou que nous sommes
» sans raison, parce qu'ils n'entendent pas

(*a*) *Ibid. Num.* 4.
(*b*) *Ibid.*

» ce que nous disons ; ou comme si les Ha-
» bitans de l'Attique prétendoient, qu'il n'y
» a de langue que la leur, & que tous ceux
» qui ne la parlent point, sont privés de rai-
» son ».

Après avoir ainsi montré, autant qu'il l'a pû, que les Animaux ont un langage raisonnable, Porphyre passe aux raisons qui semblent prouver qu'ils ont de la connoissance & de l'intelligence. » Ceux-mê-
» mes qui prétendent que les Animaux sont
» privés de raison, conviennent, dit-il (*a*),
» que les chiens observent les régles de la
» dialectique, & font dans quelques occa-
» sions des syllogismes. Lorsqu'ils poursui-
» vent une Bête, & qu'ils sont arrivés à
» un carrefour qui se termine à trois che-
» mins, ils raisonnent ainsi : elle n'a pû pas-
» ser, que par l'une de ces trois routes : or
» elle n'a passé ni par celle-là, ni par cel-
» le-ci ; donc c'est par cette troisiéme-ci
» qu'il faut la poursuivre. On répondra sans
» doute, que c'est par un instinct naturel,
» que les Animaux agissent ainsi, puisqu'ils
» n'ont point été instruits. Mais ne rece-
» vons-nous pas notre raison de la nature.

» La raison des Animaux, ajoute-t'il (*b*)
» différe de la nôtre, suivant Aristote, non
» par sa nature, mais seulement du plus au

(*a*) *Ibid. Num.* 6.

(*b*) *Ibid. Num.* 7.

» moins : de même que, selon plusieurs,
» la nôtre différe de celle des Dieux seulement
» ment en ce que celle des Dieux est plus
» parfaite. Tout le monde convient, que
» les Animaux ont les sens, les organes,
» & le corps à peu près semblables à nous.
» Ils nous ressemblent non seulement par
» les passions, par les mouvemens de l'ame,
» mais aussi par les maladies extraordinaires
» dinaires «. Il fait ensuite une longue énumération des maladies des Bêtes. L'âne, dit-il, est sujet au catharre, le cheval à la pulmonie & à la phtisie, au torticolis, à la goutte, à la fiévre, à la rage; le boeuf & le chameau à la fiévre, la corneille à la galle, le cochon au rhume, &c.

A l'égard des sens, » les Animaux, continue-t'il (*a*), les partagent avec l'homme;
» me; car ce n'est pas lui seul qui goûte les
» saveurs, qui voit les couleurs, qui sent
» les odeurs, qui entend le bruit, qui est
» sensible au chaud, au froid, & à ce qui
» est l'objet de l'attouchement. Les animaux
» ont ces mêmes sensations; & s'ils les ont,
» quoiqu'ils ne soient pas hommes, pourquoi
» quoi leur ôteroit-on la raison, parce qu'ils
» ne sont pas hommes? On pourroit dire
» de même, que les Dieux ne sont pas raisonnables,
» sonnables, puisqu'ils ne sont point Hommes
» mes «.

(*a*) *Ibid. Num.* 8.

Ensuite, après avoir montré, que la plûpart des Animaux ont le sens beaucoup plus parfaits que l'Homme, » Aristote prétend, dit-il (*a*), que ceux d'entr'eux qui » ont les sens les plus parfaits, sont ceux » qui ont le plus d'esprit. La différence des » corps peut les rendre plus ou moins sensibles, plus ou moins vifs : mais elle ne » peut point changer l'essence de l'ame; » & comme dans les mêmes espéces il y » a des corps plus sains que les autres, des » maladies fort différentes, & des dispositions opposées : aussi y a-t'il de bonnes » & de mauvaises ames; & il y a divers » dégrés de bonté & de méchanceté... Si » nous avons plus d'intelligence que les » Animaux, ce n'est pas une raison pour » soutenir qu'ils n'en ont point : comme » on auroit tort de dire, que les perdrix ne » volent pas, parce que les éperviers volent mieux qu'elles, ou que ceux-ci ne » sçavent pas voler, parce qu'il y a une » espéce, qui vole beaucoup mieux que les » autres «.

Il remarque ensuite (*b*), que les Animaux agissent avec prudence, qu'ils observent entr'eux la justice, & que chaque espéce a une vertu éminente & particuliére, que la nature lui a donnée. » Ceux,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid. Num. 9. & seqq.*

» ajoute-t'il, qui disent que les Animaux
» font toutes ces choses naturellement, ne
» prennent pas garde qu'ils conviennent
» par là, qu'ils sont naturellement raison-
» nables, ou que la raison n'est pas natu-
» relle en nous, & est susceptible d'aug-
» mentation, suivant que la nature nous a
» formés. La Divinité est raisonnable, sans
» avoir appris à le devenir... & l'on ne
» peut pas dire qu'elle n'est pas raisonna-
» ble, parce qu'elle n'a point appris à l'ê-
» tre... Il ne faut donc pas ôter la raison
» aux Animaux, parce que c'est la nature,
» qui leur donne cette qualité. Si nous ne
» comprenons pas comment cela se fait,
» c'est que nous ne pouvons pas entrer dans
» leurs pensées : mais ce n'est pas une rai-
» son d'attaquer leur intelligence ; car nous
» ne pouvons pas entrer aussi dans les rai-
» sons de Dieu : mais nous jugeons par ses
» ouvrages, qu'il est intelligent & raison-
» nable «.

Mais, ajoute ce Philosophe (*a*), les Animaux, dit-on, font mal les actions humaines. Les Hommes, répond-t'il, les font-ils tous bien? Ils n'ont, ajoute-t'on, ni conseil, ni assemblée. Dites-moi, reprend-t'il, comment les Hommes agissent. N'y en a-t'il pas plusieurs qui se déterminent, avant que d'examiner? & comment pourra-t'on

(*a*) *Ibid. Num.* 15.

montrer que les Animaux ne délibérent point ? Quelqu'un est-il en état d'en donner la preuve ?

„ Les autres objections, continue Por-
„ phyre, qu'on fait contre la raison des
„ Animaux, sont toutes aussi frivoles. On
„ dit, qu'ils n'ont point de villes. Les Scy-
„ thes qui n'ont d'autres demeures que leurs
„ chars, n'ont point de villes, non plus que
„ les Dieux. Si les Animaux n'ont point
„ de loix écrites, les Hommes n'en ont
„ point eu, tant qu'ils ont été heureux &
„ innoncens.

„ La nature, dit-il *(a)*, que l'on convient
„ agir toujours sagement, a donné aux Ani-
„ maux le sentiment, afin qu'ils cherchas-
„ sent ce qui leur est utile, & qu'ils évitas-
„ sent ce qui leur est contraire ; ce qu'ils
„ ne peuvent faire que par le sentiment. Or
„ la faculté de choisir ce qui est avanta-
„ geux, & de rejetter ce qui est pernicieux,
„ ne peut résider que dans un sujet capa-
„ ble de raison, de juger, & d'avoir de la
„ mémoire. Ceux à qui vous ôteriez le pres-
„ sentiment de l'avenir, la mémoire, les
„ préparatifs, l'espérance, la crainte, le
„ désir, le chagrin, n'ont plus besoin d'yeux,
„ ni d'oreilles, ni de sentiment, ni d'ima-
„ gination... C'est ce qui a fait dire, que
„ c'étoit l'esprit qui voyoit, & qui enten-

(a) *Ibid. Num.* 21.

„ doit; que le reste étoit aveugle & sourd...
„ (a) Tout cela suppose donc le raisonnement; & tout cela se trouve dans les Animaux. Il est étonnant, qu'on ne fasse point réflexion à leurs actions, à leurs mouvemens, dont plusieurs ont pour principe la colére, la crainte, l'envie & la jalousie... Dira-t'on que les Animaux ne se réjouissent, ni ne se fâchent, ni ne craignent, ni n'usent de précautions; mais qu'il semble seulement que l'abeille se ressouvienne, que l'hirondelle fasse des provisions, que le Lion se mette en colére, que le Cerf ait peur? Et que répondra-t'on à ceux qui soutiendroient que les Animaux ne voyent, ni n'entendent, mais qu'ils semblent seulement voir & entendre; qu'ils n'ont point de voix, mais qu'ils paroissent en avoir; en un mot, qu'ils ne vivent pas, mais qu'ils paroissent vivre? Car tout homme sensé s'appercevra, que ces deux suppositions sont également contraires à l'évidence.

„ Celui qui prétendroit, ajoute Porphyre (a), que ce qui ne peut pas arriver à la perfection de la raison, n'en est point susceptible, ressembleroit à quelqu'un qui soutiendroit, que le Singe n'a point reçu de la nature sa laideur, ni la Tor-

(c) Ibid. Num. 22.
(a) Ibid. Num. 23.

„ tue ſa lenteur, parce que le Singe n'eſt
„ point ſuſceptible de beauté, ni la Tor-
„ tue de vîteſſe. On ne réfléchit pas à une
„ diſtinction qu'il faut faire. La raiſon vient
„ de la nature; mais la parfaite raiſon vient
„ de l'attention & de l'inſtruction. Tout
„ ce qui eſt animé participe à la raiſon;
„ & dans toute la multitude des Hommes
„ on ne peut pas en nommer un, qui ait
„ atteint la perfection de la raiſon & de la
„ ſageſſe... Dans tout ce qui participe à la
„ raiſon, on ne remarque donc pas la mê-
„ me facilité à pouvoir ſe perfectionner...
„ Ainſi il ne faut point être étonné, ſi l'Hom-
„ me ſurpaſſe les Animaux par ſa facilité
„ d'apprendre, par ſa pénétration & par
„ les qualités ſociables. Entre les Animaux,
„ il y en a pluſieurs qui ont beaucoup d'a-
„ vantage ſur l'Homme par la grandeur,
„ par la vîteſſe, par la pénétration de la
„ vue, & par la ſubtilité de l'ouie. L'Hom-
„ me n'eſt pas pour cela, ni ſourd, ni aveu-
„ gle, ni ſans force & ſans mouvement.
„ Nous devons faire le même raiſonnement
„ à l'égard de l'intelligence des Animaux;
„ & nous ne devons pas prétendre qu'ils ne
„ penſent point, & qu'ils n'ont point de rai-
„ ſon, parce qu'ils nous ſont inférieurs du
„ côté de la raiſon & de la penſée. Il vaut
„ mieux dire, qu'ils les ont foibles & trou-
„ bles “.

Si cet extrait paroît un peu long à quelques-uns de mes Lecteurs, permis à eux de le passer, & de ne le point lire. Mais je ne doute point qu'il ne fasse plaisir à beaucoup d'autres qui sçauront le goûter, & en faire usage. Pour moi je l'ai crû utile & nécessaire pour le but que je m'étois proposé ; je veux dire, pour faire connoître les raisons sur lesquelles les Platoniciens & les Pythagoriciens appuyoient leur sentiment sur l'Ame des Bêtes. Les adversaires du systême Cartésien trouveront dans les raisonnemens du Philosophe Grec des argumens assez forts, & peut-être concluans contre l'opinion des Automates. Au contraire les partisans de Descartes ne manqueront pas d'y appercevoir beaucoup d'endroits foibles, des principes faux, des suppositions gratuites, dont il ne leur sera pas difficile de montrer le peu de solidité, s'ils ne l'ont déja fait. Je me repose donc de ce soin sur eux, d'autant plus que si j'entreprenois de réfuter pied à pied ce systême pythagoricien, ma réfutation deviendroit peut-être aussi grosse que mon livre. Du reste je crois avoir assez fait sentir dans un autre endroit (*a*) toute l'absurdité des conséquences, qui suivent de ce sentiment. Je n'ajoute ici que ce mot. Si les Bêtes ont de l''intelligence & de la raison, si elles

(*a*) Voyez l'article de Pythagore.

raiſonnent, ſi elles penſent, elles ont une ame ſpirituelle ; ſi elles ont une ame ſpirituelle, elles ſont libres, elles peuvent mériter & démériter, elles ſont capables de vices & de vertus ; ſi elles ſont capables des uns & des autres, elles doivent attendre dans une autre vie des châtimens ou des récompenſes ; & voilà dans ce beau ſyſtême un Paradis qu'il faut faire exprès, pour loger les Chiens & les Chats, qui ne manqueront pas de s'accorder comme Chiens & Chats. *O curas Hominum*, m'écrierois-je volontiers avec le Poëte *(a)* ; *O quantum eſt in rebus inane* ! Que l'Homme eſt fou ! qu'il y a de vent dans bien des cervelles, dans la mienne peut-être toute la premiere !

Dans l'examen que je fais ici de ce que les Philoſophes du dernier âge ont penſé de la nature de l'Ame des Animaux, on s'attend peut-être que je faſſe entrer ce qui regarde les Péres de l'Egliſe. Mais à Dieu ne plaiſe, que je cherche dans ces Saints Docteurs autre choſe que ce qu'on doit y chercher, je veux dire, les vérités évangéliques & la ſaine morale. Les Péres avoient quelque choſe de mieux à faire, que de s'amuſer à bâtir des ſyſtêmes Philoſophiques ; & ſi par hazard quelques-uns ont traité certaines queſtions de philoſophie, comme celle dont il s'agit ici, ce n'eſt que par oc-

(a) Perſe.

casion, legérement & en passant, sans prétendre fixer notre jugement sur ces matiéres. C'est ainsi, par exemple, que Saint Basile dit dans un endroit (*a*), que dans l'état d'innocence les Bêtes s'entrenoient & formoient entr'elles des conversations suivies; qu'Arnobe leur accorde la même industrie qu'aux Hommes, pour se construire, des habitations & des demeures (*b*); & qu'après leur avoir attribué à peu près toutes les facultés qui sont dans l'homme, même la pensée & l'intelligence, Lactance ne trouve d'autre différence entr'elles & lui, qu'en ce que lui seul a une Religion (*c*). Occupés de la défense de la foi contre ses plus mortels ennemis, & du soin d'instruire les Fidéles, ces pieux Ecrivains n'avoient garde d'employer un tems précieux à l'examen de ces bagatelles. On auroit donc tort de vouloir leur faire un crime, ou de prétendre se prévaloir de ce qu'ils ont dit à ce sujet. Ils étoient Théologiens, & ne cherchoient point à passer pour Philosophes.

Tels ont été les sentimens de l'Antiquité sur l'Ame des Bêtes. Je les ai rapportés avec exactitude & avec soin; j'ai exposé avec fidélité les différens systêmes des An-

(*a*) *Homil. de Paradiso.*

(*b*) *Advers. Gentes, Lib. 2.*

(*c*) *De Irâ Dei, Cap. 7. & Institut. Divin. Lib. 2. Cap. 3. & Lib. 3. Cap. 10*

ciens ſur cette matiére ; j'ai tâché d'en faire voir les erreurs, le ridicule & l'abſurdité. Nous, Modernes, ſommes nous beaucoup plus éclairés ſur cette matiére ? Nous nous en flattons ; peut-être eſt-ce le ſeul avantage que nous ayons en ce point ſur ces Anciens qui nous font pitié, comme s'ils n'avoient débité que des puérilités & des ſottiſes. C'eſt ce que j'examinerai dans un moment avec la même vérité & la même liberté. Elles ſont mes guides : à Dieu ne plaiſe que je les abandonne !

Fin du Tome premier.

HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Philosophes Anciens, & ceux des Modernes sur cette matiére.

Dédiée à M. de MACHAULT, Ministre & Contrôleur Général des Finances.

Par M. GUER, *Avocat.*

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. D. CC. XLIX.

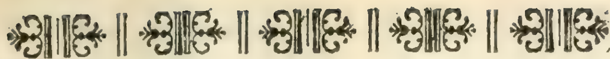


TABLE DES CHAPITRES du Tome Second.

Contenant ce que les Philoſophes Modernes ont penſé ſur l'Ame des Bêtes.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE TROISIEME.

CHAPITRE QUATRIEME.

CHAPITRE CINQUIEME.

Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BÊTES,

SENTIMENS Des Modernes ſur cette matiére.

CONTINUONS l'Hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain, c'eſt la tâche que s'impoſe quiconque entreprend de ſuivre la Philoſphie à la piſte, & d'éclaircir ſur quelque ſujet que ce ſoit les ſentimens des Philoſophes. Dans cette vaſte carriere les Modernes figurent avec honneur auſſi bien que les Anciens. On a beau ſe vanter de plus de lumiéres, de plus de pénétration, de plus de netteté & de préciſion, que n'en ont eu les tems qui nous ont

précedés ; l'un vaut l'autre. J'ai même honte de le dire pour ma propre gloire, & pour celle de mes Contemporains ; l'Antiquité gagne au parallele. On radote aujourd'hui, comme on radotoit il y a deux mille ans : on fait plus ; on travaille, on s'échauffe, on sue : pourquoi ? Pour habiller à la moderne toutes les rêveries de nos anciens péres. On n'épargne rien pour les parer, & les décorer de tout ce que la nouveauté a de plus piquant ; mais on a beau faire : l'humanité perce à travers les haillons, dont on voudroit envain couvrir sa foiblesse & son infirmité ; & dans tous les siécles, comme dans tous les Pays, il est toujours vrai de dire que les hommes sont hommes (*a*).

Il seroit, je pense, assez inutile de chercher de la Philosophie & des Philosophes dans cette nuée de Barbares, qui après le partage des fils du grand Théodose inondérent l'Empire Romain, & fondérent sur ses débris toutes les Monarchies nouvelles. Il est absurde, comme je l'ai remarqué ailleurs (*b*), de nous vanter les Pays du Nord comme ayant été originairement le berceau des Sciences & des Arts. Les Goths, les Vandales ; les Suéves, les Alains & les Lombards, toutes ces Nations Septentrionales

(*a*) *Quisque suos Patiemur omnes.* Virgil. En. Liv. 6.
(*b*) Tome premier, chap. 1.

qui vers la fin du quatriéme siécle & le commencement du cinquiéme quitterent leurs glaçons, pour chercher des climats plus doux & plus temperés, étoient sans contredit des peuples grossiers & sauvages, sans politesse, sans humanité, sans goût pour les sciences & pour les Sçavans. L'ambition & l'intérêt de s'établir ou de s'agrandir étoient leur unique raison : toute leur Logique consistoit dans la force; & ils trouvoient toujours infailliblement la conclusion de leurs raisonnemens dans la pointe de leurs épées. Jamais Alexandre ne fut aussi habile à couper le nœud gordien, que l'étoient ces Conquérans à trancher toutes les difficultés. La Métaphysique ne put tenir contre ces fiers argumens, qui se faisoient tous *ad hominem*; & la Philosophie accablée sous les traits de leurs Syllogismes en *barbara*; se vit ensévelie en Occident dans le même tombeau, qui fut celui de toutes les belles connoissances.

Elle se soutint un peu plus longtems en Orient; on y vit encore par intervalles & de loin en loin quelques Empereurs favoriser les sciences, & les Sçavans. Mais si au nombre de ces derniers on compta quelques Philosophes, la foiblesse de leurs aîles ne put jamais les élever jusqu'au mérite d'inventer. Tous se bornerent à recueillir, à compiler, à paraphraser, expliquer

& éclaircir ce que les Anciens avoient dit & écrit ; & quels éclairciſſemens, Grand Dieu ! Qu'ils ſont barbares, groſſiers & obſcurs ! Qu'ils auroient beſoin eux-mêmes d'un bon Commentaire ! Pour s'en convaincre, qu'on ſe donne la peine de jetter les yeux ſur les doctes écrits d'un Pſellus ou d'un Proclus, j'ai ſurtout pour ce dernier toute l'eſtime qu'il mérite ; mais après m'être fatigué une premiere fois à le ſuivre dans ſes myſtérieuſes obſcurités, Dieu me garde d'y retourner une ſeconde ! La gloire de ces Philoſophes du moyen âge ne fut pas même de durée ; elle reſſembla à ces feux folets, qui ne ſe montrent que pour diſparoître, & fut bientôt éclipſée par l'inondation des Barbares Ottomans. A peine parut le fier Mahomet II. que la priſe de Conſtantinople porta le dernier coup aux Lettres.

Des Arabes.

On dit en commun proverbe, qu'à quelque choſe malheur eſt bon ; la décadence de l'Empire d'Orient juſtifia la vérité de ce vénérable axiôme. Tandis que les ſciences y jettoient les derniers ſoupirs, les Arabes s'empreſſoient de les reſſuſciter chez eux ; mais parce que les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, l'Eloquence, la Politique, tou-

tes les belles connoiſſances qui avoient fait les délices & l'honneur d'Athènes & de Rome, étoient peu du goût de ces peuples groſſiers & brutaux, ils ſe rabattirent ſur la Philoſophie plus conforme à leur génie & à leurs mœurs, & ils la traitérent à leur mode. Ariſtote qu'ils avoient choiſi pour leur ſeul & unique guide, ne s'étoit jamais mis en peine de raiſonner ſur l'expérience ; des ſuppoſitions arbitraires lui avoient ſervi à rendre raiſon de tout ce qu'il y a de plus frappant dans l'Univers. Cette méthode prit chez les Arabes, gens d'une imagination vive, toujours plus propre à enfanter des chiméres, qu'à ſuivre la Nature à la trace, & à ſaiſir la vérité. A l'exemple & ſur les principes du Philoſophe Grec, ils remuérent une infinité de queſtions, qui tendoient moins à examiner comment les choſes ſont diſpoſées, quelle eſt la ſtructure de leurs parties & la méchanique qui les fait agir, qu'à leur prêter des qualités chimériques, fondées ſur je ne ſçai quelle ſympathie & antipathie qu'ils imaginoient entr'elles. Dieu préſerve le Lecteur qu'il me prenne fantaiſie d'entrer dans le détail de cette Philoſophie ténébreuſe. Ceux qui ſeront curieux de s'en inſtruire, pourront ſe procurer le plaiſir peu flatteur, à mon avis, d'aller la chercher dans les nombreux Commentaires d'Averroès &

de ſes ſemblables. Pour moi, je me hâte de ſortir de ces halliers, qui n'offrent que ronces & qu'épines, & je me borne à une ſeule remarque qui fait à mon ſujet.

Outre cette ſympathie & cette antipathie dont je viens de parler, les Arabes admettoient deux principes, qui étoient le fondement & la baſe de leur Phyſique : le premier que toutes les parties de l'Univers correſpondent les unes aux autres, & participent à la même ame ; l'autre que cette ame ſubſiſte toujours, quoique diviſée en un nombre infini de portions attribuées à chaque être en particulier, & que chacune de ces portions rentre dans la maſſe générale, lorſque l'être qu'elle animoit ſe décompoſe. Il eſt inutile d'avertir, que ce ſentiment eſt préciſément le même ; que celui de tous les anciens Peuples & de preſque tous les anciens Philoſophes ; c'eſt le ſyſtême de l'ame univerſelle, ou de l'ame du monde. Suivant cette Philoſophie, il ne devoit pas être difficile aux Arabes d'expliquer la nature de l'ame des Bêtes ; elle ne différoit en rien, ſelon eux, de l'ame humaine : l'une & l'autre, l'une comme l'autre eſt une portion de cette ame de l'univers, que ces Philoſophes regardoient comme leur ſeule Divinité ; & ſur ce principe, tout ce que nous remarquons dans les animaux de plus admirable & de plus

ſingulier, la fineſſe du Renard, l'attachement & la fidélité du Chien, la ſoupleſſe & l'adreſſe du Singe ou du Chat, les travaux ingénieux de l'Hirondelle, de l'Abeille & du Caſtor, mille autres traits frappans dont nous ſommes témoins, & que nos Métaphyſiciens modernes ont tant de peine à expliquer, n'ont rien qui doive nous ſurprendre & nous étonner, rien que de naturel & d'ordinaire. S'aviſeroit-on d'admirer les mêmes opérations dans l'homme?

Des Scholaſtiques.

Diſciple de ces Philoſophes pointilleux, Saint Jean de Damas fut pére de la Scholaſtique, qu'il mit au monde dans le huitiéme ſiécle; je laiſſe à de plus habiles que moi le ſoin de décider, s'il nous fit en cela un fort beau préſent. Ce qu'il y a de certain, eſt que ſa triſteſſe & ſon obſcurité augmenta encore le déſagrément de mille queſtions abſtraites, inutiles, frivoles, dont elle s'embarraſſa, & qui étoufferent inſenſiblement le peu que la Philoſophie avoit conſervé de moins dégoûtant & de plus raiſonnable. Du Levant la Scholaſtique paſſa en Occident vers le millieu de l'onziéme ſiécle. Lanfranc, Albert le Grand, Durand de Saint Porcien, Scot & Abeilard, cent autres dont les écrits obſcurs incon-

nus aux Sçavans languissent, grace à Dieu, dans la poussiére des Bibliotéques, firent merveilles & se distinguerent dans cette nouvelle maniére de philosopher ; & parce qu'elle venoit originairement des Arabes qui ne juroient que par Aristote, le Philosophe Grec régna seul dans les Ecoles jusqu'à la renaissance des Lettres, tout défiguré qu'il étoit par les copies & les traductions peu fidéles qu'on avoit faites de ses Ouvrages. Son régne à la vérité ne fut pas sans trouble. Sa doctrine en butte à l'envie éprouva de rudes secousses : les Puissances les plus respectables se liguerent pour l'interdire & l'exiler ; mais elle triompha des vains efforts de ses ennemis, & en dépit des Ramus, des Bitaud & des de Claves, le Philosophe de Stagyre soutenu de toute l'autorité civile & ecclésiastique rentra dans ses droits, & se maintint dans la possession où il avoit été d'abord de dominer seul dans l'empire de la Nouvelle Philosophie.

Il seroit naturel de penser que comme elle n'agitoit guéres que des matiéres purement curieuses, souvent assez frivoles, on doit attendre d'elle quelque éclaircissement sur l'ame des Bêtes. Point du tout, les Réalistes & les Nominaux, les Scotistes & les Thomistes s'occupoient uniquement de principes métaphysiques, de distinctions de Logique, & de cent autres

ſubtilités vaines & chimériques, moins capables de rendre un homme habile & de lui apprendre à raiſonner, que de lui enſeigner l'art de diſputer, ſans jamais être raiſonnable & intelligible. Les Ecoles ne retentiſſoient que d'entités, de quiddités, d'eccéïtés, de qualités, de modalités, de formalités & de matérialités, d'univerſaux & d'indéfini actuel, de noms analogues & de différences individuelles, ſans que perſonne ſongeât à deviner cette énigme vivante qui nous environne, & qui par le rapport mutuel qu'elle a avec nous, ſemble intéreſſer notre curioſité plus que toute autre choſe au monde. En récompenſe, les nouveaux Philoſophes s'égayoient ſur d'autres queſtions très-agréables ſans doute, & fort importantes pour la Société & pour les Sçavans; ſçavoir, par exemple, ſi le Scarabée entend fineſſe à jetter ſes ordures en rond (*a*)? ſi le naufrage eſt à craindre, lorſqu'un Rat fait ſon eau dans la mer? Si les points mathématiques ſont le réceptacle des eſprits? Si l'aboyement des Chiens cauſe les taches qu'on voit dans la Lune? Si l'on peut établir une navigation dans les eſpaces imaginaires? Si les excrémens des diables ſont utiles aux hommes en qualité de remédes au huitiéme

(*a*) Sur cette queſtion & ſur les ſuivantes. Voyez un Livre intitulé: *Luc Corneil. Europæi Monarchia Solipſorum*, 1648. *Cap.* 6. & 15.

dégré? Si les timbales couvertes de la peau d'un âne déleƈtent les intelligences? Si la barbe du chat eſt de même eſpéce que la trompe de l'Elephant? Ces doƈtes problêmes propoſés d'un air magiſtral, ſoutenus avec feu, réſolus par des hommes plus habiles à diviſer qu'à réunir, & par des réponſes farcies de diſtinƈtions inintelligibles à tout autre qu'à un Irlandois de profeſſion, rempliſſoient alors le loiſir des Univerſités. Cependant parmi tant de Doƈteurs ſi ingénieux & ſi déſœuvrés, il ne s'en trouva pas un ſeul qui daignât s'informer de la nature du principe qui anime les Bêtes.

Je ſçai qu'au milieu de la barbarie & des ténébres ſous leſquelles les ſubtilités des Scholaſtiques tenoient la Philoſophie captive, on vit percer quelques hommes hardis & d'une trempe particuliére, qui amis de la nouveauté, dégagés des préjugés vulgaires, & revenus du reſpeƈt aveugle que leur ſiécle avoit pour l'Antiquité, tenterent de s'ouvrir de nouvelles routes, voulurent interroger la nature à leur tour, & tâcher d'en tirer des réponſes plus ſatisfaiſantes. De ce nombre furent Roger Bacon, Raimond Lulle, Arnauld de Villeneuve, Pierre d'Apono, Jérôme Cardan, Théophraſte Paracelſe, &c. La Phyſique, la Médecine, la Chymie, la Religion même ſe reſſentit de leur maniére libre de penſer; mais parce

qu'ils l'outrerent, le désir de se distinguer des Philosophes leurs Contemporains apporta peu d'avantage à la Philosophie, & ne servit qu'à les rendre eux-mêmes fort méprisables. Si d'un côté on leur fut redevable de l'invention de quelques machines & de plusieurs découvertes utiles, de l'autre, ils donnerent dans des excès plus condamnables encore, que ceux qu'ils s'étoient proposé d'éviter (*a*). L'impertinent jargon de Raimond Lulle dans sa Dialectique (*b*), les extravagances de Cardan, qui entr'autres porta l'impiété jusqu'à vouloir tirer l'horoscope du Sauveur du Monde, les folies sans nombre que les uns & les autres ont débitées, les firent regarder de leur tems comme des insensés dignes des Petites-Maisons; & tout leur grand sçavoir se borne aujourd'hui à l'estime de quelques partisans obscurs de l'Astrologie judiciaire, & de quelques Adeptes ruinés qui se morfondent à la poursuite du grand Œuvre.

C'est, dit-on, au seiziéme siécle, qu'il étoit réservé de produire de vrais Philosophes, & de venger la Philosophie des subtilités de l'Ecole, pour la faire briller d'un nouvel éclat. Gassendi & Descartes

(*a*) *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charibdim.*

(*b*) Voyez au sujet de cet Ouvrage Pierre Montuus, *de unius legis veritate*, c. 55. Naudé, *Apologie des Grands Hommes*, c. 14. & *l'Art de penser*, Part. 1. c. 3.

en eurent la gloire. Gassendi, *dit un Ecrivain du tems* (a), est celui auquel les Modernes sont sans contredit le plus redevables de la bonne maniére de philosopher.
» Il détruisit par ses Ouvrages les erreurs
» & les chiméres du Péripatétisme; & dans
» le nombre considérable qu'il en a fait,
» on apperçoit par tout une grande péné-
» tration, un jugement exquis, une science
» & une érudition profonde. Il est surpre-
» nant, qu'un Philosophe ait pû posseder
» aussi parfaitement toutes les qualités du
» plus grand Humaniste. On peut dire que
» s'il étoit possible qu'on perdît les écrits
» des plus illustres Anciens, on en trou-
» veroit tous les plus beaux endroits dans
» ses Ouvrages. Descartes, *continue le*
» *même Auteur*, fut le restaurateur de la
» Philosophie. Les hommes lui furent re-
» devables de la science de pouvoir se con-
» duire avec sûreté dans la recherche de
» la vérité. Si l'on érigeoit encore des statues
» aux Sçavans qui ont rendu des services
» considérables au genre humain, Descartes
» en mériteroit chez tous les Peuples.

Il seroit difficile de rien ajouter à ces éloges. Celui de Gassendi n'est point outré; je n'ose dire la même chose de celui de Descartes: les Adversaires de ce Philosophe qui

(a) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques*, &c. *Lett.* 103.

ne ſont pas en petit nombre, n'en conviendroient peut-être pas avec moi; & je doute ſurtout que certain Auteur (*a*) qui quelquefois mord en riant, & qui ſouvent pince ſans rire, fut d'avis de la ſtatue que le Panégyriſte lui accorde ſi libéralement. Mais à Dieu ne plaiſe, que je faſſe un procès à cet Ecrivain, d'ailleurs très-poli & très-ingénieux ſur ſon eſtime pour deux hommes certainement fort eſtimables. Perſonne ne peut nier, qu'outre pluſieurs découvertes utiles qu'on doit au premier, la Philoſophie ne lui ſoit redevable de plus de clarté, de plus de netteté, de plus de juſteſſe de préciſion & d'exactitude qu'elle n'en avoit auparavant; & je conviens ſans peine, que le ſecond n'a pas peu contribué par ſes Ouvrages à lui aſſûrer la poſſeſſion de ces précieux avantages. Ce qu'il y a de conſtant, eſt que depuis ces deux grands Philoſophes, nos Métaphyſiciens plus éclairés & plus ſubtils que tous ceux qui les avoient précedés, ſe vantent d'avoir beaucoup mieux raiſonné que les Anciens ſur la plûpart des matiéres Philoſophiques, d'avoir débrouillé ce que ceux-ci avoient confondu, & d'avoir expliqué avec la derniére évidence ce qui avoit toujours été pour eux une énigme. Les raiſons dont ils

(*a*) Le Pére Daniel, Auteur du *Voyage du Monde de Deſcartes*.

ſe ſervent pour démontrer des vérités ſi long-tems ignorées, leur paroiſſent même ſi claires, ſi naturelles, ſi faciles à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos péres ne s'en ſont pas plutôt apperçus; enſorte qu'en cela ils juſtifient la vérité de ce que diſoit un Ancien (*a*): » Un tems viendra, où l'é-
» tude & l'application de nos neveux dé-
» voileront tous ces myſtéres; un jour nos
» deſcendans ſeront ſurpris, que nous
» ayons pû ignorer des choſes auſſi clai-
« res & dont la découverte étoit auſſi ai-
» ſée «.

C'eſt principalement ſur la nature de l'ame que nos Modernes prétendent avoir fait les plus belles découvertes; à les en croire, ils ont éclairci ce qui la regarde à un point, qu'il eſt déſormais inutile de diſputer ſur une matiére auſſi peu ſuſceptible de nouvelles recherches. Mon intention n'eſt point de chercher à les détromper d'une illuſion auſſi flatteuſe; ce ſeroit ſortir de ma ſphére: au contraire, de ce qu'ils ſont ſi ſçavans ſur la nature de l'ame humaine, j'en conclus, que nous devons attendre d'eux de grandes connoiſſances ſur ce qui regarde l'ame des Bêtes. C'eſt ce

(*a*) C'eſt Séneque qui en parlant des Cometes & des Eclipſes de Lune, s'écrie, *Veniet tempus, quo iſta quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia: veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.* Nat. Queſt. Lib. 7. c. 25.

qne je me propoſe d'examiner dans cette ſeconde Partie. Le paralelle que j'y ferai de leurs ſentimens avec ce qu'ont penſé les ſiécles précédens ſur la même matiére, mettra le Lecteur en état de décider, s'il eſt vrai, comme il nous plaît de nous en flatter, que nous ayons des lumiéres fort ſupérieures à celles des Anciens, & que nous raiſonnions beaucoup mieux qu'eux ſur toutes ſortes d'objets Philoſophiques.

Depuis la renaiſſance des Lettres, quatre ſentimens principaux ont partagé le monde, les Ecoles, les Philoſophes & les Sçavans ſur la nature du principe qui anime les Bêtes. Les uns n'ont aucunement balancé à leur accorder une ame ſpirituelle de même nature que la notre, & à peu de choſe près tout-à-fait ſemblable: d'autres choqués de la comparaiſon, & effrayés peut-être des conſéquences qu'on peut en tirer, les ont cru guidées ſeulement par l'inſtinct; quelques-uns ont imaginé en leur faveur des ſubſtances mitoyennes, entre la matiére & l'eſprit, qu'ils ont appellées formes ſubſtancielles: les derniers ont franchi le pas; ils ont fait des animaux de vrais Antomates, ou de pures machines. De ces quatre ſentimens, le premier eſt le moins commun, le plus hardi, & n'a été ſoutenu que par quelques particuliers, qui ont crû être en droit de ſe mettre au-deſſus des

conſéquences, ou qui ont eſperé pouvoir les éluder. Le ſecond paroît être celui du Peuple & des ignorans, de tous ceux qui n'étant pas en état de raiſonner & d'approfondir, embraſſent ſur quelque objet que ce ſoit la premiére notion qui ſe préſente, ou qu'on leur offre, ſans s'embarraſſer ſi elle porte avec ſoi des idées claires; cependant il n'a pas laiſſé d'être adopté par quelques Philoſophes dont on fait cas, & quipab eaucoup d'endroits ſont en effet très-eſtimables. Le troiſiéme a été pendant long-tems l'opinion bannale des Ecoles; il eſt de l'invention des Péripatéticiens, qui n'ont rien oublié pour l'étayer contre les attaques de la Nouvelle Philoſophie, & qui même encore aujourd'hui n'en ſont pas bien revenus, malgré les railleries & les traits piquans qu'il leur a attirés de la part de leurs Adverſaires. Le quatriéme enfin eſt celui de Deſcartes & de ſes adorateurs; ce fut d'abord celui de tout le beau monde, de tous ceux qui ſe piquoient de bel eſprit; & il eſt encore à la mode parmi bien des demi-Sçavans, qui croyent l'être aſſez pour ne douter de rien, mais qui par malheur ne le ſont pas aſſez pour imaginer de nouveaux ſyſtêmes. J'examinerai ces quatre ſentimens principaux dans autant de Chapitres ſéparés; & parce que dans le monde littéraire il s'eſt encore répandu quelques autres opinions

opinions ſur le même ſujet, la plûpart badines, & propoſées plutôt pour l'amuſement, que par aucune envie réelle de Philoſopher & de parvenir à la découverte de la vérité, je les réunirai toutes dans un ſeul article, moins pour en peſer la ſolidité, ce que leurs Auteurs n'attendent probablement pas de moi, que pour ne rien laiſſer à déſirer ſur la matiére que je traite.

Mais avant que de m'engager dans un examen auquel, quoique je puiſſe faire, la Métaphyſique que je reſpecte fort & que je n'aime pas tant, aura peut-être plus de part que je ne voudrois, je demande qu'on me permette un écart. Il me prend fantaiſie de promener d'abord mon eſprit, & de promener en même tems celui du Lecteur ſur ce que j'ai vû, lû, ou entendu de certains traits remarquables & ſinguliers, qui ſemblent marquer beaucoup de bonnes qualités dans les Bêtes. J'ai aſſez fait ſentir dès le commencement de cet Ouvrage mon goût décidé pour les digreſſions; ſi de tems en tems on ne m'en paſſoit quelques unes, j'aimerois autant renoncer à écrire. D'ailleurs cette eſpéce de hors-d'œuvre, s'il plaît à la critique de l'appeller ainſi, ne ſera peut-être pas auſſi hors-d'œuvre que quelqu'un pourroit le penſer. J'y trouve au contraire deux grands avantages eſſentiels à tout Ouvrage d'eſ-

prit (*a*), l'agrément & l'utilité : l'agrément ; ſuite naturelle de la variété, & qui ne manque guéres d'accompagner l'attention qu'on donne à des objets amuſans & ſinguliers ; l'utilité, en ce que le détail que je vais donner mettra le Lecteur à portée d'employer les preuves de fait pour ou contre les différens ſyſtêmes que j'expoſerai dans la ſuite. Sur cette aſſurance, j'entre en matiére, & je commence par un Chapitre qui ne ſera ſûrement pas le plus mal reçu des eſprits d'une certaine trempe.

CHAPITRE PREMIER.

Des bonnes qualités qu'on remarque, ou que l'on croit remarquer dans les Bêtes.

A Conſidérer ce que les Philoſophes ont penſé au ſujet de l'homme, de ſa nature & de ſes facultés, de ſa grandeur & de ſa miſére, on eſt forcé de convenir, que la Philoſophie eſt une étrange maîtreſſe, bien peu décidée dans ſes ſentimens, & bien peu propre à nous décider ſur les matiéres mêmes qui nous intéreſſent davantage.

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.* Horat. Art. Poët.

Les uns élevant la condition de l'homme au-dessus de celle de tous les autres animaux, nous le représentent comme le plus excellent de tous les êtres, le chef-d'œuvre du Créateur, & l'abrégé de ses merveilles. A les entendre, lui seul a de l'esprit & de la raison, qualités qui le distinguent essentiellement de la brute; tout ce qui respire ici bas lui est soumis, & il étend son empire sur tout le reste des créatures. Après avoir dit que notre ame ne tire son origine que de Dieu, & qu'elle ne peut être comparée qu'à Dieu seul (*a*); Cicéron ajoute, que tout ce qui est dans l'Univers a été destiné à l'usage de l'homme, & que tout ce que le monde contient a été fait pour lui (*b*) : Pline croit que c'est en sa seule considération que la nature a produit tous ses autres ouvrages (*c*); & Séneque la regarde comme occupée sans cesse à payer tribut à son Roi & à son Maître (*d*).

D'autres n'en ont pas pensé aussi avantageusement, & ont nié absolument cette prérogative de l'homme, d'avoir été l'ob-

(*a*) Ciceron, *Tusc. Quæst.* Lib. 5.

(*b*) *Omnia, quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causâ facta sunt & parata.* Cic. de Nat. Deo. Lib. 2. *Quæ in terrâ gignuntur, ad usum hominum omnia creata sunt.* De Off. Lib. 1.

(*c*) *Cujus* (hominis) *causâ videtur cuncta alia genuisse natura.* Plin. Hist. Nat. lib. 7. c. 1.

(*d*) Séneque, *de Benef.* Lib. 4 c. 5.

jet de toutes les productions de la nature.
C'est ainsi que ce même Séneque que je viens de citer, soutient en plusieurs endroits de ses Ouvrages, (*a*) que le monde n'a pas été formé pour lui. Ces Philosophes si peu prévenus en sa faveur, en observant la conduite de la nature, prétendent avoir remarqué en elle tant d'uniformité, & si peu de distinction à son égard, qu'ils n'ont pas hésité à le confondre avec les autres animaux. C'est également de la terre, disent-ils, que les uns & les autres ont été produits; c'est elle qui fournit également à leur subsistance; & c'est dans son sein qu'ils retournent tous indifféremment après la dissolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une origine commune, comme elle les a tous assujettis aux mêmes besoins, & leur prépare à tous une même fin. Ils ont crû même appercevoir dans les Bêtes un raisonnement, qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins, à peu près comme la raison des hommes stupides & grossiers différe de celle des hommes spirituels & éclairés. Ils ont été plus loin: ils ont mis l'homme au-dessous de tout ce qui respire, par les miséres ausquelles il est sujet; ils ont assuré, qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître que

(*a*) Voyez *de Benef. Lib. 6. c. 23.* Nat. Quæst. *Lib. 6. c. 3. De Irâ, Lib. 2. c. 27. &c.*

de vivre, que les plus malheureux ſont ceux qui meurent le plus tard, & que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mére à l'égard des autres êtres, ne paroît avoir été pour lui qu'une marâtre (*a*). Lucrece s'égaye à décrire à cette occaſion (*b*) les peines dont il eſt accablé, les accidens auſquels il eſt ſujet, la foibleſſe du corps humain & ſes beſoins, en comparaiſon de ceux des Bêtes. Gryllus, un des Compagnons d'Ulyſſe qui avoient été métamorphoſés en pourceaux par les charmes de Circé, ſoutient à ſon maître dans Plutarque (*c*) que la condition des animaux eſt fort préférable à la notre; & le Coq de Lucien, après avoir tâté de toutes les conditions, après avoir été Philoſophe, Femme, Roi, Poiſſon, Cheval, Grenouille, Éponge même, juge que le pire de tous les états eſt celui de l'homme (*d*). Paſſe pour celui des Philoſophes, qu'un badin comparoît en effet un jour aſſez plaiſamment à des grenouilles qui coaſſent; mais il faut auſſi convenir, qu'en voulant ainſi trop rabaiſſer l'orgueil humain, on ſe jette dans un excès oppoſé tout-à-fait déraiſonnable.

Du reſte parmi ceux qui ont entrepris de

(*a*) Voyez Pline, *Hiſt. Nat. Liv. 7. c. 1.*
(*b*) Lucret. *De rerum Nat. Lib. 5.*
(*c*) Plutarch. *Brut. anim. ratione uti.*
(*d*) Lucien, *Dial. du Coq.*

dégrader la nature humaine de ses justes droits ; aucun, à mon avis, ne l'a fait avec plus d'esprit & de vivacité qu'un Philosophe moderne (*a*), qui dans le Pays où il écrivoit jouissoit d'une grande liberté de penser, & qui en qualité de Poëte s'est crû en droit d'user de ce privilége (*b*). Ses idées sur cette matiére & sa maniére de les exprimer ont un tour si original, qu'il me prend envie d'en donner un extrait. Ceux qui ont lû & goûté le Moraliste Anglois, le retrouveront ici avec plaisir ; & ceux qui ne l'ont jamais vû ne seront peut-être pas fâchés que je leur en aye procuré la connoissance. En tout cas, si l'extrait ennuie, il n'en coûtera que la peine de le passer ; je laisse de grand cœur toute liberté à mes Lecteurs sur ce sujet, comme je les prie de ne me point gêner à leur tour dans ce qu'il me prend fantaisie d'écrire.

On doit observer d'abord, que le principe de cet Auteur est celui-ci, que tout l'Univers est un systême de société ; que rien n'est fait ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres. De ce principe notre Philosophe conclut, que la bête est utile à l'homme, & l'homme est utile à la bête : tout est servi, tout sert ; rien n'exis-

(*a*) Pope ; *Essai sur l'Homme*, Epist. 3.
(*b*) . . . . *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas. Horat.

te à part. Ensuite se livrant à son anthousiasme poëtique. » Homme insensé, s'écrie-t- » il, Dieu aura-t-il travaillé seulement pour » ton bien, ton plaisir, ton amusement, » ton ornement & ta nourriture ? Celui » qui nourrit pour ta table le Fan folâtre, » a pour lui émaillé les Prairies. Est-ce à » cause de toi, que l'Allouëtte s'éléve dans » les airs & qu'elle gazouille ? La joye excite » ses chansons ; la joye agite ses aîles. Est- » ce à cause de toi, que la Linotte fait reten- » tir ses accens ? Ce sont ses amours & ses » propres tressaillemens, qui enflent son go- « sier. Un fier Coursier pompeusement ma- » negé partage avec son Cavalier le plaisir & » la gloire. La semence qui couvre la terre, » est-elle à toi seul ? Les Oiseaux reclame- » ront leur grain. Est-ce à toi seul qu'ap- » partient toute la moisson dorée d'une an- » née fertile ? Une partie paye, & justement, » le labour du Bœuf qui la mérite. Le Porc » qui ne laboure point, & qui n'obéit point » à ta voix, subsiste par tes travaux «

» Sçache donc, continue le même Poëte, » que tous les enfans de la nature partagent » ses soins. La Fourrure qui échauffe le » Monarque, a auparavant échauffé l'Ours. » Lorsque l'homme crie : Voyez, tout est » pour mon service ; voyez l'homme qui est » pour le mien, réplique l'Oison qu'on en- » graisse. Quel soin pour le garder, le lo-

» ger, le nourrir & le bien traiter! C'est tout
» ce que l'Oison connoît : il ne sçait pas
» que c'est pour être mangé. Aussi loin
» qu'Oison peut porter ses connoissances,
» l'Oison raisonne bien; il se trompe sur
» les desseins de l'homme, parce qu'il ne
» peut pénétrer des desseins au-dessus de
» sa portée: il en est de même de l'homme,
» plus Oison que l'Oison, lorsqu'il prétend
» que tout soit fait pour un, & non pas
» un pour le tout. «

Le Poëte se propose ensuite de relever le bonheur des animaux fort au-dessus de celui de l'homme. » Supposé même que
» le plus fort regne sur le plus foible, &
» que l'homme soit l'Esprit & le Tyran de
» l'Univers, la nature, dit-il, matte ce
» Tyran. Lui seul connoît & sent les besoins
» & les maux des autres créatures. Le Mi-
» lan fondant sur un Pigeon frappé de la
» variété de son plumage, l'épargnera-t-il?
» Le Faucon écoute-t-il le champ du Ros-
» signol? Le Geai admire-t-il les aîles dorés
» des Insectes? L'homme seul s'intéresse
» pour tous: il fait jouir les oiseaux des bois,
» les bêtes des pâturages, & les poissons
» des riviéres. Il prend soin des uns par in-
» térêt : son plaisir l'excite à en soigner
» un plus grand nombre d'autres; & un
» plus grand nombre encore en est rede-
» vable à sa vanité. Tous subsistent par les

» ſoins d'un Maître vain, & jouiſſent d'une
» étendue de bonheur que leur donne ſon
» luxe. C'eſt lui qui préſerve contre la fa-
» mine & contre les bêtes ſauvages la vie
» de ce qu'une faim ſçavante convoitiſe :
» il régale les animaux, qu'il deſtine à ſon
» régal ; tant qu'ils exiſtent, il les rend
» heureux, ces animaux prévoyant auſſi peu
» le coup fatal, y étant auſſi peu ſenſibles,
» qu'un homme favoriſé du Ciel prévoit
» ou reſſent le coup de la foudre. Ils ont
» joui de la vie avant que de mourir ; ne
» devons-nous pas auſſi mourir après avoir
» joui de la vie ? «

Je pourrois faire cet extrait auſſi long, que l'Epitre dont il eſt tiré ; car quoique l'Auteur s'exprime en Poëte, il raiſonne, & preſſe la ſuite de ſon raiſonnement auſſi conſéquemment que pourroit le faire le meilleur Philoſophe. Par bonheur la liaiſon & l'enchaînement de ſes idées le conduit naturellement à cette conſéquence, dont tout homme ſage ne ſçauroit s'empêcher de reconnoître la vérité, que la vertu ſeule conſtitue un bonheur, dont l'objet eſt univerſel & éternel, & que la perfection de ce bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes. Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour lui conteſter cette conſéquence. Il n'en eſt pas de même de pluſieurs principes, qui

par intervalle se trouvent semés dans son Poëme, & dont on peut voir quelques essais dans l'extrait que je viens d'en donner. Il n'est point de mon dessein de les relever, non plus que de réfuter ces Philosophes ennemis de leur espece, qui ont prétendu égaler l'homme à la bête, ou même dégrader l'homme, pour le placer beaucoup au-dessous de la brute. De plus sçavantes plumes que la mienne se sont chargées de cette tâche, & s'en sont acquittées avec succès. Il me suffit d'avoir fait voir dans quels égaremens la Philosophie a pû tomber à ce sujet. C'est tout ce que j'ai eu en vûe. Je reprens à présent le premier objet que je m'étois proposé au commencement de ce Chapitre.

Les Bêtes ne sont peut-être pas aussi bêtes que nous pensons; peut-être ont-elles plus d'esprit qu'il n'en appartient à de simples Automates. Pour nous le persuader, on cite une infinité de traits singuliers, qui s'ils étoient vrais, prouveroient invinciblement, de l'aveu même des Carthesiens, qu'il y a en elles autre chose que du méchanisme. Je les rapporterai tels que je les ai appris, soit par la lecture, soit par le rapport de mes amis, ou par mes propres observations. Mais auparavant je suis bien aise d'avertir le Lecteur, afin qu'il n'y soit pas trompé, de ne pas attendre de moi un

recueil complet de tout ce qui a été dit & écrit ſur cette matiere : je n'aurois jamais fait, ſi j'avois entrepris de l'épuiſer ; deux ou trois Ecrivains tels que Pline, Elien & Montagne, pourroient ſeuls me fournir ſur ce ſujet de quoi compoſer pluſieurs volumes. Je m'en tiendrai aux traits les plus frappans, ou qui me viendront les premiers à l'eſprit ; ceux qui ſeront curieux d'en ſçavoir d'avantage, pourront conſulter les Auteurs que je viens de citer, ou que je citerai dans la ſuite.

Une autre remarque auſſi néceſſaire, avant que d'entrer dans ce détail, eſt que tous les faits que je rapporterai ſur la foi des Anciens, ne doivent pas être pris à la lettre. » Il n'eſt pas douteux, dit un Auteur » eſtimé (*a*), que l'Antiquité crédule à l'ex- » cès n'ait débité ſur ce ſujet, comme ſur » tous les autres, bien des hiſtoires fabu- » leuſes. Il ne faut donc point perdre de » vûe, que la plûpart de ces récits ſont in- » ventés ; que dans ceux qui ſont verita- » bles ; il y a bien des circonſtances chan- » gées & exaggerées ; qu'on a prêté aux » Bêtes des motifs, qu'elles étoient à coup » ſûr incapables d'avoir ; & que ce qui a » été remarqué avec fondement de plus » merveilleux en elles, a été produit par

(*a*) Le Marquis de Saint-Aubin, *Traité de l'Opinion*, T. II. p. 604.

» le concours des sensations & de l'instinct ;
» ou d'un méchanisme dépourvû de toute
» intelligence, mais dirigé par l'ordre que le
» Créateur y a établi. «

Sçavoir si ce que nous remarquons de plus admirable dans les Bêtes doit être attribué au méchanisme & à l'instinct, c'est, comme on l'a vû, ce que je me propose d'examiner dans la suite de cet Ouvrage: en attendant, on ne fera peut-être pas trop mal de suspendre son jugement. A l'égard du reste, l'avertissement vient très à propos, & je conseille fort à mes Lecteurs d'en profiter. Dans les choses de fait, une crédulité mal placée peut facilement induire en erreur. Il est toujours sage de sçavoir douter à propos ; on risque beaucoup à ne rien croire, & fort peu à ne croire que très-sobrement ce qui n'est appuyé que sur le témoignage des hommes.

Qualités de l'esprit qu'on croit remarquer dans les Bêtes.

S'il falloit s'en rapporter à certains Auteurs prévenus en faveur des Animaux: disons mieux ; s'il falloit en croire le rapport des sens, un préjugé presque universel fondé sur l'habitude & sur l'expérience, une persuasion intime, un sentiment intérieur dont nous ne sommes pas toujours les

maîtres, & qui malgré toute notre Philosophie ne laisse pas de nous trahir lorsque nous y pensons le moins, il seroit difficile de refuser aux Bêtes un certain esprit. On a tous les jours sous les yeux mille traits frappans dont on est témoin, & qui semblent le prouver; on en cite une infinité d'autres, qui, s'ils étoient bien constatés, suffiroient pour terrasser l'incrédulité Cartésienne la plus obstinée. C'est sur ce principe que plusieurs Philosophes n'ont point balancé à leur accorder, je ne dis pas seulement de la mémoire & de l'imagination, mais même de la connoissance & du jugement, de l'adresse, de l'industrie, de la prévoyance, toutes les qualités en un mot qu'on ne conçoit pas pouvoir se trouver réunies dans un être incapable de penser & de réflechir. Ont-ils tort? Ont-ils raison? Ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Entrons seulement en matiére, & voyons sur quels faits on a pû fonder une opinion aussi étrange.

Du langage des Bêtes.

Les Bêtes parlent-elles, ou bien ne parlent-elles pas? La question paroîtra nouvelle sans doute, après qu'un Auteur ingénieux & badin en a fait son amusement. Mais il n'est point ici question de badiner; si les

Bêtes parlent, elles ne sont certainement pas si bêtes. Je le nie, me dira d'abord un Censeur accoutumé à entendre parler tous les jours des gens dont l'esprit, selon lui, ne s'éleve pas au-dessus de celui d'un perroquet qui jase, d'un chien qui aboye, d'un cheval qui hannit, ou d'une linotte qui chante. A la bonne heure; je me garderai bien de le contredire & de lui contester le fait. Du reste il doit m'accorder à son tour, que si les Bêtes parlent, elles ont au moins autant d'esprit que ce perroquet, ce chien, ce cheval, cette linotte à figure humaine. Or presque tous les Anciens ont crû que les Bêtes parloient. Les ont-ils entendu parler, me dira quelqu'autre ? Sans doute; demandez à Mélampe, à Tirésias, & surtour à Apollonius de Tyane. Voulez-vous en sçavoir l'Histoire? Apollonius vit un jour un Oiseau (*a*) qui voloit vers une troupe d'autres Oiseaux perchez dans un bois, & qui crioit comme s'il eût apporté quelque nouvelle. Alors ils commencerent tous ensemble à crier, & s'envolerent avec lui. Apollonius s'arrêta, & dit: Un garçon qui portoit du bled a fait un faux pas, & en a répandu une partie dans une telle rue. Cet Oiseau s'y est trouvé, & est venu avertir les autres de cette bonne fortune. Voilà le fait: il fut vérifié sur l'heure par ceux qui accom-

(*a*) Voyez Fleuri, *Hist. Eccles. T. I. p.* 120.

pagnoient Apollonius, & après qu'ils s'en furent assurés par leurs propres yeux, en se rendant sur le lieu même où la chose étoit arrivée, il demeura pour constant que ce Philosophe entendoit le langage des Bêtes. Fort bien; & de qui tenez-vous ce récit, me dit un curieux? De qui? De Philostrate, qui le tenoit lui-même d'un certain Damis Disciple d'Apollonius. Eh, pauvre homme, s'écrie mon importun! Ignorez-vous que ce Damis étoit un imposteur, & son copiste un menteur à gages? Peste soit du curieux impertinent, m'écriai-je à mon tour: il n'est pas satisfait de mon histoire; pour le contenter il faudroit encore que je lui en garantisse la vérité.

Que si le témoignage des Anciens ne suffit pas pour prouver que les Bêtes parlent, interrogeons les Modernes, & voyons ce qu'ils ont pensé sur le même sujet. Il ne s'agit point du tout ici de l'*aimable Pere* (*a*): je me garderai bien de m'adresser à lui; je crains trop de m'attirer la censure de l'*aimable Auteur*, qui s'est donné la peine de le critiquer. Sa petite Lettre (*b*), qui ne l'est pas encore assez pour être amusante, prouve qu'il l'a fait très doctement, puisqu'elle nous apprend qu'il a poussé ses lectures de-

(*a*) L'Auteur de l'*Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*, désigné sous ce nom dans une lettre écrite au sujet de son Ouvrage.

(*b*) *Lettre à Madame la Comtesse D...* pour servir de supplément à l'Amusement Philosophique.

puis Guliver jusqu'à Montagne. Il ne s'agit pas même de ce dernier. Les écrits de ce Philosophe trop goûtés peut-être de quelques-uns de ses Lecteurs, & trop décriés par quelques autres, sont entre les mains de tout le monde. D'ailleurs ses sentimens sur plusieurs matiéres, & en particulier sur celle dont il est ici question, sont en possession de ne point tirer à conséquence. Je citerai un Auteur plus récent & moins supect; c'est M. de la Chambre, qui dans un de ses Ouvrages (*a*) entreprend de prouver que les Bêtes parlent. Et qu'on ne s'y trompe pas : il ne prétend pas seulement, comme quelques autres Ecrivains, trouver dans les animaux un langage tel quel, une maniére de s'exprimer informe & grossiére ; il va jusqu'à leur accorder l'usage de la parole & une voix articulée, qui l'est moins, à la vérité, dans les Bêtes que dans l'Homme, mais dont il soutient d'ailleurs qu'elles se servent à dessein, & avec intention d'exprimer leurs pensées. Après cela qu'on raille les Anciens de leur crédulité, & qu'on les regarde comme des bonnes gens, d'avoir eu la simplicité de s'imaginer que les Bêtes parlent. Pour les venger des rieurs, & pour la rareté du fait, je suis presque tenté d'insérer ici les preuves

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c. p. 363. & suiv.*

du

du Philoſophe moderne, & les raiſonnemens dont il ſe ſert pour appuyer une opinion, qui ne peut manquer de paſſer pour très-paradoxe. Si ſes argumens ne ſont pas convaincans, au moins ſont-ils très-ingénieux, & ſes raiſons tout-à-fait plauſibles.

Mais qu'eſt-il néceſſaire d'avoir recours à l'autorité, tandis que l'expérience nous met tous les jours à portée de vérifier le fait, & de nous aſſûrer de ce que nous devons croire ſur cet article? Un Chien, par exemple, manque-t-il d'expreſſions pour demander pardon, lorſqu'il apperçoit qu'on eſt en colére contre lui? Il s'humilie, il rampe dans la poſture d'un ſuppliant: Voilà ſans contredit des actions parlantes; il ne ſe peut rien de plus ſignificatif: mais le Chien fait plus, il y joint la voix, & par un murmure languiſſant qui marque ſa douleur & ſa ſoumiſſion, il ſemble demander grace, & témoigner la crainte qu'il reſſent du châtiment qu'on lui prépare. Dira-t-on qu'en cette occaſion la voix du Chien ne ſignifie rien, & que c'eſt un ſon muet qui n'eſt produit par aucun deſſein, & qui n'a de liaiſon avec aucune idée? A la bonne heure, je n'entreprens point d'établir ici du choix & du raiſonnement dans les Bêtes. Mais que l'on conſidére le même animal, lorſqu'il marque ſa joye à ſon Maître; ſurtout qu'on faſſe attention à ſes cris: je ſuis

preſque certain, que ſi on le fait ſans prévention, on y appercevra des inflexions fort différentes de celles dont il s'étoit ſervi dans le premier état. C'eſt ce que j'ai obſervé moi-même dans une Chienne, que je vois aſſez ſouvent, & que j'ai retenue plus d'une fois chez moi dans la ſeule vûe de m'inſtruire. Lorſque preſſée de quelques néceſſités, l'habitude dans laquelle on l'a élevée l'oblige de demander à ſortir, ſi la peine de quitter mes livres, quelquefois l'envie de voir ce qui en arrivera me fait tarder à lui ouvrir, non ſeulement elle me témoigne par ſes geſtes ſes beſoins & ſon impatience, allant à la porte, revenant à moi, & tournant la tête vers l'endroit d'où elle part, pour me marquer ce qu'elle ſouhaite : elle ſemble même par un ſon tendre & plaintif me prier de lui accorder la liberté. Si je différe, ſon ton varie : il devient alors plus aigu ; & ſi je la fais trop attendre, elle en vient enfin juſqu'à aboyer. Quelque Cartéſien de mauvaiſe humeur ne manquera pas de traiter mes obſervations de viſions & de chiméres ; peu m'importe, ſi tous ceux qui ont des animaux chez eux, ſe donnoient la peine de les examiner avec ſoin dans les divers états où ils ſe trouvent, j'oſe aſſûrer qu'ils ſeroient viſionnaires comme moi ; car ils feroient à peu près les mêmes remarques.

De cette variété d'inflexions qu'on peut observer dans les cris des animaux, tout autre que moi en concluroit peut-être que les Bêtes parlent. Qu'est-ce en effet que la parole, sinon une voix articulée, c'est-à-dire, fléchie & modifiée par la bouche, la langue, les dents, le palais & les lévres? Par tout donc où la voix est fléchie & modifiée, ou si l'on veut, par tout où il y a inflexion de voix, il y a articulation, & conséquemment de la parole. Or les Bêtes, du moins un grand nombre d'entr'elles, ont certainement comme l'homme tout ce qui est nécessaire pour fléchir & modifier leur voix; donc s'il est vrai que dans les sons divers que rendent les animaux, on remarque en effet de l'inflexion, c'est-à-dire, de l'articulation, il est naturel d'en conclure que les Bêtes ont l'usage de la parole.

Il est vrai, comme l'observe un Philosophe que j'ai déja cité (*a*), que dans l'articulation de la voix, l'inflexion n'est pas toujours également sensible. Elle ne l'est presque point, par exemple, dans la prononciation des voyelles seules: quand on les joint ensemble, elle se manifeste d'avantage; enfin elle est très-évidente dans les consones, & plus il y en a dans une syllabe, plus l'inflexion y est remarquable. Ainsi de ce qu'elle ne se fait point sentir, ou

(*a*) M. de la Chambre, *ubi sup. p.* 386. *& suiv.*

presque point, dans les sons que forment certains animaux, on seroit mal fondé à en inférer, que ce ne sont point des paroles, ou des expressions vocales. Il faut avoir l'oreille bien fine & bien délicate, pour appercevoir quelque inflexion dans la prononciation des voyelles *a*, *e*, *o*, niera-t-on pour cela que ce soient de véritables mots? L'*a* n'est-il pas dans notre langue l'article qui désigne le Datif: & cette voyelle n'est-elle pas employée ainsi que l'*e* & l'*o* en qualité d'exclamation ou d'interjection dans tous nos Dictionnaires? Dira-t-on que les Anglois & les Allemans ne parlent point, parce que les premiers sifflent comme les serpens, & qu'un grand Prince (*a*) a comparé le langage des seconds à celui des chevaux? Dieu me préserve de croire que les Bêtes parlent; mais si j'avois entrepris de défendre ce sentiment, je dirois que l'inflexion & l'articulation de la voix n'est sans doute moins sensible dans elles que dans l'homme (*b*), que parce que leur langage n'est gueres composé que de voyelles. Il n'y a point de cris & d'accens dans les animaux, où l'on n'en distingue quelqu'une, soit continuée & allongée, comme dans les mugissemens des taureaux & les hurlemens

(*a*) L'Empereur Charles-quint.

(*b*) Voyez les raisons de cette différence dans M. de la Chambre, *ubi sup. p. 396.*

des loups; ſoit coupée & répétée, comme dans l'aboyement des chiens; ou mêlée avec pluſieurs autres, comme dans le chant du roſſignol & le ramage des autres oiſeaux. On remarque même dans tous, ou preſque tous, quelque conſone qui en fait l'articulation; c'eſt ce qu'il eſt ſurtout aiſé d'appercevoir dans le bêlement des moutons, dans le chant des coqs, dans le miaulement des chats, & dans le ſifflement des ſerpens: où le *b* & le *c*, l'*m* & l'*ſ* ont une prononciation très-diſtincte & bien marquée.

Envain objectera-t-on, que l'articulation ſeule ne ſuffit pas pour conſtituer l'eſſence de la parole, ou de l'expreſſion vocale; qu'elle doit être encore ſignificative de quelque idée, formée avec vûe & avec intention de l'exprimer; & que les Bêtes étant incapables de ces vûes & de ces deſſeins, il eſt ridicule de ſoutenir qu'elles parlent. Je pourrois répondre, que juſqu'à ce qu'il ſoit bien décidé que les animaux ſoient ſans raiſon & ſans connoiſſance, juſqu'à ce qu'on ait démontré, qu'ils ſont auſſi bêtes que Deſcartes & les Cartéſiens l'ont enſeigné, il ſera toujours vrai de dire, que cette difficulté eſt trop foible pour prouver qu'ils ſont privés de l'uſage de la parole; que pluſieurs Philoſophes de nom, même parmi les Modernes, ont ſoutenu

que les Bêtes ſont capables de penſer, de concevoir, de juger, & de raiſonner (*a*), & que tant que cette thèſe pourra ſubſiſter, on ſera mal fondé à prétendre que lorſqu'elles forment des ſons, elles ne le font pas avec deſſein & avec intention d'exprimer ce qu'elles penſent.

Mais je vais plus loin: je ſuppoſe les Bêtes encore plus bêtes qu'elles ne ſont, & je ſoutiens que leur bêtiſe n'eſt pas une raiſon de nier qu'elles parlent. J'en appelle à témoins, je ne dis pas ſeulement tant d'honnêtes gens que nous connoiſſons, mais les Philoſophes mêmes, qui tous les jours parlent pour parler, ſans qu'aſſez ſouvent ils ſçachent ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils veulent dire. Un perroquet à poil ou à plume répéte le jargon qu'on lui a appris; un enfant récite un diſcours grec ou latin qu'il a mis avec peine dans ſa mémoire: dira-t-on que le perroquet & l'enfant ne parlent point, parce que l'un & l'autre ignore ce que ſignifient les paroles qu'il prononce? Certainement les muets & ſourds de naiſſance, ne ſçavent ce que c'eſt que la voix ni même s'ils en ont ou n'en ont pas une; cependant nous ſçavons par expérience

(*a*) Outre ceux qui ont donné aux Animaux une ame ſpirituelle, & par conſéquent capable de penſer, on peut croire ce qu'en a dit M. de la Chambre dans ſon *Traité de la Connoiſſance des Animaux.*

qu'on peut leur apprendre à parler. M. de la Chambre fait mention (*a*) d'un Prince d'une des plus illuſtres Maiſons de l'Europe & d'un Seigneur Eſpagnol, tous deux muets & ſourds de naiſſance, qui parloient fort bien le langage de leur Pays; j'ai lû auſſi dans un Ouvrage périodique (*b*), qu'en 1746. on préſenta à l'Académie de Caën un jeune homme ſourd & muet de naiſſance, qui étoit en état de prononcer près de treize cens mots, qui répondit très-pertinemment à pluſieurs queſtions qu'on lui fit par écrit, & nomma fort bien une épée, une chemiſe, un chapeau, &c. qu'on lui montra. Les pieces juſtificatives du fait furent communiquées à l'Académie des Sciences par M. de Reaumur, au mois de Mai de l'année ſuivante. J'ignore ſi le Portugais qui avoit donné des leçons à ce jeune homme, & qui offroit libéralement les mêmes ſervices à ceux *qui ſeroient en état de l'en récompenſer*, s'eſt enrichi avec ſa méthode; mais ſi au lieu de ſon ſecret pour faire parler les muets, il eût eu celui de faire taire les importuns, & quelques impertinens jaſeurs tels que je puis être, il auroit mérité de faire fortune.

Ce trait m'en rappelle un autre d'une fille Angloiſe qui parloit ſans langue. Quelque

(*a*) *Ubi ſuprà*, p. 415.

(*b*) *Journal de Verdun*, Novembre 1747. art. V. p. 332. & ſuiv.

Lecteur pointilleux ne manquera pas de dire, que c'est encore ici un écart : point du tout. Ceux qui nient que les Bêtes parlent, se fondent principalement sur ce qu'entr'elles plusieurs sont privées des organes nécessaires pour former la parole : or la langue est sans contredit un des principaux. Cependant nous apprenons (*a*) qu'en l'année 1742. La Société Royale de Londres ayant été informée par M. Henri Baker, qu'une jeune fille de la Province de Suffolck, nommée *Marguerite Cutting*, parloit facilement & intelligiblement, quoiqu'elle n'eût point de langue, la chose parut si extraordinaire à cette sçavante Assemblée, qu'elle chargea M. Baker de faire toutes les informations possibles pour en constater la vérité. Il me semble déja entendre un badin dire qu'il n'y avoit pas là de quoi s'étonner si fort, & que le prodige eût été bien plus grand, si la Cutting avoit eu une langue, & qu'avec cela elle eût sçu se taire. Mais n'en déplaise aux mauvais plaisans, je tiens qu'en effet le Phénoméne valoit la peine d'être examiné de près. Personne n'ignore, il est vrai, avec quelle habileté le sexe sçait faire usage de sa langue ; mais il faut convenir aussi que jusques-là on n'avoit point encore imaginé qu'il pût porter cette

(*a*) *Bibliothéque Britannique*, T. XXI. Part. 2. Art. 4. p. 340. & suiv.

dextérité jufqu'à parler même fans langue.

Quoiqu'il en foit, l'Hiftoire porte que M. Baker ayant écrit en conféquence à M. Boddington, Marchand à Ipfwich, de qui il tenoit le fait, celui-ci fe tranfporta auffitôt au lieu de la demeure de la Cutting, accompagné d'un Miniftre fçavant & curieux, & d'un Apoticaire très-verfé dans l'Anatomie; que là ils apprirent de cette fille qui avoit alors environ vingt-quatre ans, qu'à l'âge de quatre elle avoit perdu fa langue par un cancer, dont elle avoit été attaquée dans cette partie : qu'en effet ayant examiné fa Bouche avec la derniére attention, ils n'y avoient découvert aucun veftige de la langue, ni même de la luette, que cependant quoique privée de cet organe fi néceffaire pour l'articulation de la voix, cette fille avoit l'ufage de la parole très-libre & très-coulant; qu'elle articuloit les lettres très-diftinctement, & prononçoit en perfection, non-feulement les voyelles, mais encore les confones, les fyllabes & les mots, où l'opération de la langue femblent le plus néceffaire (*a*); qu'en leur préfence elle avoit lû dans un livre, & s'en étoit acquittée fort bien; qu'elle chantoit très-joliment, & prononçoit en chantant

(*a*) C'étoient les voyeles, les confones & les mots, que M B ker avoit envoyés : *d*, *l*, *n*, *t*, *r*; *at*, *al*, *ath*, *ash*, *cha*; *The little Dogdit not eat bread*, &c.

comme à l'ordinaire. M. Boddington & ses associés dresserent un certificat de toutes ces circonstances, qui fut présenté à la Société Royale par M. Baker, & qui s'y conserve avec plusieurs Lettres sur le même sujet, pour servir de monumens à la vérité d'un fait aussi singulier & aussi rare.

L'Auteur de cette relation ajoute, que le cas de la Cutting n'est pas sans exemple. Pour le prouver, il cite le Traité de la petite vérole du fameux Drélincourt, où cet habile Médecin rapporte qu'un enfant de huit ans, ayant perdu la langue dans cette cruelle maladie, continua de parler aussi distinctement qu'auparavant, au grand étonnement de l'Université de Saumur, où la chose arriva (*a*). Il parle aussi de Tulpius, qui dit avoir vû en Hollande un homme, qui ayant été mutilé de sa langue depuis trois ans, parloit sans la moindre difficulté. Enfin il rapporte des exemples plus anciens encore, tirés de ce que dit l'Empereur Justinien (*b*), que des hommes à qui Honorichius Roi des Vandales avoit fait couper la langue à la racine, avoient pourtant continué de parler très-parfaitement. Ces faits sont confirmés par un excellent écrit du célébre M. de Jussieu (*c*), sur la maniére dont une fille

(*a*) Voyez à ce sujet le troisiéme volume des *Ephemerides Germanicæ*, sous le titre *d'Aglossostomographia*.

(*b*) *Cod.* Tit. *de Offi. Præt. Af.*

(*c*) Dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* pour l'année 1718.

née ſans langue s'acquittoit des fonctions qui dépendent de cet organe. Ces exemples prouvent deux choſes, qui viennent également à mon ſujet : la premiére que j'ai inſinuée d'abord, eſt que le défaut des organes qui dans l'opinion commune ſont regardés comme les plus néceſſaires pour articuler les ſons, n'eſt point une raiſon de nier qu'un être animé puiſſe parler ; la ſeconde, que je perds rarement de vûe dans cet Ouvrage, que les Philoſophes qui ont toujours crû que la langue étoit un inſtrument ſans lequel il étoit impoſſible d'exprimer ſes penſées par la parole, ou par des ſons articulés, ſe ſont trompés en ce point comme en beaucoup d'autres. C'eſt ainſi que la nature ſe plaît quelquefois & de loin en loin à mettre leurs raiſonnemens en défaut, & à confondre par des traits frappans & ſinguliers celles de leurs découvertes qu'ils ont regardées comme les plus certaines.

Délicateſſe des ſens dans les Animaux.

Mais je commence à m'appercevoir qu'il eſt tems pour moi de quitter le perſonnage de Philoſophe qui me convient peu, pour reprendre celui d'Hiſtorien, dont je me ſuis chargé au commencement de ce Chapitre. Après tout que les Bêtes parlent ou ne

parlent pas, peu m'importe; il n'en est pas moins vrai que chez les Modernes, comme parmi les Anciens, plusieurs Auteurs célébres n'ont pas balancé à les croire très-spirituelles. Je ne parle point de la délicatesse de leurs sens : y a-t-il rien dans l'homme, qui soit comparable en ce genre à l'ouie des oiseaux, à la vûe du linx, ou à l'odorat du chien? » Que le toucher de l'araignée est exquis, *s'écrie à cette occasion le Philosophe Anglois que j'ai cité* (*a*)! sensible à la plus legére impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissu. Que la délicate Abeille a le sentiment subtil & sûr, pour extraire d'une herbe vénimeuse une rosée bienfaisante! « Est-il naturel de penser, que ce qui dans l'homme semble ne pouvoir s'attribuer qu'à l'opération d'une ame spirituelle & raisonnable, ne soit dans les Bêtes qu'un simple effet machinal des ressorts d'un Automate dénué d'esprit & de connoissance?

Inventions dont on leur est redevable.

Que dirai-je des inventions merveilleuses, utiles ou commodes, dont nous sommes redevables aux Animaux? N'est-ce pas l'araignée qui nous a donné l'idée de

(*a*) Pope, *Essai sur l'Homme, Epist. I.*

la toile, l'Hirondelle celle des bâtimens, & le rossignol celle de la musique? C'est de l'âne, dit-on, que les hommes ont appris l'art de tailler la vigne (*a*); les hyppopotames nous ont enseigné l'usage de la saignée (*b*), les cicognes du clystere (*c*), & les chévres celui du caffé. L'histoire en est curieuse, & mérite peut-être d'avoir place ici. Un Berger de la Palestine s'étant apperçu que les chévres qu'il gardoit, lorsqu'elles avoient rongé les féves que portoit un certain arbrisseau, ne faisoient que sauter & bondir toute la nuit dans leur étable, crut devoir en avertir le Prieur d'un Couvent de Jacobites, à qui ce troupeau appartenoit. Le Prieur homme d'esprit & zélé, qui depuis longtems étoit scandalisé de voir que ses Religieux ne faisoient que dormir à Matines, crut avoir trouvé dans le rapport de ce Berger un moyen sûr de rétablir dans sa maison la Discipline monastique. Il en conclud, que le fruit de cet

(*a*) Voyez à ce sujet Pierius Valerianus, *Hieroglyph. lib.* 12. *c.* 20.

(*b*) Nos Voyageurs rapportent, que l'Hippopotame, ou Cheval de riviére, lorsqu'il se sent trop réplet, vient sur le rivage, & s'ouvre une veine de la cuisse avec un roseau; qu'il en laisse couler autant de sang qu'il est nécessaire pour le soulager, & qu'il couvre ensuite la plaie avec du limon.

(*c*) Lorsque la Cicogne est incommodée, elle prend, dit-on, de l'eau avec son bec qu'elle a extrêmement long, & se la seringue dans le derriére pour se purger.

arbrisseau dont on lui parloit, devoit avoir la vertu de mettre le sang en mouvement, & par conséquent de chasser le sommeil. Il en fit l'expérience sur ses Moines, & s'en trouva bien. Dieu veuille que mes Lecteurs n'ayent pas souvent besoin du même préservatif dans le courant de cet Ouvrage !

A ces traits, dont plusieurs supposent de la connoissance dans les Animaux, les partisans de cette opinion en ajoutent cent autres, qui semblent prouver qu'on trouve en effet dans les Bêtes, je ne dis pas seulement de l'imagination & de la mémoire, mais toutes les autres qualités inséparables de l'esprit, du raisonnement & de la prudence, de la prévoyance & du jugement, de l'adresse, de l'habileté & de l'industrie, même de l'amour & de l'attachement pour les Sciences.

Imagination.

A l'égard de l'Imagination, Montagne en cite plusieurs exemples (*a*). Un cheval, dit-il, accoutumé au son des trompettes & au bruit de la mousqueterie, trémousse & frémit en dormant, comme s'il étoit dans la mêlée. Tu verras, dit Lucrece, des chevaux courageux étendus & gissans sans mouvement sur la litiére, suer, haleter &

(*a*) Dans ses *Essais*, *liv.* 2. *c.* 12.

ſe roidir, comme s'ils étoient occupés à remporter une victoire. Les chiens de garde grondent ſouvent en dormant, aboyent en effet, & s'éveillant en ſurſaut, ſe donnent les mêmes mouvemens, que s'ils appercevoient quelque étranger. Un lévrier qui dort s'imagine ſouvent qu'il chaſſe un liévre; & les chiens de chaſſe enſevelis dans le plus profond ſommeil, jettent leurs jambes, pouſſent des abois, hument l'air du nez, comme s'ils pourſuivoient une Bête nouvellement découverte. Quelque fois même après être réveillés, l'image du cerf dont ils ont été frappés dans leur ſonge, leur demeure ſi fort imprimée dans l'imagination, qu'i s la pourſuivent, comme s'ils voyoient réellement un cerf, & ne ceſſent de courir, que lorſqu'ils ſont parfaitement revenus de leur erreur. Ne pourroit-on pas les comparer à ces Philoſophes, qui courent après un ſyſtême dont ils ont l'imagination frappée, & qui ſouvent n'a pas plus de réalité, que l'image du cerf après laquelle les chiens aboyent? La chanſon a bien dit au ſujet de Deſcartes & de ſes tourbillons, que

C'eſt un enfant qui ſe déméne,
Pour attraper des Papillons.

Mémoire.

Les exemples que l'on cite en faveur de la Mémoire dans les Bêtes, n'ont rien de moins frappant & de moins sensible. Tout le monde sçait qu'on apprend à parler aux merles, aux corbeaux, aux pies, aux geais & aux perroquets, aux serins même, & j'ai l'honneur d'aller souvent dans une maison voisine de mon logis, où une linotte répéte souvent pendant qu'on est à table plusieurs mots de tendresse qu'on lui a appris. L'expérience nous fait voir tous les jours des chiens, des chats, des singes, des chevaux, quelquefois même des ours & des élephans s'acquitter en perfection de certains tours qu'on leur a enseignés; ce qui semble prouver, que ces animaux sont capables de retenir ce qu'on leur montre. Pline fait mention de certains rossignols, qui parloient Grec & Latin *(a)*, & prétend avoir vû un élephant, qui de sa trompe écrivoit en langue Grecque *(b)*. Elien proteste aussi qu'il en a connu un, qui sans se tromper, formoit des caractéres Latins sur une table *(a)*.

Ces traits ont sans doute de quoi surprendre, c'est un phénoméne assez nou-

(a) *Hist. Nat. lib.* 10. *c.* 42.
(b) *Ibid. lib.* 8. *c.* 3.
(c) *Variar. Hist. lib.* 11. *c.* 11.

veau,

veau, que des élephans apprendre à écrire; l'Hiſtoire de la pie rapportée par Plutarque n'a peut-être rien de moins ſingulier. Un Barbier Romain, *dit ce Philoſophe*, (*a*), avoit dans ſa boutique une pie, qui contrefaiſoit avec ſa voix tout ce qu'elle entendoit. Des trompettes s'étant un jour arrêtées devant cette boutique, on remarqua le lendemain que la pie étoit muette, & paroiſſoit mélancolique. On crut aiſément que le bruit des trompettes l'avoit étourdie, & lui avoit fait perdre ſon caquet; point du tout: au bout de quelques jours on fut tout ſurpris d'entendre cette même pie contrefaire le ſon des trompettes, & en exprimer avec juſteſſe les repriſes, les cadences, les pôſes & les changemens. Dès lors elle dédaigna tout ce qu'elle ſçavoit dire auparavant; ce qui fit croire à Plutarque, qu'elle avoit employé les jours de ſon ſilence à méditer ſur ce qu'elle avoit entendu, & à préparer ſa voix par une étude profonde à l'imiter. Cette réflexion ſe confirme par une autre hiſtoire, que le même Écrivain raconte dans le même endroit; d'un élephant, qui ayant été châtié par ſon maître pour n'avoir pas retenu une danſe qu'il lui montroit, fut ſurpris la nuit répétant ſa leçon au clair de la lune, & s'exer-

(*a*) *Lib. de Solert. Animal.*

çant à mettre en pratique les préceptes qu'on lui avoit donnés.

On ne manquera pas sans doute de s'inscrire en faux contre ces histoires : elles sont rapportées par des Auteurs anciens ; & ces Anciens ont beau dire qu'ils ont vû : ce sont des témoins crédules & suspects, qui ne méritent aucune croyance ; à la bonne heure. Qu'on traite ces faits de contes & de fables ; je n'y mets point empêchement. Mais que dira-t-on des chiens du Pere Pardies (*a*), qui avoient appris la musique, & dont un entr'autres chantoit sa partie avec son maître ? C'est un Moderne celui-là, & un Moderne d'une trempe dont l'autorité doit être de quelque poids en cette matiére. En veut-on un autre, dont le témoignage puisse encore faire quelque impression ? C'est Leibnits, qui dit avoir vû & entendu un chien qui parloit, à qui l'on n'avoit commencé d'apprendre à parler qu'à trois ans (*b*). En voilà certainement bien d'un autre : un chien qui parle ! on n'en connoît que dans les contes des Fées, & dans les fables d'Esope ou de la Fontaine. Cependant c'est Leibnits qui atteste le fait, & qui l'atteste comme témoin oculaire. Ce chien sçavoit prononcer une trentaine de mots, tels que *thé*, *caffé*, *chocolat*, *&c*. Il ne par-

(*a*) Pardies, *De la Connoissance des Bêtes*, *p.* 129.
(*b*) *Histoire de l'Académie des Sciences*, *an.* 1715. *p.* 3.

loit que par écho, c'eſt-à-dire, après que ſon maître avoit prononcé le mot qu'on vouloit qu'il répétât.

Induſtrie & raiſonnement.

Ces faits ſont ſurprenans, je l'avoue: ils paſſent toute croyance; il eſt vrai: mais ils ſont ſuivis de tant d'autres, la plûpart fondés ſur l'expérience, ou rapportés par des Ecrivains dont il eſt difficile de révoquer en doute la ſincérité & la bonne foi, & tous ſemblent prouver ſi invinciblement, qu'on doit reconnoître dans les Bêtes, je ne dis plus ſeulement de la mémoire, mais même de l'adreſſe, de l'induſtrie, de la prudence & du raiſonnement, qu'il paroît preſque impoſſible de ſe refuſer à cette nuée de témoins, qui dépoſent unanimement la même choſe.

Je ne m'arrête point au chien de Chryſippe. Il cherche ſon maître qu'il a perdu ou pourſuit quelque proie qui fuit devant lui. Dans ces circonſtances, il arrive à un carrefour, où trois chemins aboutiſſent; il entre d'abord ſucceſſivement dans deux de ces chemins, & n'y trouvant pas la trace qu'il cherche, il s'élance ſans délibérer dans le troiſiéme. Chryſippe convient, qu'en cette occaſion le chien fait à peu près ce raiſonnement: ce que je cherche doit néceſſairement avoir paſſé

par l'un de ces trois chemins : Il n'a paſſé ni par celui-ci, ni par celui-là ; donc il il faut abſolument qu'il ait paſſé par ce troiſiéme. En effet, le chien comme s'il concevoit toute la force de ce raiſonnement, ne ſe ſert plus de ſa ſenſation au troiſiéme chemin : il n'eſſaye plus s'il trouvera la trace de ſon maître, ou du gibier après lequel il court ; il s'y élance, ſûr qu'il eſt de l'y rencontrer. Chryſippe a crû cet argument invincible pour démontrer que les animaux raiſonnent ; mais Chryſippe a beau avoir été un des plus forts arcs-boutans du Portique ; nos Philoſophes modernes font voir, qu'il déraiſonne lui-même en ce point ; & ſans avoir recours au raiſonnement, ils expliquent aſſez bien tous les mouvemens du chien par les ſeules loix de la mécanique. Pour donner à leur réponſe toute la force d'une vraie démonſtration, il ne leur reſte qu'à prouver, qu'au troiſiéme chemin le chien ſe ſert de la ſenſation, comme aux deux autres. Chryſippe ſoutient la négative ; c'eſt à eux à montrer qu'il a tort, & à confirmer leur explication par l'expérience.

Mais en attendant que ce procès ſoit décidé, conſultons les Naturaliſtes ; tous nous diront, que les taureaux, quand ils vont au combat, répandent & jettent de la pouſſiére autour d'eux, pour aveugler

leur ennemi, & que les ſangliers aiguiſent leurs défenſes, lorſqu'ils ſe voyent pourſuivis des chiens. A les en croire, le crocodile a la ruſe de crier comme un enfant, pour attirer les paſſans qu'il veut dévorer (*a*). Pline rapporte de l'hiene & du crocotas, animal d'Ethiopie composé du chien & du loup; qu'ils contrefont la voix humaine au milieu des bergeries (*b*), & qu'ils retiennent même le nom de quelque Berger qu'ils ont entendu prononcer, afin de l'engager à ſortir en l'appellant, & d'en faire leur proie. Il eſt vrai que Diodore de Sicile traite toute cette hiſtoire de fable (*c*): c'eſt une queſtion à démêler entr'eux; peut-être eſt-ce auſſi un avertiſſement pour le lecteur de ne pas croire trop legérement tous les contes que l'on fait au ſujet de l'induſtrie des Bêtes.

Que dirai-je du renard, qui pour attraper les oiſeaux, s'étend par terre, contrefait le mort, & s'élance tout d'un coup ſur ceux qu'il voit à ſa portée (*d*)? Des chats, en qui l'on remarque la même adreſſe, lorſqu'ils veulent prendre des ſouris? De la perdrix, qui pendant qu'elle couve, ſi

(*a*) De là eſt venu le proverbe latin : *Crocodili lacrimæ*, Eraſme, *Adag. Chiliad.* 1. *Centur.* 4. *Prov.* 60.

(*b*) Hiſt. Nat. *lib.* 8. *c.* 30.

(*c*) Diodor. Sicul. *lib.* 3.

(*d*) S. Epiphane, *Phyſiol. c.* 19. S. Iſidore, Orig. *lib.* 12. *c.* 2.

elle voit approcher un homme de son nid, court devant lui, comme si elle étoit estropiée, & qu'il fût facile de l'attraper, & qui prend son vol & s'enfuit, lorsqu'elle s'est éloignée suffisamment, & qu'elle voit ses petits hors de danger (*a*)? Des grenouilles d'Egypte, qui quand elles apperçoivent un hydre, prennent dans leur gueule un morceau de roseau, & le portent en travers, ensorte que l'hydre ne peut les dévorer (*b*)? Des chevaux & des chiens sauvages de l'Amérique, qui lorsqu'ils veulent passer quelque riviére, commencent par s'arrêter sur le bord, hennissent, aboyent, frappent l'eau de leurs pieds, & mettent tout en œuvre pour effrayer les caimans ou crocodiles, ou pour les obliger à faire quelque mouvement qui les leur découvre, & qui leur donne le tems de prendre la fuite (*c*)? Des cancres, qui pour pouvoir attraper les huîtres & s'en nourrir, épient le moment où elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent des petites pierres, qui les empêchent de se refermer (*d*)? Des singes de Guinée, qui marchent sur les pieds de derriére, servent de valets, pilent dans des mortiers, tournent la broche, vont cher-

(*a*) Philon, *de Anim. propr. art.* 11. Pline, *lib.* 10. *c.* 33.
(*b*) Elien, *Variar. Hist. lib.* 1. *c.* 3.
(*c*) Labat, *Voyage aux Isles de l'Amérique*, *Tom.* 7.
(*d*) Oppien, *de Piscat. lib.* 2. *v.* 169. S. Isidore *Orig. lib.* 12. *c.* 6.

cher de l'eau dans les cruches, qu'ils rapportent pleines ſur leurs têtes (*a*) ? De ces autres gros ſinges d'Egypte qui étoient inſtruits des lettres, ſçavoient danſer, jouer de la flute; qui compoſoient même une troupe de Comédiens, faiſoient payer l'entrée, & avoient une bourſe pendue à leur côté, où ils mettoient l'argent qu'on leur donnoit (*b*) ? De ces éléphans, qui dans les jeux publics qu'on donnoit à Rome, lançoient le javelot en l'air & le reprenoient avec juſteſſe, frappoient le but d'un coup de pierre (*c*), & ce qui ſans contredit paroîtra incroyable, quoiqu'il ſoit atteſté par un Hiſtorien du tems (*d*), danſoient ſur la corde avec autant d'aſſûrance, que le Baladin le plus excellent auroit pû le faire? Elien témoigne (*e*) que dans une autre occaſion on vit dans l'amphitéatre une table ſervie pour douze de ces animaux, ſix mâles & ſix fémelles, tous habillés ſuivant la diſtinction de leur ſexe, & couchés ſur des lits à la Romaine qu'on leur avoit dreſſés, & que ces élephans mangérent avec beaucoup de politeſſe & de propreté, comme des convives bien appris.

(*a*) Jarric, *lib.* 5. *c.* 44.

(*b*) Elien, *de Animal. lib.* 6 *c.* 10.

(*c*) Strabon, liv. 15.

(*d*) *Notiſſimus Eques Romanus elephanto ſuperſedens per catadromum, id eſt funem, decurrit.* Sueton. *in Nerone.*

(*e*) De Animal. *lib.* 2. *c.* 11.

On raconte encore cent choses admirables de la construction du nid des halcyons & de celui des hirondelles ; des grues, qui traversent les mers pour gagner les Pays chauds ; des castors, quand ils sont occupés à bâtir leurs petites cabanes ; des abeilles & de leur petite république ; des singes, lorsqu'ils vont à la picorée. On assûre de ces derniers, qu'une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de précaution. Moi même j'ai vû dans les montagnes de Savoie, avec quelle activité & quelle industrie les marmotes, lorsqu'elles se sont attroupées dix ou douze ensemble pour passer l'hyver dans un trou, qu'elles se sont creusé, amassent le foin, les feuilles ou la paille dont elles ont besoin. Une d'entr'elles se couche alors à la renverse, & étendant les quatre jambes, elle fait de son corps un tombereau, que les autres chargent. Lorsqu'elle juge la voiture suffisante, elle resserre ses pattes, qui en cette occasion tiennent lieu de cordes ; les autres la prennent ensuite par la queuë, & la traînent jusqu'au trou pour lequel la provision est destinée. Je pourrois rapporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume sur ce seul sujet, & je laisse ce soin aux Compilateurs. Je me borne à un petit nombre de faits

des plus ſinguliers & des plus récens, dont la certitude doit par cet endroit être moins ſujette à conteſtation, & peut plus aiſément être conſtatée.

En voici deux, par exemple, dont je puis certifier la vérité, puiſque j'en ai été pluſieurs fois témoin oculaire. Le premier regarde une Dame de ma connoiſſance. Elle avoit dans ſa jeuneſſe un chien qui danſoit le menuet & le paſſepied avec elle, & les danſoit parfaitement. Je prie qu'on me paſſe le terme, & qu'on n'aille pas me faire un procès ſur un mot. Le chien n'étoit certainement pas un Balon, un Pécourt, un Marcel, un Blondi, un Malterre, ou un Gravilliers: auſſi n'avoit-il pas fait ſes licences à l'Opéra; mais tel qu'il étoit, il pouvoit paſſer pour un des beaux danſeurs de ſon eſpéce. A cette belle qualité qui n'eſt pas d'un petit mérite dans un joli chien, non plus que dans un joli homme, cet animal en joignoit pluſieurs autres. Il gardoit le rôti auprès du feu, & mordoit le chat lorſqu'il en approchoit. Arrivoit-il quelque étranger dans le cabinet du maître de la maiſon, le chien s'y rendoit auſſi-tôt, ſautoit ſur le bureau, & s'y poſtoit en ſentinelle, obſervant toutes les actions de ces nouveaux venus. On en a prié quelquefois à deſſein de l'éprouver, de feindre de vouloir toucher aux papiers; mais à peine

y portoient-ils la main, que cet animal ſautoit ſur eux, & les mordoit de façon à les faire répentir de leur complaiſance. Si le chien eût été plus gros & plus fort, une pareille épreuve, eût été une grande imprudence.

L'autre exemple n'eſt pas moins certain; & il a ceci de particulier, qu'à mon avis, il eſt très-difficile de l'expliquer ſans admettre quelque choſe de plus que de l'inſtinct & une ſimple mécanique dans les Bêtes. Voici le fait. Feu M. de Ségonſac, Procureur Général de la Cour des Monnoyes de Paris, avoit un cocher qui bûvoit du vin, & un chien qui n'en bûvoit point, & ſe contentoit *de belle eau claire* (*a*). Le cocher qui bûvoit du vin, s'enivroit; & le chien qui n'en bûvoit point, & qui étoit accoûtumé à monter ſur le ſiége, ne manquoit jamais de s'appercevoir que le cocher étoit ivre, lorſque le cas lui arrivoit. Alors comme s'il eut jugé, que dans cet état cet homme n'avoit pas aſſez de raiſon, pour avertir les paſſans de ſe retirer de devant ſon caroſſe, & de ne pas riſquer à ſe faire écraſer, ce ſage animal prenoit lui-même ce ſoin, les inſtruiſant du danger par ſes cris, & ne ceſſant point d'a-

(*a*) Mais pour boire de belle eau claire,
Faites la boire à votre chien;
Frere Lubin ne le peut faire. *Marot.*

boyer dans toute la route. Ainſi la prudence de l'animal ſuppléoit en cette occaſion au peu de bon ſens qui reſtoit à l'homme. Le chien aboyoit régulierement toutes les fois que le cocher étoit pris de vin, & n'aboyoit jamais lorſqu'il étoit de ſang froid & raiſonnable. Son ſilence raſſûroit ſa maîtreſſe lorſqu'elle montoit en caroſſe ; mais ſes abbois continuels l'allarmoient de tems en tems. Plus d'une fois elle a rompu ſon voyage, differé ſes viſites, & repris le chemin de ſon appartement, n'étant pas d'humeur à confier ſes jours à la conduite d'un cocher, que ſon chien lui diſoit être ivre. Elle devoit aimer ſon chien ; mais devoit elle garder ſon cocher ?

Un ſeul trait de cette nature ſuffiroit pour déſeſpérer tous les partiſans du ſyſtême des Automates. Que répondront-ils donc à l'hiſtoire de la guenon de Charles-Quint, rapportée par un Sçavant du premier ordre (*a*), & qui eſt connue de tout le monde ? Cette hiſtoire porte, que cet animal ayant un jour reçu un ſoufflet de cet Empereur, dans le moment que jouant aux échecs avec lui, il lui donna échec & mat, il s'en ſouvint ſi bien, qu'une autre fois rejouant avec ce Prince, & étant encore

(*a*) Le P. Hardouin Jéſuite, dans ſes notes ſur cet endroit de Pline, *liv.* 8. *ch.* 54. *Mucianus & latrunculis luſiſſe* ; Mucianus dit que les ſinges jouent aux échecs.

sur le point de le faire échec & mat, il eut la précaution de se couvrir auparavant la joue d'un coussin, qu'il trouva par hasard sous sa patte. Un Ecrivain habile & estimé, du reste partisan déclaré de l'instinct & du méchanisme dans les Bêtes (*a*), s'inscrit en faux contre ce récit : du moins il prétend qu'on eût dû lui en citer les garants; & il a raison. Un fait, quelque public & notoire qu'il soit, ne doit jamais être admis par un Philosophe, s'il n'est appuyé de bonnes autorités, & sur tout reconnu par quelqu'un de nom & de réputation dans le parti. Pour moi qui jamais, grace à Dieu, ne me suis mêlé de philosopher, j'avoue que quand tous les Philosophes du monde attesteroient la vérité de l'histoire de la guenon; j'aurois encore peine à y ajouter foi, si je ne voyois de mes yeux un pareil prodige. Je sçai de quel poids est leur témoignage (*b*); & le proverbe dit, que *chat échaudé craint l'eau froide.*

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, *Tom. II. p.* 635.

(*b*) Il n'est pas difficile de deviner que j'ai ici en vûe la fameuse dent d'or, dont il est parlé dans les anciens Journaux de Lipsick, qu'on disoit être venue à un enfant du voisinage de Hambourg. Les Philosophes les plus célebres écrivirent pour expliquer un Phénoméne aussi singulier & aussi nouveau ; & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre ans, que les Magistrats de Hambourg fatigués de ces disputes littéraires, éclaircirent le mystére. Par l'information qu'ils en firent faire, il fut averé que la dent d'or prétendue étoit une dent naturelle, couverte seulement d'une feuille d'or.

Mais M. le Gendre qui révoque en doute le trait de la guenon, ne sera pas sans doute aussi incrédule au sujet d'un autre exemple qu'il rapporte lui-même (*a*), & qu'il avoue avoir été public & connu de tout le monde. C'est beaucoup, d'avoir obtenu un semblable aveu d'un Philosophe tel que lui ; car le fait n'est certainement pas favorable à ceux qui refusent aux Animaux toute espéce de connoissance. Il s'agit d'un petit cheval bai-brun fort bien fait & âgé de six ans, qui a couru la France pendant quelque tems, & que l'on montroit à la Foire Saint-Germain en l'année 1732. Entr'autres tours de souplesse & d'industrie, que cet animal exécutoit dans la perfection, l'Auteur que je viens de citer observe, que si l'on approchoit de l'oeil du cheval une carte que tiroit quelque personne de l'assemblée, il frappoit aussi-tôt autant de coups de pied qu'il y avoit de points sur la carte. » Il frappoit » encore, continue-t-il, autant de coups » de pied qu'une montre marquoit d'heures, » exprimant les quarts par de petit coups « redoublés, comme une montre à répéti- » tion. On lui demandoit s'il sçavoit l'Arith- » métique ; il faisoit signe qu'oui : alors qui- » conque vouloit, lui faisoit une question, » & lui demandoit, par exemple, combien

(*a*) *Ubi suprà*, *p.* 629. *& suiv.*

» sont huit & six, il frappoit du pied quatorze coups, son maître prenoit plusieurs pièces de monnoye de différentes personnes de l'assemblée, & après les avoir mêlées ensemble, il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenoit dans sa bouche, & portoit à chaque personne la piéce qui venoit d'elle. « M. le Gendre a la bonne foi d'ajoûter, qu'en tout cela il n'y a point d'exaggération, & que tous ces tours ont été vûs par un grand concours de Spectateurs. Il se retranche à dire; qu'on ne peut pas douter que ce cheval ne fût guidé par les signes, les gestes ou la voix de son maître: du reste il convient, qu'il est étonnant qu'il obéit si bien à des signes imperceptibles aux assistans; mais, à mon avis, ce n'est pas assez: je ne sçai si on s'avancera trop, en disant que pour entendre & exécuter ces signes, s'il y en avoit, il falloit peut-être que le cheval eût autant d'esprit que son maître.

Que penser du chat du fameux Mondory, Comédien si connu, dont M. de la Chambre assûre (*a*) qu'il étoit si discret, qu'il ne miauloit jamais pour entrer dans la chambre de son maître, quand il l'a trouvoit fermée; il tiroit seulement une son-

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c. Part. IV. p.* 421.

nêtte qui étoit à la porte, & si au premier coup on ne lui ouvroit point, il redoubloit jusqu'à ce qu'on l'eût fait entrer. Ce qu'il y a de plus admirable en cela, est ce qu'ajoûte cet habile homme que je viens de citer, qu'on n'avoit point appris à ce chat à tirer cette sonnette, & que c'étoit de lui-même que cet animal industrieux s'étoit avisé d'imiter les personnes à qui il avoit vû faire la même chose.

Puisque je suis en train, dûssent m'en vouloir mal tous les Cartésiens, j'ajouterai encore un trait, qui n'est ni moins curieux, ni moins frappant, que tous ceux qui le précédent. » Un moineau, dit un Ecrivain » assez moderne (*a*), trouvant à sa bien-» séance un nid qu'une hirondelle venoit » de construire, s'en empara. L'hirondelle » voyant chez elle l'usurpateur, appella du » secours pour le chasser. Mille hiron-» delles arrivent à tire d'aîles, & atta-» quent le moineau; mais celui-ci couvert » de tous côtés, & ne présentant que son » gros bec par la petite entrée du nid, étoit » invulnérable, & faisoit répentir les plus » habiles qui osoient s'en approcher. Après » un quart d'heure de combat toutes les » hirondelles disparurent. Le moineau se » croyoit vainqueur, & les Spectateurs

(*a*) *Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes, pag. 91. & suiv.*

« jugérent qu'elles abandonnoient l'entre-
» priſe. Point du tout. Un moment après
» on les voit revenir à la charge, & cha-
» cune s'étant pourvûe d'un peu de cette
» terre détrempée dont elles ſont leur nid,
» elles fondirent toutes enſemble ſur le
» moineau, & le claquemurérent dans le
» nid, afin qu'il y pérît, puiſqu'elles n'a-
» voient pû l'en chaſſer. «

Voilà le fait, qu'on ne m'accuſe point de l'avoir pillé : j'avois droit de le faire, puiſque je ne fais guéres que l'office de Compilateur dans ce chapitre. Au reſte à l'expreſſion près, que j'ai empruntée de l'Auteur cité, parce qu'elle me convenoit, il eſt certain que pour le fond l'hiſtoire eſt à moi comme à lui ; puiſque nous la tenons tous deux de la même ſource. Que la critique ſe taiſe donc ſur cet article; elle trouvera aſſez de quoi s'exercer dans le reſte de cet Ouvrage. Sans ſortir même de l'exemple dont il eſt ici queſtion, puis-je eſpérer qu'elle me pardonne d'en avoir fait uſage, après l'avoir déſapprouvé dans *l'aimable Pere* (*a*)? Il en ſera ce qu'il pourra ; mais en attendant, je ſuis bien aiſe d'avertir ici les Ariſtarques à poil follet, que je ne l'ai rapporté préciſément que parce qu'il leur a déplu. A l'égard de ſa

(*a*) *Voyez la Lettre à Madame la Comteſſe D .... pour ſervir de Supplément à l'Amuſement Philoſophique*, p. 2[illegible].

certitude,

certitude, qu'ils ne se donnent pas la peine d'en douter: elle est fondée sur le rapport de plusieurs témoins oculaires, & gens de sens, & de plus, gens du métier, plus capables de juger de la nature & de la vérité d'un fait tel que celui dont il s'agit, que tous les Auteurs des petites Lettres.

Je ne finirois point, si je voulois épuiser les détails; mais je suis obligé de me borner, & je crains bien que le Lecteur ne souhaite en effet depuis long-tems que je me borne. Je le fais, & finis par quelques-uns des exemples qu'on allégue en faveur de la prévoyance que l'on croît remarquer dans les Animaux, & de leur amour pour les Sciences.

Prévoyance.

Pour ce qui est de la prévoyance, on observe d'abord que les grues, les hirondelles & tous les oiseaux de passage changent de demeure selon les saisons; d'où l'on conclud très-doctement, qu'ils sont doués d'une intelligence & d'une faculté divinatrice. On ajoute, que le hérisson, après avoir fait à sa taniére plusieurs ouvertures qui répondent à différens vents, bouche le trou qui est exposé au vent qui va régner, sans que jamais il s'y trompe; que plusieurs autres animaux se garantissent du vent plu-

vieux, en tournant l'entrée de leur loge à l'orient, ce qui ſuppoſe, dit-on, qu'ils connoiſſent les ſuites différentes des vents, & qu'ils ſçavent que l'un leur eſt plus ſalutaire que l'autre. Enfin on prétend que lorſqu'il s'agit de prédire le beau ou le mauvais tems, le plus habile faiſeur d'Almanachs eſt moins qu'une bête en comparaiſon des Bêtes mêmes; & de-là on croit pouvoir inférer, qu'elles ſont très-verſées dans l'Aſtrologie. Les hirondelles, par exemple, lorſqu'elles volent bas, nous annoncent, dit-on, du vent ou de la pluie; les grenouilles coaſſant plus haut qu'à l'ordinaire, les macreuſes faiſant le matin une eſpéce de bruit aigu, les plongeons & les canars ſe nétoyant les plumes avec le bec, les corbeaux paroiſſant aboyer & ſe battre, nous marquent auſſi du vent. Quand les grues volent extrêmement haut, on doit s'attendre d'avoir du beau tems; les rats abandonnant une maiſon, donnent à connoître qu'il y a du danger à y demeurer, & qu'elle eſt proche de ſa ruine. Mais rien n'eſt comparable en ce genre aux pronoſtics qu'on tire de l'âne, qui ſe roulant dans la pouſſiére, préſage le beau tems; & qui quand il dreſſe les oreilles & va de côté, eſt un ſigne certain & infaillible de pluie. Auſſi dit-on qu'un des plus ſages & des plus ſpi-

rituels de nos Rois (*a*) fit l'honneur à un âne de l'appeller à ſa Cour & de le choiſir pour ſon Aſtrologue ordinaire.

Que dirai-je de la fourmi, qui dans un corps des plus petits renferme les qualités les plus admirables. C'eſt elle que le Sage nous propoſe comme un exemple de l'application au travail (*b*); & ſi l'on en croit tous les Philoſophes qui en ont parlé, elle eſt douée d'une prévoyance ſi induſtrieuſe, que lorſqu'elle amaſſe des grains pour l'hiver, elle en ronge le germe, afin que n'étant plus ſujet à pouſſer, ils puiſſent ſe conſerver toute une année pour ſervir à ſa nourriture. Je ſçai que dans ces derniers tems le célébre M. de Réaumur a porté les plus rudes coups à cet inſtinct merveilleux des fourmis, & qu'il leur a preſque enlevé ces magaſins, dont elles étoient en poſſeſſion depuis l'antiquité la plus reculée. Pour colorer ſon attentat, cet illuſtre Académicien dit (*c*) que ſes découvertes ne vont point à ôter en effet aux fourmis rien de réel, & que ces magaſins qui font tant de bruit, leur ſeroient abſolument inutiles pendant l'hiver, puiſqu'elles paſſent cette ſaiſon amoncelées les unes ſur

(*a*) Louis XI. Voyez-en l'hiſtoire dans une brochure intitulée, *l'Ane*, *p.* 15.

(*b*) *Vade ad formicam, piger.* Proverb.

(*c*) *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, Tom. II.*

les autres sans avoir besoin de manger ; que le froid les rend alors si immobiles, qu'elles semblent mortes ; qu'elles sont dans cet état bien éloignées d'avoir la force d'entamer des grains de bleds, ne pouvant pas même se donner le moindre mouvement ; & que les grains qu'on leur voit transporter quelquefois, elles les employent à la construction de leurs habitations & de leurs petites républiques souterraines.

Telles sont les raisons, dont se sert ce sçavant homme pour priver impunément les fourmis de leur légitime héritage J'ignore comment le Public a pris jusqu'ici une entreprise aussi téméraire & aussi hardie : pour moi je pense qu'elle ne sçauroit être regardée autrement, que comme un crime de lèze-majesté bestiale ; qu'en conséquence les fourmis doivent être autorisées à se pourvoir contre l'illustre Académicien, pour l'obliger à les rétablir dans la possession de leurs magasins & de la réputation qu'elles ont toujours eûe d'être un modéle d'amour du travail & de prévoyance ; & que désormais défenses doivent être faites à tout Moderne, quelques lumiéres qu'il ait, de troubler les animaux anciens dans la possession de ce qu'ils ont de plus merveilleux, sauf à lui d'exercer ses talens, & de faire tant de découvertes

qu'il voudra ſur les animaux de nouvelle datte.

Au reſte, ſi après un droit ſi bien établi les fourmis ſe voyent enlever ce qu'elles ont de plus précieux, l'écureuil nous offre en échange ſes magaſins de noiſettes, & *proh pudor !* Le hériſſon & pluſieurs animaux auſſi vils jouiſſent encore des leurs, ſans que jamais ils y ayent été troublés par aucuns Naturaliſtes. Après tout, quand ces reſſources nous manqueroient, j'ai lû je ne ſçai où, ou entendu de je ne ſçai qui, une hiſtoire, qui ſi elle étoit vraie, a de quoi nous dédommager amplement de la perte que nous aurions faite. On raconte donc, qu'un hibou avoit établi ſon ſéjour dans le tronc d'un vieil arbre pourri : que cet arbre ayant été abbattu, ou étant tombé, on y découvrit le nid du hibou; que dans ce nid on trouva un amas de grains que l'oiſeau nocturne avoit fait; & ce qu'il y a de plus plaiſant, que dans ce grain il y avoit pluſieurs ſouris encore vivantes. Il me ſemble entendre d'ici un cenſeur décider du haut de ſon eſprit, qu'il n'y a rien là d'étonnant & de bien nouveau, & que de rencontrer des ſouris dans du grain n'eſt pas un cas rare & extraordinaire. Je le ſçai : auſſi n'eſt-ce pas en cela que je fais conſiſter le merveilleux; & mon cenſeur l'auroit compris, s'il eût voulu ſe donner le loiſir de m'en-

tendre. Ce qui me paroit admirable dans ce récit, est que toutes ces souris eussent les pattes coupées, & que par là elles eussent été mises hors d'état de prendre la fuite. Je laisse au Lecteur à faire lui-même les raisonnemens, qui avoient dû porter l'oiseau de nuit à faire cette mutilation, & à la croire nécessaire : je suis persuadé qu'il conviendra avec moi, qu'il y a parmi nous bien des hibous qui n'ont pas tant d'esprit, que celui de cette histoire ou de cette fable.

Amour des Sciences.

Finissons par quelques traits de l'amour que certains animaux ont paru montrer pour les sciences. Les exemples en sont rares : à l'exception de Pégaze qui étoit le coursier de l'Hélicon, du Dauphin d'Arion qui le sauva des eaux charmé des douceurs de sa lyre, & de quelques autres animaux semblables que la Fable a célébrés, je ne sçache guéres que des ânes qui figurent dans cette classe. On n'y voit paroitre ni le rossignol, ce chantre divin, ce musicien mélodieux, ni l'hirondelle, l'abeille, ou le castor, ces architéctes industrieux & habiles, ni le singe, cet excellent baladin, cet ingénieux imitateur des grimaces de l'espéce humaine ; on y rencontre que des ânes : cela est dans l'ordre, parce que cela

eſt directement oppoſé à ce qui ſe pratique parmi nous. Ici ce ſont les Sçavans qui cultivent les ſciences, & ce ſont préciſément ceux qui pourroient s'en paſſer plus facilement; là les ânes ſont les ſeuls à s'y appliquer, parce qu'ils ſentent leurs beſoins. Ce trait, comme cent autres qu'il eſt aiſé d'imaginer, prouve préciſément que chez nous le monde ſe conduit à rebours, & que pour trouver de la régle & de l'arrangement, il faut les aller chercher chez les Bêtes.

L'hiſtoire littéraire de la race des ânes fournit peu de traits, qui méritent d'être remarqués; à peine y lit-on de loin en loin quelques noms célébres. Il y a lieu ſans doute d'être étonné, que dans ce grand nombre d'ânes dont le monde fourmille, on compte ſi peu d'ânes docteurs: quelque mauvais plaiſant ne manquera peut-être pas de dire, qu'en récompenſe on ne voit que trop de Docteurs qui ſont ânes; mais je vais au fait, & voici ce que j'ai lû à ce ſujet dans un vieux manuſcrit de huit à neuf cens ans (*a*), qui m'a été communiqué depuis peu avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté par un très-habile homme

(*a*) Ce Manuſcrit précieux ſe conſerve dans la Bibliothéque publique des Anes, à qui il a été légué par Me. Aliboron en ſon vivant, Docteur à longues oreilles, N°. 00000.

fort ami de ces vénérables Bêtes. » Si la
» diſette d'ânes ſçavans, du moins qui
» ſoient connus, ſemble ſi grande, diſoit
» Maître Baudet Auteur de cet Ouvrage,
» ce n'eſt point, comme on pourroit le
» penſer, que parmi nous peu de particu-
» liers s'appliquent à l'étude des Lettres;
» au contraire, il y a peu d'âne qui ne mon-
» tre un goût décidé pour toutes les belles
» connoiſſances. Cela vient donc unique-
» ment de ce qu'il ne s'en eſt encore trou-
» vé aucun, qui ait entrepris de compiler
» une Bibliothéque des Ecrivains ſes con-
» fréres. Il eſt vrai que dans une de nos
» Aſſemblées générales tenue l'an qui ſer-
» vit de tombeau au ſens commun, on pro-
» poſa de nommer un ſujet capable, que
» l'on chargeroit de travailler à cet Ouvra-
» ge. Les Auteurs de cet avis ne doutoient
» point, qu'il n'en revînt beaucoup d'hon-
» neur à tout le Corps, parce qu'à l'exem-
» ple de ce qui ſe pratique ailleurs, on ne
» manqueroit pas de faire entrer dans ce
» Livre juſqu'à nos Ecrivains les plus in-
» connus & les plus obſcurs, ce qui le
» porteroit infailliblement à un nombre con-
» ſidérable de volumes. Mais l'humilité &
» la modeſtie naturelle à notre eſpéce fit
» rejetter cette propoſition, & nous laiſſâ-
» mes aux ânes à courtes oreilles, nos amis
» & nos alliés, le ſoin de ſatisfaire la va-

» nité des vivans en fouillant les cendres » des morts, pour tirer de quelques petits » écrits ignorés qu'ils composérent ſans dou- » te à bonne intention, de quoi les rendre à » jamais ridicules. «

Après cet éclairciſſement que j'ai crû néceſſaire, on auroit tort d'être ſurpris du petit nombre d'exemples que je vais citer, de l'amour des ânes pour les ſciences. Si j'apprens que le peu que j'en dirai faſſe regretter au Lecteur que je n'aye pas été plus long, je lui promets qu'au cas que mon livre parvienne à une nouvelle édition, je ferai mes efforts pour recouvrer de nouveaux Mémoires plus amples & plus étendus ſur cette matiere.

Le premier trait qui me tombe ſous la main, eſt celui de ce vénérable âne, compagnon & condiſciple du ſçavant Origenes & du ſubtil Porphyre, qui alloit avec eux écouter les doctes leçons du célébre Ammonius, qui enſeignoit dans l'école d'Alexandrie (*a*). Il n'y a pas lieu de douter, qu'il ne fit de très-grands progrès ſous cet habile homme; ce qu'il y a de certain, dit-on, eſt que par ſon aſſiduité à ſuivre les leçons de ce Philoſophe, par ſa modeſtie & ſon application à en profiter, il étoit l'exemple de tous les écoliers ſes confréres. Je n'oſerois dire, que dans la ſuite il

(*a*) Sixt. *Biblioth. lib.* 4. *in* Ammon.

tint chez les ânes la place du grand Origenes; mais je ferois assez porté à croire, qu'il ne s'acquit pas moins de réputation parmi eux, que Porphyre en eut chez ses contemporains : je remarque à peu près les mêmes qualités dans l'un & dans l'autre, surtout la même horreur pour les viandes & pour le vin, la même sobriété, le même éloignement des plaisirs propres à amolir l'ame ; & je ferois presque tenté de penser, que le Docteur à longues oreilles ne se rendit pas moins odieux par ses Ouvrages entre ses confréres, que son camarade s'est fait justement détester chez nous par ses écrits envénimés contre la saine doctrine.

Voilà donc déja, dûssent en crever de dépit tous les Métaphysiciens du monde, un âne Philosophe ; & imbû des préceptes de la Philosophie, je laisse à penser, si avec les lumiéres qu'il avoit acquises, il négligea de faire sur l'ame des Bêtes un systême capable de réduire en poudre ceux des formes substancielles & des automates. C'est assûrément grand dommage, que cet Ouvrage ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Quoiqu'il en soit, à cet âne Philosophe, j'en joindrai un autre qui étoit Poëte; c'est encore celui d'un Ammonius, autre sçavant, qui vivoit sous l'empire d'Anastase. Cet ingénieux animal, qu'on me pardonne

le terme en parlant d'un âne, avoit, dit-on (*a*), un goût si décidé pour la poësie, qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, & endurer la faim, que d'interrompre son attention à la lecture d'un Poëme qu'il entendoit réciter. J'ignore si lui-même en composa jamais aucun; c'est ce que je sçaurai bientôt d'un Sçavant de mes amis auquel j'ai écrit, qui s'est chargé de rechercher & de recueillir toutes les piéces fugitives des ânes Poëtes, & des Poëtes ânes, dont il espére avec raison rassembler de nombreux volumes. En tout cas, si celui-ci fit des vers, ils n'avoient certainement ni la finesse, ni la délicatesse ou l'enjouement de ceux de Tibulle & d'Ovide; cela est bon pour les Abbés de Chaulieu & les la Fontaine: à l'égard de notre âne, ses vers furent toujours sages & sensés, comme ceux de quelqu'un que je vois d'ici, & ne roulérent jamais que sur des matiéres graves & sérieuses. Je suis en vérité très-fâché, que nos Poëtes ne l'ayent point connu: eux qui ont placé un cheval sur le Parnasse, ne l'auroient pas laissé s'y morfondre sans compagnon; il se seroit crû sans doute fort honoré d'avoir cet âne célébre pour camarade.

(*a*) Photius, *Biblioth. n.* 242. *p.* 1040. *& le Diction. Critique de* Bayle, *au mot* Ammonius.

La poëſie & la muſique ſont les deux ſœurs ; elles ſe prêtent la main : ainſi j'eſpére qu'on ne ſera point ſurpris de trouver un âne Muſicien à la ſuite d'un âne Poëte. Je parle de celui qui avoit, dit-on, un goût ſi merveilleux pour la muſique, qu'il s'arrêtoit pour écouter tous ceux qu'il entendoit jouer de la lyre, ou de quelque inſtrument agréable. On traitera le fait tant qu'on voudra de conte & de fable ; pour moi j'avoue que je n'oſerois en douter, après avoir été moi-même témoin d'un ſemblable prodige.

Trois amis, tous trois gens d'eſprit & gens de Lettres, ſe promenoient un jour dans une prairie. Après quelques momens d'une converſation également ſçavante & agréable, un d'entr'eux alla s'aſſeoir ſur le revers d'un foſſé, tira de ſa poche une flûte traverſiére, & après avoir préludé un inſtant, ſe mit à jouer quelques airs : les deux autres continuérent cependant leur converſation & leur promenade. Aux deux bouts oppoſés de la même prairie paiſſoient deux troupeaux d'ânes, à une diſtance à peu près égale du joueur de flûte. A peine l'iſtrument harmonieux ſe fit entendre, qu'il parut répandre la joie dans l'un & dans l'autre. Un inſtant après on vit deux de ces animaux ſe détacher chacun de ſon troupeau comme de concert, s'avancer d'un

pas grave & égal vers le nouvel Amphion, & s'approcher enfin de lui jufqu'à repofer le bout de leur tête fur fon chapeau. Malgré le poids de ces deux mâchoires, qui vrai-femblablement n'étoit pas petit, le fluteur eût la conftance de jouer encore quelques airs en cet état, tandis que fes deux amis jouiffoient du plaifir d'admirer les deux animaux à longues oreilles devenus immobiles, n'avoir de vie que pour être attentifs à la douceur des fons qui tenoient leurs fens enchantés. La mufique ceffa enfin, & les ânes fe retirérent.

Quelqu'un a prétendu (*a*), que de ce goût décidé qu'on a remarqué dans les ânes pour l'harmonie, eft venu le proverbe ancien, *Afinus ad liram* : je le crois bien. Il eft vrai que les ennemis de ces paifibles animaux (car qui n'a pas des envieux ?) l'ont entendu par antiphrafe, & l'ont pris pour une contre-vérité. C'eft de-là vrai-femblablement, qu'il s'eft rencontré parmi eux quelque mauvais plaifant, qui les a baptifés du nom injurieux de Roffignols d'Arcadie. Ainfi le vrai mérite fut toujours expofé à la malignité, & aux vains difcours des cenfeurs & des critiques. Comme fi la voix des ânes n'étoit pas en effet infiniment mélodieufe. Elle nous paroît fort défagréable; il eft vrai, elle nous choque, elle nous

(*a*) Voyez la brochure intitulée, *l'Ane*, *p.* 36.

blesse ; je ne suis pas des derniers à m'en appercevoir ; mais est-ce la faute de ces animaux ? est-ce la nôtre ? Ce désagrément vient-il de la rudesse de leurs sons, ou du peu de délicatesse de nos oreilles ? Et qui peut nous répondre, que quelque beau jour la cromatique ne découvrira pas beaucoup d'harmonie dans ce que nous appellons leurs braillemens ? les progrès étonnans qu'elle a faits de notre tems, ne nous donnent pas lieu d'en désespérer. Après tout, s'il est vrai qu'on ait donné un concert de cochons (*a*), seroit-il surprenant qu'on pût exécuter un concert d'ânes ? On leur fait un crime de leurs longues oreilles ; on a tort : c'est regarder dans eux comme un défaut, ce qui contribue le plus à la délicatesse de l'ouie, qu'ils ont, dit-on, plus fine & plus subtile après la souris, qu'aucun autre animal que nous connoissions. Aussi un Ecrivain ingénieux que j'ai déja cité, remarque-t-il fort à propos (*b*), que les Poëtes dont les fictions cachent souvent de grandes vérités, n'ont donné des oreilles d'âne à Midas, que parce que ce Prince étoit exactement informé de tout ce qui se passoit chez ses voisins & dans son Royaume. Je demande pardon au Lecteur de m'être si fort étendu sur l'apologie des

(*a*) Voyez-en l'histoire dans le Livre intitulé, *les Chats.*
(*b*) *L'Ane, p.* 40.

ânes: ce reproche, ſi c'en eſt un, eſt un beau défaut, qu'il eſt obligé de partager avec moi, s'il eſt vrai que nous ne ſçaurions porter trop loin la charité, que nous devons avoir pour nos fréres.

Elle n'eſt point aveugle dans moi, & ne m'empêche point de reconnoître, que quelque goût que les ânes ayent jamais montré pour la muſique, il n'a rien de comparable à ce que nous admirons dans ce petit chantre emplumé qui n'eſt que voix, & dont la voix n'eſt qu'harmonie. On s'apperçoit d'abord que je parle, non plus des roſſignols d'Arcadie, mais de cet oiſeau merveilleux que nous appellons roſſignol. Tout le monde connoît la douceur de ſon chant; & perſonne n'ignore la variété infinie bont il ſçait l'aſſaiſonner, les frédons, les roulades, les fugues dont il le diverſifie, la perſévérance & la contention qu'il y apporte, l'émulation qu'il fait paroître contre les autres qui lui répondent, & l'ardeur qu'il montre à les ſurpaſſer. Senſible aux attraits de ſa voix, il ne l'eſt pas moins au ſon des inſtrumens. Si quelqu'un touche un luth, il ſe tait d'abord, il l'écoute, il le ſuit, il joint bien-tôt après ſon chant à ſes accords; & comme s'il avoit entrepris de le vaincre, il fait de ſi grands efforts, qu'on en a vû y perdre l'haleine & la vie. Mais il eſt tems de finir cet article, qui me de-

vient ennuyeux à moi-même. Je paſſe à de nouveaux exemples des qualités rares, dont on remarque des traits dans les Bêtes.

Des qualités du cœur qu'on croit remarquer dans les Bêtes.

On ne s'eſt pas contenté d'accorder aux Bêtes toutes les qualités de l'eſprit, dont pourroit ſe flatter l'homme qui s'en pique le plus : on a voulu même trouver dans elles les qualités de l'ame & du cœur les plus eſtimables ; & pour le prouver, on n'a pas manqué de citer cent exemples tous plus admirables les uns que les autres. S'il y en avoit ſeulement le quart de vrai, il ſemble qu'on ne pourroit s'empêcher de convenir, qu'il ſe rencontre ſouvent dans les animaux plus de ſentimens, plus de juſtice & de probité, que dans le plus parfaitement honnête-homme. Pour éviter les longueurs ſans m'écarter du plan que je me ſuis propoſé, je me contenterai d'en rapporter quelques-uns de chaque eſpéce. Ceux qui ſeront envieux d'en ſçavoir d'avantage, pourront s'addreſſer aux Ecrivains anciens & modernes, qui ont pris à tâche d'en faire des compilations, ſur-tout à Montagne.

Religion

Religion des Animaux.

S'imagineroit-on, par exmple, qu'on ſe fût jamais aviſé d'attribuer de la Religion aux Bêtes ? Cela eſt incroyable ; cependant cela eſt vrai. Un Ecrivain Eccléſiaſtique aſſez libéral d'ailleurs pour accorder aux animaux toutes les facultés qui ſont dans l'homme, entr'autres la prévoyance & la raiſon (*a*), met du moins entr'eux & lui cette différence, que lui ſeul a une religion ; mais d'autres n'ont pas été ſi réſervés & ſi retenus. Ainſi Xénocrates penſoit, que les Bêtes ne ſont pas privées de quelque connoiſſance de Dieu (*b*) : Pline attribue de même à l'éléphant une religion, ſuivant laquelle il adore les Aſtres, & rend un culte au Soleil & à la Lune (*c*) ; Dion Caſſius ſemble perſuadé de la religion des éléphans, & il décrit leurs cérémonies religieuſes (*d*). Elien explique ce culte prétendu, en diſant (*e*) que tous les mois ces animaux ſortent de leurs ſolitudes pour adorer la nouvelle Lune, en lui préſentant des rameaux verds, & que tous les matins ils ſaluent le Soleil levant, en élevant leurs trompes vers

(*a*) Lactance, *Divin. Inſt. lib.* 2. *c.* 3. *& de Irâ Dei*, *c.* 7.
(*b*) Voyez S. Clement d'Alexandrie, *Stromat. lib.* 5.
(*c*) *Hiſt. Nat. lib.* 8. *c.* 1.
(*d*) Dio, *lib* 39.
(*e*) Ælianus, *De Animal. lib.* 4. *c.* 10. *& lib.* 7. *c.* 44.

cet Astre. Le même Auteur parle encore (*a*) des marques de piété, que les éléphans donnent à ceux de leur espéce qui sont morts. S'ils en rencontrent, dit-il, quelques-uns en leur chemin, ils les couvrent de terre avec leur trompe, ou si le tems ne leur permet pas de s'acquitter de ce devoir, ils rompent des branches d'un arbre voisin, & les jettent sur le cadavre. Celse attribuoit aussi aux éléphans (*b*) la notion de la Divinité, l'usage des sermens & une religion. Il faut convenir, que tous ces Ecrivains ont été bien crédules, & bien généreux. Les animaux, ainsi que toutes les créatures, annoncent sans doute la gloire de leur Auteur (*c*); mais prétendre qu'ils lui rendent un culte dirigé par l'intelligence & animé par les sentimens, sans contredit c'est déraisonner jusqu'à la folie & l'extravagance.

Amour & affection des Bêtes, pour certaines personnes.

Il en est à peu près de même de ce que plusieurs Auteurs ont écrit de la passion, que quelques Animaux ont montrée pour certaines personnes. Elien rapporte (*d*) les

(*a*) *Ibid. lib.* 5. *c.* 49.

(*b*) Voyez Origenes, *Philocal. c.* 20.

(*c*) *Cœli enarrant gloriam Dei.* Psal.

(*d*) Elien, *De Animal. lib.* 1. *c.* 6. *lib.* 4. *c.* 54. *&* 56. *lib.* 6. *c.* 15. *&* 44. *&c.*

amours d'un bélier pour une Muſicienne, d'un geai & d'un aigle pour deux jeunes garçons, d'un éléphant pour une fille qui vendoit des bouquets à Antioche, de deux dauphins pour deux garçons (*a*), d'un veau marin pour un Pêcheur d'éponges qui étoit fort laid & de très-mauvaiſe grace; & ce qu'il y a de plus merveilleux, d'un dragon pour un berger de Theſſalie, & d'un aſpic, qui aima un Egyptien au point que ſa femelle en devint jalouſe.

On lit dans le même Auteur (*b*), que le cheval de Soclès Athénien, conçut une ſi grande paſſion pour ſon maître, qu'ayant été vendu, il ſe laiſſa mourir de faim. Plutarque parle auſſi d'un éléphant (*c*), qui diſputa au Grammairien Ariſtophane la poſſeſſion d'une jeune bouquetiére de la ville d'Alexandrie, & qui n'oublioit rien de tous les petits ſoins propres à le rendre agréable à ſa Maîtreſſe. Athénée fait encore l'hiſtoire d'un de ces animaux (*d*), qui fut épris, dit-on, d'une paſſion ſi vive pour un enfant, qu'il ne mangeoit jamais hors de ſa préſence, & qu'il étoit ſans ceſſe occupé autour

(*a*) Oppien décrit auſſi fort élégamment les amours de deux Dauphins pour deux jeunes garçons, & il ajoûte, qu'un de ces Dauphins ayant perdu celui qu'il aimoit, fut inconſolable & diſparut. *De piſcat. lib.* 5. *v.* 433.

(*b*) *Ubi ſuprà, lib.* 6. *c.* 29.

(*c*) Plutarque, *De Solert. Animal.*

(*d*) Athénée, *Deipnos. lib.* 13. *c.* 30.

de lui à chasser les mouches, & à éloigner de lui tout ce qui pouvoit troubler son repos. Pline raconte (*a*) les amours d'un oison pour un enfant d'Argos, & pour une joueuse de guitarre appellée Glaucia, qui en même-tems avoit, selon Plutarque (*b*), un bélier pour autre amant. Un dauphin, dit Solin (*c*), ayant un jour porté au travers des flots un jeune homme nommé Hermias, qui fut noié par la violence des vagues, pour se punir de l'avoir exposé à ce danger, se laissa mourir de regret & de douleur.

Je ne parle point, comme on voit, de la passion des singes pour les femmes ; c'est un fait connu de tout le monde, & qui est d'un autre genre. A l'égard de ceux que je viens de rapporter, & de cent autres que je pourrois y joindre, permis au Lecteur d'en croire ce qu'il voudra, & même de les mettre au nombre des choses incroyables. Aussi bien nous viennent-ils des Anciens, gens crédules, toujours disposés à saisir tout ce qui avoit quelque air de merveilleux. Je ne sçai si nous autres Modernes leur en redevons beaucoup sur ce point. On a beau se vanter de ses lumiéres, & s'ériger en esprits forts : nos Livres sont pleins de Fables aussi ridicules & aussi puériles, dans leur es-

(*a*) *Hist. Nat. lib.* 10. *c.* 22.
(*b*) *De Solert. Animal.*
(*c*) Solin, *c.* 18.

péce, que celles qu'on reproche à l'Antiquité; & malgré les efforts que nous faisons pour ne rien croire, notre crédulité est tous les jours la dupe du premier imposteur, qui sçait flatter habilement nos passions & nos idées.

Justice, Clémence, & Charité des Animaux.

Je passe à dessein beaucoup d'autres Histoires qu'on fait de la justice & de l'équité des Animaux, de leur clémence & de leur générosité, de la charité qu'ils exercent les uns envers les autres ou envers les hommes. Ce qu'on lit à ce sujet dans les Anciens peut encore fort bien être mis dans la catégorie des Songes, ou du moins des choses fort douteuses. Qui croira, par exemple, ce qu'Elien raconte (*a*) de cet éléphant, qui ayant vû son maître, après avoir égorgé sa femme, l'enterrer dans un coin de sa maison, lorsqu'il en eut épousé une autre, eut la charité de conduire la nouvelle mariée au lieu où le cadavre étoit caché, de le déterrer avec sa trompe, de l'exposer à ses yeux, & de l'instruire par-là du sort auquel elle même devoir s'attendre? Ce que dit le même Auteur (*b*), que quand quel-

(*a*) Elien, *de Animal. lib. 8. c. 7.*
(*b*) *Ibid. lib. 6. c. 61.*

qu'un de ces Animaux a eu le malheur de tomber dans une de ces foſſes, que les Indiens creuſent dans les forêts pour les prendre, les autres s'empreſſent d'y jetter des pierres & des branches d'arbre, pour lui donner le moyen d'en ſortir & de ſe procurer la liberté; ou ce qu'il rapporte ailleurs (*a*) que lorſqu'ils ſont bleſſés, ils ſe rendent charitablement le ſervice réciproque de ſe tirer les uns aux autres les dards & les fléches dont ils ſont percés, & s'acquittent de cette opération avec autant de dextérité, que le Chirurgien le plus habile. Athénée fait auſſi mention (*b*) d'un éléphant, qui berçoit l'enfant de ſon maître, & qui prenoit ſoin de l'appaiſer quand il pleuroit; & Pline parle (*c*) de ceux de ces Animaux, qui ont la charité de remettre dans le chemin les étrangers qu'ils trouvent égarés dans leurs ſolitudes. Pour ajouter foi à de pareils Contes, il faudroit en vérité avoir bien de la crédulité de reſte (*d*).

Fierté & Magnanimité des Bêtes.

Ce qu'on rapporte de la fierté & de la

(*a*) *Ibid. lib.* 7. *c.* 45. & *lib.* 2. *c.* 18.
(*b*) Athénée, *Deipnos. lib.* 13. *c.* 30.
(*c*) Pline, *lib.* 8. *c.* 4.
(*d*) On peut bien à ce ſujet dire avec le Poëte, *credat Judæus apella.*

magnanimité de certain animaux eſt moins équivoque. L'Ecriture elle-même ſemble favoriſer cette opinion; il eſt certain que l'éloge qu'on lit du cheval dans le Livre de Job, paroît attribuer à cet animal ces deux qualités admirables (*a*). On raconte auſſi d'un grand chien des Indes dont on avoit fait préſent à Alexandre, qu'il dédaigna de meſurer ſes forces avec un cerf, un ours & un ſanglier, avec leſqnels on voulut d'abord le mettre aux mains; mais que lorſqu'enſuite on lui oppoſa un lion fort & vigoureux, il l'attaqua, le regardant comme le ſeul ennemi digne d'entrer en lice avec lui, & d'éprouver les effets de ſon courage.

Ce trait m'en rappelle un autre plus récent, & que je tiens d'original, d'un danois qui appartenoit à feu M. le Duc d'Orléans Régent du Royaume. Ce ſage animal, comme s'il eût appréhendé de détourner ſon Maître des ſoins importans qui l'occupoient, ne le voyoit qu'une fois le jour. Il ſe rendoit tous les matins à la porte de ſon cabinet, y grattoit modeſtement avec la patte, ſans aboyer ni ſe faire entendre, & après avoir reçu quelques careſſes du Prince, il traverſoit en s'en retournant d'un air fier & la tête haute les ſalles remplies de Courtiſans,

(*a*) *Gloria narium ejus terror. Terram ungulâ fodit; exultat audacter; in occurſum pergit armatis; contemnit pavorem, nec cedit gladio*, &c. Job, c. 39. v. 18. & ſuiv.

comme s'il avoit senti le prix des faveurs dont il sortoit comblé. Si au contraire on ne lui ouvroit point, il se retiroit la tête basse, confus & honteux de n'avoir pû obtenir audience.

Tendresse pour leurs petits.

La tendresse des animaux pour leurs petits n'est pas moins marquée. La tygresse traverse les mers pour secourir ses faons (*a*), & poursuit les ravisseurs jusques dans leurs vaisseaux; la panthére implore le secours des hommes pour sauver les siens (*b*); la baleine cache ses petits dans sa gueule tandis que la mer est agitée (*c*), & ne les rend point que le calme n'ait succédé à la tempête; l'ourse met les siens au jour informes & impafaits (*d*) : mais l'amour qui se sert de sa langue comme d'un ciseau, les taille & les façonne au point de leur donner les traits & la figure, que la nature leur avoit refusés; la femelle de l'éléphant prodigue sa vie, pour conserver celle de ses petits : si en passant dans un bois, quelqu'un d'eux se laisse tomber dans une fosse, la mére s'y précipite avec ardeur, sans considérer le danger (*e*), & en tombant se tue,

(*a*) Pline, *Hist. Nat. lib.* 8. *c.* 18.
(*b*) *Ibid. c.* 17.
(*c*) Olaus, *de Piscibus lib.* 21.
(*d*) S. Ambroise, *Hexameron. lib. 6.*
(*e*) Elien, *de Animal. lib.* 9. *c.* 8.

& écrase contre son intention celui qu'elle vouloit sécourir.

Que dirai-je de l'aigle; qui en ce point, comme en tout le reste, peut passer pour le Roi des oiseaux ? Pendant trente jours que la femelle emploie à couver ses œufs, elle y est tellement appliquée, qu'elle ne songe presque pas à sa nourriture, & s'affoiblit au point de n'avoir pas la force d'arrêter la moindre proie. Lorsqu'ils sont éclos, elle est continuellement en sentinelle auprès de son aire pour leur défense (*a*). Il semble même qu'elle pénétre l'intention de ceux qui veulent les enlever : quelque éloignés qu'ils soient, elle va au-devant pour les écarter; & s'ils en approchent, elle les déchire du bec & des griffes. La femelle du héron, du pélican & de la cicogne ont cela de commun, qu'elles aiment leurs petits au point de rejetter de leur estomach les alimens qu'elles ont avallés, pour les sustenter. On dit aussi du vautour, que s'il manque de vivres pour nourrir les siens, il se pique la cuisse, & leur fait boire le sang qui en sort; ce que les Peintres ont attribué au pélican.

Il y a peu d'animaux; dans lesquels on ne remarque le même amour & le même attachement pour ceux auxquels ils ont donné le jour. Le taureau s'oppose courageusement aux lions les plus féroces, pour dé-

(*a*) Voyez sur ce sujet Aldrovandus.

fendre ſes petits (*a*). La cavalle ne peut auſſi ſans douleur ſe voir ſéparée de ſon poulain; & dès qu'elle eſt en liberté, elle retourne à lui avec une vîteſſe incroyable. On dit la même choſe de la femelle du chameau. N'eſt-ce pas une merveille, qu'une brebis diſtingue entre un million d'agneaux celui qui eſt à elle, & que cet agneau reconnoiſſe auſſi ſa mére à la voix entre mille autres? Cet amour eſt tellement réciproque, qu'on ne peut les ſéparer l'un de l'autre, qu'ils ne témoignent la douleur qu'ils en reſſentent par de fréquens & de triſtes bêlemens. On croit avoir obſervé dans pluſieurs animaux la même tendreſſe pour ceux auxquels ils doivent la vie. Les aigles, les lions, les dauphins nourriſſent, dit-on, leurs parens devenus vieux (*b*) : les hérons & les pélicans ont la même reconnoiſſance ; la pie, la hupe & le vautour s'acquittent encore des mêmes devoirs ; les cicognes couvrent de leurs aîles, réchauffent & nourriſſent leurs péres dans leur vieilleſſe : leur exemple eſt ſi marqué en ce genre, que leur nom a paſſé en proverbe, pour exprimer la reconnoiſſance des enfans envers leurs parens (*c*).

(*a*) *Tauris à naturâ datum eſt, ut provitulis contra leones ſummâ vi impetuque contendant.* Ciceron, *de Rep. lib. 6.*

(*b*) Sur la reconnoiſſance des animaux envers leurs parens, voyez Tzetzes, *Chiliad.* 4. *Hiſt.* 1 3. & Elien, *de Animal. lib.* 3. *c.* 23.

(*c*) Voyez à ce ſujet Ariſtote, *Hiſt. Animal. lib.* 9. *c.* 13.

J'aurois lieu de craindre le reproche d'Auteur fatiguant & ennuyeux, si j'entreprenois de parcourir toutes les espéces d'animaux, & de faire observer dans chacune la tendresse qu'ils ont pour leurs petits. La bellette, par exemple aime tellement les siens, qu'en quelque lieu qu'elle les cache, elle a toujours peur qu'on ne les lui dérobe, ce qui l'oblige à les transporter continuellement d'un lieu en un autre. Tout le monde sçait aussi l'amour que la guenon a pour ses petits singes; il a passé en proverbe, pour exprimer ceux qui gâtent leurs enfans à force de les caresser. Je me borne à ces traits, & je finis par cette remarque, qu'on retrouve dans certains animaux le même amour, non-seulement pour leurs petits, mais encore pour les petits de quelque animal d'une autre espéce, qu'ils auront élevés. C'est ce que j'ai eu le plaisir d'observer moi-même dans une chatte de mon voisinage, qui avoit nourri un petit chien. Il n'est pas possible de rien ajouter aux soins qu'elle en prit tandis qu'elle l'alaita; & lorsque devenu plus fort, il commença à quitter la mére & à courir, la chatte avoit la complaisance de le suivre, de l'appeller lorsqu'il s'éloignoit d'elle, jouant & badinant avec lui comme s'il eût été de son espéce, le châtiant aussi quelquefois de la patte quand il lui arrivoit de faire autre-

ment qu'elle n'entendoit, & ne le perdant jamais de vûe. Ce badinage ceſſa au bout de trois à quatre mois, que le chien devenu grand prit d'autres inclinations, & laiſſa tout-à-fait la compagnie de la chatte pour ſuivre celle des autres chiens. Mais alors même cette mére abandonnée ne perdit point l'affection qu'elle avoit eue pour celui qu'elle avoit nourri: toutes les fois qu'il ſortoit, elle ſortoit de même, courant après lui; le rappellant par ſes cris, & contre le naturel timide & ami de la propreté qui diſtingue les animaux de ſon eſpéce, le ſuivant aſſez loin au travers des boues & des embarras, dans l'eſpérance de le ramener auprès d'elle.

Sympathie & Antipathie des Animaux.

Ce qu'on raconte de la ſympathie & de l'antipathie qu'on croit appercevoir dans les Bêtes, n'eſt ni moins ſingulier, ni moins admirable. L'amitié entre les Bêtes de même eſpéce ſe manifeſte par les ligues qu'elles font entr'elles, & le ſecours mutuel qu'elles ſe donnent. Lorſqu'un dauphin ou un porc eſt bleſſé, les autres accourent auſſi-tôt à ſon aide (*a*). Quand le chien de mer eſt pris à l'hameçon, tous les autres s'at-

(*a*) Voyez ſur ce ſujet & ſur ce qui ſuit Ariſtote, *Hiſt. Animal. lib. 9.* Pline, Elien, Aldrovandus, Belon, &c.

troupent autour de lui, rongent le filet, & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent ſauvé, ou qu'il ne ſoit entre les mains du pêcheur. Si les barbots voient un de leurs camarades pris à la ligne, ils tâchent de la couper, en dreſſant une épine qu'ils ont ſur le dos, & qui eſt dentelée comme une ſcie. Les brebis compatiſſent auſſi entr'elles au mal qu'elles ſouffrent, & ſi quelqu'une d'entr'elles eſt malade, une autre ſe met au-devant d'elle pour lui faire ombre, & pour la garder des rayons du Soleil. Le loup même, tout carnacier qu'il eſt, partage ſa proie avec les animaux de ſon eſpéce. Le paſſereau en fait autant; quand il rencontre beaucoup de grain en quelque endroit, il y appelle ſes compagnons. On prétend même que l'un & l'autre diverſifie ſa voix, ſelon la nature des choſes qu'il a trouvées; que le loup fait connoître par la différence de ſes hurlemens, ſi c'eſt la charogne d'un cheval ou celle d'un âne qu'il a apperçûe; comme le paſſereau apprend aux autres par des accens différens, ſi c'eſt du bled, de l'orge ou du millet, qu'il a à ſa diſcrétion.

On remarque qu'il ſe forme auſſi des liaiſons & des amitiés entre des animaux de différente eſpéce. On vante beaucoup celle de l'outarde & du cheval, du héron & de la corneille, de la tourterelle & de la colombe, des frêlons & des guêpes, des abeilles

& du taureau, des ſerpens & des anguilles, de la vipére & de la murene. On parle de la ſociété que ſemblent avoir liée enſemble la baleine & un petit poiſſon ſemblable au goujon de mer, nommé la guide, parce qu'il lui ſert de conducteur & de garde. La baleine a la vûe ſi foible, qu'elle ne peut appercevoir ni la proie dont elle doit ſe nourrir, ni les périls où elle peut tomber; & cette lourde maſſe ne pourroit ſubſiſter long-tems, ſi la nature ne lui avoit donné ce petit poiſſon pour la conduire. Quand elle ſe meut, il va toujours devant, & par les divers battemens de ſa queuë l'avertit de la proie qui ſe préſente, des lieux où elle peut s'échouer, & des embûches qu'on lui dreſſe. La baleine le ſuit ſans jamais le quitter, le retire dans ſa gueule lorſqu'il veut dormir, & ſe repoſe elle-même pendant ſon ſommeil. Plutarque nous apprend (*a*), que dans l'Iſle d'Anticyre il a vû une pareille ſociété entre le crocodile & le roitelet. Celui-ci ſert de ſentinelle au premier; ſi l'ichneumon ſon ennemi s'approche pour l'attaquer, le roitelet fait tant qu'il l'éveille, ſoit en chantant, ſoit en le becquetant. On dit que ce petit oiſeau ſi utile au crocodile vit des reſtes de ce monſtre, qui le reçoit familiérement dans ſa gueule, & lui permet de becqueter dans ſes ma-

(*a*) Plutarque, *de Solert. Animal.*

choires & entre ses dents les morceaux de chair qui y sont demeurés. On ajoute que si le crocodile veut fermer la gueule, il avertit le roitelet d'en sortir, en la serrant peu à peu sans l'offenser. C'est dommage que l'expérience vienne à la traverse, pour détruire la vérité de cette histoire avec ce qu'elle a de plus merveilleux. Comment le roitelet peut-il se nourrir des restes de viande qui demeurent dans les dents du crocodile, puisqu'il est de fait que cet animal ne mâche point, & que ses dens s'emboëttent les unes dans les autres (*a*)? C'est ainsi que les Anciens nous en ont quelquefois imposé, faute de s'être assez instruits de la nature des choses dont-ils parloient. Croire légérement étoit-ce seulement un défaut de leur tems? Non; il n'est que trop commun & trop ordinaire dans le nôtre.

Mais rien n'est moins suspect & plus admirable en ce genre, que ce qu'on raconte d'une femme de Paris, qui avoit accoutumé, dit-on (*b*), un chien, un chat, un moineau & une souris, à vivres ensemble comme fréres & sœurs. Ces quatre bêtes couchoient en même lit, & mangeoient au même plat. Le chien, à la vérité, se servoit le premier, & bien; mais il n'oublioit

(*a*) *Description de l'Egypte, par M. l'Abbé* le Marlcrier, *let. 9. p. 53.**

(*b*) Vigneul-Marville, Tom. III. p. 9.

pas le chat, qui à son tour avoit l'honnêteté de donner à la souris certains petits morceaux gras fort de son goût, & de laisser au moineau les miettes de pain, que les autres ne lui envioient pas. Le chien léchoit le chat, & le chat peignoit le chien: la souris se jouoit avec la patte du chat; & le moineau voltigeant haut & bas, becquetoit tantôt l'un & tantôt l'autre. L'Histoire est jolie, comme l'on voit; & si elle est vraie, elle fait mentir le proverbe: *ils s'accordent comme chiens & chats.* Mais je crains bien que quelque accident qu'on nous tait, ne soit venu troubler cette merveilleuse société, & en déranger l'économie. Les plus beaux commencemens ne sont que trop souvent suivis d'une fin funeste.

Cette régle toutefois a eû son exception à l'égard d'un chien de basse-cour & d'une poule, qui avoient liés ensemble une étroite amitié, soit simpathie, soit que l'un & l'autre se sentissent faits pour aimer quelque chose, & que le hazard ou la nécessité eûssent fixé leur choix: je suis embarrassé de sçavoir comment ce dogue destructeur impitoyable de tous les habitans ailés de la basse-cour qu'il effrayoit par la grosseur énorme de sa corporance, comment dis-je, il s'y prit pour faire connoître à la timide poulette la tendresse qu'il se sentoit pour elle. Celle-ci sans doute eût besoin de se bien

bien connoître en ſentimens, pour s'abandonner à la diſcrétion d'un ami ſi redoutable : c'étoit fait d'elle s'il ſe fût trouvé la moindre diſſimulation, le plus petit équivoque dans les aſſûrances de ſa protection : les ſignes extérieurs ſont ſouvent ſi trompeurs !

La prudente poulette l'écouta ſans doute long-tems avant de le croire ſincére, elle éprouva peu à peu ſa franchiſe & ne ſe livra qu'après être bien certaine que ſa vie étoit en ſûreté ; quoiqu'il en ſoit ces deux amis d'une force ſi peu proportionnée vêcurent long-tems en bonne intelligence.

Quand le Soleil en ſe couchant avertiſſoit ſes compagnes qu'il étoit tems de ſe retirer, cette poulette privilégiée dédaignant leur huche obſcure où rien ne veilloit à leur conſervation, venoit d'un pas grave ſe nicher dans un coin de la loge de ſon ami le dogue, qui ſenſible à ſa confiance avoit une attention extrême de ne la pas bleſſer, en ſe levant, en ſe couchant, ou en s'agitant à l'arrivée de quelque étranger dans la cour ; car ſon inclination ne lui faiſoit point oublier ſon devoir, & dût la poulette voir ſon ſommeil interrompu, au moindre bruit il faiſoit un tapage effroyable. Ce n'étoit pas ſeulement la nuit que ce couple fidéle vivoit enſemble côte à côte. Il eſt dans la journée bien des momens où la paix qui

regne dans une maiſon, laiſſe au gardien de la porte le tems de ſe repoſer tranquillement dans ſa loge : habile à profiter de ces précieux inſtans, la poulette laſſe elle-même de becqueter & de courir, rejoignoit alors ſon compagnon de nuit & partageoit ſon repos ; on l'a vû ſouvent lui donner de nouvelles marques de ſa confiance en ſe perchant ſur ſa tête, ou en dérangeant ne pouvant dormir, la paille ſur laquelle repoſoit la gueule bruyante qui tant de fois importunoit les nouveaux venus : de quelle reconnoiſſance ne devoit-elle pas ſe ſentir, animée dans ces momens rares à la vérité, où une de ſes compagnes autant étourdie que volage, s'étant approchée de trop près de la redoutable loge étoit auſſi-tôt happée & déchirée à belles dents ? Devoit-elle être bien tranquille pendant cette ſanglante cataſtrophe ? L'amour pour celles de ſon eſpéce la portoit quelquefois à fuir le théatre ſanglant de cette aventure, & comme ſi elle avoit eûe honte de ſon penchant, elle s'éloignoit de ſon ami ; mais bien-tôt le ſouvenir de ſa diſcrétion & de ſa retenue à ſon égard la ramenoit au gîte où elle prenoit ſa part de tout ce que l'on donnoit au dogue pour le nourrir. Cette ſinguliére amitié dura juſqu'à ce qu'un jour il prit fantaiſie au Cuiſinier de fortifier ſon potage avec la ſubſtance de la poule qu'il mit à mort impitoya-

blement. J'ai été témoin de ce fait à Belleville, dans la maison de campagne de M. de Ségonsac, Procureur Général de la Cour des Monnoyes.

A l'égard de l'antipathie qu'on croit appercevoir entre certains animaux, elle est très-sensible, dit-on (a), entre le lion & le coq, l'éléphant & le pourceau, l'aigle & le roitelet, le cheval & le chameau, l'ours & le veau marin, le serpent & le caméléon auquel on ajoute le hérisson & l'araignée, la tortue & le serpent, le singe & la tortue avec le crocodile, le chat & le serpent, le chien & le loup, l'éléphant & le rhinoceros, le crocodile & l'ichneumon, l'abeille & le crapaud, le milan & le sacre, l'émérillon & le vautour, le mouchet & l'aigle, la vipére & l'ophïomaque, l'alouette & le chardonneret, le chat-huant & la corneille. Les couleuvres sont haïes de tous les animaux. Les cerfs ont une si grande antipathie pour elles, qu'ils les persécutent partout; les trous mêmes ne les mettent pas à l'abri de leur haine: ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures, & retirant leur haleine avec force, ils les amenent à eux, & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent, que la haine entre ces animaux est si violente, que si l'on fait brûler de la corne

(a) Voyez à ce sujet Aristote, Pline, Elien, Oppien, Aldrovandus, Bodin, &c.

de cheval, toutes les couleuvres qui en sentiront l'odeur fuiront aussi-tôt, & abandonneront leur retraite. Il y a une espéce de faucon, qui est toujours en guerre contre les renards; il les bat & les persécute partout où il les rencontre. A ces exemples que j'ai cités, on pourroit en ajouter une infinité d'autres; mais je n'entre qu'à regret dans un détail, que d'autres ont pris à tâche d'épuiser; & le peu de traits que j'ai rapportés suffit, pour établir la réalité de la sympathie & de l'antipathie entre les Bêtes. Un Ecrivain poli & ingénieux (*a*) prétend que la cause nous en est aussi inconnue, que celle de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes. Je ne lui disputerai point, que de vouloir expliquer l'une & l'autre, ce ne soit une entreprise très-difficile: cependant si l'on connoissoit les sujets, leur caractére & leur humeur, leur figure & leurs maniéres, leurs liaisons, leurs intérêts, les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, peut-être ne seroit-il pas impossible de deviner la raison de l'amitié ou de la haine qui regne entre certaines personnes. A l'égard de celle qu'on remarque entre les animaux, un Philosophe Moderne (*b*) des plus sensés ne la croit point du

(*a*) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques*, *Tom. IV. Let.* 109. *p.* 144.

(*b*) M. de la Chambre, *Discours de l'amitié & de la haine qui se trouvent entre les Animaux.*

tout inexplicable. Leurs amitiés ſont fondées, ſelon lui, ſur la reſſemblance de nature, ſur le vivre, ſur la ſûreté, ſur la ſociété & ſur la commodité. Pour ce qui eſt de leurs haines & de leurs inimitiés, il les rapporte à quatre cauſes générales : ils haïſſent, dit-il, 1°. ceux qui les mangent; 2°. ceux qui les tuent par leur venin; 3°. ceux qui leur ôtent leur nourriture; 4°. ceux dont les qualités ſenſibles leur ſont fâcheuſes, des ſons, par exemple, qui les ſurprennent, des odeurs qui leur déplaiſent & les incommodent, &c. Je renvoie à l'ouvrage même de cet habile homme ceux qui ſeront curieux de ſçavoir les raiſons dont il ſe ſert pour appuyer ſon ſentiment; à mon avis, elles ne peuvent être plus ſenſées ni plus vraiſemblables.

Reconnoiſſance & Fidélité des Bêtes.

Mais de toutes les qualités eſtimables qu'on croit remarquer dans les Bêtes, aucune n'eſt plus frappante & plus ſenſible, que celle que nous appellons communément fidélité, attachement & reconnoiſſance. On en cite des traits ſans nombre, dont tous ne ſont pas également autoriſés, mais dont un ſeul bien conſtaté ſuffiroit pour prouver que les Animaux ne ſont pas de pures machines. Pour ne pas trop m'é-

tendre sur un sujet si rebattu, je me contenterai d'en rapporter quelques-uns selon qu'ils me tomberont sous la main. Dans un champ si fertile & si vaste, il me sera peut-être bien permis de cueillir quelques fleurs telles qu'elles se présenteront sur mon chemin : comme on ne doit jamais être trop long, il est également honteux de demeurer court sur certaines matiéres.

Un des exemples des plus singuliers en ce genre, est ce que Pline raconte d'une aspic (*a*) qui ayant été long-tems nourrie à la table d'un Egyptien, & ayant vû qu'un de ses petits avoit tué un enfant de son hôte ; donna elle-même la mort à son petit, & ne revint plus dans la maison. Le trait est si beau que pour la rareté du fait il devroit aussi être vrai ; mais Pline qu'on a blasonné tant de fois du nom de menteur, en citant Phylarque pour garant du fait, avoue lui-même qu'il y ajoûte peu de foi, & par cet aveu nous apprend à ne le regarder que comme une fable.

Je ne sçai si on ne doit point ranger dans la même classe cent histoires que l'on fait de l'attachement des élephans pour leurs maîtres. On lit dans Arrien (*b*), par exemple, qu'un de ces animaux mourut de regret d'avoir tué son gouverneur dans un mouvement de colére.

(*a*) *Hist. Nat. lib.* 10. *c.* 74. (*b*) *Arrien, in Judicis.*

L'élephant que Porus montoit dans la bataille qu'il perdit contre Alexandre s'est aussi rendu fameux par l'ardeur avec laquelle il combattit tant que son maître fut en état de se défendre (*a*). Mais lorsqu'il s'apperçut que ce Prince perdoit ses forces, il plia les genoux & se baissa doucement ; afin que Porus pût descendre sans danger ; ensuite lorsqu'il le vit à terre, il prit l'un après l'autre avec sa trompe les darts dont il étoit blessé, & les lui arracha du corps.

Ce qu'on raconte de l'élephant de Pyrrhus (*b*) n'est pas moins admirable. Ce Prince étant entrée par surprise dans la Ville d'Argos, il s'y donna un furieux combat, dans lequel le Roi d'Epire fut porté à terre, & perdit la vie. Dans cet état, son élephant cherchant à le relever, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, & renversa pêle mêle amis & ennemis jusqu'à ce qu'il eût trouvé le corps de ce Prince. Il le releva ensuite avec sa trompe, & le portant sur ses deux dents, il recula en arriére vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux pieds tout ce qui se rencontra sur son passage.

On ne peut disconvenir que ces traits n'ayent quelque chose de bien frappant :

(*a*) Voyez à ce sujet, Plutarque, *in Alex.* & Elien, *de Animal. lib. 7. c. 37.*
(*b*) Plutarque, *in Pirrho.*

qu'ont-ils cependant de comparable à ce que nous lisons, ce que nous entendons dire, ce que nous voyons & expérimentons tous les jours de ces animaux domestiques, qui veillent à notre sûreté & servent à notre amusement ? Je parle des chiens, qui par leur attachement pour leurs maîtres ont mérité d'être regardés comme le symbole de la fidélité. Je pourrois citer cent exemples de chiens, qui ont découvert les meurtriers de ceux à qui ils appartenoient; je m'en tiens à deux des plus remarquables & des mieux constatés: Le premier est celui du chien d'Auberi de Mondidier, qui en 1371. convainquit l'assassin qui l'avoit tué dans la Forêt de Bondi. C'étoit un nommé Macaire, Archer des Gardes du Corps du Roi Charles V. Le chien s'étant mis aux trousses de cet homicide, ne cessant de le poursuivre & d'aboyer contre lui, le fit soupçonner du meurtre. L'animal fut l'accusateur; & Macaire fut l'accusé : il fut ordonné, suivant l'usage du tems, qu'ils combattroient tous deux en champ clos, en présence du Roi & de toute la Cour. Macaire étoit armé d'un bâton, & le chien avoit pour retraite un tonneau percé. Il sauta au cou de l'assassin, & le tint si fortement à la gorge, que Macaire ne pouvant s'en débarrasser, fut déclaré vaincu & coupable, & comme tel livré à

la Juſtice. L'hiſtoire en a été racontée par Jules Scaliger & par le Pére de la Colombiere, & la deſcription s'en trouve dans une eſtampe tirée ſur un monument du Château de Montargis, où elle eſt gravée ſur le manteau d'une cheminée : le Pére de Montfaucon l'a inſerée dans ſes Monumens de la Monarchie Françoiſe (*a*). Le ſecond exemple m'eſt fourni par deux Négocians dignes de foi, dont l'un a été témoin oculaire du fait, & l'autre l'apprit dans le tems, de la bouche même de ſon ami intéreſſé dans l'aventure. En 1718. un Marchand papetier de Marſeille étant allé à Toulon pour faire ſa proviſion de papier fut aſſaſſiné à ſon retour dans le Bois du Cogniou qui eſt entre ces deux Villes. Malgré les perquiſitions qu'avoient fait faire le fils & la veuve du Marchand qui avoit été aſſaſſiné : ils déſeſpéroient de venger ſa mort, & ne penſoient même plus à découvrir l'auteur de leur déſaſtre ; (car la perte du Marchand avoit preſque entraîné celle de toute ſa famille) lorſqu'un jour le fils entrant par haſard dans un jeu de paume, où pluſieurs perſonnes étoient aſſemblées, ou pour prendre de l'exercice, ou pour en voir prendre ; Le chien de ſon pére qui l'accompagnoit,

(*a*) Scaliger, *adv. Cardan. Exercit.* 202. *ſect.* 6. la Colombiere, *Théatre d'Hon. & de Chev Tome II. c.* 23. Montfaucon, *Monum. de la Mon. Franc. Tom. III. p.* 70.

s'élança avec fureur sur un de ceux qui tenoient la raquette : les joueurs aussi-tôt accourent à son secours, on donne au chien des coups de canne, on le tire, on veut l'arracher : il paroît insensible, & semble redoubler sa fureur ; on s'en prend au maître, qui après avoir inutilement appellé l'aggresseur, l'arrache enfin lui-même avec peine : il le gronde, il le menace, le chien paroît se calmer : mais un instant après la vûe de cet homme auquel il en vouloit, ayant redoublé sa colére, il s'élança de nouveau sur lui, & ne quitta prise que pour obéïr à la voix du maître qui redoubloit ses menaces. Votre pére, dit tout bas le négociant au fils du Marchand, témoin comme lui de cette scéne, avoit-il son chien avec lui lorsqu'il fit le malheureux voyage qui lui a couté la vie ? Oui, répondit le fils du Marchand ; il arriva au logis avant même que nous eussions la nouvelle du malheur qui lui étoit arrivé. Pendant cet entretien secret, le maître tenoit son chien par son collier, & le chien ne cessoit de fixer le joueur de paume & de vouloir l'attaquer. Cette animosité obstinée fit naître des soupçons. Sortons, dit encore le Négociant à son ami : cette aventure me suggére des pensées que je ne puis vous communiquer ici. Ils sortirent donc ; le joueur n'en fut pas fâché, & le maître du chien qui ne l'ar-

racha qu'avec peine de ce lieu, prevint chemin faiſant tout ce que ſon ami lui dit. Quand ils furent dans la rue, je ne ſçai s'ils avoient appris l'hiſtoire de Macaire & du chien d'Auberi de Mondidier, ou quelqu'autre trait ſemblable; quoiqu'il en ſoit l'acharnement du chien leur fit croire que le joueur de paume pouvoit bien être l'aſſaſſin du Marchand. Ils allérent chez le Commiſſaire, qui inſtruit de cette aventure, les accompagna au jeu de paume avec main-forte : le joueur ne tenoit plus la raquette, & prenoit haleine pendant qu'un autre étoit entré en lyce. Le chien l'apperçût bien-tôt & le diſtingua au milieu de tous les autres ſpectateurs. Il s'élança de nouveau ſur lui, & ſur cette ſeule accuſation, l'homme fut arrêté : il confeſſa ſon crime même avant que d'être conduit en priſon.

Ce qu'on raconte (*a*) d'un autre chien, qui ſous le Conſulat d'Appius Junius & de Publius Silius ne put jamais être ſéparé de ſon maître condamné à mort, n'eſt pas moins digne de remarque, & a encore quelque choſe de plus touchant. Il l'avoit ſuivi en priſon, il l'accompagna au ſupplice, faiſant des hurlemens affreux. Après l'exécution : il reſta conſtamment auprès du corps; & lorſqu'on lui préſentoit à man-

(*a*) Pline, *lib.* 8. *c.* 40. Solin, *Edit. Salmas*, *c.* 15, Dion, *lib.* 58.

ger, il portoit les morceaux à la bouche de son maître mort. Enfin ce cadavre ayant été jetté dans le Tibre, on vit le chien s'y précipiter après lui, s'efforcer en nageant de le soutenir, le retirer de l'eau, & expirer auprès de lui de douleur & d'épuisement.

On lit aussi dans Elien (*a*) que le chien d'Eupolis, Poëte Comique se laissa mourir de faim & de regret sur son tombeau. Mais peut-être ces faits paroîtront-ils douteux, parce qu'ils sont rapportés par des Auteurs anciens, par conséquent suspects: en voici donc un plus récent, arrivé à Sallanches dans le Faucigny, Province du Duché de Savoye, en l'année 1724. & dont j'ai été témoin moi-même. Un Chanoine de la Collégiale, après avoir soupé chez un de ses amis, retournoit chez lui, n'ayant que son chien pour toute compagnie. En se retirant, soit que le vin qu'il avoit bû fût trop fumeux, ou qu'il eût oublié à table la sobriété qu'il recommandoit en Chaire, il fit un faux pas & tomba dans un petit fossé qui environne l'Eglise; & ayant donné malheureusement de la tête contre l'angle du bâtiment, il se tua, & resta sur la place. Le lendemain, sur les dix heures du matin après bien des perquisitions inutiles, (car on ne s'avisa pas de chercher dans le fossé) la gouvernante du

(*a*) Elien, *de Animal. lib.* 10 *c.* 41.

Chanoine assise sur le bord de ce même fossé, faisoit de grandes lamentations sur sa perte. Sa voix fut entendue du chien, qui n'avoit point abandonné le corps de son maître ; il aboya, & découvrit par ses cris ce dont on étoit si fort en peine. On retira le cadavre du fossé, on le porta chez lui, sans que jamais le chien le quittât d'un instant. Il se mit sous la biére, suivit le corps à l'Eglise, voulut se jetter dans le caveau, & de retour à la maison mourut de douleur trois jours après, sans avoir voulu prendre aucune nourrirure.

Qui croiroit que le lion, cet animal furieux, fut capable d'un pareil attachement? La chose n'a nulle vrai-semblance : cependant nous lisons dans l'Histoire des Croisades, qu'un Chevalier François avoit apprivoisé un de ces animaux, qui le suivoit par tout, & combattoit à ses côtés : A son retour en Europe, ce Chevalier ne pouvant embarquer son lion avec lui dans le vaisseau qui le portoit, le lion le suivit à la nage tant que ses forces le lui permirent, & se noya enfin d'épuisement.

L'histoire d'Androdus est dans le même genre. Elle est si merveilleuse & si incroyable, que quoiqu'Appion la rapporte comme en ayant été témoin (*a*), je me détermine

(*a*) On la trouve citée d'après cet Auteur dans *Montagne, liv. 2. ch. 12.* & dans *M. le Gendre, Traité de l'Opinion, Tom. II. p. 641. & suiv.*

avec peine à la placer ici : d'un autre côté, elle a quelque chose de si singulier & de si frappant, que les partisans du systême qui donne de la connoissance aux Bêtes, m'accuseroient sans doute de trahir leurs intérêts, s'ils ne la trouvoient point dans ce recueil. Un lion reconnoissant est en effet un phénoméne bien propre à fermer la bouche aux défenseurs des Automates. Comment satisfaire les uns & les autres ? En racontant le fait sans en garantir la vérité. Les Cartésiens pourront le contester sans que je m'y oppose, comme je permets à leurs adversaires d'en tirer tels avantages qu'il leur plaira, sans que je prétende les y autoriser. Ceux de mes Lecteurs ausquels le fait est inconnu, me sçauront gré peut-être de leur avoir épargné la peine de le chercher ailleurs ; & ceux qui le connoissent, pourront passer cet article sans le lire. Ici finit le préambule, & commence l'histoire.

Un jour qu'à Rome on donnoit au peuple le plaisir d'un combat de Bêtes, parut dans l'amphithéatre un lion dont la grandeur monstreuse, le port furieux, les forces & les rugissemens attirérent l'attention de tous les spectateurs. Entr'autres esclaves qu'on opposa à ce terrible animal, étoit un Androdus de Dace, qui appartenoit à un Seigneur Romain de dignité Consulaire. Le

lion l'ayant apperçu de loin, s'arrêta d'abord, surpris & étonné, s'approcha ensuite d'un pas lent & d'un air doux, considéra l'esclave un moment; après quoi on le vit remuant la queuë, comme un chien qui auroit voulu caresser son maître, baiser & lécher les mains & les cuisses de ce malheureux, qui transi d'effroi & hors de soi se connoissoit à peine lui-même. Cependant s'étant un peu remis, il examina le lion à son tour, & l'ayant reconnu, commença à lui rendre toutes ses caresses. C'étoit, dit l'Auteur ancien que j'ai cité, un plaisir singulier de voir la fête qu'ils se faisoient l'un à l'autre. La nouveauté du spectacle surprit & frappa toute l'assemblée: le peuple poussa des cris d'admiration & de joie; & l'Empereur fit appeller l'esclave, pour apprendre de lui les raisons de sa familiarité avec ce lion. » Mon maître, *répondit Androdus*, » étant Proconsul en Afrique, me traita » d'une maniére si cruelle & si barbare, qu'il » m'obligea par ses inhumanités de me dérober de sa maison & de m'enfuir. Pour » me soustraire aux recherches d'un homme aussi puissant dans la Province, je » pris le parti de gagner le désert, & je » m'enfonçai dans les solitudes les plus inhabitées de ce Pays, résolu d'y vivre » ignoré du reste des humains, ou si la » nourriture venoit à me manquer, de me

» donner la mort à moi-même. Les chaleurs
» insupportables de ce climat brûlant me
» forcérent sur le midi de me jetter dans une
» caverne sombre & obscure, où bientôt
» après moi entra ce lion, portant une de
» ses pattes sanglante & blessée, & se plai-
» gnant de la douleur qu'il souffroit. Ef-
» frayé de sa vûe, je me retirai & me ca-
» chai dans un coin; mais le lion m'ayant
» découvert, vint à moi d'un air paisible,
» me présentant sa patte offensée, & sem-
» blant par ses plaintes implorer mon se-
» cours. J'examinai cette patte: & y ayant
» apperçu une grosse épine qui y étoit en-
» trée, je l'arrachai: ensuite rassûré par l'air
» doux & tranquille de cet animal, je pres-
» sai sa playe, j'en fis sortir l'ordure, & la
» nettoyai le plus proprement qu'il me fut
» possible. Le lion soulagé s'endormit, lais-
» sant sa patte entre mes mains. Depuis cet
» instant je m'apprivoisai insensiblement
» avec ce redoutable animal, & pendant
» trois ans nous vécûmes ensemble dans
» cette caverne des mêmes viandes: Des
» Bêtes que le lion tuoit à la chasse, il m'en
» apportoit les meilleurs morceaux, que
» je faisois cuire au soleil faute de feu.
» ennuyé enfin de cette vie sauvage, je
» m'échappai un jour, tandis que cet ani-
» mal étoit à sa quête ordinaire, & m'éloi-
» gnai de ces déserts. Après trois jours de
marche

» marche, je fus découvert & arrêté par
» des soldats, qui d'Afrique m'amenérent
» à Rome, où mon maître m'a condamné
» à ce genre de supplice. Le lion fut pris
» sans doute comme moi peu de tems après;
» il m'a reconnu, & a voulu me récom-
» penser en cette occasion du service que
» je lui avois rendu. « Le peuple instruit de cette aventure obtint de l'Empereur la vie & la liberté de l'esclave, auquel on fit présent du lion. » Nous voyions depuis,
» *dit Appion*, Androdus conduisant son lion
» par la lesse, & se promenant par les rues
» de Rome, recevoir les aumônes qu'on
» lui donnoit, le lion se laissant couronner
» de fleurs, & tous ceux qui les rencon-
» troient se disant les uns aux autres: Voilà
» le lion hôte de l'homme; voilà l'homme
» médecin du lion. «

Quoiqu'un homme soit bien fort, lorsqu'il dit, j'ai vû, & qu'on ne peut le convaincre d'avoir eu aucun intérêt à donner une fable pour une vérité, cette histoire ne manquera pas de trouver encore beaucoup d'incrédules: je le sçai; & comme je l'ai dit, je ne m'y oppose point, car que faire à des gens qui dans une question de fait, pour toute raison vous disent, *je le nie* (*a*)? Il faut sans contredit les abandonner à leur incrédulité; c'est le parti le plus

(*a*) *Plus negaret Asinus, quàm probaret Philosophus.*

court, & le seul qu'il y ait à prendre. D'autres sans s'inscrire en faux contre ce récit, entreprendront peut-être d'expliquer ce qu'il renferme de plus merveilleux, sans cependant sortir de leurs principes. Ainsi en a pensé sans doute un Auteur moderne sçavant & estimé, qui en rapportant lui-même cette histoire, croit s'être fort bien tiré d'affaire, en disant (*a*) qu'il n'est pas douteux *que les animaux n'ayent une connoissance sensitive de ceux qui leur ont fait du bien*. J'aurai occasion dans la suite d'examiner ce qu'on doit penser de cette admirable réponse, d'en peser tous les termes, d'en développer le sens, s'ils en ont quelqu'un, en un mot d'en exprimer tout le suc. En attendant, dûssent en crever de dépit tous les partisans de Descartes & des machines, je vais finir par deux derniers traits de l'attachement des Animaux pour ceux qui les ont élevés, nourris ou secourus, capables de mettre à bout toutes leurs subtilités, souvent aussi peu intelligibles que ces qualités occultes, qu'ils se glorifient d'avoir réduites en poudre & bannies des écoles. & qu'ils ne s'attendent pas de faire usage ici de leur réponse bannale, *je le nie*. Il est question d'un fait moderne & récent, arrivé de nos jours au milieu de Paris (*b*), &

(*a*) M. le Gendre, *ubi sup. p. 642.*
(*b*) L'histoire est arrivée rue Saint-Antoine, un peu

dont les témoins ſont encore vivans : il faut ſans biaiſer l'expliquer clairement & nettement par la méchanique de la montre & du reſſort, ou prendre galamment ſon parti, & renoncer à ſont ſyſtême.

En 1744. le nommé la Buſſiére, un des cochers des Carroſſes de Dijon, ſe caſſa la jambe proche de Nogent au milieu de la campagne. Quelques payſans accourus à ſon ſecours trouverent par haſard en leur chemin un jeune levreau preſque nouveau né; ils le prirent, l'emporterent avec le malade, & le lui laiſſerent, pour l'amuſer dans ſon lit tant que dureroit la cure de ſa jambe. Malgré les douleurs qu'elle lui cauſoit, la Buſſiére ne perdit point de vûe ſon levreau, il le garda, & en eut ſoin. De retour chez lui au bout de quatre mois avec le levreau, il y garda encore la chambre pendant deux ans, ſans abandonner ce petit animal qui étoit grandi, & qui de ſon côté s'étoit tellement attaché à ſon maître, qu'il ne couchoit jamais qu'avec lui. Cependant la Buſſiére devenu incapable de reprendre le train de vie qu'il avoit mené, & eſtropié pour le reſte de ſes jours faiſoit ſolliciter par ſa femme une place à l'Hôpital des Incurables; il l'obtint, & s'y tranſporta, laiſſant

au-deſſous des Jéſuites. La Buſſiére eſt actuellement à l'Hôpital des Incurables, & ſa femme loge dans la rue Saint-Louis au Marais.

le levreau chez ſa femme. D'abord ce pauvre animal abandonné parut inquiet, & ſembla pendant quelque tems redemander ſon maître qu'il ne voyoit plus, courant à la porte de la chambre au moindre bruit qu'il y entendoit, deſcendant même l'eſcalier, & lorſqu'il s'étoit aſſûré que celui qu'il cherchoit n'y étoit point, rentrant triſte & morne, & allant ſe cacher ſous le lit ſans vouloir paroître. Ces inquiétudes durérent pendant huit jours avec les mêmes marques de douleur & d'impatience. Au bout de ce terme le levreau ſenſible & reconnoiſſant ne voyant point revenir ſon maître, & déſeſpérant qu'il revînt jamais, pénétré de chagrin & ne pouvant ſupporter ſon abſence, ſe condamna lui-même à ne plus voir le jour: il ſe confina ſous le lit, d'où il ne ſortit plus, & y mourut de triſteſſe & d'ennui, ſans vouloir prendre aucune nourriture.

J'ai été témoin du ſecond trait que je me ſuis propoſé de rapporter. Nous allions à Lyon, le Chevalier Deſpueſche, un de ſes amis, & moi; nous étions à Châlons, & pendant que le ſouper ſe préparoit nous prenions l'air à quelque diſtance de la Ville lorſque nous vîmes un petit enfant qui à grands coups de bâton, forçoit une vache de continuer ſon chemin: celle-ci faiſoit vingt pas & revenoit enſuite pour entrer dans une petite ruelle: l'enfant l'en chaſſoit

de nouveau, & la vache en meuglant sembloit exprimer sa douleur. Nous abordâmes cet enfant à qui nous demandâmes d'où provenoit l'envie qu'avoit cette vache d'entrer dans la petite ruelle. Elle a appartenu, nous répondit-il assez obscurément, à un païsan dont la maison est située au bout de la ruelle, & qui l'a vendue il y a huit jours : la pauvre bête depuis ce tems-là ne mange presque pas, & chaque fois qu'elle passe près d'ici, elle s'échappe & veut retourner à son ancien gîte. L'affection de cet animal pour son premier maître nous parut remarquable : Allons voir ces pauvres gens, nous dit le Chevalier, volontiers répartit son ami : je les accompagnai l'un & l'autre dans la petite ruelle. Nous entrâmes dans une chaumiére, & trouvâmes le pére de famille couché sur un mauvais lit où la paille pure lui servoit de matelats & de duvet. Nous demandâmes à la ménagére pourquoi elle avoit vendu sa vache : au seul nom de l'animal la bonne femme se mit à pleurer, & nous dit en un langage assez embarrassé de lui-même, mais qui le devenoit encore plus par les sanglots qui l'entrecoupoient : que son mari étant tombé malade & n'ayant pas de quoi le soulager, elle avoit été forcée de vendre à son compére la nourriciére de toute sa famille ; qu'elle l'avoit depuis plus de douze ans ; & que depuis ce tems-là,

elle & ses enfans étoient dans la derniére misére n'ayant plus le lait ni le fromage qui faisoient toute leur nourriture. J'ai gardé, ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs & ses sanglots, les douze écus que j'ai reçu de mon compére, pour soulager le malade: Je le regardai alors, & j'y vis que cet infortuné accompagnoit aussi de ses larmes le peu qu'il ajoutoit au récit de sa misére que sa femme tâchoit de nous faire connoître. L'effusion du cœur est un garant sûr comme une marque infaillible de la sincerité des paroles: tout ce qui se présentoit à notre vûe dans cette chétive mazure nous montroit encore la misére dont on nous parloit. Ma bonne, dit le Chevalier, voilà douze écus, allez chez votre compére, & s'il le veut ramenez votre vache: elle avoit une si grande envie de la ravoir, que sans penser à le remercier elle sortit en courant, & revint bien-tôt précedée de la vache qui doublant le pas se retira joyeusement dans son ancien étable, où tous les enfans allérent lui marquer leur joye, tandis que leur mére qui s'étoit déja acquittée de ce devoir nous rejoignit auprès de son mari. Là ce tendre couple essaya d'exprimer au Chevalier la reconnoissance dont il étoit pénétré; par l'ordre de la mére, les enfans vinrent joindre leur foible voix aux larmoyans accens du malade. La générosité du Chevalier

nous fit envie; & pour participer au plaisir inexprimable qu'il ressentoit, nous contribuâmes, son ami & moi, au soulagement de ces honnêtes gens. Leur satisfaction étoit bien grande, mais elle n'égala pas à beaucoup près la joye & la consolation que nous avions puisée dans cette chaumiére. Ce plaisir est le plaisir des Dieux. Nous laissâmes à toute la famille la liberté d'aller encore témoigner leur joye à la vache fidéle, & nous reprîmes le chemin de Châlons où l'on nous attendoit pour souper.

Je laisse à de plus habiles & à de plus intéressés que moi dans la question dont il s'agit ici, le soin d'expliquer ces exemples d'attachement & de sensibilité dans des animaux naturellement des plus craintifs, des plus timides, & des plus stupides. A ces traits, je pourrois, & mes Lecteurs pourront comme moi en ajouter cent autres, semblables, peut-être encore plus forts & plus frappans; car tout en fourmille, & parmi ceux qui nourrissent des animaux, il y en a peu qui n'ayent fait à ce sujet quelques observations pareilles: mais il est tems de mettre fin à ce chapitre, qui n'est peut-être déja que trop long. Jusqu'à présent les adversaires de Descartes se sont servis de ces exemples, pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance, parce qu'en effet ils ne conçoivent pas, disent-ils, que sans

connoissance elles puissent être capables d'actions aussi singuliéres. Ont-ils tort? ont-ils raison? C'est ce que je vais examiner.

CHAPITRE II.

De ceux qui ont donné aux Bêtes une ame spirituelle & immatérielle.

C'Est, comme je l'ai fait voir dans la premiere Partie de cet Ouvrage, le systême le plus ancien, & le plus universellement reçu dans l'Antiquité: c'est celui des défenseurs de la Métempsichose, si tant est qu'ils ayent jamais eu une idée bien nette de la spiritualité de l'ame; & sans donner dans les absurdités que cette opinion extravagante entraîne après elle, ce seroit encore aujourd'hui peut-être le sentiment le plus généralement suivi, si la Religion à part, on ne jugeoit que par convenance & par comparaison; si on ne consultoit que le préjugé, certaine persuasion intime, certain sentiment intérieur qui semble nous dire, que les Bêtes ont du sentiment & de la connoissance.

Qui me répondra en effet que tous les hommes que je vois, avec qui je vis, qui me parlent & qui m'entendent, qui raisonnent

& qui traitent d'affaires avec moi, qui me liront peut-être; qui me répondra, dis-je, que tous ces hommes ne sont pas des Bêtes? Quelque rieur ne manquera pas de plaisanter sur l'équivoque; parlons donc plus correctement : qui me répondra que ces hommes ne sont pas de pures machines, & qu'ils ont une ame spirituelle & intelligente semblable à la mienne? Certainement je n'en ai d'autre assurance, que celle que je tire de la comparaison, & d'un sentiment intérieur qui ne me permet pas de croire le contraire. Je sçais, il est vrai, que je pense; & de ce que je pense, je conclus qu'il y a dans moi un principe spirituel & intelligent capable de connoître & de penser, tout-à fait distingué & différent de la matiére. Mais il n'en est pas de même des autres hommes : je ne puis pas pénétrer dans leur intérieur; je ne sçais pas certainement s'ils pensent : quelquefois même je suis fort tenté de croire qu'ils ne pensent point; & qui m'a dit après tout, que toutes ces figures que je vois marcher & agir, ne sont pas en effet, les unes de jolies machines, les autres des machines propres à servir d'épouventail, que Dieu a formées exprès pour me causer de la joye ou du chagrin, du plaisir ou de la peine, ausquelles il a donné tout le jeu de l'homme, mais qui n'en ont que le jeu & l'apparence? Osera-t-on con-

tester ce pouvoir au Créateur ? Non sans doute. Cependant il ne me viendra jamais dans l'esprit de douter un moment, que les hommes que je vois ne soient véritablement des hommes ; pourquoi ? Pour deux raisons : c'est que je sçais d'abord que Dieu ne sçauroit me tromper, & qu'il me tromperoit au point de me faire douter de ma propre spiritualité, si je pouvois croire un instant que ce que je regarde dans moi comme l'effet d'une cause spirituelle & intelligente, il l'eût accordé à de purs automates ; c'est en second lieu, qu'à cette raison & au bon sens se joint une persuasion intime née du rapport & de la comparaison, qui me force de penser que ceux que je vois agir comme moi, ont dans eux un principe de leurs opérations tout-à-fait semblable à celui qui m'anime.

Or les Bêtes sont précisément dans le même cas par rapport à nous. J'appelle mon chien, & il vient à moi ; je parle, & il m'obéït ; je le flatte, & il me caresse ; je le menace, il tremble & cherche à me fléchir & à m'appaiser ; je prens soin de lui, & il semble s'attacher à moi au point de ne m'abandonner jamais, & de s'exposer aux coups, s'il le faut, même à la mort pour me défendre ; en un mot à la parole près, qui manque aux muets sans que pour cela ils cessent d'être hommes, je crois remarquer

dans lui à peu près tout ce que j'aurois lieu d'attendre d'un domeſtique ou d'un enfant: de-là je ſuis tenté de conclure, qu'il y a dans le chien comme dans eux un principe de ſentiment & de connoiſſance. On a beau me dire, que ce ne ſont que des apparences de connoiſſance & de ſentiment; que cet animal ne voit ni n'entend, qu'il ne ſent point, qu'il ne connoît point, que c'eſt un véritable automate: cette idée me déplaît & me révolte; je ne ſçaurois me perſuader que mon chien ne me connoiſſe pas & ne me ſoit point attaché: quoi qu'en puiſſent dire tous les Cartéſiens, quelques efforts que je faſſe moi-même pour penſer qu'ils ont raiſon, un ſentiment intérieur qui s'y oppoſe comme une digue, m'entraîne vers l'opinion oppoſée, & ne me permet pas de croire que ce chien qui m'aime & que je chéris, ne ſoit qu'une pure machine pareille à ma montre.

Ce que je dis ici de mon chien peut s'appliquer à proportion à une infinité d'autres animaux de différentes eſpéces. Jettons les yeux ſur une république de caſtors: repréſentons nous trente ou quarante de ces animaux réunis pour leur commune utilité, après avoir choiſi le terrain qui leur convient, partager entr'eux les travaux néceſſaires pour la conſtruction de leurs petites cabanes. » Les uns vont au bois; les autres

» à la terre glaise, que quelques-uns sont » chargés d'apporter en se renversant, com» me on sçait, sur le dos, & faisant de leur » corps une espéce de tombereau, que les » autres tirent jusques sur le lieu où il faut » l'employer. Là l'un fait l'office de Ma» çon, l'autre celui de Manœuvre, un au» tre celui d'Architecte. Un arbre est rongé » par le pied, & tombe dans le Lac. Alors » d'autres Ouvriers le mettent en œuvre. » Les uns préparent les pilotis, les autres » les enfoncent, tandis que d'autres travail» lent les autres bois nécessaires. Tout se » fait avec ordre, & un concert parfait. On » se représente les Tyriens bâtissant Cartha» ge. « La comparaison est noble sans contredit; peut-être seroit-il seulement à souhaiter, que l'Auteur badin de qui je tire cette Description parce qu'elle me paroît assez vive (*a*), y eût ajouté ce correctif du Poëte (*b*).

.... *Si parva licèt componere magnis.*

Mais pourquoi nous donner la peine d'aller jusqu'à Carthage chercher les Tyriens, ou même de remonter jusqu'à l'entreprise de la Tour de Babel (*c*), au risque qu'il nous arrive, comme à ceux qui la bâ-

(*a*) *Amusement Philosophique*, *pag.* 70. & *suiv.*
(*b*) Virgile dans ses *Eglogues.*
(*c*) *Amusement Philosophique*, *pag.* 72.

tiſſoient, de ne nous entendre pas nous mêmes ? Sans ſortir de chez nous, ne pouvons-nous pas comparer une troupe de caſtors à un attelier d'Ouvriers occupés à élever un bâtiment ? Fut-ce la magnifique Place qui renfermera dans ſon enceinte la Statue Equeſtre du Monarque des François, dont elle annoncera la gloire aux habitans de Paris, & à tous ceux des étrangers qui auront été ſourds à la Trompette de la Renommée quand elle a publié par tout le monde l'éclat de ſes Victoires, & ſur-tout la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe en donnant à ſes ennemis vaincus la paix après laquelle ils ſoupiroient depuis tant d'années ? Ici les uns travaillent à ſcier la pierre, d'autres la marquent, d'autres la taillent; d'autres encore ſont employés à la voiturer au lieu où elle doit être miſe en œuvre. A peine eſt-elle attachée au cable, qu'elle eſt enlevée par la grue, qui la poſe à la place qu'elle doit occuper. Les Manœuvres ſervent à propos le mortier & le ciment; d'autres préparent la chaux & le plâtre. Sans ſe donner beaucoup de mouvement, ſans donner même que très-peu d'ordres, l'Architecte voit l'édifice s'élever à vûe d'œil par les ſoins de cinquante ou ſoixante Ouvriers, qui ſans ſe concerter ni ſe communiquer leurs idées, concourent tous à la perfection de celle qu'il a conçue, & ſur la-

quelle il a formé son plan. Qu'apperçoit-on dans leurs opérations de fort supérieur à ce que nous admirons dans les castors ? Si l'on admet dans ceux-là un principe intelligent nécessaire pour bâtir une maison, peut-on le refuser à ceux-ci pour la construction de leurs demeures ?

Pressons encore la comparaison : elle est favorable au sentiment dont il s'agit ici ; aussi a-t'elle été maniée dans tous les sens par ceux de nos Modernes, qui se sont déclarés pour ce systême. Je tirerai celles dont je vais faire usage, d'un Ecrivain fort ingénieux (*a*), qui croit que pour faire quelques découvertes utiles sur la Nature de l'Ame des Bêtes, il faudroit les comparer dans leur conduite, selon le dégré de perception dont elles semblent capables, à des hommes plus ou moins privés de l'usage de certains sens : un chien ou un éléphant, par exemple, à un muet ; un liévre ou un cerf, à un muet & sourd ; une taupe ou un ver de terre, à un muet, sourd & aveugle. Quelqu'un trouvera peut-être que dans tout cela il y a beaucoup de gentillesse : il y a de plus beaucoup de vérité, si nous en croyons cet Auteur. Car en comparant, par exemple, un Berger qui depuis la plus tendre enfance ne s'est occupé que du soin des

(*a*) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques, Tome* IV. *Lettre*. 101.

moutons, avec le troupeau qu'il conduit, ſelon lui, il réſultera de ce parallele, que ce malheureux eſt ſouvent plus bête que les Bêtes mêmes dont-il a la garde. Ses idées ſur les merveilles de cet Univers ne ſont pas plus claires ni plus détaillées, que celles de l'animal le plus lourd & le plus ſtupide. Ses connoiſſances, comme celles de la Brute, ne s'étendent point au-delà de ſes ſenſations. Ils ſçavent l'un & l'autre que le Soleil échauffe, parce qu'ils en reſſentent la chaleur; qu'il éclaire, parce qu'ils en voient la clarté. Leurs lumiéres ne vont pas plus loin, & juſques-là ils ſont également ſçavans l'un & l'autre; encore pourroit-on dire avec quelque apparence de vérité, que le Berger eſt moins inſtruit des ſecrets de la nature, que les brebis mêmes qu'il conduit, puiſque ſouvent elles lui enſeignent des choſes qu'il ignoreroit ſans elles, & dont il ſe ſert très-utilement; par exemple, la vertu & les propriétés de certaines herbes.

A l'égard de la Morale, la comparaiſon eſt toute à l'avantage de ces innocentes bêtes, qui contentes de leur ſort, ne portent point d'envie à celui d'autrui, dociles à la voix du Paſteur qui les conduit, elles ſe repoſent du ſoin de leur conſervation ſur le chien qui veille à leur garde. Le Berger au contraire moins éclairé qu'elles, a auſſi moins de douceur & de vertu. Il hait mor-

tellement son Maître, & ne souffre qu'à regret d'être obligé de le servir. Rien ne peut adoucir son humeur sauvage. La nécessité où il est de se soumettre au sort qui lui est échu en partage, & la certitude de l'inutilité de ses regrets, ne diminuent point sa mélancolie & son chagrin. » Il n'y a peut-être » pas, *continue l'Auteur que j'ai cité*, dix » Paysans Moscovites & Polonois, qui » prennent en patience les peines qu'ils es» suient, & qui ne maudissent pas leurs » Maîtres cent fois par jour. Les éléphans, » *ajoute cet Ecrivain*, sont bien plus raison» nables. ils évitent autant qu'ils peuvent » de tomber dans l'esclavage ; mais s'ils ont » ce malheur, ils font voir beaucoup de rai» son & de bon sens. Ils s'affligent pendant » un mois ou trois semaines. Ils donnent » quelque chose à la nature : ensuite ils rap» pellent leur courage, ils s'arment d'une » noble fierté ; & dans les fers ils trouvent » le moyen de recouvrer leur liberté, par » la maniére dont ils vivent avec leur Maî» tre, par l'obéissance qu'ils ont à ses ordres, » & par la soumission qu'ils font paroître à » ses volontés. «

C'est fort bien fait à eux ; car s'ils y manquoient, les coups ne leur manqueroient pas, & on sçauroit bien les rendre souples & dociles, en leur retranchant leur portion. On peut en demander des nouvelles à leurs

Gouver-

Gouverneurs, qui sont fort stilés à cette pratique. A cela près, & à la réserve de cette prudence rare & de ce bon sens merveilleux que l'Auteur attribue de sa grace à ces animaux, la comparaison se soutient assez; & je ne suis pas d'humeur à le chicaner pour si peu de chose. Continuons avec lui le parallele.

Il s'agit de considérer ce même Berger, non plus seulement comme muet, mais encore comme muet & sourd, & de le comparer à un liévre; l'Auteur que je suis ne trouve de même entr'eux nulle différence, ou s'il en admet quelqu'une, elle est encore toute à l'avantage de la Brute. Le Paysan est timide & inquiet: il est soupçonneux, parce qu'il n'entend point ce que l'on dit; & dès qu'il apperçoit deux hommes s'entretenant ensemble, il s'imagine aussi-tôt qu'ils parlent de lui, qu'ils en disent du mal, & qu'ils cherchent à lui nuire. Ses soupçons le rendent sombre & mélancolique; il fuit le monde & la compagnie des autres hommes. » Voilà le liévre, *dit* » *l'Auteur*, & toutes ses qualités. Pourquoi » nous étonnerons nous que cet animal qui » n'entend point ce que disent les hommes, » qui pense qu'ils cherchent à lui nuire, les » fuie & les évite avec soin? Sa crainte & » ses soupçons sont bien plus raisonnables, » que ceux du Berger sourd & muet. Ce-

» pendant nous accordons tout à l'un & rien
» à l'autre. Ne doutons pas que si les liévres
» sont aussi prévenus en leur faveur que les
» hommes, ils ne nous regardent comme
» des animaux d'une espéce bien moins es-
» timable que la leur. «

Je l'avois bien dit, que l'homme perdroit à la comparaison, & qu'elle tourneroit toute à l'avantage de la Bête. Qu'y faire? C'est le style de l'Ecrivain. Ce qui me fâche, est qu'il ne veuille pas nous permettre de douter un instant du peu d'estime que les animaux font de nous. Ce n'est pas que nous ne rencontrions assez souvent des hommes plus timides que des liévres. Cependant il me semble, que pour parler aussi affirmativement que l'Auteur le fait du mépris qu'ils ont pour notre espéce, il devoit au moins citer ses garants, ou produire la procuration dont il étoit chargé de leur part, pour nous faire une déclaration aussi crue. Après cela doit-on être surpris, que dans la comparaison d'un homme aveugle, sourd & muet de naissance avec une taupe, le sort de l'un & de l'autre lui paroisse tout-à-fait semblable, & qu'il ne découvre dans celui-là aucun attribut, qui ne lui soit commun avec celle-ci. La taupe, *dit-il*, » mange,
» elle dort, elle se traîne sur ses pattes, elle
» est sensible aux sensations qui lui causent
» du plaisir par le goût, elle craint la dou-

» leur, elle l'évite. L'homme privé de la
» vûe, de l'ouie & de la parole, lui ressem-
» ble parfaitement. Il n'a aucun avantage sur
» elle. «.

Voilà donc l'homme dégradé de cette supériorité, que le Créateur lui avoit accordée sur les animaux; le voilà, graces à cet Ecrivain, réduit à la condition des Bêtes, & même placé en quelque sorte au-dessous d'elles. Sur cet échantillon, il n'est pas douteux qu'il n'ait été très-disposé à leur attribuer une ame de la même nature, & même d'une nature en quelque façon supérieure à l'esprit humain. On n'en sera point étonné pour peu que l'on connoisse le génie de l'Auteur; on sçait qu'il aime à penser librement & à soutenir des paradoxes. Peut-être auroit-il raisonné plus sagement, & plus avantageusement même pour son opinion, si au lieu de ses paralleles, tous fort ingénieux, mais un peu trop recherchés, il s'étoit contenté d'opposer aux opérations humaines ce que l'expérience nous fait découvrir chaque jour de plus singulier, de plus frappant & de plus excellent dans celles des Bêtes. Cette comparaison ne l'auroit peut-être pas mené si loin; mais elle l'auroit moins égaré, & l'eût conduit plus sûrement au but qu'il avoit en vûe.

C'est la route qu'a tenue un Philosophe célébre du seiziéme siécle, qui par sa maniére

hardie de penser sur le sujet dont il s'agit ; mérite d'être mis à la tête de tous ceux qui ont donné aux Bêtes une ame spirituelle capable de sentiment & de reconnoissance. Je parle de Montagne, qui nous a laissé dans ses Essais une preuve incontestable de sa vaste érudition, de la pénétration, de la solidité de son jugement, & de l'étendue de ses connoissances. A chaque pas que l'on fait dans cet Ouvrage, on rencontre les leçons les plus utiles pour mortifier les saillies de la vanité : l'Auteur en plusieurs endroits y ruine de fond en comble ; la superstition & le fanatsime & la naïveté de ses expressions que quelques-uns lui reprochent, ne sert dans l'esprit de quelques autres qu'à donner plus de force & plus de grace à ses préceptes. C'est dommage que sous ces fleurs le serpent soit caché, & que tant de remédes utiles à la guérison de la folie humaine ne soient offerts, pour ainsi parler, que pour servir de véhicule à un poison d'autant plus propre à s'insinuer, qu'il est préparé avec plus d'art, & plus difficile à reconnoître. Je parle du Pyrrhonisme que l'Auteur a semé dans ses écrits, & qui perce à travers de la multiplicité des matiéres qui y sont traitées. Sage dans le détail de ses réflexions & de ses conseils, Montagne est un Pyrrhonien outré, qui dans tous ses raisonnemens ne présente que doutes & qu'in-

certitudes. En prenant à tâche de faire sentir par-tout à ses Lecteurs combien l'esprit humain est borné, combien il est facile à séduire & à tomber dans l'erreur, ce Philosophe nous a laissé dans ses propres égaremens une preuve sensible de ce qu'il avance.

C'est à ce Pyrrhonisme qu'il est naturel d'attribuer les efforts qu'il fait (*a*), pour élever les Bêtes à la condition de l'homme. Dans cette vûe, rien n'échappe à Montagne. S'agit-il de la liberté? Ce Philosophe en trouve chez les animaux; & comme l'homme, ils ne font rien, selon lui, que par choix & avec dessein. Les hirondelles, dit-il, que nous voyons au retour du Printems fureter les coins & recoins de nos maisons, cherchent-elles sans dessein, & choisissent-elles sans jugement & sans discrétion de mille places celle qui leur est la plus commode pour se loger? L'araignée épaissit sa toile en un endroit, & la relâche dans un autre; se sert en un coin d'une sorte de nœud, & l'attache ailleurs d'une maniére différente. Cette façon d'agir ne suppose-t'elle pas en elle de la réflexion, de la délibération? Il dit avoir vû le chien d'un Aveugle, qui conduisant son maître le long d'un fossé, laissa un sentier plein & uni qui bordoit le fossé, & en prit un autre plus diffici-

(*a*) Dans ses *Essais*, *liv.* 2. *ch.* 12.

le qui en étoit plus éloigné. Comment, dit-il, pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, qu'il étoit seulement chargé de veiller à la sûreté de son Maître, & que pour cela il devoit négliger ses propres commodités ? Comment sçavoit-il que tel chemin qui lui suffisoit pour continuer sa route, ne suffisoit pas à un Aveugle, qui seroit en danger de s'y précipiter ? La question en effet semble assez délicate. Un Auteur très-sensé (*a*) qui rapporte ce trait d'après Montagne, croit pouvoir résoudre la difficulté, en niant la supposition. On peut bien, dit-il, dresser un chien à suivre dans le même espace le chemin qui conviendra le mieux à l'Aveugle ; mais dans un chemin nouveau, le chien prendra la trace qui l'attirera davantage, aux risques de l'Aveugle, qui ne seroit pas assez fou pour s'y fier. J'ignore ce qu'on pourra penser de cette réponse : pour moi, j'avoue qu'elle ne me paroît nullement satisfaisante. Le plus court seroit peut-être de nier le fait, qui n'est appuyé que sur le témoignage d'un seul homme ; mais le plus sage, à mon avis, seroit en supposant la vérité de l'Histoire, de croire que le chien ne fut détourné de suivre le chemin le plus commode, que par quelque circonstance que Montagne ne rapporte pas, parce qu'il ne s'en apperçut peut-être point, &

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, *T. II. p.* 638.

qu'il ne feroit pas impossible d'expliquer dans tous les systêmes.

Quoi qu'il en soit, c'est sur des exemples pareils, que roulent tous les raisonnemens de Montagne au sujet des animaux. Il ne tarit point sur leur éloge; & il ne craint point d'avilir l'humanité, en l'appauvrissant pour les enrichir de ses dépouilles. La sagesse & l'industrie, la prudence & le discernement, le bon sens, le raisonnement & la prévoyance, qualités si belles, si estimables dans l'homme, qui semblent annoncer l'excellence de sa nature, & combien elle l'emporte sur celle des Bêtes, se trouvent aussi chez elles & leur sont communes avec lui, au sentiment de cet Auteur, qui ne manque jamais de faits tout préparés pour étayer son opinion. Est-il police, dit-il en un endroit, réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges & offices, & plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée, peut-on imaginer qu'elle s'exécute sans raisonnement & sans prudence? Nous les appelions bêtes, ajoute-t'il ailleurs, parce que nous ne les entendons pas; elles peuvent nous appeller de même, parce qu'elle ne nous entendent point: entendons-nous mieux les Basques & les Troglodytes? Ainsi raisonnoit Porphyre en parlant des animaux,

comme on l'a vû dans ma premiére Partie : le Philosophe Grec & le Philosophe François avoient puisé sans doute dans la même source.

Enfin non content de donner aux Bêtes autant d'esprit, que l'homme le plus spirituel oseroit en prétendre, Montagne leur départit encore d'une main libérale toutes les qualités du cœur, toutes les vertus, la clémence, la justice, l'humanité, la religion même. On est étonné de voir un Philosophe qui fait profession de douter de tout, porter aussi loin la crédulité sur cet article. Dieu me garde d'entrer dans le détail ennuyeux & souvent rebattu des faits qu'il cite, pour établir son systême impertinent : ce que j'en ai rapporté dans le chapitre précédent suffira aux Lecteurs sensés ; à l'égard des autres, je les renvoie à Montagne même, s'ils sont curieux de ces rêveries. Ce n'est pas que dans ce que ce Philosophe a écrit au sujet des animaux, il ne se trouve d'excellentes choses : c'est un ruisseau bourbeux, qui roule quelques paillettes d'or (*a*) : mais il faut sçavoir les extraire & les tirer du bourbier, dans lequel elles sont ensévelies.

Un Philosophe plus moderne, & en même tems plus sage, plus sensé, plus mode-

(*a*) *Cùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles.* Horat.

ré & plus retenu (*a*), a publié un nouveau ſyſtême, qui de même attribue aux Bêtes une ame ſpirituelle & immatérielle, mais eſſentiellement différente de l'ame humaine. Quelque difficile qu'il ſoit à l'eſprit humain de fixer cette différence entre des ſubſtances qu'il connoît ſi peu, l'Auteur a haſardé de le faire. Selon lui, le plus ou le moins d'idées dont l'ame eſt ſuſceptible, fait la différence ſpécifique des deux ſortes d'ames. Celle des Bêtes n'eſt qu'un principe actif & ſenſitif, capable de connoître & de penſer, mais privé de la faculté qui s'étend à la réflexion, au jugement, au raiſonnement & au choix libre. Les Bêtes n'ont que des idées particuliéres & des perceptions confuſes.

Ce ſyſtême eſt plus ſage & plus ſenſé ſans contredit que le précédent, en ce que ſans confondre la condition de l'homme avec celle de la Bête, il accorde d'ailleurs à celle-ci ce que le préjugé & l'expérience ſemblent ne pas permettre de lui refuſer, je veux dire, la faculté d'agir, de ſentir, de penſer & de

(*a*) M. Boulier, dans ſon *Eſſai Philoſophique ſur l'ame des Bêtes*, imprimé à Amſterdam en 1728. L'année ſuivante il parut à Paris un Traité compoſé en Anglois par M. Ditton ſur *la Réſurrection de J. C.* avec un ſupplément ſur *la nature de l'Ame.* L'Auteur y ſoutient auſſi que les Bêtes ne ſont point de pures machines, & qu'elles ont une ame immatérielle, individuelle, & ſpécifiquement diſtincte pour chacune.

connoître. Du reste il n'est point nouveau; le fond en avoit été proposé long-tems auparavant par un de nos Philosophes les plus estimés (*a*), qui raisonnant sur des principes fort différens, comme je le dirai dans la suite, accordoit aux Bêtes les mêmes avantages. Mais que ce sentiment soit ancien, ou qu'il soit nouveau, peu importe; il est sujet dans son principe & dans ses conséquences à des difficultés si grandes & si insolubles, que pour le soutenir il semble qu'il soit nécessaire de renoncer à toutes les idées philosophiques.

En effet, comme l'a fort bien remarqué un très-habile homme (*b*), si l'on admet une fois dans les Bêtes une ame spirituelle & immatérielle semblable à certains égard à celle de l'homme, puisque dans un grand nombre de leurs actions on apperçoit plus d'ordre & de suite, des moyens mieux choisis, une conduite plus réglée & plus constante, certaines notions plus étendues que dans les opérations de l'homme, ne doit-on pas en conclure que ce principe spirituel qui les anime est, non pas inférieur à quelques égards, mais beaucoup supérieur à l'esprit humain? Vous avez beau dire que

(*a*) M. de la Chambre dans son *Traité de la Connoissance des Animaux*, imprimé à Paris en 1664.

(*b*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, Tom. II. p. 596.

l'ame de la bête eſt un principe purement ſenſitif, qu'elles ne raiſonnent point, qu'elles ne réfléchiſſent point, qu'elles ne ſont capables que d'idées confuſes, particuliéres & bornées. Ne ſuis-je pas en droit de vous répondre, que c'eſt un fait que vous avancez *gratis*, ſans preuve, ſans fondement? Car qui vous l'a dit ? Avez-vous interrogé les animaux, pour apprendre d'eux s'ils réfléchiſſent ou s'ils ne réfléchiſſent point, s'ils ont ou s'ils n'ont pas ce que vous appellez des idées univerſelles ? Ou plutôt, ſans que vous les interrogiez, ne ſemblent-ils pas vous dire par leurs actions, que malgré votre Philoſophie, ils poſſédent tout cela dans un dégré plus éminent que vous; & que puiſque vous découvrez tous les jours dans les uns plus d'invention, d'induſtrie & de ſagacité, dans d'autres plus de ſageſſe & de prudence, plus de tendreſſe, de fidélité & d'attachement dans ceux-ci, dans ceux-là plus de retenue, de modération & de tempérance que dans l'homme même, vous devez naturellement en conclure qu'ils raiſonnent & qu'ils réfléchiſſent beaucoup plus excellemment que lui ? Car revenons, s'il vous plait, à votre principe. Vous dites que les Bêtes ont une ame ſpirituelle & immatérielle, & par cet endroit eſſentiellement de la même nature que l'ame humaine : pourquoi ? Parce que remarquant un

rapport très-grand, une convenance sensible entre les opérations humaines & celles des Animaux, vous jugez que les unes & les autres doivent avoir une cause semblable, & que puisque dans l'homme elles partent d'un principe spirituel & intelligent, elles ne peuvent en avoir d'autre dans les Bêtes. Voilà sans contredit le seul fondement de votre systême ; je vous défie d'en proposer d'autre : il est appuyé sur ce raisonnement, ou il n'est appuyé sur rien. Or puisque ce rapport, cette convenance & cette conformité entre les opérations de l'homme & celles de la brute prouve, selon vous, qu'il y a dans les Bêtes une ame spirituelle semblable à l'ame humaine, quelques dégrés de perfection de plus démontrent donc invinciblement plus de perfection dans la cause ; d'où il s'ensuit, que puisque vous convenez qu'en certaines occasions les Bêtes opérent d'une maniére plus parfaite que l'homme même, vous êtes obligé de reconnoître dans elles une ame plus parfaite, & d'un degré supérieur à l'ame humaine.

Que seroit-ce, si approfondissant d'avantage ce raisonnement, je disois que si l'ame des Bêtes est véritablement d'une nature spirituelle, elle est en tout semblable à l'ame humaine, opérant plus ou moins parfaitement, selon le plus ou le moins de disposi-

tion qu'elle rencontre dans les organes du corps qu'elle anime : Que cette diſtinction qu'on veut introduire entre les eſprits créés eſt toute gratuite, imaginaire & ſans fondement. Qu'il eſt abſurde de vouloir fonder entr'eux une différence ſpécifique ſur le plus ou le moins d'idées dont ils ſont ſuſceptibles : Que la ſimplicité fait leur eſſence ; & que la penſée, ou le retour & la réflexion de l'ame ſur elle-même ou ſur quelqu'autre objet n'étant autre choſe qu'un acte ſimple & indiviſible, toute nature ſimple, & par-là capable de penſer, doit être capable de penſer auſſi parfaitement qu'il eſt poſſible de le faire : Qu'on peut bien admettre des diſtinctions dans la matiére, parce que ſa qualité eſſentielle & diſtinctive de l'eſprit étant la compoſition, on peut l'imaginer plus ou moins groſſiére, c'eſt-à-dire plus ou moins compoſée : Qu'il n'en eſt pas de même de la ſimplicité ; & que cette qualité n'étant ſuſceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la poſſéde, & dont elle conſtitue la nature, c'eſt-à-dire tout être ſpirituel & intelligent, doit la poſſéder dans le plus haut dégré, ſans qu'aucun autre puiſſe être plus ſimple, ni par conſéquent plus ſpirituel & plus intelligent que lui : Que ces rangs, ces dégrés, ces différences qu'on veut établir entre les eſprits, ſont donc chimériques ; & que par conſéquent les Bêtes

ſont capables de penſer, de raiſonner & de réfléchir auſſi parfaitement que nous, ou qu'elles n'ont point d'ame ſpirituelle comme la nôtre.

Après avoir ainſi ruiné le principe qui ſert de baſe & de fondement à ce ſyſtême, paſſons aux conſéquences. Elles ſont effrayantes. Car ſi les Bêtes ont une ame ſpirituelle, elle eſt donc immortelle, elle eſt libre : les Bêtes ſont donc capables de mériter ou de démériter, dignes de récompenſe ou de châtiment ; il leur faut une religion, il faut bâtir pour elles un paradis & un enfer. Quelles abſurdités! Toutes ces idées ſont extravagantes, & inſoutenables dans les principes de la Religion (*a*). L'Auteur ne l'a point ignoré : voyons comment il les a évitées, & par quel ſecret merveilleux il a crû pouvoir parer à des difficultés ſi preſſantes.

A l'égard de la religion des Bêtes, il a trou-

(*a*) J'ai mieux aimé porter la parole, que de mettre tous ces raiſonnemens dans la bouche des adverſaires du ſyſtême dont il s'agit. Je n'en ſuis toutefois que l'Hiſtorien ; & cette qualité ne m'a pas permis d'inſérer ici ce qui pourroit avoir rapport à ma façon de penſer ſur cette matiére. La force des argumens ſur l'immortalité de l'ame humaine, ſujet principal de mon *Décameron hiſtorique*, m'a jetté ſans pouvoir l'éviter dans la queſtion de l'ame des Bêtes, où je ſuis contraint de prendre parti : ce que des raiſons eſſentielles m'empêchent de faire ici. Je prie donc le Lecteur de ne pas regarder comme des contradictions la différence qu'il remarquera dans ma façon de penſer ſur la même matiére dans l'un & l'autre ouvrage.

vé un moyen admirable ſans doute pour ne point en être embarraſſé ; il n'en a point parlé : j'ignore pourquoi, ſi ce n'eſt peut-être qu'ayant ſuppoſé que leur ame eſt un principe purement actif & ſenſitif, il a prétendu qu'elles ne devoient en avoir aucune. Mais purement actif & ſenſitif tant qu'il lui plaira, ce principe n'en eſt pas moins de ſon aveu un être ſpirituel, & par conſéquent intelligent, capable de penſer & de connoître. Or ſuppoſer un être ſpirituel qui penſe & qui connoît, un être par conſéquent raiſonnable & intelligent ſans aucun devoir de religion, c'eſt nous parler de montagne ſans vallée, c'eſt ſapper toute Religion, & détruire par les fondemens la loi naturelle. Quoi ! Dieu qui n'a créé & qui n'a pû créer que pour ſa gloire les êtres les plus inſenſibles & les plus matériels, aura tiré du néant des Intelligences, qui ne le connoîtront point, ou qui le connoiſſant, ne ſeront obligées de le glorifier par la pratique d'aucun culte ! Le dernier eſt impie ; le premier eſt abſurde : pourquoi ? parce qu'il implique contradiction. Car un être intelligent qui penſe & qui connoît, a des idées ſans doute, puiſqu'il ne peut y avoir de connoiſſance ſans perception ; & quelles idées peut-il avoir, s'il n'a pas celle du Maître Suprême, l'Auteur de ſon être, le Créateur de toutes choſes ? Que cette idée ſoit imparfaite &

confuse tant que l'on voudra, c'est toujours une idée du Créateur; & dès lors elle suppose nécessairement dans le sujet qui a cette idée, l'obligation d'un culte raisonnable. Qu'il le soit plus ou moins, peu m'importe; ce sera toujours un culte religieux, & cela me suffit pour en conclure que dans ce sentiment on est obligé de reconnoître de la religion dans les Bêtes, ou de renoncer au systême.

L'Auteur ne s'est pas mieux tiré de ce qui regarde l'immortalité. Il croit à la vérité avoir fait merveilles en disant, que le dogme de l'immortalité de nos Ames n'est point obscurci par son hypothèse; qu'il conserve toute la certitude qu'il a du côté de la révélation, & toute la probalité qu'il a du côté de la raison; que tous les préjugés du raisonnement subsistent en faveur d'une ame douée d'intelligence & de liberté, capable de vertu & de la connoissance de Dieu, susceptible d'un bonheur infini, & qui trouve en elle-même un désir sans bornes de l'avenir; que cette hypothèse n'affoiblit point la preuve fondée sur la Justice divine, & sur la nécessité qu'il y ait un autre monde, afin que l'ame y trouve des récompenses ou des punitions proportionnées à ce qu'elle a mérité; qu'à l'égard de ce principe immatériel, mais purement sensitif, qui anime le corps d'une bête, il n'y a pas beaucoup de difficulté à croire

croire qu'il passe dans d'autres corps semblables, après la destruction du premier, ou que cet esprit imparfait, créé pour ne durer qu'autant de tems que le corps auquel il est uni, retombe dans le néant, aussi-tôt que les organes de ce corps sont incapables de retenir la substance immatérielle qui les animoit.

Cet exposé est excellent, si l'on veut; je le trouve même très-catholique & fort Orthodoxe, à la réserve peut-être de quelques expressions sur lesquelles on pourroit chicaner l'Auteur; par exemple, sur ce qu'il dit, que la révélation à part, le dogme de l'immortalité de nos Ames n'a que de *la probabilité du côté de la raison*, & n'est fondé que sur *les préjugés du raisonnement.* Un censeur pointilleux & de plus mauvaise humeur que moi ne manqueroit certainement pas de trouver ces expressions au moins peu exactes & peu mesurées. Mais mon dessein n'est point de lui faire querelle sur ces minuties: je vais au fait; & je dis que je suis très-content de son exposé, mais que ce n'est après tout qu'un simple exposé, où il ne prouve rien, & où il n'apporte aucune raison, aucun fondement de ce qu'il avance. Car que dit-il dans ce que je viens de citer d'après lui? Deux choses: que le dogme de l'immortalité de l'ame humaine ne souffre point de son hypothèse;

qu'à l'égard de l'ame des Bêtes, ou bien elle circule, & passe dans d'autres corps semblables après la destruction du premier, ou qu'ayant été créée pour ne durer qu'autant de tems que le corps auquel elle est mue, après la dissolution de ce corps elle retourne dans le néant duquel elle avoit été tirée. Or ces deux principes surquoi cet Auteur les a-t-il appuyés? Quelle preuve en a-t-il rapportée? Aucune. Il les a donc avancés *gratis* & sans fondement; il ne les a donnés que comme de simples idées, des vûes, des suppositions, des *peut-être*. Cependant il paroît s'être proposé d'établir un systême; il l'a traité même d'une maniére très-sérieuse, & semble y avoir épuisé toute sa métaphysique. Comment n'a-t-il pas vû, que la mortalité ou l'immortalité de l'ame humaine étoit intimément liée avec ce systême, qu'elle en faisoit une partie essentielle, & qu'il n'auroit jamais de solidité tant qu'il resteroit la moindre difficulté sur ce sujet? Ou bien s'est-il imaginé que sans raison, sans preuve & sur la parole, des hommes qui ont deux yeux à la tête l'en croiroient bonnement sur cet article? Il n'en sera certainement rien; & je prétens lui faire voir que par cet endroit comme par ceux que j'ai déja attaqués, son systême croule.

Commençons par ce qui regarde la mor-

talité ou l'immortalité de l'ame des Bêtes. L'Auteur est sur cela de bonne composition. Croyez, si vous voulez, qu'après la destruction des machines ausquelles elles ont été unies, ces ames passent successivement de corps en corps, & que par un cercle de transmigrations qui ne finit point, elles ont animé, animent & animeront tous les Animaux, qui depuis Adam jusqu'à la fin des siécles ont peuplé & peupleront ce vaste Univers : ou si ce systême n'est pas de votre goût, tranchez hardiment la difficulté, usez librement du plein pouvoir & de l'autorité suprême, que le Créateur ne vous a pas moins confiée sans doute qu'à notre Philosophe, & à la dissolution des organes que cet esprit du dernier ordre étoit destiné à animer, faites le rentrer dans le néant d'où il n'étoit sorti que pour nous servir ou nous incommoder, les uns une minute, une heure, un jour, une semaine ou un mois, d'autres un an, deux ans, dix ans, cent ans, plus ou moins ; car je ne suis pas d'humeur à compiler ici tout ce que les Naturalistes ont écrit des différens âges que vivent les animaux : peu importe ; l'un & l'autre est indifférent à cet Auteur, qui sçait se prêter, & est homme d'accommodement. Ainsi de sa grace on voit de nos jours renaître parmi nous l'opinion extravagante de la Métempsycose Pytagorique. Vous croyiez

peut-être qu'il fallut aller jusqu'aux Indes & au Japon, pour retrouver dans des Bramines, des Bonzes ou des Talapoins ce sentiment absurde & ridicule? Ignoriez-vous donc qu'on sçait déraisonner en Europe, en France, comme à Deli & à Pekin? Il est vrai que notre Philosophe borne ce cercle de transmigrations à la sphére des Animaux; mais qui vous a dit qu'elle ne doit pas s'étendre aussi jusqu'à l'ame humaine? La foi, me répondrez-vous: la foi? Vous avez raison: Je conviens que tout Philosophe doit la respecter; & fût-il un Descartes, je tiens volontiers qu'il ne lui est pas permis d'avancer aucun principe, qui ne puisse s'accorder avec les mystéres qu'elle propose. Ainsi, graces à la révélation, nous voilà hors de danger de voir nos Ames circuler & voltiger de corps en corps. C'est pourtant dommage, ce systême rit assez à l'imagination, & semble fort propre à expliquer plusieurs phénoménes de la nature humaine; par exemple, pourquoi... Alte-là, direz-vous encore; la foi s'y oppose. Eh bien, soit: j'ai tort; mais parce qu'elle ne s'exprime pas aussi formellement au sujet de l'ame des Bêtes, notre Auteur a-t-il eu raison de ressusciter à leur égard cette opinion impertinente? Sans doute, répliquerez-vous: c'étoit pour lui un moyen de sortir avec honneur d'un systême également

dangéreux dans ſes conſéquences & dans ſon principe. D'en ſortir avec honneur, dites-vous ? Moi, je prétens qu'il n'en peut ſortir qu'avec les étriviéres ; & je le prouve.

Je demande d'abord, ſi dans ce ſentiment à la diſſolution des organes qu'elles ont animées, les ames des Bêtes paſſent indifféremment dans le corps de toutes ſortes d'Animaux, ou ſi elles ſont bornées à une ſeule eſpéce ; ſi l'ame d'un perroquet, par exemple, ne peut animer que des perroquets, & s'il n'eſt pas permis à celle d'un cheval de bât d'eſpérer qu'un jour elle pourra avoir pour étui autre choſe que le corps d'une roſſe ? Vous me répondrez, je gage, que vous n'en ſçavez rien, & que puiſque notre Auteur n'en a rien dit, il n'en ſçavoit probablement pas d'avantage. Je le crois bien ; & c'eſt précisément ce qui me ſurprend, que ne pouvant ignorer combien dans le public les perſonnes ſenſées étoient peu ſatisfaites de ce que les Philoſophes ſes confréres avoient tant raiſonné avant lui ſur le même ſujet ſans ſçavoir ce qu'ils diſoient, celui-ci plus moderne ait voulu ſe mettre dans le même cas & courir les mêmes riſques : qu'il ait employé toute ſa métaphyſique à établir un ſentiment, que nos ſens, nos préjugés, la raiſon même nous portent aſſez à admettre ; & qu'il n'en ait pas réſervé le moindre trait, pour nous ex-

pliquer ce qu'il y a dans son systême de plus intéressant & de plus curieux. Car vous m'avouerez qu'il est assez différent, par exemple, de vivre sur la terre, ou de nager dans les eaux ; & vous ne sçauriez nier que l'ame d'un éléphant ne dût se trouver fort étonnée, si en un instant elle se voyoit transplantée dans le corps d'une baleine. Or qu'y-a-t'il de plus important pour nous, que d'être instruits de la réalité de ces transmigrations ? Sans cet éclaircissement, n'avons-nous pas tout lieu de craindre que chaque jour maigre en mangeant une carpe ou un brochet, nous n'avalions l'étui de l'ame d'une perdrix ou d'une bécasse ?

Vous me direz sans doute que cela nous est fort indifférent, que nous ne mangeons pas l'ame de l'animal, mais sa chair, & que le corps d'une macreuse, quelque esprit qui l'ait animé, ne sçauroit être de même espéce que celui d'un dindon ou d'une poularde. J'en conviens, puisqu'il a été ainsi décidé, quoique nos Naturalistes soient encore aujourd'hui assez embarrassés à en démêler la différence. Cependant j'avoue que je ne puis pardonner à l'Auteur d'avoir négligé de nous fixer sur la nature de ces transmigrations ; il eût bien dû ne nous laisser nulle inquiétude sur cet article. Mais lui-même vraisemblablement n'étoit pas trop bien décidé à cet égard. Qu'il se décide

donc : il n'en ſera pas quitte à meilleur marché, & quelque parti qu'il prenne, ſa Métempſycoſe prétendue n'en ſera pas moins impoſſible & ridicule.

Remontons, s'il vous plaît, juſqu'à Adam; vous allez voir de pauvres ames bien embarraſſées. Car que ces ames puiſſent changer d'eſpéce, ou qu'elles n'en changent point, que le cheval ſoit toujours cheval, & le butor toujours butor, ou qu'il ſoit permis au premier de paſſer dans le corps d'un chien doux & careſſant, & à celui-ci d'aller animer l'embryon d'un papillon vif & volage : peu m'importe; dans l'une & dans l'autre hypothèſe je demande, d'où peut-être ſortie cette légion d'ames néceſſaire pour donner la vie à tous les animaux, qui depuis la création ſe ſont multipliés & répandus ſur la ſurface de la terre? Direz-vous que dès ce premier inſtant, Dieu créa pour toute la ſuite des ſiécles, un nombre d'ames ſuffiſant pour peupler chaque eſpéce en particulier, & toute l'eſpéce en général; ou que depuis ce moment juſqu'à ce que le nombre en fût complet, le Créateur fut attentif à tirer du néant une de ces ames préciſément à tems, & à meſure qu'un œuf ou un embryon étoit diſpoſé à la recevoir? Vous ne direz, je gage, ni l'un ni l'autre, & vous répondrez, qu'on peut faire la même queſtion au ſujet de l'ame hu-

maine. Je le ſçai ; & parce que je ſçai auſſi qu'elle eſt délicate, qu'elle ſouffre des difficultés & peut être ſujette à conteſtation, je paſſe à une autre.

Je demande donc, ſi au même moment qu'un de ces eſprits ſubalternes eſt chaſſé par la mort du corps qu'il avoit animé, il trouve à point nommé un autre logement vuide prêt à le recevoir, & qu'il puiſſe aller occuper ſans craindre de trouver la place priſe ? Se déclarer pour l'affirmative, c'eſt au moins beaucoup riſquer : diſons mieux, c'eſt ſuppoſer *gratis* ce qu'on ne ſçauroit prouver, & dont la poſſibilité même n'eſt pas concevable. Car à prendre depuis le bœuf, le chameau & l'éléphant, juſqu'à la puce & à la punaiſe, dans cinq ou ſix villes ſeulement, telles que Paris, Londres, le Caire, Deli & Pekin, que l'on imagine, ſi l'on peut, quel nombre prodigieux d'ames doivent ſe trouver tous les jours de relais & déſœuvrées. Combien d'animaux tués, égorgés, écraſés, rotis, bouillis, noyés ou précipités ! Que ſeroit-ce ſi à ce calcul je voulois ajouter tous ceux qui en vingt-quatre heures périſſent dans tout le reſte du monde ? Le nombre en eſt innombrable ſans doute ; l'imagination même ne ſçauroit en approcher : d'où je conclus qu'il eſt abſurde de croire, que chacun des eſprits qui les animoient, trouve dans l'inſ-

tant même qu'il eſt délogé une maiſon à louer ; qu'on ne peut le ſuppoſer avec fondement, & que la ſuppoſition eſt moralement impoſſible.

Or dans cette hypothèſe dont la réalité eſt ſenſible, que faire de celles de ces pauvres ames, qui faute d'appartemens vuides reſtent ſur le pavé, ſans feu ni lieu, ſans occupation ? Le Philoſophe qui leur en a fait courir les riſques, ne devoit-il pas du moins par charité leur aſſigner dans ſon ſyſtême quelque lieu de retraite pour ſe loger ? Mais tandis qu'elles y ſont comme à l'affût ; cherchant maiſon, & attendant de l'emploi, que feront-elles dans ce magaſin ? Car un eſprit ne peut pas demeurer les bras croiſés : ſa nature eſt d'être toujours en action ; il ne peut ceſſer d'agir, ſans ceſſer d'être. Dira-t'on qu'elles y paſſent le tems à chanter, à miauler, à aboyer, à hennir, à hurler, à rugir, &c ? Ce ſeroit un joli charivari ; autant vaudroit être en enfer. D'ailleurs faute d'organes elles ne peuvent rien de tout cela ; elles ne peuvent ni boire, ni manger, ni courir, ni chaſſer : elles ne peuvent que penſer ; & quel ennui mortel toujours penſer, ſans produire au dehors ce que l'on penſe ; j'aimerois autant ne penſer à rien, & n'exiſter pas. Auſſi ſuis-je très-perſuadé, que faute de mieux, la plupart de ces ames s'occupent dans ce triſte ſéjour à

faire de mauvais livres, comme moi, ou à bâtir quelque systême impertinent tel que celui de notre Philosophe.

Mais enfin cette métempsycose que l'Auteur nous donne comme n'étant pas fort difficile à croire, & qui cependant entraîne après elle tant de difficultés, ainsi que je viens de le faire voir; cette métempsycose, dis-je, ne doit pas durer toujours: ces transmigrations finiront; car ce n'est pas en l'air & sans fondement qu'on nous parle de la fin des siécles. Un peu plûtôt ou un peu plus tard, elle arrivera; & alors, dans ce moment fatal qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel du genre humain, que deviendront les ames des Bêtes? L'Auteur est trop bon Chrétien, pour établir en leur faveur une résurrection, une éternité, un Paradis & un Enfer: il est donc obligé d'avouer, que dans ce moment tous les animaux périront; toutes ces ames qui pendant un tems furent le principe de leurs opérations, se trouveront donc délogées sans retour; & alors quelle sera leur destinée? Je vous entens: ici la transmigration n'a plus lieu; ainsi on ne peut douter qu'en cette occasion ces ames ne retombent dans le néant, d'où elles avoient été tirées. Peste soit du systême & de celui qui l'a fait. D'abord il m'avoit offert le choix entre la métempsycose & l'anéantissement. J'aime les

Bêtes; car je ſuis comme Soſie, ami de tout le monde : c'eſt ce qui m'avoit déterminé en faveur de la tranſmigration, comme étant un parti que je croyois le plus doux & le plus honorable pour elles. Point du tout : à peine leur a-t'il laiſſé le tems de s'établir dans la poſſeſſion de ce droit, que de ſa grace il avoit bien voulu leur accorder, qu'il vient les en débuſquer, & prétend qu'elles doivent être anéanties. Quelle inconſéquence ! Pourquoi propoſer l'alternative, s'il n'étoit pas réſolu de la tenir ? Pourquoi ne les pas anéantir d'abord, puis qu'auſſi bien on eſt forcé tôt ou tard de les priver du privilége de ne le point être ? Pour quelques milliers d'années de plus ou de moins, c'étoit bien la peine d'établir un ſentiment & de compoſer des ſyſtêmes.

Mais l'Auteur avoit ſes raiſons pour ne point agir autrement. Après avoir beaucoup travaillé pour aſſûrer la ſpiritualité à l'ame des Bêtes, propoſer crûment de les faire retomber dans le néant à la mort du corps qu'elles avoient animé, c'étoit un parti qui lui faiſoit peur ; il ſentoit combien il étoit révoltant, il en prévoyoit toutes les conſéquences fâcheuſes. Avant que d'en venir là, il préſente pour elles un état plus doux & plus avantageux, plus conforme à l'idée qu'on a toujours eûe de la nature de l'être ſpirituel.

Il se garde bien de montrer en perspective cet anéantissement futur qui doit suivre nécessairement ; il permet qu'on l'ignore, lui-même veut bien paroître l'ignorer : enfin s'il se résout à anéantir ces ames à la dissolution des organes du corps auquel elles ont été unies, on sent que ce n'est que comme un pis-aller, une derniere ressource, à laquelle il n'a recours que faute de mieux ; il n'en parle point affirmativement, mais seulement comme d'une opinion qu'*il n'y a pas beaucoup de difficulté à croire*, & pour la faire passer, il emploie toutes les couleurs de sa rhétorique, en nous représentant ce principe immatériel qui anime les Bêtes, comme un être purement sensitif, un esprit imparfait indigne de prétendre à une meilleure destinée. Peut-il espérer d'y réussir ? Oui sans doute, à l'égard des esprits superficiels & inappliqués, qu'il est aisé d'éblouir en les repaissant de mots & de phrases. Pour ce qui est des personnes sages & sensées, qui ne se payent que de bonnes raisons, pour peu qu'elles approfondissent ce sentiment, je mets en fait qu'elles le trouveront non-seulement très-difficile à croire, mais même absolument contraire aux principes de la foi & du bon sens, par conséquent absurde, insoutenable & dangéreux dans ses conséquences.

Qu'est-ce en effet que l'Auteur appelle un

eſprit imparfait ? dans l'ordre des intelligences, les Anges ſont ſans contredit infiniment moins parfaits que Dieu, & l'Ame humaine eſt beaucoup plus imparfaite qu'un Ange. Mais entre les Péres & les Philoſophes, aucun, que je ſçache, n'a encore entrepris de définir clairement & nettement en quoi conſiſte cette différence & ce plus ou moins de perfection, & je défie notre Philoſophe de le faire d'une maniére propre à ſatisfaire un homme ſage. Il aura beau dire, que le plus ou le moins d'idées conſtitue une différence ſpécifique entre les eſprits : qu'y gagnera-t'il, & qu'avancera-t'il par-la ? Quoi que ce ſoit en faveur de ſon ſyſtême. Cette différence dans la maniére de connoître & de concevoir prouve bien qu'entre les eſprits il y en a de plus ou moins intelligens ; mais elle ne prouve nullement, que l'eſprit qui l'eſt le moins ſoit auſſi moins eſprit, que celui qui le ſurpaſſe en ce genre : elle peut bien fonder entr'eux une différence d'eſpéce, mais jamais une différence de nature. L'homme eſt ſuſceptible de plus ou moins d'eſprit, de plus ou moins de talens ; mais ce plus ou ce moins ne change rien à ſon eſſence : le plus grand Philoſophe, fût-il auſſi éclairé qu'un Ange, n'eſt pas plus homme que le plus groſſier de nos Payſans ; & malgré ſa vanité, le vainqueur de l'Aſie qui vouloit paſſer pour un Dieu, & que quel-

ques ſots prenoient à peine pour tel, fut obligé d'avouer qu'en effet il étoit homme comme un autre.

Sur ce principe, imparfait tant que l'on voudra, un eſprit eſt toujours eſprit, c'eſt-à-dire un être pur & intelligent, eſſentiellement ſimple, ſans compoſition, ſans parties, qui par conſéquent ne peut être ſujet à la diſſolution, & par cet endroit néceſſairement immortel de ſa nature. Si donc l'ame des Bêtes eſt un principe immatériel, c'eſt-à-dire ſpirituel, de quelque imperfection qu'on la ſuppoſe capable, elle eſt immortelle comme l'ame humaine, & ne peut être ſujette à la deſtruction, que par la volonté expreſſe & un décret particulier du Créateur qui l'y ſoumette. Voilà donc, comme je l'ai dit ailleurs un Paradis & un Enfer de nouvelle frabique, où tous les animaux ſont reçûs après qu'ils ont quitté le corps périſſable qu'ils animoient. Je dis Paradis & Enfer; car puiſqu'ils ſont intelligens, ils ſont dès-lors tantôt coupables, tantôt vertueux, & doivent par conſéquent être punis ou récompenſés après leur mort. Mais quelle récompenſe peut eſpérer dans cette autre vie; un cheval de Fiacre, par exemple, qui dans celle-ci a ſouffert ſi patiemment tant de coups de foûets qui lui ont été donnés mal-à-propos par un Cocher brutal, qui mériteroit lui-même de ſe trouver dans l'En-

fer des Bêtes? Quel fera dans ce Paradis le prix de la fidélité du chien, de la vigilance du coq, de la fobriété de l'âne, de la foumiffion du bœuf & de fon travail, de la prudence du ferpent, de la fineffe du renard, des fervices du cheval, du chameau, de l'éléphant? Qu'imaginer pour rendre la vie douce à jamais à tant de chevaux de pofte dont les jours ont été facrifiés à la notification d'une Bataille gagnée, ou d'une Citadelle rendue, à tant de moutons & autres Bêtes de toutes efpéces qu'on a forcé de fortir de ce monde pour fubfifter de leurs dépouilles charnelles? Quels feront dans l'Enfer des animaux, les fupplices qui puniront l'ingratitude des oifeaux, la voracité du loup, la cruauté du tigre, du léopard, du crocodile & de tant d'autres; la fourberie du renard, les ravages de l'ours, les malices du finge, l'importunité des puces, l'audace des mouches & les dommages qu'elles caufent dans les offices & ailleurs! Que de bleffures à punir, que de morts d'hommes à venger! Que de meurtres à expier; car parmi les animaux comme parmi nous, les petits font toujours les victimes des grands! Que feroit-ce fi chaque efpéce confervoit après fa mort les inclinations qu'elle avoit en cette vie; & que deviendroit même dans l'Enfer un renard criminel à côté d'un loup coupable! L'imma-

térialité du premier conſerveroit ſon exiſtence en même-tems qu'elle feroit le ſupplice du dernier, toujours prêt à le dévorer ſans jamais pouvoir en venir à bout. S'il reſtoit quelque ordre dans ce lieu de ſupplice, il proviendroit uniquement de ce qu'il s'y trouveroit peu de ces animaux qui ſemblent n'avoir été créés que pour ſervir de pâture à d'autres : la ſtupidité qui parmi la gent beſtiale, eſt preſque toujours un garant ſûr de l'innocence, feroit placer le mouton, par exemple, dans le Paradis, tandis que le loup ingénieux & cruel gémiroit dans les antres obſcurs du nouveau Tartare ; à ce compte on feroit aſſûré de trouver dans les Elyzées des animaux tous les individus qui auront été plus bêtes que beaucoup d'autres, & l'eſprit de ceux-ci pourroit bien n'avoir ſervi qu'à les précipiter dans l'Enfer. Le raiſonnement eſt plauſible, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a oſé dire que l'eſprit ſouvent ne ſert qu'à perdre même les hommes, & que l'Enfer qui nous concerne eſt peuplé de beaucoup plus de Docteurs, de Poëtes & de gens Sçavans, que de ces machines ambulantes qui ſe montrent à nos yeux ſous la figure humaine. Il arriveroit encore par rapport aux animaux ce qui arrive par rapport à nous, tous les animaux les plus ſtupides & par conſéquent les plus innocens feront dans le Paradis, & les plus ſpirituels dans

dans les enfers, n'a-t'on pas dit auſſi que ſi l'on vouloit trouver tous les beaux génies on ne devoit pas les aller chercher en Paradis, que les ignorans ſeulement habitent; tant il eſt vrai que pour faire ſon ſalut, il faut ne pas compter ſur ſa ſcience, d'où n'aît l'orgueil, & ſe faire petit comme des enfans nouveaux nés. C'eſt par ce moyen que les gens d'un mérite rare évitent le Tartare; & c'eſt auſſi ce moyen qu'ignorent parfaitement toutes les Bêtes ſpirituelles, qui parce qu'elles ſont ordinairement les plus méchantes, ſont incontinent après leur mort précipitées dans leur enfer. Ces réflexions badines ne laiſſeront point douter à mon Lecteur de ce que je penſe ſur l'immortalité des Bêtes.

Tel étoit toutefois le ſentiment de Sennert (*a*), qui ſoutenoit l'ame des Bêtes auſſi immortelle de ſa nature que celle de l'homme, & qui croyoit que la ſeule volonté de Dieu mettoit entr'elles la différence de la vie & de la mort. Jean Scot Erigène prétendoit au contraire (*b*), que les ames des Bêtes ne ſont point anéanties par la mort du ſujet qu'elles ont animé; & que comme la matiére ne périt pas, auſſi l'ame de la Bête n'eſt pas détruite, mais ſe réſout dans ſes principes : jargon inintelligible,

(*a*) *Inſtit. Medic. lib.* 1. *c.* 10. *& in Hypomnem. Phyſ. Hypom.* 4. *&* 5.

(*b*) *De diviſione nat. lib.* 3.

qu'on ne peut pardonner qu'à un Hybernois, & qui ne rend le sentiment de Scot que plus insensé & plus déraisonnable. Avant ces Auteurs, un Pére de l'Eglise des plus respectables & des plus anciens avoit déja dit en parlant de l'ame humaine (*a*), que comme elle a commencé d'être, il seroit naturel qu'elle finît de même, mais que Dieu par sa toute-puissance la conservoit éternellement.

Je ne cite ces autorités que pour faire voir, que le sentiment qui soutient l'ame des Bêtes, quoi qu'immortelle de sa nature, sujette à la destruction par la volonté toute-puissante du Créateur, n'est pas une opinion nouvelle, & que par conséquent notre Auteur n'a pas les gands de ce beau systême. Du reste ce Décret de Dieu qui soumet tant d'êtres immortels à la mort, qui l'a vû? Où cet Ecrivain l'a-t'il lû? Qui me répondra que ce n'est pas une pure imagination, une chimére éclose du cerveau échauffé d'un Philosophe? Un acte qui d'un trait de plume dégrade de l'immortalité un nombre prodigieux de substances spirituelles, méritoit certainement bien d'être produit, pour que nous pussions en constater la vérité, & en cas de supposition, poursuivre au nom de ces pauvres ames le châtiment des faussaires. Oser attenter sur les droits de la Chan-

(*a*) S. Irénée, *Adv. hæres, lib.* 2, *c.* 64.

cellerie Céleste, ce seroit vraiment bien pis que de supposer un Testament, ou de falsifier les Brefs expédiés en Cour de Rome.

Mais ce n'est pas là ce qu'on doit le plus appréhender de ce systême, ni ce qu'il a de plus dangéreux : c'est le parallele & la comparaison. Car, comme je l'ai dit d'abord, d'où peut-on inférer que les Bêtes ont une ame spirituelle comme nous, si ce n'est de la conformité que nous remarquons entre leurs opérations & les nôtres? Or si de cette conformité nous osons tirer cette conséquence, en pressant la comparaison, de ce que l'ame des Bêtes, quoi qu'immortelle de sa nature comme celle de l'homme, est cependant sujette à la mort ; pour rendre le parallele exact, ne doit-on pas en conclure que l'ame humaine n'est pas immortelle ? Car ce que Dieu a pû pour l'une malgré sa spiritualité, pourquoi ne l'auroit-il pas pû de même à l'égard de l'autre ? Et s'il l'a pû, qui m'assurera qu'il ne l'a pas fait ? La foi, direz-vous : j'en conviens, & je fais profession de croire tout ce qu'elle m'enseigne sur cet article. Mais vous, Philosophe, convenez donc aussi à votre tour, que selon vos principes, la révélation à part, nous n'avons aucune certitude que nous ne devions jamais finir ; & par conséquent rayez de votre systême ce que vous avez osé avancer sans fondement & contre la vérité, que

votre hypothèse n'obscurcît point le dogme de l'immortalité de nos ames.

Vous avez beau dire, que tous *les préjugés du raisonnement* subsistent en faveur de l'immortalité d'une ame douée d'intelligence & de liberté, capable de vices & de vertus, susceptible de récompenses & de châtimens, & qui trouve en elle-même un désir sans bornes de l'avenir. Laissons-là d'abord ce désir inquiet de l'immortalité; sur cet article un Paysan stupide & grossier n'est peut être pas plus sçavant ni mieux instruit, que la plus sotte de toutes les Bêtes. A l'égard de la liberté que vous regardez avec raison comme le principe de nos vices & de nos vertus, dites-moi, s'il vous plaît de quel droit vous prétendez en priver les animaux? Puisque vous les douez comme nous d'une ame spirituelle, capable de sentir & de connoître, qualités qui servent de guide & de flambleau à la liberté, ne doivent-ils pas jouir des mêmes priviléges? Ne sont-ils pas devenus par-là d'assez bonne maison, pour être libres comme l'homme? Car répondez-moi: la révélation à part, comment sçavez-vous que vous êtes libre? Parce que je le sens, direz-vous, & que certain sentiment intérieur, certaine persuasion intime m'assure & me répond que je suis parfaitement le maître de faire le bien ou le mal, de faire une chose ou une

autre. Fort bien : & les autres hommes, sur quel fondement avez-vous crû qu'ils sont libres comme vous ? Car vous n'avez pas pénétré dans leur intérieur, pour être informé de ce qui s'y passe. Vous répondrez sans doute, que la plûpart vous l'ont dit assez souvent, pour que vous ne puissiez pas en douter, & que leur conduite & leurs actions vous confirment tous les jours dans cette pensée. On ne peut pas mieux. Et les Bêtes, qui vous a dit qu'elles ne sont point libres ? D'où avez-vous sçu qu'elles ne sentent pas comme vous qu'elles le sont, & que comme vous un sentiment intérieur ne leur répond pas d'une liberté semblable à la vôtre ? Voudriez-vous nous persuader, que quelqu'une d'entr'elles eût jamais été assez indiscrete pour vous révéler ce mystére ? Non certainement, répondiez-vous ; & je vous en crois : mais, ajoutez-vous, outre que la religion & le bon sens ne me permettent pas de penser qu'elles soient libres, cette détermination toujours constante vers le même objet que je remarque dans leurs opérations, m'assure qu'elles ne doivent point l'être. Pour la religion & le bon sens, soit : c'est un grand hazard que vous vous en soyez souvenu si à propos ; vous paroissiez si bien les avoir oubliés dans toute la suite de votre systême. A l'égard du reste, vous ne sçavez donc pas que le chat ne joue

pas toujours avec la souris, que le tigre & le lion ne se jettent pas constamment sur le premier homme qu'ils rencontrent pour le dévorer, & que quelque vicieux que soit un cheval, il y a des momens où il ne mord point & où il ne donne pas de ruades. De-là quelque impertinent, raisonnant toujours par similitude & par comparaison concluroit peut-être, que comme dans l'homme la conduite différente qu'on lui voit tenir dans des circonstances toutes semblables est une preuve de sa liberté, puisque dans les mêmes conjonctures, à la présence des mêmes objets, le même animal n'agit pas toujours uniformément, il s'ensuit de même que les Bêtes sont libres.

Mais ne donnons cet argument que pour ce qu'il vaut; aussi bien suis-je obligé de reconnoître de bonne foi qu'il n'est pas trop bien appuyé, puisqu'il manque par le fondement. Convenons, ce qui est le plus généralement vrai, de cette détermination constante & uniforme qu'on remarque dans les animaux vers le même objet, c'est-à-dire vers ce qui leur est bon, & raisonnons sur ce principe. Les ennemis des Bêtes en concluent qu'elles ne sont pas libres; j'en infére au contraire qu'elles le sont, & que la liberté est même dans elles beaucoup plus parfaite que dans l'homme. Qui de nous a raison? C'est ce qui reste à examiner.

D'où vient remarque-t-on, que l'homme se porte tous les jours vers le mal plûtôt que vers le bien? Pourquoi malgré les lumiéres de cette raison, qu'il a reçue de la main libérale & magnifique du Créateur pour régler toutes ses démarches, malgré cette liberté éclairée qui accompagne toutes ses actions, du moins celles qui sont faites avec réflexion; pourquoi, dis-je, malgré tous ces avantages le voit-on si souvent aveugle dans son choix, quitter ce qui lui est bon, ce qui lui est le plus utile, le plus agréable & le plus commode, pour prendre ce qu'il y a pour lui de plus gênant, & presque toujours ce qui lui est le plus pernicieux & le plus nuisible? La réponse est facile, direz-vous d'abord: c'est que depuis le péché, & en puntion du péché du premier homme, sa nature corrompue n'a plus guéres de penchant que vers le mal, sa raison obscurcie ne lui offre plus que de fausses lueurs, & sa liberté languissante & dégradée n'a plus pour le bien qu'un pouvoir foible & impuissant, incapable de produire jamais par lui-même aucun effet, s'il n'est aidé d'un secours étranger & surnaturel qui le pousse & qui le remue. *Euge! Bellè!* Un Candidat sur les bancs ne diroit pas mieux, & quelquefois son Président ne seroit pas en état de lui en apprendre davantage. Mais avançons. Pour-

quoi voyons-nous au contraire les Bêtes se porter toujours constamment vers le bien, vers ce qui leur est bon, vers ce qui leur est le plus avantageux, & ne se prêter à ce qui peut leur nuire ou les incommoder, que lorsqu'elles y sont contraintes par la force? Je vous vois venir: vous m'allez dire que c'est l'effet d'un instinct aveugle, d'une détermination nécessaire, qui les porte toujours invinciblement vers certains objets, sans choix, sans délibération aucune. Je vous entens: la dispute ne roule plus entre nous que sur des mots, & il ne s'agit plus ici que d'une question de nom. Ces déterminations que vous appellez dans l'homme choix libre, liberté éclairée, il vous plaît de les nommer dans les Animaux instinct, aveugle, détermination forcée, nécessaire & invincible, quoique vous les reconnoissiez d'ailleurs pour des êtres intelligens, animés comme l'homme par un principe plus ou moins capable de raison & de connoissance. A la bonne heure; car que m'importe à moi du nom? Il me suffit que je ne puisse concevoir cette détermination toujours constante vers ce qui est bon, que comme la souveraine perfection de la liberté: c'est la liberté des Anges & des Saints dans le Ciel; c'est la liberté de Dieu même. Aussi n'apprenons-nous point que les Bêtes ayent péché en Adam, ni que

leur liberté, ſi elles en ont, ait jamais été tachée & corrompue par aucune faute d'origine. Mais tranchons court ſur un ſujet ſi délicat. Je crois avoir prouvé, ce que je m'étois propoſé d'abord, que le ſentiment qui donne aux Bêtes une ame immatérielle & ſpirituelle, tel qu'il eſt expoſé dans *l'Eſſai Philoſophique* que j'ai cité, eſt également inſoutenable & dangéreux dans ſes conſéquences & dans ſon principe. Paſſons à un autre Philoſophe encore plus récent, qui s'eſt déclaré hautement pour la même opinion, & qui l'a pouſſée encore plus loin. Notre ſiécle eſt fertile en raiſonneurs: tout en fourmille; on marche deſſus. Auſſi la Philoſophie n'eſt-elle plus guéres en honneur; on en fait litiére. C'eſt grand haſard ſi elle ſe ſoutient encore long-tems, à moins qu'elle ne reprenne vigueur à la faveur de nos Dames Philoſophes.

Il s'agit d'un Anglois, dont par malheur le ſyſtême ne m'eſt connu que par un de ces Ouvrages périodiques qui ſont entre les mains de tout le monde (*a*). C'eſt dommage que je n'aye pû conſulter le Livre même (*b*): j'aurois été plus en état d'en donner une idée nette & détaillée, & de rendre aux lu-

(*a*) *Bibliothéque Britannique*, *&c.* *Tom.* XXI. *Part.* 2. *p.* 213. *& ſuiv.*

(*b*) Il eſt intitulé: *Free Thoughts*, *&c.* ou *Penſées libres ſur la Création des Brutes*, ou *Examen de l'Amuſement Philoſophique*, *&c.* *Londres*, 1742.

miéres & aux rares talens de l'Auteur toute la justice qui leur est dûe. C'est M. Hildrop, Recteur de Wath près de Rippon (*a*). L'envie de rompre une lance contre un François fut apparemment un des principaux motifs, qui l'engagerent en 1742. à entreprendre un Examen critique de l'*Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes.* Il y a à rire, de voir comment ce bon Anglois..... qu'on me passe le terme; il n'est point mis ici par mépris pour la Nation que j'honore fort, & qui d'ailleurs ne mérita jamais, comme on sçait, d'être blasonnée d'une pareille épithéte. Mais M. le Recteur de Wath a traité si cavaliérement dans son Livre, *la vivacité Françoise, la vanité Françoise, la politesse Françoise*, qu'il doit bien m'être permis ici, du moins une fois en passant, d'appeller par son nom un petit Curé de Village.

Quoiqu'il en soit, c'est un plaisir de voir comment M. Hildrop a pris au plus grand sérieux un Ouvrage, que le Philosophe François n'a donné que pour ce qu'il est en effet, c'est-à-dire, pour un badinage & un jeu d'esprit, un paradoxe de pure saillie. Outre l'indécence de cette Piéce, qu'il traite avec raison de *profane* & *peu mesurée*, il s'échauffe beaucoup & s'escrime

(*a*) C'est une Cure de Village dans la Province d'Yorck.

pour prouver que l'Auteur a eu tort de la composer; ce que personne ne lui contestera, & ce que l'Ecrivain même a reconnu publiquement à la face de tout Paris. A cela près, on ne voit pas que le Philosophe Anglois trouve fort à redire à ce que le François a avancé au sujet de la connoissance des Bêtes. A son avis: elles en ont certainement, » au moins à un dégré » suffisant pour leur état, pour le rang » qu'elles occupent dans l'Univers, & pour » les différens devoirs, de même que pour » les différentes fonctions ausquelles le Créa» teur les a destinées. « Dans cette idée il prend feu contre le systême Cartésien, qui fait des Bêtes de purs Automates. » Quand » tous les Philosophes du monde s'accor» deroient, dit-il à débiter & à soutenir » cette opinion, pour peu que l'on pense » avec liberté, chacun sent au dedans de » soi-même une conviction intérieure du » contraire, ne fut-on pas même en état de » réfuter ce sentiment, ou de défendre le » sien; & il n'y a eu assurément que la va» nité d'un François, qui ait jamais pû s'at» tendre qu'un systême si absurde passât dans » le monde pour saine raison, & pour vraie » Philosophie. Pour moi, je m'attendrois » aussi-tôt à voir deux montres qui se font » l'amour, ou deux moulins qui se battent. «

On voit dans ce peu de lignes un échan-

tillon de la politesse de M. le Recteur de Wath à l'égard de la Nation Françoise. Pour ce qui est de Descartes, M. Hildrop eût dû sans contredit en parler plus décemment. Quand on a des raisons à alléguer, les injures sont toujours déplacées ; & peut-on manquer de bonnes raisons contre le systême des machines ? M. Hildrop l'attaque d'abord par l'écriture. Elle décide, selon lui, puisque l'Auteur des Proverbes attribue (*a*) aux fourmis, aux lapins, aux sauterelles & aux araignées une connoissance, à laquelle il donne même le nom de sagesse. Les Cartésiens ne manquent pas de réponses à ces passages ; le Philosophe Anglois n'y fait pas la moindre attention : à ces quatre espéces il joint les abeilles, dont il rapporte plusieurs exemples ; & après de longues tirades extraites du *Spectacle de la Nature* & même de l'*Amusement Philosophique*, il en conclut que le principe d'intelligence qu'on ne peut refuser aux Bêtes, doit être immatériel. » Si les diverses espéces des Brutes ont, » dit-il, une intelligence qui pense, qui rai- » sonne, qui forme des projets, & qui exécute » dans la sphére de leur vie & de leur activité, » dans une juste & due proportion avec ce » que nous faisons dans la nôtre, on doit » convenir qu'elles ont au-dedans d'elles » quelque principe immatériel, dans lequel

(*a*) *Proverb. c.* 30.

» ces facultés sont inhérentes, & par le-
» quel elles sont dirigées. Or, selon mon
» petit jugement, la connoissance sans une
« ame, & une ame qui n'est pas esprit, pa-
» roissent des choses aussi absurdes que la
» lumiére sans flâme, ou la flâme sans feu. »

Je suis fort d'avis qu'on tienne compte au Docteur Anglois de la modestie avec laquelle il pense de lui-même. A l'égard de l'absurdité qu'il trouve à donner de la connoissance aux Bêtes, sans leur accorder en même tems un principe spirituel de leurs connoissances, j'ignore si lorsqu'il s'exprimoit ainsi ; il connoissoit l'Ouvrage de M. de la Chambre (*a*), dans lequel cet habile homme entreprend de prouver, & ne prouve peut-être pas mal, que l'imagination seule, qu'il dit n'être d'ailleurs qu'une faculté purement matérielle, est capable de concevoir, de juger & de raisonner. Mais qu'il l'eût lû ou qu'il ne l'eût pas lû, ce ne seroit en tout cas qu'une insulte de plus faite à un François ; & l'on auroit tort d'en être surpris : c'est le style de M. le Recteur de Wath, qui ne trouve rien de bon ni de beau, rien qui soit de son goût dans la Nation. En revanche tout est excellent, tout est merveilleux dans ses Compatriotes, dont il a la plus grande idée. C'est vrai-semblable-

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c.* Paris 1664.

ment par cette raison, qu'après avoir traité Descartes très-cavaliérement, il donne le titre de Grand à Lock; ce qui ne l'empêche pas d'attaquer ce qu'il a dit, que Dieu peut faire que la matiére pense. M. Hildrop combat fort sérieusement cette opinion, qui peut-être ne sçauroit être mieux réfutée que par elle-même & par son absurdité; & revenant plusieurs fois à la charge, il n'oublie rien de tout ce que l'on peut dire pour établir le sentiment opposé. Après avoir terrassé, à ce qu'il prétend, ce formidable adversaire, il se croit en droit de conclure affirmativement, que l'ame des Bêtes est spirituelle & immatérielle proportionellement à la nôtre. Il est inutile de lui objecter ces difficultés qui, comme on l'a vû, suivent de ce principe: donc les ames des Bêtes sont immortelles de leur nature; donc il faut pour elles comme pour les nôtres un lieu de réceptacle après la mort; donc il faut admettre pour elles un Paradis, un Enfer, une Résurrection. L'Auteur de l'Essai Philosophique dont je viens de parler, avoit prévû toutes ces conséquences: il en avoit été effrayé; & sans s'engager en prenant un parti, il avoit crû pouvoir les éviter en proposant, comme je l'ai dit, la métempsycose ou l'anéantissement, comme un moyen propre à sortir d'affaire sans offenser la Religion. Le Docteur Anglois a vû

comme lui tout ce qu'on pouvoit oppoſer à ſon ſyſtême; & en brave homme il a dédaigné d'avoir recours à des faux fuyans & à de mauvaiſes défaites. Il ne s'étonne de rien, il digére tout, il adopte tout; & ce qu'il y a de plus curieux; à l'en croire, il peut accorder toutes ces conſéquences ſans que la Religion en ſouffre.

Pour commencer par l'immortalité, il eſt certain qu'il n'y a point d'homme vraiment perſuadé que les Animaux ont du ſentiment, qui ne ſoit touché des maux ſans nombre & de toute eſpéce auſquels la plûpart d'entr'eux ſont expoſés, & qui ne les plaigne. Un miſérable cheval de Fiacre qui n'a que les os & la peau, trottant nuit & jour ſur le pavé, n'ayant pas de foin ni d'avoine à demi, chargé de coups par un cocher impitoyable ſouvent plus cheval que le cheval même, ne lui paroît-il pas bien digne de compaſſion? N'eſt-il pas attendri à la vûe d'un malheureux chien qui a perdu ſon maître, courant les rues, expoſé aux outrages des enfans & des brutaux, couchant dans les boues, n'ayant pour appaiſer ſa ſoif que l'eau bourbeuſe du ruiſſeau, & pour nourriture que quelque vieil os déja tout ſec & à demi rongé, qu'il eſt obligé de tirer du milieu de la fange & de l'ordure? Peut-il imaginer ſans pitié le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois, continuellement expoſées à

toutes les injures de l'air, toujours tremblantes & inquiétes dans la crainte de devenir la proye d'un Chasseur ou d'un animal plus féroce, mourant souvent de soif & de faim, & ne trouvant de quoi subsister pauvrement que par la ruse ou par la force? A cet état pitoyable ajoutez les maladies, & enfin la mort; il y a là de quoi faire saigner le cœur. Que l'homme soit soumis à toutes les miséres ausquelles nous le voyons sujet, à la bonne heure; on auroit tort d'en être étonné: la Religion nous en apprend la cause; il les a méritées puisqu'il est né pécheur. Mais les Animaux, par où se sont-ils attirés un destin si rigoureux? Quel crime ont-ils commis, pour être assujettis à cet excès affreux de maux qui les accablent?

La question est sans doute embarrassante. Descartes & les Cartésiens s'en tirent aisément; il ne leur en coûte que de nier le principe, sans que pour cela ils se croient obligés de dire pourquoi ils le nient. Dans leur systême, l'Animal ne souffre rien, pas plus qu'une bûche que l'on scie ou que l'on fend, ou qu'un verre qu'on brise. L'Auteur badin de l'*Amusement Philosophique* n'a pas plus de peine à y répondre, & le fait peut être encore mieux. Dans le sentiment burlesque qu'il a embrassé, les esprits rébelles condamnés à animer les corps des Bêtes n'ont que ce qu'ils méritent; ils ne sont pas même

même aſſez punis; leur révolte les a ſoumis à des châtimens encore plus rigoureux; ils ſont trop heureux que la Juſtice divine qu'ils ont outragée, veuille bien ſe contenter de ces maux paſſagers, & différer d'autant le ſupplice éternel qui les attend à la fin des ſiécles. Dans toute autre opinion la difficulté eſt bien plus ſérieuſe; c'eſt le nœud gordien, dont chacun défait quelque bout, & que perſonne ne peut dénouer. M. Hildrop eſt plus heureux ou plus adroit; il ſçait le trancher auſſi habilement, que le deſtructeur du Trône de Cyrus. Selon lui, les Bêtes placées de la main de Dieu, dans le Paradis terreſtre avec l'homme, dûrent y jouir conjointement avec lui de toute la félicité qui convenoit à leur nature, & par conſéquent y être immortelles comme lui. Si dans la ſuite elles furent aſſujetties à la mort, de même qu'aux maux différens de la vie; ce ne fut qu'en conſéquence du péché d'Adam, dont la condamnation s'étendit ſur toutes les choſes viſibles qui avoient été faites pour lui, & qui avec lui dégénererent extrêmement de leur perfection primitive.

On ne peut diſconvenir que ce ne ſoit un phénoméne fort ſingulier, de voir les Bêtes punies pour un crime qu'elles n'ont point commis, & devenues malheureuſes par cette ſeule raiſon, que celui que Dieu

leur avoit donné pour chef & pour ſupérieur, n'a pas eu l'eſprit d'être ſage. Si le fait eſt certain, on ne doit point trouver étrange, qu'on fouette un petit Page pour les fautes du jeune Prince au ſervice duquel il eſt attaché, ou qu'un Domeſtique ſouffre tous les jours de la folie d'un Maître qui s'eſt ruiné par le jeu, par le luxe & par la débauche. Dans le ſyſtême de M. Hildrop, cela eſt dans l'Ordre; & il n'eſt plus permis de douter de la vérité du Proverbe qui dit:

Les Petits ſont toujours la victime des Grands (a).

Après tout comment révoquer en doute un fait ſi bien autoriſé? C'eſt M. le Recteur de Wath qui nous en aſſûre; & il le confirme par un Paſſage de Saint Paul (*b*) ſi long qu'il ennuyeroit ſûrement ſi je l'inſérois ici, & ſi peu déciſif pour le ſujet dont il s'agit, que le vénérable Docteur eſt obligé de le traduire & de le paraphraſer à ſa maniére. Après cela oſez lui conteſter l'immortalité de l'ame des Bêtes: il vous la montrera établie claire comme le jour dans ces autres paroles du même Apôtre: *Par un ſeul homme le péché eſt entré dans le monde, & la mort par le péché* (*c*). Il eſt vrai que pour y trouver ſon compte M. Hildrop a été obligé de prendre ce Paſſage dans un ſens gé-

(*a*) *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.* Hor.
(*b*) *Aux Rom. c.* VIII. *v.* 20. 21. 22.
(*c*) *Ibi. c.* V. *v.* 12.

néral, comme s'il devoit s'entendre également des hommes & des animaux, & qu'il n'a nul égard à ce qui suit : *Ainsi la mort est parvenue sur tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché.* Il passe légérement sur ces derniers mots qui l'embarrassent, parce qu'ils limitent expressément le sens des paroles de l'Apôtre à la seule espéce des hommes. A la faveur de ces suppositions & de ces petites supercheries, on conçoit qu'il n'est pas difficile au Docteur Anglois de trouver dans l'Ecriture la preuve de tout son systême. Quoiqu'on lui oppose, il a toujours des Passages à la main & des réponses toutes prêtes.

Mais, dit-on, si les ames des Bêtes ne meurent point avec leurs corps, si elles ne sont point anéanties, que deviennent-elles après leur séparation ? Où vont-elles ? Que font-elles ? La question est naturelle ; mais elle est délicate, & vous croyez peut-être qu'elle pourra embarrasser le vénérable Recteur de Wath : point du tout ; c'est un composé, moitié Philosophe & moitié Theologien, que rien n'étonne & que rien n'arrête. L'Ecriture, à la vérité, ne s'explique point sur l'article dont il s'agit : n'importe ; le Docteur Anglois plus sçavant que l'Ecriture, suffit pour vous apprendre ce que vous devez en penser, & il vous l'apprendra si juste, que vous n'aurez rien à répliquer. » Quel

» intérêt avons-nous, dit-il, à rechercher » ce que ces ames deviendront dans leur « état de séparation : Que nous importe-t-il » de sçavoir la disposition qui en sera faite » après la dissolution de leurs corps ? Le » pouvoir infini qui les forma sans deman- » der notre avis, ne peut-il pas en disposer » de même? Ce qui me paroît certain, » c'est qu'étant immatérielles, & par con- » séquent immortelles, après avoir animé » certains corps dans cette vie, & y avoir » été des principes d'action, elles ne peu- » vent cesser d'être actives après en avoir » été séparées, & qu'elles doivent avoir » une sphére particuliere de vie & d'activi- » té sans leurs corps, comme elles en avoient » eu dans leurs corps «.

Fort bien; voilà déja l'ame des Bêtes non-seulement immortelle, mais encore douée d'activité après sa séparation d'avec le corps auquel elle avoit été unie; continuons d'écouter notre Philosophe, & voyons à quoi cela aboutira. » Conçoit-on, » ajoute-t-il, ce que seroient devenus les » nombreux descendans des diverses espé- » ces d'êtres, si par le péché d'Adam la » mort ne fût pas entrée au monde ? Peut- » on supposer que celui qui les avoit faits pour » croître & pour multiplier, n'avoit pas ména- » gé un lieu convenable pour les recevoir ? » Pense-t-on que la même sagesse & la même

» puiſſance ne leur ménage pas encore le
» même réceptacle? Quelqu'un pourroit-il
» me dire, quel eſt l'état des ames ſépa-
» rées, où, quels, & en quelle quantité
» ſont les différentes demeures & les di-
» vers réceptacles des morts? «

Sans doute, & ſi M. Hildrop en eſt en peine, & qu'il ſoit curieux de le ſçavoir, qu'il ouvre l'Ecriture & les Péres : ils ne lui laiſſeront rien à déſirer ſur cet article. A l'égard des ames des Bêtes, graces au vénérable Docteur, les voilà enfin logées, n'importe pas où; Dieu le ſçait: qu'il en ſoit béni! auſſi-bien appréhendois-je fort qu'elles ne reſtaſſent à l'abandon, & que nous ne ſçuſſions qu'en faire. C'eſt en vérité un admirable homme que ce M. le Recteur de Wath; il trouve des expédiens à tout, & toujours, à ce qu'il dit, ſans que la Religion en reçoive le moindre préjudice. Mais ce neſt pas aſſez que d'être à couvert, il faut encore y être à ſon aiſe, & malheur à notre Philoſophe, s'il va enfermer ces pauvres ames dans quelque noire priſon, où elles mourront peut-être de triſteſſe & d'ennui! Non? il n'a garde; il ſçait pourvoir à tout, & le fait toujours de façon que tout le monde ſoit content, & que perſonne n'ait lieu de ſe plaindre. » Quant à
» ce que l'on demande, dit-il, ſi les ames
» des brutes ſeront ſuſceptibles de bonheur

» & de misére dans leur état de séparation ;
» pourquoi non, aussi-bien qu'apréſent ?
» Qu'eſt-ce qui empêcheroit même qu'el-
» les ne puſſent parvenir à un plus grand
» dégré de bonheur dans le monde inviſi-
» ble, puiſqu'elles en jouiront dans le Pa-
» radis ? «

C'eſt bien dit : qui peut empêcher M. le Recteur de Wath de procurer dans l'autre monde aux ames des animaux, une ſituation douce & riante ? Ne leur a-t-il pas déja aſſûré l'immortalité ? Ne leur a-t-il pas ſervi de Fourrier, & préparé les logemens ? Eh bien, après : les y laiſſera-t-il ſe morfondre, & ne lui ſera-t-il pas permis de ſonger à les y rendre heureuſes & tranquilles ? Apparemment : qui l'en empêchera, comme il le dit fort bien ? Qu'il le faſſe donc ; j'en ſerai charmé : auſſi-bien j'aime les Bêtes, & tous ceux qui comme M. le Docteur leur font l'honneur d'être de leurs amis. En vérité j'ai grand regret qu'il n'ait pas connu mon chien, il eſt ſi careſſant & ſi doux qu'il n'auroit pas balancé un inſtant, à faire de ſon ame un petit Ange. Où n'auroit il pas placé celle du charmant Ecureuil que la mort vient de me ravir ! Quel palais agréable il prépareroit à la partie ſpirituelle de la perruche adorable qui fait pendant ſon ſéjour en ce monde, l'amuſement & les délices d'une charmante Dame de mes voiſines !

Du reſte après s'être avancé juſques-là, on ſent qu'il ne reſte plus qu'un pas à faire pour mettre les Bêtes de niveau avec nous; ce ſeroit d'étendre juſqu'à elles les effets de la Rédemption, & de les renfermer dans les promeſſes d'une Réſurrection générale. Eh pourquoi, M. Hildrop ne le feroit-il point ce pas qui vous ſemble ſi délicat? Pourquoi reſteroit-il en ſi beau chemin? Comment, lui qui eſt ſi bon & ſi libéral, n'accorderoit-il pas aux animaux la faveur de reſſuſciter? il ne la refuſe pas même aux végétaux, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, aux choux & aux poireaux, aux aulx & aux oignons, aux artichaux, & aux betteraves. Je ſerois même preſque tenté de croire, que c'eſt lui qui, en faveur des gourmans, vient de reſſuſciter les petits pois & les aſperges.

Quelle folie, dira quelqu'un! il faut être bien extravagant, pour imaginer de pareilles abſurdités; & bien malin, pour les mettre ſur le compte d'un honnête homme. Bien extravagant & bien malin, dites-vous: prenez-donc, & liſez; ne ſemble-t-il pas que j'en impoſe? » Après-tout, dit notre » vénérable Docteur, que le difficulté y a- » t-til à comprendre, ou quel danger peut- » il y avoir à ſoutenir, que toutes les par- » ties inférieures de la Création qui tom- » berent avec & dans notre premier Pére,

» & qui souffrent pour notre transgression,
» seront enfin rétablies dans leur félicité
» primitive? «

Ne l'avois-je pas bien dit, que M. Hildrop ne trouvoit à rien ni danger, ni difficulté? Vous voyez; selon lui, ce ne sont pas seulement les hommes, ce ne sont pas seulement les animaux, ce sont toutes les Créatures en général qui doivent avoir part à la Résurrection future. Ce Docteur le prouve par je ne sçai combien d'endroits de l'Ecriture (*a*) qu'il cite, & qui, à son avis, renferment un renouvellement de toutes les puissances séminales, de toutes les diverses productions des fruits, des fleurs, des animaux, & de tous les divers habitans de diverses Régions de la terre. Car n'allez pas lui dire, que tous ces passages doivent se prendre dans un sens allégorique & figuré: je vous répons qu'il n'en croira rien, il tient *mordicùs* à son principe. Et ce principe, quel est-il? Que toute la nature visible ayant participé à la faute d'Adam, elle doit aussi avoir part aux effets de sa réconciliation. » Par une parité de raison, dit-il, nous
» devons conclure, que le monde des vé-
» gétaux, comme celui des êtres animés,
» doit avoir un dégré *proportionnable* de la

(*a*) *Ps.* CIV. *v.* 30 *Is. c.* LXV. *v.* 17. *Act. c.* III. *v.* 19. & 21. 2. *Pier. c.* III. *v.* 13. I. *Cor. c.* XV. *v.* 21. & 22. *Apoc. c.* XXI.

» même bénédiction que l'homme, & par-
» ticiper à sa gloire; desorte que toutes les
» bénédictions qui furent originairement
» accordées au monde des végétaux dans
» la premiére Création, lui seront rendus
» lorsque tous les fruits & toutes les fleurs
» du Paradis qui furent créés pour la nour-
» riture & pour le plaisir des corps de nos
» premiers parens, jouissant encore dans le
» Paradis du bonheur de leur innocence, re-
» prendront le goût, l'esprit & la vie qu'ils
» eurent à leur oirigine, pour devenir l'ali-
» ment spirituel de la nature humaine re-
» nouvellée. «

Eh bien, ai-je eu tort d'avancer, que ce fou ressusciteroit jusqu'aux panets & aux carottes? Et remarquez, s'il vous plaît, que pour qu'il ne manque rien au parallele, & que les plus viles créatures soient parfaitement de niveau avec l'homme, M. Hildrop ne leur accorde pas seulement l'immortalité, mais encore la spiritualité; afin que comme après la Résurrection nos corps glorifiés jouiront de tous les priviléges des esprits, de même les plantes & les fruits créés originairement pour notre usage, puissent *devenir*, dit-il, *l'aliment spirituel de la nature humaine renouvellée.* Que reste-t-il après cela? Rien, sans doute; & certes, c'est un grand bonheur: du train qu'y alloit M. le Recteur de Wath, il est vrai-sem-

blable qu'il n'en eût pas fait à deux fois ; & qu'il auroit épuisé en faveur du monde Animal & Végétal tous les trésors de sa magnificence.

Ce qu'il y a de fort singulier, est que ce vénérable Docteur ait crû pouvoir avancer aussi crûment tant de visions, sans préjudicier en rien à la Religion. C'est pourtant ce que prétend le Philosophe Anglois ; & l'on doit l'en croire ; du moins par charité, quand on considére le sérieux & le sang-froid avec lequel il cite l'Ecriture en faveur de ses rêveries. C'est dans cet esprit qu'il entasse Passages sur Passages, pour prouver que les Bêtes doivent avoir part aux heureux effets de la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire, être rétablies avec les hommes dans la premiére condition de l'état d'innocence. C'est ce qu'il conclud des endroits, où Isaïe prédit (*a*) que le loup habitera avec l'agneau, le leopard avec le chevreau, le veau avec le lion, qu'un enfant conduira les uns & les autres ; que l'enfant à la mammelle jouera sur le trou de l'aspic ; & de cet autre, où Osée (*b*) parle d'une alliance que Dieu doit contracter avec les Bêtes des champs, avec les oiseaux des Cieux, & avec les reptiles de la Terre. Il est inutile de lui objecter, comme je viens de le

(*a*) Isaïe, *ch.* XI. *v.* 6. *&* 9. *& ch.* LXV. *v.* 25.
(*b*) Osée, *ch.* II. *v.* 18.

dire, que tous ces Passages doivent s'entendre figurément, & que ces images sont allégoriques : M. Hildrop les prend le plus rigoureusement à la lettre ; & sans s'embarrasser de ce que l'on en pensera, il conclut ainsi ses réflexions & ses preuves : » Donc » les Bêtes féroces perdront leur malignité, » qui avoit servi à châtier leur Seigneur re- » belle. Toute inimitié cessera entre les » créatures : les propriétés divisées, les » mouvemens discordans des Elémens se- » ront entiérement absorbés dans une har- » monie, dans une paix & dans une amitié » universelle ; (*a*) & la gloire du Seigneur » durera éternellement, le Seigneur se ré- » jouira dans ses Œuvres. «

Amen, ainsi soit-il : aussi bien appréhendois-je fort qu'avec ses visions M. le Recteur de Wath ne nous menât jusqu'au regne de mille ans. La crainte n'étoit pas trop mal-fondée ; du génie dont paroît être le Docteur Anglois & de la façon dont il pense, on conviendra qu'il y a dans lui de l'étoffe pour faire un excellent Chiliaste (*b*).

(*a*) *Ps.* CIV. *v.* 31.

(*b*) C'est le nom qu'on a donné à certains Hérétiques appellés aussi Millénaires, qui parurent vers le commencement du second siécle de l'Eglise. Ils soutenoient, que le monde dureroit autant de milliers d'années, que Dieu avoit employé de jours à le former, c'est-à-dire six mille ans ; & qu'au bout de ce terme Jesus-Christ descendroit sur la terre, rassembleroit ses Elûs, & y

Si l'on étoit assez injuste, & nous ne le sommes naturellement que trop, pour juger du général par le particulier, il faut avouer que sur cet échantillon on auroit de la Nation Angloise une idée bien peu avantageuse. Eh, où n'y a-t'il pas des extravagans & des visionnaires ? Chaque siécle, chaque Pays en a produit, & en produira probablement encore tant qu'il y aura des hommes & des Philosophes.

Mais je commence à me lasser ; & le Lecteur qui aime la variété, & qu'on ne peut tenir en haleine qu'en lui présentant sans cesse de nouveaux objets, se lasse sans

célébreroit avec eux le grand Sabath pendant le cours de mille autres années, après lesquelles il les feroit entrer dans les biens ineffables de l'éternité. Euseb, *Hist. Eccles. lib.* 3. *c.* 33. fait Papias Evêque d'Hiéraple Auteur de cette Hérésie ; & il est certain que parmi les Péres des quatre premiers siécles, plusieurs des plus respectables & des plus sçavans ont enseigné cette Doctrine. St. Irénée entr'autres Disciple des Disciples des Apôtres a donné lui-même dans cette opinion. Il dit même, *Adv. Hæres, lib.* 5. *c.* 33. que tous les Anciens qui avoient vû St. Jean l'Evangeliste, assuroient qu'ils lui avoient souvent oui-dire, que le Sauveur s'étoit exprimé à ce sujet de la maniére suivante : Dans ces jours heureux chaque vigne produira dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille grains. Après cela il s'étend fort au long sur le détail de la multiplication des fruits ; par où il paroît, pour le dire en passant, que les premiers Chrétiens avoient de ce regne de Jesus-Christ sur la terre une idée fort charnelle & très-grossiére. Cette Hérésie a été renouvellé dans ces derniers siécles par quelques Sectaires, sur-tout par les Anabaptistes.

doute encore plus que moi de la longueur de ce Chapitre. Paſſons à un autre : auſſi bien ne me fournit-il plus de ridicules à démaſquer, comme il ne m'a point offert de Philoſophe ſage & ſenſé, dont il me fût permis de faire l'éloge. Serai-je plus heureux dans les ſuivans ? On en jugera par ce que je vais dire.

CHAPITRE III.

Des Péripatéticiens,

OU

De l'Inſtinct & des Formes ſubſtancielles.

QU'on me permette de joindre enſemble ces deux opinions ſur l'ame des Bêtes : auſſi bien viennent-elles toutes deux de la même boutique. Je ſçai qu'à l'égard des Formes ſubſtancielles, ceux qui les ſoutiennent les tiennent d'Ariſtote, leur maître & leur Oracle. L'inſtinct au contraire eſt une eſpéce d'enfant trouvé ; c'eſt un ſentiment purement populaire : c'eſt, comme je l'ai dit, le ſentiment des ignorans, des gens qui n'ont aucune teinture, aucun principe de Philoſophie ; & je ne penſe pas qu'en effet aucun Philoſophe ſe ſoit jamais aviſé

de bâtir ſur l'inſtinct un ſyſtême lié & ſuivi, fondé ſur des preuves, & établi ſur le moindre raiſonnement plauſible. Du reſte, comme j'eſpére le faire voir, & comme tout homme ſage en conviendra, l'inſtinct ou les Formes ſubſtancielles, peu importe: l'un vaut l'autre; l'un n'eſt pas plus réel ou mieux fondé, plus clair ni plus intelligible que l'autre. Auſſi voyons nous que parmi les Péripatéticiens, pluſieurs ſe ſervent aſſez indifféremment de ces deux termes, & qu'ils appliquent également à l'Inſtinct en certains cas ce qu'ils attribuent ailleurs aux Formes ſubſtancielles. Ils ont raiſon; folie pour folie, qu'importe quel nom on lui donne? A mon égard, ce rapport & cette conformité entre ces deux ſentimens ſuffit ſans contredit, pour me donner droit de les réunir dans le même Chapitre. Après tout, s'en formaliſera qui voudra; je n'en irai pas moins mon train, & ce que je dirai de l'un & de l'autre n'en prouvera pas moins, que tous deux ſont inſoutenables.

De l'Inſtinct.

Commençons par l'Inſtinct. Qu'eſt-ce que l'Inſtinct, me dira quelqu'un? Expliquez le terme, après quoi je verrai ſi je dois admettre la choſe. Que je l'explique, dites-vous: ſi je le faiſois, je ſerois certes bien

habile. D'autres qui l'étoient plus que moi, l'ont entrepris, & y ont échoué. Mais n'importe : faisons quelque effort. L'Instinct est, dit-on, une loi établie par le Créateur, suivant laquelle l'animal suit naturellement un cours d'actions réglées, dont la fin se rapporte à sa conservation. C'est en conséquence de cette loi, qu'aux approches de l'hiver l'hirondelle traverse les mers pour chercher les pays chauds, & qu'après les frimats, la neige & les glaçons, elle revient dans nos climats nous annoncer le retour du Printems & des beaux jours : c'est conformément à cette loi, que le même oiseau construit son nid, que le castor bâtit sa maison, que l'abeille compose son miel, que le chat court après la souris, & que le chien poursuit un liévre ou caresse son maître ; c'est en un mot par cette loi, qu'on explique facilement & commodément ce que nous remarquons de plus singulier & de plus admirable dans les Bêtes. Après cela n'êtes-vous pas content, & ne devez-vous pas vous féliciter d'avoir enfin rencontré un systême aussi simple, aussi naturel & aussi raisonnable ?

Point du tout, me répondrez-vous. Je conviens sans peine que ce sentiment est le plus commode du monde ; l'Instinct répond à tout, il explique tout : quoique fassent les animaux, rien n'est plus aisé que de dire,

que c'est l'Instinct qui les porte à le faire; votre chien faute d'attention a fait partir trop tôt le gibier qui ne pouvoit vous manquer; il connoît sa faute, il prévoit que vous serez fâché contre lui, il cherche à s'éloigner, & si vous l'appellés, il vient à vous ventre à terre, la tête baissée, & semble vous demander pardon, d'où vient cela? De l'Instinct. Le loup a-t'il enfin trouvé le moment de se saisir d'un mouton, il n'est pas en lieu sûr pour en faire la curée, il faut porter la proye à l'écart : mais le mouton est trop gros, que fait-il? il le fait marcher à ses côtés & le fouette avec sa queuë pour hâter sa fuite. D'où vient cela? De l'Instinct. Le chat fait le mort pour tromper les souris : la souris à son tour paroît immobile pour échapper aux griffes du matou : qui a donné à ces deux animaux des leçons aussi utiles? L'Instinct. Le renard poursuivi de trop près par les chiens pisse sur sa queuë, & s'en servant comme d'un goupillon tâche d'aveugler ses persécuteurs : cela est admirable & l'invention surprenante. Le renard raisonne-t'il? Non. Il fait cela par Instinct. L'admirable chose que cet Instinct! mais que l'idée que vous prétendez m'en donner soit une idée claire, je ne sçaurois vous l'accorder; & j'avoue que l'explication que vous en apportez est aussi obscure & aussi inintelligible pour moi, que si c'étoit de l'Hébreu ou du grimoire.

grimoire. Dites-moi que dans une montre un ressort met une roue en mouvement, que cette roue en remue une autre & celle-ci une autre, que toutes ensemble font tourner l'aiguille, & qu'en tournant elle marque exactement toutes les heures : j'entens cela ; aussi la montre n'est-elle qu'une pure machine. Mais de prétendre, qu'en conséquence précisément de certaine loi établie par le Créateur, loi que je ne connois point, & dont ceux qui en parlent n'ont pas en effet plus de connoissance que moi, la Brute aveugle & insensible devient capable de ces opérations merveilleuses que j'admire en elle : que le castor, par exemple, se joint avec d'autres castors, plûtôt qu'avec quelques autres animaux d'une autre espéce ; que tous ensemble vont chercher de la terre & du bois, & non pas de l'herbe & de la paille ; qu'à l'aide de ces matériaux, ils s'employent avec le concert le plus merveilleux à construire leurs petites cabanes dans l'eau, & non pas sur terre, & de la forme précisément qui leur est la plus propre & la plus commode : soutenir en un mot que des opérations si suivies dans leur principe & dans leur fin ne sont que l'effet d'une prétendue loi du Créateur, c'est comme si vous me disiez que la montre ou le Soleil sont tous deux des êtres animés guidés par l'instinct. Car vous ne sçauriez nier, que

c'est en vertu des roues & des ressorts dont l'Ouvrier l'a composée, que la montre marque dix heures plûtôt que sept ; comme c'est en conséquence de la loi établie par le Créateur, que le Soleil suit un cours réglé, dont la fin est d'échauffer & d'éclairer la terre. La parité est entiére. Comment ose-t'on avancer après cela ; qu'une opinion qui ne va pas à moins qu'à confondre la nature & l'ordre des êtres, est simple, naturelle, & raisonnable ?

Voilà précisément comment raisonnent des hommes grossiers, des esprits bouchés qui ne conçoivent que ce qui tombe sous leurs sens, & qui ne veulent convenir de rien, si on ne leur en donne des idées nettes. Voyons si en faisant un nouvel effort, il ne sera pas possible de les convaincre. L'instinct est, selon d'autres, un sentiment non réfléchi dont le principe est inconnu, un désir aveugle, un goût indélibéré, un mouvement machinal de l'animal, qui le porte à faire quelque chose de très-raisonnable sans que pourtant il sçache pourquoi. Il me semble déja entendre d'ici le Lecteur se rire de ma définition, & quelque mauvais plaisant badiner sur les termes de sentiment sans réflexion, de principe qu'on ne connoît point, de désir aveugle qui ne sçait ce qu'il veut, de goût qui réussit sans délibération & sans choix, de mouvement pu-

tement machinal, qui ſans être guidé par la raiſon, n'en produit pas moins quelque choſe de fort ſage. A la bonne heure : car que veut-on que j'y faſſe ? Si le ſyſtême de l'inſtinct eſt impertinent, en puis-je mais ? ſuis-je reſponſable de ce que ceux qui en ont parlé ne l'ont pas fait de maniére à être entendus, & ne ſe ſont pas entendus eux-mêmes ?

Après tout, raiſonnons de ſang-froid & ſans préjugés : peut-on nier que les hommes mêmes ne ſoient ſouvent guidés par l'inſtinct ; & n'eſt-il pas certain qu'il produit quelquefois dans pluſieurs des effets auſſi ſinguliers, que tout ce que nous remarquons de plus merveilleux dans les Bêtes ? J'en doute, répondra froidement quelqu'un : auſſi bien ne ſçais-je ce que c'eſt que l'inſtinct dans l'homme, comme dans les animaux ; & quand on me l'apprendroit, je n'en concevrois pas mieux, comment il ſeroit poſſible que dans un être raiſonnable & intelligent il y eût des opérations, qui n'auroient pour cauſe qu'un principe purement aveugle. Il eſt vrai qu'il ſe paſſe dans nous certains mouvemens, qu'on appelle mal-à-propos indélibérés, auxquels il ſemble que notre ame n'ait nulle part, & auxquels il eſt en effet difficile de concevoir qu'elle en ait aucune. Mais cette ame qui étend mon bras ſi juſte & ſi à propos d'un côté, lorſque je

ſuis en danger de tomber de l'autre, avant même que d'y penſer, à ce qu'on prétend, & ſans qu'elle ſçache ſi pour empêcher ma chute il faut l'étendre de cette maniére, cette ame, lorſque je veux avancer ou retirer le pied, ſçait-elle mieux comment elle doit s'y prendre pour le remuer? Sçait-elle ſeulement quels reſſorts elle doit faire agir pour cela? N'ignore t'elle pas même le plus ſouvent s'il y a de ces reſſorts, & ce que c'eſt que nerfs & que muſcles? Si donc ſans ces connoiſſances & ſans ſçavoir comment, c'eſt elle qui remue mon pied dans le dernier cas, peut-on dire que ſans le ſçavoir elle ne remue pas mon bras dans le premier? Si dans l'un le mouvement ſeroit impoſſible ſans elle, n'eſt-il pas évident que pour le produire ſon ſecours eſt abſolument néceſſaire dans l'autre? Auſſi ne peut on diſconvenir, comme l'a très-bien remarqué un fort habile homme (*a*), qu'il n'y ait en nous certaines perceptions ſi délicates & ſi déliées, que nous ne nous en appercevons pas, & qui quoique nous ne nous en appercevions point, n'en ſont pas moins des perceptions, c'eſt-à-dire, des opérations d'une ame ſpirituelle & intelligente.

D'ailleurs, ajoute-t'on, pour revenir à l'inſtinct, eſt-il ſuffiſant ou ne l'eſt-il pas pour nous guider & pour nous conduire?

(*a*) Le P. Pardies, *de la connoiſſance des Bêtes*, n. 84.

S'il ne l'eſt point, comment pourroit-il ſuffire aux Bêtes ? N'apperçoit-on pas tous les jours en elles des opérations fort reſſemblantes, quelquefois même aſſez ſupérieures à celles de l'homme ? Si au contraire avec l'unique ſecours de l'inſtinct l'homme eſt en état d'opérer & d'agir d'une maniére, qui le méne ſûrement à ſa fin, que lui faut-il de plus, & que demande-t'il ? Pourquoi lui donner outre cela une ame ſpirituelle & raiſonnable ? C'eſt dans ce cas un meuble fort inutile pour lui; c'eſt multiplier les êtres ſans néceſſité. Car de quel uſage peuvent lui être en méme-tems deux principes ſi oppoſés, l'un aveugle, l'autre intelligent ; l'inſtinct qui ne connoît rien, l'ame qui dans tout ce qui regarde la vie., l'action, le mouvement, ne connoît guéres d'avantage ? De-là & de ce qui a précédé, un Raiſonneur conclud hardiment, que dans les Bètes, comme dans les hommes, l'inſtinct eſt une chimére ; que c'eſt un principe obſcur, inconnu, inintelligible, un être de raiſon, un mot vuide de ſens, qui n'a pas plus de réalité qu'un bâton ſans deux bouts, ou une montagne ſans vallée. Ce qu'il y a de plus admirable, eſt que tout homme ſenſé en conviendra ſans doute avec lui. Tant mieux ; j'en ſuis ravi : c'eſt une raiſon plauſible de trancher court ſur cet article. Auſſi bien la Métaphyſique n'eſt pas mon fait, & je commence à m'ennuyer.

cevoir que ces raiſonnemens deviennent trop ſérieux pour moi, peut-être auſſi pour bien des Lecteurs que je vois d'ici & qui me reſſemblent. Paſſons à une matiére plus amuſante.

Des Formes ſubſtancielles.

Mais malheur à moi! En évitant Carybde, je ſuis retombé dans Scylla, puiſque je ne ſors de l'inſtinct, que pour rentrer dans les Formes ſubſtancielles. Il faut cependant s'en tirer; ne fût-ce que comme Arlequin. Auſſi ai-je pris mon parti: car de quoi s'agit-il après tout? De donner tête baiſſée dans les obſcurités de cette Philoſophie ténébreuſe, au haſard de m'ennuyer beaucoup, & de n'ennuyer peut-être pas moins ceux qui perdront leur tems à me lire. Cela eſt fâcheux: j'en conviens, je le ſens; mais encore vaut-il mieux ennuyer un moment, que de manquer à ce que l'on a promis, & peut-être y a-t'il aſſez peu d'Auteurs qui ne dûſſent ſe croire fort heureux, ſi le Public ne les trouvoit ennuyeux que dans un Chapitre de leurs Livres.

Le ſyſtême des Formes ſubſtancielles n'eſt pas abſolument moderne. Ariſtote en fut le pére: les Péripatéticiens ſes Sectateurs fidéles l'adoptérent après lui; & à la faveur de leurs ſubtilités, depuis la renaiſſance des

Lettres il fut le ſentiment dominant dans les Ecoles. Peut-être le ſeroit-il encore aujourd'hui, ſi par leurs railleries fréquentes & leurs invectives, Deſcartes & les Cartéſiens ne l'avoient rendu ſi mépriſable, que le moindre Profeſſeur rougiroit de le propoſer ſérieuſement, & qu'on ne le ſoutient plus que comme on conſerve les antiquailles.

Pour expliquer les Phénoménes de la nature qu'il n'entendoit pas toujours trop bien, & que nous n'entendons peut-être pas beaucoup mieux que lui, quoique nos Métaphyſiciens en puiſſent dire, le Philoſophe Grec imagina des formes ſans nombre toutes écloſes de ſon cerveau, & les répandit libéralement ſur tous les êtres. Ce ſyſtême, comme celui de l'inſtinct offre d'abord des réponſes fort commodes à tout ce qu'on peut demander ſur le Chapitre des animaux. L'araignée avant de continuer le tiſſu de ſa toile commence d'abord par l'établir ſolidement avec des fils plus gros que les autres : elle cherche des points d'appui, & s'en ſert auſſi habilement que le plus habile Architecte. D'où vient cela ? c'eſt qu'elle a une forme ſubſtancielle qui la dirige dans ce merveilleux ouvrage. Le levrot tapis dans une plaine, préſente toujours ſon né au vent qui regne, afin qu'ayant moins de priſe, il en ſoit moins incommodé : le vent vient-il

à changer ; le levrot fait volte-face, un quart de conversion, un demi-tour à droite, ou bien à gauche, d'où vient cela ? Il doit cette manie utile à la forme substancielle qui l'anime. La pie environne son nid de trois espéces de pallissades, elle enduit celle du centre d'une terre forte & grasse, afin que ses petits soient plus à l'abri du plomb meurtrier qui pourroit être lancé contre eux : elle se ménage dans ce nid une porte de derriére, afin que le ravisseur venant d'un côté elle puisse prendre la fuite par l'autre : ces précautions sont admirables, on ne peut pas raisonner plus juste : qu'elle est donc le principe de ces opérations de la pie ? Est-ce la matiére seulement ? C'est la forme substancielle qui l'anime. Ce systême, je l'ai déja remarqué ne céde en rien à celui de l'instinct. Mais qu'est-ce donc que ces formes substancielles ? Par ces formes Aristote entendoit un principe actif, qui constitue un corps dans un certain état, & qui le distingue essentiellement d'un autre ; & il les nomma substancielles, pour les distinguer des formes accidentelles qu'on appelle modes. Ainsi l'ame humaine est la forme substancielle de l'homme. A l'égard de l'ame des Bêtes, c'est, disent les Péripatéticiens, une substance incomplette, matérielle & qui n'est point matiére, quoiqu'elle soit tirée de la puissance de la ma-

tiére, soutenue par elle, & destinée de la nature à faire un composé essentiel avec elle. Suivant ce principe supposé qu'on le leur accorde, ils prétendent expliquer fort bien toutes les opérations des animaux sans les confondre avec l'homme, & sans s'exposer aux conséquences fâcheuses qu'on reproche à d'autres systêmes. Leur ame est une substance incomplette qui n'est ni esprit ni matiére; & par cet endroit elle différe essentiellement de l'ame humaine: elle n'est point matiére, & par-là elle est capable de connoissance & de sentiment; mais elle est incapable de raisonner & de réfléchir, incapable de choix, de délibération, d'intelligence & de liberté, parce que c'est une substance purement matérielle. Dans tout cela il n'y a rien, disent-ils, qui blesse la Religion, ou qui choque le bon sens, rien que de naturel & de plausible.

Mais avant que de l'accorder ce principe, à sa seule inspection, quelle foule d'absurdités se présente d'abord à l'esprit! Une substance qui n'est ni esprit, ni matiére; qui sent, qui connoît, & qui n'est point esprit; qui n'est point matiére, & qui cependant est matérielle; en un mot des sentimens & des connoissances matérielles: quel jargon! Quel galimathias! Quel cahos! Que de paradoxes & de contradictions en peu de lignes! Je dis plus: quel renversement de tous

les principes établis de la Religion & de la Philosophie !

Car enfin ce systême n'est qu'une pure supposition, sans preuve, sans fondement, qui n'est appuyée sur aucun principe certain, ni sur la moindre raison plausible. Dans la Philosophie établie nous ne connoissons que deux substances. L'une vit & agit, elle sent, elle voit, elle connoît; elle raisonne & réfléchit; & c'est ce que nous appellons esprit. L'autre est parfaitement aveugle & insensible; elle est remuée, & n'est capable par elle-même de donner aucun mouvement : c'est une substance purement étendue & divisible, susceptible de toutes sortes de figures & d'impressions, pouvant occasionner des connoissances & des sentimens par l'union de l'esprit avec elle, mais absolument incapable par elle-même de voir, de sentir, de penser & de connoître; & c'est ce qu'on nomme matiére. Vouloir nous tirer de-là, c'est nous jetter dans un Pays perdu, où nous ne nous reconnoissons point : ce n'est pas nous mener & nous conduire; c'est nous égarer, parce que cette substance mitoyenne entre le corps & l'esprit, qu'on nous propose & que l'on ne prouve point, cette substance qui n'est pas capable de raisonnement & de pensée, & qui l'est cependant de perception & de sensation, est pour nous une chimére, un être

de raiſon dont nous n'avons aucune idée.

Mais du moins, diſent les Péripatéticiens, peut-on nier la poſſibilité de cette troiſiéme eſpéce d'être? Veut-on conteſter au Créateur ſa toute-puiſſance? Et s'il eſt tout-puiſſant, n'eſt-on pas obligé de convenir qu'il a pû créer, non-ſeulement deux ou trois ſubſtances d'eſpéces différentes, mais encore une infinité; à plus forte raiſon, outre ces deux ſubſtances que nous connoiſſons, une ſubſtance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'eſprit à certains égards & par d'autres endroits ſupérieure à la matiére, incapable en un mot de raiſon, d'intelligence & de réflexion; mais capable de ſentir & d'appercevoir, & que nous ne connoiſſons point, parce que nous fermons les yeux pour n'être pas forcés de la reconnoître?

La queſtion eſt embarraſſante ſans doute pour les Cartéſiens, dont le ſyſtême des Automates n'eſt fondé de même que ſur une ſimple poſſibilité & ſur la toute-puiſſance de Dieu. A mon égard, elle n'a aucune difficulté; & lorſqu'on me demande: Dieu ne peut-il pas créer un être qui ne ſoit ni matiére, ni eſprit? Je répons hardiment, je n'en ſçais rien: je ne ſçais ni tout ce que Dieu peut, ni tout ce qu'il ne peut pas; je ne connois point de même les bornes qui diſtinguent & qui ſéparent la matiére &

l'esprit ; j'ignore si entr'eux il peut y avoir quelque milieu ; & s'il ne plait au Ciel de me le révéler, je cours grand risque de ne le sçavoir de ma vie. D'ailleurs quand j'accorderois cette prétendue possibilité, qu'en concluroit on ? Dira-t'on : Dieu a pù créer un être mitoyen entre la matiére & l'esprit, & qui ne soit ni l'un ni l'autre ; donc il l'a créé ; donc l'ame des Bêtes est une forme substancielle qui n'est ni esprit ni matiére. Raisonnement défectueux & pitoyable, comme on le voit. Car du fait au possible la conséquence est juste & certaine : cela est ; donc cela peut-être : il n'y a pas à s'y tromper. Mais du possible au fait la conséquence est toujours vicieuse, hasardée, téméraire & incertaine : pourquoi ? parce qu'elle suppose une chose évidemment fausse, & qui implique contradiction, je veux dire l'existence de tout ce qui peut-être. C'est donc une supposition purement gratuite, un vrai château de cartes, qui n'a nulle solidité. D'où je conclus, que cette substance mitoyenne éclose du cerveau des Péripatéticiens est non-seulement une chimére par rapport à nous, mais peut-être même une chimére très-réelle en soi & dans la nature ; & si elle peut être une chimére, un être de raison, qui nous a dit qu'elle ne l'est point ?

Mais je vais plus loin : je nie absolument

la poſſibilité de cette troiſiéme eſpéce d'être ; je nie que Dieu puiſſe créer une ſubſtance qui ſoit matérielle & ne ſoit point matiére, qui ſente & qui connoiſſe & ne ſoit point eſprit. Pourquoi? Parceque Dieu ne peut pas changer l'eſſence des choſes. Or ſuivant les principes établis en bonne Philoſophie, il eſt de l'eſſence de tout être matériel d'être matiére, comme il eſt de l'eſſence de tout être ſpirituel d'être eſprit ; & il eſt de l'eſſence de tout être qui ſent & qui connoît d'être eſprit, comme il eſt de l'eſſence de tout être privé de connoiſſance & de ſentiment d'être matiére. Je défie le plus hardi des Péripatéticiens d'oſer me conteſter la vérité de ces principes. Car je connois leurs ſubtilités. Qu'une boule ſoit en repos, diſent ils (*a*), il eſt certain qu'alors il n'y a point de mouvement en elle. Qu'on la pouſſe, & qu'elle commence à ſe mouvoir, il eſt encore certain qu'alors elle a du mouvement. Or le mouvement n'eſt pas un pur néant ; & l'on ne peut diſconvenir, qu'en acquérant du mouvement, la boule a acquis quelque choſe de nouveau. Mais ce quelque choſe de nouveau, ce mouvement, qu'eſt-ce que c'eſt? Ce n'eſt certainement point un eſprit, c'eſt-à-dire, une ſubſtance qui penſe. On ne peut pas dire non plus que ce ſoit un corps : le

(*a*) Pardies, *de la connoiſſance des Bêtes*, n. 107.

mouvement n'est sûrement point une substance étendue en longueur, en largeur & en profondeur ; » & ce seroit une imagina-» tion bien plaisante, de croire qu'il y eût » là deux corps, l'un ancien qui seroit la » boule, & l'autre nouveau qui seroit le » mouvement. « Fort plaisante sans doute ; aussi plaisante que de croire qu'une substance puisse en même-tems être matérielle & n'être point matiére. Mais continuons. » La » boule donc, ajoutent-ils, & le mouve-» ment ne sont pas deux corps. « *Concedo* : après ; qu'en concluez-vous ? Selon toutes les régles de la Logique, vous devez en conclure : donc puisqu'en acquérant du mouvement, la boule a acquis quelque chose de nouveau, on est obligé de reconnoître que quelque chose peut appartenir au corps, & n'être cependant ni esprit, ni corps. Cela est juste, tout le monde vous l'accordera, & on vous dira que ce quelque chose qui n'est ni esprit, ni corps, est ce que vous appellez vous même mode ou accident. Mais cette conséquence, quoique juste, ne vous accommode point, parce qu'elle ne peut vous être d'aucun usage pour prouver l'existence de votre forme substancielle. Voyons donc à quoi aboutira tout ce grand appareil : dites-nous ce que vous inferez de tout ce long raisonnement. Pré-

nez garde ſeule ment à ce que dit le Poëte (*a*).

La Montagne en travail enfante une ſouris (*b*).

Donc, concluez-vous, » le mouvement » étant ſurvenu de nouveau au corps de la » boule : il faut reconnoître quelque choſe » qui n'eſt pas corps, & qui appartenant » n'éanmoins au corps, eſt quelque choſe » de corporel ; & c'eſt ce que nous appellons » des modes, ou des accidens. «

Quelle chute, grand Dieu ! & ne l'avois-je pas prévûe. Mais qui l'eût attendue du Coriphée de la ſecte ? Le mouvement corporel ! quelque choſe qui n'étoit point corporel, & qui le devient, parce qu'il appartient au corps ! Par conſéquent la couleur corporelle, la chaleur corporelle, l'odeur corporelle, des modes & des Accidens corporels. Quelles idées ! & qui peut les avoir & les produire ? Un novice peut-être, un apprentif dans l'art de raiſonner : point du tout ; un très habile homme, un grand Géométre, le P. Pardies. A ce nom, qui peut ſe flatter de penſer & de raiſonner toujours juſte ? Pour que les plus grands hommes proſtituent à ce point leurs lumiéres & leurs talens, pour que remiſe en de ſi bonnes mains une cauſe ſoit réduite

(*a*) *Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.* Hor. Art. Poët.

(*b*) *Deſpreaux.* Art. Poët.

à de pareilles extrêmités, ne faut-il pas qu'elle soit bien désespérée ?

Mais les Péripatéticiens n'en demeurent pas là : pour soutenir le phantôme qu'ils ont élevé, il n'y a pierre qu'ils ne remuent; si les subtilités de l'école ne leur réussissent point, ils ont recours à l'Ecriture. » L'essence spécifique de la substance qui » anime les Bêtes, dit un de leurs parti- » sans (*a*) homme sage & Ecrivain estimé, » est expressément déterminée par le passa- » ge de la Genèse : où Dieu dit : *Que la terre* » *produise les ames des Bêtes* (*b*). Ce passage » décide deux choses : 1°. Que les Bêtes » ont des ames vivantes, & que par con- » séquent elles ne sont pas des Automa- » tes, suivant la Philosophie Carthésienne. » 2°. Que ces ames sont purement maté- » rielles, comme produites de la terre.... » Un témoignage si clair, continue-t-il, » si direct, si autentique, ne peut laisser au- » cun doute, que l'ame qui anime les Bêtes ne » soit une ame vivante, & une ame terres- » tre .... Voilà donc, ajoûte-t-il dans sa » note, après avoir cité les paroles du Tex- » te Sacré, voilà les ames matérielles.... » des Bêtes terrestres tirées de la terre.

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, T. II. *p.* 602. *&* 603.

(*b*) *Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta, & reptilia, & bestias terræ.* Gen. c. 1. v. 24.

J'ai

J'ai entassé exprès dans cette citation les expressions les plus propres à caractériser la pensée de l'Auteur, afin de faire toucher au doigt à tout homme sage, jusqu'où peut aller, ou la négligence, ou le préjugé. J'ai déja dit ailleurs (*a*), ce que je pensois de l'autorité de l'Ecriture dans la question dont il s'agit. En général on ne la considére rien moins que comme décisive, on la regarde même comme étrangére dans les matiéres Philosophiques. Il est vrai que si en parlant des créatures, elle s'explique quelquefois formellement au sujet de leur nature & de leur essence, il y auroit de la témerité à tout Philosophe, quel qu'il soit, à aller heurter de front ce qu'elle enseigne sur cet article, & à le contredire par des systêmes en l'air; qui presque jamais n'ont d'autre fondement que les bornes étroites du crâne fragile d'un petit homme. Mais il n'est pas moins certain, que ce n'est pas dans les Livres Sacrés qu'on doit chercher la science de la nature. Nous ne sçaurions douter, que l'Esprit de Dieu qui les a dictés n'ait eu en vûe de faire des Saints; mais nous ne sçavons pas de même qu'il se soit proposé de former & d'instruire des Philosophes.

A l'égard de l'ame des Bêtes, j'ai observé que l'Ecriture s'exprime à leur sujet d'une maniére fort équivoque. Quelque part,

(*a*) Tome premier, pag. 53.

que l'on tienne, celui de Descartes ou celui d'Aristote, on trouve à coup sûr, soit dans ce qu'elle dit, soit dans ce qu'on lui fait dire, de quoi appuyer son sentiment & autoriser ses visions. L'Auteur que je cite doit le sçavoir beaucoup mieux que moi, puisqu'il en rapporte plusieurs passages des plus formels & des plus marqués, pour prouver que les Animaux sont sujets aux mêmes passions que l'homme. Après cela j'aurois lieu de paroître étonné, qu'il employe son autorité pour soutenir une aussi mauvaise thèse que la sienne. Mais je ne m'étonne pas pour si peu : ce qui me surprend, est que cet habile homme n'ait pas entendu, ou n'ait pas voulu entendre les paroles même du Texte Sacré qu'il rapporte. *Que la terre*, dit-il, *produise des Animaux*. C'est lui qui le dit : pour l'Ecriture, elle ne dit rien moins que cela ; le plus petit écolier est en état de le lui soutenir, & de lui faire voir que dans cet endroit elle se sert d'un Hébraïsme, qui rendu dans sa juste valeur, signifie précisément, *Que la terre produise les Animaux*. Je le défie, lui & tous les Péripatéticiens du monde, de trouver dans ces mots l'ame matérielle, & les formes substancielles.

Mais c'est trop long-tems s'arrêter à ces minuties de Grammaire ; aussi n'ai-je paru y faire quelqu'attention, que pour confir-

mer la vérité de ce que j'ai dis plus haut, que dans les causes désespérées, telle que celle-ci, les meilleurs esprits déraisonnent. Après cela j'espere que le Lecteur me dispensera de parler de la comparaison du cachet & de son empreinte rapportée par le Pére Pardies (*a*), aussi bien que de la différence admirable, que cet habile homme établit entre les modes, ou accidens, & les formes substancielles (*b*). On ne croiroit jamais qu'un esprit aussi juste eût pû imaginer, que cette différence consistoit en ce que le mode ne change en rien à la substance du corps qu'il affecte; au lieu qu'étant unie au corps de l'animal, la forme substancielle le constitue en *être d'Animal*, & en fait une *substance d'Animal*, & par conséquent, dit-il, une *substance nouvelle*: comme si l'animal étoit une *substance* particuliére, l'homme une substance particuliére, & ainsi de tous les autres êtres. Mais laissons cela. Dans l'esprit de ses confréres le Pére Pardies étoit un prévaricateur, qui trahissoit les intérêts de la secte, & étoit Cartésien dans l'ame (*c*). Cela peut être, je n'en sçais rien. Je sçais seulement que les battus ont toujours tort, & que si par malheur l'armée a du dessous, on ne manquera pas de dire

(*a*) Pardies, *ubi suprà* N°. 104.

(*b*) *Ibid.* N°. 109.

(*c*) Le Pere Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part.* IV.

qúe le Général eſt un mal habile ou un traître.

Avançons. Je crois avoir aſſez bien prouvé, qu'une ſubſtance mitoyenne entre la matiére & l'eſprit, une ſubſtance qui n'eſt ni matiére ni eſprit, qui eſt materielle & n'eſt point matiére, eſt une pure ſuppoſition, une chimére qui ne doit ſa naiſſance qu'aux vaines ſubtilités des Péripatéticiens, & qui n'exiſta jamais dans l'ordre des êtres. Paſſons aux ſentimens & aux connoiſſances matérielles. Je ne doute point que l'idée n'en paroiſſe au moins fort ſinguliére. Les défenſeurs des formes ſubſtancielles l'ont bien prévû : ils ont parfaitement ſenti, que cette nouvelle abſurdité ne manqueroit pas de faire pleuvoir ſur eux les railleries & les invectives; & pour parer le coup, ils croyent avoir trouvé un ſecret merveilleux, en imaginant l'admirable diſtinction des connoiſſances ſpirituelles & des connoiſſances ſenſibles. Des connoiſſances ſenſibles, dira-t-on : quelle ſorte d'animal eſt-ce-là ? Ariſtote me pardonne ſi j'en ſçai rien; mais conſultons encore l'habile homme que j'ai déja cité plus d'une fois : il eſt en état de nous l'apprendre auſſi-bien que qui que ce ſoit; & quoique dans ſon parti on l'ait blaſonné de l'épithéte odieuſe de prévaricateur, on lui doit la juſtice de reconnoître qu'il l'a défendu auſſi-bien qu'il pouvoit l'ê-

tre, & qu'il a ſoutenu une mauvaiſe cauſe avec tout l'eſprit du monde.

» La connoiſſance ſpirituelle, ou, ſi vous
» voulez, intellectuelle, eſt, dit-il (*a*), une
» perception intime, par laquelle nous ap-
» percevons tellement un objet, que nous
» nous appercevons de cela même, c'eſt-à-
» dire, une perception qui emporte eſſentiel-
» lement avec elle une eſpéce de réflexion
» qu'elle fait indiviſiblement ſur elle-même,
» enſorte que nous connoiſſons fort bien
» que nous connoiſſons . . . Nous n'avons
» qu'à nous conſulter nous-mêmes, & à con-
» ſidérer ce qui ſe paſſe en nous, pour bien
» comprendre la nature de ces connoiſſan-
» ces, de ces perceptions & de ces réfle-
» xions que je viens de dire. Quand je penſe
» à Dieu, & qu'après avoir conſidéré la
» diſpoſition admirable du monde; je viens
» à raiſonner un peu & à tirer cette conſé-
» quence, Dieu exiſte, je penſe tellement
» à cette exiſtence de Dieu, que je ſçai in-
» timement que j'y penſe. Il neſt pas nécceſ-
» ſaire que je faſſe un autre acte de l'enten-
» dement par lequel je réfléchiſſe ſur cette
» premiére penſée, pour dire : oui, il eſt
» vrai ; je penſe maintenant à Dieu & à ſon
» exiſtence : ſans faire cette réflexion par un
» nouvel acte, le premier ſuffit pour me fai-
» re ſçavoir que je penſe, parce que de la

(*a*) Pardies, *ubi ſuprà*, N°. 78.

» façon que je pense pour lors, je ne le fais
» pas à mon insçû ; je pense, en connois-
» sant que je pense, & cette sorte de pen-
» sée est essentiellement & indivisiblement
» réflexive sur elle-même. «

J'ai rapporté tout ce long Passage à dessein, pour faire mieux sentir ce que le Pére Pardies entend par connoissances spirituelles, ou intellectuelles. Il en cite encore quelques autres exemples, par lesquels il paroît, que connoître spirituellement n'est précisément autre chose que connoître, & sçavoir que l'on connoît. Jusques-là tout ne va pas mal; & il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour songer à lui chercher querelle sur cet article. Avançons; écoutons ce qu'il nous apprendra au sujet des connoissances sensibles. Tout autre qu'un Métaphysicien, disons mieux, tout autre qu'un Péripatéticien s'imagineroit, qu'elles ne sont précisément autre chose que celles dont il vient de parler. Car qu'est-ce que connoître sensiblement? N'est-ce pas évidemment connoître & s'appercevoir & sçavoir que l'on connoît? Or connoître & s'appercevoir que l'on connoît, est précisément ce que le Pere Pardies vient d'appeller connoissance spirituelle & intellectuelle; donc les connoissances spirituelles sont précisément les mêmes que les connoissances sensibles, & la distinction qu'on prétend

établir entr'elles, eſt une diſtinction vaine & chimérique. Mais encore un coup ne chicanons point ſur les mots, quoique ces Meſſieurs ne nous payent en effet que de mots, que tout leur ſyſtême des formes ſubſtancielles ne conſiſte qu'en mots, & que qui leur ôteroit la reſſource des mots, les forceroit infailliblement à ſe taire. Laiſſons-les pour un moment ſe flatter de la douce idée, qu'à l'aide de leurs mots toujours vuides de ſens, ſouvent équivoques ou contradictoires, ils réuſſiront à en impoſer aux ſots & aux ignorans; & voyons ce qu'ils appellent connoiſſances ſenſibles.

» Mais quelquefois auſſi, *continue l'habile » homme que j'ai cité* (*a*), nous avons des » perceptions qui n'emportent nullement » avec elles ces ſortes de réflexions, & nous » appercevons, ſans nous appercevoir que » nous appercevions. « Que cela eſt bien penſé! des perceptions où l'on apperçoit, ſans s'appercevoir que l'on apperçoit! Cela fait ſans contredit un petit jeu de mots fort joli, mais malheur à nous, s'il y a de la réalité: car delà il s'enſuivra que nous voyons ſans voir, que nous ſentons ſans ſentir, que nous penſons ſans penſer, & que par conſéquent nous vivons ſans vivre. Cela eſt terrible; mais qu'on ne croye pas s'en mo-

(*a*) Pardies, *ubi ſuprà*, N°. 80.

quer: je rens à la lettre la pensée de mon Auteur. Ecoutons-le.

» Par exemple, dit-il, souvent il arrive » qu'ayant l'esprit extrêmement occupé à » la considération de quelqu'objet qui nous » plaît beaucoup, nous sommes tellement » absorbés dans cette considération, qu'il » ne nous reste plus moyen de penser pres- » que à autre chose. Ainsi ayant les yeux » ouverts, nous ne nous appercevons pas » seulement des objets qui sont devant nous, » & une personne de nos amis aura pû pas- » ser, sans que nous y ayons pris garde. En » cette rencontre je demande, si l'on peut » dire que nous ayons vû cette personne? » A la vérité, j'ai déja supposé que nous ne » nous en étions point apperçû; mais aussi » ce n'est pas-là ce que je demande. Je ne » demande pas si l'on s'en est apperçu, » puisque je suppose que non; mais je de- » mande si l'on a vû cette personne, qui » a passé devant nous lorsque nous avions » les yeux ouverts, & que rien ne manquoit » ni du côté de l'organe, ni du côté de » l'objet, ni du côté du milieu pour faire la » vision. L'avons-nous vûe? Si vous dites » que non, il n'y a point à hésiter; vous » devez donc dire que nous étions aveu- » gles. Cette conséquence [illegible]: » car celui là est aveugle, qui ayant les yeux » ouverts, ne voit point en plein midi ce

» qui se passe devant lui, lorsqu'il ne man-
» que rien au dehors de tout ce qui est né-
» cessaire à la vision. Vous direz peut-être
» qu'une des conditions nécessaires est
» l'attention, qui manque en cette rencon-
» tre ; mais prenez garde, s'il vous plaît,
» que si cette attention est nécessaire pour
» nous appercevoir que nous voyons, elle
» peut ne l'être pas pour voir ; & je ne de-
» mande pas maintenant si nous apperce-
» vons, mais seulement si nous voyons. «

Ne l'avois-je pas bien dit, que si nous écoutions le Pére Pardies, il nous prouveroit que nous voyons sans voir, & peut-être aussi que nous vivons sans vivre. Car cette personne qui a passé devant nous, une persuasion intime nous dit que nous ne l'avons pas vûe. Mais passons outre ; nous y reviendrons dans un moment. La citation est déja un peu longue ; n'importe, allons jusqu'au bout : avec les gens d'esprit tels que l'habile homme dont il s'agit ici, quelque longs qu'ils soient, il n'y a jamais rien à perdre.

» Pour ne pas m'arrêter ici trop longtems,
» *ajoute-t-il* (*a*), il me semble que nous de-
» vons dire absolument que nous avons vû.
» Car enfin il est évident que pendant tout ce
» tems-là nous n'étions pas aveugles. Nous
» sçavons cela, & nous le disons, comme

(*a*) *Ibid.* N. 81.

» l'ayant expérimenté, & sentant fort bien
» qu'en effet nous n'étions pas aveugles,
» que nous avions des yeux, que la lumiére
» ne nous a point disparu, que les choses
» étoient comme elles sont maintenant. Il
» est donc certain, que nous voyions pour
» lors aussi-bien que nous voyons à cette heu-
» re ; & toute la différence qu'il y aura, c'est
» que maintenant nous voyons avec cette
» attention, & que tantôt nous voyons sans
» elle. D'où je conclus, que l'on peut voir
» sans cette attention particuliére, je veux
» dire sans s'appercevoir que l'on voit. «

Ce sont ces perceptions, où, comme il l'a dit, on apperçoit sans s'appercevoir que l'on apperçoit, que notre Auteur appelle des connoissances sensibles ; & ce sont ces connoissances sensibles, différentes des connoissances spirituelles & intellectuelles qui n'appartiennent qu'à l'homme, qu'il attribue & que tous les Péripatéticiens comme lui attribuent aux Bêtes ? Ainsi, dit-il (*a*),
» quand on dit que nous faisons sans y pen-
» ser plusieurs mouvemens, qui sont d'ail-
» leurs très-réglés, & très-bien proportion-
» nés à la fin que nous pourrions nous être
» proposé nous-mêmes, on veut dire seule-
» ment, que dans ces rencontres nous n'avons
» point de connoissances intellectuelles,
» puisqu'en effet nous n'y prenons nulle-

(*a*) *Ibid.* N°. 86.

» ment garde, & n'en sçavons rien pour la
» plûpart du tems? mais on ne peut pas con-
» tester, ce me semble, qu'il n'y intervien-
» ne de ces connoissances sensibles à peu-
» près semblables à celles que je viens d'ex-
» pliquer. «

Ne doit-on pas avouer que l'esprit est un dangéreux instrument, lorsqu'on en abuse; & n'est-on pas obligé de reconnoître la vérité de ce que disoit un fort habile homme, qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout, quand avec de l'esprit, on sçait l'art de tourner un syllogisme? Car que dans tout ce long Passage cité le Pére Pardies abuse manifestement de son esprit, pour prouver que dans le cas proposé nous avons vû la personne qui a passé devant nous, & que nous n'avons point apperçûe, la chose n'est pas douteuse; il n'y a point à s'y méprendre. Un sentiment intérieur, une persuasion intime nous dit que nous ne l'avons point vûe; & tous les Péres Pardies du monde voudroient nous persuader que nous l'avons vûe, que nous n'en croirions rien, & que nous soutiendrions toujours le contraire. Pourquoi; & d'où peut venir cette opposition entre notre sentiment intérieur & les raisons d'un si habile homme? Qui des deux nous trompe? Est-ce cette persuasion intime que nous avons? Non; elle est incapable de nous égarer: c'est notre guide le

plus fidéle & le plus sûr; & malheur à nous, si nous refusons de l'écouter, pour suivre des lumiéres étrangéres à son préjudice? Il faut donc que ce soit le Pére Pardies qui tâche de nous en imposer; & c'est sans doute dans son raisonnement, que nous devons chercher la source de l'illusion. Voyons: ne seroit-elle point cachée sous l'équivoque du mot *voir*, dont ce Philosophe se joue? Il est aisé de s'en éclaircir. Qu'est ce que voir? Peut-on voir sans que l'ame y fasse attention? Peut-on voir sans appercevoir? Si on ne le peut pas, toute la Philosophie aura beau dire; nous n'aurons point vû la personne que nous n'avons point apperçue. Or que l'on ne puisse voir sans attention & sans appercevoir, je le prouve, & je le prouve par le Pére Pardies lui-même. Je vais rapporter ses propres termes, afin qu'on ne puisse pas dire que j'en impose.

» Quand je vois, dit cet homme ingé-» nieux dans un autre endroit, en soutenant » une autre cause (*a*), quand je vois un ta-» bleau devant moi, il y a une infinité de » rayons qui sont portés dans l'air, & qui » passant au travers des humeurs de mon » œil, vont faire une peinture admirable de » ce tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. » *Ce n'est pas encore voir*, puisque tout cela

(*a*) *Ubi suprà*, N. 44. 45. & 46.

» ſe peut faire dans un œil artificiel, & dans » celui d'un mort. Enſuite, par le moyen » du nerf optique, il ſe fait une certaine » communication juſques dans l'intérieur » du cerveau, où eſt ce qu'on appelle le » ſens commun, & le ſiége de l'imagina» tion; & il s'y forme une autre ſorte d'i» mage infiniment plus ſubtile & plus dé» licate, que Saint Auguſtin appelle ſpiri» tuelle, pour la diſtinguer de la premiére » qu'il appelle corporelle. Juſques là, *ce* » *n'eſt point encore appercevoir*; parce que » toutes ces repréſentations, toutes ſubtiles » qu'elles ſoient; ne ſont que de certaines » figures corporelles, qui ſe forment dans » la ſubſtance du cerveau . . . . Or, que la » ſubſtance du cerveau ſoit imprimée com» me il vous plaira, qu'on y grave les fi» gures les plus délicates du monde, s'il n'y » a autre choſe, ce ne ſera point-là apper» cevoir.

» Comme donc notre ame ſe trouve en » cet endroit intimément préſente & *atten*» *tive*, & comme d'ailleurs elle a la facul» té de connoître, elle ne peut ignorer ce » qui ſe paſſe ainſi chez elle-même. Nous » concevons ſans peine qu'un Ange étant pré» ſent à une pierre, s'appercevroit fort bien » que c'eſt-là une pierre: auſſi *notre ame étant* » *préſente à cette partie du cerveau ainſi émue* » *& ainſi figurée*, s'apperçoit fort bien de

» ce mouvement & de cette figure. Mais
» pour cela il faut qu'outre toutes ces diver-
» ses agitations & toutes ces figures du corps,
» notre ame se fasse elle-même une autre
» sorte de peinture, & qu'en la faisant, elle
» la considére & la regarde en elle-même ;
» de sorte que l'image ne soit point diffé-
» rente de l'action par laquelle on la consi-
» dére, & que se représenter un objet soit
» la même chose que le considérer.

» Voilà ce que nous expérimentons en
» nous, quand nous sentons & que nous
» appercevons : *nous nous formons nous mê-
» mes en nous-mêmes une image & une repré-
» sentation de quelque chose* ; & par cela
» même que nous formons cette image,
» nous la considérons indivisiblement, &,
» comme l'on parle dans l'Ecole, intransi-
» tivement. Et sans cette représentation in-
» térieure que Saint Augustin appelle in-
» tellectuelle, les objets auroient beau se
» présenter à nos sens; ils pourroient se
» peindre dans le fond de nos yeux; ils
» pourroient même ébranler nos nerfs jus-
» ques dans l'intérieur du cerveau; ils pour-
» roient, si vous voulez, y graver ces ima-
» ges & ces figures; *mais pour tout cela ils
» ne seroient jamais apperçus.* «

Je m'en tiens là. Ce Passage est peut-être un peu long; mais il est trop précis & trop formel, pour que j'aye crû devoir l'abréger

d'une ſeule ſyllabe. Car de là il réſulte évidemment ſelon le Pére Pardies lui-même, 1°. que voir & appercevoir ſont précisément la même choſe, enſorte que l'un ne ſçauroit aller ſans l'autre; 2°. que pour voir, il ne ſuffit pas, comme il l'a d'abord ſuppoſé fauſſement, que nous ayons les yeux ouverts, & que ni du côté de l'organe, ni du côté de l'objet ou du milieu, rien ne manque pour faire la viſion; qu'avec tout cela les objets extérieurs pourront bien ſe peindre dans nos yeux, ou même dans notre cerveau; mais que malgré cela ils ne ſeront point vûs & apperçûs, que malgré cela nous ne verrons point, ſi outre cela notre ame n'eſt préſente & attentive à l'endroit du cerveau où ces objets viennent ſe peindre, ſi elle ne s'en forme à elle-même une repréſentation & une image, & ſi par la même action qui lui ſert à ſe former cette image, elle ne la regarde & la conſidére. D'où je conclus contre le Pére Pardies, d'après le Pére Pardies lui-même, que puiſque dans le cas qu'il a propoſé nous n'avons point apperçu la perſonne qui a paſſé devant nous, puiſque nous n'y avons pas fait attention, nous ne l'avons certainement point vûe.

De-là il s'enſuit encore, que la différence que cet habile homme a prétendu établir entre les connoiſſances ſpirituelles &

les connoissances sensibles, est une distinction purement imaginaire & absolument chimérique ; que le systême des formes substancielles croule encore par cet endroit ; & que puisque si l'ame n'est présente & attentive à l'endroit du cerveau où les objets viennent se peindre, si elle ne s'en forme une image à elle-même pour la regarder & la considérer, toutes opérations qui ne peuvent convenir à la matiére, ni à aucune substance matérielle, puisque sans cela, dis-je, nous ne pouvons voir, ni appercevoir, ni par conséquent sentir & connoître, il est vrai de dire qu'avec toutes les formes substancielles d'Aristote les Bêtes ne verront jamais, n'appercevront jamais, ne sentiront & ne connoîtront jamais, si outre cela elles n'ont une ame spirituelle. Car pourquoi seroient elles plus privilégiées que nous ? Sont-elles de meilleure maison ; pour pouvoir opérer avec le moins ce qu'avec le plus nous avons encore souvent de la peine à faire ? Aussi le Pére Pardies convient-il formellement de la conséquence. » Cette » sorte de représentation, dit-il (*a*), que » nos Philosophes estiment ainsi nécessaire » pour le sentiment & pour la perception » est quelque chose de si relevé, qu'il n'y » a corps imaginable, pour grande que soit » sa subtilité & sa perfection, qui puisse

(*a*) *Ubi suprà*, *N*. 47.

atteindre

» atteindre jusques-là ; & qu'ainsi cette opé-
» ration étant au-delà de tout ce que peut
» faire un corps, il faut nécessairement
» qu'elle ait un autre principe qui ne soit
» pas corps, c'est-à-dire, qui soit une ame
» spirituelle & immatérielle. «

Qu'on ne nous dise donc plus, que si dans le cas proposé nous n'avons point vû la personne qui a passé devant nous, il faut convenir qu'alors nous étions aveugles. Ce sont-là des tours de Métaphysiciens accoutumés à se jouer des mots, & à raisonner éternellement sur des équivoques. J'ai déja averti, qu'elle consistoit ici dans le mot *voir*. Car on peut ne pas voir de bien des façons. On ne voit point quand on n'a pas d'yeux, & quand on n'en a jamais eu, ou quand en ayant eu, on les a perdus par quelque accident. Avec des yeux même on ne voit point, lorsque quelque obstacle tel, par exemple, qu'une taye, empêche l'usage de la vûe ; ou bien si l'on a les yeux fermés, ou si l'on est dans les ténébres. Mais avec les meilleurs yeux du monde, quoiqu'on les ait parfaitement ouverts, & au milieu du plus beau jour, on ne voit point, & l'on ne doit pas voir, lorsqu'on n'arrête point sa vûe sur les objets & qu'on n'y fait pas attention. Pourquoi? Parce que les rayons qui partent des objets ont beau se peindre alors dans les yeux &

dans le cervau ; l'ame occupée ailleurs n'est pas présente dans cet endroit, pour s'appercevoir de ce qui s'y passe. Dira-t-on pour cela qu'alors on est aveugle ? Qu'on dise donc aussi qu'un homme est aveugle, sourd & insensible, parce que dans l'extase, il ne voit, ne sent & n'entend point, Il l'est pour le présent, si l'on veut ; mais attendez un seul instant, il cessera bien-tôt de l'être Et quand cela cessera-t-il ? Dès qu'il le voudra, dès que son ame voudra se rendre attentive aux objets présens. Et c'est ce qu'il y a de bien admirable, que quoique nos sens soient disposés au mieux, les objets extérieurs ont beau se présenter à eux, ils ne font sur nous aucune impression, nous ne voyons point, nous n'entendons point, nous ne sentons point, si nous ne voulons voir, sentir & entendre. Cela est si vrai, que dans les occasions même les plus imprévûës, dans les sensations forcées, nous ne voyons, nous n'entendons, nous ne sentons que confusément, si la durée de l'impression n'oblige notre ame de se prêter à des sensations, qu'elle hait & qu'elle rejette ; ensorte qu'il est vrai de dire, que si les Bêtes n'ont point une ame spirituelle comme nous, une ame capable de vouloir, elles sont incapables de voir, d'entendre & de sentir, ou que si sans cela elles peuvent avoir des connoissances & des

ſenſations, ce ne ſçauroient être que des connoiſſances & des ſenſations momentanées, forcées & déſagréables: diſons mieux; elles ne peuvent point en avoir du tout, puiſque dans les occaſions même les plus imprévûes, dans les ſenſations les plus violentes, la préſence de l'ame eſt ſi néceſſaire, que de l'aveu de tous les hommes qui ont des yeux à la tête, ou qui veulent en avoir, ſans elle l'impreſſion des objets extérieurs n'agiroit que ſur une maſſe aveugle & inſenſible.

Car on a beau dire (*a*), que ſentir du feu, & penſer à du feu, ſont des choſes très-différentes, & par conſéquent très-ſéparables l'une de l'autre. Quand j'accorderois la propoſition à l'habile homme qui l'a avancée, qu'y gagneroit-il? Tant qu'il ne ſera pas démontré qu'un cadavre eſt capable de ſentir, ne ſera-t-il pas toujours vrai de dire, que le ſentiment ne ſauroit convenir à la matiére? Mais à Dieu ne plaiſe que je demeure d'acord que ſentir du feu, & penſer à du feu, ſont des choſes très-ſéparables. La Métaphyſique qui ſçait ſi bien l'art de diviſer, & qui n'a jamais ſçu peut-être celui de réunir enſemble deux vérités, pourra les ſéparer ſans doute. Pour moi qui ne ſuis point initié dans ſes myſtéres,

(*a*) Le Pere Daniel, *Voyage du Monde de Deſcartes, Part.* V.

j'avoue qu'on peut bien penser à du feu sans le sentir; mais je défie bien qu'on puisse le sentir sans y penser, à moins qu'on ne soit ladre-verd, & je reviens à mon cadavre. Tant qu'il ne sera pas démontré qu'il est capable de sentir, la matiére demeurera toujours matiére; c'est-à-dire toujours insensible. Les objets extérieurs auront beau agir sur l'organe, l'organe lui-même aura beau être bien disposé; s'il n'y a point d'ame dans le tuyau, le tuyau ne chantera point, &, comme l'a dit Leibnitz, il n'y aura jamais de sentiment sans réflexion & sans pensée.

Finissons. J'ai dit il n'y a qu'un moment que les Bêtes ne doivent pas être plus privilégiées que nous, & que si sans le secours d'une ame spirituelle & intelligente nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni par conséquent connnoître & sentir, une forme substancielle ne leur suffit pas, pour ces mêmes opérations, & elles ont nécessairement besoin pour connoître & pour sentir d'une ame spirituelle comme la nôtre. Retournons la phrase. La machine de notre corps est toute disposée comme celle du corps des Bêtes: nous avons à peu près les mêmes organes, & dans nous comme dans elles ils sont à peu près susceptibles des mêmes impressions. Pourquoi donc seroient-elles plus privilégiées que nous? Si par le moyen d'une ame matérielle elles sont capables de

connoître & de ſentir, pourquoi avec une ame matérielle comme la leur ne ſerions-nous pas auſſi capables de connoiſſance & de ſentiment? Pourquoi ne pourrions-nous pas faire ces mêmes opérations ſans le ſecours d'une ame ſpirituelle & raiſonnable? Ces opérations ne ſont pas après-tout fort différentes en nous de ce qu'elles ſemblent être dans la brute. S'il y a de la différence, ce n'eſt certainement que du plus au moins: ainſi tout ce que l'on pourra dire ſera que l'ame de l'homme eſt plus parfaite que celle des Bêtes; mais le plus ou le moins de perfection n'empêchera point, que ce ne ſoit toujours une ame matérielle.

On ne manquera pas de dire, qu'entre les opérations de l'homme il y en a de ſi excellentes, qu'elles ne peuvent convenir aux animaux, ni procéder d'aucun autre principe que d'une ame ſpirituelle & intelligente; & ces opérations, dira-t'on, ſont les connoiſſances univerſelles, le raiſonnement par lequel nous tirons une connoiſſance de l'autre. Mais ces opérations qu'on trouve ſi belles & ſi extraordinaires dans l'homme, qu'ont-elles de ſi ſupérieur à celles qu'on attribue ici aux Bêtes? Ne peut-on pas toujours dire qu'elles n'en diffèrent que du plus au moins. En effet, ſi une fois on accorde de la connoiſſance aux animaux, quelle qu'elle puiſſe être, ce chien

qui voulant prendre un morceau friand pen-du dans un endroit où il ne peut atteindre, après avoir remarqué un lieu élevé d'où il peut monter sur un autre, & de là attraper ce qu'il désire, saute habilement sur le premier dégré, & de-là arrive d'échelon en échelon jusqu'au morceau dont il fait sa proie; ce chien, dis-je, peut-on nier qu'il ne rassemble alors l'image du lieu où il est avec celle du premier dégré, celle-ci avec celle du dernier, & cette derniére avec l'image de la chose qu'il veut avoir? Peut-on nier en un mot qu'il ne raisonne? Un chat n'a-t'il pas une idée universelle de la bonté, & ne sçait-il pas en général que tous les fromages sont bons, puisqu'il ne manque jamais d'aller au fromage? Un chien qui court après un liévre, ignore-t'il que le liévre est bon à attraper, & ne sçait-il pas que pour l'attraper il faut courir? Il connoît donc la fin, & les moyens qu'il faut prendre pour y arriver. Les linottes ne connoissent-elles pas aussi la fin & les moyens, lorsqu'avec leur bec elles attirent leur boire & leur manger, qui est suspendu en de petits sceaux? On peut se donner le plaisir de leur voir faire ce petit manége raisonné, chaque fois que l'on passe sur le Quay de la Ferraille, le long du mur de l'Église des Cordeliers, ou au haut de la rue St. Honoré. On en voit encore dans plusieurs boutiques de

Marchands ou d'Artiſans: un chardoneret enchaîné fait l'amuſement d'un Cordonnier qui taille un eſcarpin. J'ai dit que ces linottes connoiſſent la fin & les moyens ; car pour cela il faut qu'elles connoiſſent premiérement, que le boire & le manger leur eſt bon : il faut qu'elles ſçachent enſuite qu'elles doivent l'approcher, puiſqu'il eſt éloigné; & pour l'approcher, il faut qu'elles jugent qu'il eſt néceſſaire de tirer avec le bec la corde ou la chaînette qui le tient ſuſpendu, & arrêter avec le pied ce qu'elles en ont tiré, pour lever le reſte de la même maniére. Si ce n'eſt là connoître la fin & les moyens, peut-on dire qu'entre les hommes il y en ait beaucoup qui les connoiſſent? Or raiſonner, profiter de l'expérience, connoître les moyens & agir pour une fin, craindre & eſpérer le bien ou le mal à venir, ce qu'Ariſtote, St. Thomas, toute l'Ecole Péripatéticienne en un mot attribue aux animaux, ſont-ce, à votre avis, des opérations fort inférieures à ce que l'on remarque de plus parfait & de plus excellent dans l'homme? Et qu'eſt-ce après tout, dit un habile homme, qui dit toujours bien, quelque parti qu'il ait à défendre (*a*), qu'eſt-ce qu'une connoiſſance univerſelle, ſinon une connoiſſance qui convient à pluſieurs choſes ſemblables, comme le portrait d'un

(*b*) Pardies, *ubi ſuprà. n.* 51.

homme conviendroit à tous les visages qui lui ressembleroient ? Qu'est-ce qu'un raisonnement, sinon une connoissance produite par une autre connoissance, comme nous voyons qu'un mouvement n'est souvent que la suite & l'effet d'un autre. Si l'on admet une fois que la connoissance de la fin & des moyens, la crainte & l'espérance du bien ou du mal à venir peuvent être les attributs d'une ame purement matérielle, comment sera-t'il possible de prouver, que tout ce qu'on vante dans l'homme de plus excellent ne sçauroit convenir à la matiére ?

Je pourrois aller plus loin ; & il ne me seroit pas impossible de prouver, que si les Bêtes sont capables de connoître, elles sont capables de raisonner, elles sont pourvues d'une volonté & d'un libre-arbitre, elles sont en un mot en état d'agir comme les hommes. Aussi remarquez, s'il vous plaît, que pour prouver que nous étions libres, les Péres ne se sont servis que de cet argument général ; que tout ce qui est capable de connoître, peut connoître le bien & le mal, c'est-à-dire, ce qui lui est bon, & ce qui lui est mauvais ; que par conséquent en considérant ces deux objets, il peut les comparer ensemble, il peut délibérer, il peut se déterminer & en choisir un à l'exclusion de l'autre, en quoi consiste l'usage de la liberté. Cela est si vrai, que la défi-

nition générale qu'on donne de la liberté, eſt celle-ci, *Facultas agendi cum ratione, la puiſſance d'agir avec connoiſſance.* D'où je ſuis en droit de raiſonner ainſi : les Bêtes connoiſſent; donc elles connoiſſent le bien & le mal; donc elles délibérent; donc elles ſe déterminent, & choiſiſſent l'un pour éviter l'autre. Tout cela ſe fait dans les Bêtes ſans le ſecours d'une ame ſpirituelle : une ame matérielle leur ſuffit; donc pour tout cela il n'eſt pas néceſſaire d'admettre dans l'homme une ame ſpirituelle; donc il peut n'avoir qu'une ame purement matérielle, & être libre. Dans les principes que je viens de poſer, le raiſonnement eſt juſte; je défie qu'on puiſſe en diſconvenir. Mais il eſt impie, dira-t'on; je le ſçai : auſſi n'eſt-ce pas moi qui le fais; ce ſont les Péripatéticiens qui donnent occaſion aux Libertins de le faire.

Après cela ces Meſſieurs n'ont-ils pas bonne grace, de nous vanter leur ſentiment des Formes ſubſtancielles comme parfaitement conforme à la raiſon & au bon ſens, & très-compatible avec ce que la Religion nous enſeigne? Malheur au bon ſens & à la raiſon, s'ils doivent jamais ſe trouver d'accord avec toutes les impertinences, toutes les abſurdités que j'ai fait remarquer dans ce prétendu ſyſtême! A l'égard de la Religion, je ne penſe pas que ce ſoit ce dont

nos Philosophes se soucient beaucoup : depuis qu'il y a des Métaphysiciens au monde, la façon dont ils ont sçu marier ses principes avec leurs idées n'a que trop prouvé, que ce qu'on appelle les intérêts de la Foi n'est pas ce qui les met le plus en peine. Passons donc à d'autres. Depuis que je m'amuse ici à éplucher les divers sentimens de nos Modernes sur l'ame des Bêtes, je ne sçache pas avoir encore pû rencontrer rien de bon, aucun systême qui ne fût absurde, ridicule, impertinent, contraire à tous les principes reçus, dangéreux dans ses conséquences, sujet en un mot à des difficultés de toute espéce & insurmontables. En cherchant beaucoup, peut être ne trouverons-nous pas mieux. Qu'y faire ? C'est, comme je crois l'avoir dit ailleurs, à quoi doit s'attendre quiconque entreprend de suivre à la piste ce que les Philosophes ont pensé sur quelque sujet que ce soit. Quel qu'en soit le succès, nos recherches ne seront pas tout-à-fait infructueuses : elles nous apprendront du moins que les Modernes, comme les Anciens, n'ont sçu ce qu'ils disoient sur la matiére que je traite. Est-ce perdre absolument son tems, que de l'employer à s'instruire des sottises des hommes ?

CHAPITRE IV.

Des Cartésiens,

OU

Du systême des Automates.

C'Est à vous, Descartes, à qui je m'adresse. Vous êtes le pére & le restaurateur de la Philosophie Moderne : c'est à vous qu'elle est redevable des vraies & des claires idées de l'esprit & du corps. Ce que tous les siécles précédens avoient ignoré, ce qui jusqu'à vous avoit été caché aux yeux des profanes Mortels sur cette matiére, vous l'avez trouvé, vous l'avez léché, vous lui avez donné la figure & la forme; & si l'on vous en croit, vous l'avez si bien éclairci, qu'il ne reste plus qu'à mettre le doigt dessus, & qu'il faudroit être aveugle plus que tous les Aveugles des Quinze-vingt, pour ne pas ouvrir les yeux à la lumiére qui sort des connoissances sublimes, que vous nous avez communiquées sur ces deux substances. Il est vrai pourtant, que malgré ce fameux sophisme que vous avez vanté comme une démonstration de l'immortalité de l'ame humaine, vous avez beaucoup ra-

baissé le ton dans le particulier (*a*), & vous êtes exprimé d'une maniére fort douteuse & assez équivoque sur cet article. Mais laissons-là cette question : elle pourroit vous mettre de mauvaise humeur; & j'ai besoin de vous ménager. Si la foiblesse humaine vous a fait mollir en secret sur la nature de notre ame, du moins ne vous a-t'on jamais vû biaiser sur ce qui regarde celle des Bêtes. Que vous êtes heureux, vous qui nous avez donné pour principe de douter de tout, d'avoir sçu fixer vos incertitudes sur une matiére couverte de ténébres aussi épaisses ! Le systême des Automates, heureux fruit de vos sublimes méditations, rendra votre nom à jamais immortel : il est devenu le point capital, & comme le mot du guet de votre secte ; & vos Disciples l'ont soutenu avec une supériorité bien propre à imposer silence aux vaines subtilités des grimauds obscurs de l'Ecole. Permettez-moi, grand Descartes, d'entrer à mon tour dans le sanctuaire de ce systême également clair & mystérieux. Daignez guider mes pas chancelans dans le chemin du vrai auquel

(*a*) Pour ce qui est de l'état de l'ame après cette vie, *dit ce Philosophe en écrivant à la fameuse Elisabeth Princesse Palatine*, j'en ai bien moins de connoissance que M. Digby. Car laissant à part ce que la Foi nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuses espérances, mais non point aucune assurance.

'aſpire. Eclairez-moi de ces vives lumiéres, qui menent ſùrement à l'évidence ceux qui veulent bien ſe repoſer ſur vous du ſoin de es y faire arriver. Fixez mes doutes, diſſipez mes obſcurités; & rendez-moi à cette ranquillité que m'ont ôtée tous les Philoſophes vos Confréres, que j'ai conſultés juſqu'ici inutilement. C'eſt vous demander beaucoup, peut-être trop; mais que doit-on attendre de l'Illuſtre Deſcartes, que des prodiges? Et que ne peut-on pas, quand on ſçait trouver dans la Divinité le pouvoir de changer l'eſſence des choſes?

Commençons par rendre gloire à la vérité? Le ſyſtême des Automates eſt-il de Deſcartes, n'en eſt-il pas? La queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre. Pour peu qu'on ſe rappelle ce qui a été dit dans la premiére Partie de cet Ouvrage, il ſera très-aiſé de ſe convaincre, que plus de quatre mille ans peut-être avant qu'il y eût au monde un Deſcartes, on avoit fait des Bêtes de pures machines. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt qu'Ariſtote lui-même, Ariſtote le pére des Péripatéticiens & des Formes ſubſtancielles, Ariſtote le but des railleries & le jouet perpétuel des Cartéſiens, oui Ariſtote a, ſinon ſoutenu, du moins expoſé clairement la même hypothèſe (*a*). Nous apprenons

(*a*) Ariſtote, *De Animal. mot, c. 7. & de Gen. Anim.* ib. 2, c. 3.

aussi de Cicéron (*a*), qu'un certain Phérécrate nioit que les Bêtes eussent des ames, ni aucun autre principe de leurs opérations, que la figure de leur corps, c'est-à-dire en bon François, la machine. On a prétendu encore (*b*), que sous le régne des premiers Césars, les Stoïciens avoient soutenu ce sentiment. Enfin St. Augustin dit formellement (*c*), que toute absurde qu'est cette opinion, non seulement elle avoit été adoptée par de très-habiles gens, mais qu'il étoit persuadé que de son tems même il se trouvoit encore des personnes d'esprit, qui croyoient que les Bêtes n'avoient point d'ame.

Voilà, à mon avis, une généalogie des Automates assez bien déduite, & leur ancienneté dûment constatée. Reste à sçavoir, si depuis le siécle de St. Augustin ayant peut-être laissé dormir leur noblesse, il a été réservé à Descartes de la réveiller, & de les illustrer parmi les Modernes. Par malheur il se trouve que non, & que dès l'année 1554. un certain Gomésius Péréira, Médecin Es-

(*a*) *Neque eße.. animam in bestiâ.. quippe quæ nulla sit, nec sit quidquam, nisi corpus figuratum.* Cicer. *Tusc. Quest. lib.* 1.

(*b*) Bayle, *Rep. des Lettres, Octob.* 1684. *art.* 11.

(*c*) *Quod autem tibi visum est, non esse animam in corpore viventis animalis, quanquàm videatur absurdum non tamen doctissimi homines, quibus id placuit, defuerunt neque nunc arbitror deesse.* August. *De quantit. Animæ c.* 30.

pagnol, publia un Livre (*a*), où il exposoit le même systême. Voilà, direz-vous, une supercherie bien marquée ! Nous avions jusqu'ici regardé Descartes comme le pére & l'inventeur de ce sentiment ; & en cette qualité nous lui en avions fait honneur. Ses Disciples nous l'avoient laissé croire : ils l'avoient même prôné comme tel ; & voilà qu'il se trouve qu'il n'en est pas non-seulement l'Auteur ; mais même le restaurateur, & qu'il s'est lâchement laissé prévenir par un autre ! Peut-on imaginer tromperie plus insigne que celle-là ? Dans la République des Lettres ne devroit-on pas avoir établi un tribunal, pour réprimer de pareils brigandages ? Doucement : Descartes n'a mérité par aucun endroit de s'attirer ces invectives. Est-il responsable de ce qu'un faux zéle a pû faire faire à ses Sectateurs ? Du reste s'il n'a pas inventé le systême des Automates, il a du moins prétendu le perfectionner : il a travaillé à le mettre en honneur, il l'a produit dans le monde & au grand jour ; & il a pû le donner véritablement pour un systême tout neuf. Quoi qu'il ne fût pas de lui, quoiqu'il fût au monde depuis trois à quatre mille ans, il y étoit alors si bien ignoré, & il a été depuis si bien fêté, que ce Philosophe peut se vanter a-

(*a*) Il avoit pour titre, *Antoniana Margarita*. Bayle, *Dict. Crit. art.* Péréïra.

vec raison de l'avoir ressuscité. Après tout ; quand Descartes n'auroit eu aucune part à la fortune qu'il a faite, pensez-vous qu'il eût eu si grand tort de s'en faire honneur? Croyez-moi : de quelque génie, de quelques talens que l'on soit orné, quelque mérite réel que l'on ait, un peu de charlatanerie ne sied pas mal dans la réputation des plus grands hommes.

Quoi qu'il en soit, & de quelque part qu'il nous vienne, qu'il soit ancien, ou qu'il soit nouveau, il est certain que de tous les systêmes, celui-ci paroît le plus simple, le plus naturel, le moins embarrassé & le plus commode; qu'il ne renferme aucune idée, qui ne soit à peu près à la portée de l'entendement; & que du moins en apparence la Religion n'y est intéressée en aucune sorte. Car d'abord imaginez-vous qu'il ne s'agit dans ce sentiment ni d'ame spirituelle, ni de Forme substancielle, ni d'instinct, ni de principe enfin différent du corps de l'animal, quelque soit ce principe, & de quelque nature, de quelque espéce qu'on le suppose : il n'est ici mention de rien de tout cela ; & dans cette hypothèse les Bêtes sont de pures machines, dont tous les mouvemens se font par les seuls principes de la Méchanique. Les Bêtes des machines! dites-vous : cela est plaisant; & quelles machines encore? Quelles machines? Je vous

jure

jure par Descartes que je n'en sçai rien. Mais attendez ; il n'est peut-être pas impossible de le deviner. Après tout peu importe : ce seront telles machines qu'il vous plaira ; par exemple, des moulins à vent. Ah, si donc, vous écriez-vous : laissez, s'il vous plaît, Monsieur, vos moulins à vent à Montmartre. Comment ! Je mettrois coucher dans mon lit auprès de moi un moulin à vent, & je le caresserois comme je caresse ma chienne ! Vous avez raison, & moi j'ai tort : un moulin à vent feroit un assez mauvais effet dans un lit ou dans une cage. Eh bien ! nous avons de quoi choisir ; prenons, si vous voulez, des violons, des haut-bois, des clavecins, des flutes traversiéres. Voilà sans contredit de quoi faire un assez joli concert. Sans doute, repliquez-vous ; & si votre systême est vrai, je veux croire que mon serin est le flageolet le plus doux & le plus amusant du monde, & mon épagneul un haut-bois inimitable. Tant mieux, j'en suis ravi : divertissez vous bien avec votre flageolet & votre haut-bois inimitable ; mais ne vous avisez pas, s'il vous plaît, de révoquer en doute la vérité de mon systême. Descartes l'a dit ; cela suffit : car vous concevez qu'un Philosophe comme lui n'a pas cherché à nous en faire à croire.

Mais je pourrois parcourir en détail toutes les machines, qui ont été, qui sont &

qui seront jamais, avant que d'en rencontrer peut-être une seule, qui pût convenir à toutes les espéces de Bêtes. Fixons nous à quelqu'une; & choisissons la telle, qu'elle puisse servir à expliquer tout ce que l'on découvre dans quelque animal que ce soit de plus singulier & de plus admirable: la montre ou l'horloge, par exemple. Cette machine artificielle est d'autant plus propre à la comparaison dont il s'agit, que par ses ressorts multipliés, & par la régularité de ses mouvemens, elle représente moins imparfaitement que bien d'autres la disposition & le jeu de la machine naturelle. Aussi Descartes, qu'on n'a jamais accusé de manquer du côté de l'esprit, n'a-t-il eû garde de l'échapper. Sur ce pied-là, imaginez une horloge composée, non pas d'or ou d'argent, de fer, de bois, de cordes & de clous, de roues & de ressorts, mais de chair & d'os, de muscles, de nerfs, de tendons, de fibres, d'artéres & de veines, en un mot de tous les organes, tant intérieurs qu'extérieurs, nécessaires pour recevoir les impressions que les objets pourront faire sur la machine. Voilà votre chienne. Montons la montre, & mettons-là, si vous voulez, sur dix heures, c'est-à-dire, supposons certaine disposition dans les organes de l'animal, certain dégré, certaine espéce de chaleur dans le cœur & dans l'estomac: voilà l'hor-

loge qui marche. Admirez maintenant, au moyen de cette diſpoſition & de cette chaleur, le mouvement & la vie ſe répandre avec le ſang dans toutes les parties de cet Automate. Conſidérez la circulation du ſang, la filtration des humeurs, & comment la diſtribution s'en fait naturellement par tout le corps, ſuivant les régles de l'équilibre des liqueurs, & les loix de la Méchanique. De cette diſtribution voyez ſuivre encore naturellement, & toujours proportionnément à ces mêmes loix, l'action, le mouvement extérieur dans les membres de l'animal, la nutrition, l'accroiſſement, & tout ce que le corps animé a de commun avec les plantes, dans leſquelles le ſuc, ou la sêve qui leur tient lieu de ſang, circule & ſe répand de tous les côtés, les nourrit, les fait croître, ſans le ſecours & ſans attendre l'ordre d'aucune ame. Mais quel malheur! Voilà la montre dérangée. Comment? Qu'eſt-ce qu'il y a? Remettez-vous; ce n'eſt rien : c'eſt un chien qui vient de paſſer, & dont l'impreſſion a fait ſauter tout d'un coup l'aiguille de votre chienne de dix heures juſqu'à midi. Mais le mal eſt facile à réparer. Remontons l'horloge; remettons la machine dans la diſpoſition où elle étoit auparavant : le mouvement recommence avec la même régularité, & il continuera juſqu'à ce que quelque autre impreſſion

étrangére vienne déranger de nouveau les roues, les ressorts, l'aiguille ou le balancier de la montre.

Voulez-vous encore une autre comparaison ? Prenons celle de l'orgue. Figurez-vous que les poumons en sont les soufflets, que le cœur & les artéres y tiennent lieu de porte-vent, que les nerfs & les muscles en sont les tuyaux, que le diaphragme y tient la place de celui qui remue les soufflets : voilà l'orgue de votre serin ou de votre linotte. Pour que l'orgue joue, il ne manque plus qu'un Organiste. Nous ne le chercherons pas loin : les objets extérieurs en serviront ; & vous allez voir que suivant les touches différentes qu'ils remueront, suivant les différens nerfs qu'ils ébranleront, ils vont faire ouvrir différentes petites soûpapes, c'est-à-dire, divers pores dans le cerveau, par où les esprits animaux qui tiennent lieu de vent, venant à couler dans des tuyaux ou des nerfs différens, produiront des sons aussi variés & aussi divers, qu'on en ait entendu de la vie. Ou, si vous l'aimez mieux, les esprits animaux seront eux-mêmes les Organistes. Comme ils sont capables d'être diversifiés en mille maniéres différentes, suivant la différence du sang dont ils sont formés, vous les verrez suivant leur grosseur, leur figure, leur mouvement, leur grande ou leur petite quantité, entrer différemment

dans le cerveau, s'ouvrir divers passages, & coulant dans certains muscles, exécuter par eux-mêmes les concerts les plus doux & les plus charmans. C'est ainsi que sans le secours d'aucun Organiste, les orgues à eau jouent différens airs, selon que l'eau est différemment ménagée.

N'admirez-vous pas avec moi la sagesse & l'habileté infinie du sublime Ouvrier qui a trouvé l'art de composer une machine si parfaite & si réguliére dans la diversité innombrable de ses ressorts, dans leur liaison, leur proportion, leur correspondance, leur disposition à exécuter tous les mouvemens divers qu'ils sont destinés à produire! Ce qu'il y a de plus admirable dans ce sentiment, est qu'en supposant certain arrangement, certaine disposition dans la machine, tout ce qui s'apperçoit dans les animaux de plus singulier & de plus rare, s'explique de lui-même, aisément, clairement, naturellement, comme je l'ai dit, par les Loix seules de la Méchanique. Quoi de plus merveilleux, par exemple, que ce qui se passe parmi les abeilles? Premiérement elles se choisissent un Roi, (ou plûtôt une Reine; car c'est une nouvelle découverte,) & de l'instant qu'elles l'ont choisie, elles ne la quittent plus, l'accompagnant par-tout, & lui servant de Ministres & de Gardes (*a*): elles ont pour

(*a*) . . . . *Omnes*

elle une attention, un zéle, un respect, une vénération, telle que n'en ont point les Nations les plus soumises & les plus dévouées (*a*); elles vivent en commun, & chacune de leurs ruches forme une espéce de petite République, qui se gouverne avec une police & une sagesse admirable (*b*). Là les Charges & les Offices sont distribués avec équité & avec prudence, sans brigue, sans vénalité, selon l'âge, les dispositions, les forces & les talens des Sujets qu'on doit employer. Les unes ont soin des vivres (*c*),

Circumdant fremitu denso, stipant que frequentes. Virg. *Georg. lib.* 4.

(*a*) *Præterea regem non sic Ægyptus, & ingens*
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes observant. Ibid.

(*b*) . . . . *Consortia tecta*
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum. Ibid.

(*c*) *Namque aliæ victui invigilant, & fœdere pacto*
Exercentur agris: pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam & lentum de cortice glutem
Prima favis ponunt fundamina. . . . .
. . . . . *Aliæ, spem gentis, adultos*
Educunt fœtus. . . . .
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
Inque vicem speculantur aquas, aut nubila cœli,
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto,
Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.

les autres ſont occupées à bâtir leurs petites cellules; celles là ſont chargées de l'éducation des petits, celles-ci font ſentinelle aux portes; quelques-unes vont à la proviſion; d'autres obſervent la diſpoſition de l'air, pour voir s'il y aura du beau tems ou de la pluie; pluſieurs reçoivent à l'entrée de la ruche les fardeaux de celles qui arrivent; & quelques-unes ont ſoin d'adminiſtrer la juſtice, & de chaſſer celles qui veulent vivre dans l'oiſiveté. Elles exercent la charité envers les morts; elles les portent hors de la ruche, & marquent la douleur qu'elles ont de les avoir perdus, en célébrant leurs obſéques (*a*). Que ſi lorſqu'il s'agit de procéder à l'élection d'une Reine, la diviſion ſe met entr'elles, il ſe forme auſſi-tôt deux partis, qui ne reſpirent que le ſang & le carnage: un bourdonnement confus, ſemblable à la trompette guerriére, anime les plus lâches au combat; on les voit s'attrouper & former des eſcadrons au tour de leur Reine, préparer leurs aiguillons, défier l'ennemi, en venir aux mains, & mourir glorieuſement pour la défenſe de leur parti (*b*).

. . . . *Grandævis oppida curæ,*
Et munire favos, & Dædala fingere tecta. Ibid.

(*a*) . . . . *Tum corpora luce carentum*
Exportant tectis, & triſtia funera ducunt. Ibid.

(*b*) . . . . *Et vox*

Voilà à peu près tout ce qui se raconte de plus admirable & de plus surprenant des abeilles ; & tout cela, comme je l'ai dit, s'explique naturellement, clairement & intelligiblement par les seules régles de la Méchanique. Elles semblent se choisir un Roi. (Reprenons l'ancienne expression pour ne pas donner tout l'avantage aux Modernes, dont la découverte pourroit bien n'être pas aussi certaine qu'ils le disent), parce que n'y ayant qu'un seul mâle dans chaque essain, l'impression qu'il fait sur elles par les yeux, par les oreilles, par les narines ou par quelque chose d'analogique, les porte à s'attacher à lui & à lui rendre des soins. Elles sont déterminées par le suc des fleurs qu'elles ont sucé, par la présence de leurs compagnes, plus encore par les dispositions naturelles de leur cerveau, à bâtir leurs petites cellules. Et qu'on ne s'y trompe pas : l'uniformité qu'on observe dans la construction de ces cellules qui sont toujours exagones & rangées de la même fa-

Auditur fractos sonitus imitata turbarum.
Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem, atque ipsa ad Prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ingentes animos angusto in pectore versant.
... Pulchramque petunt per vulnera mortem. Ibid.

çon, bien loin de marquer quelque intelligence dans ces petits animaux, eſt au contraire une preuve ſenſible, que pour tous ces mouvemens ils n'ont pas plus beſoin d'une ame capable de connoître, qu'un arbre pour pouſſer réguliérement des feuilles & des fleurs au Printems, & pour produire des fruits en été ou en Automne.

Il en eſt de même des autres opérations dont j'ai parlé. Dans cette petite République, les plus vieilles ont ſoin du dedans de la maiſon, parce que la foibleſſe de l'âge ayant glacé leur ſang & leurs eſprits, elles ne ſont plus ſi portées à ſortir de leurs ruches pour aller à la proviſion : au contraire cette diſpoſition les rend plus propres à bâtir leurs cellules. C'eſt ainſi que la nature ſeule diſpoſe les arbres à porter des fruits en Automne, & à ſe repoſer pendant l'hiver. Le ſoin qu'elles ont de porter les morts hors de leurs ruches provient de la mauvaiſe odeur qui en exhale, & qui détermine celles qui ſont en vie à les éloigner de leur habitation : de même qu'une plus grande ou une moindre chaleur du Soleil mûrit les fruits plûtôt ou plus tard ; ou comme une horloge ſonne le réveil plûtôt ou plûtard, ſelon l'heure ſur laquelle on l'a montée. Dira-t'on que l'horloge a beſoin d'ame pour ſonner l'heure ?

Cette ſage prévoyance & cette précau-

tion qu'on attribue aux abeilles, de ne manger en hiver que très-peu & à la derniére extrêmité, de peur de consommer trop tôt leurs provisions, est un effet de la rigueur de la saison, qui diminue le mouvement du sang, bouche les pores, & arrête la transpiration, ensorte que peu de chose leur suffit pour entretenir leurs forces. Elles chassent les bourdons qui mangent sans travailler, parce que ceux-ci ne leur ressemblant point, font sur elles une impression qui les porte à les éloigner; de même qu'une pierre d'aiman en repousse un autre, lorsqu'on la lui présente d'un certain côté. Quand leur Roi fait sa visite, la disposition que sa présence introduit dans leur cerveau, fait couler les esprits animaux dans le cœur avec beaucoup plus d'abondance; le sang s'y échauffe davantage, & communique plus de chaleur aux autres parties : delà vient l'ardeur extraordinaire, qu'elles témoignent alors pour le travail. A l'égard de leurs divisions & des combats qu'elles se livrent, il est certain que ces troubles n'arrivent entr'elles qu'à l'occasion de deux mâles, qui se rencontrent en même-tems dans un essein, & dont la présence détermine les unes à suivre celui-ci, les autres à s'attacher à celui-là, selon leur tempérament différent, & la différence de leurs deux Rois. C'est ainsi qu'on voit tous les jours dans le monde, les

tins aimer par pur inſtinct une perſonne, que d'autres haïſſent ſans ſçavoir pourquoi ; ce qui ne procéde pas immédiatement de l'ame ; mais des impreſſions différentes que la même perſonne fait ſur deux cerveaux différemment diſpoſés. Et comme nous expérimentons nous-mêmes, qu'indépendamment de l'ame le bruit du tembour & le ſon de la trompette excite dans nous des mouvemens, qui nous portent à des actions hardies : de même parmi les abeilles, le bruit qu'on fait dans ces occaſions pour les raſſembler, leur imprime tous ces mouvemens que nous appellons combat ; & dans ce mouvement, il eſt naturel que les unes ſoient percées, les autres froiſſées & écraſées, & que par conſéquent pluſieurs d'entr'elles y perdent la vie.

Juſqu'ici les Cartéſiens doivent être fort contens de moi : auſſi ce que j'ai dit eſt-il tiré en tout ou en partie de l'Ouvrage d'un des Chefs & des plus zélés défenſeurs de la Secte (*a*). Continuons, & voyons comment dans un chien, par exemple, on pourroit expliquer ſuivant les mêmes principes ce qu'on appelle la faim, la nutrition, la digeſtion & les autres actions naturelles.

Si rien ne remplaçoit, dit le même Auteur (*b*), le ſang qui ſe convertit en eſprits

(*a*) A. D. *De l'Ame des Bêtes, ch. 19. p. 231. & ſuiv.*
(*b*) Ibid. ch. 17. *p.* 207. *& ſuiv.*

animaux, ou qui sert à nourrir le corps, il s'épuiseroit, & la mort suivroit de près cet épuisement. Mais en passant le long de l'estomac dans les artéres qu'on appelle gastriques, il arrive que ce qu'il contient de tranchant & d'acide trouve dans cette partie des pores proportionnés, par lesquels il entre dans l'estomac, où il pique & ébranle un nerf qui forme une espéce de couronne à son orifice supérieur.

Dans cette disposition il est facile de comprendre, que l'ébranlement de ce nerf est d'abord continué jusqu'au cerveau : car on sçait qu'il est impossible de remuer un des bouts d'une corde tendue, sans que l'autre bout le soit de même. Le cerveau ainsi ébranlé s'ouvre dans des endroits par où les esprits animaux venant à passer, coulent en abondance dans les muscles des jambes, qu'ils enflent, comme l'air enfle un balon. Ces muscles étant enflés, se racourcissent en s'élargissant, & tirent à eux la partie à laquelle ils aboutissent par un tendon qui y est attaché. Et parce que chaque muscle en a un autre qui lui est opposé, & qu'on appelle antagoniste, il arrive que les esprits animaux déterminés aussi par le mouvement excité dans le cerveau à couler dans le muscle antagoniste, où il y a des valvules de communication, s'ouvrent un passage du premier dans celui-ci. Delà vient qu'il s'a-

courcit à mesure qu'il s'enfle, tandis que le premier s'alonge à proportion qu'il se desenfle; & l'on juge sans peine, que si cela arrive successivement, le corps doit être mû & transporté d'un lieu à l'autre. Donc toutes les fois que le chien aura faim, c'est-à-dire, toutes les fois que le nerf de l'estomac ébranlé portera cet ébranlement dans le cerveau, la machine de son corps sera nécessairement transportée d'un endroit à l'autre. Ajoutez, que par les fréquentes circulations les parties acides du sang se dévelopent & s'aiguisent, en se heurtant les unes les autres: d'où il doit arriver, que plus le chien manquera d'alimens, plus le sang sera chargé de ces parties, plus il en entrera dans l'estomac; par conséquent la faim de cet automate augmentera à mesure qu'il aura plus besoin de nourriture, & il en sera d'autant plus disposé à être mû vers différens endroits, & à en chercher.

Supposons que dans cet état le chien trouve du pain en son chemin: il est certain par le rapport qu'il y a entre sa machine & tous les corps qui peuvent lui être utiles, que l'impression que le pain fera sur ses yeux en ébranlant les fibres des nerfs optiques, doit être portée au cerveau, & y ouvrir des passages aux esprits animaux, pour couler dans les muscles dont l'action doit approcher le chien du pain. De même

auſſi-tôt qu'il ſera à portée, il eſt évident que les rayons partant du pain continuant d'agir ſur le cerveau par les yeux, & y agiſſant plus vivement par le changement de la figure de l'œil, qui s'alonge à meſure que l'objet eſt plus voiſin, joint que les particules qui s'exhalent du pain entreront alors dans le nez avec la reſpiration plus abondamment qu'auparavant; il eſt évident, dis-je, que les eſprits animaux ſeront obligés d'entrer dans les muſcles qui ſervent à remuer les machoires, & à avaler les alimens.

On conçoit encore aiſément, que ce mouvement des machoires preſſant les glandes qui contiennent la ſalive, & qu'on appelle pour cette raiſon ſalivaires, elle ſera exprimée dans le palais, où ſe mêlant avec le pain, elle ſervira à en faire la premiére diſſolution. Si nous conſidérons enſuite ce que devient ce pain, nous le verrons mêlé dans l'eſtomac avec quelques reſtes des alimens précédens, qui étant demeurés engagés dans les plis de ſa membrane intérieure, s'y ſont aigris, & ſervent avec les ſucs acides dont j'ai parlé, à y exciter une fermentation douce, par laquelle les viandes ſont digérées, & réduites en une eſpéce de crême griſâtre qu'on appelle chyle.

Cependant le diaphragme ſe hauſſant & ſe baiſſant ſucceſſivement dans la reſpira-

tion, presse l'estomac qui est placé audessous, & oblige le chyle à couler dans les intestins qui n'en sont qu'une continuation. La même pression fait passer la bile de la vésicule du fiel dans le boyau appellé *duodenum*, où elle excite une nouvelle fermentation, en se mêlant avec le chyle. Par le moyen de cette seconde coction, ce suc nourricier achéve de se développer des parties grossiéres dont il étoit encore chargé. Après cela ses parties, les plus subtiles se glissent & s'insinuent dans un nombre infini de petites veines, dont les bouches viennent aboutir aux intestins, tandis que par le mouvement vermiculaire qui leur est propre, ceux-ci font descendre vers le fondement les parties grossiéres & terrestres, qui n'ont pû passer par les pores qui conduisent aux veines lactées. Ces veines par différens conduits portent le chyle dans la veine cave, ou circulant avec le sang, il en prend insensiblement la couleur & la nature. C'est ainsi que les parties de cette liqueur, qui servent à la nourriture, & à former les esprits animaux, sont réparées.

Lorsque les fonctions continuelles ausquelles les esprits animaux sont employés, en auront dissipé une grande partie, ensorte que le sang ne soit plus capable d'en fournir suffisamment, pour tenir les parois des ventricules du cerveau écartées & les fibres

des nerfs tendues, celles là s'affaisseront infailliblement, & celles-ci s'entrelaceront. Alors les objets extérieurs ne pourront plus transmettre leur action jusqu'au cerveau, les yeux & les oreilles se fermeront, & le chien dormira, jusqu'à ce qu'il se soit formé de nouveaux esprits animaux, qui le remettent dans l'état où il étoit auparavant, & qu'on appelle veille.

Si nous en croyons les Cartésiens, tout ce que je viens de dire est si clair, & il faut être si peu versé dans l'Anatomie pour ne pas en demeurer d'accord, qu'on ne peut douter, disent-ils, que tout ce qui s'appelle actions naturelles, telles que boire, manger, dormir, marcher, s'agiter, &c. ne se fasse indépendamment de toute opération de l'ame, & sans qu'elle y ait aucune part. Il est vrai que si l'on considére la diversité de tous ces mouvemens, leur ordre, leur justesse, la disposition admirable & l'arrangement merveilleux des parties qui y concourent, la subordination qu'elles gardent entr'elles, & les secours mutuels qu'elles se donnent; si l'on examine ensuite comment ce pain dont je viens de parler, par exemple, a été mâché, avalé, converti en chyle, poussé ensuite dans les intestins, purifié, subtilisé & conduit dans le cœur, pour être changé en sang & enfin en chair: si l'on fait, dis je, attention à tout cela, on a de

la

la peine à comprendre, que tous ces mouvemens si liés & si suivis se fassent méchaniquement & par les seuls ressorts de la machine. Cette idée révolte, & on se sent naturellement porté à attribuer toutes ces opérations à un principe intelligent, qui connoisse quelles parties du corps ont besoin de nourriture, & qui ne leur en envoye précisément que ce qui leur est propre; qui sépare, quand il le faut, le subtile d'avec le grossier; qui fasse filtrer le sang dans les reins, pour en séparer les sérosités; qui porte au cerveau les parties les plus subtiles, pour en former les esprits animaux; qui taille, qui divise & convertisse en chyle les alimens dans l'estomac; qui fasse descendre ce chyle dans les intestins, & de-là dans les veines lactées pour être porté au cœur; qui l'y laisse s'échauffer & bouillonner un certain tems, & n'en laisse entrer & sortir qu'une certaine quantité à la fois; qui bouche & ouvre exactement les passages destinés à cet usage; & qui fasse enfin revenir ce chyle converti en sang des extrémités du corps dans le cœur, pour s'y échauffer de nouveau, & continuer à vivifier toutes les parties. Le mouvement seul de la machine ne suffit pas, dit-on, pour toutes ces opérations: il faut connoître une fin; il faut examiner les divers moyens de parvenir à cette fin; il faut discerner quel est

le meilleur, choiſir enſuite, & ſe déterminer à agir d'une maniére plûtôt que d'une autre. Et qui peut opérer tout cela, ajoûte-t-on, ſi ce n'eſt une ame intelligente ?

Les Partiſans du ſyſtême des Automates ne demeurent pas court : car qui d'entre les Philoſophes y demeura jamais ! Bien ou mal, on répond toujours; & les Diſciples du grand Deſcartes ſur-tout ſe piquent de ne manquer jamais de réponſes, même qui ſoient bonnes. Dans le ſujet préſent ils le prennent d'abord ſur le ton railleur. A-t'on beſoin d'ame, diſent-ils (*a*) dans une montre, pour faire mouvoir l'aiguille ſi réguliérement, avec tant de rapport aux uſages auxquels elle eſt deſtinée, pour la ramener dans douze heures préciſes au même point d'où elle eſt partie ? Les orgues à eau ſont-elles animées par un principe intelligent, pour produire des ſons ſi harmonieux & une ſi agréable mélodie ?

En effet, s'il eſt vrai, que mon chien ne ſoit qu'une machine, telle qu'un jeu d'orgues ou un horloge, on ne peut diſconvenir que la réponſe ne ſoit déciſive, & la plaiſanterie bien placée. Mais il faut rendre juſtice aux Cartéſiens; ils ne la donnent que pour ce qu'elle eſt. Du reſte ils avouent que les opérations des animaux ſont trop bien conduites, pour être faites ſans connoiſſance

(*a*) A. D. *De l'Ame des Bêtes*, *ch.* 10. *p.* 245.

& ſans intelligence ; mais ils prétendent que cette intelligence qui les fait agir, on peut concevoir qu'elle leur eſt appliquée en deux maniéres. C'eſt ce qu'ils expliquent encore par l'exemple de l'orgue : car il faut que la comparaiſon de ces deux machines artificielles, l'orgue & la montre, leur ait paru bien propre à appuyer leur ſyſtême des machines naturelles, puiſqu'elle leur eſt ſi familiére.

» Lorſqu'entrant, diſent-ils (*a*), dans une » Egliſe où, ſi vous voulez, dans une grote » d'une maiſon de plaiſance, j'entens une » agréable ſymphonie d'un orgue, je dois » incontinent juger que des accords ſi bien » concertés ne ſçauroient être faits ſans la » conduite d'une perſonne intelligente. Mais » auſſi je puis concevoir, que cette perſon- » ne peut s'être appliquée en deux manié- » res à faire tout ce concert : ou bien en » s'aſſeyant elle-même au pied de l'orgue, » & jouant de ſes doigts ſur le clavier ; ou » bien ayant fait une machine, qui tournant » par le moyen de l'eau & de certaines rouës, » touche à propos les clefs, & faſſe ainſi » toute cette muſique, ſans que perſonne » s'en mêle d'avantage. Que ſi je ſuppoſe » que cet orgue eſt touché immédiatement » par quelque perſonne, & non par le moyen

(*a*) Le P. Pardies, *de la connoiſſance des Bêtes*, *n.* 85. *& ſuiv.*.

» d'une machine préparée, je dois d'abord
» concevoir que cette personne doit être
» intelligente en cet art ; & il seroit ridicule
» de s'imaginer, qu'un homme qui n'auroit
» jamais eu la moindre connoissance de musi-
» que, & d'instrumens, dès qu'il seroit assis au
» pied du clavier, pût remuer ses doigts
» avec tant de justesse, & faire une sympho-
» nie si réguliére. «

De même, *ajoutent les Partisans de Descartes*, à considérer les opérations des animaux si liées, si bien réglées, si proportionnées à une fin, on ne peut s'empêcher de convenir, qu'elles procédent d'une cause intelligente. Mais ils soutiennent, comme je l'ai dit, qu'on peut concevoir cette cause comme appliquée en deux maniéres à produire ces opérations ; ou bien en préparant la machine, & donnant au corps des Bêtes une telle disposition, qu'elles agissent par ressorts, comme ces orgues automates des grottes ; ou bien en imaginant ce principe intelligent comme immédiatement appliqué & uni au corps des animaux, qui les anime, qui leur donne la vie, & qui produise tous ces mouvemens que nous remarquons en eux. Dans ce dernier cas, c'est le Musicien qui touche l'orgue lui-même, & qui est la cause de la symphonie. Mais aussi ils prétendent, qu'alors on doit reconnoitre dans ce principe intelligent uni à la ma-

chine, & produiſant immédiatement lui-même tous ces mouvemens, une connoiſſance parfaite de la maniére dont ces mouvemens doivent ſe faire. En effet, diſent-ils, il ſeroit auſſi ridicule de penſer, que ſans connoître aucun des reſſorts qui doivent ſervir à ces mouvemens, ſans ſçavoir comment on doit s'y prendre pour les employer, cette ame ou ce principe intelligent pût ſi à propos remuer les jambes ou la tête, tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, qu'il ſeroit abſurde de croire, que ſans avoir aucune teinture de muſique, ſans avoir jamais appris à toucher les inſtrumens, un homme fût capable de remuer les doigts de maniére à former une harmonie agréable & réguliére.

Cette comparaiſon une fois admiſe leur donne beau jeu. Car, diſent-ils (*a*), eſt-il poſſible que l'ame d'une Bête connoiſſe naturellement ce que les trois quarts & demi des hommes ne ſçavent point, & ce que les plus grands Philoſophes ne ſçavent gueres? Quoi! l'ame d'un chien ſçaura comment elle doit envoyer des eſprits en un certain endroit, & rappeller ceux qui ſont dans un autre, enfler un certain muſcle & en déſenfler un certain autre, faire enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour marcher? Elle ſçaura comment il faut d'abord dilater

(*a*) Pardies, *ubi ſuprà* N°. 61.

le diaphragme, élargir la poitrine, attirer l'air, enfler les poumons, ensuite les presser tout d'un coup & ouvrir la gueule? Elle sera donc plus sçavante que toute la Philosophie ensemble.

Cela seroit en effet fort plaisant, que pour parler, manger, marcher, &c. nous fussions obligés d'aller à l'école des Bêtes. Car que notre ame ignore parfaitement comment cela se fait, c'est ce qu'on ne peut pas révoquer en doute. Aussi les Adversaires de Descartes en concluent-ils, & concluent très-bien, que ces mouvemens divers doivent donc se faire aussi dans nous par machine comme dans les Bêtes, & non par la conduite d'une ame spirituelle. La conséquence est difficile à digérer; & la comparaison pourroit embarrasser tout autre. Mais, comme je l'ai dit, les grands Philosophes ne demeurent jamais court; & en cette occasion les Cartésiens en sont quittes pour dire, que notre ame n'est pas la cause immédiate de nos mouvemens. Selon ces Messieurs (*a*), nous ne remuons le doigt que par le moyen des nerfs & des esprits, ni les esprits que par le moyen du cerveau: ensorte qu'à remonter jusqu'au principe du mouvement, il faut supposer d'abord un endroit où est le siége principal de l'ame, où elle est avertie, on ne dit pas comment, de tout ce qui se

(*b*) Pardies, *Ibid.* N°. 62.

paſſe dans le corps, & d'où elle veut, & commande ce qu'il lui plaît. Cela ſuffit, diſent-ils; à ſes ordres le mouvement qu'elle a commandé s'exécute ſans qu'elle ſçache pourquoi ni comment, avec la même régularité que ſi elle en avoit la plus parfaite connoiſſance.

Pour appuyer ce paradoxe, ils reviennent à la comparaiſon de l'Organiſte. Ils prétendent, ce qu'on ne leur conteſtera pas, que pour former une harmonie agréable & réguliére, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſçache qu'elle eſt la diſpoſition particuliére des ſoufflets ou des flûtes: il ſuffit qu'il remue les doigts ſuivant les régles de ſon art; auſſitôt les touches s'abattront, les ſoupapes des tuyaux s'ouvriront, le vent s'inſinuera, le ſon ſe formera, & tout cela ſe fera par une néceſſité méchanique, ſuivant la diſpoſition naturelle qu'un Ouvrier habile & intelligent a donné à la machine. De même ajoutent-ils, pour que nous marchions, il n'eſt nullement néceſſaire que notre ame connoiſſe les conduits par où les eſprits doivent couler, ni les muſcles qui doivent être employés à ce mouvement. Il ſuffit que notre ame veuille marcher, de quelque façon que cela ſe faſſe: auſſi tôt certaines petites valvuves s'ouvrent, comme les ſoupapes des tuyaux dans les orgues; les eſprits renfermés dans la cavité du cerveau, comme le

vent dans le sommier, s'insinuent par ces ouvertures, & s'écoulent par les conduits des nerfs jusques dans les muscles qu'ils font enfler; ceux-ci s'enflant se racourcissent, en se racourcissant, ils retirent le membre où leur tête est attachée: & ainsi se fait enfin le mouvement par une suite méchanique & nécessaire, selon la disposition de la machine qui a été divinement bien préparée par un Ouvrier dont rien ne peut égaler l'intelligence.

Et qu'on n'objecte pas, que rien n'empêche que l'ame des Bêtes n'agisse de la même maniére; qu'elle peut de même avoir son siége en quelque endroit particulier, & de-là vouloir & commander tous les mouvemens de la machine. On répond, que les Bêtes n'agissent point par voye de commandement; que c'est le propre de l'homme seul d'agir de la sorte, parceque lui seul a été fait à l'image & à la ressemblance de Dieu, qui n'opére au-dehors que par empire. Que la lumiére soit faite, dit-il (*a*); & aussi-tôt la lumiére fût faite. C'est ainsi avec quelque proportion, ajoutent les Cartésiens, que l'ame humaine commande à son corps. Elle veut que le doigt se remue; aussi-tôt le doigt est remué, comme s'il avoit compris la volonté de l'ame, & que sur le champ il se fut mis en devoir d'obéïr à ses

(*a*) *Fiat lux; & facta est lux.* Gen. c. 1.

ordres. Au contraire, ſelon eux, les Bêtes ne veulent point, ne commandent point leurs mouvemens; elles ſont mues & déterminées par les objets, & ne ſe déterminent jamais elles-mêmes : d'où ils concluent que puiſqu'à l'égard de tous les mouvemens du corps l'ame humaine ſe gouverne d'une maniére purement paſſive, puiſqu'elle n'y a d'autre part que de vouloir, ſe déterminer, ordonner, il eſt inutile de donner une ame aux Bêtes, qui ne veulent, ni ne ſe déterminent, ni ne commandent.

Prouvez l'antécédent, leur dirai-je; j'admettrai la conſéquence. Car je l'ai deviné : on ſe pique tant de ne jamais demeurer court, qu'à force de vouloir parler & faire face à toutes les difficultés, on laiſſe échaper quelques impertinences. Et dans cette réponſe des Diſciples de Deſcartes combien d'abſurdités! que de propoſitions avancées *gratis*, ſans preuve, ſans fondement, qu'on ne peut regarder par conſéquent que comme de pures ſuppoſitions, de vraies pétitions de principe? Qui leur a dit, par exemple, que pour remuer le bras, la jambe ou la langue, ou bien pour exécuter tout autre mouvement, l'ame humaine a beſoin d'une connoiſſance diſtincte & détaillée de tous les reſſorts qui doivent ſervir à cette opération, & de la maniére dont elle doit ſe faire? Qui leur a dit même qu'elle ne l'a

pas cette connoissance, que Dieu ne l'en a pas favorisée, & que si elle ne se produit point au-dehors, si elle ne perce point jusqu'à notre entendement, elle en est empêchée par les organes grossiers & charnels, dont cette ame est enveloppée. L'ame de Cicéron a sçu faire sans contredit & a fait de beaux discours : cependant je défie le plus hardi Cartésien de prouver, que l'ame de ce Prince de l'éloquence ait eu une connoissance distincte de tous les sécrets ressorts qui servent à faire, je ne dis pas un discours éloquent, mais même un discours suivi & raisonnable. Elle a sçu comment il falloit s'y prendre pour cela, puisqu'elle l'a fait; & puisque de l'aveu de toute autre Philosophie que celle de Descartes, notre ame remue la main & le pied, il est vraisemblable qu'elle n'ignore point comment ces mouvemens doivent se faire.

Mais qui leur a dit encore que l'ame humaine veut, qu'elle commande, qu'elle ordonne; & qu'au contraire l'ame de la brute est incapable de tout cela ? D'où sçavent-ils que les Bêtes ne commandent point leurs mouvemens, sinon de ce qui est précisément en question, je veux dire, de ce que ce sont, selon eux, de vrais Automates, de pures machines? Et cette ame humaine, cette ame raisonnable & intelligente, comment commande-t-elle à son corps, à ce corps

matériel & insensible, qui n'a point d'oreilles pour entendre ses ordres, ni d'activité pour les exécuter ? Comment veut-elle, comment commande-t-elle, elle qui ne sçait pas comment il faut s'y prendre pour vouloir & pour commander ? La volonté, ou l'action de vouloir, n'est-elle pas une action & un mouvement, comme l'action de remuer la tête ou la jambe ; & si pour cette derniére action l'ame a besoin de connoître comment elle se fait, pourquoi cette connoissance ne lui est-elle pas de même nécessaire pour la premiére ? Et cette action de vouloir & de commander, qui est vraiment une action & un mouvement, comment l'ame humaine peut-elle l'exécuter, elle que Descartes & les Cartésiens dépouillent de toute activité : & qu'ils ne regardent que comme une cause purement passive ?

C'est-là en effet la science admirable que nous apprend le grand Descartes, que la plûpart de ses Disciples ont enseignée après lui, & dont le Pére Mallebranche son digne confrére a fait le fondement & la base de son rare systême (*a*) : que Dieu est l'Auteur immédiat de tout mouvement ; que toute action émane de lui, non-seulement par les loix générales de son concours, mais

(*a*) C'est Dieu qui opére tout en nous. Il est la cause prochaine, unique & immédiate de tout ; il est le seul être qui opére tous les effets. *Mallebranche*, *Eclairciss.* 15.

comme de son seul & unique principe; qu'il est la cause prochaine de tout ce que nous faisons; que toutes les créatures ne sont que des organes purement passifs; & que les causes secondes qui semblent avoir une proportion si exacte & si précise avec les effets, n'ont qu'une apparence de cause. Suivant ces principes, ce n'est point un palefrenier qui panse un cheval, un meûnier qui guide un âne chargé de farine, une Marchande de choux qui pique une haridelle, un valet qui allume une chandelle, un marmiton qui lave les plats, ni un savetier qui racommode de vieux souliers, ou un boucher qui égorge & écorche des veaux à la boucherie; ce n'est point, grace aux Philosophes modernes, un Auteur impertinent tel que moi, qui assassine le Public de productions ennuyeuses & insipides. Si je l'ai crû jusqu'ici, je me suis trompé, quoique j'eusse quelque raison de le croire. A présent j'en suis net, je m'en lave les mains: c'est Dieu qui opére seul tout cela. L'Etre suprême, par les loix qu'il a établies, se commande & s'obéit en même tems; il est celui qui sert & celui qui est servi, le maître & l'esclave tout ensemble: quelles folies! quel jargon philosophique! Combien les Cartésiens ne triompheroient-ils pas, s'ils avoient à reprocher de pareilles contradictions, de telles absurdités à leurs adversaires?

Mais quelles affreuſes conſéquences réſultent en même tems de cette doctrine! Comment expliquer dans ces principes le commencement & le progrès du mal moral ou du péché? Comment empêcher que Dieu n'en ſoit l'auteur? Car celui-là eſt l'auteur du crime, qui eſt la cauſe prochaine, unique & immédiate de l'action criminelle: or, ſelon Deſcartes & le Pére Mallebranche, Dieu eſt la cauſe prochaine, unique & immédiate de toutes nos actions; & ſi un homme en aſſaſſine un autre, ce n'eſt pas l'homme qui lui porte le coup mortel; c'eſt Dieu qui lui plonge le poignard dans le ſein: c'eſt lui qui eſt l'auteur, & le ſeul auteur de ſa mort. Voilà donc Dieu dans ce merveilleux ſyſtême devenu le complice, devenu même le chef des voleurs & des meurtriers, des inceſtueux & des ſacriléges. Quels blaſphêmes dans la Morale!

Non pas, s'il vous plaît, s'écrie le Pére Mallebranche. Lorſqu'un homme en égorge un autre, je conviens que c'eſt Dieu ſeul qui opére le meurtre: mais il n'eſt pas pour cela auteur du crime; il n'eſt auteur que de l'action. Le mal qui eſt dans l'action, vient de l'homme; & ce mal n'eſt rien. » J'avoue, » dit-il (*a*), que l'homme ſeul fait le péché; » mais je nie qu'il faſſe en cela quelque » choſe. Car le péché, l'erreur & la con-

(*a*) Mallebranche, *Eclairciſ.* 15.

» cupiscence ne sont rien : ce ne sont que » des défauts . . . . . l'homme n'a de lui-mê- » me que l'erreur & le péché, qui ne sont » rien. « Sur cela ce grand Philosophe cite le Concile d'Orange, qui dit bien que *l'homme n'a de lui même qu'erreur & que péché* (*a*), mais qui n'a garde d'ajouter avec le Pére Mallebranche, que *l'erreur & le péché ne sont rien.* Ce sont-là, comme je l'ai déja observé ailleurs, des tours de Métaphysiciens. Mais quelle étrange Métaphysique, qui nous apprend à distinguer le crime de l'action criminelle, & l'assassin de celui qui assassine ! Quelle étrange doctrine, que celle qui enseigne qu'en commettant le péché, l'homme pécheur ne fait *rien*, qu'il se rend coupable de *rien*, qu'il sera jugé sur *rien*, qu'il sera condamné & puni éternellement pour *rien !* De quel nom qualifier de pareilles extravagances (*b*) ? Pour déraisonner à ce point, c'étoit bien la peine de s'ériger en méditatif, & de bâtir des systêmes. Qui peut nier après cela qu'un Ancien ait eu raison d'avancer, qu'il n'y a rien de si absurde & de si fou, qui n'ait été dit par les Philosophes (*c*) ? Je laisse aux Disciples de Descartes & du Pére

(*a*) *Nemo habet de suo nisi mendacium & peccatum.* Conc. Arausi. II. Canon. 22.

(*b*) Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

(*c*) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de Divin. Lib 2.

Mallebranche le ſoin de parer aux conſéquences fâcheuſes que je viens d'indiquer: & je finis cet article par cette penſée d'un homme d'eſprit (*a*) : » Si à proprement par-
» ler, Dieu fait tout, & que nous ne ſoyons
» que les témoins de ce que nous comptons
» pour nos actions, que ſignifie la morale,
» & que ſignifient les mots de loi, de ver-
» tu, de vice, de récompenſe & de châti-
» ment? Que devient la Réligion? »

Encore ſi en nous propoſant un ſyſtême ſi dangéreux, ſi peu raiſonnable dans ſes conſéquences & dans ſes principes, Deſcartes & ſes Sectateurs nous apprenoient du moins quelque choſe. Si en voulant nous perſuader que les Bêtes ne ſont que des Automates, ils nous expliquoient la liaiſon & la dépendance de tous les petits reſſorts, qui font mouvoir & agir ces merveilleuſes machines; s'ils nous apprenoient quelle eſt la diſpoſition particuliére de toutes les fibres, qui font que les eſprits animaux coulent plûtôt dans un muſcle que dans un autre, & comment cela ſe fait toujours ſi à propos, que la préſence d'un objet nuiſible ne manque jamais de déterminer la machine mouvante à fuir, à crier, à aboyer, & qu'au contraire la vûe d'un objet convenable & qui lui eſt bon, la porte toujours infailliblement à s'approcher, à ſautiller, à careſſer,

(*a*) M. Crouſas, *Logiq. Part.* 1. *ſect.* 2. *ch.* 66.

& à marquer une espéce de plaisir & de joye; si en nous disant que nos chiens & nos chevaux ne sont que des orgues & des horloges, ces grands Philosophes nous donnoient une idée claire & distincte de ce qu'ils disent; si semblables à un habile horloger, qui connoît toutes les piéces dont une montre est composée, qui sçait leur arrangement & leur usage, ils rendoient raison de tous les mouvemens qu'on apperçoit dans cette machine, de cette espéce de battement continuel qu'on entend, pourquoi elle sonne, pourquoi elle s'arrête quelquefois, pourquoi on la monte de tems en tems, comment l'aiguille se remue insensiblement, & marque si juste toutes les heures. On pourroit entrer en composition avec eux, & se rapprocher de leur systême.

Depuis que l'impression des objets extérieurs poussée trop loin, a détruit la machine de l'écureuil que j'aimois tant, j'ai fait provision de la machine d'un jeune chat pour détraquer les machines incommodes de petites souris qui m'assiégeoient le jour & la nuit. Hier au soir, (je ne parle pas de loin) écrivant tranquillement sur mon bureau, je vis arriver ce jeune chat qui d'un air obligeant vint poser devant moi une gentille souri qu'il avoit attrapée; je cessai d'écrire, & me gardai bien de remuer de peur que la souri ne s'élança, & ne se perdit pendant

dant que le chat auroit été occupé à me caresser. Je demeurai immobile, & la souri n'en sauta pas moins d'un bout de mon bureau à l'autre, où le chat la saisit d'une de ses pates. Comme il renversa en sautant & mon encre & ma poudre, je me fâchai contre lui & le donnai à tous les diables aussi-bien que la souri, qui vrai-semblablement n'eût pas été fâchée qu'on m'eût pris au mot tant elle étoit pénétrée de sa situation présente, ce que je crus remarquer en l'examinant de plus près, tandis que la pate du chat la fixoit au coin de mon Bureau. On eût dit que cet animal avoit remarqué que je prenois plaisir à cette scéne ; il sauta à terre & je le suivis au milieu de mon cabinet, où je m'assis, tenant en main ma bougie : aussi tôt le chat sans s'éloigner de moi me donna un spectacle des plus amusant ; Il lâchoit la souri, & la reprenoit aussi-tot qu'elle s'émancipoit trop ; tantót il la jettoit par dessus sa tête & la plotoit avec une dextérité inimitable ; tantôt il feignoit de la perdre de vûe, & sembloit tirer vanité de l'adresse & de la vivacité avec laquelle il la saisissoit aussi-tót qu'elle vouloit s'échaper. Le chat ne fut pas le seul que j'admirai ; la souri ne captiva pas moins mon attention quoiqu'elle n'eût pas comme le premier, l'intention de contribuer à mon amusement ; vingt fois cette souri contrefit si bien la

morte que je crûs moi-même que ſon perſécuteur lui avoit ôté la vie d'un coup de dent : alors, celui-ci la traînant par la queuë ſembloit examiner ſi véritablement elle étoit morte : elle donnoit un ſigne de vie, & le jeu recommençoit. Bien-tôt la ſouri paroiſſoit de nouveau ſans vie ; alors le chat pour la mettre à une épreuve immanquable s'éloignoit d'elle, & feignoit de s'occuper à autre choſe : la ſouri qui avoit toujours un œil ouvert ſur toutes ſes démarches pouſſoit ſon évanouiſſement juſqu'à ce qu'elle crût ſon ennemi aſſez éloigné pour pouvoir lui échapper, elle partoit comme un éclair ; & le chat qui de ſon côté ne la perdoit pas de vûe, d'un ſaut précipité l'atteignoit au milieu de ſa courſe. Ce manége dura juſqu'à ce qu'enfin las d'être aſſis par terre, je pris le parti de me remettre à écrire ; le chat qui vit bien-tôt que je ne prenois plus de plaiſir à ſon badinage, jugea qu'il étoit tems de finir la piéce, & ſe moquant du précepte qui défend d'enſanglanter la ſcéne, croqua ſa proye, qui juſques à ce moment n'avoit reçû de lui aucun dommage.

Faiſons donc maintenant l'uſage que je me ſuis propoſé de faire de cet événement qui n'eſt nouveau que par rapport à moi. Que les Cartéſiens expliquent s'ils le peuvent les actions du chat, & les feintes de la ſouri ? Si les Bêtes ne commandent point

leurs mouvemens ; si elles sont mues & déterminées par les objets, pourquoi la souri ne détermine-t-elle pas le chat à la croquer sur le champ ? Cette impression de l'objet, que ces Philosophes substituent à l'ame qu'ils prétendent être inutile à cause que cette impression en remplit tout le ministére, cette impression, dis-je, peut-elle avoir deux effets opposés, celui d'attirer le chat vers la souri, & de l'éloigner en même tems pour en différer la destruction ? Ce badinage, ce jeu, est-il donc produit par la seule impression de la souri ? Encore un coup, que Descartes & ses Disciples nous expliquent ces opérations ?

Mais non : ces hommes extraordinaires qui, à les en croire, nous ont été envoyés du Ciel pour dissiper lès ténébres de l'ignorance dans lesquelles le genre humain etoit plongé, pour nous apprendre à raisonner & pour éclaircir nos idées, ces grands Réformateurs, ces Restaurateurs de la Philosophie, ne nous ont en effet rien appris de tout ce qu'ils devoient nous apprendre. Toute leur science se réduit à nous dire, que l'impression différente des objets extérieurs détermine les esprits animaux à couler dans différens muscles, d'où doivent suivre des mouvemens différens ; & ces vives lumiéres qu'ils sont venu apporter au monde se bornent à nous laisser aussi ignorans,

que ce Paysan dont parle un fort habile homme (*a*), qui, non par raison, mais parce qu'on le lui a dit, croit que ce sont des roues & des ressorts qui font tourner l'aiguille autour du cadran, & sonner l'horloge. Les Cartésiens accusent les Péripatéticiens de ne payer le monde que de mots, & de ne répondre à tout que par une vertu ou par une forme: ils ont raison; en est-on plus sçavant, pour avoir appris que l'ame des Bêtes est une Forme substancielle? Mais eux-mêmes parlent-ils beaucoup plus clairement, & croyent-ils nous avoir donné de grands éclaircissemens sur cette matiére, quand à toutes les questions qu'on leur fait sur la cause des opérations différentes des animaux, ils répondent que ce sont certains atomes, certains esprits, certains corpuscules, certains rapports, certaine disposition, certaine impression, certain mouvement, tous termes vagues, généraux & vuides de sens, qui ne nous donnent pas plus de lumiére sur le sujet dont il s'agit, que les formes & les qualités occultes d'Aristote?

Et admirez, s'il vous plaît, la hardiesse, ou plûtôt l'audace & la témérité de ces Philosophes nouveaux. Pendant trois à quatre mille ans peut-être tous les hommes ont crû, & nous avons crû après eux & com-

(*a*) Le Pére Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part.* V.

me eux, que les Bêtes voient, qu'elles entendent, qu'elles ſont capables de connoître & de ſentir, qu'elles vivent en un mot & ſont animées : c'eſt de-là qu'on leur a donné le nom d'animaux. Au bout de ce terme, aſſez long ſans contredit pour établir la preſcription, un homme vient nous dire froidement que nous nous ſommes trompés, & que nous ſommes tous des ſots & des fous; que les Bêtes paroiſſent voir, mais qu'elles ne voient point; qu'elles n'entendent point, mais paroiſſent ſeulement entendre; qu'elles ſont mues, & ne ſe remuent point; qu'elles ne marchent pas, qu'elles ne mangent pas, qu'elles ne crient pas, qu'elles ne nous careſſent pas, qu'elles ne vivent pas; que tout cela ne ſe fait qu'en apparence; que les Animaux enfin ne ſont plus des êtres animés; qu'ils n'en ont que l'extérieur, & que dans le fond ce ſont de vraies machines, telles à peu près qu'un orgue ou une horloge. Quelle chute, grand Dieu, & quel renverſement d'idées! Mais en même-tems quelle abſurdité! Car quel ridicule n'en réſulteroit-il pas ſur tous ceux qui aiment les Bêtes? Qu'on ſe repréſente une de nos Dames careſſant ſa montre, badinant & s'entretenant avec elle comme elle pourroit faire avec ſa chatte ou avec ſon chien, l'aimant parce qu'elle croit en être aimée, & ſe perſuadant bonnement

que lorſqu'elle vient à marquer l'heure du rendez-vous, c'eſt par affection & par attachement pour elle. Quelle folie ! Mais que deviendroit la ſociété, ſi ſur ce beau principe que les Bêtes ne vivent point & qu'elles paroiſſent ſeulement vivre, chacun de nous alloit s'imaginer avec cet autre fou (*a*) que tous les autres hommes ne voient ni n'entendent, qu'ils ne marchent point, qu'ils ne nous parlent point, qu'ils ne nous connoiſſent point, & qu'ils n'ont avec nous aucune relation, aucun intérêt à traiter, aucunes affaires ; qu'à la vérité il y a de l'apparence à tout cela, & que cela pourroit bien être ; mais qu'en penſant que cela eſt en effet, nous pourrions bien auſſi nous tromper, & qu'après tout nous n'avons rien qui nous en aſſure ? Si, dis-je, chacun de nous alloit ſe mettre dans la tête ces chiméres & ces viſions, quel bouleverſement affreux de tout cet Univers ! Pour enfanter

(*a*) Le Pére Mallebranche, qui dans ſon VI[e]. *Eclairciſſement ſur la recherche de la Vérité*, a prétendu que l'exiſtence des corps n'eſt appuyée que ſur la révélation, & que la raiſon ſeule ne peut nous en donner aucune aſſurance. M. Berkeley, Evêque de Cloyne en Irlande, va encore plus loin dans ſon *Traité touchant les principes des Connoiſſances humaines.* Le Pére Mallebranche ne croyoit pas qu'on pût démontrer qu'il y a des corps ; le Prélat Irlandois plus habile ou plus hardi, prétend démontrer qu'il n'y en a point, & qu'il ne peut y en avoir. Après cela veillez, pâliſſez ſur les livres, & fiez-vous à ce qu'en diſent les Philoſophes.

de si hautes extravagances, faut-il être un Descartes ou un Mallebranche?

Ce qu'il y a de plus singulier, est que quand ils nous disent que tous les hommes ont été jusqu'ici des sots & des ignorans, Messieurs les Cartésiens prétendent que nous devons les en croire sur leur parole. Si lorsque du haut de leur Tribunal ils ôtent le sens commun à tout le genre humain, en décidant comme ils font, que les Bêtes sont de pures machines, ils nous faisoient observer dans les Animaux certains mouvemens, certaines opérations dont ils nous expliquassent clairement la cause, & que nous conduisant de principe en principe, de vérité en vérité, ils nous missent en état de rapprocher ces cas particuliers de leur proposition générale; peut-être n'aurions-nous pas l'esprit assez bouché pour ne pas comprendre ce qu'ils nous diroient; peut-être viendroient-ils à bout de nous convaincre. Mais point du tout: ils n'expliquent rien, ils n'éclaircissent rien, ils n'entrent avec nous dans aucun détail; & aux moindres questions que nous leur faisons, bien-loin de nous persuader de leur sentiment, l'embarras & l'obscurité, le peu de suite & de conséquence de leurs réponses nous porte à croire tout le contraire. Ils ont beau choisir à dessein les mouvemens les moins compliqués, les exemples les plus faciles; ils ne

nous font rien voir distinctement, ils ne nous disent rien qui nous satisfasse. On leur propose (*a*) celui d'un cheval placé à cent pas d'un fossé profond & escarpé, où il y a de bon foin & de bonne avoine. Il y court au trot & en hannissant; mais à peine est-il arrivé au bord du fossé, qu'il s'arrête; si on veut le faire avancer, il recule; si on appuye l'éperon pour l'y forcer, il se cabre ou se jette à côté. La supposition est vraie, elle est simple; rien ne semble plus facile à expliquer: cependant les Cartésiens ont beau se tourner de tous côtés pour y réussir: on leur prouve que dans leurs principes, suivant toutes les loix de la Méchanique, la machine du cheval doit se précipiter. On cite encore (*b*) l'exemple d'une brebis qui a la tête tournée vers le loup, & qui pour le fuir, bien-loin de suivre la ligne droite, fait un demi cercle & tourne à côté. On leur demande de rendre raison de cette virevolte, & d'en donner une explication claire: ils ne peuvent en venir à bout; & je défierois bien en effet tous les Cartésiens du monde de l'expliquer clairement par les loix seules de la Méchanique. Que seroit-ce, si pour éprouver leur systême, on leur rappelloit l'histoire des hirondelles & du moineau (*c*), celle du lion

(*a*) *Voyez* le Pére Daniel, *ubi suprà.*
(*b*) Le Pére Daniel, *ibid.*
(*c*) Voyez ce que j'en ai dit dans le premier Chapitre.

d'Androdus, ou encore celle du levreau de la Buſſiére? Si on leur demandoit pourquoi un chien appercevant ſon maître à une fenêtre, n'eſt pas déterminé à prendre pour aller à lui le chemin droit, où il n'y a point de paſſage, & va chercher un eſcalier détourné pour y arriver? Pourquoi un autre chien reconnoiſſant ſon maître dans la preſſe, perce la foule & va à lui pour lui faire fête & le careſſer? Diront-ils que dans ce dernier exemple, la machine du chien eſt déterminée par l'impreſſion que font ſur les organes du chien les corpuſcules qui ſortent du corps d'un homme, qu'il a coutume de voir, & qui lui fait du bien? Voilà ſans contredit une étrange vertu des corpuſcules, que je ne connois point, & que les Cartéſiens ne connoiſſent pas ſans doute mieux que moi. Et quel bien peut-on faire à une machine incapable de connoître & de ſentir! Que les Diſciples de Deſcartes ſeroient heureux, ſi pour nous convaincre de l'efficacité de ces corpuſcules, ils pouvoient nous faire voir une montre, qui au bout de cent ans qu'on l'auroit portée avec le plus grand ſoin, auroit ainſi contracté l'habitude de connoître celui à qui elle appartient, & qui lui donnât la centiéme partie des témoignages de reconnoiſſance & d'amitié, que la montre animée donne à ſon maître!

Par malheur les machines artificielles sont seules, dit-on, à l'abri de l'attaque des corpuscules; de ces petits amis ou ennemis, qui dans leur petitesse & leur invisibilité ont assez de force & de vertu, pour attirer un chien de trente & quarante pas loin, qu'il reconnoît son maître & va à lui, & pour entraîner vers l'avoine une machine aussi lourde & aussi pesante, qu'un cheval avec une piéce d'artillerie ou une charette pleine de bois, à laquelle il est attelé. Si nous en croyons les Cartésiens, les corpuscules n'agissent que sur les machines naturelles & animées, parce qu'elles seules, disent-ils, ont des organes susceptibles de leurs impressions. C'est en vérité grand dommage: sans cette malheureuse invention de Descartes & de ses Sectateurs, peut-être aurions-nous quelquefois le plaisir de voir une montre perdue, sortir de la poche du fripon qui l'a volée ou qui la gardoit après l'avoir trouvée, & courir après celui à qui elle appartient, comme l'on voit un chien courir après son maître. Après tout, le mal n'est pas irréparable: comme ces Messieurs avancent hardiment cette proposition *gratis* & sans preuve, qui nous empêche de la nier aussi hardiment? Nous y sommes d'autant mieux fondés, que nous avons pour nous l'expérience. Car si les corpuscules ont une action si forte sur ces ma-

chines auſquelles nous donnons le nom de Bêtes, parce qu'elles ont des organes ſuſceptibles de leurs impreſſions, par la même raiſon, ils ne doivent pas agir moins vivement ſur la machine de notre corps qui eſt pourvûe des mêmes organes. Or que les corpuſcules n'ayent point cette vertu & cette activité ſur nous, c'eſt à mon avis, ce qui eſt démontré (*a*); il eſt même à propos qu'il le ſoit: autrement, que deviendroient la Religion & la Morale? Où en feroit la liberté? Pour moi, je proteſte que je ne me ſuis jamais apperçu de ces impreſſions violentes, quelqu'envie que j'euſſe d'en faire l'épreuve; & ſi les Cartéſiens étoient de bonne foi, ils avoueroient ſans doute comme moi, qu'ils n'ont jamais ſenti de ces attractions invincibles, telles que doit être celle qui entraîne un cheval affamé vers l'avoine. D'où je ſuis en droit de conclure, que la machine de l'homme étant pourvûe des mêmes organes que la machine des animaux, les corpuſcules ne doivent pas avoir plus d'action ſur l'une que ſur l'autre; & que leur prétendue vertu eſt par conſéquent chimérique & imaginaire.

Du reſte, ces grands Philoſophes deſtinés du ciel à diſſiper les ténébres dans leſquelles le genre humain avoit été enſéveli juſqu'à eux, & à nous donner des idées claires,

(*a*) Voyez le Pére Daniel, *ubi ſuprà*.

font encore ici comme par tout ailleurs ; ils ne nous donnent rien moins que les éclairciſſemens dont nous aurions beſoin ſur une matiére auſſi obſcure. Ce ſont toujours *certains* corpuſcules dont ils ignorent la forme & l'activité, qui font *certaines* impreſſions qu'ils ne ſçauroient bien définir, d'où réſultent *certains* mouvemens qu'ils n'expliquent pas davantage. C'eſt-là leur façon ſublime de raiſonner ; c'eſt avec la même clarté, la même habileté, qu'ils rendent raiſon des phenoménes de l'aiman & de leur matiére magnétique. En bonne foi (je me plais à le répéter), pour ne nous apprendre que cela étoit-ce la peine de s'ériger en Réformateurs & en Reſtaurateurs de la Philoſophie ? Les formes, les entités, les qualités occultes d'Ariſtote étoient-elles beaucoup plus obſcures, beaucoup plus inintelligibles, beaucoup moins claires que tout *cela* ; & comme le diſoit un grand Miniſtre (*a*), folie ancienne, folie nouvelle, ne valoit-il pas autant s'en tenir à l'ancienne, que de faire tant de bruit & tant de fracas pour la moderne ?

A cela, que répondent les partiſans du grand Deſcartes ? Ils conviennent qu'en effet ils ont bien de la peine à comprendre le détail de tous ces petits reſſorts, dont la machine de la Bête eſt compoſée, & toute

(*a*) M. Colbert, cité par le Pére Daniel *ubi ſuprà*.

la liaison & la suite de ces mouvemens si divers qu'on remarque en elle ; mais ils prétendent qu'on ne doit point en être surpris. Ils disent (*a*), que sans être horloger, on ne sçauroit connoître tout l'attirail nécessaire pour faire une montre ; qu'on sçait en général, que le mouvement de l'aiguille se fait par le moyen de certaines petites roues qui s'engrainent les unes dans les autres ; que toutes ces roues reçoivent leur mouvement du ressort du tambour, & que ce mouvement est temperé & gouverné par le balancier ; mais que peu de personnes sçavent quelles sont ces roues, quel est le nombre de leurs dents, quelles liaisons elles ont entr'elles, & que dans cet ouvrage de l'art il y a certainement beaucoup de piéces, dont l'usage & la composition ne sont bien connus que du maître. On peut dire la même chose, ajoutent-ils, de la machine du corps des Bêtes. Nous n'avons ni d'assez bons yeux, ni des microscopes assez excellens, pour appercevoir dans la disection qu'on en fait tous les petits organes, tous les petits passages qui servent à toutes leurs opérations. Nous sommes à cet égard comme un homme qui n'est point horloger : il ne peut expliquer l'artifice de la montre ; mais il juge qu'elle est composée de certains

(*b*) Vozez le Pére Pardies, *de la Connoissance des Bêtes*, N°. 27.

reſſorts par le mouvement régulier de l'aiguille. Fort bien : de ce qu'une montre qui n'eſt qu'une machine, a un mouvement régulier, vous en inférez que les Bêtes qui ont de même un mouvement régulier, ne ſont que de pures machines. Par la même raiſon, & ſuivant cette façon ſublime de philoſopher, de ce qu'un perroquet qui n'eſt qu'une bête, ne laiſſe pas de parler & de jargonner, qui vous empêche d'en conclure, que tous les hommes que vous connoiſſez, & qui parlent & jargonnent comme vous & moi, ne ſont que des Bêtes? Mais quittons la plaiſanterie, & remettons notre raiſonnement à la fonte. A l'égard des Animaux, vous êtes préciſément comme l'homme qui n'eſt pas horloger à l'égard de la montre : c'eſt-à-dire, que quoique vous ne puiſſiez expliquer clairement & en détail leurs divers mouvemens & leurs opérations différentes, de ce qu'un horloger peut faire une machine qui ait un mouvement régulier, vous en concluez que Dieu qui eſt un ſi habile Ouvrier, peut bien faire une machine de chair & d'os, qui par le moyen de ſes reſſorts faſſe tout ce que nous voyons opérer aux Bêtes.

C'eſt à cela en effet, tout bien apprécié, tout conſidéré, c'eſt à cela que ſe réduit toute la ſcience des Cartéſiens ſur la matiére dont il s'agit ; & c'eſt à cela préciſément

que se borne toute la preuve, tout le fondement du systême des Automates. Les Partisans de cette opinion ont admirablement réussi à faire voir le ridicule & l'absurdité des autres sentimens, ou leur incompatibilité avec ce que la Foi nous enseigne. Ame spirituelle de quelques Philosophes hardis à penser, formes substancielles des Péripateticiens, tout a été détruit & mis en poudre. Mais lorsqu'il a été question d'édifier & de bâtir, il n'en a plus été de même: les raisons ont manqué; & faute de preuves pour établir une chimére qu'on vouloit faire passer pour une vérité: on a été obligé de se restreindre à la seule possibilité, & de recourir à la Toute-puissance divine. Dieu, a-t-on dit, n'est-il pas assez puissant pour faire une machine, qui sans le secours d'aucun principe de vie distinct de la machine même, & par le moyen seul de ses ressorts, exécute méchaniquement tous les mouvemens que nous remarquons dans les Bêtes? Je répondrois volontiers à cette question, qu'il doit être bien humiliant pour de grands Philosophes, tels que les Cartésiens, après avoir fait sonner si haut les priviléges de la Philosophie, & le droit qu'elle a de n'avoir aucun égard à la Religion dans les opinions qu'elle propose, d'être forcés faute de mieux d'avoir recours à la Religion même, & à la Toute-puissance du

Créateur, pour étayer un systême ruineux qui sans cet appui crouleroit de lui-même. N'est-ce pas-là dégénérer des grands sentimens de leur Maître ? N'est-ce pas imiter un Poëte mal habile, qui faute d'invention, pour dénouer le nœud que ses mains ont formé, se verroit obligé de recourir à la machine (*a*) ? Mais ces Messieurs ne se contenteroient pas sans doute de cette réponse. Examinons donc la question en elle-même ; & puisque la possibilité seule est le pivot & la base de leur opinion, faisons en voir l'absurdité, & sappons ainsi par le fondement le systême imaginaire des Automates.

Il n'y a rien que ses defenseurs ne mettent en œuvre, pour la rendre probable, cette possibilité. Peut on nous contester, disent-ils (*b*), qu'il ne soit possible à Dieu de faire une machine tout-à-fait semblable à un singe, par exemple, ou à un chien, non-seulement à l'extérieur, mais même intérieurement, qui se meuve, & qui exécute ce que nous remarquons de plus surprenant dans ces Animaux, par la seule disposition de ses organes, & par la force des ressorts qui entreroient dans la composition de cette machine ? Le Pére Pardies

(*a*) *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.* Hor. *Art. Poët.*

(*b*) Le Pére Pardies, *De la Connoissance des Bêtes*, N.21. *& suiv.* A. D. *de l'Ame des Bêtes*, *ch.* 9.

entre

entre à ce ſujet dans un détail anatomique fort ſçavant & très-curieux, que je paſſe à deſſein pour venir au fait. Après cela, pour prouver que l'exécution de cette machine n'eſt pas en effet impoſſible à Dieu, les Diſciples de Deſcartes ne manquent pas de compiler tout ce que l'hiſtoire ou la fable ont publié de quelques machines admirables inventées & exécutées par l'art des hommes (*a*): de cette fameuſe ſtatue de Memnon, par exemple, qui au lever du ſoleil, rendoit un ſon harmonieux; de ce ſatyre qui jouoit de la flûte ſur un rocher, tandis que la Nymphe écho tirant la tête hors d'une caverne oppoſée, ſembloit écouter ſes airs, & les répétoit enſuite avec la derniére exactitude; de cette célébre tête d'Albert le Grand, qui répondoit pertinemment à toutes les queſtions qu'on pouvoit lui faire; de cette aigle merveilleuſe, qui vola pendant deux lieuës ſur la tête d'un Empereur d'Allemagne qu'on alloit couronner; de cette ſtatue, qui alla préſenter un placet à un Roy de Barbarie pour la délivrance de l'eſclave qui l'avoit faite; de cette mouche de fer préſentée à l'Empereur Charles-Quint par Charles de Montroyal, qui prit d'elle-même.

. . . . ſa gaillarde volée,

(*a*) Pardies, *ibid.* N. 20. A. D. *ibid. ch.* 15.

Fit une entiére ronde, & puis d'un cerveau
las,
Comme ayant jugement, se percha sur son
bras. (*a*)

Ils font entrer dans ce catalogue jusqu'aux horloges de Lyon & de Strasbourg ; ils pouvoient y joindre le fameux flûteur, qui amusa tout Paris pendant long-tems il y a quelques années ; ainsi qu'une infinité d'autres curiosités semblables, dont je n'ai pas le tems de donner la liste. Il est vrai que de ces faits, les uns sont absolument fabuleux & controuvés, d'autres exaggérés ; & qu'en général de l'aveu même du Pére Pardies, à comparer toutes ces machines avec les Bêtes, on y remarque une différence infinie, en ce que ces petits mouvemens qui s'exécutent ainsi par le moyen de quelques ressorts, sont très-bornés & fort grossiers en comparaison de cette subtilité & de cette diversité prodigieuse, qui s'observe dans les opérations du plus vil des animaux. N'importe : si la différence des machines est grande, disent les Cartésiens, celle des Ouvriers l'est encore infiniment davantage. D'où ils concluent, qu'à considérer d'un côté les bornes étroites de l'esprit de ceux qui ont inventé ces Automates merveilleux, la grossiéreté des instrumens qu'ils y ont employés ; de l'autre la sagesse infinie de cet

(*a*) Du Bartas, *sixiéme jour de la premiere semaine.*

Etre Souverainement intelligent, qui par ses seules idées exécute tout ce qu'il lui plaît ; si des Ouvriers ignorans & mal habiles tels que des hommes, qui exécutent toujours avec peine, ont eu cependant assez d'adresse pour faire ces machines qui nous surprennent, & qui imitent si bien quelques mouvemens des Animaux, on ne peut nier, sans faire injure à la Majesté même du Créateur, qu'il ne puisse faire d'autres machines beaucoup plus parfaites, capables de tout ce que nous découvrons de plus admirable dans les Bêtes. Or s'il le peut, pourquoi ne dirons-nous pas, ajoutent-ils, qu'en effet tous les Animaux sont des machines ? Pourquoi attribuerions-nous à un principe capable de connoissance & de sentiment, dont nous n'avons point d'idée claire, & que personne ne peut définir, des mouvemens qui peuvent se faire par les loix seules de la Méchanique ? Tels sont les principes des Carthésiens ; voilà leurs preuves établies : voyons si elles sont aussi solides & aussi difficiles à détruire qu'ils le pensent.

Reprenons la question sur laquelle roulent tous leurs raisonnemens. Dieu n'est-il pas assez puissant, disent-ils, pour faire des machines absolument semblables aux Animaux, qui par les loix seules de la Méchanique, exécutent tous les mouvemens que nous remarquons dans les Bêtes. Les Péri-

patéticiens rétorquent d'abord la question ; & demandent à leur tour, si Dieu n'est pas assez puissant pour créer une substance mytoyenne entre la matiére & l'esprit, capable de connoissance & de sentiment sans être esprit, & qui par là-même qu'elle peut connoître & sentir, ne sçauroit être matiére ? Dieu n'est-il pas toujours également puissant ? Ou bien doit-il trouver plus de difficulté à l'un qu'à l'autre ? Il est vrai que n'être ni esprit ni matiére, être capable de connoître & de sentir, & cependant n'être point esprit, semble impliquer contradiction ; mais y a-t-il moins de contradiction, qu'un être qui de l'aveu de tous les hommes, si l'on en excepte Descartes & les Cartésiens, est capable de connoissance & de sentiment, puisse n'être qu'une machine ?

Du reste, en traitant des formes substancielles, j'ai déja fait observer le défaut de cette maniére d'argumenter du possible au fait, maniére hasardée, téméraire & incertaine, qui ne différe en rien d'une vraie supposition, qui ne prouve rien, ou d'où si elle prouvoit, il seroit facile de tirer les conséquences les plus absurdes. Par exemple, la religion à part, il est très-possible que l'ame des Bêtes soit précisément de la même nature que celle de l'homme ; qu'elle passe successivement du corps d'un homme dans ce-

lui d'un animal, & qu'elle retourne de celui-ci dans celui d'un homme. Cette identité de nature & ces transmigrations ne renferment apparemment ni contradiction, ni impossibilité, puisqu'elles ont été crues & le sont encore aujourd'huy par des peuples entiers, très-polis d'ailleurs & très éclairés, & soutenues comme un dogme certain par des Philosophes des plus célébres. Cependant il suffit de consulter la raison, pour reconnoître l'absurdité de cette impertinente Métempsycose. Il est très-possible de même, que Dieu ait créé plusieurs Mondes : ce sentiment n'est point nouveau, (*a*), & il a été soutenu dans un Ouvrage composé exprès contre les Payens par un Pére de l'Eglise des plus respectables (*b*). Dira-t-on pour cela que la pluralité des Mondes n'est pas une chimére ; & ne faut-il pas être aussi fou qu'Huygens, pour croire sérieusement qu'elle ait quelque réalité ? Enfin les Cartésiens eux-mêmes peuvent-ils disconvenir, que Dieu ne soit assez puissant, pour faire que dans la question dont il s'agit ici le grand Descartes déraisonne ? En vérité ce

(*a*) Voyez à ce sujet dans les *Mémoires de Littérature*, *Tome* 9. la Dissertation qui a pour titre, *Sentimens des Anciens Philosophes sur la pluralité des Mondes*

(*b*) Καὶ οὐκ ὅτι εἷς ἐστιν ὁ δημιουργὸς, διὰ τοῦτο καὶ εἷς ἐστιν ὁ κόσμος ; ἐδύνατο γὰρ καὶ ἄλλους κόσμους ποιῆσαι ὁ θεός. Athan. *Advers. Gentes.*

feroit s'écarter terriblement de ce respect, que ce Restaurateur de la Philosophie a tâché de leur inspirer pour un Dieu, dont la Toute-puissance peut aller, selon lui, jusqu'à faire qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne fassent pas quatre : Malgré cela, ferois-je bien venu à argumenter de la sorte : Dieu peut faire qu'en établissant le systême des Automates, le grand Descartes ait extravagué ; donc en établissant ce systême, le grand Descartes extravague ?

Les Disciples d'Aristote, gens pointilleux & grands ferrailleurs, n'en demeurent pas-là ; & lorsqu'on leur demande, si Dieu n'est pas assez puissant pour faire une machine semblable au corps d'un chien, par exemple, où tous les mouvemens que nous admirons dans cet animal, s'exécuteroient par les régles seules de la Méchanique, ils répondent nettement qu'ils n'en sçavent rien, que les Cartésiens eux-mêmes n'en sont pas mieux instruits, & que par conséquent ils ont tort de vouloir conclure de cette prétendue possibilité, que Dieu a fait de pareilles machines. Car pour être en état, disent-ils (a), de décider cette question, ne faudroit-il pas connoître parfaitement & en détail tous les organes, tous les ref-

(a) Le Pére Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part. V.*

ſorts de cette machine, pouvoir juger ſainement, ſi en vertu de ces reſſorts peuvent ſuivre & s'exécuter tous ces mouvemens, toutes ces opérations diverſes, dont pluſieurs nous paroiſſent directement contraires aux loix les plus ſacrées de la Méchanique? Ne ſeroit-il pas néceſſaire encore de ſçavoir en perfection le détail anatomique des parties du chien & de ſes organes les plus inſenſibles, de connoître clairement la proportion qu'ils peuvent avoir avec les objets extérieurs, & les corpuſcules qui en émanent, & de comprendre la combinaiſon infinie des impreſſions qu'ils peuvent recevoir de ces petits corps, pour oſer aſſûrer que Dieu puiſſe exécuter une machine de cette eſpèce? Or malgré que vous en ayez, ajoutent les Péripatéticiens, vous êtes obligés de convenir que vous ne connoiſſez rien de tout cela; ou que vous ne le connoiſſez du moins que très-confuſément, très-imparfaitement: vous demeurez même d'accord que vous ne ſçavez ni ce que Dieu peut, ni ce qu'il ne peut pas; donc, concluent-ils, cette prétendue poſſibilité dont vous faites tant de bruit, eſt du moins fort incertaine, très-équivoque, & vous ne pouvez aſſûrer ſans témérité qu'elle ſoit réelle.

Le raiſonnement eſt en forme, la conſéquence concluante, & il ne paroît pas

qu'on puisse rien dire de plus fort contre le systême des machines. Je vais cependant encore plus loin ; & lorsqu'un Cartésien me demande fiérement, Dieu ne peut-il pas faire une machine, qui fasse tout ce que fait un chien? Je répons sur le même ton, non il ne le peut pas ; & je vous défie, vous & tous les Cartésiens ensemble, de me prouver jamais qu'il le puisse. Car répondez vous-même à votre tour : croyez-vous que Dieu soit assez puissant, pour faire que la matiére sente & connoisse ? A entendre le grand Descartes, il le peut, puisqu'il peut changer l'essence des choses. Cependant il faut convenir que ce Philosophe a été assez sage, pour ne pas entrer sur cela dans un trop grand détail ; & je vous crois vous-même trop prudent, pour oser prendre l'affirmative. Vous en concevez comme moi les conséquences ; le moins qui en pût arriver, c'est que j'en conclurois d'abord, que vous Cartésien, vous n'êtes qu'une pure machine. Je raisonne donc sur ce principe, & voici comment j'argumente. Dieu ne peut pas faire que la matiére sente & connoisse : or un chien est capable de connoître & de sentir, donc Dieu ne peut pas faire qu'un chien soit une pure machine. A cela que répondrez-vous? Vous nierez sans doute la mineure ; vous nierez que le chien soit capable de connoissance & de sentiment ;

vous nierez donc ce que tout le genre humain a jamais pensé avant vous, ce que tous les hommes pensent encore aujourd'hui, si l'on en excepte ceux que vous avez infatués de votre doctrine, ce que le bon sens & la raison dictent & dicteront, tant qu'ils n'extravagueront pas avec Descartes. Car répondez-moi encore. Lorsque l'on vous donne un coup de bâton, pourquoi criez-vous? Mais j'oublie à qui je parle, aucun de mes Lecteurs n'est & ne sera dans le cas de recevoir des coups de bâtons; je croirois mon Ouvrage avili s'il tomboit entre les mains d'un homme à bâton. Je change donc mon interpellation. Quand on leve le premier appareil d'une blessure que vous avez reçûe dans un combat, où présidoit l'honneur, pourquoi criez-vous? Voilà pour un militaire. Quand on lave avec de l'eau canfrée cette playe que vous vous êtes faite dans votre carrosse contre la glace qui étoit cassée, pourquoi criez-vous? Voilà pour le petit maître. Quand on fait une incision dans ce doigt où votre chien vous a mordu, pourquoi criez-vous? Voilà pour la Duchesse, & toutes les Dames délicates. Quand on vous remet ce genouil déboité par une chûte que vous avez faite en descendant de votre équipage, pourquoi criez-vous? Voilà pour le Magistrat. Quand on fait l'ouverture de l'abcès que le mauvais

air, peut-être la mauvaise nourriture, l'ennuy, les sollicitudes & l'affreuse misére ont rassemblé dans une de vos cuisses pourquoi criez-vous ? Voilà pour les Auteurs indigens, & peut-être aussi mauvais que moi. Quand on vous fait une amputation que vous auriez évitée si vous aviez été plus sage, ou moins libertin, pourquoi criez-vous ? Voilà pour la jeunesse de Paris. Quand . . . . . mais il est tems de finir mes interpellations, & quelque Lecteur sérieux pourroit bien à son tour me demander avec aigreur, pourquoi me faites-vous tant languir? Voyons donc où vous en voulez venir? Un autre Lecteur plus indulgent se plaindra moins de cette digression, placée ici exprès pour faire trêve à la Philosophie. Mais son idulgence même exige que je n'en abuse pas. Nous crions, me diront donc tous ceux à qui j'ai fait la même question parceque nous sentons de la douleur. Et quand je donne un coup de canne à mon chien, pourquoi crie-t-il ? Vous n'allez pas manquer de me nier, si vous êtes bon Cartésien, que c'est parce qu'il sent de la douleur : & vous m'obligerez à ne vous répondre que par le proverbe (*a*). Car remarquez, que je ne vous demande point ici si le chien est une machine, ou s'il a une ame spirituelle & raisonnable. Je

(*a*) *Plus negaret, &c.*

vous demande ſimplement, ſi lorſque je lui donne un coup de canne, il crie parce qu'il ſent de la douleur? Répondez préciſément, & pertinemment à la queſtion; *Eteris mihi magnus Apollo.*

Ce n'eſt pas que je ne ſçache parfaitement ce que vous direz, que dans le cas propoſé l'homme ſent parce qu'il a une ame capable de ſentir, & que le chien au contraire ne ſent point parce qu'il n'a pas d'ame. Mais je le répéte ; ce n'eſt pas là répondre préciſément à ma queſtion. Il ne s'agit point ici de ſçavoir ſi le chien a une ame ou s'il n'en a point : c'eſt, je vous le promets, ce dont je me mets fort peu en peine. Je demande ſeulement ſi dans le cas propoſé il ſent, ou bien s'il ne ſent pas : vous niez qu'il ſente ; moi, je le prouve.

Dieu certainement ne ſçauroit nous tromper : c'eſt pour cette raiſon que quoiqu'une infinité de choſes ne paſſent point la toute-puiſſance du Créateur, nous les jugeons cependant impoſſibles eû égard à ſa bonté & à ſa ſageſſe. On ne doute point, par exemple, qu'abſolument parlant, Dieu ne puiſſe faire que ce que nous prenons pour le Ciel & pour les Etoiles, ne ſoit une pure illuſion, & que tous les corps que nous voyons n'exiſtent que dans notre imagination & en apparence. Cependant jamais homme, fût-ce le P. Mallebranche, ne s'eſt perſuadé ſérieu-

sement que peut-être il n'y avoit que lui dans le monde qui eût un corps, & que tous les autres hommes fussent des fantômes. Ce soupçon ne sçauroit tomber dans l'esprit d'une personne tant soit peu sensée : il n'y auroit pas moins de folie à révoquer en doute l'existence réelle du monde visible, qu'à nier les premiers principes. Il n'est pas impossible encore, qu'un Ange prenne toutes les apparences d'un homme, & vive familiérement avec nous. Dieu peut le faire, puisqu'il l'a fait; & s'il l'a fait pour un, il peut le faire pour cent, pour cent mille & pour cent mille millions de mille. Il n'y a donc point d'impossibilité à ce que tous les hommes qui ont vêcu jusqu'à présent ayent été des Anges travestis, que l'on aura pris pour des hommes. Il y a plus : un homme d'esprit (*a*) a entrepris de prouver, & a très-bien prouvé en effet, que si les Bêtes sont de pures machines, il est très-possible que Dieu fasse une machine semblable à un homme, qui par les loix seules de la Méchanique fasse ce que nous voyons faire tous les jours aux hommes. Malgré cela, pourrai-je jamais imaginer un seul instant, que tous les hommes que je vois sont des Anges ou des machines ? Il y en a & c'est le plus petit nombre des personnes qui composent le sexe enchanteur qui nous captive si souvent ;

(*a*) Le Pére Daniel, *ubi suprà.*

il y en a dis-je, qui par la régularité de leurs traits, &, je ne sçais quoi, qui se montre dans toute leur personne, qu'on qualifie quelquefois d'Anges, mais ce langage est celui de l'amour, & l'amour n'est pas souvent raisonnable. On en voit aussi beaucoup dans ce sexe comme dans le nôtre, qu'on traite quelquefois comme on feroit de simples machines, mais c'est le ton de l'hiperbole ou du mépris; & ce ton ne convient point à la raison. C'est elle qui dans les Anges des Amans fait appercevoir la nature & l'humanité; c'est elle encore qui dans les plus stupides de tous les hommes découvre des traits qui appartiennent à une ame spirituelle & intelligente. En un mot, on ne soutiendra jamais sérieusement que les hommes ne sont que des machines. On aura beau dire que les sens sont trompeurs, qu'absolument parlant, il peut y avoir de l'illusion dans les apparences des objets; qu'assez souvent nous prenons pour le vrai ce qui n'a que de la vraisemblance: tout ce qu'on pourra me représenter à ce sujet ne sera pas capable de m'ébranler le moins du monde. Je serai toujours convaincu que tous les autres hommes sont hommes comme moi; & l'on me feroit aussi-tôt douter de ma propre existence, que de me persuader que tous ceux que je vois ne sont que des Automates. Pourquoi? C'est que lorf-

que je vois quelqu'un agir, parler & raisonner comme moi, je ne sçai quel sentiment intérieur qui ne peut venir que de Dieu, & qui par là même ne sçauroit me tromper, me force de croire que l'homme que je vois a dans lui-même aussi bien que moi un principe de sentiment & de connoissance.

J'en dis autant à proportion de ce qui regarde les Bêtes. A considérer leurs opérations diverses, on y trouve tant de conformité avec les nôtres, que si elles n'étoient que de pures machines; on pourroit bien dire ce qu'il n'est pas permis de penser, que Dieu seroit le plus adroit Charlatan, le plus habile Joueur de marionnettes qu'il y eût au monde. Car quelle différence y remarque-t'on, sinon peut-être du plus au moins? Si mon chien m'apperçoit dans une nombreuse assemblée, il me reconnoît & vient à moi; si je l'appelle, il m'entend; si je le menace, il tremble; si je le frappe, il crie; si je lui fais du bien, il me flatte & me caresse. Il fait tout ce que feroient dans les mêmes positions un valet, un enfant, un ami; je retrouve dans lui les mêmes sentimens, les mêmes passions de joie & de tristesse, de plaisir & de douleur, de crainte & désir, d'amour & de haine, que je remarque dans les hommes. Delà je conclus que mon chien a comme

eux dans lui-même un principe de connoissance & de sentiment; quel qu'il soit, & que Dieu me tromperoit, si ce n'étoit qu'une pure machine. Le Cartésien aura beau dire, que s'il est capable de connoître & de sentir, il a donc une ame spirituelle & raisonnable. Je répondrai sans façon, que je n'en sçais rien; qu'il me suffit de sçavoir qu'il a de la connoissance & du sentiment; & que tous les Cartésiens du monde voudroient me persuader que ce n'est qu'un Automate, que je n'en croirois rien, parce qu'une persuasion intime, suite naturelle de la comparaison entre les actions de mon chien & celles des hommes, me force de croire le contraire.

Après cela, ces Messieurs n'ont-t'il pas bonne grace de nous demander d'un ton railleur, si nous ne croyons pas Dieu assez puissant pour faire une machine absolument semblable à un animal, & capable des mêmes mouvemens que nous voyons exécuter aux Bêtes ? Ils font plus: ils osent soutenir qu'il l'a fait; & pour le prouver; ils prétendent que sans le vouloir & sans y penser, sans connoissance, sans réflexion, nous faisons nous-mêmes beaucoup de choses. Ils entrent à ce sujet dans un grand détail (*a*) de ce qu'on appelle dans les hom-

(*a*) On peut voir ce détail expliqué d'une maniére très-curieuse dans le Pére Pardies, *ubi suprà*, N. 10. 11. 12.

mes mouvemens naturels & involontaires; comme de frémir, de trembler, d'étendre ou de retirer le pied, le bras ou la main, de marcher, de manger & de digérer, même de parler & de faire un discours assez long, sans que pour cela, disent-ils, nous ayons besoin du secours de l'ame. Ils citent aussi l'exemple d'un Boucher, qui se levoit régulièrement toutes les nuits au plus fort de son sommeil, pour aller tuer des moutons & les écorcher; & ils concluent, qu'il ne se trouvera jamais rien de si étonnant dans les Bêtes. C'est ce qu'on pourroit examiner, ainsi que la vérité de l'Histoire. Mais sans se donner cette peine, il suffit de ce que j'ai déja observé ailleurs, que les Disciples de Descartes établissent pour principe ce qui est précisément en question; qu'il se fait peut-être dans nous quelques mouvemens sans connoissance & sans réflexion; mais qu'il est absolument faux que les plus ordinaires & les plus naturels, tels que de manger & de digérer, d'étendre ou de retirer le bras, même de frémir & de trembler, se fassent idépendamment de l'ame & sans sa participation, sans qu'elle le sçache, sans que sa présence y soit nécessaire; & qu'on ne prouvera jamais que cela se peut, jusqu'à ce qu'on nous ait fait

13. 14. & 15. Voyez aussi A. D. *De l'Ame des Bêtes*, c. 16.

voir

voir les mêmes mouvemens dans un marbre ou dans un cadavre.

Du reste quand on accorderoit aux Cartésiens, que ces mouvemens que nous appellons naturels dans l'homme peuvent se faire par les régles seules de la Méchanique, qu'y gagneroient-ils, & qu'en résulteroit-il? N'en reste-t'il pas cent & cent autres, qui dans la brute, comme dans l'homme, supposent nécessairement de la connoissance & du sentiment? Ne sera-t'il pas toujours vrai de dire, que s'il est absurde de penser que les hommes sont de pures machines, si cette proposition répugne au bon sens & à la raison, il n'est pas moins ridicule de soutenir que les Bêtes ne sont que des Automates.

Delà, & de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je conclus, que ce systême si vanté, dont on s'est si fort glorifié, & dont on a fait tant de bruit, n'est qu'un misérable systême délabré, qui ne se soutient point, qui ne tient à rien, & qui à chaque pas qu'il fait est prêt à tomber en ruine; qu'il réunit en lui seul toutes les incertitudes, toutes les absurdités, toutes les extravagances auxquelles j'ai fait voir que les autres étoient sujets; & qu'il favorise encore plus directement l'impiété des libertins & des incrédules. Rendons justice, en finissant, à qui elle est dûe, & reconnoissons de bonne foi, que

ce n'est point à Descartes qu'on doit attribuer toutes ces impertinences. Il n'a jamais rien décidé lui même positivement sur ce sujet; & ses Disciples les plus habiles & les plus sensés, tels que Regis, n'ont jamais soutenu l'opinion des machines que comme une pure hypothèse. Ainsi en cherchant à se faire des Partisans & des Sectateurs, les grands hommes travaillent souvent à former les taches, qui doivent servir à ternir leur propre gloire. Celle de Descartes a souffert du zéle indiscret & peu sage des Cartésiens; & les Péripatéticiens ont dit bien des absurdités; qu'on a mises assez mal-à-propos sur le compte d'Aristote.

CHAPITRE V.

De quelques autres sentimens sur l'Ame des Bêtes.

J'Approche de la fin de ma carriére: du sein des flots sur lesquels j'ai été assez téméraire pour m'engager, je commence à découvrir le Port qui doit être le terme de mon voyage, peut-être aussi celui de mes égaremens. Car oserois-je répondre que je n'aye pas souvent extravagué, en rapportant, en examinant, en réfutant tant

d'extravagances & tant de folies ? C'eſt un défaut ſans contredit ; mais on doit me le pardonner. La manie de raiſonner eſt un mal de contagion ; il ſe gagne & ſe communique, comme l'amour & la galle. Tel en eſt attaqué qui ne le ſçait point, parce qu'il ne veut pas le ſçavoir : ſi chacun ſe rendoit juſtice comme moi, ce mal ſe trouveroit ſans doute beaucoup plus répandu, beaucoup plus commun qu'on ne penſe. J'ai rapporté juſqu'ici dans un aſſez grand détail, dans un détail peut-être un peu trop grand au gré de quelques-uns de ceux qui me liront, ce que nos Modernes ont penſé de l'Ame des Bêtes : j'ai expoſé leurs ſentimens ſur ce ſujet, ſans partialité, ſans y prendre l'intérêt le plus léger ; je les ai peſés au poids de l'équité, de la vérité. Dans cet examen ſe trouvera-t'il qu'ils en redoivent beaucoup aux Anciens en fait de folies & d'abſurdités ? Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin d'en décider : je me hâte d'aborder, & ne me mêle plus de ceux qui voguent. Mais nous reſte-t'il encore quelqu'un à conſulter, après avoir entendu le grand Deſcartes ? Oui : quelques Philoſophes ſinguliers, & qui par cette raiſon n'ont point fait ſouche ; quelques autres Philoſophes badins, qui en Philoſophant n'ont penſé qu'à s'amuſer & à nous réjouir, & qui par-là n'ont ſongé à rien moins, qu'à faire des

Sectateurs & des Disciples. Folie sombre; folie badine, folie triste, folie gaie : c'est toujours folie; dans le choix pourtant, je me déclarerois assez volontiers pour la derniére : du reste l'une & l'autre ne jouent pas si mal ensemble ; c'est ce qui m'engage à n'en pas faire à deux fois, & à les réunir dans le même Chapitre. Si ce n'est pas le plus instructif, ce ne sera pas le moins amusant de tout l'Ouvrage.

De Campanelle.

Campanelle est le premier qui me tombe sous la main. Cet homme singulier a inventé en faveur des Bêtes (*b*) des atômes de sensation que je n'entens point, ou du moins que je n'entens guéres; si ce n'est que par-là il ait voulu dire, qu'il y a dans les animaux un principe matériel capable de sentir, ce qui reviendroit assez aux Formes substancielles : j'y trouve seulement cette différence, que comme on l'a vû, les Formes substancielles étoient matérielles sans être matiére; au lieu que ce Philosophe attribuoit vraisemblablement le sentiment à la matiére même, puisqu'il soutenoit qu'elle est composée de parties qui ont du sentiment. Cette opinion nous paroît absurde, depuis que nous avons appris de

(*a*) Campanelle, *De sensu rerum, lib. 1. c. 3.*

Descartes que la matiére est incapable de sentir; j'en conviens, à condition qu'on reconnoîtra aussi de bonne foi, qu'avant ce Réformateur de la Philosophie, cette maniére de penser n'étoit nullement extraordinaire.

Du reste de ce principe, que les parties de la matiére ont du sentiment, il s'ensuit qu'elle est elle-même capable de sentir, & par conséquent capable de douleur & de plaisir. A l'égard du plaisir, j'avoue très-naturellement que j'ai peine à imaginer ce qui pourroit lui en causer; d'autant plus qu'elle ne m'a donné jusqu'ici, que je sçache, aucun signe extérieur qu'elle fût capable d'en ressentir. Mais pour ce qui est de la douleur, la chose n'est point équivoque. Car par où jugeons-nous qu'un homme sent de la douleur? N'est-ce pas par les cris qu'il pousse, & qui sont une expression naturelle de ce qu'il souffre? Or un arbre auquel on applique la coignée, une bûche que l'on fend, une pierre que l'on casse, un marbre que l'on scie, ne crient-ils pas? Ne font-ils pas du bruit? Et qui peut douter, que ces cris & ce bruit n'expriment la douleur qu'ils sentent? Sur ce pied-là, on conçoit sans peine pourquoi un coup de canon fait tant de bruit: c'est dans lui sans doute une expression de la plus vive douleur, causée par l'ébranlement terrible que l'effet de la poudre

produit dans ses parties sensibles. Je serois même fort tenté de croire, qu'en conséquence de la douleur qu'elle ressent, la matiére est même capable de vengeance. En effet lancez avec force une balle contre un mur : vous ne pouvez douter de la douleur que vous lui causez, par l'ébranlement que le choc produit dans celles de ses parties qui touchent. Aussi voyez-vous qu'elle cherche sur le champ à s'en venger, & qu'elle réfléchit aussi-tôt vers vous pour vous rendre la pareille. Et malheur à vous, si vous l'avez lancée avec une arbalête bien tendue ! la douleur plus grande qu'elle en souffrira, servira à exciter d'autant sa vengeance ; & si vous n'y prenez garde ; elle reviendra sur vous avec tant de vigueur, qu'il vous en coûtera du moins quelque bosse. Après cela, que nos Philosophes s'amusent à examiner la cause & les effets du son & de la réflexion : avec tout leur sçavoir, je les défie de les expliquer plus naturellement que moi, ou d'une maniére du moins plus badine. Mais vos explications sont extravagantes, dira-t'on ; je le sçais : aussi que doit-on attendre autre chose d'un extravagant, tel que l'homme dont je parle ? Campanelle étoit un hypocondre & un visionaire, qui a osé assûrer de lui-même (*a*), que lorsqu'il étoit menacé de quelque accident, il en-

(*a*) Campanelle, *ibid. lib.* 3. 10.

tendoit une voix qui l'appelloit par son nom, & qui ajoutoit quelquefois des paroles très-distinctes. Voilà l'homme : par l'échantillon on pourra juger de toute la piéce.

De Cardan.

Passons à un autre fou, dont le plus sage & le plus sensé de nos Historiens a dit, que quelquefois il paroît être au-dessus de l'homme, & souvent au-dessous d'un enfant (a). Je parle de Cardan, dont l'opinion sur l'Ame des Bêtes n'est pas moins singuliére, que celle de son confrére Campanelle. Et cette opinion, quelle est elle ? C'est que l'entendement humain trouvant dans le corps auquel il est uni des organes propres à le recevoir, il y entre, & l'éclaire en dedans ; au lieu que l'ame des Bêtes rencontrant dans la disposition de leur corps une matiére qui la repousse, cette ame ne fait que rayonner au tour des Bêtes, & ne les éclaire que par dehors.

J'ai dit que cette opinion étoit extraordinaire ; je pouvois ajouter, comme le Lecteur s'en apperçoit, qu'elle n'étoit pas moins obscure. Car qu'est-ce qu'une ame, qui n'est point unie au corps qu'elle anime, & qui ne fait que rayonner au tour de lui ? Qu'est-

(a) *Cardanus in quibusdam plus homine, in pluribus minùs pueris intelligere visus.* Thuanus, *Histor. lib.* 62.

ce qu'éclairer en dedans ou en dehors? On m'accordera ſans peine que ce jargon n'eſt pas fort intelligible. Cependant au travers de ſes obſcurités, on ne laiſſe pas d'appercevoir ce qu'il ſignifie. Cardan attribuoit évidemment aux animaux une ame de la même nature que celle de l'homme; mais il n'eſt pas moins évident, que cette ame opére tout autrement dans l'homme que dans la Brute; que dans celui-là elle ſemble beaucoup plus éclairée, beaucoup plus intelligente, & que dans celle-ci ſes connoiſſances & ſes lumiéres ſont manifeſtement plus bornées. Il s'agiſſoit d'expliquer cette différence dans la maniére d'opérer; & Cardan pouvoit le faire aiſément, en l'attribuant, comme d'autres l'ont fait, à la différence des organes moins parfaits & plus groſſiers dans les Bêtes que dans l'homme. Mais parce que les hommes ſinguliers ſont aſſez volontiers ſinguliers en tout, ce Philoſophe qui l'étoit à vingt-quatre carats, n'eut garde de ſuivre le torrent, & établit cette différence de lumiéres dans la différente maniére d'éclairer. Or qu'on place un flambeau dans une lanterne, ou que l'on ſe contente de le mettre auprès, on conçoit que la lanterne ſera éclairée tout différemment; que dans le premier cas le flambeau communiquant à la lanterne une lumiére intérieure, & étant en quelque ſorte

identifiée avec elle, on pourra dire, qu'en quelque façon ce n'eſt plus le flambeau, mais la lanterne qui éclaire. Dans le ſecond cas au contraire le flambeau n'éclairant la lanterne que par dehors, il ne l'éclaire pas toujours, ou du moins il ne l'éclaire pas toujours également de tous les côtés: la lanterne n'éclaire plus; elle eſt ſeulement éclairée. Je ne ſçai ſi le Lecteur jugera que j'aye bien pris le ſens de Cardan: au moins ai-je lieu de croire, que l'explication que je viens de donner de ſon ſentiment, ſi elle ne lui ôte rien de ſa ſingularité, ſi elle ne le rend pas plus recevable, le rend au moins plus plauſible & moins ridicule. Si elle eſt adoptée, on pourra dire que l'opinion de ce Philoſophe ſur l'ame des Bêtes pêche dans le principe, en ce qu'elle la fait de la même nature que l'ame humaine; on pourra ajouter qu'elle eſt exprimée en termes obſcurs & d'une maniére fort ſinguliére: mais on auroit tort de la regarder comme abſurde & inſoutenable. Du reſte je ſuis obligé de convenir, que ſi d'un côté elle eſt favorable aux gens d'eſprit, de l'autre elle leur fait aſſez peu d'honneur. Dans le ſens de Cardan, on ne peut leur conteſter la gloire d'éclairer les ſots; mais en revenche ils ne peuvent paſſer que pour des lanternes. Faſſe le Ciel, que nous ayons beaucoup de ces lanternes-là, dût-on établir

chez nous la Fête des Lanternes, qui est si célébre à la Chine!

Disons encore un mot de Cardan, & achevons de faire connoître cet homme vraiment extraordinaire. Il étoit également entêté de l'opinion des démons familiers, & de l'Astrologie judiciaire. Celle-ci lui joua un mauvais tour, puisqu'il se laissa mourir de faim; pour ne pas faire mentir son horoscope qu'il avoit tiré, & suivant lequel sa mort devoit arriver précisément un tel jour (*a*). A l'égard des esprits familiers, ce Philosophe prétendoit en avoir un; & ce qu'il y a de plus plaisant, est qu'il croyoit qu'il étoit mêlé de Saturne & de Mercure (*b*) & qu'il ne se communiquoit à lui que par les songes. En ce cas, on peut dire que son Génie n'étoit qu'un rêveur. Ce qui m'étonne, est que devant être d'un caractére fort tempéré, puisqu'il étoit composé de l'extrême chaud & de l'extrême froid; il n'ait pû remédier aux inégalités & aux bisarreries de notre Philosophe. Cardan raconte plusieurs traits surprenans de ce démon, ainsi que de celui de son pére (*c*).

De l'Abbé de Villars.

Mais en fait de Démons & d'Esprits fa-

(*a*) Voyez M. de Thou, *ubi suprà.*
(*b*) Cardan, *Dial. Tetim.*
(*c*) Le méme, *De rer. variet. lib.* 16. & *de vitâ propr. c.* 47.

miliers, on peut dire que ce Philosophe n'étoit qu'un enfant qui sçait à peine bégayer, au prix de celui dont je vais parler, qu'on peut regarder comme le pére des Génies. C'est le fameux Abbé de Villars, Auteur du Comte de Gabalis. Des gens ont prétendu, que dans cet Ouvrage cet Abbé n'a point parlé sérieusement ; qu'au contraire son unique but en le composant, a été de tourner en ridicule les mystéres de la cabale. Un homme d'esprit qui vient de nous donner un livre rempli de recherches & d'anecdotes littéraires très-curieuses *(a)*, n'en juge pas différemment, & soutient avec raison, qu'il n'est jamais permis de prêter à un Ecrivain des vûes odieuses, à moins que l'on n'en ait des preuves évidentes. J'adopte fort son sentiment, & je conviens qu'on n'a point contre l'Abbé de Villars de ces sortes de preuves. Mais aussi cet Auteur doit convenir de son côté qu'on a du moins de fortes présomptions contre lui, puisque dans l'endroit même que je viens de citer (*b*), il avoue que dans ses *Entretiens sur les Sciences sécretes*, cet Abbé ne forme que de légéres difficultés contre le systême du Comte de Gabalis, & qu'on diroit qu'il ne dis-

(*a*) Il est intitulé : *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, Paris, 1749. chez de Bure, l'aîné.

(*b*) *Ubi suprà*, *Art.* II. *p.* 121.

pute que pour avoir le plaisir d'être terrassé; que le Comte dogmatise avec un air de supériorité capable de faire impression sur les personnes peu éclairées, & que par tout il a l'avantage sur son Antagoniste. Je me sers des propres termes de cet habile homme, afin qu'il ne pense pas que je veuille lui en imposer; & je soutiens, que cette conduite de l'Abbé de Villars, telle qu'il nous la représente, si elle ne prouve pas absolument que cet Abbé ait parlé sérieusement, donne au moins contre lui de violens soupçons. Ce qu'il y a de certain, est que quelles qu'ayent été les vûes & les intentions de l'Auteur, j'ai connu des personnes très-sensées, à qui son livre avoit renversé la tête. Elles en étoient devenues folles au point, que lorsqu'elles vouloient boire, elles osoient à peine se verser un verre de vin, tant elles appréhendoient qu'avant qu'elles l'eussent porté à la bouche, il ne fût avalé par quelque silphe.

L'Abbé de Villars étant donc de ce caractére, ou du moins s'étant donné le vernis de penser de la sorte, on conçoit que s'il a établi quelque systême sur l'Ame des Bêtes, les silphes & les gnomes ne peuvent manquer d'en être les héros, & d'y jouer les principaux rôles. Or il l'a fait ce systême; & il l'a fait précisément tel qu'il devoit le faire, je veux dire aussi fou & aussi

plaiſant qu'il pouvoit l'être, & que le Comte de Gabalis pouvoit l'imaginer. Je vais le rapporter tel que l'Auteur nous l'a donné, ſans ornement & ſans broderie. Il eſt des ſujets heureux, qui n'ont pas beſoin de parure; elle ne ſerviroit qu'à les défigurer: ils plaiſent toujours beaucoup plus dans leur beauté propre & naturelle *(a)*.

On ſuppoſe d'abord dans ce ſyſtême une infinité d'eſprits deſtinés à remplir les élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau. Ils n'y ſont pas oiſifs, mais occupés à animer les Bêtes, dont la nature a peuplé ces élémens pour l'uſage, l'utilité & l'ornement de l'Univers, & à faire jouer la machine de leurs corps ſelon les régles de la Méchanique.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, que cette opinion eſt manifeſtement tirée de la Philoſophie ancienne. Un habile homme nous apprend (*b*), & pour peu qu'on ait lû, on ſçait que les Egyptiens, & après eux Héſiode, Thalès, Pythagore, Héraclite, Platon, enſeignoient que l'air eſt peuplé de ſubſtances ſpirituelles, c'eſt-à-dire, imperceptibles à nos ſens (*c*). Ils donnoient

(*a*) *Ornari res ipſa negat, contenta doceri.* Horat.

(*b*) M. Le Gendre, *Traité de l'Opinion*, *T. II. p.* 172. *& ſuiv.*

(*c*) *Quodque patet terras inter cœlique meatus,*
Semidei manes habitant. Lucan. *lib* 9.

à ces substances le nom de démons. Varron prétendoit (*a*), que toute l'atmosphére au-dessous de la Lune est habitée par des substances animées aëriennes, & que toutes les autres parties de l'Univers renferment de même des substances animées de différente espéce. Philon assûre (*b*) que toutes les Parties du Monde doivent avoir des habitans animés. C'étoit aussi l'opinion de Marcel Palingenius (*c*), qui croyoit que puisque l'air, la terre & la mer ont des habitans visibles, à plus forte raison les Cieux & les autres Régions plus pures ne doivent point être désertes; & que penser autrement, c'est avoir une idée peu digne

(*a*) Varaon, cité par Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu, liv. 7. ch. 6.*
(*b*) Philon, *de Gigant.*.

(*c*) *Ergo tam exiguus locus, & tam vilis habebit,*
Tot pisces, homines, pecudes, volucresque ferasque:
Cætera erunt vacua, & proprio cultore carebunt;
Aque aër desertus erit, desertus Olympus?
Delirat quisquis putat hoc, hebetisque cerebri est.
Imo illic longè plura & longè meliora
Vivere credendum est . . . . . .
Nempe suos aër, cælumque ac sidera cives
Indigenasque tenent: quod qui negat, ille beatis
Invidet, atque Dei majestatem insipienter
Blasphemat . . . . Paling. *Zodiac. in Librâ, Cant. 7.*

de la magnificence du Créateur. Enfin les Anciens avoient si fort multiplié les Génies, qu'ils en assignoient aux maisons (*a*), aux portes, aux bains, à chaque meuble en particulier, à tous les quartiers d'une Ville; en sorte qu'il n'y avoit pas de si petit recoin, qui ne fût sous la protection de quelque démon tutélaire. N'est-il pas surprenant après cela, que l'ingénieux Auteur de la *pluralité des Mondes* (*b*) ait voulu paroître embarrassé à donner des habitans à la Lune? S'il eût voulu puiser dans cette source qui lui étoit connue mieux qu'à personne, il y en eût trouvé à choisir, & de toute espéce. Mais revenons au Comte de Gabalis, & voyons quel partage il a fait de ces esprits, dont à l'exemple des Anciens il a peuplé tout l'Univers.

La région du feu ne paroît pas fort susceptible d'habitans: quelle espéce d'animal pourroit résister à l'activité de cet élément dévorant, qui consume jusqu'aux marbres & aux métaux les plus durs? Cependant la folie humaine n'a pas voulu la laiss-

(*a*) *Cum portis, domibus, thermis, tabulis soleatis*
Assignare suos genios, perque omnia membra
Urbis, perque locos geniorum millia multa
Fingere, nec propriâ vacet angulus ullus ab umbrâ.

Prudent. *contr. Symm. lib.* 2.

(*b*) L'illustre M. de Fontenelles.

ser déserte ; l'Histoire naturelle ou la Fable l'ont peuplée. Par cette raison notre Philosophe n'a pas crû pouvoir la priver d'êtres animés : il en a fait le séjour des Salamandres, esprits tout de feu, destinés à gouverner la machine des animaux venimeux de même nom. J'ignore s'il leur est permis de sortir quelque fois de leur sphére : notre Auteur n'en dit rien ; mais ne seroit-on pas tenté de croire qu'ils l'ont abandonnée pour animer certaines têtes chaudes à qui le feu de la discorde sert d'aliment, ou certaines machines à figure humaine dont on dit que la lame use le foureau ?

D'autres esprits appellés silphes habitent dans l'air, & y sont appliqués à faire jouer les machines emplumées des oiseaux. Saint Jérôme regarde cette opinion, que l'air est habité par des démons, comme celle de tous les Philosophes (*a*) ; & les anciens Péres de l'Eglise qui presque tous étoient Platoniciens, tenoient assez généralement cette doctrine. Les Anciens donnoient l'air pour demeure aux génies, parce qu'ils ne leur croyoient pas le mérite nécessaire pour être Dieux au Ciel ; mais ils les regardoient aussi comme des substances d'un ordre trop

(*a*) *Hæc autem Doctorum omnium opinio est, quod aër iste, qui cælum & terram medius dividens inane appellatur, plenus sit contrariis fortitudinibus.* Hieronym. *in Epist. ad Galat.*

élevé-

relevé, pour n'être que de ſimples habitans de la Terre (*a*). Apulée attribue aux démons de l'air toutes les fonctions, qui ne convienent pas à la majeſté des Grands Dieux. Il n'étoit pas, dit-il (*b*), de la dignité des Dieux du Ciel, de tracer eux-mêmes les figures d'un ſonge dans l'imagination d'Annibal, de tourner en Vers les réponſes des Sibyles, ou d'allumer une flâme autour de la tête de Servius. C'eût été trop s'abaiſſer pour des Divinités du premier ordre. Ces fonctions ſont exercées par les demi-Dieux, dont le ſéjour eſt placé entre les Dieux & les hommes.

On voit par ce paſſage, qu'Apulée avoit des idées beaucoup plus nobles des génies ou Démons, que le Comte de Gabalis de ſes ſilphes, auſquels il n'attribue d'autre employ que celui d'animer les oiſeaux. Ses ſucceſſeurs ont été plus libéraux à leur égard; ils leur ont acordé des mœurs & des inclinations, qui paſſent de beaucoup la ſphére de la gent emplumée: ils ne dédaignent pas, ſi nous les en croyons, de s'humaniſer

(*a*) *Semones dici voluerunt Deos, quos neque cælo dignos adſcriberent, ob meriti paupertatem, neque terrenos deputarent pro gratiæ veneratione.* Fulgent. *de priſc. Serm.*

(*b*) *Neque enim pro Majeſtate Deûm cœleſtium fuerit, ut eorum quiſquam vel Annibali ſomnium pingat, vel Sibyllæ fatiloquia verſificet, vel ſervio inflammet verticem... Mediorum divorum iſta ſortitio eſt, qui in aëris plagis conterminis, nec minùs confinibus cælo, verſantur.* Apul. *de Deo Soc.*

quelquefois avec nous, & d'abaisser leurs regards sur des mortelles pour en faire de silphides (*a*). Ce qui me déplaît, est que nos Poëtes ayent été assez imprudens ou assez hardis, pour faire de ces esprits que j'imagine très-gais & fort amusans, l'objet & le terme des coups de fouets de tous les fiacres & de tous les cochers (*b*) : ils auroient mérité, pour leur apprendre à être plus sages, d'être bien fessés eux-mêmes par quelques silphe.

(*a*) Voyez l'Historiette intitulée, *le Silphe.*

(*b*) On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse,
Déja les pavés sont broyés :
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses maniéres
Donnent à l'air les étriviéres.
Un jeune esprit aërien
Trop voisin de nous pour son bien ;
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable ;
Car si vous n'en êtes instruit ;
Le son qu'un coup de fouet produit,
N'en déplaise aux doctes Pancartes
Et des Rohauts, & des Descartes,
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé,
Qui des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.

Rousseau, Epitre à M. de la Fosse avant son départ pour l'Angleterre, Tom, II, p. 72.

La troisiéme espéce d'esprits imaginés par notre Philosophe sont les Ondins, dont l'emploi est de donner aux poissons tous les mouvemens nécessaires pour vivre dans l'eau. On ne peut douter que ce ne soit de cette race, que sont descendues les Nymphes, les Nayades, les Néreïdes, les Tritons, & toutes les autres Divinités aquatiques qui composent la Cour humide de Neptune & d'Amphitrite.

Les Gnomes enfin sont occupés à animer les corps des Bêtes qui peuplent la terre. Nos Auteurs Romanciers, gens de beaucoup de cervelle, & qui brillent sur-tout par le jugement, semblent avoir pris à tâche de décrier cette sorte d'esprits; le portrait qu'ils en font est toujours à faire peur: j'ignore pourquoi. Que ces esprits servent de gardiens aux trésors; qu'ils soient l'ame, si l'on veut, de Cerbere, de Caron, d'Alecton, de Tisiphone, en un mot de toute la Cour enfumée de Pluton: à la bonne heure; je n'ai garde d'y mettre empêchement. Mais qu'un chien que j'aime, un singe qui me réjouit, un chat qui fait les délices de Julie, & le désespoir de tous ceux qui soupirent pour elle, soient animés par un vilain gnome noir & hideux; je n'en crois rien: j'imagine plus volontiers que c'est parmi ces esprits que doit se trouver la Cour badine & enjouée du Dieu Pan; les Faunes

folâtres & toujours danſans, les Hamadriades & les Oreades toujours prêtes à leur faire compagnie, les Satyres railleurs & mordans, quelquefois un peu libertins & trop emportés, mais dont la vivacité même & l'emportement ne déplaît pas toujours à nos Nymphes. Ce ſont des Gnomes ceux-là, de vrais Gnomes, des Gnomes légitimes; les autres, s'il y en a, ne ſont que des Gnomes bâtards, qui ne méritent pas d'avoir place dans un ſyſtême, dont l'Auteur ſemble ne s'être propoſé pour but que l'amuſement.

Quelques Philoſophes prétendent qu'en général tous les eſprits dont je viens de parler, ſont de deux ſexes, pour les deux ſexes des bêtes ou machines mouvantes. Parmi les Rabbins, pluſieurs ont eu la même opinion au ſujet des Anges & des Démons (*a*): ils ont cru qu'il y avoit entr'eux de la différence de ſexe, & que les uns étoient mâles, & les autres fémelles. L'imagination eſt ſupportable dans le Comte de Gabalis, qu'on ſuppoſe n'avoir eu intention que de badiner; elle eſt impertinente & folle dans les Rabbins, qui ont parlé fort ſérieuſement. Et où en ſerions-nous, ſi elle avoit quelque

(*a*) On peut voir les rêveries des Rabbins ſur les Démons dans la *Bibliotheque Rabbinique*, T. I. p. 287. & *ſuiv.* & dans Dom Calmet, *Diſſertation ſur les bons & les mauvais Anges.*

réalité ? Si les Démons étoient de différent ſexe, ils habiteroient ſans doute enſemble de ce commerce ſortiroient des diablotins ; & comme ils ſont immortels, depuis la création ils auroient ſi fort multiplié, qu'on ne verroit aujourd'hui que diables dans le monde.

Outre ces eſprits de la premiére & de la grande eſpéce dont j'ai fait l'énumération, il y en a, ſelon notre Auteur une infinité d'autres plus petits, plus déliés, qui font jouer les machines de ce nombre infini d'inſectes que nous voyons, ou qui échappent à nos yeux à cauſe de leur extrême petiteſſe. Chacun d'eux, juſqu'au puceron & au Ciron, a été pourvû par le Philoſophe Cabaliſte d'une eſprit qui l'anime, & qui fait mouvoir ſes reſſorts. Nous nous en ſerions très-bien paſſés ; & je trouve en cela ſon ſyſtême fort impertinent. Qu'avions-nous beſoin de chenilles & d'araignées, de poux, de puces, & de punaiſes ?

Tous ces eſprits en général gouvernent la machine à laquelle ils ſont unis ſelon la diſpoſition de ſes organes, de ſon tempérammment & de ſes humeurs. Un Gnome ne fait pas chanter un âne, ni un Silphe braire un Roſſignol. Ils n'entrent pas non plus indifféremment dans toutes ſortes de machines ; ils ne choiſiſſent pour leur demeure, que celles qui ſont de leur eſpéce,

& qui vivent dans l'Element qui leur est propre.

Un esprit tout de feu, par exemple, n'est pas assez sot pour aller se jetter dans l'eau, où il pourroit s'éteindre & se perdre. Il se borne sagement à sa sphére, où il s'amuse à remuer la machine de la salamandre, & à la conserver contre les ardeurs de cet Element qui la brûle sans la consumer.

Les Silphes sont habitans de l'air; ils se renferment dans cette Région; ils ne se mêlent que d'animer la gent emplumée; & quoique chacun de ces esprits s'acquitte de cet emploi, il n'anime jamais que l'espéce d'oiseau qui est de son caractére & de son génie. Un Silphe rêveur & mélancolique, par exemple, se claquemure dans la machine d'un hibou, où il peut rêver & mélancoliser tout à son aise; un autre d'humeur gaie & qui aime la petite chanson, choisit celle d'un serin, d'un rossignol ou d'une linote: un Silphe tendre & fidéle se loge dans une tourterelle ou dans une colombe: un Silphe leger & inconstant dans un moineau; & tous les Silphes babillards dans des pies & des perroquets. Je ne sçai si depuis un certain tems il n'est point arrivé dans cet Empire quelque révolution, qui ait obligé les Silphes de ces deux derniéres espéces à venir chercher fortune dans ce bas monde. Au moins est-il certain, qu'on voit aujour-

d'hui parmi nous beaucoup de perroquets bavards & de moineaux volages. Peut-être ſont-ce des eſſains de Silphes de cette humeur bannis de chez eux, qui ſont venus planter dans les corps humains une nouvelle Colonie.

Les Ondins ont auſſi différentes inclinations, & ſe choiſiſſent en conſéquence dans la ſphére de leur Elément des habitations différentes. Un Ondin, par exemple, qui ſe plaît à nager en grande eau, ne manque pas de ſe loger dans une baleine, & domine ſur tout l'Ocean. Un autre qui cherche le grand air, choiſit pour ſéjour le corps d'un poiſon volant. Un troiſiéme qui aime à opérer des prodiges & à exécuter de grandes choſes par de petits moyens, ſe place dans un remora : & ſi nos Naturaliſtes avoient dit vrai, de-là il arrêteroit tout court les plus grands vaiſſeaux. Un Ondin vorace & glouton s'établit dans un requien ou dans un brochet. Ceux qui ſont d'une humeur douce vont dans les lacs, les riviéres, les fontaines & les ruiſſeaux animer les carpes, les barbeaux, les truites & les anguilles.

Un Gnome fier & ſuperbe demeurant ſur la terre qui eſt ſon Elément, ſe ſaiſit d'un courſier de Naples ou d'un genêt d'Eſpagne; un autre qui eſt d'un naturel féroce & cruel, ſe jette à corps perdu dans un tigre ou dans un lion; un troiſiéme ſombre, taciturne &

pareſſeux, ſe gîte dans une marmote ou dans une taupe; & un autre folâtre & badin s'empare du corps d'une guenon ou d'un ſinge. L'un eſt careſſé & bien nourri dans un chien; un autre meurt de faim & eſt roué de coups dans un cheval de fiacre. Les uns mangent, d'autres ſont mangés : tous miaulent dans un chat, aboyent dans un chien, bêlent dans un mouton, meuglent dans un bœuf, hennissent dans un cheval, braillent dans un âne, brament dans un cerf, hurlent dans un loup, rugiſſent dans un lion; chacun d'eux dans cette muſique fait ſa partie à ſa façon.

Chaque eſprit en particulier a la plus grande idée du corps auquel il eſt uni. L'ours mal léché, & le ſinge laid comme un ſinge, s'eſtiment les plus beaux des animaux, les plus avantagés & les mieux partagés de la nature. C'eſt la manie de ces eſprits; & nous ne leur en devons guéres ſur cet article. Un Gnome ſale & puant ſe croit auſſi bien logé dans un bouc, qu'un autre de ſes confréres dans la peau d'une civette ou d'une hermine. Chacun de ces eſprits aime la machine qu'il a priſe en gouvernement : il la ménage, il travaille nuit & jour à ſa conſervation, & à lui faire jouer parfaitement ſon rôle ſur le théatre de l'Univers. C'eſt en cela que conſiſte l'inſtinct qu'on attribue aux Bêtes.

Tant que les principaux organes de l'ani-

mal ſont en état de faire leurs fonctions, l'eſprit qui lui donne la vie demeure ferme dans ſa machine, & y fait ſon devoir. Mais quand une fois ils ſe dérangent, quand ils ſont uſés & incapables de ſervir, l'eſprit ſe retire & va loger ailleurs, laiſſant aux eſprits d'un ordre inférieur le ſoin d'animer les vers, qui naiſſent de la diſſolution & de la corruption du cadavre.

Ou demandera ſans doute, s'il eſt poſſible qu'au moment même de leur ſéparation, ces eſprits trouvent à point nommé une autre maiſon à louer, où ils puiſſent aller établir leur demeure. Cela eſt d'autant plus difficile, que dans ce ſyſtême ils ſont non-ſeulement bornés à un ſeul Element, mais encore à une ſeule eſpéce de Bêtes. Certes ce ſeroit un grand haſard, dira-t-on, ſi dans ces occaſions il n'en demeuroit pluſieurs de relais & ſans occupation : l'Auteur devoit bien leur aſſigner un lieu de retraite, où dans cet eſpéce d'exil & de privation ils puſſent attendre qu'il ſe préſentât pour eux un nouveau logement vuide. Auſſi l'a-t-il fait, ou plûtôt, ſi j'ai bien compris ſa penſée, il n'a pas imaginé qu'ils puſſent jamais en manquer : il a crû ſans doute que ſi au moment de leur ſéparation il ne ſe préſentoit pas pour eux de nouvelle demeure dans l'eſpéce de Bêtes qu'ils devoient animer, ils alloient habiter en attendant des corps

humains. C'est probablement pour cette raison, que nous voyons tous les jours des hommes grossiers comme des ours, brutaux comme des chevaux, malins comme des singes, hargneux comme des chiens, sombres & sauvages comme des hiboux, voleurs comme des chouettes, babillards comme des pies, & ignorans comme des ânes.

Cependant avant que d'abandonner le corps auquel ils sont unis, les esprits apportent tous leurs soins pour redresser la machine, qu'ils conservent le plus long-tems qu'il leur est possible; & si le mauvais état où elle est les force enfin de s'en séparer, ils pleurent, ils se lamentent, & marquent ainsi la douleur qu'ils en ressentent. C'est ce qu'il est aisé d'observer surtout dans les cerfs, qui versent des larmes quand ils sont aux abois, & dans les cignes, qui aux approches de leur mort, la célébrent par des chants plaintifs & lugubres.

Quand il se forme des monstres dans la nature, ce sont des esprits bisarres qui s'y fourent pour l'effroi du genre humain. Tels étoient ceux qui animerent autrefois les centaures, le minotaure, la gargouille de Rouen. Des esprits Philosophes font jouer les ressorts des chiméres, comme ce sont des esprits têtus qui se logent dans les Cerberes & dans les Hydres à sept têtes.

Les esprits d'un ordre inférieur sont bornés, comme je l'ai dit, dans ce systême à la seule espéce des insectes ; il ne leur est jamais permis de sortir de cette sphére, si ce n'est peut-être pour aller animer chez les humains les Scioppius, & les Aristarques modernes, qu'on regarde avec justice commes les chiens & les insectes de la République des Lettres. Mais malgré l'état vil & humiliant auquel ils sont assujettis, ces esprits n'en sont pas moins glorieux, surtout depuis qu'on a inventé les microscopes, & que par leur moyen on connoît à l'œil leur sçavoir-faire. Ils prétendent que s'il n'y a pas toujours plus de ressorts à manier dans ces petites machines que dans les grandes, ils sont du moins plus déliés & plus délicats, & que pour faire jouer la machine d'une fourmi, d'une mitte ou d'un ciron, il faut plus d'industrie & d'habileté que pour remuer celle d'un chameau, d'un éléphant, d'une baleine, ou d'une autruche.

Mais les plus entêtés de ces esprits au sujet de leur mérite, sont ceux qui s'occupent uniquement à animer cette espéce de ver ou d'insecte à mille pieds, qui coupé en différentes parties, donne autant d'animaux parfaits, & dont Saint Augustin fait une description si naïve & si vive (*a*). Ce Pére raconte qu'un jour prenant l'air à la

(*a*) S. Augustin, *de Quantitate Animæ.*

campagne avec quelques uns de ses amis; un d'eux ayant apperçu une de ces petites bêtes, la mit sur une table, la coupa en deux; & qu'en même tems ces deux parties séparées commencerent à marcher & à fuir fort vîte, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Ce n'étoit point un mouvement irrégulier; elles marchoient avec la même justesse, que si ç'eût été l'animal entier. Lorsqu'on leur opposoit quelque obstacle, ou qu'on les frappoit d'un côté, elles se détournoient, & s'enfuioient vers un autre endroit. On coupa de nouveau ces deux parties en plusieurs autres; & elles formerent aussi-tôt autant d'animaux, qui marchoient, qui vivoient comme l'animal entier auroit pu faire. Ce prodige rapporté par Saint Augustin a été confirmé par M. Lewenhoeck, fameux Naturaliste de la Société Royale de Londres, qui en 1703. donna la description & la figure de ce nouveau Polype (*a*), & par MM. Buffon & de Réaumur, de l'Académie des Sciences, qui ont fait de nouvelles découvertes sur ce Phénoméne. On auroit peine à imaginer, combien cette réproduction de vie en orgueillit les esprits destinés à faire mouvoir ces petites machines. Ils défient les plus habiles Métaphysiciens d'entre les Silphes, les Gnomes, les Ondins & les Sa-

(*a*) Voyez les *Transactions Philosophiques*, *Ann.* 1703. N. 283. & 288.

ſamandres, d'en donner de bonnes raiſons : ils défient toute leur race de pouvoir opérer le même miracle, & ſe multiplier au point d'être tout entiers dans le même animal, & tout entiers dans chacunes de ſes parties.

C'eſt, dit notre Auteur, de ce fond de jalouſie entre les eſprits de la grande eſpéce & ceux de la petite, que naiſſent les guerres cruelles & les aſſauts continuels, que les inſectes livrent ſans fin aux autres bêtes. Un moucheron qui n'eſt preſque rien ſur le corps d'un taureau ou d'un lion, ſuffit pour le rendre preſque fou. Il en eſt de même de l'homme : tout ſupérieur qu'il eſt aux animaux, non-ſeulement la vûe des plus fiers l'intimide & l'effraye, il ne peut même ſe mettre à couvert des aſſauts & des morſures d'une puce. Du reſte cette guerre des inſectes eſt ſi vive, qu'à l'aide du microſcope j'en ai découvert plus de cinquante ou ſoixante ſur l'aîle d'une mouche attachés à la ſucer, & à ſe nourrir de ſa ſubſtance.

Le Philoſophe Cabaliſte finit par faire des excuſes de ce qu'il a avancé des ſentimens ſi extraordinaires. Il prie les Philoſophes de le lui pardonner, proteſtant qu'il n'y a été engagé que par l'impoſſibilité d'expliquer autrement, comment les Bêtes qui n'ont point d'ame, agiſſent auſſi parfaitement que ſi elles étoient douées de raiſon

& de connoissance. A la bonne heure : passé pour n'y plus revenir. Ces systêmes chimériques peuvent bien réjouir un instant l'imagination de ceux qui les enfantent, & qui ne les donnent que pour ce qu'ils sont : un Lecteur même judicieux & sensé peut s'en amuser un moment; mais malheur à celui qui entreprendroit de les réfuter sérieusement, ou qui croiroit y trouver quelque solidité, quelque réalité ! il faudroit être pour cela aussi écervelé qu'un Silphe, aussi stupide qu'un Ondin, & aussi enfoncé dans la matiére que l'est un Gnome.

Du Pére Boujean.

Finissons par une opinion nouvelle sur l'ame des Bêtes, qui est de la même étoffe que celle que je viens d'exposer. Je l'appelle nouvelle; parce qu'elle l'est en effet, & qu'elle n'a paru que depuis peu d'années (*a*); & je la soutiendrai telle, jusqu'à ce que les Auteurs des petites Lettres ayent cité nommément quelqu'un qui l'ait enseigné avant le Philosophe amusant, dont il s'agit ici. M. Hildrop, Anglois, dont j'ai assez parlé dans le second Chapitre de ce Volume, a attaqué ce sentiment aussi sérieusement, comme je l'ai dit, que si celui qui l'a publié

(*a*) Voyez *l'Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*, Paris 1739.

ne l'avoit pas donné pour un amusement & un badinage, une saillie d'imagination, une pure plaisanterie. Un autre Critique (*a*) aussi sensé que le vénérable Docteur de Wath, l'a pris sur un ton encore plus haut & plus décisif: il n'a pas moins reproché à l'Auteur que des passages de l'Ecriture burlesquement interprétés, des autorités des Péres de l'Eglise employées d'une façon ridicule; des allégories indécentes, & des réflexions trop libres sur les amours des Bêtes. Il est bien aisé d'insulter aux malheureux : le lion même expirant de vieillesse fut-il à l'abri des attaques de l'âne? Pour moi, je pense, & je sçai que plusieurs personnes sages pensent comme moi, que le plus grand crime de cet Ecrivain est de n'avoir pas assez ménagé sa robe. Quoi qu'il en soit, je me trouve engagé par la nature même de mon entreprise à donner ici le précis de son systême. Je le ferai; mais parce que ce systême est si nouveau & si connu, qu'il n'est ignoré de personne, je me contenterai d'en crayonner les principaux traits, & d'en offrir une légére idée. La deuxiéme & la troisiéme partie de son Ouvrage sont déja exclues de l'examen que je vais en faire : elles traitent du langage des Bêtes ; & j'en ai parlé assez au long dans mon premier Cha-

(*b*) L'Auteur de la *Lettre à Madame la Comtesse D.. ; pour servir de supplément à l'Amusement Philosophique, &c,*

pitre. Reste donc la premiére, où l'Auteur établit son sentiment sur la nature de l'ame des Bêtes.

Le Philosophe amusant pose d'abord pour principe, que quoique réprouvés du moment même qu'ils ont péché, & condamnés dès-lors à brûler éternellement dans l'Enfer, les Démons ne souffrent pas dès à présent le supplice qui leur est destiné, & que l'exécution de la sentence portée contre eux est réservée au jour du jugement dernier. Les Censeurs se sont élevés contre cette opinion, & ont prétendu lui en faire un crime : ils ont eu certainement tort. Elle n'est point nouvelle, l'Auteur ne la donne point pour nouvelle, il prétend même la prouver par plusieurs passages de l'Ecriture. Il pouvoit bien s'en passer, à mon avis : l'Ecriture ne doit jamais entrer pour rien dans un systême de la nature de celui-ci. A l'égard des Péres, cet Ecrivain prétend que quelques-uns d'entr'eux ont insinué son sentiment; il cite même Victor Prêtre d'Antioche, Ecrivain Ecclésiastique. Il dit trop peu: à cette autorité il pouvoit ajouter celle de presque tous les Docteurs des quatre prémiers siécles, (*a*) St. Justin, St. Irenée, Tertullien, Origéne, Lactance, le grand

(*a*) S. Justin, *Apol.* 1. S. Irénée, *adv. Hæres. lib.* 5. Tertullien, *Apol. c.* 27. Origénes, *in caput* 22. *Numer*, *Homil.* 13. Lactance, *Divin. Instit. lib.* 3. *c.* 29. S. Augustin, *lib.* 2. *de Genesi cont. Manich. c.* 17.

St.

St. Augustin lui-même, qui ont enseigné formellement la même Doctrine. Il pouvoit y joindre celle du Docteur Angélique, de St. Thomas, qui croit, à la vérité, qu'entre les Démons, les plus coupables furent précipités dans l'Enfer aussi-tôt après leur péché; mais qui n'assigne aux autres d'autre demeure que l'air (*a*). Enfin St. Bonaventure avoue, qu'il ne sçait si quelques-uns d'entr'eux souffrent dès aprésent dans l'Enfer; du reste il assure comme une opinion certaine, que jusqu'au jugement dernier l'air est le séjour du plus grand nombre (*b*). Ce sentiment n'est donc point nouveau; & on peut le soutenir hautement jusqu'à ce que l'Eglise ait décidé formellement le contraire.

Ce principe une fois posé, il s'agit de sçavoir ce qu'on doit faire de cette multitude d'Esprits réprouvés; & à quoi ils sont occupés jusqu'au jugement dernier. Le P. Boujean n'en est point du tout embarrassé. Les uns, selon lui, passent leur tems à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter; des autres, il en fait des millions de Bêtes qui servent, dit-il, aux usages de l'homme, qui remplissent l'Univers, & font admirer la sagesse & la toute-puissance du Créateur. Un Critique que j'ai déja cité (*c*) juge du

(*a*) S. Thomas, *Dist. 6. art. 4. & 1. quæst. 64. art. 4.*
(*b*) S. Bonaventure, *Dist. art. 2. quæst. 1.*
(*c*) L'Auteur de la *Lettre à Madame la Comtesse D.. &c.*

haut de son esprit que ce systême n'a rien de neuf : je le veux bien ; & je le croirai, dès que ce nouvel Aristarque voudra bien nous nommer un autre Ecrivain, qui avant celui-ci ait eu la même pensée. Mais qu'il ne s'avise pas de nous renvoyer pour cela, comme il fait, à l'âge de l'Idolâtrie & à la Religion des anciens Egyptiens, comme si de ce principe, que ces peuples adoroient les Animaux, il s'ensuivoit qu'ils croyoient dans eux adorer le Diable. Cela est absurde & impertinent ; il n'en faut pas davantage pour constater le haut sçavoir & le profond jugement, qui ont dirigé cet Auteur dans la composition de sa petite lettre.

Dès-lors qu'on suppose les Bêtes animées par des Démons, par des Anges rebelles, on ne doit plus être surpris qu'elles pensent, qu'elles raisonnent, qu'elles ayent du sentiment & de la connoissance. Nous serions étonnés au contraire de ce qu'elles n'ont pas plus d'esprit ; la prévoyance & l'adresse des hirondelles, l'industrie des Castors & des abeilles, la fidélité du chien, la reconnoissance du lion d'Androdus, & l'attachement de plusieurs autres animaux pour leur Maître, nous paroîtroient de trop foibles traits de ce que nous devons attendre des Esprits réprouvés, si nous ne sçavions que dans les Bêtes, comme dans nous, les opérations de l'esprit dépendent des organes

matériels de la machine à laquelle il eſt uni, & que ces organes ſont ordinairement beaucoup plus groſſiers dans les animaux que dans l'homme. Dans cette ſuppoſition, les principaux Eſprits qui compoſent la Cour de Lucifer (*a*), pour être unis aux corps des Bêtes, n'en poſſédent pas moins toutes les qualités qui leur ſont eſſentielles : Furcas, par exemple, quoi qu'enſéveli dans la machine d'un bœuf, poſſéde toujours à fond la chicane, la Philoſophie, la Logique, la Rhétorique, l'Aſtronomie, la Chiromancie, la Pyromancie, &c. Phœnix animant un butor, eſt toujours un Poëte admirable; Beritz devenu auſſi ſot que l'oiſon qui le loge, n'en a pas moins le ſecret de changer en or tous les métaux; Aſmodée condamné à animer un âne n'en eſt pas moins Profeſſeur en Géométrie, en Arithmétique, en Aſtronomie; il n'en excelle pas moins dans les Mécaniques : Caym dans le corps d'une roſſe eſt toujours un Sophiſte capable par la force de ſes argumens de dé-

(*a*) Ils ſont au nombre de 68. ſelon le *liber officiorum ſpirituum*, que Wierus a inſéré dans ſon Ouvrage *de Præſtigiis Dæmonum*, ſous le titre de *Pſeudo-Monarchia Dæmonum.* Les titres qui les diſtinguent ſont ceux de *Reges*, *Marchiones*, *Duces*, *Prælati*, *Milites*, *Præſides*, *Comites.* On marque en détail leur figure, leurs bonnes ou mauvaiſes qualités, leurs talens, & quels ſont les ſervices qu'on peut en tirer. *Voyez* à ce ſujet un Livre nouveau déja cité, intitulé, *Nouveaux Mémoires d'Hiſtoire, de Critique & de Litterature, art. IV. p.* 30.

ſeſpérer le Scholaſtique le plus aguérri : tous en un mot, & avec eux toute la milice des Démons ſubalternes diviſée en 2469 légions, ce qui, ſauf erreur de calcul, fait 16 millions, 455 mille, 22 ſoldats, n'en ſont pas moins des Eſprits, quoique réduits à la condition des animaux ; & dès qu'ils ſont logés dans des animaux, quelque eſprit qu'ils ayent, ils n'en ſont pas moins de franches pécores.

Ce ſyſtême a encore cet avantage, qu'il répond clairement, naturellement & d'une maniére ſatisfaiſante, à toutes les difficultés, à toutes les queſtions tirées de la raiſon ou de la Religion, qui ſont inſolubles dans les autres. Les Bêtes ſouffrent : la plûpart n'ont pas de pain ; toutes ſont ſujettes aux maladies & à la mort, expoſées chaque jour à être *vilipendées*, battues, tuées, égorgées, mangées par les hommes. Cela eſt dans l'ordre. De quoi les Eſprits réprouvés ſe plaignent-ils ? Ils ne ſont pas encore aſſez punis ; ils méritent des châtimens infiniment plus rigoureux, & ſont trop heureux que juſqu'au jugement dernier Dieu veuille bien ſuſpendre l'exécution de leur ſentence.

Mais les Bêtes naiſſent naturellement vicieuſes. Les oiſeaux de proie ſont voraces, gloutons & carnaciers ; les tigres & les lions féroces & cruels, les ſinges malfaiſans, les chiens envieux, les ânes têtus,

les taureaux furieux, les chats perfides. Toutes jusqu'aux plus vils insectes, jusqu'à un ver de terre, sont vindicatives à l'excès: la plûpart d'entr'elles, soit qu'elles vivent sur la terre, dans l'air ou dans les eaux, se dévorent les unes les autres. D'où peut naître cette corruption générale dans elles? Seroit-il possible qu'elles fussent sorties aussi vicieuses des mains bienfaisantes du Créateur? C'est ce qui est difficile à croire. Cette idée révolte: elle a produit le Manichéisme. Peut-être les Bêtes étoient elles avant le péché de l'homme différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui: peut-être est-ce pour punir l'homme de son péché, que Dieu les a rendues si méchantes. Point du tout: car que fait à l'homme que les gros poissons mangent les petits? que la plûpart des habitans de l'air vivent de mouches, d'araignées, de serpens & d'autres insectes? Et que tous soient exposés à devenir à chaque instant la proie de l'aigle, ou des autres oiseaux de proie? Dira-t'on donc que la nature des Bêtes a été corrompue, comme celle de l'homme, par quelque péché d'origine? Encore moins: dans tous les principes de la Religion & du bon sens, cette opinion est insoutenable; il n'y a qu'un M. Hildrop Recteur de Wath, ou un grand Auteur, tel que celui des petites *Réflexions sur l'Ame des Bêtes en forme d'Amusemens*

Philosophiques, qui soient capables d'une imagination pareille. Que faire dans cet embarras ? Recourir au systême de notre Philosophe : dès-lors tous les obstacles sont levés, toutes les difficultés applanies. Les Démons ont péché ; & le péché a produit dans la nature de ces Esprits le même changement que dans celle de l'homme. De-là toute la corruption, tous les vices, toutes les imperfections que nous remarquons dans les Bêtes.

Reste à sçavoir ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes qu'ils ont animées. Cette question qui est fort embarrassante dans le systême de ceux qui donnent une ame spirituelle aux Animaux, se résoud aisément & naturellement dans celui de notre Philosophe. Il ne s'agit pour cela que d'admettre une métempsycose. Les Démons créés de Dieu pour être immortels survivent nécessairement aux Bêtes auxquelles ils sont unis : pour remplir leur destination, après qu'ils en sont séparés, il n'est pas à propos qu'ils demeurent inutiles. Eh bien ? Ils passent dans un autre corps, pour recommencer à y vivre sous une autre forme. Et remarquez qu'ils en trouvent toujours de relais. Car, comme notre Auteur l'a observé, toutes les espéces de Bêtes produisent presque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embrions, qu'il n'en faut pour

les perpétuer dans le même nombre. De-là il arrive, que les Démons délogés trouvent toujours de nouveaux gîtes disposés à les recevoir, & qu'ils ne manquent jamais d'emploi. Du reste il est aisé d'imaginer, que ces transmigrations causent souvent dans ces Esprits des métamorphoses fort étranges & bien singuliéres. Tel Démon, par exemple, après avoir été chameau ou éléphant, se trouvera transformé tout d'un coup en mouche, en puce ou en ciron ; tel autre après avoir animé un tigre barbare & cruel, passera dans le corps d'un chien doux & caressant ; celui-ci après avoir jasé tout son saoul dans une pie ou dans un perroquet, ira garder le silence dans une taupe, une carpe ou une sole ; & après avoir été écureuil ou papillon, celui là se verra logé dans un bœuf ou dans une baleine. Que celui là qui anime cette corneille à pattes couleur de rose que je vois voltiger ou plûtôt sautiller ça & là chaque fois que je vais faire ma cour à l'éminence, qui m'honore de sa protection, (*a*) que celui des esprits qui l'anime, sera mortifié & douloureusement affligé, si après la destruction du corps chéri qu'il fait mouvoir, il se trouve un jour logé dans la peau de quelque gros chien de vigneron, où sans voiture il sera obligé de faire dans la boue des voyages continuels de

(*a*) M. le Cardinal de Tencin.

la vigne à la masure de son maître : quel funeste changement ! Lui qui étoit caressé par la Pourpre Romaine, ne recevra souvent que des coups de pieds ou de bâton par un Paysan incivil & grossier, dont il n'évitera la colére ou la fureur qu'en allant se cacher dans une misérable étable où l'ordure & les toiles d'araignées, en s'offrant à sa vûe, lui feront mieux regretter les franges, les fauteuils & tous ces superbes emmeublemens qui lui servent actuellement de galerie : Je le plains ; si c'est-là le sort qui l'attend : il est un esprit bien coupable ; mais il est d'autres esprits qui sont punis plus rigoureusement.

L'Auteur des petites Lettres que j'ai déja cité, se récrie fort contre ces transmigrations & ces changemens. » En admettant, » dit-il, la Métempsycose dans les Bêtes, » *rien n'empêche* qu'on ne l'admette pareille-» ment dans l'homme. « Voilà précisément raisonner tout de travers. Quoi, *rien n'empêche ?* Ni la Religion, ni le bon sens, *rien n'empêche ?* Cela est du dernier ridicule. Si l'on étoit embarrassé à donner à l'homme, comme on l'est à donner aux animaux un principe de vie, de connoissance & de sentiment ; si la foi & la raison permettoient qu'on pût douter un instant, qu'il y a dans l'homme une ame spirituelle & immortelle, capable de mériter & de démériter, & par-là susceptible dans une autre vie de châti-

ment & de récompenſe; il eſt clair que *rien n'empêcheroit* qu'il ne ſe trouvât peut-être quelqu'un aſſez fou ou aſſez badin, pour propoſer au ſujet de l'homme ce que le P. Boujean a dit des Bêtes en plaiſantant. Mais admirez le bel argument ! On peut admettre une métempſycoſe dans les Bêtes, en les ſuppoſant animées par des Diablotins; donc *rien n'empêche* de l'admettre auſſi dans l'homme, qu'on ſçait à n'en pouvoir douter être doué d'une ame ſpirituelle, libre & immortelle. Que penſer de ce raiſonnement, ſinon que la concluſion en eſt impertinente, digne d'un Auteur qui après avoir mis à toutes les ſauces le *neuf* & le nouveau, après avoir bien répété le *beau Pére*, *l'aimable Pére*, a pû à peine fournir une petite lettre de quarante pages?

Tel eſt le ſyſtême du Philoſophe amuſant ſur l'Ame des Bêtes. Lorſqu'il vit le jour, on en rit d'abord, comme en effet il n'y avoit qu'à rire; on ſe fâcha enſuite; & on en fit autant de bruit, que s'il s'étoit agi de la ruine de la Religion & du renverſement de la Morale. Il eſt vrai que dans l'*Amuſement Philoſophique* il ſe trouve quelquefois des traits qui ne devroient point y être, & que l'Auteur auroit certainement ſupprimés, ſi dans le feu de la compoſition, ſon imagination lui eût permis d'en reconnoître l'indécence. La même choſe pourroit bien m'ê-

tre arrivée ; & je sens qu'à cet égard j'aurai peut-être besoin d'un peu d'indulgence. Du reste je suis persuadé, que le plus grand défaut de cet Ouvrage est d'avoir été fait par un Religieux, & peut-être par un Jésuite. A mon égard, qu'on ne s'attende point que j'en donne ici la réfutation : ce seroit se rendre ridicule, que d'entreprendre de réfuter une pure badinerie. D'ailleurs je sens que mes forces épuisées commencent à m'abandonner. Long-tems le jouet des flots & des vents, ma barque battue de l'orage, sans cesse exposée à aller se briser contre quelque écueil, dépouillée de ses voiles & de ses cordages, s'entr'ouvre & fait eau de toutes parts. Par bonheur je vois terre : je me hâte d'y arriver.

CONCLUSION

De cet Ouvrage.

C'est à vous, Ariste, que j'adresse, dirai-je cet Ouvrage, ou cette production informe, ce fruit peu mûr de mes rêveries. Vous avez souhaité que je vous instruisisse de ce qu'on doit penser sur l'Ame des Bêtes. Vos lumiéres si supérieures aux miennes n'avoient pas besoin de ce foible secours pour se décider ; n'importe : vous l'avez voulu ; je me suis soumis à vos ordres, & j'ai préféré la gloire de vous obéir au plaisir

d'apprendre de vous-même ce que vous ſçavez beaucoup mieux que moi. J'ai exposé à vos yeux le grand tableau de ce que les ſiécles ont penſé ſur cette queſtion importante. J'ai fait paſſer en revûe devant vous tous les Philoſophes anciens & modernes; j'ai examiné avec vous leurs ſentimens divers ſur le ſujet dont il s'agit, & je ne vous en ai déguiſé ni les défauts ni les avantages. De combien de folies & d'abſurdités, de combien de rêveries & d'extravagances n'avons nous pas été témoins ? Combien de fois ne nous eſt-il pas arrivé d'admirer les bornes étroites de l'eſprit humain & ſes égaremens dans les plus grands hommes, dans les génies les plus heureux? Que d'outrages faits au bon ſens & à la raiſon par les Philoſophes les plus eſtimés, & ſans contredit d'ailleurs très-eſtimables ! Combien de fois la Religion n'a-t'elle pas réclamé contre leurs ſyſtêmes, toujours prêts à mettre ſes dogmes en danger, quelquefois même à les heurter de front, & à s'établir ſur leurs ruines? Juſte eſtimateur du vrai mérite, vous qui ſçavez peſer au poids du ſanctuaire le bon & le mauvais, le médiocre & l'excellent, avouez-le, Ariſte : Anciens ou Modernes, tous ont tenu à peu près le même chemin; & ils ſont arrivés tous au même terme. Leurs lumiéres n'ont ſervi qu'à les égarer; & après bien des recherches inuti-

les, après mille raiſonnemens vains qu'ils ont faits ſur la matiére dont il eſt ici queſtion, ils ne nous en ont pas moins laiſſé lieu de dire: folie ancienne, folie nouvelle; que nous importe de l'une ou de l'autre ? En eſt-on plus ſage & moins inſenſé, pour déraiſonner avec les Modernes ou avec les Anciens? En eſt-on moins incertain de ce qu'on doit croire de ces êtres animés, dont pluſieurs vivent avec nous, qui pour la plûpart nous reſſemblent inconteſtablement par tant d'endroits, & que nous nommons Bêtes?

Je vous entens, Ariſte: auſſi peu ſatisfait que moi de toutes les opinions que j'ai expoſées juſqu'ici ſur ce ſujet, vous ſeriez curieux de ſçavoir ce que je penſe ſur une queſtion ſi long-tems débattue, ſi ſouvent agitée, & encore aujourd'hui ſi obſcure. Que voulez-vous que je vous diſe ? Qu'attendez-vous de moi, que votre pénétration, votre ſagacité, votre jugement exquis ne vous ait déja dit mille fois peut-être?

Je ſors de chez moi. A cent pas du logis je rencontre un ami, qui ne m'a vû de quelques ſemaines ou de quelques mois: d'auſſi loin qu'il m'apperçoit, il accourt à moi; il m'embraſſe: me vient-il en penſée de douter un ſeul inſtant, que ce ne ſoit par un ſentiment de tendreſſe? En paſſant dans une autre ruë, je vois un miſérable à qui un bru-

tal porte un coup de bâton : il crie. Que puis-je m'imaginer, ſinon que c'eſt un ſentiment de douleur qui lui arrache cette plainte ? Pénétré de vos bontés pour moi je m'empreſſe d'aller chez vous : quand votre accès ne ſeroit pas auſſi facile qu'il l'eſt, rien ne pourroit laſſer ma patience ; j'entre : vous paroiſſez & ſans manquer au reſpect qui vous eſt dû, je vous aborde avec cette confiance que vous inſpirez, & pour ne pas fruſtrer du même avantage cette multitude qui m'environne, je vous dis deux mots que vous écoutés. D'où penſez vous que procéde cette joye peinte ſur mon viſage & cette effuſion du cœur qui ſemble ſe mêler avec la vénération, dont je ne veux pas m'écarter ! N'eſt-ce pas d'un ſentiment de reconnoiſſance & d'attachement ? Si je fais des vœux pour votre conſervation ne ſont-ils pas aſſaiſonné d'un je ne ſçai quoi de vrai, d'affectueux, de ſincére, qui vous fait connoître que mon cœur mieux encore que ma langue vous exprime les mouvemens qui m'agitent ? J'achéve quelques affaires : je rentre chez moi ; & mon chien qui m'entend & qui me reconnoît à mon pas, ſaute à moi auſſi-tôt qu'il peut me joindre, remuant la queuë, & me marquant ſa joye par ſes careſſes. Il m'en accable au point de devenir importun : je lui donne

une tape pour l'éloigner, il crie; si je redouble, il crie encore. Puis-je, Ariste, me refuser à la conviction, qui naît de la comparaison de ce que je viens de voir & d'éprouver en peu d'heures? L'ami m'embrasse; mon chien me caresse: le misérable crie lorsqu'il se sent frappé; mon chien crie aussi en pareille occasion : d'un & d'autre côté les opérations sont les mêmes; m'est-il possible de croire que le principe en soit différent? Si elles partent dans l'homme d'un sentiment de douleur ou d'amitié, ne doivent-elles pas être la suite des mêmes sentimens dans la Bête? Où je vois les mêmes effets, le bon sens, la raison ne dictent-ils pas que je dois imaginer les mêmes causes? Que si mon chien a du sentiment, tous les autres animaux en ont plus ou moins, soit que je m'en apperçoive ou que je ne m'en apperçoive point, dans la même proportion qu'il y a entre les sentimens d'un Paysan grossier & brutal, & ceux d'un honnête homme dont l'esprit & le cœur ont été cultivés par une éducation convenable.

Voilà ma science, Ariste, au sujet de l'Ame des Bêtes. Elles sont capables de connoissance & de sentiment, & toutes en sont plus ou moins capables: tout me le dit; il ne m'est pas permis d'en douter. Qu'on ne me demande point après cela, si

le principe qui ſent & qui connoît dans elles eſt différent de la machine ; ſi ce principe eſt ſpirituel & intelligent, ou s'il ne l'eſt point; s'il eſt eſprit, ou s'il eſt matiére. Je ne peus rien dire de plus, ou ſi l'on veut, je n'en ſçais rien; je ne me mets pas même en peine de l'examiner, ni d'établir ſur cela aucun ſyſtême. Content de m'être bien convaincu que les Bêtes ne ſont ni de purs Automates, ni guidées par l'Inſtinct, ni animées par une Forme ſubſtancielle, mon ame ici ſe refuſe à tous les *donc*, qu'on prétendroit tirer de cette perſuaſion où je ſuis. Je n'ai garde de ſonger à bâtir & à édifier, tandis que j'ignore, & que perſonne n'a pû m'apprendre juſqu'ici quels matériaux je dois mettre en œuvre. J'ignore de même le grand art d'employer les Sophiſmes, les paralogiſmes, les cercles & les pétitions de principes, qui ſervent de ciment à tous nos Philoſophes pour la conſtruction de leurs chiméres : je les déteſte, & leur donne la chaſſe en quelque endroit que je les rencontre. Sur ce pied-là eſt-il étonnant, que je renonce à l'édifice ? Ce n'eſt certainement pas le parti le plus avantageux & le plus brillant : peut-être jugerez-vous, Ariſte, que c'eſt le plus ſûr & le plus ſage. Je m'en contente; je préfére votre approbation aux applaudiſſemens les plus flatteurs. Heureux, ſi j'ai

sçu la mériter, en mêlant dans une juste proportion le sérieux au badin & à l'enjoué, & l'agréable à l'utile.

Omne feram punctum, si miscuerim utile dulci.

F I N.







